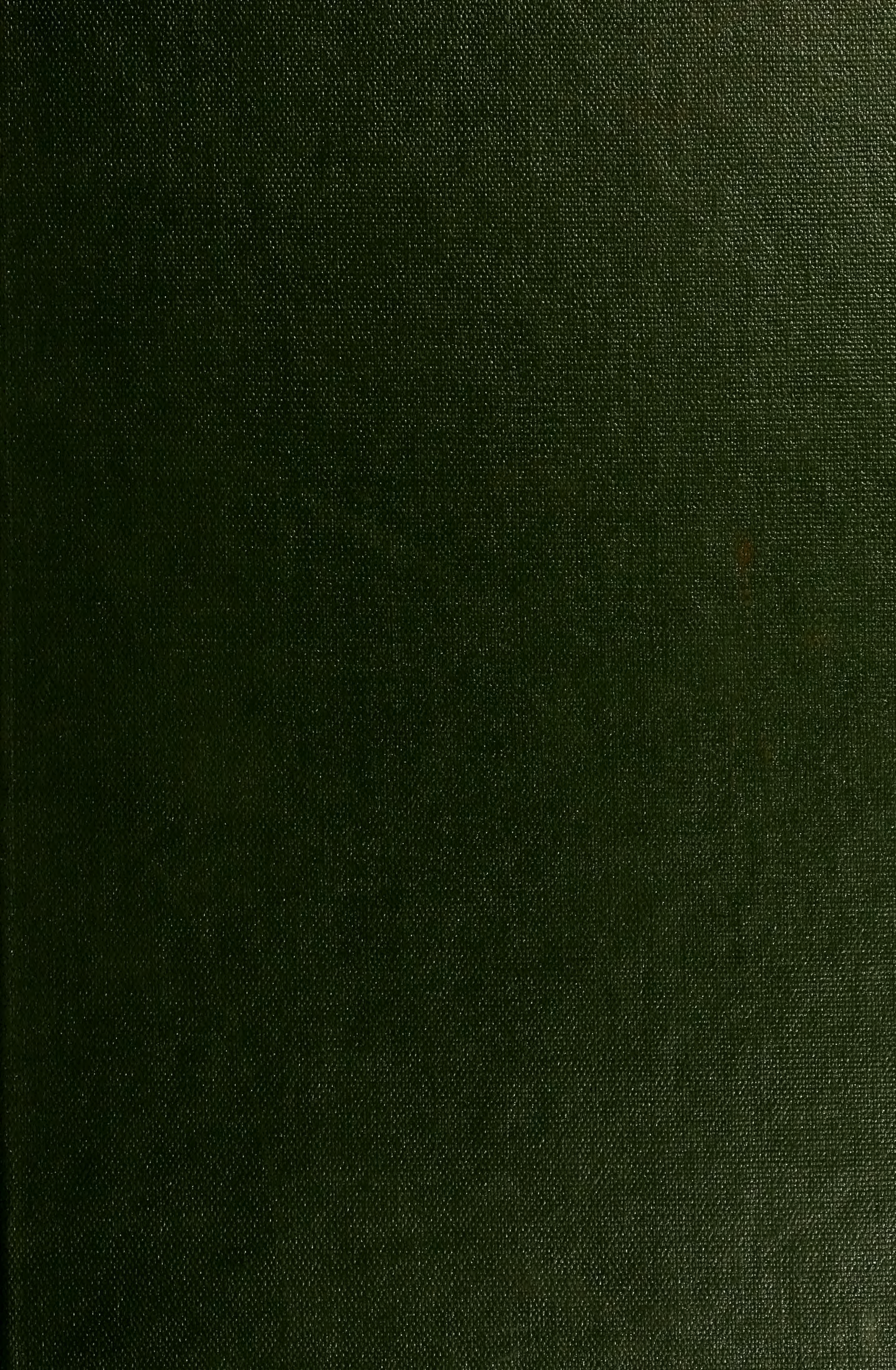





SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON D.C.

HISTOIRE

DE

LA COIFFURE FÉMININE

PAR LA

COMTESSE MARIE DE VILLERMONT



BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
OSCAR SCHEPENS, DIRECTEUR, 16, RUE TREURENBERG

1892

DÉDICACE

Madame,

Votre Altesse Royale a daigné me permettre de lui offrir la dédicace de ce livre.

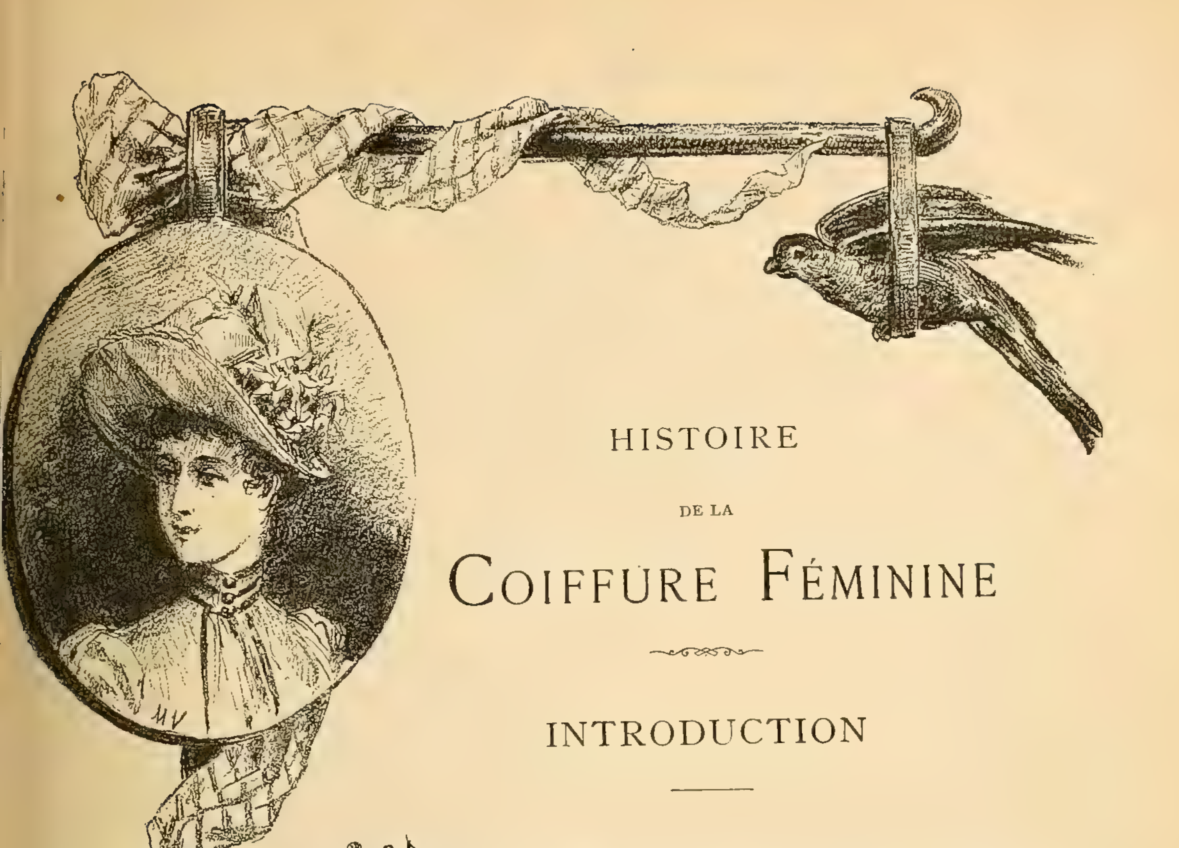
Elle a montré une fois de plus que sa haute intelligence ne dédaigne aucune manifestation de l'art, si humble et si timide qu'elle soit.

Puisse, Madame, Votre gracieux patronage m'assurer la bienveillance de ce public que je vais affronter pour la première fois et que je ne puis craindre quand vous m'encouragez.

De Votre Altesse Royale

La très humble et obéissante servante,

Comtesse Marie de VILLERMONT.



HISTOIRE

DE LA

COIFFURE FÉMININE

INTRODUCTION

La croyance de tous les peuples, à quelque époque qu'on la prenne, a toujours considéré le cerveau comme étant le sanctuaire de l'âme. C'est cette âme qui, par la bouche, exprime sa volonté et manifeste ses sentiments les plus intimes, sa douleur comme son plaisir. C'est l'âme qui écoute par nos oreilles, brille dans nos yeux par des feux de tendresse ou des étincelles de haine ; c'est par l'expression de notre physionomie qu'elle sait d'un pli de notre front, d'un froncement de nos sourcils faire trembler ou palpiter d'autres âmes ; cette âme, cette vie mystérieuse et intellectuelle, cette dominatrice du corps semble résider dans la tête comme dans la partie la plus noble de l'homme et la seule qui soit digne d'elle.

Aussi à ce tableau mobile si vif et si varié qu'on nomme le visage a-t-il fallu un cadre en rapport avec son importance et sa dignité. La nature y avait pourvu par la chevelure, mais ce cadre

naturel ne put suffire longtemps et, avec la civilisation, mère des distinctions de races, de mœurs, de religion, d'âge, de climat, de lois, de rang et de caste, naquit la coiffure.

Le Phrygien se reconnaîtra partout à son bonnet, comme l'Assyrien à sa tiare, le Gaulois à son chignon tressé. Dès les premiers temps de l'histoire humaine, les rois se ceignirent du diadème et la couronne est restée toujours l'apanage de la puissance.

Et telle est cette importance de la coiffure que c'est sur elle tout d'abord que nous portons nos regards, quand nous voulons reconnaître à qui nous avons affaire. Nous ne prendrons pas un Turc pour un Grec et, malgré l'apparente uniformité des modes européennes, ne trouvons-nous pas mille nuances dans cet affreux tuyau de poêle de nos modernes *messieurs?* Le jeune élégant n'a pas celui du grave magistrat. Le panama du petit rentier en dit long sur son propriétaire, ce feutre mou aux bords retroussés doit appartenir à un artiste.

Chez les femmes, que de différences bien plus sensibles encore entre le chapeau de la femme sérieuse, de la jeune fille évaporée, de l'institutrice, de la mère de famille, de la grande dame, de la bourgeoise! Le chapeau est légion et cette légion a ses enseignes très diverses.

Regardez une foule, vous n'y voyez que des têtes et cependant vous distinguerez bien vite les différentes positions sociales de ceux qui en font partie; si vous vous trompez, ce ne sera pas de beaucoup.

Que de fois la vue d'un innocent chapeau laissé dans l'antichambre par son propriétaire ne nous a-t-il pas fait fuir, en bénissant ce traître inconscient!

La coiffure est donc une partie intégrante et essentielle de notre physionomie, de notre personnalité. Elle indique même jusqu'à un certain point notre caractère, surtout chez les femmes, où les nuances sont plus délicates encore et où les modes se succèdent plus rapidement.

— « Souvent femme varie », a dit un roi qui devait s'y con-

naître. En étudiant les modes qui ont vécu depuis notre mère Eve, on est tenté de croire que cette réflexion est juste. Mais disons-le pour l'honneur de notre sexe, si la femme varie, c'est bien plus dans son extérieur que dans son être intime. Le cœur, chez elle, est souvent meilleur que la tête et il ne faut pas juger une femme uniquement d'après ses chapeaux.

Et puis, la femme a toujours aimé à plaire. Est-ce un défaut? Nous n'entamerons pas ici une aussi grave question. Nous constaterons simplement un fait et nous ajouterons que ce motif, mal entendu, a fait éclore toutes ces modes extravagantes, que l'on a vu surgir en certains temps troublés, créées par des femmes trop avides de se faire remarquer et suivies par les autres, avec cette docilité, dont les moutons de Panurge sont restés le type fidèle.

Il y a des périodes où souffle un vent de mauvais goût, qui aveugle les esprits les plus justes; c'est un vrai simoun, montant de je ne sais quel désert et renversant tout sur son passage, détruisant, hélas! autant que ce terrible fléau de l'Afrique, les monuments grands et petits de l'art ancien et du travail intelligent des siècles passés. Nous avons vu nos belles cathédrales gothiques dégradées par les rinceaux rococo du temps de Louis XV, nous avons vu, plus récemment encore, en 1830, tout ce que peut détruire l'aberration du goût. Si l'aberration est universelle, le costume suivra le courant et la femme se rendra plus ridicule que jamais, parce que sa nature est de porter les choses à l'extrême.

Il y a donc une philosophie dans le costume, parce qu'il habille une époque, et la coiffure en est comme le résumé. C'est à ce point de vue que nous allons l'étudier; nous ne voulons pas nous borner à une aride description de tresses, de plumes ou de chiffons, nous voulons la considérer comme ayant un rapport intime avec celles qui l'ont portée.

Si, visitant un musée d'antiquités, nous y rencontrons un toquet plus ou moins richement brodé, un cercle d'or enrichi de pierreries, sans aucune indication, nous n'y accorderons qu'un coup d'œil froid

et furtif; mais si l'on vient nous dire : ce toquet fut porté par Marie Stuart, — ce diadème orna la tête de sainte Clotilde, aussitôt notre attention se réveille, notre œil s'anime et, ces restes d'autres siècles tout à l'heure dédaignés, il les contemple avec respect et émotion, revoyant tout à coup les scènes dramatiques, terribles ou émouvantes de l'histoire, que ces simples reliques font revivre devant lui.

Ce que nous cherchons dans cette histoire de la coiffure, c'est la vie; nous avons voulu retrouver la femme sous la chevelure, nous allons donc la suivre pas à pas, l'étudiant dans tous les monuments des temps où elle a vécu. Nous avons consulté pour la partie technique les plus savants auteurs : Racinet, Violet-Leduc, Quicherat, Jacquemin, Hefner et beaucoup d'autres qui se sont occupés de l'histoire du costume, mais surtout nous avons étudié les monuments, statues, tombeaux, vitraux, portraits, miniatures et enfin nous avons cherché dans les mémoires, les lettres, les œuvres littéraires des différentes époques que nous allons traverser, ce passage de la femme qu'un mot seul peut caractériser, cette *odor di femina* qui se devine partout, à travers les événements les plus formidables, comme dans les menus faits de la vie ordinaire.

Les monuments préhistoriques sont trop clairsemés pour que nous ayons pu y puiser beaucoup d'indications sur les modes portées par nos aïeux des âges fabuleux, mais à mesure que nous entrons dans la vie civilisée ils se multiplient; nous avons l'Iliade, l'Odyssée, la Bible surtout, si pleine de détails de mœurs. Les statues et les peintures arrivent ensuite. Rome continue la Grèce, les poètes latins nous dévoilent les secrets les plus intimes de la toilette des femmes. Viennent les pères de l'Église et leurs terribles fulminations contre le luxe et la légèreté féminine.

Bientôt après s'ouvre la belle série de manuscrits qui se termine à l'invention de l'imprimerie. Nous y suivons pas à pas l'histoire de l'art avec celle du costume, d'abord barbare, simple, inhabile et, parvenus à ces belles miniatures dont la bibliothèque des ducs de Bourgogne offre le plus précieux trésor, nous y avons large-

ment puisé. Le cabinet des estampes de la bibliothèque royale de Bruxelles a été aussi une de nos sources les plus abondantes; à cela il faut ajouter les portraits, tapisseries, dessins, croquis de toutes espèces que les archives de famille possèdent et auxquelles il nous a été donné de pouvoir faire de larges emprunts. Les musées de Hollande, si riches en costumes anciens, nous ont été ouverts avec une générosité traditionnelle en ce sage pays. De plus, quelques artistes éminents ont bien voulu nous prêter l'aide de leur crayon et de leur science pour donner à ces pages la consécration de leur talent et l'autorité de leur expérience.

Enfin le plus précieux encouragement est venu couronner nos efforts, en nous apportant la certitude qu'une plume illustre, un cœur royal s'intéressait d'avance à nos travaux et daignait nous donner une preuve sensible de la part qu'il y prenait.



Fig. 3bis. — Dame des environs de Bethlehem.



CHAPITRE PREMIER

AUX PREMIERS TEMPS DU MONDE

Les premiers hommes. — Naissance de la parure. — Abraham. — Le voile de Sarah. — Les Juives et leurs parures. — Jérémie. — Cendre et cilice. — Judith. — Esther. — L'Assyrie et ses femmes. — Au pays des momies. — Un déjeuner au bord du Nil. — Les reines d'Egypte. — Le roman des deux frères. — Décadence de l'Egypte. — Sacrifices de chevelures. — Les perruques de Candaule.

LORSQUE Dieu créa Ève, il lui donna comme ornement cette magnifique chevelure qui devait faire à jamais l'orgueil de ses filles et le désespoir de celles qui l'ont perdue. Mais, dans leur naïve innocence, nos premiers parents ne virent dans cette masse légère et soyeuse qu'une toison ou un voile. La coquetterie n'était pas encore inventée ; la lutte pour la vie comme le douloureux souvenir de sa chute devaient empêcher à jamais Ève de se parer. La pénitence ne se couronne pas de fleurs.

Mais Tubalcaïn parut avec sa sœur Noémi et pendant que le premier forgeron faisait plier le fer sous son lourd marteau, Noémi l'industrieuse inventait l'art de tisser la toile et de filer la laine, tandis que leur frère Jubal, le premier artiste, construisait le premier orgue et inventait les instruments de musique.

Avec le voile surgit la coquetterie. Quand la femme put apprécier l'usage du voile, elle comprit tout le parti que pouvait en tirer sa beauté, soit qu'elle voulût l'augmenter, soit qu'elle cherchât à en atténuer l'absence et, chose étrange, avant de chercher à orner sa chevelure, ce fut son voile qu'elle voulut parer.

Il ne fallut pas longtemps pour s'apercevoir que l'application de quelques fils de couleurs variées sur la toile blanche du voile ou sur la laine de la tunique rehaussaient la beauté du vêtement et la broderie d'abord grossière et malhabile devint rapidement le produit d'un art délicat tout particulièrement féminin.

Pendant longtemps l'homme garda pour lui le luxe de la chevelure. Tous les peuples barbares ont considéré la barbe et les cheveux comme des emblèmes de force et de suprématie. De là le soin extrême qu'ils prenaient de ces ornements du corps.

Les monuments les plus anciens, ceux même antérieurs à Abraham, nous montrent les rois de la Chaldée, de l'Inde et de la Babylonie, portant barbe et chevelure bouclées à trois ou quatre étages, tandis que les très rares femmes représentées sur ces mêmes monuments ont les cheveux simplement pendants (fig. 1).

Dès ces temps reculés la femme avait cessé d'être libre parce que la notion du vrai Dieu et de ses commandements s'était obscurcie.

Elle ne pouvait sortir des retraites où la force brutale de l'homme l'enfermait qu'enveloppée soigneusement d'un voile qui la rendait méconnaissable.

En Egypte seulement les femmes paraissaient tête nue en public, mais les mœurs des Egyptiens différaient singulièrement de celles des autres peuples et le sexe faible jouissait chez eux d'une liberté inconnue partout ailleurs.

La Chaldée, patrie d'Abraham, était un pays très fertile; aussi la plupart de ses habitants se livraient-ils à l'élevage du bétail. Si les ruines d'Ur-Kasdim, d'où sortit le grand patriarche, donnent une haute idée de la magnificence de cette ville, il n'en est pas moins vrai que la plupart de ses habitants étaient pasteurs et possédaient dans les environs de nombreux troupeaux gardés par des esclaves (*servi*) et des serviteurs.



Fig. 1. — Coiffures des rois assyriens, d'après les monuments de Babylone.

Quand Tharé, suivi de ses fils, Abraham, Nachor et Haran, quitta la Chaldée avec tous ses troupeaux pour s'établir dans la Mésopotamie, ce fut l'exode de toute une nombreuse peuplade, emportant avec elle les usages et les habitudes de son pays, purifiés par le culte du vrai Dieu. Ses descendants conservèrent fidèlement ces mœurs en dépit des vicissitudes dont leur histoire fait mention et qui les mirent en contact avec une quantité de nations diverses.

Chez eux la femme eut une place à part. Ce n'était plus l'esclave, jouet docile de l'homme, courbée sous la force brutale et jalouse, c'était la compagne de son mari, la mère respectée des

enfants, mais cependant toujours soumise au chef de la famille et reconnaissant humblement sa supériorité.

Telle était la position de Sarah « la Belle », « la Princesse », « la Reine », dont la beauté était si grande qu'on ne pouvait la voir sans émotion.

Si élevée que fût sa naissance, si grand et si puissant que fût Abraham, elle n'en pétrissait pas moins de ses mains les pains et les gâteaux de son seigneur et maître, comme le font encore de nos jours les femmes des plus riches émirs de l'Arabie et de la Syrie.

La stabilité que l'Orient a gardée sous le rapport des mœurs dans les races patriarcales, nous fournit une preuve palpable et vivante de la fidélité des récits de la Bible.

Tous ceux qui ont parcouru ces pays primitifs ont affirmé qu'ils rencontraient à chaque pas des tableaux de mœurs identiques à celles que nous dépeint la Genèse. Maintes fois il leur est arrivé de se croiser avec quelque chef pasteur allant à la tête de sa tribu chercher d'autres pâturages, comme jadis Abraham dans la terre de Gessen.

Les femmes portent les mêmes costumes, les mêmes ornements qu'au temps de Sarah (fig. 2).

« Robe sans taille, serrée par une ceinture grossière, sorte de « scapulaire ou autre robe dépourvue de manches et légèrement « ouverte sur le côté, guimpe large formant mentonnière que les « femmes des villes font monter jusqu'aux yeux. Sur le front une « espèce de béguin servant de bandeau ; un ample manteau posé « sur la tête et semblable au voile ou à la cape des religieuses, « enveloppe tout le corps. A la campagne les femmes se dispen- « sent du voile et du manteau, mais l'habillement qui est le même « ne se distingue que par sa malpropreté. Cela n'empêche point « la femme arabe de se parer de bracelets, d'anneaux aux jambes, « d'énormes boucles d'oreilles en argent massif (1). »

(1) *Missions catholiques* : Les Arabes, 9 mars [illegible]



Fig. 2. — Femme de Judée

Que de voyageurs ont décrit l'impression vive que leur faisait l'arrivée au campement d'un chef arabe, et comme involontairement ils se rappelaient Abraham assis vers le soir devant sa tente et se levant pour aller à la rencontre de ses nouveaux hôtes, tandis que les femmes rentraient précipitamment dans leurs tentes pour y préparer les pains sous la cendre. On égorgeait un mouton ou un veau et pendant que le chef lui-même servait les voyageurs, les femmes cachées dans la tente, comme Sarah, écoutaient derrière la toile ce que disaient les étrangers.

Sarah ne pouvait pas toujours vivre à l'abri de la tente tutélaire. Les desseins de la Providence amènent Abraham en Egypte. La crainte d'être tué par Pharaon oblige le patriarche à faire passer Sarah pour sa sœur. Sans doute elle avait pris des vêtements de jeune fille pour tromper davantage le roi. Mais sa beauté était trop merveilleuse pour passer inaperçue. On vient dire à Pharaon qu'une étrangère éclatante de grâce est arrivée dans son royaume. Aussitôt ordre est donné d'amener Sarah au palais du roi, selon le droit que tout souverain oriental s'arrogeait sur les femmes non mariées qui arrivaient dans ses états.

Mais Dieu veillait sur son serviteur Abraham. Sarah lui fut rendue avec de nombreux présents (fig. 3).

Une autre fois c'est Abimélech, roi de Gérare, qui s'empare de Sarah. C'est en vain que quatre-vingt-dix ans ont passé sur sa tête; elle est toujours si belle qu'on ne peut la regarder sans l'admirer.

Cette fois encore Abraham l'a fait passer pour sa sœur, selon l'usage des patriarches qui avaient tout à craindre des princes païens dont ils traversaient les domaines. Un songe avertit Abimélech du crime qu'il allait commettre; aussitôt il mande Abraham et lui rend Sarah. Il les comble de présents et avant de laisser partir ses hôtes il dit à Sarah : — « J'ai donné mille pièces d'argent à votre mari afin que, en quelque lieu que vous alliez vous ayez toujours un voile sur les yeux devant tous ceux avec

qui vous serez et souvenez-vous que vous avez été prise pour n'avoir pas cette marque de dépendance d'un mari (1).

Cet incident émouvant de la vie de Sarah, montre l'importance qu'on donnait au voile de la femme à cette époque ; outre qu'il était, comme le dit Abimélech lui-même, la coiffure des femmes mariées, il fait voir quel luxe on déployait déjà dans les étoffes ; mille pièces d'argent étaient une somme énorme alors et il fallait qu'un voile fût d'une étoffe bien précieuse pour les valoir.



Fig. 3. — Pasteurs nomades chaldéens arrivant en Égypte, d'après un monument égyptien.

Il est probable que, outre la finesse et la souplesse du tissu, on le relevait par de riches broderies. Les monuments d'Ur-Kasdim représentent des personnages revêtus de robes magnifiquement ornées de dessins de toutes espèces. Ces dessins étaient-ils tissés ou brodés ? connaissait-on déjà l'art de fabriquer le cachemire ? Ce sont des questions que la science n'a pas encore résolues, mais si on considère l'immuable durée des traditions et des mœurs dans tout l'Orient, si l'on tient compte du fait que les idoles de l'Inde actuelle sont faites à l'image exacte de celles qu'on y adorait avant Abraham, on peut croire que le tissage d'étoffes semblables au cachemire ou à la mousseline, était dès lors aussi bien en usage que la meule à écraser le grain de l'Arabe moderne, que la flèche nemrodienne du Turcoman.

(1) *Genèse*, chap. XX. ℣ 2.

Mais revenons au voile. Il caractérisait chez les Juifs la femme mariée ou la jeune fille fiancée.

Quand le vieux serviteur d'Abraham ramène avec lui la belle Rébecca, la future épouse d'Isaac, il arrive vers le soir en vue du campement. Isaac, méditatif comme tous les Orientaux, se promène seul dans la campagne. Il voit venir à lui la caravane et, de son côté, le fidèle domestique en apercevant le fils de son maître rapproche son chameau de celui de la jeune fille et lui dit : C'est Isaac.

Aussitôt Rébecca descend de sa monture et arrange soigneusement son voile autour de sa tête pour marquer sa soumission, sa modestie et son profond respect.

Après le séjour d'Egypte, les Israélites perdirent peu à peu la grande simplicité de leurs mœurs primitives. Ils avaient appris à estimer le luxe, ils s'étaient eux-mêmes exercés dans les arts et l'industrie. Ils savaient fabriquer les riches étoffes, travailler l'or et l'argent, monter les pierres précieuses, décorer les monuments par la peinture et la sculpture et il suffit de lire les ordonnances de Moïse pour voir combien les traditions anciennes s'étaient modifiées. Aussi le costume des femmes s'en ressentit tout d'abord. Si le voile est resté d'un usage ordinaire, il est le plus souvent réservé aux vieilles femmes où à celles qui ont embrassé une vie très pieuse, comme les nazaréennes ou les esséniennes; les autres ont maintenant toutes sortes de parures, mélange souvent heureux des modes égyptiennes et assyriennes, en tous cas, très riches et très somptueuses.

Aux femmes incombait la charge de tisser les étoffes de lin ou de laine, de les mélanger de soie de diverses couleurs, ou même de fils d'or, d'y broder des guirlandes de fleurs, des animaux fantastiques ou des dessins réguliers rappelant ceux de l'Egypte.

Les femmes juives poussèrent si loin la perfection de leurs broderies qu'elles égalèrent les brodeuses les plus célèbres de l'Orient, celles de Sidon et de l'Égypte, connues par leur merveilleuse habileté. On forma dans le temple, avec les jeunes filles qui

y demeuraient avant leur mariage, un atelier de broderie pour les ornements du Temple et la tradition rapporte que la Vierge Marie surpassait toutes les autres par l'excellence de son travail.

Ces voiles brodés étaient aussi remplacés par des écharpes, morceaux d'étoffe plus longs que larges qui enveloppaient la tête et se terminaient aux deux bouts par des franges (fig. 4).

Débora, la prophétesse, chantant sa victoire sur Sisara, disait dans son cantique (1) :

— « Peut-être que maintenant, dit la femme de Sisara qui « ignore la mort de son époux et s'effraie de ne pas le voir « revenir, peut-être que maintenant on partage le butin et qu'on « choisit pour Sisara les plus belles captives. On choisit d'entre « toutes les dépouilles, des vêtements de diverses couleurs pour les « donner à Sisara et on lui destine quelque écharpe précieuse, « brodée à l'aiguille, qu'il puisse porter sur lui comme ornement! »

La chevelure avait une grande signification pour les Israélites.

Nous ne parlerons pas de la chevelure d'Absalon, de Samson, ni des longs cheveux des nazaréens. Ouvrons les ordonnances de Moïse; nous y verrons d'abord qu'il est commandé aux femmes de ne prêter serment que tête nue et c'est sur une tête sans voile que le prêtre posera la main pendant qu'elles prêteront le serment justificatif qu'exige l'accusation portée par leur mari.

Se raser la tête est aussi une marque de deuil chez les femmes.

— « Si, ayant à combattre vos ennemis, dit le Deutéronome, et les ayant vaincus, vous voyez parmi les prisonniers de guerre une femme qui soit belle et que vous conceviez de l'affection pour elle, et que vous vouliez l'épouser, vous la ferez entrer dans votre maison où elle se rasera les cheveux et se coupera les ongles comme on fait dans le deuil. Elle quittera la robe avec laquelle elle a été prise et, se tenant assise dans votre maison, elle pleurera son père et sa mère un mois durant; après cela, vous en ferez votre femme. »

(1) *Les Juges*, chap. v, ℣ 30.

Ainsi le voulait la loi de Dieu pour adoucir la douleur cruelle que devait ressentir la pauvre captive obligée d'épouser le meurtrier de sa famille et le vainqueur de sa nation.

Les femmes portaient aussi le deuil en se couvrant la tête d'un cilice et se répandant de la cendre sur les cheveux. Dans les moments de grande calamité, quand un malheur menaçait la patrie ou qu'on ordonnait un jeûne public, on voyait courir çà et là les femmes cachées sous un cilice formant une sorte de sac qui leur descendait jusqu'à la ceinture ou laissant pendre leurs cheveux en désordre, souillés de cendre et de poussière. Elles parcouraient les rues en se lamentant avec de grands cris et en levant les bras au ciel. C'est de la même façon qu'elles pleuraient aux enterrements de leurs proches.

Ce qu'étaient les parures des femmes juives, la Bible va nous l'apprendre et elle nous décrira longuement tout ce qui concerne les ornements et les coiffures des femmes.

Les rois avaient succédé aux juges et, avec l'établissement de leurs cours, le luxe avait pris un essor inconnu jusque-là. Il était arrivé à son apogée dès le règne de Salomon et toutes les richesses, les vêtements précieux, les bijoux et les pierres les plus rares affluaient à Jérusalem. Son prédécesseur David, dont la vie fut si remplie de vicissitudes, n'avait pu comme lui se montrer fastueux. Les femmes étaient encore simples. Quand la fille de David, la jeune Thamar, allait préparer les plats favoris de son frère Ammon, elle portait une robe traînante de diverses couleurs comme en portaient les vierges, filles du roi, et ses longs cheveux se déroulaient sur ses épaules.

Sous les successeurs de Salomon, les Juifs faisaient un trafic considérable avec la Phénicie, la Syrie et l'Égypte. Ces nations apportaient sur les marchés de Judée la pourpre, les perles, les étoffes précieuses travaillées et tissées reproduisant en bordures des dessins assyriens. Les matières premières arrivaient de plus loin; Saba et Assur, les confins de l'Asie et de l'Afrique, envoyaient les balles d'hyacinthes, les bois de senteur pour les meubles



Fig. 4. — Jeune fille juive.

précieux, la soie brute et les pierreries. Il était tout naturel qu'au milieu de cette abondance, favorisée encore par l'esprit mercantile de la nation, le luxe continuât à se développer et que la toilette féminine surtout en fît son profit (fig. 5).

Les Juives, déjà célèbres par leur beauté, le devinrent encore davantage par la magnificence de leur parure. Elles n'évitèrent pas l'écueil des peuples riches qui surchargent leur corps d'ornements au détriment de la vraie beauté et s'attirèrent bientôt les admonestations sévères des prophètes, qui leur reprochaient leur coquetterie coupable et leurs folles dépenses.

Isaïe donne en détail la parure des élégantes Israélites lorsqu'il fulmine contre elles ses imprécations et ses menaces.

— « Le Seigneur, dit-il, le Seigneur vous fait dire par ma « bouche : parce que les filles de Sion se sont élevées d'orgueil, « qu'elles ont marché la tête haute en faisant des signes des yeux « et des signes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas et « qu'elles ont étudié leurs démarches.....

« Le Seigneur rendra chauves les filles de Sion, il arrachera « tous leurs cheveux et les réduira à une honteuse nudité.

« En ce jour-là, le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magni- « fiques, leurs croissants d'or, leurs colliers, leurs filets de perles, « leurs bracelets, leurs coiffes (*mitras*), leurs rubans de cheveux, « leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfum, leurs « pendants d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui leur pendent « sur le front, leurs pendants de nez, leurs robes magnifiques, « leurs écharpes, leur beau linge et leurs poinçons de diamant, « leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et « les habillements légers qu'elles portent en été, et leur parfum « sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs « cheveux frisés en une tête nue et sans cheveux et leurs riches « vêtements de dessus en cilice !..... »

Cette nomenclature, intéressante au point de vue historique, montre à quel point d'élégance raffinée était arrivée la femme juive. Elle nous donne aussi de précieux renseignements sur sa



Fig. 5. — Femme de la Syrie en grande parure.

coiffure. Comme on le voit, les Juives se frisaient les cheveux par devant et les laissaient pendre derrière en longues tresses nouées dans lesquelles étaient introduits des rubans tissés avec de la soie ou de l'or; ou bien, à la mode égyptienne, elles bouclaient tous leurs cheveux et les faisaient retomber tout autour de la tête en les retenant sur le front soit par un bandeau ou diadème d'or, soit par un filet orné de perles ou par des plaques formées de petites pièces d'or assez semblables à la coiffure de sequins que portent encore les Juives en Orient. Quelquefois la mode assyrienne était en faveur, sans doute après les invasions de Sennachérib et au retour de Babylone; alors, la femme élégante portait sur le front la coiffe ou la mitre, sorte de cône tronqué plus ou moins élevé et garni d'or, de pierreries ou de broderies, selon la richesse de celle qui s'en ornait. Sur le tout, à volonté, on jetait un voile léger et transparent ou une écharpe richement brodée, ou enfin un voile de lin opaque comme le font encore maintenant les femmes en Orient. La coiffure à mitre est encore portée par les Persanes et par les Caucasiennes.

La mitre était parfois accompagnée d'un riche bijou qui pendait sur le front ou d'un pendentif en petites médailles ; enfin l'anneau dans le nez fut une mode assyrienne qui régna un moment en Judée.

Citons encore Ezéchiel reprochant à la Sulamite sa vie désordonnée :

— « Je vous ai prise pour épouse, pauvre et nue, je vous ai « lavée dans l'eau, j'ai répandu sur vous l'huile parfumée. Je vous « ai donné des robes en broderie et une chaussure magnifique. « Je vous ai ornée du lin le plus beau, je vous ai revêtue des « habillements les plus riches et les plus somptueux. Je vous ai « parée des ornements les plus précieux, je vous ai mis des « bracelets aux mains et un collier à votre cou.

« Je vous ai donné un ornement d'or pour mettre à votre front « et des pendants d'oreilles, et une couronne éclatante sur votre « tête. Vous avez été parée d'or et d'argent et vêtue de fin lin « et de robes en broderies de diverses couleurs, vous avez été

« nourrie de la plus pure farine, du miel le plus exquis et vous « êtes devenue parfaitement belle............ vous m'avez abandonné, « vous avez pris vos riches vêtements, vous les avez cousus l'un « à l'autre pour en faire les ornements de vos hauts-lieux, vous « avez pris ce qui servait à vous parer, qui était fait de mon or « et de mon argent pour en faire des idoles que vous adoriez, « vous avez pris vos vêtements de diverses couleurs et vous en « avez couvert vos idoles pour les parer..... (1). »

Ici encore nous retrouvons les mêmes robes brodées, les colliers, le bijou du front, le linge fin reprochés par Isaïe, mais Ezéchiel parle d'une riche couronne et, en effet, les Juives portaient dans quelques cérémonies de très belles couronnes ornées de pierreries dont malheureusement il n'est parvenu jusqu'à nous que des descriptions vagues sans nulle reproduction, car la crainte de l'idolâtrie, si enracinée dans le cœur de la nation juive, avait inspiré à Moïse les défenses les plus formelles de représenter des figures d'hommes sur aucun monument, ni dans aucun motif de décoration et cette défense fut fidèlement observée à ce point que, de tous les peuples de l'antiquité, la nation Juive est la seule dont on n'ait aucun souvenir descriptif ni dans les sculptures, ni dans les peintures qu'elle nous a laissées.

L'étude approfondie des costumes des nations voisines et les modes actuelles portées par les habitants de la Judée peuvent nous donner une idée approximative de la parure des Juives (fig. 6).

Ces espèces de calottes ornées de sequins que portent encore les femmes de la Palestine étaient déjà en usage au temps de Judith. Au lieu de sequins on employait peut-être des médailles ou des amulettes, mais il n'est pas douteux que les bijoux sur le front étaient très en vogue. Quant à la couronne, elle n'était portée que dans des occasions exceptionnelles, comme celles du mariage et dans d'autres cérémonies religieuses. Les reines de Judée s'en paraient aussi sans doute aux grands jours.

(1) *Ezéchiel*, chap. XVI.

L'art de se parfumer et de se maquiller fut très apprécié par les belles Israélites. Une femme coquette et même simplement soigneuse de sa personne avait à sa disposition toute une série de fards, de parfums, d'onguents et de pommades dont nous n'avons qu'une faible idée, mais qui rendraient jalouses nos élégantes modernes. Et que d'opérations pour le bain de chaque jour! Après l'immersion dans l'eau se succédaient les massages, les frictions, les lotions d'huiles et d'essences odoriférantes et enfin l'application des fards; les Juives connaissaient à fond l'usage du blanc et du rouge, du noir pour agrandir les yeux, pour les rendre brillants, du bleu pour estomper les tempes, du noir brun pour dessiner les sourcils.

Combien d'heures passa la misérable Jézabel à se parer et à dissimuler sous des couches de poudres diversement colorées les irréparables outrages du temps? Sur ses cheveux frisés, parfumés, brillants, elle avait posé une riche couronne et ainsi elle s'était placée à un balcon pour voir arriver Jéhu, le roi vainqueur des siens et tenter la puissance de ses charmes artificiels sur le vengeur de Naboth. Vains efforts. Elle n'en fut pas moins jetée par la fenêtre et dévorée par les chiens.

Ce luxe de parure n'était pas seulement l'apanage des reines ou des femmes esclaves de leur corps. Les plus sages en subissaient la tyrannie.

La belle Judith était un modèle de vertu; depuis son veuvage, elle avait revêtu un cilice et ne sortait plus de sa maison; cependant, quand sa patrie est près de périr et qu'elle se résout à la délivrer, elle n'hésite pas à reprendre le costume des jours heureux.

Elle commence par s'humilier profondément dans le jeûne, la cendre et la prière pour implorer le secours du Ciel, puis elle appelle ses femmes.

Elle se baigne et se couvre de parfums précieux, elle frise ses cheveux et met sur sa tête une mitre d'une grande valeur, car Judith était une grande dame et jouissait d'une fortune considérable.

Elle se revêt de lin fin et d'une robe brodée de lys d'or de diverses nuances, admirablement travaillés; sa taille est couverte de broderies, sa poitrine de bijoux; des bracelets, des bagues, des



Fig. 6. — Femme des environs de Jérusalem.

pendants d'oreilles et enfin une chaussure magnifique constellée de pierreries complètent ce costume royal; on ne peut s'étonner qu'en voyant arriver cette splendide étrangère, Holopherne ait été ébloui au point d'oublier toute prudence.

La mitre, comme nous l'avons vu, était une coiffure d'origine assyrienne. Remontons au pays d'Abraham quelques instants encore.

Nous trouvons en Chaldée, en Assyrie et en Babylonie une civilisation très avancée quoique bien différente de celle des autres pays.

Autour des ruines de la tour de Babel s'est élevée une cité merveilleuse qui, en Asie, n'a d'égale que Ninive. C'est Babylone. Dans ces deux grandes capitales de royaumes puissants se sont accumulées d'immenses richesses et se cultivent les arts et les sciences avec un déploiement de force, d'éclat et de magnificence qui contraint notre admiration.

Certes, ce n'était pas un peuple vulgaire, celui qui résidait dans ces villes gigantesques, aux vastes palais mystérieux, aux portiques splendides embellis de statues colossales, aux murs épais semés d'une profusion de sculptures et soutenus par une forêt de hautes colonnes, annonçant aux générations suivantes ce qu'étaient son faste grandiose et son génie merveilleux.

L'assyriologie, science toute moderne, en déchiffrant l'écriture cunéiforme, nous a ouvert un vaste champ d'investigations; mais jusqu'ici, la femme n'apparaît guère, si ce n'est d'une façon incidente.

Les sculptures si nombreuses sur tous les monuments de Babylone et de Ninive représentant soit des scènes de la vie intime, soit les faits les plus glorieux de la vie des rois, ne nous montrent pas de femmes. Parfois seulement une esclave ou une prisonnière se trouve mêlée aux peuples vaincus amenés aux pieds du roi, et c'est tout. Aucune indication pour les costumes féminins. Cette absence regrettable de l'image de la femme sur tous les monuments assyriens est une preuve très concluante de l'état d'abaissement où elle se trouvait dans ces contrées. C'est un objet sans valeur, indigne d'être montré aux siècles futurs; on ne s'en occupe pas. Que valait la femme pour ces princes qui en avaient autant qu'il y a de jours dans l'année? On les gardait dans les harems comme on garde des animaux utiles, rien de plus. Seule-

ment, les maîtres, très jaloux de cette propriété, se défiaient très fort des élans d'indépendance, de liberté et des autres aspirations qui pouvaient s'éveiller dans ces âmes annihilées par l'oisiveté; de là la surveillance sévère exercée sur les femmes, l'obligation de ne sortir que voilées et toutes les entraves mises à leurs moindres actions.

Afin de maintenir d'autant plus cette réclusion, il était admis que les femmes les plus méprisables pouvaient seules sortir tête nue. Aussi, aucune grande dame n'eût voulu sortir autrement qu'enveloppée de la tête aux pieds. Les costumes courts, les grandes tresses mêlées de rubans et de paillettes brillantes, les boucles couronnées de fleurs, tout cela était réservé à ces troupes de danseuses, de chanteuses, de joueuses de flûtes que les rois avaient toujours auprès d'eux et qui étaient un luxe des plus enviés. Les rois de Juda eux-mêmes tombèrent dans ces faiblesses.

Chez elle, la femme assyrienne était richement vêtue. La coiffure était, dans ces pays, d'une grande importance et nous avons montré plus haut à quel point les hommes mêmes s'en préoccupaient. La figure 1 donne une idée de la manière dont ils arrangeaient les boucles de leurs cheveux et de leur barbe. Assurément les femmes ne se laissaient pas dépasser en vanité par leurs maris, elles n'auraient pas été femmes sans cela.

Sémiramis mettait beaucoup de temps à se coiffer, puisqu'elle aima mieux remettre l'achèvement de ce travail à plus tard que de laisser une émeute grandir sans répression. Les reines portaient des couronnes élevées et très riches, ou encore la tiare dans le genre de celles des hommes, soit allant en s'amincissant vers le haut, soit ronde comme un tuyau de poêle posé sur la tête. Encore maintenant les Persanes de distinction portent dans leur intérieur ces tiares ou mitres souvent richement brodées ou ornées de sequins et de joyaux (fig. 7).

Il était tout aussi humiliant pour une Assyrienne de haute position de se montrer au milieu d'un repas d'hommes que de sortir non voilée dans les rues, et la belle Vasthi savait très bien qu'elle courait un danger de mort en refusant d'obéir aux ordres d'Assuérus, qui

l'avait fait appeler pendant un grand festin qu'il donnait aux seigneurs de sa cour.

Le roi, animé sans doute par de copieuses libations, s'était vanté de posséder la plus belle femme du royaume. Pour prouver son dire, il fit ordonner à Vasthi de se revêtir de ses plus beaux atours, de se couronner de la couronne royale et de venir se montrer ainsi parée à tous les courtisans.



Fig. 7. — Tête de reine assyrienne, venant des monuments de Babylone.

L'orgueil de la reine se révolta à cette exhibition humiliante ; elle refusa d'obéir au roi et, dès le lendemain, elle était chassée du palais, heureuse d'être quitte à ce prix du crime d'avoir préféré son honneur à sa vie.

La Bible raconte que du jour même où Esther dut être présentée au roi en remplacement de la fière Vasthi, elle gagna son cœur si complètement qu'Assuérus déclara qu'il entendait la couronner reine de sa propre main. Un magnifique festin réunit par son ordre tous les grands de la cour et du royaume et dans toutes les provinces des fêtes furent ordonnées afin de célébrer les noces royales et de faire bénir le nom de la nouvelle reine.

Dès ce moment, Esther fut l'épouse préférée d'Assuérus et acquit sur lui une grande influence.

Mais le bonheur ne devait pas régner longtemps dans le cœur d'Esther; bientôt, elle apprend par Mardochée le sort réservé à ses compatriotes. C'est à elle qu'incombe le devoir de les sauver; aussitôt, elle reprend ses habitudes juives, elle quitte ses beaux habits, elle dépose la tiare royale qui orne son front et, les

cheveux dénoués, couverts de cendres, revêtue d'un cilice, elle prie avec larmes et gémissements, jeûnant et s'arrachant les cheveux. Elle passa ainsi trois jours dans ces exercices de pénitence, disant au Seigneur sa douleur et ses craintes et lui exprimant son chagrin de devoir porter sur son front un signe de gloire quand ses frères souffraient une cruelle persécution : Vous savez, s'écrie-t-elle, combien cette couronne me fait horreur et avec quel soulagement je la rejette quand je rentre chez moi !

Enfin, elle est prête pour le sacrifice ; nouvelle Judith, elle se parfume, se coiffe plus soigneusement que jamais, se revêt de ses plus beaux habits et pose sur son front le diadème royal. Deux suivantes la soutiennent dans sa marche, l'une lui sert d'appui, l'autre tient sa longue traîne.

Elle s'est peint les yeux pour renouveler leur éclat, elle a fardé ses joues pour mieux dissimuler la pâleur de l'angoisse.

Sa robe est mi-partie blanche et pourpre et brodée richement de bouquets de fleurs. Les bords de son manteau sont garnis de glands d'or. Des bracelets ornent ses bras nus, des colliers pendent sur sa poitrine découverte.

Elle est superbe dans tous ces atours et cependant toute force l'abandonne quand elle paraît au milieu de la cour aux yeux d'Assuérus qui, peu habitué à dominer ses premières passions, se livre tout d'abord à un accès de colère en voyant une femme oser paraître devant lui, sans qu'il l'y ait appelée. Un instant, il oublie son amour et la beauté d'Esther et ce n'est que lorsqu'il la voit pâlir et tomber évanouie dans les bras de ses suivantes qu'il obéit à la voix du cœur et tend vers Esther son sceptre rédempteur pour qu'elle le baise.

Le port de la tiare s'est perpétué parmi les populat Perse et de l'Asie. Il est encore en vigueur chez les Parsis et un voyageur français, qui parcourut l'Inde et la Perse au XVII[e] siècle, Chardin, nous a rapporté différents types de coiffures qui ont beaucoup d'analogie avec les mitres et les diadèmes des anciens Assyriens (fig. 8).

Sur la mitre, les femmes jetaient souvent un voile léger de mousseline très fine et très transparente, mais ces voiles étaient des objets de parure et ne suffisaient pas pour couvrir le visage de celle qui osait s'aventurer dans les lieux publics.

La pauvre Suzanne cachait sa douleur sous un voile épais lorsqu'elle parut aux pieds des juges, qui allaient la condamner à mort, sur l'accusation des impudents vieillards et ceux-ci exigèrent tout d'abord qu'on lui enlevât son voile, afin d'ajouter encore à sa honte et à leur vengeance.



Fig. 8. — Coiffures des femmes en Perse au XVIIe siècle, d'après le voyageur français Chardin.

Traversons de nouveau la Judée et nous nous trouverons dans un pays tout aussi civilisé mais portant un cachet bien différent. Là aussi les modes sont immuables et les plus anciens monuments nous offrent des portraits en tout semblables à ceux des dernières périodes de l'histoire de l'Égypte.

Là nous rencontrons la femme libre, compagne et égale de l'homme à tel point que Séthos Ier, n'étant pas de race royale, est reconnu et proclamé simplement régent et administrateur du royaume en attendant que son fils Ramsès, né de la fille de Ramsès Ier, soit en état de régner. Ici la femme est donc considérée comme plus noble que son mari. Ce n'est pas le seul fait

de ce genre qui se rencontre dans l'antiquité égyptienne. La femme n'est pas cependant complètement émancipée; elle doit à son mari la soumission. Remarquons en outre que sur plusieurs monuments représentant des époux, l'homme est plus grand que la femme pour indiquer sa supériorité.

Les documents ne nous manquent pas pour reconstituer l'histoire intime des Égyptiens. La peinture et la sculpture nous retracent à l'envi, sur les tombeaux et dans les temples, les scènes familières de leur existence et le trésor sans cesse augmenté des papyrus nous vient en aide pour nous permettre de compléter la connaissance que nous avons de leurs mœurs (fig. 9).



Fig. 9. — Princesse royale égyptienne d'après un monument de Lo

Nous pouvons maintenant facilement nous figurer ce qu'était l'intérieur d'un riche Egyptien, d'un ministre du roi, par exemple, dont l'habitation, située au bord du Nil, contient tous les raffinements luxueux de la civilisation égyptienne.

Nous voici devant un palais à deux étages dont le péristyle est soutenu par des pylones ornés de scènes familières, dessinées en creux sur la pierre.

Des appartements spacieux, embellis de fresques, meublés d'élégants sièges, de statues et de vases, occupent le rez-de-chaussée; il y a là des salles de banquets, des salles de repos, la chambre des ancêtres et toutes les dépendances d'une maison riche et bien montée.

Traversons ces pièces et sortons par un autre péristyle donnant sur le fleuve. Entre les colonnes, de fraîches draperies jettent

l'ombre sur la terrasse entièrement bordée de fleurs. Au delà se développent des parterres remplis de fleurs odorantes et entremêlés de petites allées sablées. On dirait un vaste bouquet fleuri entourant un petit bassin garni de rocailles où se fait entendre le doux clapotement d'un jet d'eau dont la gerbe brillante est lancée vers le ciel pour retomber en pluie sur les lotus et les nénuphars.

Au bord du Nil, le jardin se termine par une nouvelle terrasse sur laquelle s'élève un pavillon coquet fermé par de grandes tentures que le vent agite doucement et environné de treillis garnis de plantes grimpantes et fleuries.

Au milieu du pavillon se dresse une table aux pieds de bronze d'un modèle élégant. Quelques sièges incrustés d'ivoire sont rangés autour de la salle ; près des colonnes reposent de grandes urnes de poterie rare pleines de fleurs fraîches qu'une esclave, à la robe bariolée, achève de disposer avec soin. Elle porte au cou un collier d'or qui constitue la livrée du maître.

La table est couverte d'une nappe blanche délicatement brodée. Sur cette nappe, le couvert est mis. Il y a là des verres de formes charmantes, de fines cuillers de buis travaillé avec art et représentant une jeune nageuse poussant un panier devant elle ; des corbeilles d'or et d'argent, débordant d'oranges et de citrons dorés mêlés à la plante *aden-roga,* « *plus douce que le miel,* » ou encore de petits pains des plus appétissants. Ces corbeilles sont entourées de guirlandes de lotus et d'*abu* entremêlées de mandragores, de pins pignons, de grenades et de fruits d'aloès.

La jeune esclave porte sur la tête, retenu au moyen d'un cercle d'or, un morceau d'étoffe rayée dont les pans viennent retomber de chaque côté à la hauteur du cou comme des oreilles d'éléphant. Près d'elle, une autre esclave coiffée de même, soulève une des portières de lin teint de pourpre pour laisser passer deux dames.

C'est la femme du ministre et une de ses amies qui viennent prendre leur repas du matin. On a relevé les tentures du côté du Nil et tout en dégustant les produits délicats de la cuisine savante

de l'esclave cuisinier, la noble dame et son amie pourront s'amuser à regarder le va-et-vient des bateaux sur le fleuve et le paysage animé qui se déroule devant elles.

La femme du ministre a une robe de lin entièrement brochée d'un dessin très riche, représentant des scènes de la vie royale.



Fig. 10. — Grande dame égyptienne de race royale, d'après un monument.

Fig. 11. — Grande dame égypti d'après un m

Un collier d'or quadruple entoure son cou et sa ceinture est une écharpe brodée d'or.

Sa tête fine et impérieuse est couverte d'un voile noir très léger orné d'une mince broderie et de franges d'or dans le bas. Ce voile descend à peu près jusqu'aux épaules et est surmonté d'une singulière coiffure qui lui va à ravir. C'est une grue aux ailes déployées posée à plat sur la tête en guise de calotte. Les ailes tombent de chaque côté sur les oreilles, la queue forme une

petite aigrette par derrière et la tête s'avance sur le front comme la vipère dans les coiffures royales.

La calotte est en étoffe précieuse brodée d'or et de couleurs, les broderies forment les différentes parties de l'oiseau. La tête et les pattes sont en or et les yeux sont formés de pierreries (fig. 10).

La noble maîtresse de céans est en droit de porter cette coiffure réservée aux membres de la famille royale parce qu'elle est la petite-fille d'un Pharaon.

Son amie, qui ne compte pas de têtes couronnées parmi ses ancêtres, est vêtue d'une robe de mousseline rayée d'un tissu d'une finesse étrange, des bracelets d'or émaillé brillent sous ses larges manches et son cou est orné d'un collier tout garni de scarabées.

Sa chevelure est entièrement bouclée en boucles régulières, distribuées à profusion et pendant jusqu'aux épaules par derrière, tandis qu'elles sont courtes sur le front.

Une bande d'étoffe, artistement brodée, maintient le tout.

Sur un guéridon, à côté d'elle, est jeté le voile brodé d'or dont elle s'était enveloppée pour venir jusque chez son amie (fig. 11).

Bientôt, on apporte un premier service composé d'Onotis (1), de mulets tachetés et de Hanonas (2). A cette entrée succèdent quelques viandes légères, oiseaux aquatiques ou gibier, puis enfin apparaissent les fruits accompagnés de lait, de vin de grenade et de la célèbre liqueur si appréciée en Égypte sous le nom de Khunianana.

En ce moment, un mouvement inusité se manifeste sur le Nil. Les barques se rangent le long des rives et un magnifique navire de cèdre garni de voiles de pourpre brodées d'or apparaît, fendant l'eau de toute la vitesse donnée par six agiles rameurs et suivi d'autres barques de cèdre très richement décorées quoique avec moins de luxe.

(1) Poisson nourri de lotus et très estimé des Égyptiens.

(2) Poisson engraissé dans les rigoles d'inondations.

— « C'est la reine Rékaantmé qui se rend au temple d'Anubis, s'écrient les deux dames qui se lèvent pour la voir passer. »

La reine a sa coiffure des grands jours. Ses cheveux bouclés dépassent le voile court et sont surmontés de l'Atew, couronne blanche de laquelle s'élèvent deux vipères couronnées de cornes de bélier et répétées au front. La grue posée sur l'Atew aussi couronnée est en or massif émaillé et orné de pierreries (fig. 12).



Fig. 12. — La reine Rékaantmé.

Autour de Rékaantmé, assise sous son dais de pourpre, des esclaves chargées de colliers d'or agitent de grands éventails de plumes.

Dans les autres barques suivent les princesses de la famille royale et d'autres grandes dames. Les unes portent la mitre blanche ornée de deux plumes d'autruche, d'autres la Calautica, coiffure en étoffe rayée ou brodée qui se plaçait sur la tête comme un capuchon et s'enroulait autour du cou. Les princesses sont coiffées de l'Atew ou du Pscheut, lourdes couronnes rouges ou blanches, d'autres enfin ont les cheveux bouclés retenus par un cercle d'or ou une calotte.

Ces boucles étaient souvent empruntées à d'autres têtes, car les dames se faisaient un point de gloire de se surcharger de cheveux. Une statuette de la collection de Salt nous montre une élégante Égyptienne, la « dame Naïa ». Sa tête est monstrueuse et dis-

paraît sous les masses épaisses de sa perruque, car il est impossible qu'une seule tête ait pu fournir tous ces cheveux (fig. 13).

L'usage des perruques était d'ailleurs très répandu dans l'Égypte et était même devenu un objet de luxe qu'on était très fier de pouvoir étaler.

Le scribe Penbesa, écrivant à son chef Amen-em-Apt, lui raconte les charmes de la vie de Silsilis, ville où il était sans doute envoyé en mission ; il s'étend beaucoup sur les choses exquises qu'on y mange et qu'on y boit et finit en ajoutant que les habitants y sont tous les jours en habits de fête, « de l'huile parfumée sur leurs têtes, que recouvrent des perruques neuves. »



Fig. 15. — La dame Naïa, d'après une statuette de la collection de Salt.

Les Égyptiennes donnaient un temps énorme aux soins de la toilette.

M. Saury, qui a fait une étude si approfondie des mœurs du pays d'Isis, cite une simple paysanne, Anepu, qui passait les longues heures de la matinée à se peigner. C'était bien autre chose chez les riches matrones ; leur toilette ressemblait assez, pour le temps et les soins qu'on y apportait, à celle des Romaines de l'empire ; les fards, les parfums et toutes les ressources de l'art de paraître leur étaient connues.

On ne se pare pas pour rester sans admirateurs ; aussi, les Égyptiennes aimaient à se montrer et leurs mœurs n'étaient pas toujours telles qu'elles pussent prêter le serment du Rituel funéraire sur la fidélité à leurs devoirs d'épouse. Un vieux papyrus appelle la femme « un amas de toutes sortes d'iniquités, un sac de toutes espèces de ruses et de mensonges. »

Le singulier *Roman des deux frères*, écrit vers le XVe siècle avant Jésus-Christ pour l'amusement du prince Seti II et trouvé au commencement de ce siècle, contient les détails les plus curieux sur la vie intime des Égyptiens, tout en apportant une preuve de plus à l'authenticité de l'histoire de Joseph. Notre histoire de la coiffure trouve aussi à y glaner. On y voit l'importance de la parure pour la femme. Quand le jeune frère vient de la part de l'aîné trouver la femme de celui-ci pour qu'elle lui donne des semences, il la trouve occupée à se peigner. Au lieu de lui donner ce qu'il demande, elle lui dit :

« Va, ouvre le grenier, prends toi-même ce qui te plaira, de « peur que ma coiffure ne se défasse en chemin. »

Les femmes du peuple même étaient coiffées avec soin et déjà Hérodote remarquait que, tandis que tous les Égyptiens portaient des fardeaux sur la tête, leurs femmes les portaient sur leurs épaules, sans doute pour ne pas déranger leur édifice capillaire. Chose curieuse, cette chevelure si aimée des Égyptiennes passait pour une matière impure. Il fallait se raser pour obtenir quelque faveur des dieux et les prêtres avaient tous la tête et le menton rasés. Si les monuments d'Égypte en montrent le crâne bien garni, on peut affirmer sûrement que la garniture est une perruque.

Beaucoup d'hommes qui voulaient passer pour purs se rasaient et ne laissaient pousser leurs poils que lorsqu'ils étaient en deuil; enfin, l'étiquette royale exigeait qu'on ne se présentât devant le roi que rasé. Il n'en était pas de même pour les femmes, celles-ci conservaient soigneusement leur chevelure et y ajoutaient beaucoup de boucles ou de nattes étrangères.

Étudions encore ces différentes coiffures. Un dessin représente une reine ayant les cheveux bouclés, retenus par une écharpe qui vient se nouer derrière. Sur le sommet de la tête est une petite calotte brodée sur laquelle se pose le *pscheut* ou couronne rouge surmontée de cornes de bélier entourant la lune et de l'*ureus*, vipère royale que peuvent seuls porter les Pharaons.

Voici encore quelques reines de l'ancienne Égypte et de différentes époques; on pourra juger combien peu les coiffures différaient d'un siècle à l'autre; le style est toujours le même (fig. 14).

C'est d'abord Taosra, femme de Siphtah, d'après un monument de Biban-el-Maluk. Elle porte la *calautica* et la vipère royale (fig. 15); vient ensuite Tewékoerniro, femme d'Aménemses. Elle a un capuchon orné de boucles d'étoffes s'arrondissant en forme de cornes de bouquetin; l'*atew* ou couronne blanche surmonte sa tête. L'*ureus* se dresse sur son front (fig. 16).

La troisième est Isis, femme de Ramsès IV, dont on trouve le portrait dans la vallée des Reines. Sa coiffure ressemble beaucoup à celle de Rékaantmé avec la couronne surmontée en moins. Son capuchon est le *klaft* avec la bande retombant sur la poitrine; elle a aussi l'*ureus* en boucles d'oreilles (fig. 17).

Une autre reine des monuments de Biban-el-Maluk est Tascia, mère d'Aménemses. Son *klaft* est surmonté de la calotte en forme de grue et de l'*atew* (fig. 18).

De tout ce qui précède, on peut conclure que la coiffure des reines était essentiellement officielle; la fantaisie n'y avait aucune part; il est bien rare de rencontrer une tête royale féminine qui ne soit pas absolument pareille aux autres. Le fait se présente exceptionnellement pour la fille de Sésostris, la jeune Botiante. Peut-être avait-elle emprunté quelques idées nouvelles aux femmes ramenées prisonnières par son père. Elle a bien la vipère royale, mais sa calotte festonnée garnie d'une écharpe aussi festonnée constitue une grande modification de la coiffure ordinaire des reines égyptiennes (fig. 19).

Les guerres que l'Égypte eut à supporter amenèrent dans les mœurs une révolution importante.

Avec Alexandre, les Grecs prirent pied dans ce pays fortuné et Alexandrie devint une brillante colonie grecque. Les rois Lagides qui succédèrent au conquérant étaient Grecs autant qu'Égyptiens. Aussi vit-on peu à peu ce pays perdre sa physionomie propre; architecture, religion, costume, tout devint hellène; on vit à côté



Fig. 14. — Le klaft.



Fig. 15. — La reine Taosra, femme de Siphtah



Fig. 16 — La reine Tewékoerniro, femme d'Aménemses.



Fig. 17. — La reine Isis, femme de Ramsès IV.

du Serapeum et des temples d'Anubis s'élever des cirques, des gymnases et des musées.

Ptolémée Ier, associant à son trône son fils Ptolémée Philadelphe, fit célébrer une grande fête en l'honneur de Bacchus, au mépris des anciens dieux du pays. Les reines donnèrent l'exemple de l'oubli des modes nationales; elles avaient adopté les modes grecques



Fig. 18. — La reine Tascia, mère d'Aménemses.

Fig. 19. — La princesse Botiante, fille de Sésostris.

et toutes les femmes ne tardèrent pas à imiter ces innovations; le *klaft*, l'*atew*, le *pscheut* furent abandonnés pour les coiffures en torsades de la Grèce, pour les diadèmes d'or et d'argent, les bijoux grecs, les vêtements à plis, l'hymation et la chlamyde.

Les dernières momies de l'ère ancienne nous offrent de curieux contre-sens.

Sur les cercueils égyptiens, dont le caractère est unique, on voit peint des costumes absolument grecs. Nous possédons en



Miniature extraite de LA FLEUR DES HISTOIRES

Europe une remarquable collection de ces momies du temps hellénique. M. Théodore Graf en a réuni une grande quantité dont la peinture a résisté aux vicissitudes des temps. Nous en donnons

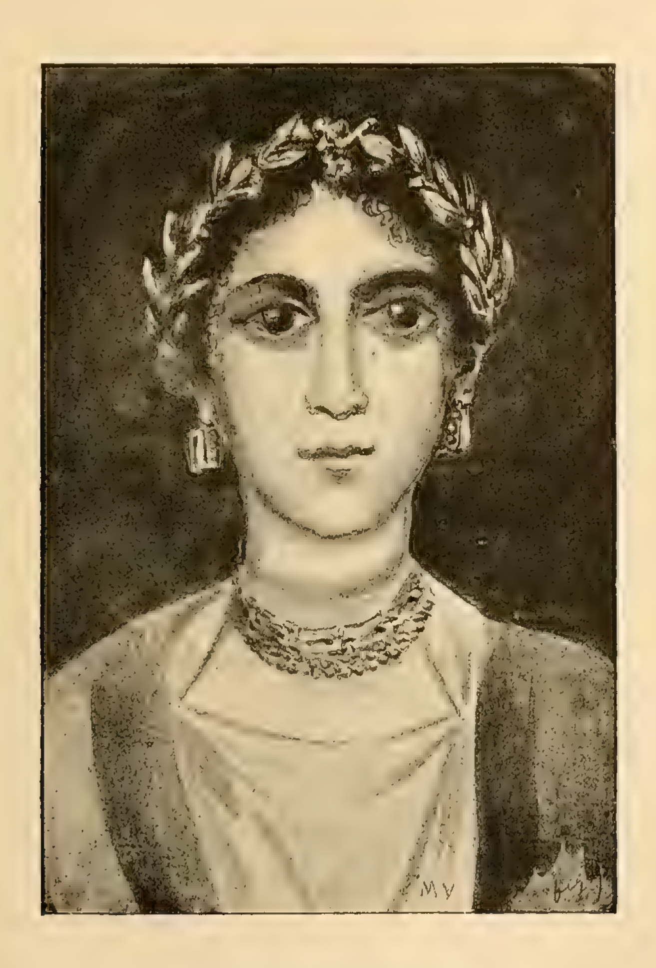


Fig. 20. — Tête égyptienne, de l'époque hellénique, peinte sur le couvercle d'une momie (Collection de M. Théodore Graf).

un échantillon à la figure 20. Le lecteur pourra se convaincre que la belle descendante des Isis et des Taïa n'a conservé de ses ancêtres que ses yeux en amande. Sa couronne en diadème placée sur ses cheveux coquettement frisés n'a plus rien de la

coiffure qui fut à la mode en Égypte pendant les longs siècles de la domination des Pharaons.

Un dernier mot par rapport à la chevelure en Égypte. Elle était considérée comme une chose précieuse et une offrande digne des dieux. Dans les grandes calamités, les femmes sacrifiaient leur chevelure pour apaiser la colère des dieux. Le culte d'Adonis, répandu en Égypte, était souvent célébré par ce genre de sacrifice. Sous le nom de Thomnez, ce dieu était l'objet d'une fervente adoration de la part des Égyptiennes, idolâtrie qui fut plusieurs fois partagée par les Juives.

A Byblos, à l'époque où le Nil prend une teinte rouge peu avant sa crue, les femmes se rendaient au bord du fleuve pour y pleurer la mort d'Adonis, dont le sang, croyaient-elles, teignait les eaux du fleuve. Elles pleuraient pendant six jours, puis se livraient à une hideuse bacchanale dans laquelle elles coupaient leurs cheveux pour les offrir au dieu.

Bérénice, femme de Ptolémée Evergète, ayant vu son époux partir pour conquérir la Syrie et les pays de l'Asie Mineure, et redoutant l'issue de cette expédition, avait fait le vœu, si Ptolémée revenait vainqueur, d'offrir sa chevelure au temple d'Arsinoë à Chypre. Lorsque Ptolémée revint victorieux, apportant avec lui de riches dépouilles et des trésors inestimables, Bérénice alla alors porter en grande pompe ses beaux cheveux sur l'autel de la déesse. Mais quelque sujet peut-être trop fidèle déroba les tresses royales. La colère du roi était à craindre et les prêtres, trop peu attentifs à la garde du temple, couraient grand risque de se voir sévèrement punis. Heureusement, la flatterie veillait et l'on sait qu'elle n'est jamais à court de ruses ni d'expédients : Carion, astronome de Samos, annonça que de nouvelles étoiles s'étaient subitement signalées au ciel et y formaient un amas brillant. Après avoir prouvé que ce brillant phénomène coïncidait avec la date de la disparition des cheveux, les doctes et les prêtres affirmèrent qu'il était produit par l'apparition de la chevelure de la reine enlevée et transportée dans l'éther par les esprits célestes. Aussi-

tôt on décréta des fêtes sacrées et profanes en l'honneur de cette nouvelle divinité.

Résumons-nous. La coiffure égyptienne, c'est la coiffure d'un pays chaud où la tête doit être forcément couverte pour éviter les insolations. Le klaft est la coiffure pratique par excellence, car elle couvre le cou et les épaules sans donner une chaleur trop grande; aussi était-elle la plus commune. Souvent, les femmes n'avaient qu'un klaft et une ceinture pour tout vêtement. Les hommes le portaient aussi et un ruban brodé le retenait sur le front; il était ordinairement en laine.

Dans le peuple, on portait aussi un simple bonnet de laine se terminant par derrière en une pointe légère.

Outre les boucles régulières comme celles de la dame Naïa, les Égyptiennes divisaient leurs cheveux en une multitude de petites nattes très fines qu'elles arrangeaient autour de la tête en plusieurs rangs serrés et réguliers. D'autres faisaient de grosses nattes au moyen de cheveux d'emprunt; enfin, celles qui ne pouvaient pas se donner le luxe de faux cheveux se fabriquaient des perruques avec de la laine.

Les peuples voisins empruntaient beaucoup aux mœurs et aux costumes des Égyptiens. Les Phéniciens surtout se rapprochaient le plus de leur manière de se vêtir. Les perruques étaient aussi estimées des Phéniciennes que de leurs voisines d'Égypte. Deguerle, savant auteur du XVIII[e] siècle, affirme que ces perruques étaient tellement en vogue que les prêtres firent une loi sacrée pour les défendre, parce qu'ils ne pouvaient plus percevoir le prix que leur payaient les femmes pour conserver leurs cheveux. En effet, dans certaines fêtes des dieux phéniciens, les femmes étaient obligées de se couper les cheveux pour les offrir en sacrifice et celles qui ne pouvaient se résoudre à se dépouiller de cette belle parure devaient en payer le rachat aux prêtres. La mode des perruques était absolument fatale à ce revenu des temples païens.

Il est certain que l'usage des perruques était alors bien connu. L'examen des statues vient appuyer les documents manuscrits.

Beaucoup de statues égyptiennes sont coiffées de telle sorte qu'il est impossible que leur chevelure soit naturelle. On voit parfaitement que les tresses sont posées par dessus les cheveux. Les figures de la table Isiaque sont très curieuses sous ce rapport (fig. 21).

La villa Altieri, à Rome, possède une tête de basalte d'origine égyptienne coiffée d'une quantité de boucles formant une masse énorme dont beaucoup retombent sur la poitrine et ne peuvent être naturelles.



Fig. 21. — Cléopâtre avec la coiffure des solennités religieuses, les deux plumes s'élevant du milieu des cornes de bélier.

Enfin, pour prouver surabondamment encore l'usage des perruques dans l'antiquité, citons la Cyropédie de Xénophon qui parle, sinon de perruques entières, du moins de tours de cheveux qu'on faisait sortir des bonnets et la singulière invention de Candaule, gouverneur de Lycie.

Candaule voulait remplir les coffres de l'État. Il prit pour prétexte un ordre que lui aurait envoyé le roi Mausole, son maître, de lui fournir des cheveux pour se faire des fausses tresses. Le gouverneur fit publier dans toute la Lycie que les habitants avaient le choix de se faire tondre la tête ou de payer une taxe pour faire venir des cheveux de la Grèce afin d'en fournir le roi. Il paraît que les Lyciens tenaient moins à leurs chevelures qu'à leur argent, car on vit les magasins de Mausole se remplir d'une quantité de cheveux, mais Candaule fit venir de toutes les nations voisines tout ce qu'il put ramasser de perruques au rabais. Le roi et toute sa cour se couvrirent d'énormes chevelures et les Lyciens, pour ne pas paraître démodés, durent racheter à grand prix les ornements qu'ils avaient sacrifiés par avarice.



CHAPITRE II.

GRÈCE ET ROME

Le siège de Troie et la belle Hélène. — Les déesses d'Homère. — Andromaque. — Grâce des coiffures grecques. — Style primitif et style sévère. — Les différents ornements de tête des Grecques. — Les statuettes de Tanagra. — Le Lesché de Delphes. — Faux cheveux et teintures. — Couronnes funéraires. — Deuil. — Les Étrusques et leurs costumes. — La vertu des Romaines. — La Grèce à la mode de Rome. — La coiffure d'une grande dame. — La porte Capène. — Martial et les satiriques. — Apulée et Ovide. — Chrétiennes. — Saint Paul et les femmes. — Tertullien. — La question du voile. — Constantin et les modes byzantines. — Le cénacle du Mont Aventin. — Saint Jérôme et ses pénitentes. — Influence des femmes au IVe siècle. — Décadence.

Nous voici en plein siège de Troie. Pendant que les guerriers se battent et font partager leurs querelles par les dieux, la célèbre Hélène, assise au fond de ses appartements, s'occupe activement avec ses femmes de riches ouvrages de broderies. Au moyen de son aiguille agile, elle représente les principaux épisodes de cette guerre mémorable, dont elle a été l'héroïne.

C'est ainsi qu'Homère nous dépeint la fameuse beauté qui enflamma toute l'Attique et c'est dans les ouvrages du poète grec que nous trouvons les renseignements les plus précis sur les usages et les vêtements de ses contemporains.

Homère est le premier écrivain de la Grèce qui se soit préoccupé des mœurs de son pays et les ait décrites fidèlement; plusieurs de ses chants sont frappants de naturalisme, on y voit se mouvoir ses héros et ses bergers comme s'ils avaient vécu hier.

Ses déesses même ne sont que de simples mortelles dans leurs allures divines. Homère écrivait vers l'an 907 avant J.-C. et le siège de Troie eut lieu vers 1200. Comme on le voit, nous nous occupons de gens d'une antiquité très respectable. La statuaire grecque ne nous a laissé de ce temps que des œuvres encore peu définies, et pendant de longs siècles, les costumes et les coiffures varièrent peu.

Les Grecs eurent toujours l'instinct de la pureté des lignes. On ne rencontre pas chez eux les ornements massifs, les surcharges de broderies et de matières précieuses des pays orientaux; les modes assyriennes, indiennes, égyptiennes n'ont eu que peu d'influence en Grèce et lorsque ce beau pays fut conquis par Rome, c'est encore la Grèce vaincue qui imposa au vainqueur son art et ses modes.

Les femmes grecques n'étaient pas asservies et réduites à l'état de mépris et d'oppression des assyriennes, mais elles n'étaient pas non plus considérées comme égales à l'homme. Si leurs démarches étaient libres, si elles pouvaient sortir dans les rues, se montrer en public et même être appelées dans les assemblées, elles n'en étaient pas moins soumises à leurs maris et même à leurs fils.

On voit dans l'Odyssée avec quelle dureté Télémaque dit à sa mère de rentrer dans ses appartements. Au temps d'Homère il était reçu d'imposer l'esclavage aux prisonnières, quelque noble que fût leur naissance. Chriséis, fille du grand-prêtre Chrisès, fut esclave d'Agamemnon.

En général la femme grecque mariée ne sortait guère que voilée. Il est vrai qu'il était avec le ciel des accommodements et le voile était souvent si transparent qu'il n'enlevait rien à la beauté. Ces voiles légers étaient de mousseline, étoffe estimée de tous les Orientaux.

La belle Hélène n'en portait guère d'autres. Quand on vint lui dire que le beau Pâris se battait avec Ménélas en champ clos

sous les murs d'Ilion, elle accourut pour voir cette lutte dont elle était le prix, mais elle eut soin de se couvrir de voiles d'une blancheur immaculée qui n'empêchèrent pas les vieillards, en la voyant arriver, de se dire entre eux qu'une telle beauté méritait bien que les peuples se combattissent pour l'obtenir et la garder. Mais Hélène n'a pas seulement de transparents voiles de mousseline. Aux grands jours elle se drape sous des étoffes brodées de sa main où elle s'est plu à représenter des scènes de guerre.

Hécube, la mère du malheureux Hector, voulant se rendre Minerve propice, va lui offrir un voile. Elle se rend dans le cabinet odoriférant où elle renferme ses vêtements précieux et cherche parmi ses voiles les plus magnifiques, ouvrages des esclaves sidoniennes de Pâris, le plus grand et le plus beau de tous. Hécube se hâte de se rendre au temple de la déesse et la belle Théano, la prêtresse, reçoit de ses mains le précieux tissu qu'elle dépose sur les genoux de la statue divine.

Quand plus tard Hélène, fatiguée de sa vie agitée, se trouve à Sparte auprès du trop bienveillant Ménélas, Télémaque, cherchant son père Ulysse, arrive dans le palais des deux époux. Après un séjour de quelques semaines, quand il part, Hélène, comme présent d'adieu, donne au jeune homme un voile merveilleux et elle le prie de le conserver pour sa future épouse.

Tous ces voiles n'empêchaient pas que les cheveux n'eussent leur importance. Hélène savait bien les arranger avec grâce autour de sa tête. Homère ne l'appelle-t-il pas toujours : Hélène à la belle chevelure?

C'est que dans le fond du gynécée, on gardait la tête nue. Pénélope ne met ses voiles que lorsqu'elle sort de ses appartements pour paraître au milieu de ses prétendants.

C'est aussi comme signe de deuil que le voile est porté en Grèce. A la nouvelle de la mort d'Hector, les Troyennes revêtues de voiles traînants se précipitent dans les temples en gémissant, et Thétis pleurant son fils Achille se couvre d'un voile noir.

Quant aux esclaves qui devaient entourer le corps de leur

maître mort, elles étaient en cheveux dénoués ainsi qu'on le voit sur la peinture du vase corinthien ci-dessous (fig. 22) représentant Achille sur son lit de mort entouré de ses jeunes esclaves.

Homère a donné à ses déesses le costume des femmes de son temps, costume aux lignes nobles, aux plis moelleux, généralement sobres de détails. Si parfois il se trouve quelque broderie au bord de la tunique, elle n'a jamais qu'une importance secondaire et n'ôte rien à la sévérité de l'ensemble.



Fig. 22. — Esclaves pleurant Achille, d'après un vase grec.

Voyons ce qu'était la toilette d'une princesse grecque très élégante, d'après le poète. Il s'agit, il est vrai, d'une déesse, mais Homère, comme tous les poètes grecs antiques, décrit naïvement ce qui se passe journellement autour de lui, remplaçant les mortels par des dieux (fig. 23). Junon entre donc dans son appartement secret, dont elle seule a la clef. Elle n'a pas besoin de suivante pour faire sa toilette. Elle commence par se baigner dans une liqueur divine, après quoi elle se met en devoir de peigner sa superbe chevelure et la frise en boucles gracieuses dont les flots

se dispersent sur les épaules de la belle déesse. Elle revêt une robe, tissu transparent dans lequel Minerve épuisa tout son art. Elle l'attache sur sa poitrine avec des agrafes d'or et s'entoure de sa ceinture embellie de nombreuses franges. Elle suspend à ses oreilles ses boucles à trois brillants pendants, d'un travail merveilleux; enfin elle couvre sa tête d'un voile magnifique dont elle ne s'est point encore servie, aussi éblouissant dans sa transparence



Fig. 23. — Junon, d'après une médaille de Chacis en Eubée.



Fig. 24. — Junon, d'après une médaille de Brutium. — Art grec.

que les rayons du soleil; et elle orne ses pieds de riches cothurnes (fig. 24).

Minerve a aussi de beaux voiles. Elle les abandonne quand il lui faut endosser sa cuirasse, mais sa main guerrière sait très bien manier la navette et la soie.

La nymphe Calypso a la tête à demi-couverte d'un voile diaphane, l'enchanteresse Circé est coiffée d'une tiare magnifique, coiffure orientale très aimée des grandes dames.

Les fleurs, les bandelettes, les rubans, les fils de perles leur servaient aussi d'ornements de tête. La belle Charis, l'épouse de

Vulcain, s'était orné la chevelure d'une façon très gracieuse, quand Thétis arriva pour commander une armure pour Achille.

Andromaque sait arranger un édifice savant et artistique avec ses cheveux. Elle les entremêle de rubans, les recouvre de réseaux d'or et jette sur le tout un voile léger. C'est ainsi qu'elle arrive pompeusement parée sur les murs d'Ilion, ne se doutant pas qu'un affreux spectacle va lui déchirer le cœur, et que son cher Hector est en ce moment traîné dans la poussière, où il rend le dernier soupir.

Chez les femmes grecques le goût de l'élégance était inné.

Leurs coiffures ont un certain laisser aller plein de grâce.

Deux genres de coiffures surtout étaient en vogue chez elles. Les statues antiques de la Grèce vont nous fournir ici de nombreux documents.

Il y avait d'abord la coiffure très simple que les Lacédémoniennes portèrent pendant plus de six cents ans et qui consistait dans un ruban qui serrait les cheveux autour de la tête, les relevant un peu sur les tempes, puis les laissait retomber épars sur le dos. Dans les autres parties de la Grèce, la manière d'arranger les cheveux la plus usitée consistait en bandeaux légèrement ondés sur le front, qui se relevaient gracieusement vers l'oreille autour d'un ruban ou d'une bandelette. Par derrière ils étaient réunis par un ruban d'où s'échappait le bout des mèches en boucles inégales (fig. 25).

Parfois les cheveux étaient simplement tordus par derrière et formaient un chignon épais sur la nuque.

L'autre coiffure, plus coquette, se composait de petites boucles. La chevelure était coupée courte et toute frisée. Sur le front, les boucles s'étageaient en rangées régulières ou se mêlaient dans un désordre savant. On plaçait ensuite sur la tête soit l'ampyx, soit des bandelettes, mais plus souvent le diadème dont nous étudierons plus tard les différentes formes, ou encore la couronne de lauriers ou de roses, qui fut en grande faveur dans les dernières années de l'ère avant Jésus-Christ.

Une autre coiffure se faisait avec les cheveux demi-courts. On les relevait à racines droites, mais sans les tirer, en leur laissant toute leur élasticité. On les attachait sur le sommet de la tête au moyen d'un ruban et on en frisait les bouts en petites boucles; on plaçait alors sur le front une couronne de lauriers ou de fleurs, mais en ayant soin de laisser un léger bourrelet de cheveux autour du visage; enfin, quelques mèches retombaient par derrière en boucles (fig. 26). Cette coiffure est extrêmement élégante.



Fig. 25. — Vénus, d'après une médaille antique.

Fig. 26. — Stymphale, médaille de Stymphalus (Arcadie).

Les principaux objets dont se servaient les Grecques pour orner ou couvrir leur tête portaient les noms variés de calathos, polos, modios, cydaris, cécryphale, crobyle, ampyx, stéphané.

Le polos et le calathos étaient de hautes coiffures cylindriques qui rappelaient certaines coiffures orientales; ils avaient une origine toute asiatique et on ne les trouve guère que dans les plus anciens monuments. Les xoanon, idoles grossières de la Grèce primitive, portent toutes le polos, qui n'a alors aucune différence avec la mitre assyrienne (fig. 27).

Ces xoanon étaient de petites statues de terre cuite presque informes et grossièrement enluminées. Elles avaient toutes un cachet oriental très caractéristique et portaient le polos, coiffure en usage déjà au temps d'Homère comme coiffure de grande parure. L'enchanteresse Circé, lorsqu'elle use de ses charmes pour retenir Ulysse et ses compagnons, se couronne du polos.

Les statues qui succèdent aux xoanon ont des polos moins



Fig. 27. — Xoanon, idole de la Grèce primitive, représentant Vénus coiffée du polos.

Fig. 28. — Aphrodite coiffée du polos, style sévère.

élevés. Cette première époque de l'art grec primitif, dépouillé de toute influence étrangère, est désignée sous le nom de style sévère.

Quelques déesses et surtout des Aphrodites sont coiffées d'un polos assez bas, sur les cheveux simplement ondulés (fig. 28).

Une autre Vénus, trouvée à Chypre, au milieu des innombrables débris de statuettes qu'on fabriquait dans cette île pour les dévots adorateurs de la Bonne Déesse, a un cachet de vérité

qui donne une assez juste idée de certains calathos. Celui-ci devait être d'étoffe plissée à gros plis par devant et retombant avec quelques bouffants par derrière; des flots de rubans sur le côté et une double rangée de perles sur le front complètent cette coiffure originale, qui doit être classée dans les coiffures anciennes précédant l'époque de Phidias (fig. 29).

Le calathos avait aussi la forme d'un chapiteau; dans la mythologie grecque, c'était la coiffure des divinités matronales.



Fig. 29. — Vénus de Chypre.

Le cydaris était également une haute coiffure cylindrique, mais elle se distinguait du polos par des ornements appliqués en relief. On désignait par ce nom, en Grèce, les coiffures des rois de Perse. C'est donc le polos élevé et orné, ainsi que nous le voyons dans le xoanon représenté dans la figure 27.

La stéphané était une couronne de métal précieux, ronde et beaucoup moins élevée que le polos, et d'une égale hauteur partout. Dans la mythologie, on attribuait cette coiffure aux grandes déesses, comme Héra, Aphrodite, Artémise. Dans le monde des humains, elle ornait la tête des femmes de grande naissance, des reines et des beautés célèbres (fig. 30).

La richesse de ses ciselures et de son travail était ordinairement très grande. Parfois, mais rarement, la stéphané se renflait légèrement sur le front mais elle gardait cependant toujours sa forme de couronne.

Le diadème fut, avec la stéphané, l'ornement le plus apprécié des belles Grecques.

Il y avait plusieurs formes de diadème; d'abord le frontal, simple bande de métal uni se posant relevée sur le front (fig. 31) et aussi large aux bouts qu'au milieu. Il s'appelait anadéma

lorsqu'il était plus haut sur le front qu'aux extrémités, soit qu'il fût uni (fig. 32), soit qu'il fût orné de dessins ou d'applications de métal. Quelquefois il était gravé, d'autres fois l'orfèvre y faisait



Fig. 30. — Hera, statue grecque de la villa Ludovisi.

figurer, en fines ciselures, des scènes complètes de la mythologie ou des arabesques mêlées de fleurs et de fruits. Plus tard encore on y ajouta des pierreries, mais à cette époque l'anadéma n'était plus une parure exclusivement grecque. Rome s'en était emparée

et avec son goût plus magnifique que délicat, elle s'était hâtée de faire du diadème un bijou somptueux. Enfin, on ornait le frontal ou l'anadéma d'une rangée de petites boules, losanges, triangles ou pointes finement ouvragées, qui donnait au bord supérieur du diadème plus de légèreté et moins de raideur. Mais en Grèce, cet ornement resta toujours dans les limites sobres. Un vase grec de la collection Campana donne le dessin d'un de ces diadèmes auxquels une rangée d'ovales fins prête un grand cachet d'élégance (fig. 33).

Enfin, le diadème s'appelait miletta quand il formait un triangle sur le front, c'est-à-dire qu'il était en pointe vers le milieu. La Junon de la médaille d'Aptère a un miletta (fig. 34). Tous ces diadèmes s'attachaient par derrière au moyen d'un ruban dont on laissait quelquefois flotter les bouts.



Fig. 31.

On avait toujours soin de relever les mèches des tempes et de les faire passer au-dessus de l'anadéma, effet gracieux et flatteur qui ôtait au diadème ce qu'il pouvait avoir de trop raide dans la ligne. Enfin, les boucles légères tombant dans le cou, soit longues, soit courtes, terminaient toute coiffure soignée (fig. 35).

Dans les temps plus anciens, ces coiffures se réservaient pour le gynécée. Quand une femme de qualité sortait, elle mettait sur sa stéphané ou son miletta un de ces voiles que nous avons décrits plus haut.

Tout en ayant l'air d'être cachées, aucune des grâces de la promeneuse n'échappait au public.

On ne portait pas toujours la riche stéphané ou l'anadéma somptueux ; ces couronnes se réservaient pour les grandes fêtes ou pour les assemblées solennelles ; il y avait une autre coiffure plus ordinaire et plus accessible à toutes les classes ; c'étaient le crobyle et le cécryphale. On appelait cécryphale une espèce de réseau qui

recouvrait la tête en renfermant tous les cheveux. Quelquefois, il était en étoffe et ressemblait assez au serre-tête de foulard que portent les femmes de Marseille. On le fixait à la tête au moyen



Fig. 32.

de deux ou trois bandelettes ou rubans qui le maintenaient (fig. 36). On appelait aussi cécryphale un mouchoir qu'on arrangeait en bandeau plus large derrière que devant et qui retenait les cheveux du chignon (fig. 37).

Enfin, le crobyle était un genre de filet plus petit, mais on

donnait aussi ce nom au chignon, quand il était ramené en touffe de cheveux sur le haut de la tête. Il répondait alors à ce que nous appelons vulgairement un toupet. Un tombeau de la belle



Fig. 33.



Fig. 34. — Junon, médaille d'Aptère, Crète.



Fig. 35. — Diane, médaille de Magnésie, Ionie.

époque grecque représentant Philis, fille de Cléomène, nous montre une autre coiffure. Comme le cécryphale, elle contient tous les cheveux, ne laissant paraître que deux rangées de petites boucles sur le front. Mais l'étoffe en paraît assez lourde, puisqu'elle soutient

une grosse houppe qui donne à cette coiffure une grande ressemblance avec le bonnet grec actuel (fig. 39).

On réunissait parfois plusieurs coiffures; on posait un anadéma



Fig. 36.



Fig. 37.



Fig. 38. — Coiffure corinthienne, d'après un vase antique.

sur un crécyphale, on ajoutait à la stéphané des bandelettes ou des rubans, on joignait à l'ampyx le frontal; la fantaisie féminine, comme toujours, se donnait libre cours, mais ajoutons, à la louange

des femmes grecques, qu'elles ne s'écartaient jamais des limites du bon goût.

L'ampyx était d'abord une simple bandelette de soie posée sur le front pour empêcher les boucles de s'emmêler; plus tard ces bandelettes se multiplièrent, puis le métal remplaça la soie; enfin à Rome on les surchargea de pierreries.



Fig. 39. — Philis, fille de Cléomène.

Les Corinthiennes portaient leurs cheveux dénoués, elles avaient sur le haut de la tête une petite calotte qui était entourée de médailles ou de monnaies. Pour la nuit et pour se livrer aux soins du ménage, les femmes renfermèrent d'abord leurs cheveux dans une vessie, qu'on préparait à cet effet en l'assouplissant et en l'ornant de rubans, mais la chaleur que devait causer à la tête un couvre-chef si impénétrable à l'air, le fit abandonner de plusieurs, néanmoins la forme resta et le bonnet de nuit en Grèce fut toujours un objet rond, sans plis, affectant la forme d'une

vessie. Il cachait entièrement les cheveux. Les femmes du peuple ou les ouvrières avaient ce genre de bonnet comme coiffure habituelle (fig. 40).

Toutefois la simple coiffure en cheveux fut toujours celle que



Fig. 40. — 1, Coiffure en boucles, de la Grèce primitive.
2, 3, 4 et 5, Coiffures de nuit ou d'intérieur. — 6 et 7, Femmes coiffées d'Anadéma et de réseaux.

les jeunes filles et les jeunes femmes préférèrent comme la plus artistique et la plus capable de faire valoir la pureté des contours du visage. Elles étaient encouragées dans cette mode par les artistes dont l'opinion faisait loi à Athènes. Pour retenir leurs

cheveux, les femmes se servaient d'épingles longues de bronze et de fer, mais surtout faites avec un roseau très dur et très pointu. Elles avaient aussi des épingles de luxe en or, terminées par de petits ornements ou garnies de perles.

L'usage d'entremêler les cheveux de bijoux était du reste très pratiqué à Athènes. On relevait les cheveux par des chaînettes de métal, on les faisait passer dans des anneaux d'or, et on cousait des pierreries sur les rubans ou bandelettes dont on s'ornait le front.

Mais le soleil brûlant de la patrie d'Alcibiade exigeait qu'on se



Fig. 41. — Pétase, chapeau grec, d'après des statuettes de Tanagra.

préservât de l'ardeur de ses rayons. C'est pourquoi hommes et femmes en voyage ou à la campagne avaient adopté le chapeau, qui ne fut jamais considéré comme un ornement ou un objet de luxe, mais simplement comme un préservatif utile.

Les Spartiates furent les inventeurs du chapeau de feutre. On le faisait à larges bords, il s'appelait skiadion et sa forme resta toujours la même. Le petasus, porté également à Rome, avait les bords plus petits et ronds. Pour le rendre plus léger, on le faisait déjà en paille ou en joncs. Il y avait enfin le chapeau à la Thessalienne, appelé caussia. Ce chapeau rond, presque plat et terminé au milieu par un petit cône, était absolument le même

que celui des habitantes actuelles de Nice. Il se portait sur le front par dessus le voile ou le cécryphale (fig. 41). Quelques statuettes curieuses de la grande fabrique de Tanagra représentent des femmes coiffées de ce chapeau que Sophocle fait porter à Ismène, la plus jeune fille d'Œdipe, quand, échappée de Thèbes, elle vient rejoindre son père à Athènes.

La nymphe Atalante qui courait si légèrement qu'elle ne faisait pas ployer les épis sur lesquels elle passait, est représentée ordinairement avec un chapeau, symbole de ses goûts champêtres et voyageurs. La médaille d'Ionie que nous donnons ici, peut rendre la forme des chapeaux de Sparte (fig. 42).

Disons un dernier mot de la chevelure des femmes grecques : c'est ici leur côté faible et celui où disparaît le bon goût qui fut le signe caractéristique de la nation à laquelle elles appartenaient.

Les Grecques se teignaient les cheveux avec passion. Celles dont la chevelure n'avait pas la couleur d'aile de corbeau, se teignaient en noir. D'autres, plus fantaisistes, se teignaient en bleu d'azur, bleu de mer, bleu rosé aux reflets changeants pour imiter le cou des colombes, ou encore en couleurs aux reflets métalliques; d'autres avaient des préférences pour la couleur blonde comme le miel de l'Attique. Enfin non contentes des teintures, elles y ajoutaient des poudres dorées, blanches ou rouges.

Leurs sourcils s'arquaient d'une large raie noire, que le pinceau accentuait le plus possible. Tels étaient les moyens qu'employaient les Grecques pour être belles.

Le Lesché de Delphes, monument décoré par le peintre Polygnote, montre des femmes aux cheveux teints de différentes couleurs. C'est le premier peintre qui les ait représentées ainsi, c'est aussi lui qui le premier peignit des robes transparentes. Il vivait vers 444, on peut donc croire que c'est alors que commença cette vogue de teintures et de vêtements légers, plus gracieux que modestes.

Anacharsis traversant un jour le cabinet de toilette de la belle Lysistrate, s'arrête stupéfait devant la quantité d'essences pour

parfumer les cheveux qu'il aperçoit à côté de fers à friser de toutes formes, de poudres de toutes couleurs pour teindre, tout cela pêle-mêle avec de splendides bandelettes brodées, des réseaux d'or ou de soie et des peignes enrichis d'émeraudes et de cornaline (fig. 43).

Enfin les perruques étaient estimées en Grèce comme ailleurs, par celles à qui la nature avait refusé une abondante chevelure. Le mot grec perruque signifie aussi trompeur, car, dit Enostathe,



Fig. 42. — Atalante, médaille d'Ionie.



Fig. 43. — Grecque avec réseau, d'après une médaille antique.

la perruque est un couvre-chef fait de cheveux propres aux hommes efféminés comme aux femmes, et n'est portée que dans l'intention de tromper les spectateurs.

Un autre auteur parle d'une femme nommée Aglaïs qui avait une chevelure artificielle et portait sur sa tête une aigrette. Cette Aglaïs n'avait rien de la poésie de son pays, car elle sonnait de la trompette et mangeait à son souper douze livres de viande et six livres de pain qu'elle arrosait de six pintes de vin.

Enfin on avait aussi des mèches de cheveux qu'on ajoutait aux siennes propres. Elles étaient surtout employées pour faire une

coiffure appelée corymbienne, coiffure qui consistait dans une ou deux longues tresses roulées en spirale autour de la tête en forme de mamelon.

Les cheveux postiches étaient-ils uniquement employés par les jeunes femmes, telle est la question qu'on se pose devant certaines peintures grecques. Dans ces mêmes scènes du Lesché de Delphes de Polygnote, on voyait la mère de Thésée, la tête absolument rasée ainsi qu'une autre vieille femme. Le peintre a-t-il voulu



Fig. 44. — Coiffure avec petit voile.



Fig. 45. — Coiffure avec voile, d'après une ancienne médaille.

appuyer avec plus de force sur les ravages de la vieillesse ou bien les femmes âgées se rasaient-elles les cheveux, la question est difficile à résoudre ; mais en ce pays où le beau était l'objet d'un culte, il semble improbable que les vieilles femmes sortissent autrement que cachées sous des voiles. On ne se rasait les cheveux qu'en signe de deuil, pour en faire hommage aux dieux, ou encore en signe d'esclavage. Les jeunes filles non mariées, dans certaines parties de la Grèce, avaient les cheveux tressés sans ornements.

Enfin il était un petit voile court très en usage et qu'on arrangeait de toutes espèces de façons. Tantôt on le nouait simplement

derrière la tête en laissant retomber un pan sur le dos (fig. 44), tantôt on le relevait presque entièrement, chiffonnant l'étoffe autour du chignon et la maintenant au moyen d'un ruban ou galon, uni ou brodé (fig. 45). C'était aussi une coiffure à l'usage des femmes de la basse classe, mais elles ne laissaient pas pendre le bout du voile, elles le relevaient selon leur coquetterie ou leur adresse pour en former une espèce de bonnet qu'elles nouaient à la manière des femmes du midi de la France ou qu'elles faisaient froncer autour d'une bande raide qui maintenait l'étoffe (fig. 46).



Fig. 46. — Servante, d'après un vase grec.

Nous reproduisons ici une autre coiffure également prise sur un vase grec. Elle est formée par un bandeau qui paraît être d'étoffe brodée légèrement tordue ; car les plis ont deux dessins différents qui indiquent les deux faces de l'étoffe. Une rangée de médailles orne le front. Cette coiffure se retrouve encore dans le peuple hellène. Certaines paysannes la portent à peu près identique à celle-ci. Quand elles ne sont pas assez riches pour garnir leur front de sequins d'or remplaçant les médailles antiques, elles y mettent tout simplement des drachmes (fig. 47).

Disons un mot pour finir, des couronnes funéraires. L'usage de ces couronnes était universel. C'est par monceaux qu'on les déposait sur les tombeaux. On en plaçait même avec le mort dans le caveau où la piété des héritiers y joignait beaucoup d'autres petits objets, agréables ou utiles pour le grand voyage.

On les faisait souvent en fleurs naturelles et même en métal précieux.

Dans les fouilles faites en Grèce, on a trouvé bon nombre de

ces couronnes, les unes en or, en argent, en bronze, en fer, les autres plus grossières en poterie; mais la plus belle que l'antiquité nous ait laissée est celle qui se trouve au musée de Munich. Elle est en or; c'est une guirlande légère formée de fleurs et de feuillage de pavots; de ces fleurs surgissent çà et là des petites figurines élégantes, et au milieu, la déesse des enfers, les ailes déployées, semble prête à s'envoler vers son royaume.

Dernière pensée d'immortalité qui survivait au milieu des erreurs



Fig. 47. — Coiffure avec médailles.

du paganisme, et le forçait à croire à un monde meilleur dont ses dieux l'éloignaient instinctivement.

Les femmes portaient le deuil en coupant leurs cheveux. Cet usage remontait à la plus haute antiquité, puisque dans Homère on lit les reproches qu'Electre adresse à Hélène pour n'avoir coupé que les extrémités de ses cheveux à la mort d'une de ses sœurs. Cet usage se perpétua pendant toute l'époque brillante de la Grèce. On appelait les cheveux ainsi coupés : *tonsura lugubris*. Il obligeait les femmes à une retraite forcée, car elles n'eussent pas osé se montrer en public la tête rasée.

L'histoire de la Grèce finit à Rome. C'est dans la capitale du

monde que vint expirer le génie et la poésie hellénique, ou plutôt Rome, comme un vampire colossal, s'appropria tout ce qui restait encore en Grèce d'esprit et de talent, comme elle suçait chez les autres nations conquises les trésors, les existences et tout ce qui pouvait augmenter son faste et sa gloire. Rome n'était pas artiste, mais avec ce sens pratique qui fut une de ses qualités, elle comprit combien les arts étaient une ressource précieuse, non seulement pour augmenter et rehausser la magnificence de ses monuments, mais aussi pour adoucir l'existence de l'homme. Comme elle était incapable d'avoir un art à elle, elle s'appropria l'art de la Grèce, l'accommoda à ses vertus et à ses vices. Avec la peinture, la sculpture et la littérature grecques, les modes d'Aspasie vinrent s'implanter à Rome, car, il faut le reconnaître, les arts ont toujours eu d'intimes liaisons avec les modes et plus d'une fois, dans le cours des siècles, les artistes ont donné une impulsion très grande au courant des fantaisies qui forment le costume.

En étudiant la coiffure en Grèce, nous avons dû parler nécessairement et assez longuement de la coiffure romaine. L'ampyx, le miletta, l'anadéma et le frontal ont été employés tout autant à Rome que dans le pays de Phidias et, dès l'origine de Rome, les modes grecques s'y acclimatèrent comme chez elles.

Mais revenons un peu en arrière. Avant la civilisation gréco-romaine, une autre civilisation avait existé en Italie. Nous parlons de la civilisation étrusque.

On a beaucoup discuté l'origine des Étrusques sans arriver à obtenir une solution exacte de la question, mais il est certain que dans les monuments et les mœurs des Étrusques il y avait des traces visibles d'une influence asiatique. Les habitations, les objets mobiliers, les vêtements eux-mêmes avaient un cachet tout oriental. Les Étrusques se revêtaient de robes à fleurs bigarrées, à bordures éclatantes; leurs chaussures rappelaient les sandales lydiennes, leurs coiffures le bonnet phrygien, tout ce qui constituait le fond décoratif de leurs ornements était emprunté à la flore ou à la faune de l'Orient; mais cette époque de l'histoire de l'Étrurie ne nous

est encore que très imparfaitement connue, les documents sont rares et ce n'est que plus tard, lorsque l'influence grecque a déjà exercé son empire, que les vases, les monuments et les objets mobiliers se montrent en plus grand nombre dans les fouilles et les découvertes.

Quelques sarcophages nous sont restés de cette époque. Les Étrusques avaient l'habitude de représenter les défunts sur leurs tombeaux. Voici une femme trouvée sur un sarcophage de Cæré (fig. 48). Comme on le voit, la coiffure est bien orientale. C'est un polos peu élevé avec un diadème par devant. Les cheveux sont tressés avec des rubans.



Fig. 48. — Femme étrusque, d'après un tombeau.

Dans certaines scènes funéraires on voit des femmes, les cheveux épars. Aucune n'est voilée, ce qui indiquerait que chez les Étrusques la femme jouissait d'une certaine liberté; l'étude des monuments de l'époque grecque confirmera cette supposition; nous y voyons les femmes assises ou couchées dans les banquets à côté d'hommes et mêlées à ceux-ci dans toutes les occupations et les fêtes de la vie de famille et de la vie publique.

On ne peut assigner une date bien précise aux phases de l'histoire étrusque. Dès le XIIIe siècle avant notre ère, les marins gréco-pélasges avaient noué des relations suivies avec les peuples de l'Italie et apportaient dans la Péninsule les produits des civilisations plus avancées de la Grèce, de la Phénicie et de l'Égypte. Mais la Grèce, plus rapprochée encore que les autres nations, finit par s'installer elle-même dans le sud de l'Italie, qui prit d'elle le nom de Grande-Grèce et de là, ses produits, ses mœurs et ses modes se répandirent dans les peuples voisins. C'est ainsi que l'Étrurie se teignit d'hellénisme. Mais cet hellénisme fut accommodé

à l'esprit étrusque, sombre, mystérieux, superstitieux, à sa religion terrible et sanglante, bien éloignée de la poésie, de la grâce et de la gaîté grecques.

On abandonna aussi peu à peu les vêtements primitifs pour adopter les modes d'Athènes. Aux coiffures orientales succédèrent les couronnes de fleurs, le diadème et le voile grec si commode, morceau d'étoffe souple, transparente ou épaisse, brodée ou unie, mais qui s'ajustait de toutes façons, se prenait contre le froid ou contre le soleil, cachait celle qui voulait se cacher et contribuait à la beauté de celle qui voulait laisser deviner ses charmes.



Fig. 49. — Femme étrusque, coiffée du tutulus.

Le tutulus resta encore longtemps en usage cependant. Plus ancienne que la nation étrusque elle-même, cette antique coiffure ne put être portée, pendant de longs siècles, que par les mères de famille à titre de distinction honorifique. C'était un bonnet en forme de cône cachant toute la tête. Par devant, sur la poitrine, il en descendait deux petites bandelettes; par derrière, un voile s'y attachait parfois. Plusieurs matrones représentées sur des tombeaux étrusques ont ce tutulus (fig. 49).

Il fut abandonné des femmes qui voulaient être élégantes et admirées; car cette coiffure était peu flatteuse. La couronne de lauriers ou de fleurs était bien plus jolie pour paraître dans un de ces banquets dont les Étrusques faisaient leurs délices. Rien ne valait, en effet, l'élégant diadème grec (fig. 50) comme complément aux robes délicatement brodées, aux manteaux de pourpre à bordures semées d'or et aux colliers d'or et de pierreries. Généralement ces festins étaient agrémentés de joueurs de flûte et de danseuses. Celles-ci, en robes transparentes avec des semis d'or et de cou-

leurs. Souvent leurs cheveux étaient retenus dans un morceau d'étoffe légère, pareille à leur robe, ou bien ils étaient entremêlés de fleurs ou de bijoux, et se déroulaient sur leurs épaules (fig. 51).

A ces belles mondaines, la beauté naturelle ne suffisait pas. Le fard, les parfums, les onguents et les cosmétiques venaient en aide à leurs charmes; les perruques même ne furent pas dédaignées. On a trouvé dans les tombeaux un grand nombre de cistes qui contenaient tous les menus objets de la toilette féminine.

Les Romaines des premiers temps de la République suivirent-



Fig. 50. — Banquet étrusque, d'après un vase de Cornéto.

elles les errements de leurs aïeules? On a tant vanté la vertu austère de ces premiers Romains! Dès les bancs de l'école, nous avons appris à regarder ces hommes si fort au-dessus de toutes les faiblesses humaines, qu'on se demande si leurs femmes pouvaient se plaire aux futilités de la parure. Il semble qu'une Lucrèce, une Clélie, une Véturie ne pouvaient marcher qu'enveloppées de robes sombres, cachées sous des voiles épais. Les admirateurs de la république Romaine aiment à nous représenter ces premiers temps comme l'âge d'or de la vertu républicaine. Mais si cette vertu ne produit que des actes comme celui de Brutus, qui tue ses fils, de Curtius, qui se précipite dans un gouffre par super-

stition ; si, dans ce temps de vertu, Fabius Gurges, édile curule, peut bâtir un temple à Vénus avec les amendes encourues par les dames romaines pour avoir violé la foi conjugale, il faut convenir que la vertu républicaine est une singulière vertu.

Il n'en est pas moins vrai qu'une certaine austérité apparente régnait à Rome pendant cette époque. La situation politique de



Fig. 51. — Danseuse étrusque.

la ville, toujours occupée à se défendre et à consolider sa puissance, ne donnait guère aux Romains le temps de se distraire dans les plaisirs et le luxe. Mais dès que Rome fut assez forte pour n'avoir plus à s'inquiéter de ses voisins, quand Albe, les Étrusques, les Samnites, les Gaulois furent vaincus, alors la tranquillité relative dont purent jouir les citoyens fut le signal d'une nouvelle ère, qui commença avec l'extension de la puissance romaine pour arriver à son point culminant sous les empereurs.

C'est alors que les modes grecques commencèrent à s'introduire à Rome et déjà, vers l'an 215 avant Jésus-Christ, la loi Oppia contre le luxe des femmes soulevait parmi elles une telle colère qu'elles obligèrent, par leurs menaces tumultueuses, les magistrats à la retirer.

Scipion l'Africain se plaignait de ce que les femmes étaient élevées comme des comédiennes, et Plaute raconte qu'elles mettaient leur amour-propre à avoir un grand nombre de serviteurs et d'ouvriers occupés sans cesse aux différentes parties de leur toilette.



Fig. 52. — Têtes de Romaines, d'après un vase antique.

Dès lors, les recherches de la coiffure se multiplièrent et toute dame qui se respectait dut avoir une armée d'esclaves pour les seuls soins de la tête.

L'élégance charmante des modes grecques fut, comme l'art, accommodée à la façon romaine. On avait bien pris tout d'abord les coiffures de la Grèce comme le type de la beauté, mais bientôt elles ne suffirent plus aux femmes qui voulaient se distinguer. On surchargea peu à peu les têtes de bouffants, de crépons, de frisures; on poussa l'exagération aussi loin que possible. On commença à porter les chignons proéminents (fig. 52). L'ampyx n'était plus une simple bandelette, c'était un large morceau d'étoffe brodée d'or ou de perles, garni de médailles et d'ornements précieux; parfois même il était entièrement en or et garni de pierreries.

Au vénérable tutulus on avait substitué une coiffure portant le même nom, qui consistait en touffes de cheveux relevés en pyramide ou en cône sur le sommet de la tête; enfin, les ornements qu'on y ajoutait devenaient de jour en jour plus nombreux et plus variés. Les temps troublés de l'Empire achevèrent de fausser le goût et de bouleverser les cervelles féminines. Il y eut comme un affolement dans la mode. Tous les jours surgissaient de nouvelles manières d'arranger les cheveux et l'on vit des impératrices et de grandes dames Romaines pousser la manie de la nouveauté jusqu'à se faire faire des bustes dont la chevelure était mobile et pouvait se changer de telle façon qu'elle fût toujours à la dernière mode.

On a décrit tant de fois la toilette d'une Romaine qu'il serait fastidieux de recommencer ici cette description, mais toutefois, pénétrons encore un instant dans le cubiculum d'une patricienne en ce moment important de sa journée où, au milieu de ses nombreuses esclaves, attentives aux moindres de ses désirs, elle procède à la grave opération de sa coiffure.

Ces esclaves, spécialement destinées à coiffer, s'appelaient Psècades; elles avaient pour attributions la coiffure et les parfums et elles étaient placées spécialement sous la protection de Vénus.

Tout autour de la maîtresse du logis sont rangées des tables légères où tous les instruments de la coiffure et les différents ornements de la tête sont posés avec ordre, depuis les *calami* (1) de toutes grandeurs et de toutes formes jusqu'aux diadèmes somptueux des fêtes impériales.

Voici des *aciculæ* (épingles) de toutes les dimensions et de toutes les formes. Elles sont en bois de buis, de myrthe, d'olivier ou en os. Quelques-unes sont terminées par des boules finement ouvrées ou des petits sujets fantaisistes; à côté sont des *comatoriæ*, longues épingles en or et en argent; il y en a même en bronze et en ivoire, lorsque la Romaine se coiffe d'une façon simple pour quelque course mystérieuse où elle ne veut pas attirer les regards.

(1) Fers à friser dans le genre de ceux que nos coiffeurs emploient encore aujourd'hui.

Toutes ces épingles vont servir à attacher les nattes, boucles, bouffes, tresses et autres touffes de cheveux qui s'accumuleront sur sa tête (fig. 53).

Un riche *discerniculum* (1) est préparé pour être accroché au



Fig. 53. — Tête d'impératrice, d'après une statue antique.

sommet du front, dans le cas où la patricienne aurait envie de se coiffer en bandeaux.

Puis voici toute une collection de *crinals,* larges peignes convexes, les uns en or, les autres en ivoire sculpté; voici des ampyx de toutes espèces, en or, en argent, en rubans brodés, tous plus riches les uns que les autres.

(1) Épingle à deux branches qui servait à séparer les cheveux sur le front pour les diviser en bandeaux. Le *discerniculum* n'était porté que par les femmes mariées.

La grande dame désire-t-elle se faire remarquer davantage lorsque, couchée dans sa litière, elle se promènera à la porte Capène? Voici un *crepiculum,* ornement mis dernièrement à la mode par une impératrice coquette, et qui fait entendre un son argentin chaque fois qu'on remue la tête.

Sur une autre table se trouvent rangées les couronnes. Elles



Fig. 54. — Julie, fille d'Auguste, d'après un camée

offrent les formes les plus diverses, frontals, anadémas, stéphanés (fig. 54); toutes sont enrichies de pierreries. Quelques-unes sont en fleurs nouvelles, d'autres en or et en argent mélangés, d'autres encore, connues sous le nom de *coralla,* en raclures de corne peinte, imitant à s'y méprendre les fleurs naturelles. N'oublions pas la *vitta,* ruban en bande, insigne de la femme de naissance libre, cette *vitta* qu'aucune Romaine du beau temps de la République n'eût voulu abandonner et qui maintenant est souvent oubliée pour des ornements plus coquets.

Un instant, la maîtresse hésite entre la résille jaune dont elle entourerait ses cheveux et le *corymbium*, coiffure haute nouvelle qui prend son nom des corymbes ou baies de lierre, en grappes, dont elle imite vaguement la forme; mais elle adopte le corymbium; il est là, c'est une perruque que l'esclave perruquier vient d'apporter. Il la tient encore sur son poing. Elle est blonde et faite avec des cheveux de Germaine; les mille petites boucles



Fig. 55. — Coiffure romaine.

régulières qui la composent lui donnent l'air d'un fragment de ruche à miel. La patricienne y fait ajouter des *antiæ*, longues boucles qui partent des tempes et coulent le long des oreilles jusque sur les épaules. Enfin satisfaite d'elle-même, elle demande qu'on lui apporte un choix de *rica*, car elle a envie de commencer ses courses dans Rome par l'offrande d'un sacrifice à Vesta. Aussitôt, d'un coffre parfumé, les esclaves tirent une quantité de morceaux d'étoffe carrés, les uns surchargés de broderies d'or et de couleurs, d'autres simplement bordés d'une guirlande ou semés de légers dessins; il y en a de transparents, d'épais, en soie, en

laine ou en fin lin. Tous sont terminés par des franges. D'autres voiles plus petits et non moins riches, des *riculæ*, sont étalés sous ses yeux et le choix est si grand qu'elle ne sait auquel se résoudre. Enfin, une de ses amies qui entre choisit pour elle. C'est un voile d'une transparence extrême, brodé d'un semis léger; l'impératrice Poppée en portait un semblable à la dernière fête de Néron et tout le monde sait que Poppée ne se montre jamais que voilée, afin de faire admirer davantage sa beauté, quand elle daigne soulever son voile.

La litière s'avance maintenant toute ornée de riches draperies; la patricienne y monte et son amie la quitte.

Dans quelques heures, quand le soleil prêt à se coucher diminuera l'ardeur de ses rayons, elles se retrouveront à la porte Capène, avec tout ce que Rome contient de gens opulents ou célèbres à quelque titre. C'est en effet vers le soir que la foule des oisifs vient respirer l'air frais. Là se rendent les équipages les plus riches de Rome.

Les chars attelés de chevaux magnifiques croisent les litières des molles patriciennes et la lourde et splendide *rheda* attelée de mules, étincelante de lames d'or et de pierres précieuses, dans laquelle trône une fière matrone enveloppée de longs voiles aux plis savants, et éventée par une noire esclave d'Afrique. C'est le forum des femmes. On va et vient jusqu'aux premiers tombeaux de la voie Appia. Quelques dames descendent de leurs chars ou de leurs litières pour causer avec des amies, ou pour faire quelques pas avec les jeunes gens à la mode ou les poètes préférés. Elles regardent passer le léger *cisium* des beautés de mœurs légères, qui, vêtues de soie et de broderies orientales, conduisent elles-mêmes leurs coursiers rapides; c'est là le grand concours des modes nouvelles, des innovations hardies, des surprises, des critiques, enfin de tout ce qui constitue le commerce d'une société brillante, riche et frivole (fig. 55).

Voici une litière entourée d'esclaves nombreux, précédée de coureurs qui font faire place : c'est celle d'Agrippine. Sur ses

cheveux ondulés en bandeaux la mère de Néron a roulé un léger ricula (fig. 56) tissé d'or et de soie; son peplum à mille plis est rattaché par de gros boutons d'or ornés de pierres précieuses, elle passe, sombre et préoccupée, regardant à peine autour d'elle.

Une autre femme de la famille de César la suit Ses cheveux

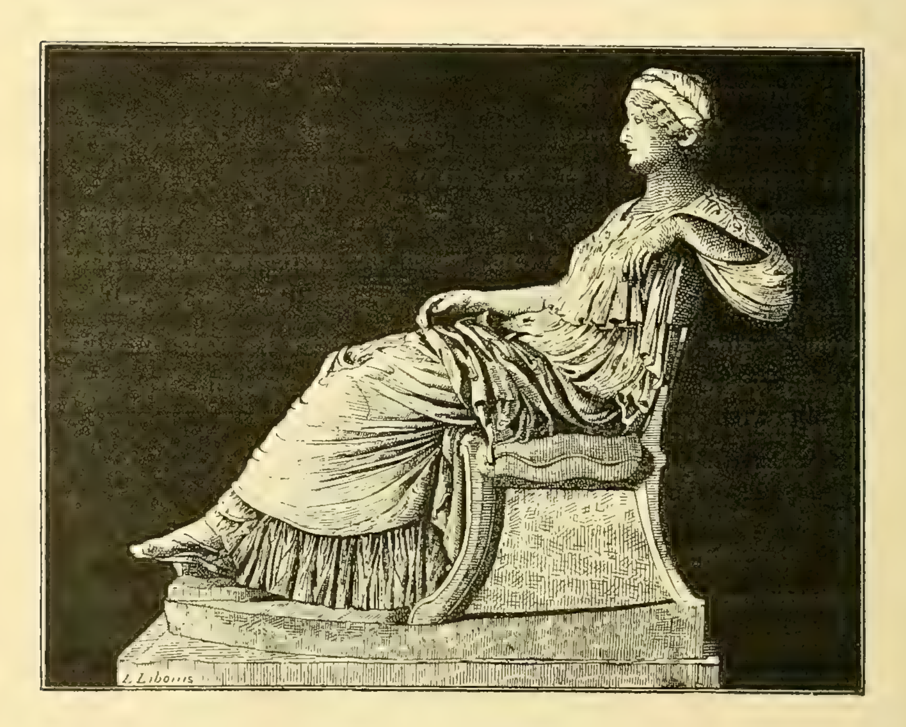


Fig. 56. — Agrippine.

sont roulés sur le front en bouffes régulières et surmontés d'un diadème d'or; une gracieuse antia vient se jouer sur son cou, qui peut-être se courbera bientôt sous la hache du bourreau.

D'autres patriciennes forment un groupe brillant. Elles sont généralement en cheveux, coupés courts et frisés en nombreuses petites boucles, qui, venant s'étager en plusieurs rangées sur le front et par derrière, forment un volumineux chignon. Une *ampyx* brodée maintient l'échafaudage (fig. 58). Une jeune femme attire tous les regards, elle vient d'inaugurer une nouvelle coiffure; elle

porte une perruque d'un blond ardent. Pour trouver cette belle couleur d'un or chaud, son mari, qui commande un corps d'armée dans le nord des Gaules, a dû envoyer des coureurs jusqu'auprès de la mer Baltique et ces cheveux ont coûté plus de cent fois leur poids d'or. C'est elle-même qui a donné l'idée à son coiffeur d'arranger ces boucles régulières, qui s'étagent si gracieusement à l'entour de sa tête et retombent sur son cou avec un art



Fig. 57. — Impératrice romaine, d'après une statue antique.



Fig. 58. — Julie, fille d Auguste, d'après une médaille.

savant; pas de bijoux, sa perruque vaut bien un diadème royal (fig. 59).

Une stola jaune sur une crocota ou robe de même couleur achève de la rendre tout à fait élégante. La couleur jaune, comme on le sait, était exclusivement réservée aux femmes et un homme qui se vêtissait de jaune passait pour efféminé.

Une prêtresse de Junon passe sur une *rheda* entourée de licteurs; sur ses bandeaux blancs elle porte la bandelette sacrée en or

surmontée d'une couronne en feuilles d'olivier. Un long voile pend derrière elle.

Partout des têtes jeunes ou vieilles, fardées et parées, avec des coiffures compliquées, les unes en cône, en pointe sur le crâne,



Fig. 59. — Tête de Romaine, statue antique.

d'autres tombant dans le cou, celles-là avec une quantité de petites boucles qui s'avancent sur le front et forment comme un immense bourrelet de crin; celles-ci chargées de mille petites tresses qui se croisent et constituent un chignon extravagant. Des voiles brillants, des couronnes en fleurs de soie parfumée ou en or

étincelantes aux derniers rayons du jour, achèvent de donner à cette foule parée un cachet pittoresque et animé.

On se raconte tout bas les petites anecdotes scandaleuses du jour; tout bas, car en ce temps de despotisme il n'est pas bon de parler trop haut et quelque habitué qu'on soit aux orgies impériales et aux débordements des hautes classes, il n'en est pas moins séant de prendre des airs effarouchés en se confiant des choses qu'on était tout prêt à faire soi-même. Or ce jour-là on s'amusait beaucoup à raconter les incidents d'une fête intime qu'un riche consulaire avait donné, à sa villa de Baïes, en l'honneur d'une femme des plus élégantes de Rome et à l'occasion de la fin des vendanges. On affirmait que telles et telles patriciennes des plus illustres races avaient osé courir dans les jardins vêtues seulement de vêtements courts et de couronnes de bacchantes, les cheveux flottants, comme des joueuses de flûte, ce qui était le comble de l'audace, dans Rome même si habituée à toutes les audaces, mais où une femme noble ne pouvait paraître échevelée sans déroger. On avait vu, il est vrai, Messaline courir les rues dans d'étranges costumes, mais au moins elle mettait une perruque blonde pour se cacher.

Ces perruques ne donnaient aucune illusion, il faut l'avouer, à ceux qui les admiraient sur la tête des jolies femmes et plus d'une fois l'épigramme s'en mêla. On ne croyait pas toujours aux affirmations de ces dames et on leur répondait comme Martial :

> Les cheveux d'or que Galla porte
> Sont les siens, elle le jure ;
> Elle a le droit de le jurer,
> Car je sais où elle les a achetées !

Ainsi Martial, en lançant cette ironie à la pauvre Galla, nous fait entrevoir un commerce nouveau, celui des perruques. Ces postiches se vendaient très ostensiblement et les belles dames en effet n'avaient pas trop de fausse honte à les aller choisir en plein jour, soit dans les bazars du portique Minucius, soit ailleurs.

— « Vous les voyez, dit Properce, porter fièrement l'opulente chevelure qu'elles viennent d'acheter. Avec de l'argent on se repeuple ainsi le crâne. »

Et il ne s'agit pas seulement de quelques mèches ajoutées çà et là dans la masse des cheveux, les femmes les plus élégantes portaient des perruques entières, car l'usage de la teinture et des frisures faisait tomber les cheveux aussi bien que les excès auxquels se livraient les Romaines. Aussi, pour changer plus facilement de coiffure, préférait-on se raser les cheveux et porter des perruques de diverses couleurs, mais surtout en cheveux blonds, tirés des Gaules ou de la Germanie. Juvénal dit avoir vu de véritables tours, des édifices énormes s'élever sur les têtes féminines.

Aussi comme les poètes appréciaient les femmes qui pouvaient laisser leur porte ouverte pendant qu'on les peignait ! Comme Ovide se moque de cette coquette chez laquelle il était entré inopinément et qui, dans son trouble de se voir surprise la tête chauve comme le dos de la main, se saisit de sa perruque et la met à l'envers!

La mode des perruques hâtant la chute des cheveux, on trouva plus simple de les raser entièrement, cela rendait la perruque plus adhérente. On les faisait tomber avec un certain onguent dépilatoire ou avec de l'ostracias (probablement os de seiche). On appelait les perruques *calendrum* ou encore *galerus*. Les premiers galeri étaient des bonnets de laine auxquels on laissait des poils longs tout autour du bord, puis on y ajouta des cheveux cousus, finalement ils devinrent de vraies perruques, tout en gardant le nom de galerus, concurremment avec ce que nous appelons bonnet rond, improprement bonnet phrygien.

La mode des cheveux postiches devint si générale, que les femmes n'eurent même plus la pudeur de celle dont Ovide se moque lorsqu'elle met sa perruque à l'envers. On se faisait cadeau d'une perruque comme de tout autre objet. Nous ne trouvons indiquée nulle part la manière dont on s'y prenait pour fabriquer ces postiches, mais ils devaient être très bien faits si

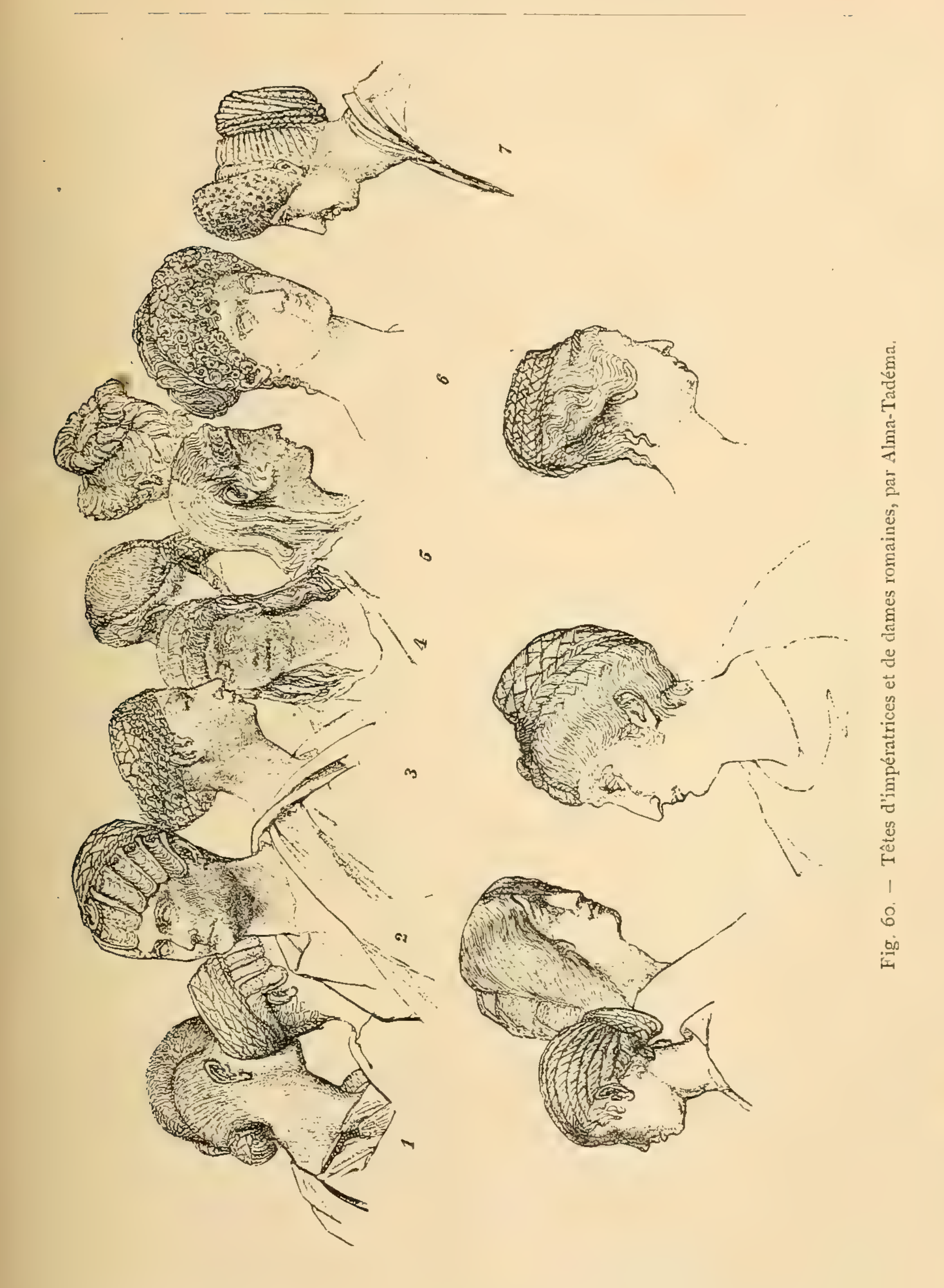


Fig. 60. — Têtes d'impératrices et de dames romaines, par Alma-Tadéma.

l'on en juge par les statues des impératrices romaines qui toutes portaient perruque.

La chevelure d'une femme s'appelait *coma,* qui emporte l'idée

d'attifer, peigner soigneusement; celles des hommes *cæsaries,* de *cædere,* couper, car à Rome tous les hommes portaient les cheveux courts.

Apulée estimait très haut la beauté d'une chevelure féminine.

« Si vous coupez les cheveux d'une femme, dit-il, si belle qu'elle « soit, et si vous dépouillez son visage de cet ornement naturel, « fût-elle descendue de celle qu'engendra la mer et nourrie au milieu « des ondes, en un mot quand ce serait Vénus elle-même, accom- « pagnée des grâces et des amours, parée de sa ceinture et « parfumée des odeurs les plus exquises, si elle paraît avec une « tête tondue, elle ne vous plaira pas.....

« Mais y a-t-il rien de plus charmant que les cheveux d'une « belle couleur qui brille au soleil d'un lustre changeant dont l'œil « est ébloui?

« Quel charme de voir une masse épaisse de cheveux relevés « et ajustés sur le haut de la tête ou bien de les voir d'une « grande longueur épars sur les épaules? Enfin la chevelure a « quelque chose de si beau que quand une femme paraîtrait avec « toutes sortes d'ajustements et avec des habits d'or chargés de « pierreries, s'il se trouve quelque négligence dans ses cheveux « ou quelque irrégularité dans sa coiffure, toute parure devient « inutile. »

Martial lui aussi partage l'opinion d'Apulée: il prétend qu'une seule boucle détachée ou une épingle mal fixée eût excité la censure des Romains (fig. 61).

La légende dit que Néron faisait enchâsser dans l'or les cheveux qui tombaient de la tête de Poppée; enfin tous les poètes, satiriques ou autres, montrent à quel point la chevelure était chose estimée à Rome, par la prolixité avec laquelle ils en parlent, décrivent les coiffures diverses des femmes, les soins qu'on en prenait, les parfums dont on les imprégnait, les ornements dont on les parait.

Leurs œuvres nous révèlent non seulement les subterfuges au moyen desquels les femmes se faisaient passer pour avoir une

belle chevelure, mais encore tous les autres petits secrets de toilette destinés à tromper le public vulgaire.

Parmi ceux-ci, le premier c'est la teinture. On excellait dans cet art à Rome. Les boules de maltiac, l'écorce de noix, le plomb servaient à dissimuler les cheveux blancs. Pour en changer la couleur et les rendre blonds ou roux, il y avait une certaine lotion faite avec



Fig. 61. — Tête d'impératrice, d'après une statue.

le suc des herbes de Germanie et du savon caustique; malheureusement les recettes employées amenaient souvent la calvitie.

— « Je te le disais bien, dit Ovide à une jeune fille, cesse de droguer ainsi tes cheveux, tu as si bien fait qu'il ne t'en reste plus à teindre. »

Observons ici que le jaune cru et certain bleu accentué n'étaient arborés que par les femmes de mœurs légères; une femme libre n'aurait pu adopter cette teinture sans compromettre sa bonne réputation.

« Il y a mille manières de se coiffer, dit Ovide; choisissez celle « qui vous sied le mieux, avant tout consultez votre miroir, un « nœud léger sur la partie supérieure de la tête sied bien aux « figures arrondies »...... (fig. 62).

Et il ajoute ailleurs :

« Cette femme laisse flotter ses cheveux sur ses deux épaules, « tel paraît Apollon lorsqu'il fait entendre les sons harmonieux de « sa lyre. D'autres sont relevés en tresses, comme ceux de Diane « lorsqu'à la chasse elle poursuit les animaux sauvages.

« L'une plaît par le brillant étalage des siens, et l'autre par sa « simplicité à les rassembler. Celle-ci rattache sa chevelure par « l'écaille, celle-là la fait ondoyer comme des flots ».....

Ajoutez à ces recherches de coiffure qu'encourageaient les poètes et que flagellaient les satiriques, un usage immodéré d'eau de toilette, de parfums, de fards, de lotions et d'onguents de toutes espèces, faits avec les plus étranges et les plus dispendieux ingrédients, et vous aurez une faible idée des folies que pouvait enfanter la vanité féminine.

Mais au milieu de ce monde frivole, léger, sceptique, impudent, affolé de plaisirs et de voluptés, surgissait une société nouvelle bien différente de la première. Au lieu de femmes couronnées comme des prêtresses de Bacchus ou de Vénus, parées de diadèmes orgueilleux ou cachées sous la perruque jaune des courtisanes, ce monde nouveau ne renfermait que des femmes modestes, humbles et pures. Pour elles pas de festins, ni d'orgies, plus de toilettes fastueuses, plus de soins immodérés d'un corps que l'eau sainte avait sanctifié. Voilées, revêtues d'habits sombres, elles traversaient les foules païennes sans se faire remarquer, si ce n'est par leur simplicité.

L'esclave ne se distinguait pas de la matrone patricienne, car toutes deux s'appelaient sœurs et toutes deux s'aimaient dans celui auquel l'une et l'autre avait donné leur foi, dans Jésus-Christ.

C'étaient ces femmes à qui saint Paul disait : « Que les femmes prient étant vêtues comme l'honnêteté le demande, qu'elles se

parent de modestie et de chasteté, non avec des cheveux frisés, des ornements d'or, des perles, ou des habits somptueux, mais avec de bonnes œuvres, comme doivent le faire des femmes qui font profession de piété » (1) (fig. 63).

Et ainsi allaient de p r le monde ces femmes généreuses, qui avaient renoncé à Satan et à ses pompes. Pour elles le martyre était un bonheur dont elles essayaient de se rendre dignes



Fig. 62. — Tête de femme, d'après une fresque de Pompéi.

par une vie de sainteté et de sacrifices. Et n'était-ce pas déjà un grand sacrifice, pour ces délicates patriciennes, de parcourir les prisons afin de soulager les chrétiens qui souffraient pour le Christ, d'aller recueillir dans les cloaques les restes vénérés des martyrs ; pour ces élégantes, habituées à tous les raffinements du luxe, de renoncer à ces toilettes brillantes, à ces recherches de soins corporels, à ces coiffures qui les paraient, à cette vie de spectacles, de plaisirs et de glorioles! Pour elles plus de ces séances émouvantes au cirque où jadis elles passaient des journées délirantes, plus de banquets somptueux où elles n'oseraient paraître sans se trahir, en refusant de faire des libations aux dieux ou de se

(1) 1re *Épître de saint Paul à Timothée*, chap. II.

couronner de fleurs en l'honneur de Vénus; plus de ces réunions littéraires où un Catulle, un Ovide, un Properce leur adressait des vers si pleins de délicates louanges, où un Salluste leur lisait son histoire romaine, un Suétone les amusait de sa chronique scandaleuse. Elles ont entendu la voix austère de Pierre, le chef des apôtres, leur dire : « Vous aussi, femmes, soyez soumises à vos maris, ne mettez point votre ornement à vous parer au dehors par la frisure de vos cheveux, les enrichissements d'or et la beauté de vos habits (1) » et elles ont essayé de suivre fidèlement ces conseils.

Il fallait certainement une vertu surhumaine aux chrétiennes de la primitive Église, mais elles avaient pour les soutenir et les encourager le sacrifice mystérieux auquel elles participaient avec ferveur dans les catacombes.

Tous les jours elles se rendaient à la réunion des fidèles. Humblement elles se plaçaient sur les bancs grossiers qui leur étaient réservés, les hommes et les femmes ayant chacun leurs places séparées dans la basilique. Là elles s'asseyaient sans aucune distinction, la patricienne à côté de l'esclave, la descendante des Césars à côté de la dernière des enfants du peuple. Aucune différence dans le vêtement, ni couleur vive, ni ornements d'or, ni pierreries n'étaient tolérées.

Sous leurs voiles, une coiffure simple, pas de frisures, pas de ces échafaudages volumineux ni de perruques.

Modestes et humbles, elles suivent l'office, mêlant leurs voix aux chœurs qui chantent les hymnes et les psaumes, assistent à la célébration des mystères et retournent chez elles pour reprendre avec plus de courage la lutte quotidienne et les dangers à courir.

Il fallait armer ces primitives chrétiennes contre les dangers de leur nouvelle existence et les Pères de l'Église ne leur ménageaient ni les exhortations sévères ni les marques d'intérêt. C'était là une bien précieuse partie du troupeau du Christ que cette pépinière

(1) 1re *Épître de saint Pierre*, chap. III.

de mères de famille, de vierges pures, de veuves dévouées et il fallait sans cesse les prévenir contre les tentations ou les encourager dans la bonne voie (fig. 64).

C'est d'abord saint Paul qui fait entendre sa voix austère. Il veut que la femme regarde la modestie et la soumission comme deux vertus qu'elle doit surtout pratiquer.

— « Si les hommes, leur dit le grand apôtre, doivent être à



Fig. 63. — Matrone chrétienne de l'Église primitive.

l'église la tête découverte, il n'en est point ainsi des femmes; toute femme qui prie ou qui prophétise dans l'église sans être couverte d'un voile, déshonore sa tête, car c'est comme si elle était rasée; parce que si une femme ne se voile point la tête et si elle veut l'avoir découverte, elle devrait donc aussi avoir les cheveux coupés, car ses cheveux sont comme une espèce de voile qui la couvre.

— « Mais s'il est honteux à une femme d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée, il faut donc qu'elle se voile la tête, car

l'homme est la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme.

— « L'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme; c'est pourquoi la femme doit porter sur la tête un voile, marque de la puissance que l'homme a sur elle et cela à cause des anges qui sont les témoins de nos actions; mais les hommes ne doivent point abuser de ces avantages qu'ils ont sur les femmes, car si d'abord l'homme n'a point été tiré de la femme, mais la femme de l'homme, toutefois ni l'homme n'est point sans femme, ni la femme sans l'homme en notre Seigneur, car comme la femme au commencement a été tirée de l'homme, aussi l'homme maintenant naît de la femme et l'un et l'autre viennent de Dieu qui l'a voulu ainsi, afin d'entretenir la paix et la charité entre l'homme et la femme par cette dépendance mutuelle et ce besoin réciproque qu'ils ont l'un de l'autre. Jugez-en donc vous-mêmes; est-il bien décent à une femme de prier Dieu dans l'assemblée des fidèles sans un voile sur la tête? La nature même ne nous enseigne-t-elle pas qu'il serait honteux à un homme de laisser toujours croître ses cheveux et qu'il est au contraire honorable à une femme de les laisser toujours croître, parce qu'ils ont été donnés comme un voile qui doit la couvrir. Si après cela quelqu'un veut encore contester, qu'il sache que ce n'est pas notre coutume ni celle de l'Église de Dieu de souffrir que les femmes paraissent dans les assemblées de fidèles sans être voilées (1). »

Une autre question se soulevait dans l'Église. Quelques fidèles admettaient que les jeunes filles et les vierges parussent dans les assemblées religieuses non voilées, afin de les distinguer des femmes mariées; mais c'était donner entrée à la vanité, si petite qu'elle se fît; et en ce temps où la chrétienne devait vivre au milieu de la corruption païenne, il fallait veiller à ce qu'il n'y eût en elle aucun côté faible. Le voile, dans plusieurs églises, fut donc exigé de toute femme qui y entrait, et Tertullien écrivit un traité sur le voile des vierges.

(1) 1re *Épître de saint Paul aux Corinthiens.*

Voyez comme il est sévère pour celles qui refusent de se couvrir du voile :

— « Elles veulent bien changer leur habillement de tête en quittant les ornements de leur enfance, elles tournent autrement leurs cheveux et se servent de l'aiguille des femmes pour se les diviser sur le front comme si elles étaient du nombre; elles con-



Fig. 64. — Vierge chrétienne du IIIe siècle, d'après une peinture des catacombes

sultent leur miroir pour cultiver leur beauté, elles s'adoucissent la peau au moyen des essences dont elles se lavent. Peut-être même n'ignorent-elles pas l'usage des drogues dont les femmes se fardent; elles portent le manteau, elles se servent de différentes sortes de chaussures, elles portent plus d'équipages aux bains qu'elles ne faisaient auparavant......... elles ont tout l'extérieur de femmes mariées et ce n'est que par la nudité de leur tête qu'elles veulent se faire passer pour vierges...... Le soin de plaire aux hommes ne doit pas occuper l'esprit d'une vierge...... Il y a du

danger à tout âge; revêtez-vous des armes de la pudeur, fortifiez-vous du rempart de la modestie, environnez votre tête d'une muraille qui vous garantisse de l'attaque d'autrui.

« Et vous qui êtes mariées, gardez-vous de perdre la coutume du voile, n'allez pas le détruire sans le quitter comme font certaines femmes qui se lient plutôt la tête qu'elles ne la couvrent avec leurs petites bandes : elles sont à la vérité couvertes depuis le front, mais ce qu'il est le plus important de cacher demeure toujours à découvert. D'autres se couvrent seulement la tête jusqu'aux oreilles avec de petits bonnets de toile bien fine...... Peut-on souffrir que dans l'oraison même elles se contentent de mettre sur leur tête quelque bande ou quelque ruban et se croient ainsi parfaitement voilées ?... »

Reprenant dans un autre traité ce sujet de la parure de la femme, il entre dans plus de détails encore; il s'élève avec plus de force contre les fards; une chrétienne ne doit pas user de cent sortes d'ingrédients pour rendre sa peau blanche, pour farder son visage, colorer ses joues de vermillon et noircir ses yeux avec de la suie. Trouvent-elles donc à redire à l'ouvrage du Créateur?

— « J'en vois, dit-il, quelques-unes tout occupées à enduire incessamment leurs cheveux pour leur donner une couleur blonde. Elles rougissent presque de leur patrie, elles sont fâchées de n'avoir pas pris naissance dans les Gaules ou dans la Germanie. Triste présage que cette coiffure, vaine et triste beauté, qui se termine enfin par la laideur. N'est-il pas vrai que par l'usage de ces parfums on perd insensiblement ses cheveux, n'est-il pas vrai que le cerveau même est ordinairement affaibli par ces humeurs étrangères qui le gâtent à la fin et par l'excessive ardeur du soleil auquel vous prenez plaisir d'enflammer et de sécher votre tête ?... Une femme chrétienne fait de sa tête une espèce d'autel où elle répand à profusion les parfums..... Voyez, disent-elles, comme d'une chevelure blanche ou noire nous en faisons une blonde pour avoir meilleure grâce, et il vient un temps où elles n'omettent

rien pour changer leurs cheveux blancs en noirs lorsque, parvenues à une fatale vieillesse, elles sont désolées d'avoir trop vécu.....

« Que sert à votre salut ce soin fatigant que vous prenez d'orner votre tête?

« Quoi! vous ne sauriez laisser vos cheveux en repos! Tantôt vous les frisez, tantôt vous les défrisez; tantôt vous les rehaussez, tantôt vous les rabaissez; aujourd'hui vous les tressez, demain vous les laisserez flotter avec une négligence affectée et, quelquefois, vous vous chargez d'un tas énorme de cheveux empruntés que vous accommodez tantôt en forme de bonnet pour y emprisonner votre tête, tantôt en forme de pyramide pour montrer votre cou à découvert. Personne, dit Jésus-Christ, ne peut ajouter rien à ce qu'il est et vous y voulez ajouter quelque chose en accumulant sur votre tête des touffes de cheveux chargés d'ornements, comme le milieu d'un bouclier. Si vous ne rougissez pas du poids de ce fardeau, rougissez du moins de son indignité. Ne mettez pas sur une tête sanctifiée par le baptême les dépouilles de quelque misérable mort dans ses débauches ou de quelque scélérat condamné à expier ses crimes sur l'échafaud. Une tête libre doit bannir la servitude de toutes les parures gênantes.....



Fig. 65. — L'impératrice Faustine, d'après une médaille.

« Plût à Dieu qu'au grand jour du triomphe des chrétiens, il me fût permis, tout misérable que je suis, d'élever ma tête jusqu'à votre fière hauteur pour apercevoir si vous ressusciterez avec votre fard, votre vermillon, vos parfums et vos superbes chevelures..... »

Dans son traité du manteau, il se plaint de ce que les femmes les plus nobles abandonnent la stola pour la robe courte; qu'elles s'émancipent jusqu'à abandonner la cotte de dessous, les gaîoches

et jusqu'aux coiffes et aux voiles; elles ne veulent plus ni litières ni chaises à bras, elles préfèrent se promener seules et libres. Il gémit de les voir revêtues de robes de soie à mille plis, qui font un bruissement tapageur en marchant, de ce qu'elles entourent leur cou d'un luxe scandaleux de colliers à plusieurs rangs de perles ou de pierreries et leurs bras de nombreux rangs de bracelets; puis, sur un ton ironique, il décrit les vêtements des prêtresses des idoles. Celles de Cérès, vêtues de blanc, portent sur leur tête des bandelettes sous un chapeau ou une perruque qui en a la forme (1) avec un gâteau qu'elles mettent par dessus.

Celles de Bellone sont vêtues de noir avec un chaperon noir qui couvre la tête, etc.; enfin, dans une dernière remontrance, le grand apologiste chrétien adjure les femmes de renoncer à toutes les vanités païennes et, leur montrant combien précaire était la vie d'un chrétien en ces temps de persécution, il finit ainsi :

— « Je ne sais si des mains accoutumées au bracelet pourront soutenir la pesanteur des chaînes; je doute si des jambes tant de fois ornées de bandelettes de soie pourront supporter la douleur des entraves. Je crains qu'une tête couverte d'émeraudes et de diamants ne plie lâchement sous le glaive dont nous sommes menacés à toute heure..... (fig. 65) ».

Et cette doctrine rigide était suivie par toutes. Les exceptions étaient rares, les chrétiennes cherchaient à fuir tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait au culte païen. Les couronnes de fleurs furent abolies, le flammeum, ce voile des fiancées couleur de flamme, ne fut plus porté par la fiancée chrétienne, qui prit désormais le voile blanc. Ce fut avec plus d'austérité dans les vêtements et dans la coiffure qu'on vécut dans la suite et lorsque Constantin proclama la liberté de l'Église, un grand changement s'était déjà produit dans les mœurs comme dans le vêtement.

Malheureusement, il ne devait pas en être longtemps ainsi.

(1) Le pétase, chapeau qu'on portait en voyage ou à la campagne. Cérès étant la déesse de l'Agriculture, ses prêtresses portaient une coiffure champêtre.

Pour le chrétien habitué aux persécutions violentes, la liberté de pratiquer sa religion était une situation toute nouvelle à laquelle il devait se faire peu à peu et, dès lors, deux sociétés se formèrent dans le sein même de l'Église.

L'une qui conserva soigneusement toutes les traditions de l'Église primitive, éloignée du luxe, des plaisirs, des vanités, uniquement occupée à se perfectionner toujours davantage; l'autre frivole, légère, joyeuse, partageant les divertissements des païens, fréquentant les cours des empereurs et n'ayant bientôt plus du chrétien que le nom. A ce monde brillant, les modes de l'ancienne Rome ne suffisaient plus. Les empereurs, à dater de Dioclétien, s'étaient plu à s'entourer du luxe oriental et Constantin, magnifique et ami du faste, organisa sa cour d'après le modèle des cours somptueuses des rois Persans. Byzance devient la capitale de ce monde nouveau et avec elle tout se modifie dans les mœurs, les habitations, les vêtements. Toute trace du bel art gréco-romain disparaît; au lieu de la beauté on ne cherche plus que la richesse. L'or s'introduit partout. On en fait des tissus, des bijoux, des meubles, des chars. Les perles, les diamants, les pierres précieuses s'amoncellent jusque sur les chaussures, couvertes de broderies et de joyaux. La soie prend une place officielle dans le vêtement, tout ce qui touche à la cour en est revêtu, les serviteurs, les esclaves en portent et cependant c'est presque au poids de l'or qu'on la paie (fig. 66).


Fig. 66. — Hélène, mère de Constantin.

A Rome, l'influence byzantine fut moindre assurément, mais il n'y régnait pas moins un luxe de décadence qui n'était que la conséquence de l'impulsion impériale. Peut-être même l'absence des empereurs contribua-t-elle à l'augmenter au lieu de le faire périr, car, la cour omnipotente du César n'existant plus, il se forma une caste puissante de patriciens riches et illustres, où païens et chré-

tiens rivalisaient de splendeur et de luxe. La grande dame n'était ni moins coquette ni moins recherchée dans ses atours qu'autrefois; ses esclaves étaient tout aussi nombreux. Si elle ne les piquait plus à chaque maladresse, de ses longs stylets, elle n'en était pas moins exigeante et impérieuse. Les frisures reprennent leur vogue. On tresse les cheveux avec des fils d'or, on les couvre de paillettes dorées, on en fait des échafaudages monstrueux. On mêle ensemble des cheveux noirs et blonds. Les perruques rousses continuent à avoir un succès énorme.

Enfin tout ce qui rend la nature méconnaissable est sûr de trouver des admirateurs. Sur l'échafaudage des cheveux, on pose une mitella persane ou un voile très léger, parfois une de ces écharpes brodées dont nous avons fait la description. Ajoutons à cela une robe magnifique en soie des Indes entièrement couverte de dessins représentant des animaux fantastiques, puis des ceintures, des colliers, des bracelets, des boucles d'oreilles d'or et de pierreries, et nous aurons la toilette d'une de ces femmes à qui saint Jérôme adresse ses véhémentes mercuriales (fig. 67). C'est ainsi parées, en effet, que chrétiennes et païennes assistaient à ces banquets qui nous paraissent invraisemblables, quand nous en lisons les descriptions dans les auteurs du temps, après lesquels les fières patriciennes ne rougissaient pas de se livrer à des pantomimes et à des danses dignes d'histrions de bas étage.

Les cheveux bouclés, couronnées de fleurs, elles dessinent des pas, des gestes et sont ravies de s'attirer des applaudissements de ceux mêmes qui devraient leur reprocher leurs folies. A Rome alors c'était un entraînement général pour la pantomime, les hautes classes se livraient à ce divertissement et chacun tenait à honneur de posséder une troupe de choristes et de danseurs pour égayer ses repas.

Mais heureusement pour la société chrétienne, quelques âmes d'élite allaient la sauver de l'abîme où elle se précipitait.

Athanase, le grand évêque Athanase, le défenseur de la foi à Nicée, exilé par la rage des hérétiques de son siège d'Alexandrie, vint à Rome avec deux solitaires d'Egypte.



Fig. 67. — Noble dame romaine de l'époque de saint Jérôme.

On avait souvent entendu parler de ces hommes qui menaient une vie extraordinaire dans le désert, au milieu des bêtes féroces, dans les rochers et les sables ardents de la Nubie et de la Libye, mais jamais on n'en avait encore vu à Rome.

L'arrivée d'Ammonius et d'Isidore (ainsi se nommaient les deux ermites) et la renommée acquise par Athanase fit que toute la société chrétienne accueillit les voyageurs avec un enthousiaste empressement. La mode s'en mêla, tout le monde voulut avoir chez soi les cénobites et le grand évêque. Isidore surtout plut beaucoup aux dames et la haute société s'en empara. La sœur de Constantin, Eutropie, les nobles dames Albutera, Sperantia, Albine et beaucoup d'autres qui formaient un cercle choisi de tout ce que Rome avait de plus illustre, se prirent d'une sympathie démonstrative pour les trois étrangers. Il se fit autour d'eux un cercle de femmes qui écoutaient avec avidité tout ce qu'ils racontaient sur la vie monacale, la sainteté de la vocation chrétienne, la beauté du renoncement aux choses mondaines. Quand ils partirent, ils avaient abondamment semé et la graine ne tarda pas à germer. Ce fut Marcella qui donna la première impulsion à la réforme. Et cependant elle était une des plus élégantes et des plus nobles femmes de ce monde brillant.

Jeune, belle, riche, veuve après quelques mois de mariage, elle refusa de se remarier, quelque glorieux que fussent les partis qu'on lui présentât, parmi lesquels se trouvait même un proche parent de l'empereur, Cerialis, consul, frère de Galla, comblé d'honneurs et immensément riche. Elle se défit de toutes ses pierreries, de ses meubles précieux, ne gardant aucun ornement d'or, pas même son cachet. Elle ne voulut plus mettre ni fard, ni onguents, ni robes de soie, ni coiffures extraordinaires. Sa robe fut toujours simple, d'une étoffe commune de couleur brune, et c'est ainsi, un voile sur sa tête, qu'elle parut désormais dans le monde, bravant les critiques, les calomnies et les méchancetés qu'un tel changement ne pouvait manquer de provoquer.

De son magnifique palais du Mont-Aventin, elle fit un lieu de

réunion où quelques femmes pieuses comme elle venaient pour se livrer en commun à des œuvres de piété et surtout aux études théologiques. En ce temps bizarre, et malgré l'apparente légèreté de cette société romaine, les études scientifiques, les discussions sur les questions les plus ardues de la philosophie et de la théologie étaient suivies avec passion. Fabiola, la petite-fille de Quintus Maximus, Furia, la descendante de Camille, Paule, qui



Fig. 68. — Galla Placida.

avait pour aïeul Paul Emile et se disait descendre d'Agamemnon, Asella, Marcellina et tant d'autres filles des races les plus illustres de la Rome antique, devinrent des adeptes ferventes de ce conventicule d'où les modes frivoles, le luxe immodéré, les recherches païennes de la beauté furent sévèrement exclus, et d'où enfin devaient partir les premières fondatrices de couvents de femmes.

Le grand Jérôme, le saint à la parole de feu, dirigeait ce petit cénacle de sa solitude de Jérusalem. Il encourageait Eustochium lorsque ses parents païens, voulant la soustraire à sa vocation

pour la solitude, essayaient d'un moyen bien païen pour y réussir en revêtant par force la jeune fille d'une toillette merveilleuse, en lui frisant les cheveux et tressant ses longues boucles pour les arranger à la mode la plus nouvelle, enfin en lui mettant au cou et sur la tête des colliers et un diadème splendide, sans oublier le fard et le noir pour les yeux.

Il gourmandait Blésille, la jeune et jolie veuve qui, aussitôt le tombeau de son mari fermé, courait à son miroir pour voir quels fards et quelle coiffure convenaient le mieux à son deuil, bientôt mêlait les tresses d'or à ses cheveux, les frisait et les parait de perles. Il mettait sous les yeux des jeunes filles tous les désagréments du mariage et adressait à Furia, autre veuve mondaine, les exhortations les plus pressantes à renoncer aux secondes noces; puis craignant un excès contraire dans ses néophytes, il engageait les vierges à ne pas se négliger dans leur toilette, à ne pas omettre les soins de la coiffure en laissant pendre les cheveux ou les couvrant à demi d'une écharpe couleur d'hyacinthe. Bref, c'est le fidèle gardien du troupeau fragile qui s'est confié à lui. Il l'éclaire, l'encourage, le guide et parfois aussi frappe fort les brebis rebelles, mais il réussit à restaurer les mœurs chrétiennes à Rome, à en faire le foyer qui échauffera le monde et il fonde les premiers couvents comme un rempart solide contre la faiblesse féminine.

Cette époque fut une époque brillante pour les femmes. Leur influence fut immense. De tous côtés elles sont mêlées aux luttes politiques et religieuses, de tous côtés elles se signalent par leurs vertus, parfois hélas! aussi par des crimes (fig. 68). Elles font autorité dans le gouvernement des peuples; les plus grands saints les prennent pour conseils ou pour appui, elles tiennent en échec de grands politiques. C'est l'époque où sainte Hélène est la principale libératrice de la foi, où Galla Placida, la fille de Théodose, gouverne l'empire d'Occident, où Justine, la mère de Valentinien, lutte contre saint Ambroise pour l'arianisme dont elle est le soutien, où les deux Eudoxie, la grande Pulchérie et Théodora illustrent



Fig. 69. — L'empereur Justinien, Theodora et leur suite, d'après les mosaïques de Ravenne.

l'empire à divers titres. A Rome, nous avons vu quelle prépondérance avaient les femmes dans cette société où les hommes s'amollissaient dans les délices ; il en est de même dans les provinces romaines : Monique, la mère d'Augustin, Macrina, sœur de saint Basile en Orient, sainte Geneviève à Lutèce et tant d'autres qu'il serait trop long de citer, raniment la foi chrétienne, fondent



Fig. 70. — L'impératrice Eudoxie, d'après un ivoire du temps

des couvents et se distinguent par leurs qualités viriles autant que par leur intelligence.

Jetons un dernier coup d'œil sur les modes de ces siècles tourmentés, les plus bouleversés de l'histoire de l'humanité.

Dans tout le monde romain c'est encore Byzance qui donne le ton et l'impulsion du luxe; ses armées, sans cesse en mouvement du Nord au Midi, ses juristes et ses diplomates, ses financiers entreprenants, ses marchands et ses marins répandaient parmi les cours et les hautes classes de la société, les habitudes, les mœurs,

les idées et jusqu'aux modes byzantines. Les rois carlovingiens subirent son influence, comme nous le verrons, bientôt et les femmes franques s'affolèrent des étoffes orientales.

Le mauvais goût byzantin gâta les formes des vêtements romains. Aux étoffes souples et moelleuses tombant en plis nobles



Fig. 71. — Princesse italo-romaine, du IIIe au IVe siècle.

et artistiques, on substitua la soie épaisse, raide et rendue plus consistante encore par la multitude de broderies, de perles, de pierreries, voire même de morceaux d'or et de verre qu'on y sertissait. Il était impossible avec ces étoffes de fabriquer une toge ou une stola, on porta donc des robes tendues, des manteaux étriqués pour laisser paraître davantage les ornements luxueux dont ils étaient chargés.

Les coiffures surtout changèrent complètement de caractère,

comme on peut le voir à la figure 69 représentant l'impératrice Théodora et sa suite.

Presque plus de cheveux visibles : on préfère cacher cette parure naturelle dans de lourds bourrelets d'étoffe précieuse qu'on embellit encore de perles ou de pierreries. L'impératrice et ses suivantes ont toutes trois des bourrelets qui sont posés de manière à cacher le front tout entier. Par derrière, une petite calotte de même étoffe



Fig. 72. — Noble dame italo-romaine.

dissimule le reste de la tête. L'impératrice porte une riche couronne de laquelle pend de chaque côté un triple rang de perles terminé par des poires splendides. Cet ornement est essentiellement byzantin, nous le voyons porté aussi par l'impératrice Eudoxie telle que la représente un ivoire du temps (fig. 70). On remarquera la lourdeur de cette couronne massive et disgracieuse. Eudoxie laisse passer quelques cheveux sur le front ; c'était une mode plus romaine que byzantine.

Les dames de l'Italie et des pays soumis à l'influence de Rome portaient de lourdes couronnes dans lesquelles étaient enchâssées beaucoup de grosses pierres précieuses, mais plus rien d'artistique

n'apparaissait dans l'art de l'orfèvre. La décadence du goût était complète (fig. 71).

La princesse italo-romaine des catacombes de Ste-Cécile est coiffée plus naturellement. Un simple cercle surmonté au milieu d'un ornement en forme de trèfle orne sa tête. Elle porte dans ses mains une riche barrette brodée d'or et de perles (fig. 72). Cette



Fig. 73. — Portrait de la princesse Irène.

barrette était la coiffure des hommes comme des femmes dans les VIe, VIIe et VIIIe siècles ; peu à peu, elle devint le couvre-chef exclusif des hommes et enfin longtemps après encore la coiffure distinctive des monarques européens. La barrette a gardé actuellement encore une glorieuse destinée, les princes de l'Eglise la reçoivent des mains de leur souverain temporel lorsqu'ils sont admis à l'honneur du cardinalat.

Un dernier mot sur Byzance, dont le souvenir résumé dans le mot de byzantinisme est devenu une sorte de flétrissure, qui s'applique aussi justement aux vêtements des Grecs du bas-empire qu'à toute autre chose les touchant de loin ou de près.

Les vêtements sont de plus en plus lourds et disgracieux, plus une draperie, rien que des pierreries, de l'or et des perles. Les femmes se couvrent tellement de bijoux qu'elles semblent fléchir sous leur poids, sur les cheveux bouffants entremêlés de perles, les impératrices et les grandes dames posent une couronne massive où l'on a enchâssé le plus de joyaux possible. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le portrait de la princesse Irène, mère de l'empereur Alexis Comnène (fig. 73), pour se convaincre qu'il eût été difficile de porter plus loin la recherche de la magnificence et l'absence de tout sentiment artistique. Ainsi s'habillèrent les Grecques de Byzance jusqu'au moment où l'empire des Comnène périt misérablement sous le fer des musulmans.

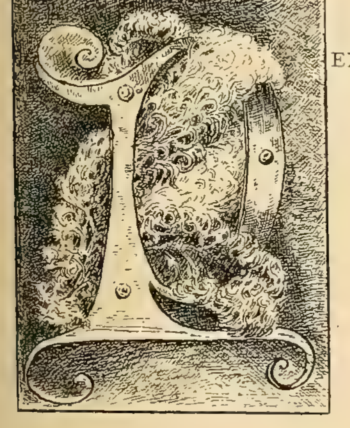




CHAPITRE III

EN GAULE

L'Europe préhistorique. — Les Celtes. — Toilettes sommaires. — Premiers diadèmes. — Orfèvrerie scandinave. — Les premiers Gaulois et la Gaule romaine. — Rois chevelus et sujets échevelés. — Premières civilisations franques. — Importance des cheveux. — Épingles de coiffure. — Peignes. — Longues tresses. — Une chasse à la cour de Charlemagne. — Le voile franc. — Chapes. — Fondations religieuses.



ENDANT que la civilisation se propageait en Orient et dans les pays du Midi, quel était le spectacle qu'offraient nos contrées ? D'une part le gigantesque mammouth, l'éléphant à toison, le rhinocéros, le grand ours, l'auroch se disputaient l'empire des bois immenses et des prairies touffues de l'Europe, de l'autre le crocodile et de grands sauriens dont les dimensions nous épouvantent peuplaient les eaux de nos fleuves (1), alors gigantesques courants, dont le débit était de quatre ou cinq fois plus grand que celui de nos jours.

Depuis que la science préhistorique fait l'objet de l'étude appro-

(1) Voyez sur les populations préhistoriques du globe les ouvrages de M. le marquis de Nadaillac.

fondie des savants, on a essayé de classer l'existence des hommes en différents âges. Il y a l'âge de la pierre, de la pierre polie, du bronze, du fer. De même a-t-on essayé de classer les races d'hommes, dont les restes épars ont été retrouvés çà et là dans les cavernes de nos contrées. Mais toutes ces questions n'ont pas encore trouvé une solution complète malgré les ingénieuses déductions des savants.

Néanmoins, les recherches si patientes, la sagacité, la haute intelligence de tant d'hommes éminents qui s'occupent avec ardeur de cette science nouvelle, ne sont pas restées infructueuses et nous pouvons affirmer maintenant avec une quasi-certitude que la première race qui habita nos contrées fut une race mongole, petite, abrutie, sauvage, n'ayant qu'un culte grossier et des mœurs dérivant de l'état de nature, ne connaissant ni l'art de se bâtir des abris ni celui de cultiver la terre. Des auteurs ont même cru pouvoir se demander si cette race primitive connaissait l'usage du feu.

Ces hommes dégradés étaient peu susceptibles de progrès, comme on a pu le constater chez leurs descendants ou leurs congénères du Groenland et des pays habités par les Esquimaux, qui, depuis tant de siècles, ont pu à peine atteindre aux premiers degrés d'une civilisation même rudimentaire. Nous n'avons donc pas à nous occuper des costumes d'un tel peuple et encore moins à essayer de pénétrer ces ombres mystérieuses qui entravent si souvent l'histoire des migrations de races. Comment et quand ces Mongols vinrent-ils en Europe? Combien de temps y restèrent-ils? Autant de questions restées jusqu'ici sans solution.

Il est un point cependant qu'il ne faut jamais perdre de vue; c'est qu'il serait imprudent, surtout en matière scientifique, de s'appuyer sur un système absolu, quelque judicieux qu'il puisse paraître. Rien ne prouve que pendant qu'une partie de l'Europe jouissait déjà de l'aisance relative qu'avait amenée la connaissance de la fabrication du fer et du bronze, d'autres peuplades ne fussent encore plongées dans l'abrutissement de l'âge de la pierre.

Il se peut que la race mongole habitât encore certaines contrées européennes plus inaccessibles, alors que déjà les Celtes s'étaient rendus maîtres des parties les plus belles du pays.

Comme aucun monument ne vient appuyer d'une façon absolue l'authenticité des différents systèmes scientifiques, nous ne pouvons conclure que par des probabilités.

Les ossements de ces premiers habitants des cavernes sont jetés pêle-mêle dans des trous. Quelques bribes de colliers de coquillages ou de pierres plus brillantes sont retrouvées dans les fouilles et ce sont les seuls documents d'après lesquels nous sommes obligés de reconstituer toute une époque.

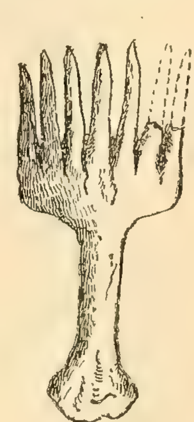


Fig. 74.

Mais la race celto-gauloise succède aux petits Mongols et si nous ne pouvons suivre pas à pas les migrations des nouveaux venus, ni la manière dont ils prirent possession de nos contrées, il nous est au moins possible de refaire, dans les plus grandes lignes, l'histoire de leur civilisation. Les Gaulois étaient intelligents et industrieux, moins guerriers peut-être que leurs frères les Celtes, mais tout aussi courageux. Bientôt le silex se taille, les os des animaux sont utilisés pour façonner avec habileté les choses les plus diverses et les objets les plus nécessaires à la vie. L'industrie fait naître le goût de l'ordre et de la propreté. Ces chevelures incultes, ces grandes barbes de nos aïeux devaient être quelquefois d'un porter incommode; aussi l'idée de les ranger, de les tresser et de les tordre dut-elle venir rapidement à l'esprit. Avec les grands os des animaux on fabriqua des peignes. Cet objet de la toilette de nos pères, dont les fouilles du Jutland nous ont donné quelques types, est tout aussi ancien que les essais de la poterie rudimentaire et certainement plus ancien que l'âge du bronze (fig. 74).

D'ailleurs, les marchands phéniciens, les hardis navigateurs tyriens et grecs ne cessaient d'aborder sur les côtes. Comme le font maintenant encore certains de nos commerçants, ils venaient

acheter les fourrures des animaux sauvages ou les matières premières faciles à obtenir des peuplades avoisinantes et les échangeaient contre des haches de jade, de néphrite ou de serpentine, des verroteries, des pierres de fluorine, voire même de petits bijoux d'or pour les femmes ou des grains de blé d'Égypte.

A ce contact, les Gaulois apprirent bientôt à travailler le bronze, à tisser les étoffes, à cultiver la terre et, si leurs mœurs ne se modifièrent que faiblement jusqu'à la conquête des Gaules par Rome, leur industrie arrive vite à un certain degré de perfection en même temps que le goût de la parure prend de plus grandes proportions.

Un courant industriel et artistique se forma bientôt, venant de l'Italie en Suisse et se répandant jusque vers les forêts de la Belgique. C'est de là que date le bel âge du bronze dont nous possédons dans nos musées de si beaux et si nombreux échantillons, torques ou colliers, parure ordinaire de tout Gaulois, ces plaques de ceintures, bijoux de cou et surtout épingles à cheveux dont on retrouve fréquemment de nombreux exemplaires et qui prouvent que la coiffure tenait alors déjà une place importante dans la toilette féminine (fig. 75).

Ce qu'était cette coiffure de nos premières aïeules, nous ne pouvons que le supposer, aucune image d'elles ne nous en étant parvenue. Il est probable qu'elles faisaient de leurs cheveux de longues nattes ou torsades qu'elles relevaient en chignon sur le haut de la tête en les attachant avec des épingles spéciales comme celles que nous donnons ci-contre.

La plus grande de ces épingles, ornée d'une plaque avec bouton au milieu, traversait sans doute le chignon d'outre en outre pour achever de le fixer solidement à la tête.

Tous les Gaulois, au Nord comme au Midi, possédaient ce genre d'épingles qui étaient décorées plus ou moins richement, comme on a pu le constater spécialement, à la suite de découvertes faites dans la caverne sépulcrale de Sinsin, dont les trouvailles appartiennent au musée archéologique de Namur. Les

Celtes aussi en portaient de semblables, mais les peuplades des bords de la mer Baltique arrivèrent plus rapidement que leurs voisins à un degré supérieur de civilisation. On attribue cela aux

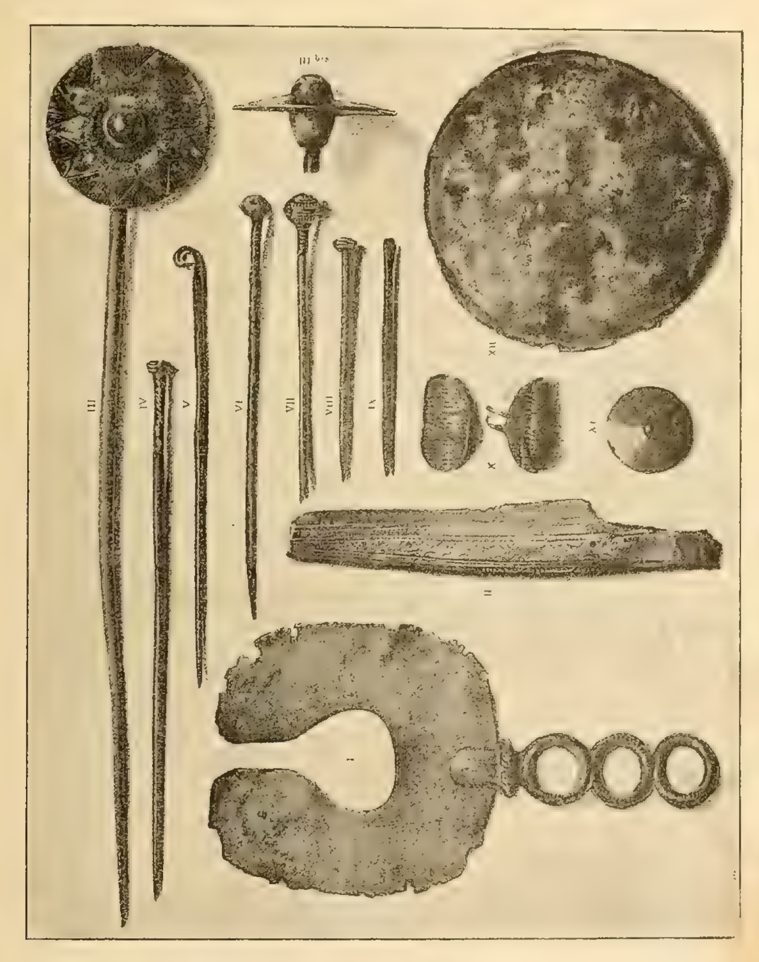


Fig. 75. — Épingles gauloises, du musée archéologique de Namur.

rapports fréquents qu'elles eurent avec les marins phéniciens, qui venant chercher jusque-là l'ambre et le succin, apportèrent avec leur commerce le goût du luxe et plus de recherche dans les objets usuels. On connaît ces kjœkkenmœddings ou amas immenses de détritus comestibles laissés là par les tribus celtiques de l'âge

de la pierre. En fouillant ces restes amoncelés on a pu reconstituer leur existence de pêcheurs et de chasseurs sauvages. Les tourbières du Jutland nous ont livré de plus précieux trésors encore : grâce aux propriétés particulières du sol, les tombeaux qu'on y a trouvés étaient presque intacts, et les étoffes, le bois, les cuirs, les bijoux, les cheveux même gardaient un état surprenant de conservation. C'est alors qu'on put voir jusqu'où était arrivée l'industrie celtique à la fin de ces temps préhistoriques.

Les vêtements et les parures, pour ne parler que du sujet qui nous occupe, sont presque identiques avec ceux que l'on porte encore aujourd'hui en Danemark, en Suède et en Norwège. Dans un de ces tombeaux du Jutland on a découvert un costume de femme complet. Le petit vêtement court, la ceinture de laine tressée ainsi que le petit béguin rond brodé se rencontrent encore communément dans ces contrées (fig. 76). Les deux bonnets de laine ressemblent beaucoup aux coiffures épaisses que les hommes et les femmes enfoncent profondément sur la tête en hiver pour se cacher les oreilles (fig. 77). Mais tout ceci ne constituait que de simples vêtements d'utilité pratique, tels que l'exigeait le climat du pays; il y avait d'autres parures pour les grands et pour les jours de fêtes. Le petit bonnet était bon pour la ménagère, il parait à la nécessité de lutter contre les intempéries des saisons. Les grandes dames, les femmes des chefs avaient de riches joyaux et ici encore nous retrouvons la parure nationale usuelle encore dans le Danemark. Il y avait le grand diadème en éventail, lourde parure qui formait un disque énorme sur le front. Il était souvent orné de fines ciselures. Ceux qui sont parvenus jusqu'à nous sont presque tous en bronze; deux beaux échantillons ont été tirés de ces mêmes tombeaux scandinaves de la période de l'âge du fer celtico-scandinave. Ils peuvent dater de l'an 700 à l'an 500 avant Jésus-Christ. Quelques diadèmes de la même période, désignée sous le nom de période des Vikungs, sont en or (fig. 78). Toutefois on en a retrouvé nombre d'autres ayant généralement la même forme modifiée seulement dans les ornements.

Ces diadèmes se plaçaient sur le front où ils formaient ressort autour de la tête et maintenaient ainsi les cheveux et les voiles. Les Francs portèrent plus tard le même cercle d'or jusque vers



Fig. 76. — Costume de femme celtico-schandinave, trouvé dans un tombeau du Jutland.

la fin du moyen âge. Les Celtes scandinaves étaient d'habiles orfèvres, on peut les considérer comme les premiers artisans de ce genre de bijoux, qui fut appelé dans la suite bijouterie franque.

Les couronnes ne formaient pas l'unique parure des têtes

celtiques. Les précieux tombeaux du Jutland nous ont révélé encore d'autres couvre-chefs. A Borum-Eshoï, près d'Arhus, on trouva un costume complet de femme datant au moins de deux mille ans. C'était un gand manteau de laine grossière mêlée de poils rugueux.

La chevelure très longue était retenue par un peigne de corne et renfermée dans un filet très travaillé. La tunique, qui recouvrait une longue jupe, était courte. Une résille était déposée dans le tombeau. C'est tout ce que nous connaissons sur le costume de ces temps préhistoriques et il est probable que les Gauloises s'habillaient à peu près comme les Jutlandaises. Dom Martin, dans son livre sur la religion des Gaulois, publie le croquis d'une statuette trouvée aux environs de Clermont, qui représente une femme portant exactement le même petit bonnet rond que celui du tombeau du Jutland. Hors ces renseignements sommaires, on ne trouve rien sur les costumes des Gauloises de l'époque anté-romaine.





Fig. 77.

Bonnets d'hommes et de femmes celtico-scandinaves trouvés dans les tombeaux du Jutland.

Lorsque César vint implanter les aigles de la République dans nos contrées, il y apporta la civilisation romaine, mais les Gaulois furent d'abord rebelles à ces usages nouveaux. Il fallut que les avantages du titre de citoyen romain et les douceurs d'une vie luxueuse vinssent les persuader du charme de la romanisation. Les alliances entre les deux peuples achevèrent d'égaliser les niveaux. Quand les empereurs romains venaient séjourner dans les Gaules, ils pouvaient se figurer qu'ils n'avaient pas quitté Rome.

Nous ne parlerons donc pas de la coiffure des Gauloises de l'époque romaine, les modes de Rome que nous avons étudiées dans le chapitre précédent étant celles de toute la Gaule. Les mêmes excentricités de vêtement, les mêmes parures de têtes étaient adoptées alors dans toutes les parties du monde soumis

aux Césars. Toute femme élégante tenait à honneur de s'habiller ou de se coiffer de la même manière que les habitants de la ville aux Sept Collines.

Non seulement les documents écrits nous racontent cette parfaite unité de mœurs, mais encore les découvertes journalières que l'on fait dans tout ce qui fut jadis la Gaule, confirment cette opinion. Les villas gallo-romaines de France et de Belgique sont aussi

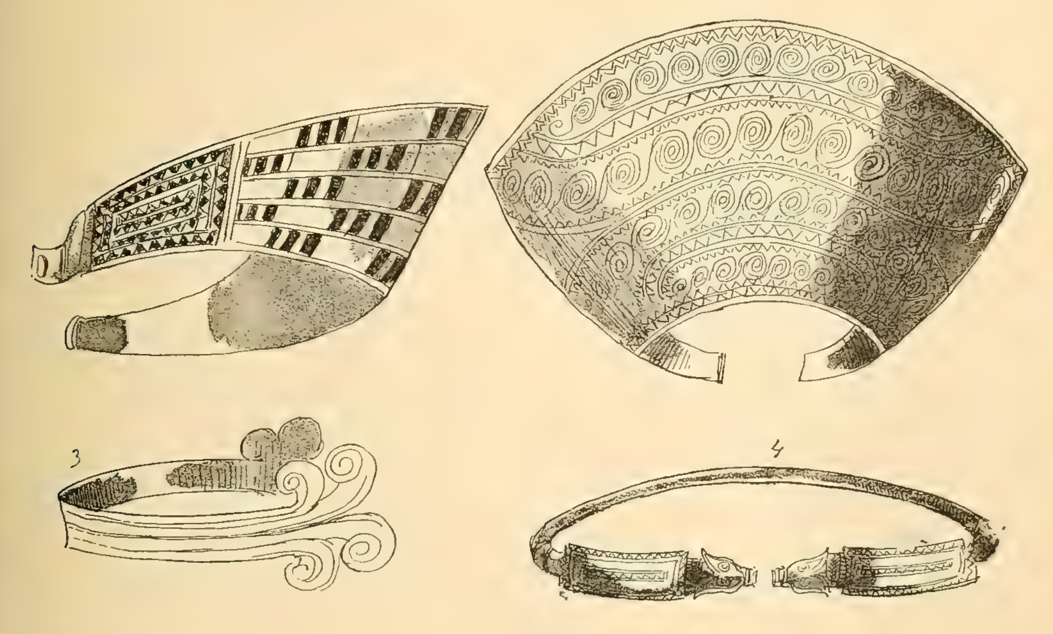


Fig. 78.

belles et aussi confortables que celles de l'Italie. Dans toutes on trouve des bains, des fontaines, des meubles précieux, des statues et des fresques semblables à ceux qui ornent les villas de Baïes et de Pompéi.

Les Gauloises sont coiffées tout aussi bien que les plus élégantes Romaines. Elles portaient également le corymbus, l'anadéma, la tiare. Elles aussi enveloppaient leurs cheveux de réseaux d'or et, comme il est dit que la femme ne peut pas se contenter de la beauté que Dieu lui donna, pendant qu'à Rome on imitait les

chevelures des Gauloises, les Gauloises dissimulaient l'or de leurs tresses sous une poudre faite de cendres blanches finement tamisées. De là, nécessité de rehausser les traits; on se teignait les sourcils avec de la suie ou avec un liquide tiré de l'orphie, poisson qu'on trouvait sur les côtes de Bretagne; de plus, pour conserver leur beau teint, les femmes se lavaient le visage avec l'écume de la bière et se barbouillaient ensuite de vermillon et d'un fard blanc, fait de craie dissoute dans du vinaigre.

Ce goût de la parure était naturel à toutes les classes en Gaule. Les paysans, les plus pauvres artisans, eussent rougi de se montrer hirsutes; ils avaient toujours la tête proprement peignée, les cheveux en ordre et les vêtements sans souillures. Leurs mœurs douces, leur caractère jovial, leur intelligence et leur aptitude à l'industrie et aux arts faisaient du Gaulois le peuple le plus aimable du globe. Aussi quel effroi quand les barbares vinrent bouleverser ces belles contrées prospères!

Commencées à la fin du IIIe siècle, les invasions des barbares dans les Gaules ne cessèrent que lorsqu'ils se furent complètement emparés du pays. Mais les conquérants n'implantèrent pas leurs mœurs et leurs habitudes dans les Gaules.

Les Francs ne cherchaient qu'à se tailler un domaine dans un pays fertile, ils ne voulaient ni détruire les indigènes, ni les forcer à adopter leurs mœurs. Ce fut le contraire qui se produisit. A peine en possession de la terre, les Francs subirent l'influence de la population civilisée qui les entourait, et ce travail insensible, qui devait ou tempérer les mœurs des plus sauvages ou donner de l'énergie à ceux qui en manquaient, produisit le moyen âge.

Commençons donc à étudier la coiffure des Franques à l'époque Mérovingienne. Ce ne sont plus les femmes échevelées qui, à l'exemple des amazones antiques, couraient dans les batailles pour exciter les guerriers par leurs cris, relever les mourants et au besoin prendre part au combat.

Elles se sont soumises au joug des longues robes d'étoffe de soie qui les recouvrent.

Déjà l'or et la broderie éclatent sur leurs vêtements, car la chose qui plaît le plus au barbare, c'est le luxe extérieur et la beauté de la toilette. C'est par là du reste qu'ont commencé toutes les civilisations. Les Francs, se conformant inconsciemment à la tradition des autres peuples, s'occupèrent de perfectionner leurs parures avant de chercher à transformer leurs mœurs.

La femme chez les Francs jouait un grand rôle, on l'écoutait dans la famille comme un oracle et elle était souvent l'instigatrice des actions bonnes ou mauvaises de son époux. Pendant qu'une Brunehaut et une Frédégonde bouleversaient leurs royaumes par leurs emportements et leur orgueil, nous voyons une Clotilde, une Bathilde, une Radegonde pleines de sollicitude pour leurs peuples. L'histoire de ces reines nous montre quel fut le rôle important que jouait la femme dans la société franque.

Leur costume a une allure dégagée qui convient aux femmes libres. La robe est étroite, la taille est dessinée sous l'étoffe, rien d'encombrant pour la démarche. Le manteau est vaste, souple, chaud, c'est le vêtement de nécessité, comme le vêtement de luxe. Dans ce dernier cas il devient d'une grande magnificence et cherche à égaler les manteaux byzantins.

Le voile dont les Franques se couvrent est généralement long. C'est souvent un fragment de tissu arrondi. Il ne cache pas la figure, mais l'entoure gracieusement.

Les poètes célèbrent les femmes, décrivent leurs ajustements ou leurs parures. Fortunat nous révèle dans ses poésies comment sainte Radegonde arrange elle-même sur sa tête des couronnes de fleurs fraîches, comment, lorsqu'elle veut s'habiller à la mode barbare, elle enveloppe sa tête d'une pièce de linon brodé d'or dont elle entoure son cou comme d'une guimpe, parure mondaine, qui sera bientôt remplacée par la guimpe et le voile monastiques.

Les jeunes filles franques laissaient pendre leurs cheveux épars. Elles les ornaient d'un étroit cercle d'or ou d'une lame d'or ou de métal qu'elles mettaient en bandeau et attachaient par derrière au moyen d'un ruban noué. Jamais elles ne mettaient de



Fig. 79. — Épingles franques de la collection du musée archéologique de Namur.

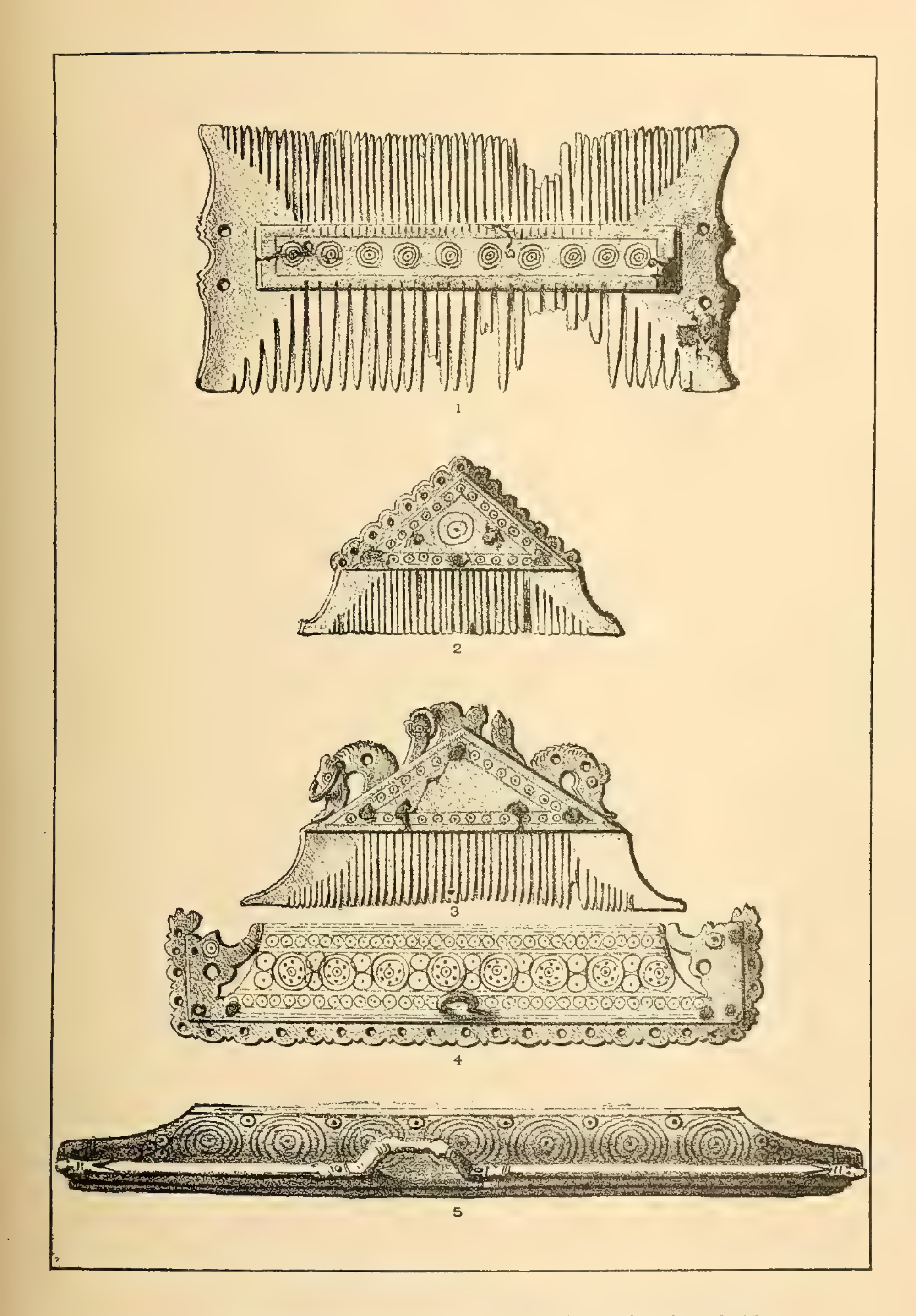


Fig. 80. — Peignes francs de la collection du Musée archéologique de Namur.

voile, mais, pour se garantir du froid, elles jetaient un manteau sur leur tête.

Les femmes mariées ne pouvaient pas couper leurs cheveux, car Dieu, dit le concile de Langres, les leur a donnés pour rappeler leur sujétion. Elles les tressaient en longues nattes ou les décoraient de bandelettes, appelées stapions du tudesque *Stappel*, guirlande.

La coiffe était portée par les Franques et déjà elle était réservée aux femmes âgées, aux veuves ou à celles qui faisaient des vœux de religion. Cependant souvent elles roulaient leurs cheveux en un chignon qu'elles retenaient, comme les Gauloises, avec de longues épingles.

Ces épingles étaient jolies de forme et même très riches et très ornées; nous en donnons ici trois spécimens qui montrent toute l'originalité et la variété de l'orfèvrerie franque.

Les n°s 1 et 2 sont en argent doré et portent pour motifs de décorations des verres rouges taillés en table. L'épingle n° 1 représente un oiseau fantastique à bec proéminent, c'est un bijou du style sud-est de l'Europe. L'autre est formé d'une collerette étalant ses plis autour de la tige. La bande porte sur quatre côtés des verres rouges sertis dans des battes saillantes. Les fonds sont couverts d'un ornement en filigrane soudé sur le fond. Le style de cette gracieuse épingle dénote une influence romaine. Enfin la petite épingle du milieu est en bronze vert et sa forme de francisque est bien digne de la compagne d'un guerrier franc (fig. 79).

Les nombreux cimetières francs fouillés depuis quelques années nous ont aussi fourni l'occasion d'étudier, jusque dans ses plus intimes détails, la manière de soigner la chevelure, à l'époque même où on l'ornait de toutes ces jolies épingles. Il y avait le peigne à grosses dents pour démêler et le peigne fin. Aucun homme soucieux de sa bonne tenue, aucune femme n'eût voulu se séparer de ces outils indispensables d'une toilette soignée. On les suspendait à la ceinture; de là vient le luxe qu'on déployait dans leur ornementation. Ils étaient très finement gravés et d'élégantes arabesques en égayaient les surfaces planes (fig. 80).

Le dessus de ces peignes portait naturellement un anneau de

suspension. L'usage continuel qu'on faisait du peigne explique le genre de coiffure qu'on portait. La jeune fille qui laissait retomber ses cheveux sur son dos avait souvent besoin de les démêler. La femme dont les longues tresses allaient battre les talons ne manquait pas de les refaire plusieurs fois par jour si elle voulait garder un aspect propre et décent.

L'habitude qu'on avait de ramener un pan du manteau sur la tête devait aussi déranger l'équilibre de la coiffure; il est donc naturel que chacun portât sur soi un peigne élégant, colifichet utile qu'on n'avait nulle honte de montrer.

L'usage si général du peigne et l'art avec lequel on les ornait viennent aussi d'une autre cause. Chez les Francs les cheveux avaient une grande importance symbolique. D'abord ils étaient une marque de royauté. On sait qu'on appelait les Mérovingiens : rois chevelus.

Couper les cheveux était une injure sanglante. On regarda comme un comble de barbarie de la part de Frédégonde d'avoir fait couper les cheveux à une femme que son beau-fils aimait et de les avoir fait suspendre à la porte de l'appartement de ce jeune prince.

Ceux qui ne pouvaient payer leurs dettes présentaient des ciseaux à leurs créanciers, en se déclarant esclaves. De là vient la tonsure des prêtres, marque de leur servitude à l'égard de Dieu.

Celui qui coupait le premier les cheveux d'un enfant était regardé comme son parrain. Dans certaines rencontres on se saluait en s'arrachant un cheveu et en le présentant à la personne qu'on saluait. C'est ainsi que Clovis salua saint Germain la première fois qu'il le vit.

Les Gaulois juraient aussi par leurs cheveux. Une formule de serment très usitée parmi eux commençait ainsi :

« Je veux qu'on me tonde si......... »

Comme on le voit, la chevelure jouait un rôle très important dans les mœurs de nos pères. Elle garda plus longtemps que le costume son cachet national.

Les rois Mérovingiens, devenus un appui pour les empereurs romains contre les nouveaux barbares, Saxons, Huns et Goths qui menaçaient l'empire, étaient en quelque sorte les délégués du pouvoir impérial dans les Gaules. Il s'en suivit un commerce intime entre l'empire latin-grec et les chefs francs. A ce contact, la jeune nation prit goût à la magnificence, aux étoffes de soie, aux broderies d'or, à tout le faste oriental, et le costume des successeurs de Mérovée fut un reflet de celui des empereurs de Byzance (fig. 81).

On connaît le luxe de Frédégonde et de Brunehaut quant à leurs vêtements. La coiffure resta toujours simple, les longues tresses, le voile et la couronne, tels étaient les éléments de la parure de toutes les femmes franques des hautes classes.



Fig. 81. — Reine mérovingienne, d'après un manuscrit

Les autres se contentaient de la coiffe ou d'une écharpe nouée autour de la tête.

Sous Charlemagne la mode n'avait pas changé, si nous en jugeons par les mosaïques, manuscrits et autres monuments qui sont arrivés jusqu'à nous. Toujours les longues tresses ou bien encore les cheveux partagés en deux mèches autour desquelles on enroule des rubans ou orfroi. La statue de sainte Clotilde, de l'église de Corbeil, donne une idée assez exacte du costume des femmes du IXe au XIIe siècle. La robe d'étoffe orientale crépelée, le long manteau garni d'orfroi, les mèches de cheveux retenues par des galons brodés; sur la tête, un voile de linon, de soie ou de lin et une couronne ou un cercle d'or pour le ceindre.

On voit ce même costume dans les statues qui ornent la curieuse église de Montmorillon, dans le Bourbonnais. Les longues tresses ou les mèches retenues par des galons sont une des coiffures les plus typiques du temps.

Le poète anonyme du VIIIe siècle, tant de fois cité par les auteurs qui se sont occupés de l'histoire du costume, donne de si précieux détails et des descriptions d'une si complète vérité sur la

manière dont s'habillaient les femmes à la cour de Charlemagne que nous n'hésitons pas à reproduire une fois de plus cette citation.

Il s'agit d'une grande chasse que donne l'empereur et à laquelle doivent assister toutes les princesses et même l'impératrice. C'est à cheval qu'elles vont suivre cette chasse et sans doute elle était donnée en l'honneur de quelque noble hôte, car les costumes décrits sont



Fig. 82. — Reine carlovingienne, d'après un manuscrit du temps

bien riches pour les hasarder à travers les halliers et les marais.

Les belles chasseresses sont en selle.

— « La reine Luitgarde est la première, dit notre chroniqueur, des bandelettes de pourpre s'enlacent dans ses cheveux et serrent ses tempes éblouissantes de blancheur. Des fils d'or attachent sa chlamyde, un béryl est enchâssé dans le métal de son diadème. Son habit est de fin lin teint de pourpre et son cou étincelle de pierreries.

« Rhodrude la suit, enveloppée d'un manteau que retient une agrafe d'or enrichie de pierres précieuses; des bandes d'étoffes

violettes se mêlent à sa blonde chevelure, sa tête est ceinte d'une couronne d'or diaprée de pierreries. Telle est aussi la coiffure de Berthe; mais ses cheveux disparaissent sous un réseau d'or, et de riches fourrures d'hermine couvrent ses épaules. Des chrysolithes parsèment les feuilles d'or de son vêtement. Gisèle porte un voile rayé de pourpre et un manteau teint avec des étamines de mauves. Rhodaïde vient ensuite, montée sur un superbe coursier. Une pointe d'or, dont la tête est émaillée de pierreries, ferme sa chlamyde de soie. Le manteau de Théodrade est de couleur d'hyacinthe rehaussé par un mélange de peaux de taupes; les perles rares scintillent à son beau col; elle est chaussée du cothurne de Sophocle.....



Fig. 83. — Femme avec voile, d'après un manuscrit du IXe siècle.

Il semble difficile de concilier cette abondance de joyaux, de fourrures et d'étoffes de prix avec la simplicité célèbre du grand empereur, mais on sait que lorsqu'il fallait rehausser le prestige de la couronne aux yeux des étrangers, nul n'était plus magnifique.

Le voile en usage sous les Carlovingiens était un grand morceau d'étoffe semi-circulaire que toutes les femmes portaient, à quelque classe qu'elles appartinssent. L'étoffe différait d'après le rang et la richesse de la personne. Généralement, on se l'attachait par devant sur la poitrine au moyen d'une broche ou plaque d'orfèvrerie, et ces plaques étaient parfois énormes (fig. 82).

Les princesses portaient sur ce voile des couronnes dont les modèles étaient très variés suivant les contrées.

Tous les pays du Midi adoptaient les couronnes byzantines comme nous en avons vues dans les chapitres précédents. La couronne fermée fut portée par Charlemagne et par ses successeurs tout autant que le cercle fleurdelisé.

C'est à l'époque de Charlemagne, du reste, que l'on commença à voir paraître la fleur de lys.

Les voiles étaient presque toujours bordés d'un galon plus ou moins riche ou de deux ou trois petits galons comme l'indique une figure (fig. 83) tirée d'un manuscrit de Prudence du xe siècle, appartenant à la bibliothèque de Bourgogne. On le portait de différentes manières. On le mettait soit en écharpe, soit en le tordant autour de la tête (fig. 84). Cette dernière façon d'arranger le voile ne pouvait se faire qu'avec des étoffes fines et se maintenait sans doute au moyen de ces longues épingles franques qui furent utilisées pendant tout le moyen âge (fig. 85).


Fig. 84. — Dame du IXe siècle, d'après un manuscrit.

Quand le voile était en étoffe épaisse, il ne se distinguait plus guère du manteau qui, lui aussi, était un morceau de drap semi-circulaire.

Pour se garantir du froid on le plaçait sur les épaules à la manière des capas espagnoles et, du pan rejeté sur l'épaule, on se couvrait la tête.

Mais plus ordinairement les femmes l'attachaient au milieu de la tête et s'en enveloppaient ainsi tout le corps.

Beaucoup de manuscrits des IXe et xe siècles ne donnent que des portraits de femmes ainsi enveloppées se livrant à diverses occupations sans quitter leurs voiles, dont quelques-uns sont semés de perles, brodés de fleurs ou segmentés de grands morceaux d'étoffes de couleurs tranchantes, en forme de rond ou de losange comme les vêtements byzantins.

Cette mode de porter sans cesse des voiles épais vient probablement des sévères prescriptions de l'Église, renouvelées souvent par les conciles, qui ne permettaient pas aux femmes de communier ou même d'assister aux offices sans voile.

Vers le xe siècle, les femmes avaient aussi des chapes comme

manteaux de grandes cérémonies; ces chapes étaient munies d'un chaperon, mais les détails nous manquent pour en déterminer exactement la forme.

Un autre genre de capuchon se voyait déjà au xe siècle; nous le rencontrons dans un *Officium ecclesiasticum*, manuscrit du xe siècle de la bibliothèque de Bourgogne. Ce capuchon avait quelque chose de monacal. La manière de l'arranger est assez curieuse.



Fig. 85. — Dame apprenant à lire à des enfants, d'après un manuscrit du IXe siècle.

C'était un rond d'étoffe au milieu duquel on avait fait un trou oval garni d'une broderie légère ou d'un rang de perles. On formait des plis autour du cou et par devant on le rattachait sous le bord replié du vêtement (fig. 86).

Enfin, en Belgique, le voile des femmes avait déjà la forme de ces failles que portaient encore les Flamandes dans la première moitié de ce siècle, et elles le mettaient dès lors sur leur tête comme leurs descendantes modernes. Cette forme de voile est décrite par Tacite, lorsqu'il parle des Ménapiens. Aujourd'hui la

faille, après un règne long et glorieux de plus de deux mille ans, vient de périr sous les coups du luxe banal du XIXe siècle (fig. 87).

C'est ainsi que cette époque de transition entre l'ancienne civilisation romaine et la nouvelle civilisation chrétienne ne nous a laissé que peu de choses à dire sur le costume de la femme. Tantôt il se rapproche du luxe de Byzance, tantôt il rappelle les vêtements des Francs primitifs.

Une transformation singulière s'opérait cependant dans les mœurs.



Fig. 86. — Femme en capuchon, tiré d'un manuscrit du Xe siècle.

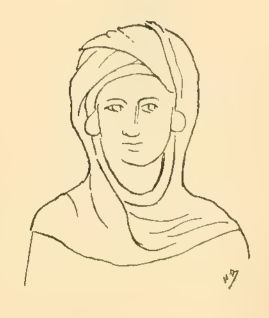


Fig. 87. — Femme avec voile, d'après un manuscrit du Xe siècle.

Pendant que Charlemagne interrompait les négociations les plus graves de sa politique pour aller compter les œufs de sa basse-cour, ses filles et sa femme surveillaient la cuisson des repas et ne dédaignaient pas de pétrir la farine de leurs blanches mains ou de filer la laine et le coton qui devaient servir à leurs propres habits.

Les couvents de femmes se fondaient partout. Sainte Begge installait les premières chanoinesses dans les monastères qu'elle bâtissait, sainte Gertrude, sainte Waudru, sainte Gudule et tant d'autres formaient une pléiade de saintes autour de la famille royale. La Belgique, le nord de la France et l'Allemagne occiden-

tale devenaient un foyer de civilisation, un refuge pour les sciences et les arts, un sanctuaire pour le catholicisme. Malheureusement, cet état florissant devait bien vite s'obscurcir après la mort du grand empereur qui en était l'âme et le soutien. Déjà avant lui beaucoup d'abus s'étaient élevés dans le clergé. L'éloignement et la



Fig. 88. — Tiré de miniatures d'un évangéliaire des comtes de Namur sur lequel on prêtait serment, art roman-byzantin, bibliothèque de Bruxelles.

difficulté de communications entre les chefs divers de la hiérarchie catholique donnaient trop de liberté aux rangs inférieurs du clergé. (fig. 88).

Les couvents, de leur côté, souvent fondés par de puissants seigneurs et soutenus par eux, gardaient une certaine indépendance vis-à-vis des évêques et, quand ils étaient riches, se laissaient aisément aller à une vie plus mondaine que pieuse. Il est constaté

que les couvents de femmes surtout étaient en proie à ces abus.

Beaucoup de femmes, filles, sœurs de rois ou de châtelains puissants y étaient enfermées par force ou réduites à s'y réfugier par suite des révolutions fréquentes qu'amenaient les guerres ou la violence des grands. Ces religieuses sans vocation n'acceptaient pas toutes d'un cœur tranquille une réclusion si contraire à leurs



Fig. 89. — Voile-écharpe, d'après un monument du Xe siècle.

goûts; de là des intrigues, des désordres, une licence que cherchaient vainement à réprimer les conciles fréquemment assemblés.

On peut se faire une idée de ce qu'était une de ces élégantes abbesses, plus occupées de leurs personnes que du bien de leur couvent, en lisant le portrait que saint Adelme fait d'une abbesse de son temps (fig. 89).

— « Elle a une jupe (subucula) de toile fine, dit-il, de couleur violette; par dessus, une tunique écarlate à larges manches et une coiffe de soie rayée; chaussée de souliers en peau rouge; ses cheveux, frisés avec le fer, lui tombent sur le front et sur les

tempes; un voile attaché sur sa tête avec des rubans lui descend sur la poitrine et flotte par derrière jusqu'à terre; ses ongles, qu'elle a taillés en pointes, ressemblent à des griffes de faucon ».

Il est certain qu'une telle mise ne devait guère avoir pour résultat de nourrir chez cette abbesse des idées ascétiques bien pures.

Hélas! ce désordre devait aller en augmentant après la disparition de Charlemagne, jusqu'au moment où le grand Grégoire, en sage réformateur, mettrait une digue au torrent et rendrait à l'Église sa pureté primitive.





CHAPITRE IV

La Barbarie et la femme. — Mathilde la grande Comtesse. — Premiers manuscrits. — Étoffes. — Premiers romans de chevalerie. — La coiffure du XIe au XIIe siècle. — Rôle de la couronne et du voile. — Guimpes et mentonnières. — Le mortier. — Les cornes. — Comment on brodait avec ses cheveux. — L'Italie avant la Renaissance. — Ordonnances somptuaires. — Le capuchon et son rôle dans les costumes. — Coiffure sévère. — Revirement vers la chevelure libre. — Les coquettes du moyen âge. — Perruques et fards. — Le Roman de la Rose. — La Karole et ses entraînements. — La philosophie d'un Trouvère.

Les Barbares, les Francs, les Normands, les Saxons, les Goths, les Huns, les Suèves et les Vandales sont enfin arrivés à prendre définitivement place sur le sol de l'Europe.

Ils y ont créé une puissante hiérarchie militaire, depuis le souverain et le comte jusqu'au simple soudard possesseur de quelque arrière-fief, à laquelle ils ont attaché les populations vaincues, en leur faisant payer de leur liberté le droit de travailler en sécurité à l'ombre des hautes tours que gardent les hommes d'armes. Bon nombre s'établissent dans les villes abandonnées de leurs habitants et y reconstituent peu à peu, grâce à leur esprit d'activité et d'entreprise, de florissantes cités. L'Eglise ouvre les bras à ces flots pressés d'âmes neuves et d'intelligences droites, avides de savoir et de lumière. Elle a assumé

la tâche de les instruire, de les convertir et de les civiliser. Ses monastères s'élèvent de tous côtés et se peuplent de cœurs pleins de foi ardente et de passion pour les sacrifices. La tâche de gouverner, de diriger, d'assouplir ces foules ignorantes du droit, nourries dans le culte de la force brutale, pleines d'instincts farouches, était immense. L'Eglise sut la remplir en dépit de toutes les résistances et des révoltes du vieux levain barbare et indiscipliné. Dans cette lutte gigantesque l'Eglise rencontre dans la femme un appui fidèle et dévoué. En proposant aux hommages enthousiastes des conquérants avides de foi qu'elle baptisait, le culte de la Vierge Mère de Dieu, en proclamant les gloires de la virginité, l'Eglise avait tiré la femme des abîmes de l'ignominie païenne pour la transporter sur le trône dû à sa haute dignité native et l'entourer de respect.

La femme à son tour sut comprendre toute l'étendue des devoirs que lui imposait la reconnaissance envers sa bienfaitrice et les remplit héroïquement. Elle l'aida à calmer, à adoucir la férocité du sang bouillant des guerriers insuffisamment domptés. Avec l'Eglise, elle se dévoue, pour protéger l'innocence, à lutter contre les emportements de la colère, les violences de l'esprit de rapine, les instincts mauvais de l'orgueil, les complots de l'esprit de vengeance, les attentats contre le sanctuaire. Grâce à la femme, l'Eglise trouve accès auprès des puissants et des forts, elle se fait écouter d'eux. Grâce à la femme encore, la divine charité, cette vertu jusqu'alors inconnue du monde barbare, autant que de l'ancien monde romain, répand ses bienfaits dans toutes les classes de la population conquérante et conquise, les relie entre elles par d'ineffables liens et complète peu à peu par sa douce mais irrésistible influence, l'œuvre de la civilisation chrétienne.

Le rôle de la femme à cette époque de transformation morale est capital. Pour maintenir sa dignité, pour conserver sa bienfaisante influence au milieu de ces peuples belliqueux habitués à adorer la force, elle dut pousser la vertu jusqu'à l'héroïsme, et le sacrifice jusqu'au sang, trouvant la force nécessaire dans la seule religion.

La chevalerie n'existait encore qu'à l'état d'embryon au xe siècle. Elle naissait à peine quand s'ouvrit ce triste siècle où la foi catholique sembla bien près de sombrer sous les désordres du clergé et les violences de la puissance séculière. Le bras qui vint soutenir et défendre l'Eglise fut celui d'une simple femme d'un



Fig. 90. — Statue de la cathédrale de Corbeil, représentant sainte Clotilde.

cœur aussi haut que sa piété, sans plus de peur ni de reproches que les plus vaillants chevaliers.

Mathilde de Toscane, à qui son courage et sa constance valurent le nom de *Grande Comtesse*, mit à la disposition du saint Pape Grégoire VII vaincu, persécuté et abandonné, ses richesses, son armée, sa personne et sa vie pour sauver l'Eglise et avec l'Eglise la société chrétienne menacée de retomber dans la barbarie.

Mathilde personnifie la chrétienne de son temps. Elle fut l'hon-

neur de son sexe, dont elle releva glorieusement le prestige par ses hautes qualités, et la vénération qui s'attache à sa mémoire est largement justifiée.

Mais ce livre n'est pas destiné à faire son panégyrique; si nous nous sommes arrêté un instant à jeter un coup d'œil sur la société du xe siècle, c'est que, nous l'avons dit, le costume est fait pour le temps qu'il traverse et plus d'une corrélation existe entre la vêture de l'humanité et les mœurs qu'elle adopte à chaque époque de l'histoire.

Le goût et le style byzantin régnaient encore en Europe. Tous les vêtements du corps gardaient le cachet du Bas-Empire, toutefois débarrassé des ornements exagérés que lui avait imposés l'amour de l'ornement poussé si loin chez les Romains dégénérés. La mode suivait nécessairement le progrès de la civilisation.

Un manuscrit du Vatican représente la comtesse Mathilde avec de riches habits bordés de larges orfrois semés de pierreries. Sa coiffure consiste en un singulier bonnet pointu en drap d'or, également bordé d'orfroi et de joyaux.

Ce bonnet est posé sur un voile léger et semble une coiffure particulière à cette princesse, car on n'en rencontre nulle part ailleurs de semblables, en tant que coiffure de femmes. C'est la barrette allongée portée pendant longtemps par les hommes. Peut-être Mathilde avait-elle adopté cette coiffure comme plus commode que toute autre, pour aller à la guerre et mener ces nombreuses expéditions qu'elle commandait avec autant de sagesse que d'énergie (fig. 91).

Les modes changèrent très peu pendant les premiers temps du moyen âge. Ces périodes de guerres et d'alertes perpétuelles, l'instabilité des événements et des existences elles-mêmes n'étaient guère de nature à favoriser le développement du luxe, ni les instincts de la coquetterie.

Les femmes nobles ne pouvaient voyager qu'à cheval et, dans leurs châteaux, elles manquaient des plus simples éléments du confort. Par-ci par-là surgissaient des éclaircies de calme et de

soleil, dont la beauté et la magnificence profitaient pour étaler leurs splendeurs, comme une fleur éphémère, sauf à s'effacer plus rapidement encore, aux heures sombres et lugubres des combats.

Les femmes, vivant au milieu de craintes et de transes

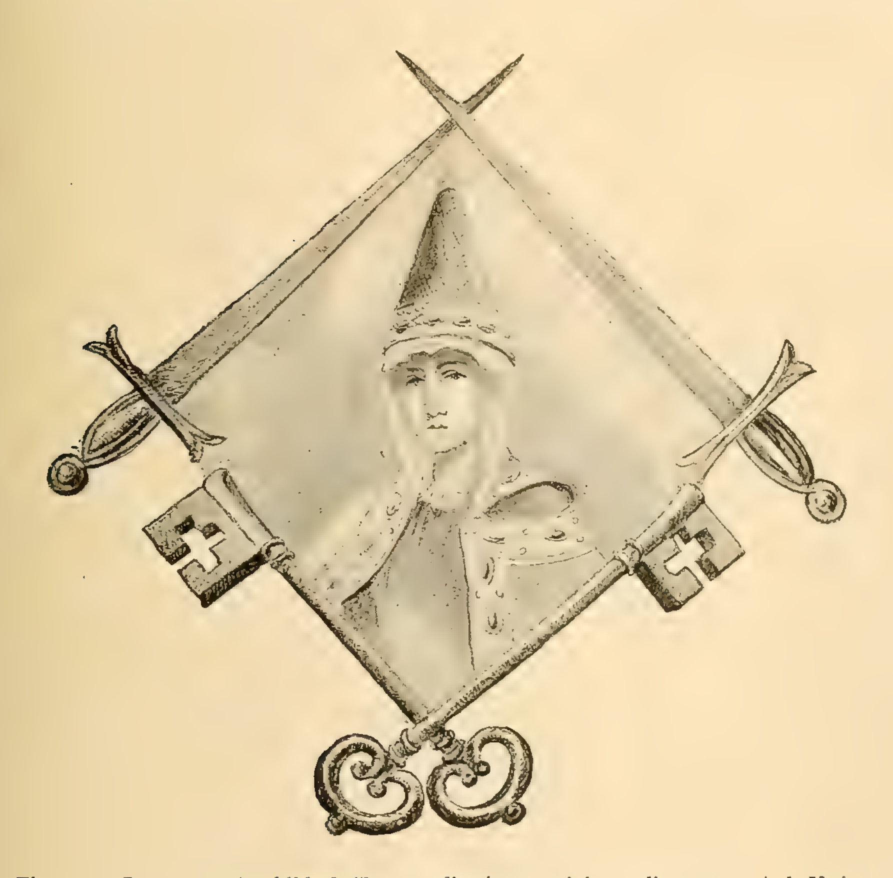


Fig. 91. — La comtesse Mathilde de Toscane, d'après une miniature d'un manuscrit du Vatican.

continuelles, ne songeaient guère à s'occuper de colifichets; il leur fallait une mise simple et commode, des robes dégagées, des manteaux souples et chauds, des coiffes, des guimpes collantes, également utiles à préserver du froid et à dissimuler les traits.

C'était le plus souvent une écharpe qui servait de couvre-chef. On la roulait à l'entour de la tête selon la fantaisie, pour

en former soit une sorte de turban, soit une véritable guimpe. Une miniature d'un manuscrit du XIe siècle représente deux dames instruisant des enfants, l'une a une écharpe enroulée en turban autour de la tête, l'autre une espèce de bonnet dont la forme rappelle celle du *tutulus* étrusque ; ces coiffures paraissent richement ornées. La tête était donc toujours couverte. Toutefois, seules chez elles, les femmes laissaient flotter librement leurs cheveux ou les tressaient en longues nattes comme au temps de la reine Clotilde.

Au XIe siècle surtout on porta les cheveux flottants. Quantité de manuscrits nous montrent des femmes, les cheveux pendants sur le dos, retenus sur le front par un galon ou une étroite couronne. On relevait les cheveux quand on voulait se mettre en voyage et on les cachait sous l'écharpe roulée autour de la tête (fig. 92).

Nous avons vu que, dès avant Charlemagne, les étoffes d'Orient étaient très estimées en Europe. Cette faveur continua aussi longtemps qu'on fut privé de la fabrication de tissus indigènes. Mais quand l'Italie fut parvenue à fournir des étoffes fines comme la mousseline et riches comme les draps de soie de Damas ou de Chypre, on abandonna les produits de l'Orient. Le tissage de la soie devint général. Les seigneurs mêmes en fabriquaient dans leurs châteaux. Le mûrier et le ver à soie furent cultivés partout où l'on put les acclimater.

Un aperçu des étoffes en usage pendant tout le moyen âge facilitera l'explication de beaucoup de coiffures.

Constatons d'abord que l'Europe possédait de nombreuses fabriques d'étoffes de lin, livrant au commerce des toiles fortes et solides, du linon fin et souple.

Les étoffes de coton se divisaient en variétés nombreuses. Les plus fines étaient la mousseline d'origine indienne, dont la production fut longtemps le privilège presque exclusif de l'Orient. Elle était à la fois souple et fine. Une robe de mousseline, disent les poètes indiens, doit passer dans une bague. On y

mêlait de l'or et la vogue, dans le monde féminin, s'attacha surtout aux tissus légers à dessins métalliques pour les voiles et les guimpes.

Les mousselines d'Italie ne furent jamais aussi belles que celles de l'Inde. On appelait mollequin une étoffe fine et transparente faite de coton et de lin mélangés également, très employée pour les guimpes et les voiles.

Une autre espèce de coton portait le nom de *bogerant* ou bougran, de Bockhara, en Tartarie, où elle fut d'abord fabriquée. C'était une étoffe ferme et résistante.

La futaine désignait un tissu croisé de coton et de fil épais et velu, très chaud, fabriqué surtout en France et employé aussi bien pour les vêtements que pour l'ameublement.

Les principales étoffes de laine connues à cette époque étaient :

Le *camelot*, fait de poil de chèvre ou de chameau. Un camelot plus riche avait la trame en soie et même parfois mêlée de fil d'or.

Le *camelin*, tissu de pure laine.

Le *burel*, *bureau* ou *buriau*, lainage grossier dont se servait le peuple.

L'*étamine*, tissu léger et laineux, imprimé ou peint de diverses couleurs.

La *brunette*, étoffe de drap fin teinte, et toute la collection des draps belges, français et anglais, drap *brussequin*, drap *marbré*, drap camelin, tanné, etc., dont on faisait les manteaux, capes, capuchons et autres vêtements chauds.

La *serge*, tissu croisé en laine, et enfin la *tiretaine*, mélange de fil et de laine porté principalement par la bourgeoisie.

Viennent ensuite les étoffes de soie et toutes les étoffes de grand luxe mêlées d'or et d'argent; elles sont innombrables et il serait impossible de les désigner toutes. Passons en revue les principales.

C'est d'abord le *cendal*, l'une des plus en faveur, ayant quelque ressemblance avec le taffetas moderne. On en faisait de

toutes couleurs, rayés de toutes façons en plusieurs nuances. Le cendal noir était moins estimé que le cendal écarlate et son prix beaucoup moins élevé.

Le *cendal tiercelin* ou simplement *tiercelin* était plus épais que l'autre.

Le cendal à or battu formait de magnifiques vêtements avec ses feuilles d'or découpées de mille formes, collées sur la soie au moyen d'un mordant.

On appelait *samict* une étoffe de soie épaisse portée seulement par la noblesse.

Gentement étaient parées
Vestues de samis vermeil
Ains ne vi plus rice appareil (1)

Les draps de soie de Damas ou *camocas* étaient des soies brochées et ouvragées.

D'autres soies également brochées s'appelaient *pailes*. Ces tissus, très riches, très rares et très coûteux, venaient de l'Orient.

Son chapel n'ierst pas de festus
Ains était d'un noir sebelin
Couvert d'un paile alexandrin (2)

Le drap d'or de Frise rivalisait avec le drap d'or de Chypre ou d'Otrante, le drap d'or *Mathebas*, de Paris, etc.

Sous le nom de *pourpre* et d'*écarlate* on désignait aussi des étoffes de soie de très grand prix.

C'est au XIIIe siècle surtout que l'Italie devint le centre de la production des étoffes de soie, rivalisant non sans succès avec les plus célèbres produits de l'Orient. De nombreuses fabriques s'établirent surtout en Lombardie. La culture du mûrier et du ver à soie devint universelle, beaucoup plus par la force que par le goût des particuliers. Ces derniers ne paraissaient pas apprécier vivement les avantages de cette culture. Un statut de

(1) *Roman du chastelain de Coucy.*
(2) *Roman de Perceval.*



Fig. 92. — Noble dame du XIe siècle, d'après une miniature du temps.

Modène du commencement du siècle suivant ordonne, en effet, à tout propriétaire du plus petit enclos de cultiver au moins trois mûriers « afin de faciliter et de propager l'élevage de vers à soie que tout le monde semble vouloir abandonner. »

Les moines appelés *humiliés* fabriquèrent beaucoup de belles étoffes de soie et amassèrent par cette fabrication des richesses immenses. On dit que c'est à eux qu'on doit l'invention des draps d'or et d'argent. Ces draps tissés d'abord exclusivement pour les ornements d'église, devinrent dans la suite d'un usage général pour les particuliers.

La soie qui valait au XIIe siècle six sous l'aune, fut abordable à tous à tel point que, dans une cérémonie publique, mille Génois parurent revêtus de cette étoffe.

Dans beaucoup de châteaux des pays où le climat permettait la culture du mûrier, on établit des fabriques de soie dont les seigneurs tiraient grand profit. Mais il existait encore un autre genre de soierie, c'était le satin.

Le satin et le demi-satin étaient déjà connus au XIIIe siècle. Enfin le *veluiau* ou velours commença à se répandre au XIIIe siècle et devint d'un usage général au XVe. On en fabriqua alors broché en or et en couleurs diverses. Toutes ces étoffes ne pouvaient être portées que par les princes, le haut clergé et la noblesse.

Un dernier mot sur les tissus réservés presque exclusivement à la coiffure féminine.

Nous voulons parler des gazes, des crêpes, des crêpelés, mousselines de soies légères, transparentes, de couleurs tendres, rayées, brodées, semées d'or et d'argent, particulièrement employées à la confection des voiles, des écharpes et plus tard de ces turbans volumineux qui firent fureur aux XIVe et XVe siècles.

Telles sont les étoffes principales dont se vêtirent nos ancêtres depuis Charlemagne jusqu'à la Renaissance. Ajoutons que quelques-unes n'ont jamais cessé d'être fabriquées jusqu'à nos jours (1).

(1) Pour plus de détails sur les étoffes, voir Violet-Leduc, *Dictionnaire du mobilier français*, tome III, article : Étoffes

Nous avons dit que les longues tresses et les cheveux roulés avec des rubans furent portés jusqu'au XIIe siècle. Sur la tête ainsi coiffée, se posait la couronne quand cette tête appartenait à un roi, à un prince, ou à un comte. Les barons n'y avaient pas droit.

Les couronnes héraldiques, telles que nous les classons aujourd'hui, n'étaient pas encore bien déterminées au commencement du

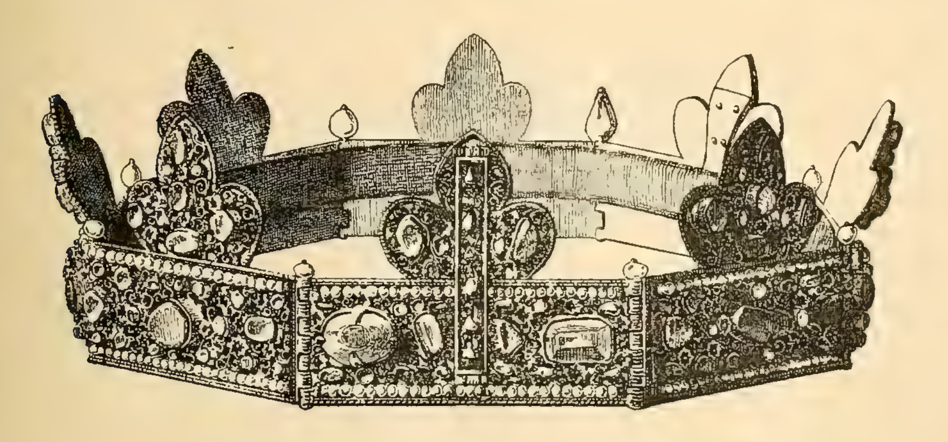


Fig. 93. — Couronne du trésor de la cathédrale de Namur ayant appartenu aux deux premiers empereurs latins de la maison de Flandre, Baudouin Ier et son frère Henry.

moyen âge. C'est seulement au XVIe siècle qu'on fixa les différentes formes qu'elles ont conservées depuis.

Auparavant la couronne était un joyau auquel la fantaisie des orfèvres donnait les contours les plus divers. Fermée, elle resta toujours l'apanage exclusif de la dignité souveraine. Les rois et les empereurs seuls avaient le droit d'en ceindre leurs têtes. La couronne la plus en usage ne dépassait pas une certaine hauteur. D'ordinaire elle se composait de plaques reliées entre elles par des charnières, de façon à bien adhérer à la tête.

On y sertissait des pierres précieuses et on y ajoutait de légers ornements en filigrane. Enfin on la doublait d'un petit bourrelet de soie à l'intérieur pour la rendre moins dure au porter (fig. 93).

Il n'existait aucune différence entre les couronnes des hommes

et celles des femmes, sinon pour la grandeur. Jusqu'au XIII[e] siècle ces dernières se portaient simplement posées sur les cheveux tressés et recouverts du voile.

Les femmes qui ne pouvaient pas porter la couronne, celles qui ne voulaient pas en faire un usage journalier et enfin les jeunes filles la remplaçaient par un cercle d'or ou d'argent, simple bandeau de métal uni déjà en usage chez les dames franques. Plus tard, le cercle fut agrandi et orné d'émaux, de pierres ou de perles. Au XIV[e] siècle on appelait cercle une sorte de parure de tête qui ressemblait beaucoup à la couronne. Nous la rencontrerons en étudiant les modes sous Isabeau de Bavière.

Au XI[e] et au XII[e] siècle, le cercle ne sortit pas de sa simplicité originelle. Les jeunes filles surtout en faisaient grand usage.

Elles le ceignaient sur leur chevelure dénouée. De là l'usage, au moyen âge, de représenter les vierges la chevelure flottante et le front orné d'un cercle d'or (fig. 94).

Ainsi le constate Garin, parlant d'une jeune fille :

Le cercle d'or li ert el chief assis.

En Allemagne, l'usage de la couronne était très répandu, une princesse ne sortait pas sans ce signe distinctif de sa dignité. Ecoutons la duchesse Sophie de Thuringe parlant à sa fille Agnès et à sa future belle-fille Elisabeth :

« Descendons dans la ville à Eisenach, allons à l'église de Notre-Dame entendre la belle messe des chevaliers teutoniques, qui l'honorent spécialement. Peut-être y entendrons-nous prêcher sur elle. Mettez vos plus beaux habits et vos couronnes d'or ». Sur ces ordres les jeunes princesses richement parées vont avec la duchesse à la ville. Dans l'église, Elisabeth est tellement émue à l'aspect du Christ couronné d'épines qu'elle ôte sa couronne, au grand scandale de sa belle-mère et d'Agnès, qui regardent cela comme une haute inconvenance. Le chroniqueur auquel nous empruntons cette anecdote décrit aussi le costume

d'Elisabeth, d'Agnès et de deux jeunes filles d'honneur qui les accompagnaient (fig. 95).

Toutes les quatre, dit-il, avaient la même parure; des vêtements



Fig. 94. — Sainte Catherine vêtue en jeune fille noble, d'après un vitrail de la cathédrale de Fribourg, XIIe siècle.

d'une même couleur, des bandeaux dans les cheveux, des bracelets, des ornements sur la poitrine, une tunique, un surcot, un bandeau et un voile.

Une autre fois, Elisabeth ressentit encore une telle émotion,

en entrant couronnée dans l'église, qu'elle en tomba évanouie. A dater de ce jour, elle ne voulut plus porter la couronne dans le sanctuaire.

En certaines occasions, le cercle était surmonté d'une rangée



Fig. 95. — Dames nobles d'après les miniatures d'un évangéliaire du XIIe siècle de la bibliothèque de Bourgogne.

de petites boules. Les fiancées, lorsqu'elles se revêtaient de leurs habits de noces, ornaient leurs têtes de ce cercle qui faisait ressortir la beauté de leurs cheveux dénoués.

Un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, du XII[e] siècle, nous montre une jeune fiancée ainsi parée au pied de l'autel (fig. 96).



Fig. 96.
Jeune fiancée.

La mode des voiles, un peu délaissée au XI[e] siècle, reprit faveur au XII[e]. On les porta d'abord simplement jetés sur la tête, retenus par la couronne ou le cercle. A travers la transparence du léger tissu, on pouvait apercevoir les ondes brillantes des cheveux nattés ou dénoués, mais cette jolie coiffure ne dura guère. Peu à peu on releva les cheveux sous le voile, on en fit un chignon de tresses ou de torsades, retenu par un ruban, puis on y ajouta une bande d'étoffe qui passait sous le

menton et se rattachait sur le dessus de la tête. On appelait cela une mentonnière. On peut y voir le premier pas vers les coiffures, si fort en vogue plus tard, visant à cacher les cheveux avec un soin jaloux (fig. 97).

La mentonnière fut le point de départ d'une foule de couvre-chefs, tels que la gorgière, la guimpe, la barrette, etc.

La statue d'Eléonore de Guyenne, à l'abbaye de Fontevrault,



Fig. 97. — Dame en mentonnière.

a une de ces mentonnières. La couronne semble doublée d'une petite barrette plissée (fig. 98).

La barrette, sorte de petite calotte, fut d'un fréquent usage aux XIIe et XIIIe siècles. Les jeunes filles variaient leur parure entre le cercle d'or et ce petit bonnet.

On la faisait ordinairement en étoffe précieuse, en paile, en samict, en drap de soie. Elle était absolument sphérique et emboîtait exactement le dessus du crâne. Avec la barrette on laissait les cheveux épars (fig. 99). Les auteurs du temps désignent-ils ce genre de coiffure quand ils parlent des chapels d'orfroi? On peut le croire, ces petites calottes constituant un porter élégant.



Fig. 98. — Eléonore de Guyenne, statue de l'abbaye de Fontevrault.

Elles se garnissaient soit d'une broderie, soit d'un galon brodé, et comme l'orfroi n'est autre chose qu'un galon brodé on dut appeler chapel d'orfroi une barrette, soit garnie, soit faite toute entière d'orfroi.

On sait que ce galon se fabriquait en toute largeur. Les orfrois de Chypre variaient entre 30 et 50 centimètres de largeur; rien d'étonnant à ce qu'on découpât des barrettes dans ces larges bandes, chose d'autant plus vraisemblable que certains auteurs emploient le mot seul d'orfroi pour désigner un objet à mettre sur la tête:

Bien fu vestue de paile de Diterne
Et un orfroi a mis dessus sa tête

dit le roman de Garin d'une jeune personne (1180).



Fig. 99. — Barrette, d'après une miniature du XIIe siècle.



Fig. 100. — Barrette du XIIIe siècle.

Nous trouvons l'orfroi encore porté un siècle plus tard. Jean de Meung en parle souvent et toujours comme d'une coiffure élégante, telle que celle de cette jeune danseuse de Karole, du *Roman de la Rose :*

Et un chapel d'orfroi eût neuf
Le plus beau fut de dix-neuf
Jamais nul jour ou je n'avoye
Chapeau si bien ouvré de soye,
D'un samit qui est tout dorés
Fu ses cors richement parés.

Voilà bien la calotte d'orfroi nettement définie (fig. 100).

On l'embellissait d'une couronne de roses.

La rose du roman, la charmante Bel-Accueil porte

Un chapel de roses tout frais
Ot dessus le chapel d'orfrois

Plus loin encore Oiseuse, la belle nonchalante, ouvrant la porte à l'Amour est représentée

D'orfroi ot un chapel mignot
. . . .
Sur ses treces sores (1) . . .

Remarquons en passant qu'au moyen âge nulle beauté n'eût semblé parfaite sans les cheveux blonds, et de fait il y avait peu de chevelures noires en ce temps-là. Etait-ce l'effet de la teinture ?

Il est probable qu'on usait dès lors de beaucoup d'artifices de coquetterie, car un moine grec appelé Zonare, qui écrivit au XIIe siècle, se plaint de ce que les chrétiens de son temps se faisaient tondre la tête pour la couvrir d'une perruque ou bien encore se teignaient les cheveux.

Cette blonde Oiseuse ne fait pas grand'chose de ses dix doigts. Elle s'occupe surtout de sa jolie tête :

Son chief trécié moult ricement
Quant de s'ière bien pignée
Et bien parée et atornée
Elle avait faite sa journée.

Les chapels d'orfroi nous ont conduit un peu loin, car le Roman de la Rose a été écrit entre 1290 et 1300. Il nous faut donc revenir un moment sur nos pas afin de terminer l'étude des coiffures antérieures.

Au XIIe siècle on remplaçait souvent le cercle d'or par un galon ou un ruban brodé. Les longues tresses qui formaient toute la coiffure des femmes et pouvaient se défaire facilement exigeaient l'adjonction d'un ruban pour les maintenir.

(1) Sore, couleur blonde.

Afin d'empêcher que le ruban ne remontât on enfonçait un peigne derrière la tête.

Ce peigne s'appelait fraiseau ou fréseau. Il était généralement élégant de forme et en métal, or, argent ou bronze (fig. 101).

Il fut naturellement abandonné quand disparut la coiffure à longues tresses. On appelait aussi fréseau une garniture bouillonnée qui ornait les côtés du bliaud.

Au commencement du XIIIe siècle on voit surgir le mortier,



Fig. 101. — Dame avec fraiseau, d'après un monument du temps.

appelé par certains auteurs chaperon, car les désignations des coiffures sont souvent difficiles à classer. Entre le mortier et le chaperon il n'y eut primitivement aucune différence, sinon que le chaperon était exclusivement de laine ou de coton et prenait le nom de mortier quand il était fait de velours.

Une miniature de manuscrit du XIIIe siècle de la bibliothèque de Bourgogne nous montre deux chaperons ou mortiers, rattachés par une mentonnière (fig. 102). Souvent une bande d'étoffe ou un voile pendait par derrière. Un peu plus tard on plaça le mortier au-dessus de la résille. On plissait partout l'étoffe qui le recouvrait

et alors il ressemblait tout à fait à la toque de nos avocats. Le mortier primitif est encore porté dans la magistrature et l'on sait ce qu'on appelait en France président à mortier, aux beaux jours des parlements (fig. 103). Le mortier ou chaperon jouit d'une grande vogue pendant tout le cours du XIIIe siècle et une partie du XIVe.

Marguerite, femme de Louis IX, portait à son sacre un haut mortier de samict brun à filets d'or terminé par une couronne de fleurs de lys d'or.

Enfin ce même mortier était aussi d'un usage général en Italie.



Fig. 102. — Dames en mortier, d'après une miniature d'un manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne.

On en rencontre souvent dans les manuscrits et sur les monuments (fig. 104). Il est plus bas que celui des Françaises et ordinairement accompagné d'un joyau ou autre ornement placé sur le front. Le voile est attaché par dessus. Cette manière de mettre le voile se retrouve dans plusieurs peintures du temps.

Peu de temps après l'apparition des chaperons ou mortiers parurent les filets, appelés aussi crépines. Le filet n'est pas une invention moderne. Il est d'un âge très vénérable, mais après avoir brillé à Rome pendant de longs siècles, il avait sombré avec l'empire romain et toute trace de sa transparente person-

nalité fut perdue jusque vers 1230, époque à laquelle nous le voyons reparaître et se prêter aux coiffures les plus diverses. Les premiers filets furent très simples. Ils étaient en gros fil ou cordonnet de soie, en petits galons, voire même en fil d'or, mais sa forme resta longtemps la même. On bourrait le filet de cheveux sur les côtés, de manière à représenter deux boules sur chaque oreille.

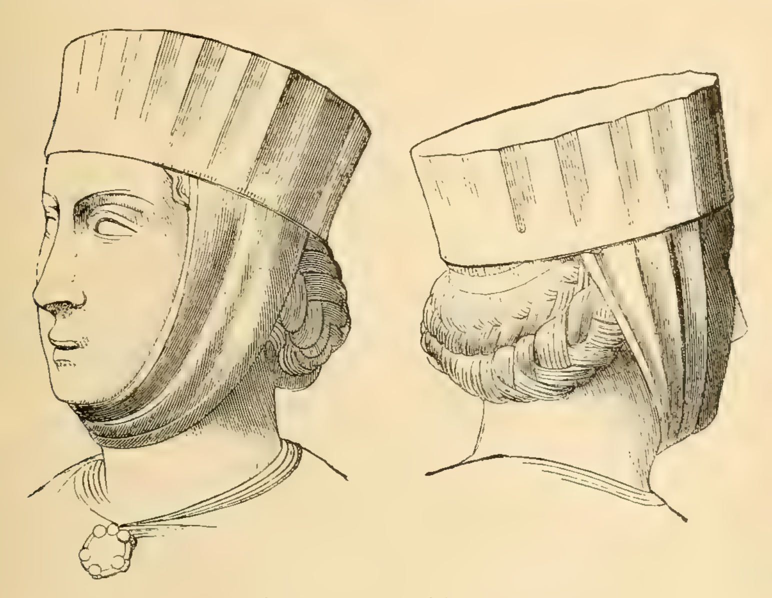


Fig. 103. — La coiffure en mortier.

Quand les cheveux ne suffisaient pas à remplir ces bouffants on comblait le vide à l'aide d'étoupe, de crin ou de faux cheveux.

La crépine recouvrait entièrement la tête, sauf par devant où l'on faisait ressortir soit une rangée de petites boucles, soit une mèche formant bandeau sur le front (fig. 105).

La mode des bouffants persista de longues années en France. On les agrandit, on les plaça plus haut, plus bas, tout en arrière ou par devant, mais les bouffants n'en restèrent pas moins en honneur jusqu'au XVe siècle, époque à laquelle ils prirent le nom de *cornes* et enfantèrent ces coiffures fameuses, qui parurent le comble de la folie féminine.

On portait les bouffants de plusieurs manières. Quelquefois ils recouvraient les tempes et se portaient au-dessus des oreilles. D'autres fois on les roulait et on les renfermait dans une espèce de sac assujetti par une mentonnière ou un bandeau de toile ou de coton (fig. 106).

Les femmes du peuple ou des classes inférieures ne se montraient jamais en cheveux; cette manière de se coiffer paraît avoir été réservée exclusivement aux dames nobles (fig. 109).



Fig. 104. — Coiffure d'après une mosaïque de l'église Saint-Marc à Venise.

Enfin on portait une guimpe ou une coiffe de laquelle on faisait ressortir les cornes de chaque côté (fig. 107).

On commençait par ramener les deux côtés des cheveux sur la figure et quand la guimpe était « enfourmée » on replaçait les bouffes sur l'étoffe même en les assujettissant au moyen d'épingles (fig. 108).

Enfin le filet se portait aussi avec une étroite mentonnière attachée à un bandeau.

A la place du filet on se servit bientôt de galons larges qui finirent par cacher entièrement les cheveux sous leurs croisillons;

on mit aussi les cheveux dans un sac fait d'étoffe très riche et finement brodée. Le cercle d'or le retenait sur la tête (fig. 111).

Ces sacs, comme les galons, les orfrois, les semis brodés étaient souvent l'ouvrage des dames. Les longs séjours au fond de châteaux isolés favorisaient beaucoup les travaux de ce genre. Non seulement les dames brodaient de menus objets mais elles ne reculaient pas devant la confection des immenses tapisseries qui devaient orner les murs de leurs appartements.

Déjà au IXe siècle on vantait les broderies de l'impératrice Judith. Dans le roman de la Violette, la jeune fille du bourgeois Marate travaille dans la chambre de son père à une étole sur laquelle elle brode mainte croisette et maintes étoiles. Quel soin, quelle patience n'apportait-on pas à ces travaux lorsqu'ils étaient destinés au bien-aimé! On lui brodait des écharpes, des gants, des manches, des lacs, qui devaient lui être des souvenirs précieux, des porte-bonheur, quand il s'en allait au loin à la guerre ou dans les courses d'aventures si fréquentes en ces temps troublés. Aussi, pour les rendre plus précieux, on mêlait à la soie ses propres cheveux.



Fig. 105. — Dame en crépine et cheveux bouclés, d'après un manuscrit du *Roman de la Rose* de la bibliothèque royale de Bruxelles.

Voyez la fille du roi de Perse, dans le roman de l'Escouffle; elle n'a pas donné son cœur à demi, la France l'a pris tout entier; car son ami est un Français et pour lui elle a brodé une écharpe :

> Jamais en quel lieu que je soie
> N'arrai parler d'une plus riche.

Une agrafe d'or la retient près du poing, elle est massive et ornée de deux léopards. Sur le riche tissu se déroule une guirlande de glaïeuls entourant des lettres faites des cheveux de la belle, cheveux si blonds et si fins qu'on les croirait en or et

ces lettres disent que la gente princesse a fait ce travail pour son ami.

Combien pareilles écharpes devaient être chères à ceux qui les portaient !

Toutes les écharpes n'avaient pas une aussi grande valeur. Il en était de vulgaires dont s'enveloppaient les femmes du peuple,



Fig. 106. — Dame en crépine et bandeau, d'après un manuscrit du XIIIe siècle de la bibliothèque royale de Bruxelles.



Fig. 107. — Dame noble d'après le *Roman de la Rose,* manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles

servantes, duègnes et en général celles que leur position obligeait à garder la tête couverte. Ces écharpes après avoir entortillé le cou faisaient le tour du visage, simples morceaux d'étamine ou d'autre étoffe souple à la portée de toutes les bourses. On les nouait à sa fantaisie, sur le côté ou par derrière (fig. 112).

Dans les couches sociales plus élevées, la mode de se couvrir la tête se répandit de plus en plus surtout en Allemagne, en France, en Belgique et en Angleterre. La mentonnière s'était

agrandie et devenait la guimpe, objet d'usage universel, excepté pour les jeunes filles, qui continuèrent à porter les cheveux au vent ou tressés et arrangés avec grâce autour de la tête.

Les guimpes se divisèrent en plusieurs genres et il y eut la guimpe monastique et la guimpe des femmes du monde.

La guimpe monastique se portait avec le voile, soit simplement autour du cou retenant le voile dont elle cache les bords (fig. 113), soit qu'elle se relève autour du visage, en formant des plis nombreux. C'est le type sur lequel toutes les coiffures



Fig. 108. — Femme du peuple, d'après le même manuscrit.



Fig. 109. — Dames nobles, d'après une miniature d'un manuscrit du XIIIe siècle de la bibliothèque royale de Bruxelles.

religieuses se sont modelées, avec quelques modifications de peu d'importance (fig. 114).

Le voile religieux n'était pas toujours de lin ou de coton, on en voyait en laine légère, en étamine ou en tiretaine, plus rarement en soie, mais dans ce cas toujours en simple cendal noir. Le costume monastique était dès lors choisi et fixé par chaque règle, comme un uniforme destiné à distinguer les divers ordres ou congrégations.

La guimpe laïque n'était guère portée par les jeunes femmes aux XIe et XIIe siècles. Elle composait surtout la coiffure des matrones, des veuves, des femmes plus spécialement dévouées

aux œuvres de piété. Sa simplicité contrastait parfois avec la somptuosité des robes de damas ou de velluiau, à l'orfroi enrichi de cabochons et de perles (fig. 115).

La vie des femmes en ces temps de guerres constantes était austère et dure. Si elles gardaient le foyer pendant les absences



Fig. 110. — Dame noble, d'après le *Roman de la Rose*, manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne.

si fréquentes de leurs belliqueux maris, elles devaient rester enfermées dans leurs manoirs sous peine de s'exposer à être surprises par les ennemis, les brigands, les maraudeurs de toutes espèces qui rôdaient partout où ils flairaient une proie.

Le cercle étroit où elles pouvaient dépenser leur activité se réduisait presque toujours à l'enceinte du château. Là se trouvait leur petit royaume, composé de quelques hommes d'armes, de serviteurs, de serfs ; heureuses si quelque clerc, prêtre ou moine abrégeait les moments d'ennui en lisant tantôt les psaumes ou les écrits des saints pères, tantôt les chants héroïques des ménestrels, ou les récits naïfs du roman de chevalerie (fig. 116).

Lorsque la châtelaine était obligée de sortir, elle n'avait pour la porter qu'un cheval ou une litière. Or la litière n'était pas toujours praticable dans les chemins qu'il fallait parcourir. Le cheval était plus sûr et d'usage plus fréquent. Alors, vêtue de son bliaud de drap, d'une chape à capuchon ou d'un manteau et d'une aumusse bien chaude, armée d'une canne en pommier à grosse tête ciselée, qui lui servait d'appui ou de défense, la dame, suivie de son escorte, se mettait bravement en route.

Parfois force lui était de descendre de sa monture et de la



Fig. 111. — Noble dame d'après une miniature d'un manuscrit du XIIe siècle.





Fig. 112. — Femmes coiffées d'écharpes, d'après un manuscrit du XIIIe siècle de la bibliothèque royale de Bruxelles.

tirer par la bride ou bien encore de manier le bâton pour tenir en respect les ribauds et les mendiants suspects, qui infestaient les mauvaises routes. Il faut croire que les femmes savaient très bien se servir de ces gros bâtons, trop bien parfois, puisqu'on raconte que l'irascible Constance, seconde femme du roi Robert, creva les yeux de son confesseur avec une canne de cette espèce.

En Italie même, ce pays qui, de tous temps, a passé pour l'asile de la magnificence et des richesses, les mœurs étaient alors d'une simplicité rustique.

Un auteur du commencement du XIIIe siècle, Ricobaldo, rapporte qu'au temps de l'empereur Frédéric II, il n'était pas rare de

voir deux époux appartenant à la noblesse manger dans la même assiette de bois, et ne posséder dans leur ménage qu'un ou deux verres à boire.

La nuit, la table était éclairée au moyen d'une torche tenue par un valet. Les toilettes des hommes et des femmes étaient de valeur minime. L'or et l'argent ne se mêlaient aux habits qu'en petite quantité et seulement lorsqu'ils appartenaient à de très grands seigneurs.



Fig. 113. — Sainte Alène d'après son tombeau situé à Forest (Belgique).

Les filles se mariaient avec une dot exiguë et leur trousseau se composait d'une jupe de droguet (pignolato) et d'une guimpe en linon, sans aucun ornement de tête. Mariées, elles s'entouraient les tempes et les joues de larges bandes nouées sous le menton.

Le Dante se faisant raconter par son ami Cacciaguida la manière de vivre de la société de Florence vers l'an 1200, nous transcrit ses paroles :

« On n'y voyait ni chaînettes, ni « couronnes, ni brodequins, ni riches « ceintures d'or, rien enfin de nature « à attirer les regards plus que la personne. La naissance d'une « fille n'effrayait pas encore ses parents ; car l'heure nuptiale « n'avait pas à sonner avant le temps, ni la dot à se grossir « hors de toute raison. Tenant tout le jour la quenouille et le « fuseau en main, les femmes des plus grands citoyens se sépa- « raient du miroir sans que leurs joues offrissent la moindre trace « d'enluminure. »

Et plus tard, en 1250, Jean Villain disait dans ses vers :

« En ces temps-là, les citoyens de Florence vivaient sobrement « de mets grossiers avec une petite dépense; leurs mœurs « étaient simples et rudes; les femmes s'habillaient de gros « drap et beaucoup d'hommes portaient des peaux d'animaux.



Fig. 114. — Abbesse du XIIe siècle, statuette d'une châsse de l'époque.

« Le dames florentines ne portaient pas d'ornements. Celles du « plus haut parage se contentaient d'une robe très étroite de « grosse étoffe écarlate, avec une ceinture à l'antique serrant la « taille. Elles avaient pour pardessus unique un manteau doublé « de vair avec un collet qu'elles rabattaient sur la tête. Les « femmes des classes inférieures s'habillaient également d'une grosse « étoffe de Cambrai verte et on leur donnait d'ordinaire cent « livres de dot; la dot de 200 livres était réputée fort riche, « celle de 300 splendide; et la plupart des jeunes filles qui se



Fig. 115. — Deux coiffes en guimpes d'après des tombeaux du XIIIe siècle.

« mariaient avaient 20 ans au plus. Telles étaient alors réelle- « ment la manière de se vêtir, les mœurs et les habitudes « simples des Florentins avec leur âme loyale et leur bonne foi « réciproque. »

Déjà peu d'années après, un auteur commentant le Dante disait : « Les boulangères ne portaient point alors de perles ni de « brodequins, comme elles le font aujourd'hui à Gênes et à Venise. »

Le luxe augmenta avec une telle rapidité que vers le milieu du XIIIe siècle un auteur anonyme rapporte qu'à Padoue, au temps d'Ezzelin, les hommes commencèrent à porter des mitres, des capuces à becs et des surcots valant plus de 20 sous la brasse. Les jeunes gens nobles se mirent à traiter les dames, à les servir, à leur donner des fêtes et des tournois. Dans les châteaux

on tenait des cours splendides. Les femmes avaient renoncé à la grosse jupe de droguet crépu; les robes de linon fin prirent une grande vogue; on dépensa jusque 50 à 60 brasses pour un vêtement, selon sa fortune.

Le bourgeois qui aurait eu l'audace de se présenter à une



Fig. 116. — Noble dame du XIIe siècle.

dame de l'aristocratie eût été souffleté par les nobles. Un noble courtisant une bourgeoise ne pouvait l'introduire à la danse sans y être formellement autorisé.

Il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre les criti-

ques des historiens sur les temps présents comparés aux temps antérieurs. Les abus qui frappent nos yeux paraissent toujours beaucoup plus grands que ceux du passé. Il y eut certainement des siècles de luxe et de dépenses excessives, mais à toute époque de l'histoire humaine, il exista des amateurs de magnificences, des fanatiques du plaisir et du faste, des prodigues et des dissipateurs, comme aussi d'honnêtes gens économes, des esprits austères, des calculateurs prudents et prévoyants.

C'est ainsi que côte à côte pouvaient exister deux centres de caractères et de mœurs très différents. Cependant, avant le XIII[e] siècle, il faut le reconnaître, la vie était partout simple et frugale. C'est vers 1200 qu'on commença à prendre goût aux attraits de la société. Les petites cours des princes, des grands seigneurs attiraient autour d'elles les fils de grandes familles. La chevalerie commençait brillamment. Elle voulut fêter les dames. Elle les conviait à toutes ses solennités. Pas de création de chevaliers, pas de joutes, ni de passes d'armes sans la présence d'une foule de dames. Bientôt on inventa les cours d'amour, les réunions de danse. Les trouvères, les troubadours donnèrent des assauts poétiques. Autant d'occasions de rassembler une société nombreuse et choisie. Le résultat fut une poussée violente vers le luxe et la somptuosité.

En France le roi saint Louis y mit le frein le plus efficace en pratiquant lui-même la simplicité qu'il prêchait. Comment résister à un roi, qui, congédiant une grande dame après une audience, lui disait :

« Madame, je prendrai votre affaire à cœur; mais j'y mets une condition : c'est que vous même prendrez plus cure de votre salut. La beauté du corps n'a qu'un jour et passe comme la fleur des champs. On a beau faire, on ne saurait la rappeler. Pensons donc à la beauté de l'âme, fleur immortelle qui jamais ne se flétrit. »

L'Italie, malgré toutes les misères engendrées par les rivalités politiques et les dissensions intestines qui la ravageaient, était

devenue, vers le XIIIe siècle, un foyer brillant de plaisir et de magnificence.

Les croisades ramenèrent un instant la vogue des étoffes d'Orient. Les modes se prêtèrent à ce goût des étoffes légères et soyeuses, tissées d'or ou ornées de couleurs vives.

Les récits du temps ne nous parlent que de belles dames vêtues de bliauds

Painturez à or fin

ou de pourpre d' « Aumarie », de draps de soie à grandes « bendes de fin or », ou

D'Abilant à oysieaux colorés
De pierres précieuses tôt entor orlés.

Toutes ces belles étoffes servaient aux voiles, aux guimpes, aux mentonnières, ou bien remplaçaient les filets à bouffants et recouvraient les mortiers et les barrettes.

Les bouffants étaient dégénérés en cornes. Au lieu d'être simplement retenus dans un filet, ils était entièrement cachés dans un sac d'étoffe de soie plus ou moins somptueux et sur ce sac même on posait soit un filet de cordonnet d'or, soit un réseau de petits galons d'orfroi. Naturellement cette coiffure n'était portée que par les grandes dames.

En Espagne prévalait la mode des coiffures très élevées. Sans doute le voisinage des Maures aux vastes turbans n'était pas sans influence sur le costume des chrétiens; tout le luxe de la Péninsule s'était réfugié chez les sectateurs de Mahomet, ce n'était guère que chez eux qu'on trouvait des parures brillantes. Les femmes chrétiennes n'avaient pas les recherches de vêtements des belles Abencerrages. Le peu de documents qu'on possède sur elles, nous les montrent simplement vêtues de longues robes unies, chargées de hautes coiffures rondes en étoffe brodée ou ornées de galons et de perles posés sur les cheveux épars et assujettis par une mentonnière (fig. 117).

Le vêtement le plus important, le plus universel, le plus

estimé pour son utilité pratique pendant tout le moyen âge est certainement le capuchon. Grands ou petits, riches ou pauvres, tout le monde s'en servait et aucun objet de toilette n'eut un règne aussi long. La mode lui fut clémente parce qu'en dépit de



Fig. 117. — Coiffures espagnoles tirées d'un manuscrit de l'Escurial de 1275 intitulé : *les Cantiguas de Nuestra Señora.*

sa versatilité, elle devait se plier au climat de nos contrées, pour lequel le capuchon semble avoir été expressément inventé.

Il nous faut consacrer une étude spéciale au capuchon, son rôle important l'exige. Il compte de nombreuses catégories dont voici les principales :

L'*aumusse*, la *cape*, la *chape*, le *caperon*, le *chaperon*, le *capuchon*, la *goule*, le *gouleron*, la *cagoule*, la *gonelle*, l'*esclavine*,

la *hucque*, le *fond de cuve,* que nous confondons dans notre langage actuel sous le nom général de capuchon.

Entre la cape, la cagoule, la hucque, il est malaisé de distinguer un type générateur, cependant nous pouvons diviser ces variétés en deux catégories, le chaperon proprement dit et le chaperon à manteau.

Le caperon, le capuchon, la hucque étaient des vêtements uniquement destinés à couvrir la tête et les épaules. Nous laisserons de côté ceux de ces couvre-chefs plus spécialement portés par les hommes comme la cagoule, le gouleron, ainsi que l'aumusse, cette dernière étant devenue le capuchon ecclésiastique, que les femmes reprirent un siècle plus tard.

Les manteaux ou surtouts munis de capuchons se nommaient la gonelle, la cape, la cagoule et l'esclavine.

Le capuchon a une origine très ancienne, on en voit déjà sur des monuments gallo-romains. Il fut porté pendant les xe, xie, xiie et xiiie siècles autant par les hommes que par les femmes.

La fantaisie et la mode n'eurent aucune part à sa naissance, sa raison d'être fut la nécessité de se pourvoir d'un vêtement commode et indispensable pour le voyage et contre le froid (fig. 118).

Les premiers capuchons ou chaperons furent très simples de forme. On ménagea vers la pointe du vêtement un trou dans lequel passait la figure. Le reste de l'étoffe se plissait au cou et abritait les épaules (1). Il était alors en drap, de camelin ou en brunette.

Quand il faisait chaud, on l'ôtait et on le laissait tomber sur l'épaule ou autour du cou. Les femmes le portaient aussi ouvert entièrement sur le devant; la pointe seule était cousue; en cet état il ressemblait au capulet des Béarnaises. Le capuchon ouvert se mettait avec une gorgière. Toutes les classes le portaient

(1) Voyez pour la coupe des capuchons, Violet-Leduc, *Mobilier français*, art. Aumusse, tome. III, page 36 et Chaperon, tom. III, page 131.

de la même façon, le peuple comme la bourgeoisie ou la noblesse (fig. 119). Point d'autre différence que dans le tissu dont il était fait.

Vers le XIIIe siècle, le capuchon des nobles est en soie épaisse. Les femmes du peuple avaient adopté le capuchon dès le Xe siècle; elles le gardèrent fidèlement pendant tout le moyen âge et ce ne



Fig. 118. — Capuchons du XIe et du XIIe siècle.

fut qu'à la Renaissance qu'elles commencèrent à l'abandonner pour la coiffe et le bonnet.

Peu à peu les formes du manteau se modifièrent, la fantaisie s'en mêla et imagina des variantes sans nombre, surtout dans les XIVe et XVe siècles. Du XIe au XIVe, il resta à peu près ce que nous le voyons ici.

La hucque était un grand camail pourvu d'un capuchon. Son nom de hucque date du XVe siècle.

La gonelle a une origine très ancienne. Elle avait la forme d'une chape, c'est-à-dire d'un manteau arrondi avec un vaste

capuchon ou cagoule. Ouverte par devant, elle rappelle assez bien les limousines des paysans français. On en attribue l'invention aux Gaëls, ce nom se trouvant déjà dans le vocabulaire gaëlique le plus ancien.

Les paysans portaient la gonelle assez courte. Chez les nobles elle était plus ample et souvent fourrée. On appelait également gonelle le capuchon des femmes du XIV[e] siècle, couvrant seulement la tête, ou la pèlerine sans capuchon qu'elles mettaient pour monter à cheval et se garantir de la pluie et du brouillard.



Fig. 119. — Capuchon de femme du peuple, d'après une miniature du XIII[e] siècle.



Fig. 120. — Dame en capuchon, d'après une miniature du XIII[e] siècle.

La différence entre l'esclavine et la gonelle consiste en ce que celle-ci n'est qu'une pèlerine à capuche, tandis que l'esclavine a la forme d'un paletot à manches également muni du capuchon.

Tous les capuchons n'étaient pas nécessairement terminés en pointe. Il en était qui s'arrondissaient comme la tête. Quelques femmes les faisaient très larges, et les retenaient sur le front avec une espèce de bandeau ; les nombreux plis de l'étoffe retombaient alors de chaque côté du visage (fig. 120). D'autres capuchons également arrondis sur la tête étaient très courts et ressemblaient à des bonnets auxquels on aurait ajouté un bavolet; les statues de l'église de Saint-Denis nous fournissent plusieurs

spécimens du genre, entre autres la statue de Blanche, fille de Philippe de Valois, morte en 1371, et de Marguerite de Flandre fille de Philippe le Long, morte en 1382 (fig. 121).



Fig. 121.
Blanche de Valois, d'après sa statue à St-Denis.

Tel fut le capuchon du XIIIe siècle, humble compagnon de voyage ou de travail d'abord, ami du manant comme du gentilhomme, lorsque la bise soufflait sur les grandes routes et quand la neige encombrait les rues de la vieille cité, mais surtout fidèle serviteur du bourgeois qui finit par l'adopter à titre de signe distinctif de sa position sociale.

La forme pacifique du capuchon convenait du reste aux classes moyennes, qui n'avaient que faire de coiffures guerrières considérées par elles avec une sorte d'horreur.

Il surpassait en confort la barrette trop petite pour préserver des atteintes du froid.

D'ailleurs son ampleur et l'étoffe cossue dont elle était faite lui donnaient une sorte de physionomie digne et tranquille, qui convenait au bon marchand de Londres et au riche négociant brugeois.



Fig. 122.
Béatrix de Bourbon, reine de Bohême † 1383, d'après sa statue détruite à la Révolution.

Les bourgeoises s'en contentaient-elles toujours ? Il paraît que non, si l'on en juge par les décrets, les ordonnances, les lois somptuaires dont il fut si fréquemment l'objet, depuis le Xe siècle jusqu'à la Révolution française.

On n'est pas jeune, riche, jolie et avenante pour se cacher le visage au fond d'une aumusse de moine, se disaient les jolies filles des cités, et comme plusieurs d'entre elles appartenaient à des familles opulentes, possédant de beaux et bons écus, elles ne se faisaient pas faute de se parer de belles robes de samit ou de tiercelin, de fourrer leur peliçon de vair, de poser sur leurs cheveux dorés un beau cercle tout scintillant de pierreries.

Aussi quels cris dans la noblesse pour empêcher ces audaces et ces téméraires usurpations. Peut-on permettre qu'une fille de roture soit aussi belle que la femme d'un chevalier?

Ecoutez ce concert de prohibitions et de menaces :

— « Défense aux bourgeois de porter de la soie, du velours, du satin, du paile, du damas, défense même de porter du drap fin, défense de fourrer les robes de vair ou de gris, défense de porter



Fig. 123. — Coiffure en cheveux de la fin du XIII[e] siècle.

couronnes ou joyaux, ou ceintures dorées, ou queues à la robe, ou broderies aux voiles. Défense d'aller en litière, de se faire éclairer avec des flambeaux, de porter armes nobles (1). Les défenses se multiplient, se hérissent de pénalités, font rage et tempête et..... n'obtiennent rien.

L'histoire des lois somptuaires a été la même en tous temps et en tous pays. Les mœurs ne se corrigent pas à coups d'ordonnances ou de décrets. La contrebande des passions a toujours eu

(1) *Ordonnances* de Philippe le Bel

raison des obstacles humains que tous les régimes, empereurs, rois ou républiques ont essayé de lui opposer. Elle les franchit effrontément, se glisse en dessous, les tourne ou les paralyse. Sisyphe en son vivant a dû faire des lois somptuaires.

Mais ce livre n a aucune prétention à la philosophie. Retournons donc à nos coiffures.

La fin du XIII[e] siècle vit un instant les guimpes tomber devant



Fig. 124. — Jeune fille coiffée en cheveux tressés, d'après une miniature du *Roman de la Rose*, manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles. — XIII[e] siècle.

la coiffure en cheveux. Les jeunes femmes s'étaient vite fatiguées de cacher leurs belles tresses sous les chiffons qui les sanglaient. Leur esprit inventif imagina une coiffure charmante qui, malheureusement, ne dura pas longtemps. Cette coiffure et ses dérivés se composaient d'une ou deux grosses tresses. Quand on ne formait qu'une seule natte de tous les cheveux, on l'arrangeait (fig. 123) en diadème autour du front. Mais lorsqu'on séparait la chevelure

en deux pour en faire deux tresses, on remontait celle-ci de chaque côté des joues, après les avoir croisées derrière.

La jeune Bel-Accueil qui présente à l'Amour une feuille verte de rosier, d'après une miniature du *Roman de la Rose*, est chez elle et n'a rien sur la tête que sa parure de blonds cheveux. Cette coiffure si gracieuse et si élégante ne garda pas longtemps sa charmante simplicité (fig. 124).

Tel est le monde, croyant toujours progresser et s'apercevant trop tard qu'il n'est arrivé qu'au ridicule.

L'abondance de belles chevelures à cette époque indique assez qu'on les cultivait avec zèle. L'erreur est grande de ceux qui se figurent que les soins de propreté, d'hygiène et même de coquetterie étaient inconnus au moyen âge. Non seulement les familles opulentes et aisées avaient des bains chez elles, mais encore chaque ville possédait des étuves publiques où les moins riches pouvaient se donner le luxe d'être propres. Les couvents en possédaient à l'usage des moines et des étrangers.

On méprisait les gens malpropres et ceux qui osaient se présenter dans une réunion, les vêtements et les cheveux en désordre.

Dans le *Dict de la contenance des fames* on lit :

Or est lavée, or est peignée,
Or est coifée, or est tréciée,
Et mult la tendrait à desdaîn,
S'elle n'avait souvent le bain.

Le *Roman de la Rose* vante la femme d'ordre, sage et soigneuse. Bien plus soigneuse encore doit-elle être de sa personne « s'ele n'est belle de visage. »

Elle doit prendre attention à ses « beles treces » blondes :

Et tout le haterel (nuque) derrière
Quand bel et bien tréciée le sont,
C'est une chose moult plaisant
Que beautés de chevelure
Toujours doit fame mettre cure.

Avec le culte de la chevelure revient naturellement la vogue des peignes ornementés si appréciés des Francs. Ils sont généra-

lement en ivoire ou en buis. L'art leur consacre son travail le plus délicat, il les sculpte, les cisèle, les orne de cent façons. Quelques-uns sont à secret et renferment toute une trousse de toilette; d'autres sont si précieux qu'on les met dans un écrin. Il y en a à grandes dents et d'autres à petites dents fines; leur complément, c'est la *gravouère* ou broche, objet pointu qui sert à tracer la raie bien droite au milieu des cheveux. On fait la gravouère en ivoire, en cristal, en argent, on la garnit d'or et même de pierreries.

Dans sa trousse de toilette, Clémence de Hongrie possédait une gravouère de cristal garnie d'or.

On avait un « jeu de peignes » comme nous avons maintenant des jeux de brosses.

Certains comptes de Charles V nous apprennent qu'un jeu de onze peignes d'ivoire « garnis de petits peignes » et de gravouères avoit coûté sept sous parisis.

On paie en 1316 à Huet le Barbier septante-quatre sols pour un peigne, un miroir, une gravouère et un *fourrel* de cuir bouilli. Cet attirail de toilette capillaire était souvent enfermé dans de somptueux écrins.

Voyez la trousse de la Reine; elle consiste en « un écrin de « cuir bouilli, poinçonné et « armoié » aux armes de la Reine, « pendant à deux gros lacs de soie, garni de trois peignes, un « miroir et une broche ou gravouère. »

La ligne formée par la gravouère s'appelait grève :

Gaieté li remet devant
Et sont gent cors, et son talent,
Sa face blanche, son doux riz,
Sa belle bouche comme lys,
Ses eux vairs et ses sourcils
La grève droicte en la cervis (1).

La première occupation de la femme après son lever était sa toilette.

(1) *Roman d'Athys*, 1160.

Elle ne sort pas de son appartement avant d'être bien coiffée.

La grève de mon chef
Faites la grève au lever.

dit Gautier de Bibelswarthe.

Si les cheveux ne sont pas assez fournis elle recourt aux cheveux d'emprunt :

Que fame est trop fole musarde
Qui forre son chief et se farde
Por plere au monde.
Fame n'est pas de péchié monde
Qui à sa crine noire ou blonde
Selon nature
Qui i met s'entente et sa cure
A ajouster une forreure
Au lieu de treces.

La vieille du *Roman de la Rose* recommande à Bel-Accueil de ne pas laisser tomber ses beaux cheveux, car on lui apporterait pour les remplacer des cheveux de morte ou des bourrelets de soie blonde pour bourrer sa crépine et se faire des cornes sur les oreilles. (1)

Quand l'âge fait tomber les cheveux, il ôte au teint sa fraîcheur et sa jeunesse (fig. 125).

L'art de remédier à cette dernière misère était aussi connu au moyen âge. Le fard était d'un usage journalier. Les élégantes avaient des boîtes fermées pour les fards et les onguents. Comme le dit un trouvère en parlant des femmes :

Et enluminent lor visage
Et vous font tendre le musage
Por esgarder.....

Les parfums étant le complément des bains, des fards et des onguents, nous ne nous étonnerons pas qu'ils aient été en grande vogue au XIIIe siècle.

(1) Ce nom de cornes s'appliqua daus la suite à toutes les coiffures bouffantes en large.

En tous temps et en tous lieux, le désir de plaire est inhérent à la nature féminine et si la coquetterie, qui n'est autre chose que la recherche des moyens de satisfaire ce désir, trouve déjà des censeurs rigides parmi le sexe fort, même lorsqu'elle est



Fig. 125. — Tristece, figurine d'une miniature du *Roman de la Rose.*

contenue dans des bornes légitimes, quelle tempête d'imprécations ne soulève-t-elle pas pour peu qu'elle tombe dans l'excès et mène au désordre! Les moralistes sont faits pour courir sus aux abus. Jamais à aucune époque plus qu'au moyen âge ces austères défenseurs de la famille et de la société ne s'occupèrent davantage de la toilette des femmes et jamais celles-ci ne furent en butte à d'aussi virulentes apostrophes.

— « Voyez, s'écrie l'un d'eux, en 1273, voyez cette femme, « une de ces femmes parées qui sont l'instrument du diable.

« En l'apercevant, ne la prendrait-on pas pour un chevalier « se rendant à la Table Ronde? Elle est si bien équipée de la « tête aux pieds! Regardez ses pieds, sa chaussure est si étroite!

« Regardez sa taille, c'est pis encore! Elle serre ses entrailles « avec une ceinture de soie, d'or et d'argent telle que Jésus-



Fig. 126. — Noble dame avec couronne, d'après un ivoire du XIIIe siècle.

« Christ, ni sa bienheureuse mère, qui était pourtant de sang « royal, n'en ont jamais portée.

« Levez les yeux vers sa tête, c'est là que se voient les « insignes de l'enfer! Ce sont des cornes, ce sont des cheveux « de morts, ce sont des figures de diables......

« Elle ne craint pas de se mettre sur la tête les cheveux « d'une personne qui est peut-être dans l'enfer ou dans le purga- « toire et dont elle ne voudrait pas pour tout l'or du monde « partager une seule nuit la couche » (fig. 126).

Déjà sous le règne du roi Robert, Guillaume, abbé de Saint-Benigne, à Dijon, reprochait à la reine Constance d'avoir apporté la dissolution et la perturbation des mœurs à la cour de France, en y introduisant des modes dépravées et un luxe inconnu jusque-là.

Lors des croisades, les femmes déployèrent une ostentation de toilette qui dut singulièrement contribuer aux désordres trop fréquents qui se produisirent dans ces nobles guerres. Les princesses rivalisaient de luxe. Elles marchaient à la tête des troupes en grand apparat. L'une d'elles mettait des chaussures d'un tel prix et si richement brodées qu'on ne l'appelait que la dame aux jambes d'or.

Écoutez la description du costume d'Urrasque, princesse de Constantinople, d'après Parthénopix de Blois :

— « Robe de samict vermeil, à demi lacée, laissant voir la « blancheur de la chemise béant, mantel de samict frais, fourré « à petits points rouges et blancs d'hermine et de zybeline, « relevé de saphyrs..... »

Les vêtements étaient très artistiques vers l'époque de Louis IX, la coiffure n'avait pas encore de dimensions démesurées, les voiles brodés, les chapels d'orfrois, les riches couronnes d'orfèvrerie étaient de seyants ornements de tête; les femmes d'alors avaient l'instinct du beau et de l'harmonie du costume. La passion de la toilette semble avoir été très développée et la recherche de l'ajustement n'était pas seulement une habitude de grandes dames. Les bourgeoises en avaient subi la contagion. Encore moins était-elle étrangère à la masse de suivantes, de chambrières, de femmes de toutes catégories qui entouraient les dames nobles, formaient leur nombreuse suite, et emplissaient les châteaux et les palais (fig. 127).

La chambrière et la suivante, dit un troubadour, doivent toujours se lever de bonne heure afin que, lorsque leur maîtresse les appellera, elles soient toujours chaussées, habillées et coiffées proprement; qu'elles aient eu le temps de se laver, d'entretenir leurs longs ongles et de peigner soigneusement leurs cheveux.....

Rien n'était plus honteux pour une femme que d'être surprise la chevelure en désordre; encore bien davantage si elle avait la tête rasée, soit par suite de maladie, soit pour mettre plus facilement une perruque.

De là, sans doute, l'idée dont s'inspiraient tous les législateurs

pour ordonner que l'épouse infidèle, condamnée à être enfermée pour la vie, aurait préalablement la tête rasée.

Cette prescription fut observée en France jusqu'à la Révolution, pour les femmes de mauvaise vie.

Le XIII[e] siècle vit naître la grande efflorescence du gothique, nom très impropre appliqué au bel art du moyen âge, car l'influence de la race des Goths est absolument nulle comme inspiratrice de ce beau mouvement artistique qui fit la gloire de cette époque.

Cet art eut surtout son foyer en France et en Belgique et c'est de là qu'il rayonna sur le reste de l'Europe (1).

Étrange époque que ce XIII[e] siècle, mélange de foi ardente et de débordements lamentables, où les combats interrompaient les cours d'amour, où la trève de Dieu arrêtait les guerriers par la force de l'obéissance à la plus faible des puissances humaines devenue la plus forte majesté terrestre. Or, la femme atteignant l'apogée de son influence devenait à la fois le soutien de la vertu et de la religion et l'écueil de plus d'une conscience. Mais quoi qu'on puisse dire, en effet, des désordres que ce culte de la femme, poussé à l'excès, fit commettre trop souvent, il n'en est pas moins vrai que son influence contribua beaucoup à adoucir les mœurs et à hâter les progrès de la civilisation chrétienne. Pour quelques femmes qu'une conduite trop légère désigne au mépris ou à la pitié de l'histoire, que de nobles et vertueuses mères, femmes ou vierges portant haute, fière et intacte la couronne de leur royauté morale! Que de merveilles dans ce monde de saintes, à la tête duquel brille Élisabeth de Hongrie, cette chère sainte dont la vie est un roman miraculeux! Et la grande



Fig. 127.
Dame avec mortier et voile, d'après une miniature de la bibliothèque royale de Bruxelles. — XIII[e] siècle.

(1) Voir Lecoy de la Marche : *L'Art au* XIII[e] *siècle.*

Catherine de Sienne, la douce Marguerite de Hongrie, Agnès de Monte-Pulciano, la belle Clara Sciffi, fondatrice des Clarisses, entraînant à sa suite dans la voie de la pénitence et des plus effrayantes austérités une armée de princesses et de reines, ou bien encore la suave pénitente Marguerite de Cortone, la vaillante Rose de Viterbe qui ne craint pas de proclamer et de soutenir les droits du Pape sur les places publiques de sa ville natale. Et Mafalda, Marie d'Oignies, Humilité, l'abbesse de Vallombreuse, Verdiane, Zita, Gertrude et sa sœur Melchtilde, Hildegarde, Julienne et tant d'autres, dont la vie est pleine de merveilles et qui attestent d'une admirable façon la puissance de la foi et le prestige de la femme chrétienne. Combien d'autres dans le monde ne reculent ni devant les sacrifices les plus héroïques, ni devant les missions les plus accablantes : qu'il suffise de citer cette reine de France qui suivit son époux aux croisades, la Marguerite de saint Louis dont Joinville nous conte des traits si touchants; Alix de Monfort allant au secours de son mari, le terrible Simon, à la tête d'une armée qu'elle conduit elle-même; cette autre Marguerite défendant seule Jérusalem contre Saladin; la comtesse de Blois reprochant à son mari d'avoir déserté la Terre-Sainte et le contraignant à y retourner! Non les femmes n'étaient pas des corruptrices comme certains écrivains hostiles au moyen âge s'efforcent de le faire entendre. Loin de là, c'est au plus grand nombre d'entre elles que nous devons reconnaître la gloire d'avoir su garder intactes les fortes traditions de foi et d'honneur de la famille, du foyer domestique et de la patrie.

A côté de ces héroïnes de la foi et du devoir, il y avait sans doute un monde frivole qui faisait passer avant tout l'affolement des joies de la terre. Il serait cependant excessif de confondre avec cette catégorie de dévoyées bon nombre de femmes qui, sans être de grandes pécheresses, aimaient à profiter de certaines occasions de plaisir. Les romans de chevalerie, les jolis refrains des trouvères avaient excité leur imagination, et de là une source dangeureuse de tentations. Comment rester dans un château sombre

et désert quand, pas loin de là, une joyeuse réunion d'amis de la gaie science ne demandent qu'à entr'ouvrir ses rangs devant la jeune et jolie châtelaine ? Comme elles sont entraînantes ces karoles qu'on danse, le rire aux lèvres, au son des gais instruments!

Il y eut alors un moment d'effervescence de plaisirs, un entraînement puissant vers toutes les réunions de fêtes, au grand émoi du clergé et des sages. Jean de Meung, dans ce curieux *Roman de la Rose* qui nous donne tant de détails sur les mœurs du XIIIe siècle, fait intervenir un mari jaloux qui est l'écho des mécontents, et ils étaient nombreux (fig. 128).

Il reproche à sa femme de n'avoir plus pour lui ni attention, ni affection. Plus de coquetterie pour cet époux morose, la coiffe de nuit est bien suffisante, à quoi bon se parer pour si peu! Mais pour les autres! Que de dépenses, de frais, de soins!

Vous y portés qui vaut cent livres
D'or et d'argent sur votre teste
Et commandés que l'on vous veste
De camelot, de vair, de gris.....

et de plus en plus exaspéré, il ajoute :

Que me valent ces gallendes (guirlandes)
Ces coiffes à dorées bendes
Et ces dioré trécéor
Et ces ivorins miréor
Ces cercles d'or bien entaillés
Précieusement esmaillés
Et ces coronnes de fin or
Dont enragiés ne me fine or
Tant son beles et bien polies
Ou tout ce beles pierreries
Saphirs, rubis et émeraudes
Qui si vous font les chières baudes (1).

Et il finit son sermon par déclarer qu'il est à bout de patience et qu'il va couper les vivres. Désormais, la dame n'aura plus

(1) Chières baudes, visage gaillard, éveillé.

que de la brunette, du buriau ou telle autre vilaine étoffe pour se vêtir et il mettra à la porte sa belle-mère, cette vieille coquette fardée qui ne donne à sa fille que des mauvais conseils.

Dans la *Contenance des femmes*, un trouvère moraliste égaré parmi ses confrères, nous montre, à ses heures de solitude, une de ces frivoles créatures qu'on idolâtre tant dans les cercles mondains.

« Elle prend ses joyaux, dit-il, elle les admire, les étale, puis les remet, puis se détend les membres, soupire, se plaint, s'agite. Elle court à droite et à gauche, elle va rêver à la fenestre, puis chante, ou pense, ou rit, ou pleure, enfin son cœur ne sait où se poser.

« Elle se trouve pâle, mais la voici bien vite d'un joli coloris, grâce aux artifices qu'elle emploie.

« Elle se coiffe, lie ses cheveux, puis tout à coup se décoiffe, dénoue ses cheveux, renverse tout.

« Elle veut sortir, puis rentre.

« Elle est orgueilleuse et fière, il lui faut un chaperon, puis une couronne.

« Elle regarde à droite, puis à gauche.

C'est merveille que de lor evre.

Les religieuses elles-mêmes donnent parfois lieu à de justes critiques, comme on peut le voir dans le *Dict des Chanoinesses et des Bernardines* de Jean de Condé; elles ont des robes plissées avec grâce, des surcots de lin blanc comme neige et des guimpes des plus coquettes. Si la conduite de quelques-unes d'entre elles laissait à désirer, il faut remarquer que beaucoup étaient mises au couvent par force, soit comme punition, soit par calcul et raisons de famille. De pareilles vocations offraient peu de garanties contre les abus.

Le Concile de Paris dut promulguer une ordonnance pour défendre aux religieuses de danser.

Il ne visait cependant que des exceptions qui avaient naturellement fait scandale. Aussi les couvents de femmes n'en conservèrent

pas moins leur bonne réputation. Astenance-Contrainte, qui veut tromper Male-Bouche dans le *Roman de la Rose*, prend le costume d'une nonnain d'un ordre bien sévère afin de tromper plus sûrement :

Elle veit une robe cameline
Et s'atorne comme béguine
Et ot d'un large couvrechief
Et d'un blanc drap couvert le chief.

Quittons Jean de Meung, pour tout de bon cette fois, sur ces mots adressés par l'Amant à la vieille Rusée qui lui donne de si précieux avis sur la manière de traiter les femmes :

Ai gaus, dame, ains vous dis sans labe (1)
Que vous aurez mantel et robe
Et chaperon a penne (2) grise.

Et la vieille de remercier vivement le généreux et naïf jouvencel. Alors comme maintenant il fallait se défier des flatteurs.

(1) Labe, mensonge.
(2) Penne, bordure.



Fig. 128. — Noble dame du XIIIe siècle, d'après le manuscrit des *Sept sages de Rome*.



CHAPITRE V

LE GRAND MOYEN AGE

Le capuchon féminin. — Le règne des cornes. — Deuil de cour et deuil de cœur. — Ce que nous a fait perdre la Révolution. — Les livres de comptes d'un roi de France. — Guimpes religieuses et guimpes laïques. — Ce que coûtait une toilette de femme au XIVe siècle. — L'aumusse de la bourgeoise et la couronne de la grande dame. — Un joyeux ménestrel ardennais. — Un grand dîner chez le comte de Flandre. — Le Touret. — Les coiffures en cheveux. — Vogue de la perruque. — Une partie fine au moyen âge. — Soins de la toilette. — La birette. — Joyaux et bijoux. — La brillante Italie. — Le Dante et ses satellites. — Les beautés de Florence et leur luxe. — La belle Savelli. — Combat de taureaux au Colysée. — Comment on esquivait la loi. — Les élégances anglaises et les prédicateurs. — En Espagne. — Les aventures d'un roi vagabond.



UIVONS le capuchon féminin dans sa course à travers les âges.

Il a traversé le XIIIe siècle sans grandes modifications; c'était le bon et tranquille vêtement bourgeois, l'ami bienvenu de tous pendant les mauvais temps; maintenant il va prendre de nouvelles allures, il se transformera de mille façons, il finira par perdre toute ressemblance avec son humble ancêtre dont il ne cessera cependant pas de porter le nom.

Déjà le capuchon italien s'était déformé à la fin du XIIIe siècle. Il avait peu à peu diminué d'ampleur et n'était plus qu'une sorte

de coiffe couvrant à peine les oreilles par devant et s'allongeant en pointe par derrière, comme une longue queue jusqu'aux talons, traînant même parfois à terre. Par devant, le capuchon s'élargit en pointes de chaque côté du visage. On en portait dans ce genre en



Fig. 129. — Capuchon italien.

Italie, surtout à Florence (fig. 129). En France on avait également adopté cette longue queue, mais dans quelques parties de ce royaume on inventa un capuchon monté sur une sorte de support en triangle, formant pointe sur le front et au-dessus de chaque oreille. Sur cette monture on plissait l'étoffe en petits plis (fig. 130).



Fig. 128. — Nobles dames du XIIIe siècle, d'après des statuettes

Cette forme du capuchon continua à dominer jusqu'à la fin du XIVe siècle; elle devint même obligatoire pour les gens qui portaient le deuil.

Avant le XVe siècle, le deuil n'était pas prescrit d'une façon absolue. Dans les temps plus anciens, il ne se portait même pas en noir; mais il est dans l'instinct de la nature humaine affligée



Fig. 130. — Capuchon français, d'après un manuscrit du temps.

ou cruellement éprouvée de répugner aux vêtements de couleurs vives, gaies et brillantes. C'est un sentiment si profond que tous les peuples l'ont compris. Au commencement du XIVe siècle, le deuil se manifestait par des habits plus sombres que d'ordinaire et l'abstention complète de garnitures dorées, de pierreries ou de bijoux. Vers le milieu du même siècle, la mode ayant mis en faveur les vêtements collants et les robes courtes, on trouva que ce genre de costume avait un aspect trop leste pour convenir aux personnes frappées par des pertes de famille. La robe longue

fut adoptée comme robe de deuil et le manteau à capuchon comme son complément indispensable. Dans leur intérieur, les dames conservèrent le capuchon seul (fig. 131). Ce capuchon avait une forme particulière; on le relevait sur le front. Quand on sortait et qu'on voulait être moins en vue, on le rabattait sur les yeux. Il était ordinairement noir, mais c'est seulement au siècle suivant que la couleur noire devint définitivement le symbole obligé du deuil, sauf les exceptions que nous signalerons.

Bien qu'aucune règle fixe ne fût encore établie, les veuves portaient pendant tout le temps de leur veuvage une espèce de capuchon de toile formant guimpe et gorgière et rentrant dans la classe des coiffes passablement variées — s'il faut s'en rapporter aux manuscrits du moyen âge — désignées sous le nom de touret.

Le touret de deuil le plus employé était en toile blanche et entourait étroitement la tête. C'était la coiffure des veuves nobles et surtout des reines de France qui adoptèrent en même temps le costume blanc, d'où leur vint le nom de *reines blanches* pour les distinguer des reines régnantes.

Aux tourets, en général, on ajoutait à volonté une barbette, petit tour de tête qui encadrait le visage. Les plis nombreux des tourets, des guimpes, des capuchons et des barbettes se fixaient avec soin au moyen d'épingles d'or. On tenait beaucoup à leur donner certaine forme et, pour arriver à ce grand résultat, force était de multiplier les points d'attache et, comme les dames ne les épargnaient pas, on ne se faisait pas faute d'en rire :

Mes il y a d'espingles une demie écuelle
Fichies en deux cornes et entor la touelle,

dit Jehan de Meung dans son *Testament*.

C'est-à-dire fichées dans les deux cornes ou bouffants, qui commençaient dès lors à se porter et sur lesquels se plissait le touret, ou touelle. Le difficile était de tendre si bien l'étoffe à l'entour du menton et du cou que le public pût croire

Qu'elle eust l'espingle dedans la chair fichée.

Les guimpes et les voiles se plaçaient au-dessus des cornes, ce qui rendait fort malaisé de les plisser en lignes harmonieuses et serrées autour de la tête (fig. 132).

Bien arranger sa guimpe et sa touelle était un art exigeant de longues études. Les chanoinesses mêmes passaient pour ne pas dédaigner d'y consacrer tous leurs soins.



Fig. 131. — Dame en capuchon de deuil

En voyage, les femmes ajoutaient quelquefois au capuchon un chapeau de feutre. Ces couvre-chefs auxiliaires étaient relevés par derrière et formaient visière par devant (fig. 133). Ils n'étaient pas considérés comme un objet de parure; aussi n'avaient-ils aucun ornement.

Les capuchons du XIVe siècle avaient des formes si variées qu'il serait trop long de les passer toutes en revue. Chaque-

pays, chaque localité de l'Europe avait adopté une forme spéciale de capuchons dont nous donnerons les types principaux.

Il est à remarquer d'abord que la guimpe et le capuchon avaient la même forme; seulement, le capuchon était nécessairement fait d'étoffe de laine ou de soie, la guimpe était en toile ou en coton. Cette dernière coiffure devenait alors coiffure de deuil en beaucoup de pays.

Nombre de grandes dames portaient la guimpe. Les monuments



Fig. 132. — Dame noble et sa suivante, d'après une miniature d'un manuscrit de Gautier de Quoincy : *Les miracles de la Vierge*, appartenant à la bibliothèque royale de Bruxelles.

funèbres du XIVe siècle nous fournissent de nombreux spécimens de cette coiffure austère qu'aimaient les femmes d'un certain âge et dont toutes s'enveloppaient, en signe de modestie, pour assister aux offices religieux. Les tombes de Saint-Denis auraient été extrêmement intéressantes à étudier sous le rapport du costume historique. Malheureusement, la fureur révolutionnaire s'est attaquée avec un acharnement particulier à ce vénérable sanctuaire si plein de souvenirs glorieux, au grand détriment de l'archéologie comme de l'histoire. Ce qu'on a pu préserver d'une entière destruction est peu de chose. Cependant, quelques rares statues de princesses heureusement sauvées les montrent couvertes d'une guimpe étroite

cachant le cou et les cheveux (fig. 134) et surmontée de la couronne.

Plusieurs tombes étaient revêtues de grandes plaques en cuivre repoussé, représentant des reines avec leurs vêtements les plus somptueux. Les couleurs des diverses pièces du costume sont indiquées par des émaux; des pierreries fausses figurent les bijoux et les couronnes. D'autres grandes dames, au contraire, se faisaient représenter dans le costume religieux d'un ordre ou congrégation de femmes quelconque, le plus souvent de celui dont elles avaient été, pendant leur vie, les protectrices spéciales. En ces siècles de foi on tenait à honneur de protéger l'Église, dans ses membres comme dans son culte.



Fig. 133.
Chapeau de voyage au XIV[e] siècle.

Vers la seconde moitié du XIV[e] siècle, le capuchon reprit une nouvelle faveur. Pendant un certain temps, les femmes élégantes l'avaient abandonné, mais vers 1350, elles se reprirent d'un goût très vif pour cette coiffure bourgeoise, dont elles firent un objet élégant. Les hommes suivirent cet exemple. Le capuchon de laine fut laissé aux vilains; on se réserva les plus belles étoffes pour le confectionner, on le doubla des fourrures les plus rares, on le déchiqueta, on le couvrit de broderies et de pierreries, et dans cet assaut de luxe, les hommes ne voulurent pas se laisser dépasser par leurs compagnes.

Les comptes de l'époque nous offrent une foule de descriptions de capuchons de grande richesse. Geoffroi de Fleuru mentionne, dès 1316, des capuchons fourrés. Trente ans après, on ne se contentait plus d'une simple fourrure. Les comptes d'Étienne de La Fontaine, datant de 1352, contiennent beaucoup de descriptions de vêtements. On voit entre autres 120 ventres de menu vair pour fourrer deux chaperons « pendans » avec broderies à perles pour les dames Marie et Isabelle de France, et nous transcrivons ici l'une de ces descriptions pour donner à nos lecteurs une idée de ce que pouvait être un chaperon de princesse et quel travail énorme il devait coûter.

« Pour un chaperon de deux escarlattes (1), brodé à plusieurs et diverses ouvrages de perles grosses et menues, fait et délivré pour mon dit seigneur (le Dauphin) et mis en ses garnisons avec le senxat prins cy-dessus, c'est assavoir :

« Le champ brodé de 44 arbreciaux (2) à grans touffes de feuillages de brodeure, dont les tiges sont de grosses perles a



Fig. 134. — Blanche, fille de Philippe de Valois, morte en 1371, d'après son tombeau à St-Denis détruit en 1793.

un pymart (3) de broderie d'or nue sur chascune tige et le tour dudit chaperon brodé a une roe (4) d'une orbevoie (5) à quatre chapiteaux, tout de perles grosses et menues; ès quels chapiteaux à hommes sauvaiges de brodeure montez sur diverses bestes; en la poitrine devant, à un chatel de perles grosses et menues duquel issent damoiselles montées sur autres bestes diverses, qui joustent

(1) Escarlatte, drap d'un prix très élevé
(2) Arbreciaux, arbrisseau.
(3) Pymart, pivert.
(4) Roe, roue.
(5) Orbevoie, arcade.

aux hommes sauvaiges; et est le champ dudit chaperon partout semé et cointé (1) de perles par manières de grennes des dits arbreciaux. »

La guimpe, nous l'avons vu plus haut, toujours de même forme que le capuchon, dont elle ne différait que par l'étoffe, n'était pas l'attribut exclusif des veuves, mais elle était obligatoire pour elles.

Pour les autres femmes, la guimpe devenait un vêtement chaud, surtout un vêtement bourgeois. Les vieilles bourgeoises et même quelques nobles douairières se couvraient d'une guimpe de toile toute ronde sans pointe derrière, entourant les joues et le menton, et prenant alors le nom de barbette. Un voile s'attachait par dessus. Les femmes de tous rangs mettaient des guimpes pour aller à l'église.

Dans le conte du *Ségretain Moine*, on dit que

Au matin quand il ajorna
Ydoine se vest et chauça,
Quand ele fu appareillée,
Bien affublée et bien lacée
D'une bele guimple de soye
Droict au mostier a pris sa voie.
Mais ainçois qu'ele y fust entrée
Estait ja la messe chantée.

L'aspect sévère de la guimpe imposait le respect.

— « Vous avez mauvaise grâce de médire ainsi de la plus franche des femmes, dit-on dans le *Roman du Renard,* vous qui ne portez ni guimpe, ni manches, ni lacs de soie, ni çainture. »

Les jeunes filles mêmes portaient la guimpe en voyage. On trouvait peu modeste qu'elles se montrassent en cheveux aux étrangers qu'elles pouvaient rencontrer sur leur chemin. Le peu de sûreté des routes les obligeaient à cacher le plus possible leurs jeunes visages. Guy de Nanteuil peint dans une de ses chansons l'effroi de deux jeunes filles qui avaient ôté leurs

(1) Cointé, de cointise, élégance.

guimpes pour traverser le bois à cause de la chaleur et qui voient arriver à elles des cavaliers inconnus.

Presque toutes les religieuses portaient la guimpe recouverte d'un voile et même parfois de deux. Les dominicaines d'Italie mettent un voile noir par dessus leur voile blanc (fig. 135).

Quand une nouvelle congrégation religieuse se fonde, elle prend presque toujours le costume de la classe moyenne de son temps. Cet usage remonte aux premiers ordres monastiques, aussi peut-on encore reconnaître l'ancienneté de beaucoup de familles religieuses aux vêtements, que la plupart ont gardés, tels que leurs fondateurs les leur avaient donnés. Il existe en France des religieuses qui portent le hennin. Toutes les guimpes des bénédictines, des augustines et de toutes les congrégations de femmes du moyen âge sont les mêmes que celles portées par les femmes de la bourgeoisie du temps. Il ne serait pas sans intérêt, à ce point de vue, de faire l'historique du costume des ordres religieux. Nous ne pouvons toutefois que jeter en passant un coup d'œil sur leur coiffure au fur et à mesure de l'occasion « s'offrante » pour parler le langage de nos pères.



Fig. 135. — Dominicaine d'Italie au XIIIe siècle.

Au commencement du XIVe siècle, la guimpe fut séparée de la gorgière. La première enveloppait toute la tête, la gorgière se bornait à couvrir le cou.

C'était une pièce d'étoffe carrée qui s'attachait d'une oreille à l'autre, sous les cheveux, et que nous pourrions comparer à une bavette d'enfant.

D'autres gorgières étaient faites d'une longue pièce d'étoffe, qui s'enroulait autour du cou, comme une large cravate, et rentrait dans l'encolure de la robe (fig. 136).

La gonelle, chape à capuchon, était le vêtement de voyage le plus répandu et le plus commode. On la doublait de fourrures.

Les romans de chevalerie parlent souvent de dames enveloppées de gonelles doublées de martre ou d'hermine.

Le capuchon fit aussi partie de la robe.

Mais que désignaient nos ancêtres du XIVe siècle sous le nom de robe?

Appuyés sur les Comptes de Geoffroy de Fleuru (1316) et sur l'Inventaire du Roi Charles V, nous pouvons répondre que le mot robe s'appliquait à un vêtement complet. En voici la preuve.



Fig. 136. — Dame avec gorgière.

— « Pour une robe de pers de 5 garnements qu'elle vesti le lendemain du sacre, en laquelle il at 3 fourrures de menuver pour les 2 seurcos, et pour le cors de la chappe tenant 226 ventres chacune, et pour une manche de chappe tenant 220 ventres, et pour le chaperon tenant 104 ventres. Item un mantel de menuver tenant 350 ventres, et pour les manches du seurcos 48 ventres et pour pourfiler 12 ventres, somme de cette robe 1392 ventres valent 81 l. 4 s. (1).

— « Une robe, c'est assavoir, houce, surcot et chapperon sans

(1) Comptes de Geoffroy de Fleuru (1316).

cotte dung satin tanné sur le brun tout fourré de menu vair (1).

La gonelle avait un sosie, le siglaton, généralement muni d'un capuchon, mais avec cette différence que le siglaton était toujours fait d'une étoffe précieuse; long, il se portait seul, court et avec capuchon il se mettait sur la chape ou sur le peliçon. Dans ce dernier cas il constituait un vêtement de grande cérémonie.

Vestu at un vert peliçon
Qui fu covers d'un siglaton,

dit, à propos d'une demoiselle, le conte du *Biaus desconneus*.

Comment ne pas signaler encore le siglaton de l'*Histoire de Fierabras* fait d'un *paile galacien soffré* si merveilleusement tissu d'or, qu'il semblait qu'une fée l'eût ouvré avec « les rayons d'une étoile » ?

L'étoffe de soie dont on faisait le siglaton finit par garder ce nom. Elle se fabriquait principalement en Italie.

Les écharpes blanches soit en laine, soit en soie, avec ornements tissés ou brodés, étaient également très bien portées. Elles accompagnaient ordinairement le voile de linon qu'on disposait autour de la tête (fig. 137), voile d'environ trois mètres cinquante de long sur trente centimètres de large. On les drapait, en les passant d'abord deux fois autour des épaules et du cou, puis en les roulant autour de la tête, d'où elles retombaient sur un côté du visage.

Dans quelques pays, les femmes adoptèrent l'aumusse des chanoines, les bourgeoises françaises surtout. Elles les fourraient d'hermine ou de vair selon leur fortune et les garnissaient de crépines d'or et de broderies (fig. 138).

Les princesses et les grandes dames suivirent cette mode s'il faut en croire les Comptes d'Etienne de la Fontaine qui notent en 1351 : « Pour fourrer une bracerole et une aumusse pour la dite Madame Ysabel ».

(1) Inventaire de Charles V.



Fig 137. — Dame en écharpe ou voile de linon, d'après une miniature du XIVe siècle.

Le baconnet était une variété de l'aumusse, également doublée de fourrure. On en voit figurer plusieurs dans les mandements de Charles V. Destinés à son fils Charles, comme à sa fille Isabelle, ils étaient naturellement travaillés avec luxe. En 1371 le même roi Charles V donne à sa fille Marie une pièce de drap de plusieurs soies en champ vermeil à rosiers, pour faire baconnets et peliçons.

La bourgeoisie et le peuple se coiffaient encore de la *hive*, cornette de toile ou de moleskine empesée, prenant sur le front une forme carrée, maintenue à l'aide d'un fil d'archal.

Les hives des femmes de distinction se faisaient en soie et s'embellissaient de broderies.

Dans le peuple on attachait grande importance à posséder une belle hive; les manantes avaient leur modeste coquetterie tout comme les dames et les bourgeoises (fig. 139).

Celle du *Miroir de mariage* s'excuse vivement de n'avoir pas une très belle hive:

Et si vous trouvez que ma huve
Est vieille et de povre fasson
Je sçay telle femme de masson
Qui n'est pas à moi comparable
Qui meilleur l'a et plus constable
Quatre foiz que la mienne n'est.

Vers la fin du XIVe siècle, la huve, hive ou huvet fut vouée au deuil, et alors elle était noire et les barbes qui pendaient de chaque côté se ramenaient sous le menton.

C'est de la huve que dérivent les bonnets de toile et de mousseline qui n'ont cessé d'être portés depuis le moyen âge. Dès la fin du XIVe siècle, les femmes avaient toutes des bonnets de toile dans leur garde-robe. Le linge était déjà d'un usage général. Les mêmes mandements de Charles V auxquels nous empruntons tant de détails intéressants nous montrent le roi faisant délivrer à *Kathellot la chapeliere* et à *Guillemette de la Pomme,* marchandes de robes, des pièces de toile de Reims et de toile bourgeoise,

pour faire des robes, du linge, des couvre-chefs et des doublez pour la reine, les princes, les princesses et même pour lui.

Les doublez dont il est ici question devaient être des bonnets de toile très fine, brodés de couleurs. Ils coûtaient gros, tant de façon que par leur matière.

La même Guillemette de la Pomme, recevait 12 pièces de *veluyau azuré* pour faire une robe à la reine.

Les corporations de Paris comptaient comme l'une des plus



Fig. 138. — Bourgeoise en aumusse, d'après un tombeau.

importantes d'entre elles celle des aulmussiers-mitonniers, ainsi appelés parce qu'eux seuls confectionnaient les aumusses, capuchons, bonnets de voyage et autres coiffures de laine, de même qu'ils avaient la vente exclusive des mitaines, moufles et autres objets de tricot et de tissus de grosse laine. Ces aumussiers faisaient partie des six grands corps de métiers établis par Philippe-Auguste, avec privilège du pas sur tous les autres métiers de Paris. Leurs plus beaux étalages se voyaient rue Quinkempois où ils faisaient concurrence aux merciers ou marchands de nou-

veautés. Ils mêlaient au commerce de quincaillerie toutes les élégances de la parure féminine, rubans, galons, broderies, ainsi que les bonnets de moleskine, les guimpes, les voiles, enfin tout ce que nous attribuons aux modistes actuelles (1).

Etudions maintenant le rôle de la couronne dans la coiffure féminine au XIVe siècle. A ce moment, le port de la couronne appartenait au domaine public, comme celui de toute autre parure de fête ou de luxe.

Du reste la couronne de roses, sur laquelle nous aurons occasion de revenir, avait chez les femmes un succès égal à celui de la couronne de métal, toutes deux étaient l'occasion de folles dépenses.



Fig. 139.
Femme en huve, d'après une miniature du XIVe siècle.

Sous Amédée VI de Savoie, les bourgeoises du pays portaient des couronnes d'or agrémentées de perles et de pierres précieuses d'une valeur de 60 à 100 florins ou de tresses faites en fils de perles, appelées *terzuoles*, dont la valeur dépassait parfois cent vingt florins. Ce prince, dit le Comte Vert, aimait passionnément les fêtes et dépensait largement en festins, bals et tournois l'argent que ses conquêtes lui avaient procuré.

C'est lui qui, à l'occasion d'une fête donnée à Chambéry, fit venir d'Orient de splendides costumes tartares dont il gratifia ses invités.

Si les bourgeoises osaient mêler ainsi à leurs chevelures les

(1) J'ai les mignotes ceinturières
J'ai beau ganz à demoiseletes
J'ai ganz forrez doubles et sanglez
J'ai de bonnes bendes à cengles
J'ai chaînètes de fers beles
J'ai bonnes cordes à vieles
J'ai les guimples ensafranées
J'ai aiguilles encharnelées
J'ai escrin a mettre joyaux
J'ai borses de cuirs a noiaux.

(Chanson d'un mercier tirée d'un fabliau du XIVe siècle.)

bijoux les plus riches, combien devaient être plus brillantes les parures des grandes dames? (fig. 140).

L'art de l'orfèvrerie avait commencé à se développer dès le XIIIe siècle. Au XIVe il atteignait son apogée, au point de vue de l'originalité et de la pureté du style, qualités qu'il devait bientôt perdre.

Rien ne peut donner une idée plus complète de l'emploi de la couronne d'orfrèvrerie à cette époque que la description de certaines festivités par un témoin oculaire, le joyeux ménestrel Watriquet de Couvin.



Fig. 140.
Noble Française, d'après une miniature du XIVe siècle.

Watriquet a vu le jour au commencement du XIVe siècle, au milieu des forêts de la Thiérache, dans la petite ville de Couvin. Il quitta de bonne heure son pays natal, pour courir les aventures et sa bonne étoile le conduisit chez le comte de Rethel, Louis de Crécy, grand seigneur magnifique, qui avait épousé une fille du roi de France, la belle Marguerite.

Watriquet suivit son maître dans tous ses voyages, divertissant les nobles hôtes de Louis de Crécy par des chansons, des lais et des dits, que n'inspire pas toujours malheureusement la saine morale, mais qui donnent des aperçus intéressants sur les mœurs et la vie des grands seigneurs de son temps.

Dans un de ces *dits*, il raconte une fête donnée par le comte de Flandre au comte Louis et à sa femme Marguerite. Les magnificences de la réception, l'excellence et la longueur des repas, les intermèdes, les surprises, les jeux qui accompagnent la solennité, tout est décrit avec l'abondance d'un cœur bienveillant et d'un estomac reconnaissant; mais surtout les belles dames sont l'objet de ses principales préoccupations, en vrai trouvère, qui sait son métier et qui possède l'âme sensible d'un galant homme.

Aussi comme il s'étend avec complaisance sur les beautés qui l'entouraient; comme il décrit avec enthousiasme les héroïnes de la fête, dont pas une, à son avis, ne fait tache dans cette réunion de perfections féminines.

C'est d'abord sa *Dame*, Marguerite de Rethel, si bien « façonnée » dans sa taille souveraine avec sa splendide couronne de rubis « vermaus, de zaphyrs, d'émaux, de gemmes, dyamants et balais » si brillants que le palais du comte de Flandre en est tout illuminé. Et sous cette belle couronne, quel visage riant et gracieux! Quel éblouissant vêtement en or « esméré » d'argent!

..... il semblait à la gent
De paradiz fussent issus
Ou de pennes (1) à paon tissés
A veoir iert grans mélodie.

A côté d'elle, voici la comtesse de Valois :

Dieix ! qu'elle avait le cors faitiz !
Le viaire (2) bel et traitiz.

Et sa compagne, que chacun regardait sans pouvoir se « souler » de l'admirer et de contempler ce corps « gens, jone et mollez » si bien recouvert d'un drap de soie!

S'avait au chief riche couronne
Apeles l'ay belle et bonne
Et Jehanne par son droit non.

Telle Watriquet dépeint avec non moins d'enthousiasme la belle duchesse de Bourgogne.

Mais son admiration est plus grande encore pour la comtesse de Beaumont, femme de Robert d'Artois, alors âgée de quinze ans et déjà resplendissante de charmes.

(1) Penne, plume.
(2) Viaire, visage.

Il a des louanges sans fin pour son clair visage, ses belles couleurs « roisines », ses blanches mains et ses longs doigts!

Moult li seoit bien seur la teste
Sa très-belle couronne d'or
Car si cheveulx étaient sor (1)
S'ot front large et bien affactié
Et menton fourchié à moitié
Vairs iex riants, bouchete saine....

Vient ensuite une jeune fille de quatorze ans, que Watriquet appelle la dauphine, « de beauté claire et fine ; » celle-ci est assise auprès d'une autre jeune fille de quinze ans, Jeanne, fille du comte d'Evreux, et cousine du roi saint Louis, une fleur de beauté, qui le charme au point qu'il ne voit plus ses atours et oublie de les décrire.

La comtesse d'Aumale, sœur de Robert d'Artois, excite aussi sa lyre :

Belle estait et plaisant assez.

Aucun homme sage et juste n'eût pu lui refuser son admiration, « tant estait son visage débonnaire et doux ».

Son maintien si plaisant à tous.

Elle aussi portait

Sa couronne, qui tant iert riche.

Madame de Beaufort est la voisine de la comtesse d'Aumale. Tous les chevaliers prenaient grand « comfort » de la regarder. Watriquet n'a pas le temps de « pourtraicter » cette belle dame.

Mais ne la royne Guenoivre
Ou Floripasse ou Blancheflour
Qui roynes furent d'amour
Ou la fille du roy de Castelle
N'urent tant de beauté comme elle.
. . . .
Lors revint chascuns tout entour
Veoir celle qui sist à coste.

(1) Car ses cheveux étaient blonds.

Vient, à son tour, la jeune épouse du comte de Dammartin

Plus blanche est que flour d'aubespin
Et vermeille com rose en mai....
Richement s'iert fait acesmer (1)
A une manière françoise
Si comme orendroit entrecroise
Sa teste chascune d'orfrois
Avoit elle en plus de XX crois (2)
Chapiaus à perles et à rubis
N'at pas cheveux roux, noirs, ne bis
Mais plus que fin or reluisant.

Sa compagne portait une couronne non moins riche. Watriquet ne la nomme pas, mais il est tout aussi prodigue de louanges enthousiastes que pour les autres dames.

Le voilà discutant avec les chevaliers laquelle de toutes ces ravissantes créatures mérite le prix de beauté. L'hésitation est grande. Enfin, l'accord se fait, la rose est offerte à la comtesse d'Aspremont. Toutefois, le ménestrel, en homme prudent, ajoute qu'il juge le prix très bien donné, mais qu'il ne dira pas s'il ne l'eût pas donné aussi à d'autres.

Il ressort du récit de Watriquet que toutes les dames conviées au banquet du comte de Flandre portaient des couronnes. Les unes avaient leurs cheveux découverts, d'autres à demi cachés sous un voile, ou bien encore entièrement recouverts de ces résilles en galons qui sont en si grande vogue pendant le XIVe et le XVe siècle. Ces résilles, nous l'avons vu, différaient de matières; galons, lacets d'or ou de soie, orfrois, étoffes, tout s'employait pour former les sacs bouffants qui cachaient les oreilles et servaient de complément à la couronne.

Dans les manuscrits du temps, cette coiffure se retrouve souvent (fig. 141).

De même que maintenant nos grandes dames contemporaines aiment à varier leurs bijoux, de même celles du XIVe siède tenaient

(1) Elle est habillée richement.

(2) Elle avait la tête couverte d'orfrois qui, en s'entrecroisant, formaient plus de vingt croix.

à pouvoir disposer de couronnes variées, plus ou moins riches selon les circonstances.

Les inventaires des rois et des reines relatent un nombre prodigieux de couronnes et de cercles simples ou ornés de pierreries. Les couronnes des hommes ne différaient en rien de celles des femmes, témoin la couronne de Charles V.

« Laquelle a quatre grands fleurons et quatre petits garnis de « pierreries, et en chascune des grands fleurons, c'est assavoir au « maître floron endroit le chappel (1), à « un très grand ballay (2) carré accosté « de deux grans saphyrs et aux quatre « coins du dit ballay carré à en chascun « une très grosse perle. Et au dessus « du dit ballay a ung autre ballay carré « au dessus duquel a deux perles et un « dyamant au mylieu et au dessus ung « autre ballay long sur le tout et au dessus « a pareillement deux perles et ung dya- « mant. Et au mylieu du dit floron a « ung grand saphyr a huit costés au dessus « duquel a ung dyamant. Et au chef du « dit floron a ung gros ballay cabouchon et aux deux costés « deux ballays carrés à l'environ desquels a quatre grosses perles « et aux costez du dit saphyr a en chascun costé trois gros ballays « cabouchons au mylieu desquels trois ballays a ung dyamant et « trois perles entre deux. Et en chascune pointe de dessoubs la « dicte fleur de lys a une troche de trois perles et ung dyamant « au mylieu. Et au chef du dit floron a une troche de cinq très « grosses perles et ung dyamant au mylieu.

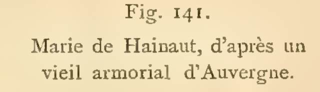


Fig. 141.
Marie de Hainaut, d'après un vieil armorial d'Auvergne.

« Et au petit floron de ladite coronne a au chappel ung très « grand saphyr acosté de quatre ballays au dessus duquel saphyr

(1) Au milieu de la couronne.
(2) Rubis.

« a ung ballay carré et au milieu du dit floron un gros ballay « cabouchon alentour duquel a trois saphyrs et quatre perles et « au chef du dit floron a une troche de trois perles et ung dyamant « au mylieu. Et ainsi se poursuivent tous les dits florons en « nombre de pierreries. Et outtre a au chappel huit bastonnez « dont en chascun a quatre grosses perles. »

Outre les couronnes, les dames avaient une grande variété de



Fig. 142. — Noble dame, d'après une miniature du XIVe siècle.

cercles. L'inventaire de la reine Jeanne de Bourbon mentionne :

« Le grand cercle auquel a sept assiettes garny de dyamants, « balais, saphyrs et troches de perles. C'est assavoir vingt et « trois balays, seize saphyrs, soixante dyamants et cent seize « perles. Et es bastonnez (1) du dit cercle a sept balays, sept « saphyrs et quatorze dyamants, pesants cinq marcs deux onces.

« Item un autre petit cercle estroit appelé le cercle rouge.

« Item deux petits cercles d'or d'une mesme façon à lozanges

(1) Les bastonnez étaient les broches qui retenaient les charnières des couronnes.

« de France et de Navarre dont en leur cercle a vingt et deux « lozanges, c'est assavoir une lozange de perles, etc.

En 1390, le duc d'Orléans fait acheter à Manuel de Lancer, marchand de Gênes, une couronne garnie de pierreries et de perles du prix de trois mille francs d'or pour sa bien aimée



Fig. 143. — Dames en touret, d'après une miniature de Lancelot du Lac.

compagne la duchesse; ces trois mille francs équivalent à plus de 40,000 francs de notre monnaie.

Vers la fin du XIVe siècle, la vogue des couronnes reprit avec une force nouvelle. Les cercles formaient partie intégrante de la garde-robe de toute femme qui voulait suivre la mode (fig. 142). Un manuscrit français de 1370, le livre des *Histoires du Commencement du Monde,* donne le portrait d'une jeune femme coiffée d'un cercle très riche dont nous pouvons recomposer l'ornement à l'aide des inventaires royaux cités plus haut. Dans le même temps, la coiffure

en cheveux bouffants fit échec un instant aux cornes recouvertes de crépines. Dès lors, le luxe des coiffures ne connut plus de bornes; on mit des pierreries partout et l'étude des joyaux de tête occupera une bonne partie de l'histoire du XVe siècle (fig. 143).

Le touret au XIVe siècle ne doit pas être confondu avec celui du XVIe siècle. On appelait touret un bijou qui rappelait assez le diadème antique. C'est du moins l'explication que donnent quelques auteurs sur ce mot, dont la signification reste jusqu'ici assez vague. Violet-Leduc désigne sous le nom de touret tout ce qui n'est ni cercle, ni couronne, ni escoffion, ni voile, ni hennin. Mais quand au touret lui-même, on ne le trouve décrit exactement dans aucun document ancien. Certains de ces tourets avaient une voilette attachée, retombant sur le visage. Sans doute on comprenait aussi les calottes sous le nom de touret, puisque nous trouvons dans un manuscrit de l'*Amant rendu cordelier*, ce voile attaché à une calotte et désigné comme un touret (fig. 144).



Fig. 144. — Dame en touret, d'après un manuscrit du XIVe siècle.

Nous avons vu qu'à la fin du XIIIe siècle, beaucoup de femmes recommencèrent à se coiffer en cheveux d'une façon fort seyante.

Cette heureuse modification dans la mode se continua au commencement du XIVe siècle, mais les tresses s'avancèrent davantage sur les oreilles. L'usage des cornes aux dimensions encore raisonnables avait fait contracter l'habitude d'avoir les oreilles couvertes.

En abandonnant ces sacs disgracieux, on n'en laissait pas moins les cheveux tomber le long des tempes. Mais la simplification ne fut pas de longue durée. Aux nattes relevées sur les oreilles, on commença à mêler des cordons de soie, des galons étroits, des lacets d'or, des fils de perles; quelquefois, aux nattes on substitua des torsades maintenues par des rubans roulés alentour.

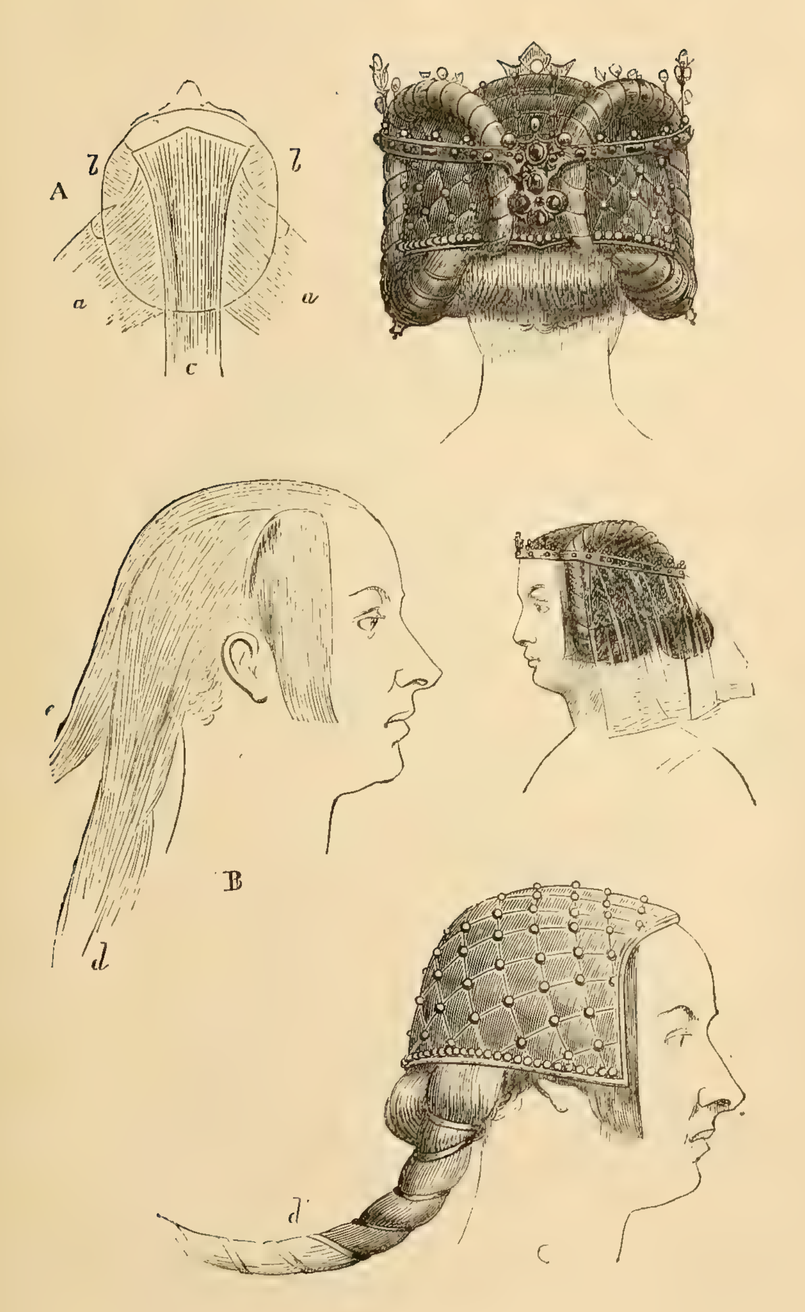


Fig. 145. — Détails de coiffure, d'après la statue de Blanche d'Evreux.

Enfin, on plaça sur le derrière de la tête une petite coiffe, semblable à un bonnet ou béguin, généralement faite d'étoffe précieuse et toujours brodée très richement, ou rehaussée de perles ou de pierreries; ces petites coiffes remplacèrent les crépines et furent les compagnes inséparables des couronnes. Peu après, on imagina de relever les cheveux au-dessus de ces béguins. De là une série de coiffures toutes plus compliquées les unes que les autres et entremêlées de bijoux, d'agrafes, de broches, d'épingles où s'enchâssaient force pierres fines. Pour mieux faire comprendre ce genre de coiffure, nous empruntons à M. Violet-Leduc une description imagée des plus intéressantes (fig. 145). Par les croquis qu'il y a parsemés, il est aisé de se rendre compte du procédé appliqué à l'agencement de tant d'objets sur la même tête. Le savant architecte, dont les études consciencieuses font loi en tout ce qui regarde le mobilier et le costume du moyen âge, a pris comme type une statue de Blanche d'Evreux, femme du comte d'Alençon (1340).

La princesse a commencé par relever la mèche du milieu du front, car la mode des fronts découverts commençait déjà. Cette mèche formera le bourrelet qui sortira du béguin par derrière. A. Les cheveux sur les tempes ont été coupés un peu plus bas que l'oreille; ils resteront ainsi très droits et raides, formant une frange qui semble doubler le bonnet B. Les deux mèches des côtés de la tête sont tordues avec des lacets d'or. Elles sont très volumineuses et l'histoire ne dit pas si la princesse n'a pas eu recours à quelques subterfuges pour les rendre aussi massives.

Avant de les placer définitivement, on a posé sur la tête le joli béguin garni de perles C; puis sur le béguin même, on a attaché les torsades en les faisant d'abord remonter le long du visage, puis tourner un peu vers le haut de la tête pour redescendre et en cacher les bouts sous le rouleau que forme la mèche rejetée derrière. Afin de maintenir solidement cette coiffure, un cercle d'or enrichi de pierreries enferme le tout et s'accroche par derrière au moyen d'un fermoir également orné de pierres précieuses. Deux affiquets sont plantés par devant, passant à travers le cercle

et s'enfonçant dans la torsade pour la consolider. On appelait affiquet toutes sortes de joyaux, mais surtout un genre d'épingles qu'on mettait dans les cheveux :

« Affiquets surbrunis de fin or que portait sur sa teste la princesse », dit Pierre Desrez (1396).

Ce n'était pas encore assez compliqué. On inventa une nouvelle



Fig. 146. — Coiffure en cheveux avec couronne, d'après une statue.

combinaison. Les cheveux recouvrirent entièrement le bonnet. Toujours roulés en torsades et entourés de lacets ou de rubans, ils vinrent s'arrondir sur les tempes en deux gros bourrelets, qui entouraient eux-mêmes une large coque de cheveux très proéminente étalée sans doute sur un crépé. La couronne surmontait le tout. Elle semble obligatoire dans ce genre de coiffure, parce que c'est la pièce résistante, se maintenant par son propre poids et maintenant en même temps l'échafaudage délicat d'une semblable coiffure (fig. 146).

Avec cette disposition des cheveux, il fallait nécessairement en ajouter de faux; pas une femme n'était assez fournie de ces accessoires naturels de la beauté pour y suffire. Aussi vit-on réapparaître ces fausses nattes « cheveux de morts qui peut-être gémissaient en enfer », comme les dénonçaient les prédicateurs. On pouvait bourrer les résilles de laine ou de coton, mais ces volumineuses torsades apparentes n'auraient jamais été assez grosses sans l'adjonction de fausses mèches, en dépit des moqueries du public désintéressé.

Écoutez ce que dit Eustache Dechamps, poète de la seconde moitié du XIV[e] siècle :

Atournez-vous, mesdames, autrement
Sans emprunter tant de harribourras
Ne de quérir cheveulx estrangement
Que maintes fois rungent souris et ras.
Vostre afubler est comme un grand cabas
Bourriaux y a de coton et de laine,
Autres choses plus qu'une quarantaine,
Frontiaux, filez, soye, épingles et neux,
De les trousser est à vous très grand paine,
Rendez l'emprunt des estranges cheveulx.

Faictes vo chief des vostres proprement
Sans faire ainsi la torche depesas,
Sans adjouter estrange habillement
Que destrousser fault, comme jument à bas,
Chascune nuit et jetter en un tas,
Puis au matin fault retrousser s'ensaigne
Aide avoir ; l'œuvre d'une semaine
Y convient bien et qu'om soit un ou deux
A ce trousser ; pour tel chose vilainne
Rendez l'emprunt des estranges cheveulx.

Onques ne fut si lourde afublement
Ne si cornu visaige fait de chas
Et si desplait à tous communément
Tel chief fourré d'estrange chauvenas,
Cornes portez comme font les limas ;
Atournez-vous d'une atournure pleine
De vostre poil ; d'autre ne vous souveigne,
Ostez du tout ces grans hures beleux
Qui vous deffont ; nulle plus ne les praigne.
Rendez l'emprunt des estranges cheveulx.

Envoy

Jeunes dames envoy tele trique dondaine
Ne portez plus ; aux vieilles en convaigne
Soit vos atours humbles et gracieux,
Plaisans à tous, Dieu en bien vous maintiengne,
Car raison dit qui veult que tout le craigne,
Rendez l'emprunt des estranges cheveulx.

La toilette d'une coquette du moyen âge ne valait-elle pas celle d'une coquette du XIXe siècle? Où sont les progrès qu'on a faits depuis cette époque prétendument barbare?

Dès le XIVe siècle, on voit des femmes pratiquant le métier de coiffeuses et non sans célébrité. Il fallait une science spéciale pour bâtir des coiffures aussi compliquées.

Eustache Deschamps en dit quelque chose dans sa ballade.

D'autres troubadours nous reparleront de ces ancêtres de Léonard et de Champagne. Watriquet de Couvin, le brillant convive des banquets princiers, a légué à la postérité le récit des aventures d'une *coëffière*. Elles ne nous donnent pas une idée bien haute de cette habile personne, mais le joyeux Couvinois n'était pas de ces Fierabras qui se glorifient de ne fréquenter que les têtes couronnées; il aimait aussi les compagnies moins relevées où il pouvait, tout à son aise, laisser déborder le sel gaulois dans ses discours.

C'est ainsi qu'on le rencontre avec Margot Clippe, femme d'Adam de Gonesse et sa jolie nièce Marion, qu'entre amis on appelle Tifaigne, la coiffière, à cause de son talent reconnu pour *atorner* les dames. On vide ensemble force *pochonnets;* bientôt aux pochonnets déclarés trop petits de contenance, la bande joyeuse fait substituer des quartes; on commande un bon repas, sans songer que les bourses sont plates et finalement on a maille à partir avec l'hôte qui met nos festoyeurs à la porte après avoir gardé leurs capuchons en gage.

La passion effrénée du plaisir envahissait toutes les classes, préparant les désordres et les folies du siècle suivant.

Les femmes se livraient aux danses, aux *karoles,* à tous les

entraînements des réunions mondaines; les tournois se multipliaient accompagnés ou suivis de festivités sans fin, surexcitant l'amour de la parure et le désir de plaire. Il fallait briller et paraître belle coûte que coûte. Celles qui ne l'étaient pas cherchaient à remplacer l'absence de la beauté par les recherches du maquillage. On prisait alors beaucoup les teints blancs et roses. Le fard était d'un usage fréquent. Les Parisiennes, dès lors, furent à la tête de ce mouvement de coquetterie.

L'auteur des Chroniques de Normandie fait une virulente sortie contre les femmes qui se fardent :

Tele se fait molt regarder
Par son blanchir, par son farder
Qui plus lede et plus est peme
Que péchier mortel en caresme.

Les charlatans avaient beau jeu. Pour se blanchir ou se colorer la peau, se noircir les sourcils et le dessous des yeux, se teindre les cheveux en toutes nuances, les élégantes employaient les ingrédients les plus extraordinaires, de la fiente de crocodile, de la cervelle de sanglier séchée et pulvérisée, des dents d'animaux broyées avec des huiles mystérieuses, du safran mêlé aux cendres d'arbres exotiques et rares. Plus la matière employée venait de loin, et plus la mixture ou poudre s'annonçait bizarre, plus elle semblait efficace et précieuse.

Honoré Bonnet, prieur de Salon, adresse ce reproche aux Français :

Cuidez-vous que vous estuver
Pour doulx vivre, pour déporter
Pour penser toujours en véandes
Pour mangier des choses fréandes.

Ces soins de la toilette atteignaient des raffinements qui nous étonnent, malgré notre civilisation avancée.

Nous n'avons pas à passer en revue tous les genres d'étuves et de bains employés au moyen âge; il y en avait de toutes

espèces, mais nous devons mentionner les bassins réservés aux soins de la tête.

Dans l'inventaire de la reine Clémence, en 1328, on lit :

« Trois bacins à lavier chef valent 70 livres. »

Ils étaient probablement en argent.

Ces bassins se rencontrent dans plusieurs inventaires de l'époque. Presque toutes les femmes de grande naissance, aussi bien que celles de la haute bourgeoisie, se servaient d'accessoires de toilette en argent et même en or.

Les cendres avaient la réputation de conserver les cheveux. Elles servaient aussi à les décolorer, car la mode des chevelures blondes était universelle et dura pendant plusieurs siècles. On les abritait contre l'air dans des sacs spéciaux.

« Pour une grande bourse à mettre cendres pour laver le chief de ma dite dame », lit-on dans les comptes de Blanche de Bourbon.

La nuit on enfermait les cheveux dans un bonnet de forme particulière fait en étoffe piquée ou bien l'on enveloppait la tête dans un mouchoir. La nuit avait ses vêtements comme le jour, contrairement à ce que racontent les détracteurs du moyen âge, qui aiment à prendre cette époque comme un temps barbare où les mœurs étaient aussi grossières que dissolues. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les manuscrits de l'époque pour se convaincre de la réalité de ce fait.

Dans une vieille histoire de Griselidis, tirée d'un manuscrit remarquable de la bibliothèque royale de Bruxelles, on voit la jeune femme chassée par son mari vêtue d'un déshabillé de nuit.

Elle porte une longue chemise blanche et ses cheveux sont cachés sous un mouchoir.

L'usage exigeait que les grandes dames gardassent le lit pendant un temps plus ou moins long, lors de la naissance des enfants ou à l'occasion de la mort de proches.

Dans les deux cas, elles recevaient au lit. Les jeunes mères déployaient alors une grande élégance. Les bonnets étaient à cornes,

brodés et piqués, les couvertures de soie épaisse, les vêtements aussi riches que possible (fig. 147).

Nous verrons plus tard ce qu'était la toilette de deuil au lit.

Reprenons l'histoire des cornes au XIVe siècle. D'abord modérées au siècle précédent, elles augmentèrent de volume à mesure qu'elles se généralisèrent. Les femmes du peuple même donnaient dans ce travers et tout le XIVe siècle n'est qu'un immense crescendo vers les coiffures monstrueuses qui atteignirent leur plus haut point au temps d'Isabeau de Bavière (fig. 148).

A la vérité, les coiffures en cheveux arrêtèrent un instant cet



Fig. 147. — Bonnet de nuit, d'après un manuscrit de Lancelot du Lac (XIVe siècle).

essor, mais encore réussit-on à faire bouffer ses cheveux aux oreilles. La couronne, parure de grande fête, fit alors place à la *birette*. La mode donna ce nom à une petite calotte rembourrée, fort simple au début, mais qui se développa et s'allongea rapidement jusqu'à former un coussin plus large que long, que l'on posait sur la tête de façon à lui faire dépasser de chaque côté les bouffants des oreilles. La birette était un porter de femmes nobles; elle se faisait en soie et s'ornait de perles, de broderies, voire même de joyaux. On y attachait par derrière un léger voile ou *floquart* (fig. 149).

Le floquart s'adaptait aussi à la couronne.

Les tresses remontantes sur les tempes durèrent jusqu'à la fin du règne de Charles V. C'est ainsi qu'est coiffée la reine Jeanne de Bourbon et cette princesse sage et vertueuse ne se laissa jamais entraîner dans les exagérations du luxe ou de la mode. Son exemple arrêta pour un temps l'essor des folies qui semblaient toutes prêtes à éclore.

Quelques rares congrégations religieuses paraissent avoir adopté



Fig. 148. — Femme du peuple, d'après un manuscrit de Gautier de Quoincy, de la bibliothèque royale de Bruxelles.

les tresses, les laissant sortir hors de la guimpe vers les tempes.

Si sage que fût Jeanne de Bourbon, elle n'en fut pas moins obligée de subir les exigences de son rang. Lors de son mariage, en 1352, la manie de surcharger sa coiffure de joyaux était déjà poussée fort loin.

Birettes, petits bonnets, calottes, mortiers, chaperons étaient garnis d'une profusion de pierreries; les coiffures en cheveux elles-mêmes ruisselaient de diamants et de pierres précieuses.

Son trousseau dut naturellement être digne de la magnificence du royal époux auquel elle allait donner sa main. Les comptes des dépenses faites pour elle dans cette grande circonstance nous ont été conservés et nous en extrayons le passage qui concerne sa coiffure :

« Kathellot, la chapellière, pour un chapel de bièvre (1) a « parer ouvré sur un fin velluiau vermeil de grainne, auquel « chapel avait enfans fait d'or nue près du vit qui abataient glans



Fig. 149. — Nobles dames avec birette ronde et birette allongée, d'après des miniatures du XIVe siècle.

« de chesne dont les tiges étaient de grosses perles et les feuilles « d'or de Chypre à un point, lesquels glans estaient de grosses « perles de comptes, et par dessoubs les chesnes avait pors, « sangliers, fais d'or nue près du vif qui mangeaient les glans que « lesdits enfans abataient, et par dessus les chesnes avoit oyseaux « de plusieurs et estranges manières fais d'or nue près du vit le « miez que l'on povait, et la terrasse par dessoubs les pors, faicte

(1) Bièvre, petit animal assez semblable à la loutre dont la fourrure était très estimée.

« et ouvrée de fleurettes d'or a un point de perles et de plusieurs « petites bestelettes semées parmy la terrasse. Lequel chapel étoit « cointi par dessus de grans quintefeuilles d'or soudé treillié d'or de « Chippre par dessus et dessoubs et semé parmy de grosses perles « de compte, de pièces d'esmaux de plicte et de guergnas (1) « garni avec tout ce, de gros boutons de perles dessus et dessoubs « et d'un bon las de soye. Pour la façon, pour velluau et pour tout « sans les perles, 32 escus à 22 s. pièce, valent 35 l. 4 s. p. »



Fig. 150. — Dame en birette, d'après un manuscrit de la bibliothèque Angélique de Rome.



Fig. 151. — Dame coiffée d'un couvre-chef, d'après une miniature de 1385.

Il semble difficile d'aller plus loin en surcharge d'ornements et cependant le XVe siècle dépassera de loin le XIVe. Il est vrai que la coiffure de Blanche de Bourbon, si curieusement brodée, n'a pas encore les dimensions monumentales mises en vogue plus tard.

Avait-elle la forme d'un capuchon ou d'une birette? Le scribe nous le laisse à deviner.

Cette dernière se développa si rapidement en largeur que les femmes devaient se glisser de côté pour passer dans les portes, alors généralement étroites et basses (fig. 150).

Sous le coussin de la birette on plaçait les cornes renfermées dans une résille ou dans un sac d'étoffe.

(1) Guergnas, grenats.

A ces splendides coiffures, à ces bourrelets ou birettes de drap d'or, de velluiau, de paile ou de samit si éclatantes de pierreries il fallait des écrins en proportion. Les comptes royaux sont remplis d'achats d'écrins pour les atours et les chaperons des reines et des princesses.

Veut-on savoir ce que contenait la garde-robe d'une princesse bien fournie en coiffures à la mode?

Les comptes royaux nous le diront :

— « Un grand chapel d'or garny à gros balays, à grosses émeraudes et à grosses perles. »



Fig. 152.
Dame en couvre-chief.

« Une coiffe garnie de grosses perles, de saphyrs, et de doublois vermaux et yndes avec un frontier de douzes troches de perles. »

« Deux chappeaux de paile lesquels ont été fourrés de cendal turcain, en grainne et frangés de franges de fin or de Chypre. »

Ces derniers ont été vendus par Deniso Homo, chappelier du Roy Charles V.

Avec les couronnes rivalisent les frontiers, ou les diadèmes. La reine Jeanne a des frontiers garnis d'or; l'un d'eux est orné de douze balais, quinze grosses perles et trente-trois diamants; elle a aussi plusieurs chapeaux de bièvre orfroisiez de bel orfroi d'Arras.

Vient tout un choix de couvre-chefs, c'est-à-dire de ces coiffures rembourrées qui donnèrent plus tard l'idée des escoffions. Ils sont faits d'étoffes précieuses et garnis avec luxe de galons d'orfrois, de rangées de perles ou de toute autre ornementation de fantaisie; quelques-uns ont une légère voilette d'étoffe très empesée qui retombe tout autour de la tête (fig. 151).

Les couvre-chefs affectaient toutes les formes possibles, mais les femmes de goût savaient accommoder la mode avec la distinction, la plus adroite des coquetteries (fig. 152).

Il ne faut pas s'étonner si, de bonne heure, les poètes satiriques ont cherché dans les exagérations de la mode plus d'un sujet pour déployer leur verve caustique.

Eustache Deschamps est à leur tête. Quand il s'agit de s'attaquer aux défauts de la gent féminine, nul n'est plus ardent que lui :

Qui fille a n'est pas en repos, dit-il,
Terre lui fault premièrement,
Robes, joyaux, or et argent,
Menu vair, gris, chapel d'or gay,
Fronteaux, couronnes, Dieu quel gay
Vaisselle, plas, escuelles, pas
Jamais fille ne mariray ! (1)

Déjà s'ouvrait l'ère malheureuse qui devait en quelques années mettre la France si florissante à deux doigts d'une ruine totale amenée par la licence des mœurs et la frénésie des passions humaines; les femmes y jouèrent un triste rôle.

A la fin du XIVe siècle la femme était bien déchue du trône où le moyen âge l'avait d'abord placée. A mesure que s'approche le XVe siècle, elle devient plus frivole, plus coquette, plus altérée de succès. Ils sont loin, les jours où elle était l'inspiratrice des faits glorieux de la chevalerie. Maintenant elle aime mieux trôner dans les tournois, lutter de luxe avec ses rivales, compter ses succès frivoles que de remplir les graves devoirs que ses aïeules mettaient à honneur d'accomplir quelque pénibles qu'ils fussent. Elle ne se contente pas du succès de sa beauté, elle recherche les jouissances grossières de la table et ne recule pas devant les fumées dégradantes de l'ivresse.

Nous n'exagérons pas, il suffit de lire les récits du temps pour se convaincre que la gourmandise avait fait des progrès énormes.

Robert de Blois s'écrie que la femme qui boit trop n'est pas digne de vivre et déplore les excès de son temps.

(1) Le même auteur, dans le *Miroir du mariage* place le quatrain suivant :

Et pour aler entre la gent
Fins couvrechefs a or battu,
A pierres et perles dessus
Tissu de soye et de fin or.

Un autre auteur, Honoré Bonnet, reproche à ses contemporains et contemporaines leurs festins dignes de Rabelais :

Vous futes gens, car appris l'ay, dit-il
Qui vivez délicieusement
Se vous n'avez pain de froment,
Char de mouton, bœuf et pourcet
Perdrix, poucins, chappons, chevret
Canars, faisans, et canins gras !

Les vieillards soupiraient en jetant un regard sur le passé. Le chevalier de la Tour dit à ses filles en 1371 :

— « Le temps de lors, les bons chevaliers estaient en paix et « démènoient festes et grants joyeusetés en toutes manières de « chevalerie, de Dames et Damoiselles, se assemblaient là où « ils sçavaient que estaient faictes mêmes et souvent.

« Et là venaient par grand honneur les bons chevaliers de « celluy temps. Mais s'il advenait par aucune aventure que « Dame et Damoiselle que eust mauvais renom ou que feust « blasmée de son honneur se mict avec une bonne Dame ou « Damoiselle de bonne renommée, combien qu'elle feust plus « gentil femme ou eust plus noble et plus riche mary soulaient « ces bons chevaliers user de leurs droits, n'avoient point de honte « de venir à elles devant tous et de prendre les bonnes et les « mettre au-dessus des blasmées et leur disoient devant tous : « Dame ne vous déplaise, ceste Dame ou Damoiselle vous va « devant, car combien qu'elle ne soit pas si noble ou si riche « comme vous, elle n'est point blasmée ains est mise au compte « des bonnes et ainsi ne dit l'on pas de vous, dont il me déplaist, « mais l'en fera honneur à qui le desseray et ne vous émerveillez « pas.

« Ainsi parlaient ces bons chevaliers et mettaient les bonnes « et de bonne renommée les premières dont elles remerciaient « Dieu dans leur cœur de elles être tenues nettement parquoy « elles étaient honorées et mises devant. Et les autres se pre- « naient au nez et baissaient le visage et recevaient de grant

« vergongne et pour ce étoit bon exemple à toutes gentilz-femmes « car pour la honte qu'elles oyoient dire des aultres femmes elles « doublaient et craignaient de faire mal à poinct (1). »

L'Italie subit d'abord l'impulsion générale et bientôt prit la tête dans ce concours acharné des idées de luxe et de magnificence. Sa civilisation était plus raffinée que dans aucune autre contrée, les arts et les sciences y étoient plus développés que partout ailleurs et les Italiennes aimaient à briller plus qu'aucune Française.

Entraînés dans le tourbillon, les hommes rivalisaient de faste dans leurs costumes comme dans leurs états de maison.

Les Visconti, les Scaliger, les Scala et tous les autres princes qui avaient partagé l'Italie en une infinité de principautés luttaient entre eux d'orgueil et de somptuosité.

Mastin, l'un des plus grands tyrans de Lombardie, fit bâtir le magnifique palais de Vérone, sa table était somptueuse, il ne sortait qu'accompagné de mille chevaux. Cosme le Grand fut célèbre par l'éclat de son luxe; Florence, dès le commencement du XIVe siècle, mérita le surnom de l'Athènes de l'Italie. Les fêtes et les affaires, les arts et les sciences, tout s'y menait de front avec l'enthousiasme d'une nation du Midi intelligente et impressionnable.

Aussi, tandis qu'en France l'art de la peinture se réduisait à enluminer les manuscrits, Giotto de Bondone, Cimabue et leurs élèves ont déjà rempli l'Italie de leurs œuvres, estimées au poids de l'or, Verrocchio, Donatello, Brunelleschi, Jacob de Guerico ont orné de monuments admirables les places de leurs cités natales, et embelli les églises de statues, où brille, avec le vif sentiment de la nature, l'art le plus profondément chrétien. Le Dante avait passé comme un flambeau éclatant laissant après lui une traînée lumineuse où se pressent les poètes et les penseurs. Pétrarque était couronné de lauriers et déposait sa couronne aux pieds de Laure, l'inspiratrice de ses vers (fig. 153).

(1) Sainte Palaye, *Mémoires II, sur l'ancienne chevalerie.*

Dans cette fermentation artistique d'où allait sortir la Renaissance, la femme joua un rôle important, elle inspirait les poètes et les artistes et, disposant d'une puissance souveraine elle ne s'en servait que pour soutenir et protéger le monde de la science et de l'intelligence.

Partout la femme est fêtée, c'est la reine des festivités brillantes



Fig. 153. — Laure de Noves.

qu'interrompent à peine les guerres intestines des cités et des tyrans. Béatrix et Laure ont de nombreuses sœurs. D'autres femmes ne se contentent pas d'être aimées et célébrées, elles veulent aussi cultiver les arts. Nina la Sicilienne, la Pisani, Hortense de Guglielmo, Éléonore de Genga, Livie de Chiavello, Elisabeth Tribani, Jeanne Bianchetti, Justine Lévi Perotti, la Selvaggia et bien d'autres forment une brillante et charmante pléiade. Comment ne pas subir les influences d'une contrée

privilégiée où tout sourit, le ciel, la terre, les fleurs, les eaux, où la nature elle-même prêche la grandeur et la magnificence?

Nous pouvons difficilement nous faire une juste idée de ce qu'avait de vraiment grand la somptuosité ancienne, nous qui vivons petitement dans un confort mesquin, entourés de splendeurs de pacotille. Les anciens palais d'Italie peuvent cependant nous en donner un aperçu. Si dégradés ou ruinés qu'ils soient,



Fig. 154. — Noble Siennoise, d'après une peinture de Dominique Bartoli à l'hôpital de Sienne

ils nous parlent encore d'une vie large, grandiose, superbe que personne ne pourrait faire renaître aujourd'hui. Le costume des femmes est bien fait pour paraître dans ces palais, pour passer au milieu de ces colonnades, drapées d'étoffes précieuses, ou se promener parmi les jardins embaumés, le long des fontaines jaillissantes. Du sol aux combles, ce ne sont que draperies d'or, damas, soie de Chypre, pierreries, broderies, joyaux. Les formes sont amples et nobles. Il y a une différence sensible entre les modes italiennes et celles de la France et des pays plus septen-

trionaux. Les coiffures sont très variées, les cheveux s'y montrent à découvert, surtout dans la première moitié du XIVe siècle. Une grande fantaisie règne dans la manière de s'habiller et de se coiffer. Chaque ville de l'Italie a ses modes à elle. Il n'est pas possible de les décrire toutes. Force est de se borner à quelques exemples. A Sienne on portait des bonnets carrés en drap d'or ou en soie rappelant un peu certains bonnets de chanoines. Ils se terminaient sur le front par une couronne. On les parsemait de joyaux selon la fortune ou le rang des personnes qui les portaient. Souvent un voile flottait autour de la tête (fig. 154). Les cheveux de beaucoup de Siennoises étaient simplement partagés en deux tresses qu'on rattachait au bout par derrière, ou par devant, au moyen d'un ruban ou d'une agrafe de métal.

Bartoli nous fait connaître un autre genre de coiffure qui a quelque rapport avec la birette française et se retrouve souvent dans ses tableaux. C'est une sorte de turban en soie épaisse recouvert d'un filet de cordonnet d'or et brodé de perles, qui recouvre une coiffure en cheveux formée de torsades retenues par un orfroi. Sur le front pend une petite chaîne ornée d'une perle, bijou alors en grande vogue.

A côté de ces volumineuses coiffures nous voyons de très gracieux arrangements de cheveux. Florence, la patrie des arts, était aussi celle des femmes de goût. Au XIIIe siècle, beaucoup d'entre elles se coiffaient simplement en cheveux, y mêlant un étroit ruban tressé entre les mèches de leurs nattes ou quelques fils de perles rehaussés par un joyau. Les cheveux nattés étaient relevés en une épaisse torsade sur la nuque ou enroulés en diadème, sur le haut de la tête. Cette simplicité très artistique s'alliait fort bien avec les robes longues et amples, les grandes manches tombantes des nobles femmes de la patrie du Dante (fig. 155).

Les jeunes filles étaient encore plus simples dans leurs parures. La plupart laissaient flotter leurs cheveux au vent, les retenant par un galon d'orfroi ou un étroit cercle d'or. Quand elles



Fig. 155. — Noble Florentine, d'après une miniature d'un manuscrit du *Décaméron* de Boccace.

avaient à se préserver du froid elles se couvraient du capuchon, la coiffure de toutes les classes en Italie (fig. 156).

Les femmes âgées s'enveloppaient la tête d'une écharpe, d'une guimpe ou d'un capuchon.

A Venise, la pureté du style était moins estimée que la richesse de la parure. Les femmes se surchargeaient la tête de faux cheveux.



Fig. 156. — Jeune fille italienne, d'après un tableau d'Ambroise Lorenzetti.

Elles aimaient à avoir une profusion de boucles qui entouraient leurs cous de touffes épaisses (fig. 157). Imitant le corymbium antique, elles élevaient d'épaisses torsades enroulées qu'elles entremêlaient de perles. Leurs vêtements étaient aussi plus lourds. Les tailles très courtes, les jupes aux plis nombreux accumulés sur les hanches et les manches très bouffantes donnaient un air empaqueté aux femmes les plus sveltes. Mais comme tous ces vêtements se distinguaient par leur somptuosité, on s'apercevait moins de la manière dont ils défiguraient la forme humaine. On dut aux peintres qui illustrèrent, plus tard, l'école de Venise, d'avoir ramené

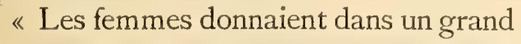
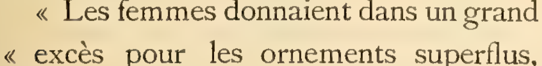
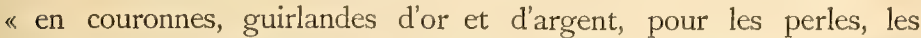
leurs concitoyennes à des costumes plus gracieux sans cesser d'être moins majestueux.

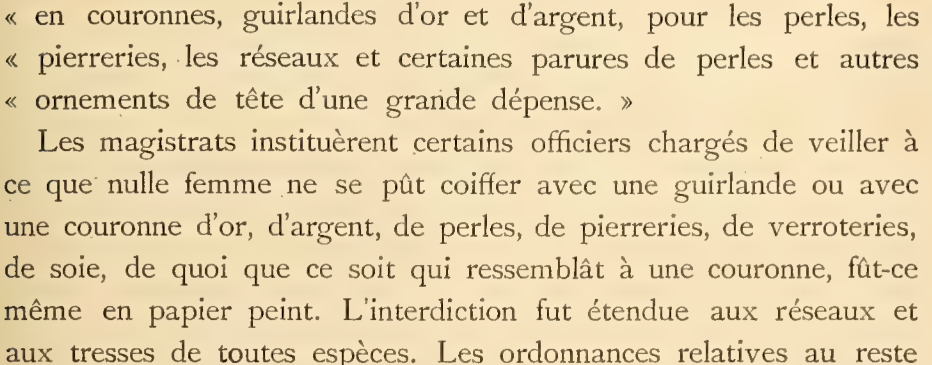
Quelques jeunes femmes italiennes imaginèrent de placer sur leur tête une petite calotte ou barrette de dimensions exiguës et très élégante. Mais la plus grande vogue resta aux couronnes et surtout aux couronnes enrichies de pierreries.

Les orfèvres italiens excellaient dans la fabrication de ces bijoux. Ils ne se contentaient pas de la forme héraldique; ils inventaient des guirlandes imitant les fleurs naturelles et embellies de pierreries. Ces nouveautés coûtaient des sommes énormes, raison de plus pour que toutes les femmes voulussent en posséder. Ces excès effrayèrent les magistrats de Florence, car les richesses des familles se dissipaient en frivolités extravagantes. Ils publièrent donc, en 1330, une ordonnance visant à réprimer les excès du luxe féminin. Villani, historien du temps, rapporte ce décret et le justifie, car, dit-il :



Fig. 157. — Jeune patricienne de Venise, d'après Gentile Bellino.




« Les femmes donnaient dans un grand « excès pour les ornements superflus, « en couronnes, guirlandes d'or et d'argent, pour les perles, les « pierreries, les réseaux et certaines parures de perles et autres « ornements de tête d'une grande dépense. »


Les magistrats instituèrent certains officiers chargés de veiller à ce que nulle femme ne se pût coiffer avec une guirlande ou avec une couronne d'or, d'argent, de perles, de pierreries, de verroteries, de soie, de quoi que ce soit qui ressemblât à une couronne, fût-ce même en papier peint. L'interdiction fut étendue aux réseaux et aux tresses de toutes espèces. Les ordonnances relatives au reste du vêtement étaient non moins sévères que minutieuses, mais pas plus qu'ailleurs, elles ne furent observées.

A Mantoue, en 1325, il était défendu aux femmes, quel

que fût leur rang, d'avoir des couronnes de perles ou de pierreries.

A Milan, en 1340, Galvano Fiamma regrette amèrement l'abandon des anciennes modes et des anciens usages; il attribue à un sentiment d'imitation enthousiaste pour les nations étrangères les nouvelles modes qui surgissent de tous côtés. « Les femmes, dit-il, ont changé leurs anciennes habitudes pour d'autres plus mauvaises; elles s'en vont avec des robes étranglées laissant à découvert le



Fig. 158. — Noble Italienne, d'après un tableau du XIVe siècle.

cou et la gorge qu'elles entourent de bandes dorées. Elles portent des vêtements de soie et même parfois d'or. Elles se couvrent la tête de frisures à la manière étrangère; serrées dans des ceintures d'or, elles semblent des amazones; elles cheminent avec des souliers pointus et s'adonnent au jeu de dés..... » (fig. 158)

Le moine Jacob des Bussalori, pendant le siège de Pavie, attribuait au luxe excessif des femmes les malheurs de la patrie.

Le mal a pris, en effet, des proportions effrayantes; les villes d'Italie ne se contentent pas des étoffes de soie fabriquées chez elles; Vérone importe annuellement de l'étranger 200 pièces de brocart d'or ou d'argent; Padoue autant, Vicence et Trévise 120.

Les Lombards tiraient de Venise, chaque année, pour 250,000 ducats de draps de soie et pour 30,000 ducats de soies à broder. Comment résister au courant? Aussi voyons-nous les censeurs se plaindre de ce que les femmes cherchent par tous les moyens possibles à attirer les regards sur elles. Tantôt elles se grandissent en relevant les cheveux sur la tête ou en se coiffant de hauts bonnets, tantôt elles laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules en y entremêlant divers petits animaux en or, pendus au milieu



Fig. 159. — Noble Italienne, d'après un tableau de Vanni.

des mèches et tombant sur la poitrine. Tous les hommes sensés sont d'accord pour déplorer les folies du beau sexe. Ce qui leur parut le comble de l'égarement, ce fut la manie, introduite alors, de se teindre les cheveux pour les blondir. Le scandale de ce nouveau caprice fut plus grand en Italie qu'en France et dans les pays du Nord, où la couleur blonde étant beaucoup plus commune, les femmes noires pouvaient dissimuler le mensonge de leurs cheveux au milieu des vraies blondes. En Italie, au contraire, comme les cheveux blonds sont une exception, cette mode de la teinture fut considérée et traitée d'excès lamentable de frivolité et même de dévergondage.

Il semble que le formidable *tolle* des gens de bien contre la « blondissomanie » ait produit une salutaire réaction, car dans la deuxième moitié du XIVe siècle, beaucoup de femmes commencèrent alors à cacher leurs cheveux. Plusieurs adoptèrent un bonnet élevé à deux pointes recouvert d'un morceau de soie frangé ou garni



Fig. 160. — Jeune femme jouant à la paume, d'après une peinture du temps.

de broderies. Ce bonnet se posait sur une première petite calotte de velours qui ne montrait qu'un bout de bandeaux en cheveux (fig. 159).

Vint ensuite une petite toque ronde issue du mortier du siècle précédent. Elle emboîtait entièrement le crâne et ne laissait passer aucun cheveu. Elle convenait aux jeunes femmes engouées de certains exercices violents, tels que le jeu de paume, qui avait alors une grande vogue et se jouait aussi par les femmes, malgré

l'incommodité de leurs costumes amples et longs, si peu combinés pour courir (fig. 160).

Si l'éducation religieuse reçue dans leur enfance par toutes ces belles élégantes ne put les préserver des folies mondaines, du moins elle leur rendait souvent quelques lueurs de bon sens. Il est une heure dans la vie où le rire cesse pour faire place aux



Fig. 161. — Dame noble de la famille Visconti, d'après son tombeau.

pensées graves; l'heure de l'épreuve et surtout l'heure où apparait de près ou de loin le spectre de la mort (fig. 161). C'est sans doute à la force des retours de contrition qui les terrassaient, à la pensée de la nécessité d'une longue pénitence et d'une expiation publique que nous devons de rencontrer, sur les tombeaux qui les recouvrent, les patriciennes les plus belles, les plus fêtées, les plus prodigues de leurs attraits et de leurs richesses, représentées sous le costume monastique ou sous les vêtements austères des femmes ayant renoncé au monde et à ses pompes.

Nombreuses sont encore dans les églises italiennes les tombes

sur lesquelles l'œil étonné du touriste moderne découvre gravées ou sculptées dans le marbre ou la pierre des figures embéguinées, aux traits graves et sévères, dont les noms ne lui avaient rappelé que grandeurs, faste et orgueil de la vie (fig. 162).

L'église de Sainte-Sabine, à Rome, possède le tombeau d'une Orsini, femme de Lino Savelli, célèbre par sa beauté, sa magnificence et les charmes de son esprit. Sa statue la représente la tête enveloppée d'une écharpe qui ne laisse voir que le visage et



Fig. 162. — Duègne vénitienne, d'après une peinture de Gentile Bellino.

le corps couvert d'un manteau de religieuse; rien ne rappelle la belle patricienne, l'ornement des fêtes de la ville éternelle (fig. 163).

Ludovico Monaldeschi raconte que, en 1332, on fit le « jeu du taureau » au Colysée, où l'on avait disposé plusieurs rangs de gradins. On publia un ban, dit-il, dans tous les environs pour inviter tous les barons à s'y trouver.

« La fête eut lieu le 3 septembre. Toutes les matrones de Rome étaient placées sur des balcons garnis d'étoffes vermeilles. Parmi elles brillait la belle Savelli Orsini, avec deux de ses parentes; deux dames de la maison Colonna s'y trouvèrent aussi, mais la plus jeune ne put accompagner ses sœurs parce qu'elle s'était démis le pied au jardin de la Tour de Néron.

« La belle Jacova de Vico ou de la Rovère s'y trouvait aussi; ces dames avaient amené avec elles toutes les belles femmes de Rome; car la Rovère conduisait les femmes du Transtévère, la Orsini celles de la place de Navone et de Saint-Pierre; les Colonna celles des quartiers des Monts, des places Montanara et Saint-Jérôme, près le palais Savelli. Enfin, toutes les femmes nobles étaient assises d'un côté, celles d'un rang inférieur de l'autre et les combattants se tenaient à part.



Fig. 163. — N. Orsini, femme de Lino Savelli, d'après la statue de son tombeau en l'église de Ste-Sabine, à Rome.

« Les taureaux furent tirés au sort par le vieux Jacovo Rossi de Saint-Ange à la Pêcherie. Chacun d'eux combattit son taureau. Il y eut 18 hommes tués et 9 blessés; 11 taureaux restèrent morts sur la place. Les combattants qui perdirent la vie furent honorablement ensevelis à Sainte-Marie Majeure et à Saint-Jean de Latran. »

Il faut convenir que les jolies femmes de Rome ne devaient pas avoir les nerfs bien sensibles!

A Sienne, comme partout en Italie, on dépensait, on s'amusait et le luxe croissait (fig. 164).

Les magistrats de la ville de sainte Catherine essayèrent

d'enrayer le mal en multipliant les lois somptuaires, mais ils n'y réussirent pas mieux que les autres législateurs qui ont voulu lutter avec les femmes coquettes. Ils avaient beau s'assembler et se sermonner mutuellement, nous dit un auteur du temps (Franco Sacchetti), ils ne parvinrent pas à se faire obéir. L'un de ces graves magistrats, poussé à bout par les remontrances de ses collègues sur sa négligence, répondit vivement :

— « Comment voulez-vous que je prenne une femme en flagrant



Fig. 164. — Noble Italienne, d'après une peinture du XIVe siècle.

délit? J'en rencontre une portant une pointe ouvragée autour de son capuchon; je lui dis de se nommer parce qu'elle porte un ornement prohibé. Mais aussitôt elle prend dans sa main la pointe qui ne tient qu'à une épingle et répond que c'est une guirlande.

« J'en trouve une autre plus loin dont le devant de la robe est garni de boutons.

— « Vous ne pouvez porter de boutons.

— « Pardonnez-moi, messire, réplique-t-elle, ce ne sont pas des boutons; regardez-les, ils n'ont ni queue ni boutonnière.

— « J'arrête une troisième qui a des fourrures d'hermine; je veux l'inscrire.

— « Arrêtez, crie-t-elle, ce n'est pas de l'hermine, se sont des Lattizzi.

— « Qu'est-ce que des Lattizzi ?

— « C'est un animal, dit la dame, qui passe fièrement....... »

Les magistrats, ne pouvant rien répondre à leur confrère, passèrent à l'ordre du jour.

L'Angleterre était trop proche voisine de la France et entretenait avec elle trop de relations de tout genre pour ne pas ressentir l'influence de ses modes. Les mœurs de ses hautes classes



Fig. 165. — Chapeau de voyage.



Fig. 166. — Femme du peuple, d'après un manuscrit du XIVe siècle.

ne différaient pas sensiblement de celles de la noblesse française. Le costume était à peu près le même dans les deux pays, mais si l'on en croit les auteurs du temps, les côtés ridicules des modes furent singulièrement exagérés dans l'île d'Albion.

Au commencement du XIVe siècle, on portait, en Angleterre comme en France, la couronne, le réseau ou la crépine, le mortier retenu par une mentonnière et le chaperon d'étoffe de soie. Les cornes, adoptées par toutes les femmes, étaient recouvertes d'un réseau plus ou moins riche ; elles s'étalaient sous la couronne comme sous le capuchon et faisaient rebondir l'étoffe légère des voiles de moleskine, de soie transparente ou de gaze, souvent bordés d'une broderie d'or ou de soie.

Les Anglaises se coiffaient aussi en voyage de grands chapeaux à larges bords maintenus par une mentonnière (fig. 165).

Les femmes du peuple portaient, comme en France, diverses sortes de capuchons ou encore la guimpe de grosse toile qu'elles avaient bien soin de bourrer de chaque côté, à l'aide de crin ou de foin, pour imiter les cornes des belles dames de haut parage.

Pour aller travailler aux champs, elles avaient le chapeau de grosse paille tressée (fig. 166). Enfin les femmes âgées de toutes



Fig. 167. — Philippine de Hainaut, d'après son tombeau à l'abbaye de Westminster.



Fig. 168. — Lady Joyeuse Tiptoft, d'après son tombeau de l'église d'Enfield, 1346.

classes portaient la guimpe et la mentonnière recouvertes ordinairement d'un voile ou du capuchon.

Peu à peu, on en vint à augmenter les cornes, à les décorer plus richement ; cependant, les premières années du XIVe siècle ne virent apparaître aucune extravagance. Philippine de Hainaut, sur son tombeau de l'abbaye de Westminster, a une coiffure très raisonnable. Les cheveux sont entièrement recouverts d'une étoffe très richement brodée. Par derrière, sous sa belle couronne fleuronnée, on remarque un voile qui retombe jusqu'à ses pieds. C'est une coiffure de femme âgée (fig. 167).

Bientôt les jeunes femmes se mirent en quête d'édifices capillaires plus nouveaux.

On augmenta le voulume des bourriaulx ou cornes; on ne se contenta plus d'avoir sur les tempes deux bouffes proéminentes, on les fit monter plus haut pour les remplacer par une coiffure élevée se terminant en pointes et composée d'étoffes de soie, de drap tissé d'or ou d'argent, tendues sur une monture raide. On y enroulait un voile et on posait entre les cornes une petite couronne doublée de velours (fig. 168).

Déjà on cachait les cheveux, préférant à leurs souples ondulations la raideur des étoffes coûteuses.

Dans les occasions solennelles, les reines d'Angleterre ne portaient que la couronne sur les cheveux simplement tressés ou même tombant sans apprêt sur le dos.

Cette coiffure primitive était celle que leur prescrivait la coutume aux cérémonies de leur mariage; toutes les princesses du sang et les reines de France étaient soumises aux mêmes règles.

Dans le roman si populaire de *Tristan et Yseult*, le poète décrit ainsi le costume de la reine, d'une richesse vraiment royale:

La raine ont de soie dras,
Aporté furent de Bandas,
Forré furent de blanc hermine
Mantel, bliault, tot li traine
Sor ses épaules sont si crin
Bendé à ligne sor or fin
Un cercle d'or ont sou son chief.

Un ivoire très curieux conservé au musée archéologique de Namur, représente Tristan et Yseult; celle-ci est vêtue d'un simple bliault, les cheveux dénoués retenus par un cercle d'or.

La simplicité du commencement du siècle était, lors de sa fin, complètement disparue. Si les cheveux étaient enfermés dans une cornette, celle-ci était d'un tissu si délicat que Chancer affirme que les coiffes qu'une élégante portait le dimanche ne pesaient pas

une livre. Souvent cette élégante tissait elle-même, de ses blanches mains, une toile qui surpassait en finesse celle d'Ypres ou de Gand. Elle montait un joli palefroi; sa poitrine était ornée d'une belle guimpe et sur sa tête elle avait un chaperon de la largeur d'un bouclier ou d'un écusson.

Aussi les moralistes élèvent une voix sévère :

« C'est ainsi que le diable agit avec les hommes et les femmes : d'abord il les excite à amollir et à engraisser leur chair par le désir des boissons et des mets délicieux et aussi à danser sur le pilier (des tentations du diable) avec leurs cornes, leurs cheveux bouclés, leurs guirlandes d'or et de perles, leurs coiffes, leurs bandeaux et leurs guimpes, leurs robes dentelées, leurs rochets, leurs colliers, leurs dentelles, leurs *paltocks* avec leurs longues *crakowes* et ainsi le diable les porte sur le pilier afin de leur enseigner à voler plus haut que les autres gens simples, leur assurant qu'ils ne se feront pas de mal; mais il ment faussement, car s'ils ne se repentent, ils seront forcés de sauter du haut de ce pilier dans l'abîme de l'enfer. »

Certaines religieuses n'avaient pas échappé aux lamentables faiblesses de l'amour-propre et aux fallacieux attraits des vanités du siècle. La nonne que chante Chancer a une guimpe bien gaufrée, le nez bien fait; ses yeux gris, limpides comme du cristal, sa bouche petite, rose et délicate en font une personne très attrayante, mais elle ajoute encore à ses charmes naturels un manteau ample. Ses bras sont chargés de bracelets à perles du corail le plus fin, ou d'émail vert, retenus par une magnifique broche resplendissante d'or.

Si l'Espagne reste en arrière sous le rapport du luxe, il faut l'attribuer en grande partie à sa situation politique. Les guerres avec les Maures étaient loin d'être terminées, l'ambition et la violence de rois rivaux empêchaient la tranquillité nécessaire à l'essor des passions mondaines et au développement du commerce.

Il s'en fallait d'un siècle que Ferdinand entrât triomphant dans l'Alhambra.

Les femmes menaient une vie dure au milieu de ces jours troublés. Enfermées dans des châteaux inaccessibles ou obligées de veiller elles-mêmes à leur propre sûreté, elles formaient une race vaillante et conservaient ardents dans la nation le souffle de la chevalerie. Leur costume ne pouvait être aussi riche que ceux des Italiennes dont elles étaient d'ailleurs loin d'envier l'existence molle et joyeuse. Sans doute on connaissait l'usage des somptueuses étoffes, des joyaux; on portait des couronnes et à la cour on ne manquait pas de drap d'or et de pierreries, mais dans une nation où l'esprit militaire domine, les modes se plient aux exigences de l'épée et comme il nous reste peu de détails sur les vêtements portés par les Espagnoles au XIVe siècle, nous y suppléerons par un récit recueilli dans une vieille chronique, qui montrera ce qu'était la vie d'une femme à cette époque et quel courage il lui fallait parfois déployer. Nous y rencontrerons d'ailleurs l'occasion d'un aperçu rapide sur le costume des Maures, costume auquel les Espagnoles avaient fait plus d'un emprunt.

On retrouve à chaque instant dans les monuments de la vieille Espagne cette influence mauresque qui, du reste, n'était qu'extérieure, car, il faut le reconnaître à la louange de la race espagnole, aucune nation ne garda plus intacte sa croyance et son esprit national au milieu de plus grands motifs d'altération.

Elle eut pourtant des transfuges.

Au XIVe siècle, l'Espagne était gouvernée par plusieurs princes, dont la vie ne valait guère mieux que celle d'un émir, sectateur fanatique de Mahomet. De ce nombre fut Pierre le Cruel, roi de Castille. On connaît sa vie agitée, pleine de crimes et d'horreurs. On sait comment Henri de Transtamarre, son frère naturel, dont il avait égorgé la mère, la femme et les enfants, s'arma contre lui et le vainquit avec l'aide de Duguesclin. Ce qu'on connaît moins de cette existence mouvementée, ce sont ses aventures et son esclavage en Afrique.

Pierre, vaincu par Henri, s'était sauvé chez les Maures, seul, sans troupes ni argent. Il fut pris par un Juif qui en fit son

esclave. Il resta dans ce misérable état jusqu'à ce que ses partisans lui eussent envoyé un peu d'argent à l'aide duquel il put se racheter et recouvrer sa liberté.

Sans ressources suffisantes pour retourner en Castille, il aborde sur les terres d'un prince musulman que le chroniqueur nomme le roi de *Belmarine* dans la ville de *Sarmaranc,* sa capitale. Le roi, informé de l'arrivée de Pierre, lui fit dire de se présenter au palais et celui-ci se hâta de se rendre à cette invitation.

Il trouva le roi au milieu d'une foule de seigneurs qui lui faisaient fort respectueusement leur cour. Le monarque se montra très affable pour le prince vaincu et Pierre, reprenant toute sa faconde et son astuce, représenta Henri de Transtamarre comme un usurpateur qui l'avait chassé de ses États par les armes d'un chevalier breton nommé Bertrand, à la tête de tous les vagabonds de France.

« Il le pria de le secourir dans le pressant besoin où il se trouvait. Ce souverain lui répondit qu'il le ferait très volontiers, mais qu'il fallait auparavant que Pierre exécutât les deux promesses qu'il lui avait faites, dont la première était d'abjurer la foi de Jésus-Christ et de se faire mahométan; la seconde était d'épouser l'une de ses deux filles, dont il lui donnait le choix, étant toutes deux également belles; et là-dessus il commanda qu'on les fît venir, afin que Pierre vît laquelle serait le plus à son gré.

« Elles entrèrent dans la chambre se tenant par la main, fort superbement parées, portant sur leur tête des couronnes d'un or arabe le plus pur et le plus fin, dans lesquelles étaient enchâssées des pierres précieuses et des grosses perles d'un prix inestimable. Le roi, leur père, les fit asseoir toutes deux auprès de lui; elles paraissaient dans cette salle comme deux idoles à qui l'on allait donner de l'encens. On fit toucher en leur présence les luths, les violes et tous les instruments de musique, afin que, les oreilles et les yeux recevant dans le même temps un égal plaisir, le roi Pierre sentît en lui-même un plus grand désir de posséder quelqu'une des deux. L'une s'appelait *Mondaine* et l'autre se nommait *Marie.* »

Le roi Pierre, dont la conscience était fort émoussée, se hâta d'accéder aux désirs du roi de Belmarine. Il abjura la foi du Christ et épousa Mondaine. En retour de ce double crime, il obtint des secours généreux pour l'aider à recouvrer son royaume. Le fils du monarque lui-même devait se mettre à la tête d'une



Fig. 169. — Noble Espagnole, d'après une miniature d'un office de la sainte Vierge de 1400.

flotte nombreuse et bien équipée pour aider son nouveau beau-frère.

Au milieu des préparatifs immenses qui bouleversaient le royaume de Belmarine, deux pèlerins revenant de Terre-Sainte arrivèrent dans ce pays. Ils apprirent le but de ces apprêts guerriers et se résolurent à tout faire pour éviter un grand désastre à la chrétienté. Ils se jetèrent dans un mauvais petit

bâtiment qui, poussé par un vent favorable, aborda rapidement en Espagne, auprès de Monfusain.

« Il y avait une citadelle à Monfusain, dont la gouvernante était une fort belle dame d'une naissance distinguée, charitable et aumônière. Elle voulut se donner le plaisir de faire manger ces pauvres pèlerins en sa présence pour contenter la curiosité qu'elle avait d'apprendre ce qui se passait à Jérusalem. Elle leur demanda si les chrétiens étaient toujours fort maltraités des Turcs. Ils lui répondirent qu'ils étaient plus acharnés contre eux que jamais depuis qu'ils avaient entendu dire qu'un Breton, nommé Bertrand, homme très intrépide et fort expérimenté dans la guerre, avait juré leur ruine et résolu de les venir attaquer dans le centre de leurs États.

« La dame répondit que Bertrand ne le pouvait encore faire maintenant, étant occupé au siège de Tolède, lequel ne pourrait plus durer longtemps, étant privé du secours du roi Pierre que l'on croyait avoir été noyé dans la mer.

« Ces pèlerins la détrompèrent là-dessus en l'assurant que Pierre était encore tout plein de vie, qu'ils l'avaient vu depuis peu dans le royaume de Belmarine, faisant sa cour au roi des Sarrazins pour en obtenir des secours contre Henri et que non seulement ce roi lui avait donné la plus belle de ses filles en mariage, mais il lui avait confié ses plus grands secrets et promis un gros corps de troupes que son propre fils devait commander en personne pour faire retirer de devant Tolède toute l'armée d'Henry. Cette nouvelle étonna beaucoup cette dame, qui prenait une fort grande part aux intérêts d'Henry, dont elle était assez proche parente. Elle crut qu'il était important de lui en donner avis au plus tôt. Elle congédia donc les pèlerins auxquels elle donna cinquante doubles d'or pour continuer le voyage et résolut d'aller elle-même de son pied trouver Henry pour l'avertir du péril qui le menaçait.

« Elle s'habilla donc en pèlerine pour marcher avec plus de liberté et moins de soupçons, prenant seulement deux personnes

avec elle pour l'accompagner et la servir sur les chemins. Elle fit tant de diligence qu'en peu de temps elle arriva devant Tolède, dont Henry continuait toujours le siège. Elle commença par parler à la reine, à laquelle elle se découvrit et qui, la voyant ainsi travestie, lui fit aussitôt donner des habits proportionnés à sa qualité (fig. 169).

« Quand elle se fut un peu rafraîchie, la reine la mena dans la tente d'Henry, son époux, en conférence avec les chefs de l'armée. Cette conférence fut fort à propos interrompue par la présence de la dame, qui, par son discours, leur fit connaître qu'ils avaient à délibérer sur un objet plus important.

« On devine l'émoi des généraux à la nouvelle d'un danger aussi menaçant. Bertrand du Guesclin dut remonter le courage du roi, qui calculait avec effroi le peu de forces qu'il possédait pour faire tête à un pareil ennemi. La confiance du vieux et valeureux connétable ne fut pas vaine. On sait comment le misérable Pierre fut battu honteusement, lui et ses alliés, et finit comme un infâme renégat.

« Quant à la belle châteleine de Monfusain, elle fut comblée de présents et d'amitiés par son royal cousin, qui la fit reconduire chez elle avec une escorte digne d'elle. »

Le lecteur nous pardonnera cette digression, un peu longue peut-être pour le maigre renseignement que nous y puisons sur la coiffure des princesses arabes au XIVe siècle. Le costume des femmes mauresques était d'une grande richesse et le vieux chroniqueur qui nous montre les couronnes d'or arabe fin des filles du roi de Belmarine n'est pas le seul qui parle de ces splendides bijoux.

Le Caire était renommé pour l'opulence de ses habitants; des voyageurs italiens de cette époque, si habitués qu'ils fussent aux magnificences de leur patrie, racontent que jamais ils n'eussent osé rêver plus de richesse dans les toilettes des femmes. Les chaussures étaient ornées d'or et de pierreries, les diadèmes qui couvraient leurs fronts semblaient autant d'étoiles tombées du ciel.

Les chrétiens mêmes se laissaient entraîner à cette passion du faste. A Famagouste, capitale de Chypre, il y avait de telles fortunes qu'un prêtre allemand, Rodolphe de Saxe, qui visitait cette ville en 1341, raconte qu'il vit un marchand de cette ville donner à sa fille, lors de son mariage, pour sa seule coiffure, des bijoux qui valaient plus que toutes les parures des reines de France ensemble.

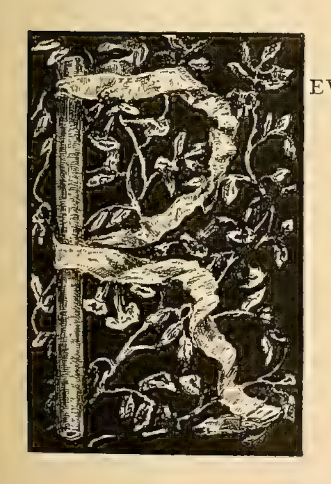




CHAPITRE VI

LE RÈGNE DU HENNIN

Ce qu'était la France et ce que pouvait la Bourgogne. — Marguerite de Flandre et sa cour. — Un voyage de duchesse. — Escoffions, bourrelets et bourriaulx. — Les escorcheurs. — Couronnes de fiancées. — Les escroes de la maison de Bourgogne. — Fous et folles. — Coiffures hautes. — Les hennins et Isabeau de Bavière. — Un coffret de mariage. — Moines et chanoinesses. — Les règles du deuil par Aliénor de Poitiers. — Manuscrits et enluminures. — La guerre aux hennins. — Le père Richard, le père Thomas et leurs émules. — Agnès Sorel. — Marie de Bourgogne. — Vieux monuments flamands. — Olivier de la Marche et ses narrations. — La cour du bon roi René. — La mode des voyages au XVe siècle. — Un tombeau à Bréda. — Les atours de nuit. — Les modes anglaises. — L'armoire d'une élégante. — Les peignes et les pigniers. — Le pays de Boccace. — Béatrix d'Este. — Léonard de Vinci. — Les Vénitiennes et le blond Vénitien. — Maris italiens. — Espagne et Portugal. — Le chaperon allemand. — Le chapeau de Jeanne d'Arc.



REVENONS vers le Nord et occupons-nous de la coiffure en Flandre. Ce pays, par sa réunion au duché de Bourgogne, participait à toute la magnificence d'une cour qui fut l'une des plus brillantes du moyen âge, égalant et surpassant même celle de beaucoup de rois.

La splendeur de la vie marchait de pair avec la richesse du vêtement. Le faste de la cour de Bourgogne éclipsa celui de la cour de France, croissant sans cesse avec la puissance de ses redoutables ducs, jusqu'à ce qu'elle s'écroula dans les marais

de la Suisse avec Charles le Téméraire. La Flandre et la Bourgogne n'étaient mêlées qu'indirectement aux troubles qui désolaient la France et furent relativement tranquilles pendant cette période. Elles purent prospérer sans trop de secousses, sous la protection de leurs puissants souverains. La cour de France ne regagna un peu d'animation et de prestige qu'à la fin du règne de Charles VII et sous Louis XI. Elle ne porta pas d'ombrage à celle de Bourgogne. Pendant l'espace d'un siècle, les ducs de Bourgogne brillèrent de tout l'éclat d'une puissance et d'une richesse sans égale. C'est leur entourage qui inventait et propageait les modes nouvelles, comme c'est dans leur résidence qu'on admirait les plus beaux tournois et que se donnaient les banquets les plus somptueux.

A l'époque du mariage de Charles VI avec Isabeau de Bavière, de triste mémoire, le centre de ce que, dans notre langage actuel, nous nommerions le « mouvement élégant », était essentiellement à la cour de Bourgogne.

Le caractère de la duchesse Marguerite, comtesse de Flandre, femme du duc Philippe et mère de Jean sans Peur, n'était cependant guère accessible aux fumées de la gloriole et de la frivolité, car elle passait pour une personne de grand sens, pieuse et plus occupée de ses enfants que de plaisirs, de fêtes et de toilettes. Mais elle savait se soumettre aux exigences de son rang et surtout à celles de son fier et ambitieux mari. Elle préférait, aux agitations incessantes de la capitale de France, où elle ne se montra que le plus rarement possible, le séjour des palais et des châteaux qu'elle possédait dans ses Etats.

Elle y entretenait une cour aussi nombreuse que magnifique qui donnait, comme nous l'avons dit, le ton à presque toutes les autres cours de l'Europe et n'avait pas de rivale.

Suivons-la, les comptes ou « escroes » de son trésorier à la main, dans une de ses visites à Bruges, en 1400. Elle est accompagnée de son fils aîné, Jean, comte de Nevers, de la jeune épouse de ce dernier, Marguerite de Bavière, de sa fille aînée,

Isabelle, et de son gendre, Guillaume de Bavière, comte d'Ostrevant et enfin de Catherine, sa fille cadette. Chacun de ces hauts personnages a une suite nombreuse et brillante et, à son tour, cette suite a derrière elle un personnel considérable de serviteurs et suivantes (fig. 170).

En dehors des seigneurs de marque et des gentilshommes qui l'entourent sous différents titres, « l'hôtel » de la duchesse se compose d'un premier maître d'hôtel, de maîtres d'hôtel ordinaires, d'écuyers, panetiers, sommeliers, fourriers, fruitiers, cuisiniers, valets, au nombre de plus de cinquante personnes, sans compter le service subalterne. A la tête du service féminin sont deux dames d'honneur, madame de Sully, femme de Guy de la Trémoille et madame de Bellanviller, femme de Louis de Poissy. La comtesse de Nevers a aussi une dame d'honneur, Jeanne de Melun, dame de Beauval, mais par contre, il y a deux demoiselles d'honneur, sans doute la monnaie de la seconde dame, mesdemoiselles de Gazeron et de Saint-Légier, attachées à la personne de la princesse Catherine. Pour terminer, ajoutons que madame de Sully a elle-même une suite spéciale, à savoir : huit valets, quinze chevaux et une meute. Bref, le train ordinaire de la duchesse dépasse deux cents personnes, sans y comprendre celui de son fils, ni la chapelle ducale, ni bien d'autres services encore.

Nous laisserons de côté la description des riches tapisseries d'Audenarde ou de Bruxelles, des tentures de soie aux armes de Flandre et de Bourgogne, dont la demeure ducale est embellie à l'occasion; sur les buffets s'étale la splendide argenterie ducale, estimée alors à plus de 50,000 marcs. Nous passons encore d'autres magnificences, mais nous ne pouvons résister à mentionner une nouveauté qui est l'objet d'une vive curiosité et d'une admiration bruyante dans la foule des vassaux de tous degrés, accourus pour faire loyal accueil aux augustes personnages. C'est le *char branlant* ou *curre* de la duchesse. Il n'en existe encore que trois. Le premier appartient au roi de France, la duchesse de



Fig. 170. — Comtesses de Flandre d'après des statues du Musée d'Amsterdam.

Bourgogne a le second et le troisième est à la comtesse de Nevers. Les comptes ducaux nous apprennent que ce dernier est peint en vert et qu'il a coûté au taux actuel de l'argent, 13,860 francs! Ils nous renseignent moins bien sur le char branlant de la duchesse. Ce nom nous fait supposer qu'il était muni de quelques engins ressemblant à des ressorts, chose bien nécessaire dans un temps où les routes étaient plus que cahoteuses. Ce qu'on sait du *char branlant*, c'est qu'il se composait d'un grand coffre fermé, posé sur quatre roues et si haut juché qu'il fallait une échelle pour en descendre. L'extérieur de la dite caisse était couvert de peintures artistiques et de dorures, l'intérieur garni de tapis luxueux et de quatre coussins brodés aux armes ducales.



Fig. 171. — Comtesse de Flandre, d'après une statue du musée d'Amsterdam.

La duchesse descend de son *curre* non sans aides et salue les dames de haute distinction venues dans leurs plus beaux atours pour la recevoir.

Madame Marguerite de Flandre porte un vaste couvre-chef haut et large en soie, orné de rangées de grosses perles et d'un joyau magnifique par devant. Cette coiffure est maintenue par une écharpe qui vient s attacher sous le menton. Sa fille Catherine la suit. La jeune princesse a un petit bonnet garni de perles très seyant et couvrant seulement le haut de la tête, laissant à découvert les tresses de ses cheveux qui sont fixées sur l'oreille (fig. 171).

La comtesse de Nevers est aussi sortie de son véhicule. Elle porte un vaste chapeau d'un goût tout allemand, arrondi en forme de bourrelet et garni tout autour de bandes de drap festonné avec un joyau par devant.

La jeune comtesse d'Ostrevant est à cheval ainsi que son mari; sa longue cotte hardie flottante à grandes manches, traîne presque jusqu'à terre. Sur la tête se dresse cette singulière coiffure à deux cornes qu'elle inaugure dans le pays, car elle est une des plus élégantes princesses de la cour de France.

Madame de Sully et les autres dames d'honneur descendent de leurs litières de brocart ou de drap d'or. La dame de Sully porte un vaste bonnet de toile empesée également à deux cornes.


Fig. 172. — Noble Flamande, d'après une peinture du temps.

Puis vient la suite immense de la famille ducale, litières, charrettes, cavalerie, hommes d'armes, gens d'équipe; tout cela arrive en bon ordre et vient se ranger dans la cour.

Mais la duchesse est entrée dans la grande salle d'honneur; les dames la suivent ; elle les reçoit gracieusement et c'est un défilé superbe que forment toutes ces nobles dames revêtues des étoffes les plus belles, brodées de leur blason, les unes couronnées de pierreries, les autres, selon la mode du pays, coiffées de hauts bonnets à ailes, en toile fine d'où pend un voile léger (fig. 172).

Dans une vaste galerie, on a préparé un repas plantureux, car la magnificence de la maison de Bourgogne exige que la duchesse tienne toujours table ouverte et toute la noblesse sait qu'elle est de droit la commensale de son suzerain.

Après quelques instants de repos, la duchesse et sa famille reparaissent et tout le monde s'assied autour de l'immense table couverte des mets les plus exquis et les plus coûteux. Sous un dais élevé se placent la duchesse et ses enfants.

Bientôt, le grand écuyer sonne le premier service, composé de limons, cerises, fruits tendres et salades diverses.

Mais notre sujet ne nous permet pas de nous égarer davantage dans les descriptions culinaires des cinq services qui composent tout repas bien ordonné à la cour ducale; nous ne parlerons ni des potages au fenouil, au millet, à la moutarde, ni des rôtis à la sauce de cannelle, aux genêts ou aux roses, ni des pâtés gigantesques faits avec douze oisons et un agneau farci, ni des pâtisseries aux citrouilles, des tartes à l'avoine, des crèmes blasonnées en couleurs diverses aux armes de Flandre.

Arrivons bien vite au lever de table, quand la noble compagnie



Fig. 173. — Coiffures de dames nobles, d'après une ancienne tapisserie.

étant passée dans une nouvelle salle, cause et se divertit en grignotant les épices de chambre, les confitures sèches, les sucreries, ou en vidant à petits coups les vins de Corse miellés et l'hypocras. Des pages parcourent les groupes, portant des aiguières d'eau de rose où l'on vient tremper ses doigts: le dîner ou plutôt la *disnée* est finie et nous pouvons examiner à notre aise les belles toilettes des dames et les costumes brillants des chevaliers.

Voici d'abord trois jeunes filles nobles. Elles laissent leurs cheveux épars ou retombant en une seule grosse mèche. Deux d'entre elles portent le chapel d'orfèvrerie auquel est attaché le léger flocquart transparent si aimé des dames flamandes. La jeune fille du milieu n'a qu'un petit couvre-chef en forme de toque (fig. 173).

Auprès d'elles est une jeune femme de haut rang, à en juger

par sa couronne à trèfles. Les cheveux sont enfermés dans une crépine et son visage est légèrement ombragé par un petit flocquart qui tombe sur son front et entoure la tête (fig. 174).

Les grandes coiffures de toile empesées dominent; les Flamandes ont toujours préféré les beaux produits de leur industrie nationale aux plus brillantes étoffes de l'étranger. Beaucoup de seigneurs sont vêtus de draps fins dont la Flandre a le monopole. Les femmes préfèrent cependant la soie d'Italie, qui donne à leurs longues robes tant de richesse et de beauté.



Fig. 174. — Dame noble, d'après un monument du temps.

La duchesse adresse à chacun un mot de bienvenue et ses fidèles sujets lui expriment la joie de retrouver dans leurs murs la descendante de leurs vaillants Comtes.

Mais il se fait tard et les illustres voyageuses sont fatiguées.

Des pages arrivent avec des flambeaux pour éclairer la sortie des convives et bientôt la bonne ville de Bruges est retombée dans le silence que le veilleur de nuit interrompt seul de son pas monotone.

C'est dans la bibliothèque même de la duchesse Marguerite, enrichie par ses fils et petits-fils, que nous allons puiser les plus amples renseignements sur les modes du XVe siècle.

Les manuscrits que firent exécuter Philippe II, Jean sans Peur et Philippe le Bon forment la collection la plus magnifique qu'on puisse admirer; elle est conservée à la bibliothèque royale de Bruxelles et les nombreuses miniatures qui en font l'incomparable ornement offrent une ample moisson de documents aux chercheurs admis à les feuilleter. Le plus beau de ces manuscrits est sans contredit celui intitulé : *Les Chroniques du Hainaut*. Nous lui avons fait de nombreux emprunts.

Les grandes dames et les princesses dont on rencontre les por-

traits presque à chaque page, sont généralement coiffées du grand escoffion à cornes, sorte de bourrelet qui s'avance par dessus les bouffants des oreilles. Cette coiffure est le plus souvent faite en damas de soie à fleurs d'or et ornée d'une écharpe à deux bouts bordée de perles.

Le petit escoffion en étoffe précieuse, posé sur des bouffants d'oreilles garnis de galons d'or ou de perles (fig. 175) s'y voit aussi avec la grande coiffure, qui consiste en cornes élevées



Fig. 175. — Dames nobles, d'après une miniature du manuscrit des *Chroniques du Hainaut* de la bibliothèque de Bourgogne.

recouvertes d'un réseau d'orfroi surmontée d'une grande coiffe de toile blanche empesée, terminée par un voile. Enfin une foule d'autres coiffes, crépines, cornes ou escoffions témoignent d'une imagination aussi fertile que variée chez les élégantes de cette époque.

Les cornes les plus volumineuses étaient les plus admirées. On les augmentait encore en les recouvrant d'une écharpe de soie légère, drapée en plis gracieux sur le front, dont les bouts retombaient de chaque côté (fig. 176).

Enfin quelques jeunes filles se coiffaient de l'escoffion de velluiau, orné d'un joyau sur le front. Elles aussi retiraient le plus possible leurs cheveux en arrière et les nattaient en une seule grosse

tresse, sortant au-dessus de l'oreille et venant ceindre l'escoffion dans toute sa largeur (fig. 177).

Le vrai hennin n'était encore guère répandu en Flandre l'an 1400. Ce qu'on y portait surtout, c'était les couvre-chefs de toile dont nous étudierons plus tard les formes diverses; mais cette observation n'exclut pas les riches et dispendieuses coiffures de grandes cérémonies. En décrivant plus haut l'arrivée de la duchesse de Bourgogne à Bruges, nous nous sommes bornés à mentionner les modes les plus usitées.



Fig. 176.
Dame noble, d'après une ancienne miniature.

La réception de la dernière descendante des comtes de Flandre était pour ainsi dire une réception au pied levé, mais quelle magnificence, quel luxe royal ne déployait-on pas quand il s'agissait d'un tournoi, d'une grande fête, d'un de ces *Pas* qui plaisaient tant aux ducs de Bourgogne et pour lesquels ils se montraient d'une somptuosité que nul souverain n'aurait pu alors égaler.

Au milieu de ces tournois, de ces fêtes qui sembleraient indiquer un état permanent de paix et de tranquillité, les scènes les plus tragiques succédaient parfois aux spectacles les plus attrayants. N'est-ce pas au sortir d'un bal donné par la reine Isabeau que le duc d'Orléans tomba sous les coups des sicaires de Jean sans Peur?

La Bourgogne elle-même, malgré toute la puissance de son duc, n'était que trop souvent le théâtre des exploits de bandes de brigands sans entrailles qui parcouraient toute la France et les pays voisins, mettant à rançon les pauvres gens, pillant les couvents et les églises, massacrant tout ce qui leur résistait, promenant en tous lieux le fer et le feu.

Formées de soudards de toutes nations, conduites par des aventuriers, par des gentilshommes perdus de dettes et de mœurs, quelquefois même par des grands seigneurs déclassés prêts à vendre leurs services au plus offrant, elles n'épargnaient ni l'âge



Marguerite de Flandre, son père et sa mère, croquis de leur tombeau, fait par Antoine de Succa en 1601, tiré du curieux album de cet artiste, conservé à la bibliothèque royale de Bruxelles.

ni l'enfance et s'attaquaient même aux manoirs de la noblesse comme aux villes mal gardées. Une de ces bandes, sous les ordres du bâtard de Bourbon et d'Antoine de Chabannes, surprit la ville de Moulins et la mit à sac. Le commandant de la place, Jean, seigneur de Busseul, fut un des premiers pillés, honneur bien mérité pour le peu de soin qu'il eut de remplir son devoir de gardien de la ville.

Soumis plus tard à une enquête, il fournit la liste des objets de prix qui lui avaient été enlevés. Ce document, qui a été conservé, jette une triste lumière sur les effrayants progrès du luxe parmi la noblesse de second rang. Busseul, qui ne prend pas d'autre qualification que celle d'écuyer, déclare lui avoir été dérobé « quantité de vais-« selle d'argent valisant 40 marcks, « tant en aiguières que gobelets ; « trois calices pesant 6 marcks ; « dix robes, tant d'homme que de « femme, tant de drap d'argent, de « soie, d'écarlate que autres fourrées de martre, gris et munières ; « plusieurs huques et chaperons d'orfèvrerie où il pouvait avoir « dix à douze marcks d'argent doré valant 40 escus d'or. Deux « chamées (?) d'or pesans environ un marck garnies de croix et « burlètes. Plusieurs aultres menus joyaux et bagues, comme « dyamants, saphyrs, rubis, verges d'or etc. »



Fig. 177. — Jeune fille, d'après une peinture du XVe siècle.

Nous ignorons si le seigneur de Busseul, réduit à la besace, se fit à son tour « écorcheur ». Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était en plein milieu de la voie qui conduit à ces déchéances. Nombre de ses congénères, pillés comme lui, ou comme lui ruinés par leurs dispendieuses extravagances, allèrent logiquement jusqu'au bout, donnant à leurs successeurs et élèves, les gueux du XVIe siècle, un exemple trop bien imité.

Le luxe le plus répandu était celui de la joaillerie.

Jamais, en aucun siècle, on n'orna sa tête de telles quantités de bijoux. Les moindres coiffures devaient posséder au moins quelque belle pierre, bien brillante, et l'on vit des coiffes de simple toile ceintes de couronnes scintillantes; il fallait, n'importe comment, jeter de la poudre aux yeux.

La duchesse d'Orléans attachait une plume à sa coiffure au moyen d'une « chantepleure » d'or à sa devise. La ceinture ou cordon de chapeau de la reine de France est ainsi décrite dans les comptes de sa maison :

« Pour une ceinture d'or, en façon de cordon, ployant à char-
« nières, bordée de fils d'or, à guippleure, à branche de rosiers
« esmaillée de leurs couleurs, et à roses blanches enlevées et
« percées à jour sur un fond bruny, avec une chesnette de même
« pendant à la dite ceinture pour à icelle attacher deux houppes
« faictes de fil d'or de Florence pour ceindre et mettre autour
« du chaperon. »

Le reste du vêtement s'ornait à l'avenant. Grands colliers, agrafes, ceintures, plaques, bracelets ou brassards, voire même chaussures, tout se couvrait de bijoux.

Leur importance est telle que lorsqu'une maison princière se déplace, l'emballage des objets précieux est une des principales préoccupations des maîtres d'hôtel. On achète par gros paquets le « coton à empoustrer (1) » et les chariots chargés de ces richesses sont l'objet d'une surveillance active pendant la route, car ils offrent un appât bien grand aux détrousseurs qui hantent les grands chemins.

La cour de Bourgogne, comme toutes celles de son temps, entretenait des fous. Le rôle que jouaient ces fous heurte nos idées modernes. Nous ne comprenons pas que de grands seigneurs, des hommes graves, des femmes bien élevées fissent leur société habituelle de ces pauvres insensés et prissent un plaisir énorme à

(1) Empoustrer, emballer.

leur voir faire et dire mille sottises qui nous sembleraient plus dignes de pitié que de tout autre sentiment.

Il n'en était pas ainsi pourtant. Les fous faisaient partie intégrante de toute suite princière et souvent même de la petite cour d'un simple baron sans grandes allures.

Les « escroes » de l'hôtel de Marguerite de Flandre, duchesse de Bourgogne, prouvent que ses fous ne la quittaient pas. Ils étaient de tous les voyages, des moindres déplacements de chasse ou de plaisir.

C'est tantôt un voyage à Corbeil, où la duchesse va passer les fêtes de Noël et se fait accompagner de ses fous, tantôt un déplacement à Péronne où huit chevaux sont réservés pour le char des fous.

En février 1385, les fous vont à Arras avec la duchesse et y passent quelque temps ; on les met à l'auberge au prix de 16 sous par jour ; ils sont quatre et ont deux varlets pour les servir. A chaque instant, ces pauvres insensés sont mentionnés. On leur achète des vêtements, on les nourrit, on les loge, avec le même soin que les chiens favoris, les faucons et les ours apprivoisés. Ils font partie de la ménagerie.

Plus on avait de fous, plus on était heureux. L'espèce devait en être assez recherchée, un fou de cour devant posséder une certaine dose d'esprit drôlatique ; aussi, à défaut de vrais fous, admettait-on souvent quelque jovial personnage, ayant son franc parler, sans timidité ni vergogne, auquel on passait beaucoup de choses, s'il savait amuser son maître.

A ces pauvres gens on donnait une brillante livrée, dont le type est devenu pour nous celui de la folie elle-même. Le plus ordinairement, ce costume était de deux couleurs tranchées, orné de nombreuses taillades et de pointes terminées souvent par un grelot. Le capuchon finissait derrière par une longue pointe garnie de sonnailles comme le reste. La marotte à la main, le fou pouvait se croire armé du sceptre d'un empire dans la lune.

Cet usage, qui nous paraît une vraie dégradation de la nature

humaine, était encore plus révoltant quand on l'appliquait aux femmes. Il y eut des folles de cour, cependant, et personne ne pensait à protester contre cet usage, qui nous semble monstrueux. Mais la délicatesse des mœurs avait encore beaucoup à gagner pour se débarrasser du vieux levain barbare et, fou ou folle, s'ils amusaient, peu importait le reste.

L'histoire nous a conservé quelques noms de ces malheureuses:



Fig. 178. — Dame noble, d'après un tableau du musée d'Amsterdam.

elle ne nous donne pas la description exacte de leurs costumes, mais on peut croire qu'il ressemblait à celui des fous.

Il était ordinairement de deux couleurs, le plus souvent en soie ou en velours, richement garni de galons dorés ou autres.

Une vieille chronique raconte que la ville de Louvain, voulant se rendre agréable à son souverain, Philippe le Bon, fils de Jean sans Peur, offrit en 1347 à mademciselle d'Or, folle de Monseigneur le duc, un costume de drap rouge et blanc avec capuchon pareil. Remarquons que le drap fin valait alors presque autant que la soie.

Aux fous, il faut oindre les *mommeurs* et *mommeuses*, com-

pagnies de joyeux baladins, donnant des représentations grotesques ou comiques, acteurs et joueurs de farces, représentations aussi goûtées des princes que des peuples. Aussi, pas de fêtes sans mommeurs. Les grands seigneurs gardaient chez eux, souvent



Fig. 179. — Jacoba de Bavière, XVe siècle, musée d'Amsterdam.

pendant longtemps, des troupes de mommeurs et régalaient convives et amis de leurs joyeuses facéties.

En 1431, dans les « escroes » de l'hôtel du duc de Bourgogne, on rencontre des notes de paiements pour la garniture des chapeaux de mommeurs et mommeuses. Ils étaient de feutre gris garnis de plumes faites avec des fils d'archal et de rosettes faites de « peaux d'or et d'argent ».

En 1434, le même duc achète à Bruges trente chapeaux noirs

et gris pour les mommeries qu'on devait faire aux joutes à cause des noces du seigneur de Croy. Enfin, ailleurs on voit qu'il donna l'ordre de garnir de coton des chapeaux de mommeurs.

Vers l'époque du mariage d'Isabeau de Bavière, en 1385, le goût des grandes coiffures était déjà fortement développé. Les cornes s'étaient allongées et cachaient les oreilles. L'escoffion avait remplacé la birette. Un certain nombre de femmes, demeurées fidèles aux cornes de l'ancien modèle, se bornèrent à les rendre beaucoup plus proéminentes. Les cheveux frappés de proscription chez toutes les femmes mariées, se dissimulèrent sous un morceau d'étoffe riche, brodée, ornée de joyaux, de perles, de tout ce que la richesse pouvait donner (fig. 178).

Les cheveux se relevaient avec soin et se cachaient sous le couvre-chef ou la coiffe. Les femmes se faisaient épiler le front et les tempes pour avoir un espace plus large et bien dégarni à montrer sous le grand escoffion (fig. 179).

La beauté consistait à avoir la peau du front très blanche et très lisse. Mais les rides étaient bien visibles avec une telle mode. On s'infligea le cruel supplice de se tirer fortement la peau sous la coiffe au moyen de cordons, voire même de pinces, ce qui devenait un vrai martyre pour les victimes de la coquetterie. Mais que ne peut le désir d'être belle?

Écoutez ce qu'en dit l'auteur du *Mariage des filles du diable* :

Or venons à dames cornues
Chiés de Paris, (1) testes tondues,
Qui se vont pour offrant à vente
Com cerf ramu vont par rues
En bourriaulx, en fors, en sambues (2)
Usent et metent lor jouvente
Tele qui pert et bele et gente
Seroit, je croi, assez pullente
Qui verroit lor defantes nues
Si vent abas la flour de l'ente
Quand ils seront en enfer tente
Lor cornes seront abattues.

(1) Chiés de Paris, chefs, têtes de Paris.
(2) Sambues, selles de cheval pour femmes.

On donnait à toutes les coiffures hautes le nom général de hennin, qui n'était pas encore le cornet pointu qui représente pour nous cette coiffure.

Il y avait le hennin à deux cornes et le hennin en forme de cône arrondi. Le hennin à deux cornes était porté tout autant que l'autre. Il ressemblait tantôt à une mitre mise à rebours, tantôt à un énorme boudin surmontant les oreilles. Les filles de Juvénal des Ursins ont des hennins à doubles cornes sur la verrière qui représente la famille de ce magistrat (fig. 180). Un petit voile est attaché à chaque pointe du hennin et retombe de côté. Un large orfroi borde les cornes.



Fig. 180. — La femme et les filles de Jean Juvenal des Ursins, d'après un vitrail.

Isabeau de Bavière préférait le hennin rond, sorte de haut bonnet allant en s'évasant légèrement vers le haut, magnifiquement brodé et parsemé de pierreries. Un épais rouleau d'étoffe descendait sur le front et se relevait jusqu'en haut du hennin, d'où il retombait parfois en forme d'écharpe ou allait se perdre par derrière sous un léger voile de gaze ou de moleskine. Enfin, une couronne d'une forme particulière surmontait cet énorme et lourd édifice (fig. 181).

Les proportions monumentales des hennins ainsi que des escoffions épouvantaient tous les honnêtes gens.

Je ne saye s'on appelle potences ou corbeaux
Ce qui soustient leurs cornes que tant tiennent à biaux,
Mais bien vous ose dire que Sainte Elysabiaux
N'est pas en paradis pour porter tels babiaux.

dit Jehan de Meung dans son *Testament*.

Une autre haute coiffure très usitée consistait dans un béguin ajusté à la tête et cachant tous les cheveux. Sur ce béguin était



Fig. 181. — Isabeau de Bavière en costume d'apparat.

cousu ou épinglé une légère carcasse de fil d'archal ou de baleine sur laquelle on pliait ou drapait un morceau de toile fortement empesé. Il s'élevait en pointe, s'élargissait en ailes, s'allongeait devant ou derrière de mille façons selon l'adresse ou le caprice des doigts qui le disposaient; aussi, ce genre de coiffure variait-il de formes à l'infini. Il était porté par les nobles comme par les bourgeois et fut surtout en vogue dans le nord de la France et en Flandre.

Concurremment avec ce couvre-chef toujours monumental et avec le hennin, on portait l'escoffion non moins varié dans sa silhouette. L'escoffion était toujours une coiffure de grand luxe, orné de joyaux et de broderies à profusion (fig. 182).



Fig. 182. — Jacqueline de Brucourt, d'après son tombeau à Launay-sur-Calonne (1488).

En première ligne, nous mettons l'escoffion aux larges cornes évasées (fig. 183) auquel on ajouta, vers 1420, un petit voile de mousseline empesée ou bien des flots de mousseline s'échappant entre les cornes, retombant par derrière et entourant le cou de ses plis transparents si doux au visage. Les pointes de certains escoffions se dressaient presque perpendiculaires comme les tours d'une cathédrale, d'autres au contraire s'éloignaient entre eux le plus possible; toujours le voile rond ou carré retombait sur le dos (fig. 184).

Le musée archéologique de Namur possède un très curieux coffret de mariage provenant de l'abbaye de Marche-les-Dames. Il représente, sur l'un de ses panneaux, un fiancé et deux amis s'avançant à la rencontre de sa fiancée et de sa famille. Le fiancé présente une gerbe de fleurs à la jeune fille. Près de celle-ci se tient sa mère, coiffée d'un escoffion de dimensions immenses (fig. 185) aux pointes extrêmement effilées, fait d'une étoffe brodée avec bordure de perles. La fiancée porte un chaperon à

plis ; la suivante ou la sœur a la tête ornée d'une sorte de frontail, derrière lequel ses cheveux sont dressés en chignon.

Il est à remarquer que la fiancée, ayant les cheveux cachés, ne peut pas être en costume de mariage, car l'usage exigeait



Fig. 183. — Escoffion à larges cornes.

que toute jeune fille portât ses cheveux épars pour cette cérémonie et longtemps encore on se servit du dicton populaire :

Cheveux épars comme espousée.

Les grandes différences de formes et de dimensions des coiffures de ces trois personnes prouvent combien alors on avait de liberté dans la mode. Il ne faut pas croire que les vastes couvre-chefs fussent les seuls portés. Le coffret de Namur nous prouve le contraire.

Les femmes du peuple portaient la coiffe et le capuchon. La

forme variait légèrement d'après les contrées. En Belgique et en Hollande, les pans des capuchons s'allongeaient un peu et se croisaient sur la poitrine. On voit ce genre de capuchons sur beaucoup de monuments de l'époque (fig. 188).

Quand il faisait chaud et qu'on se livrait au travail, les pans du capuchon étaient rejetés par derrière ou attachés sur le haut de la tête avec une épingle.

D'autres portaient une coiffe de linge presque semblable à celles



Fig. 184. — Escoffion à hautes cornes, d'après une miniature d'un manuscrit de Gérard de Nevers de la bibliothèque impériale.

que nous voyons maintenant encore aux femmes de Flandre et d'Anvers, coiffe un peu élevée du fond et descendant assez bas sur les joues (fig. 190). Les bandeaux lisses des cheveux se montraient discrètement sur le front (fig. 187). Dans la bourgeoisie, beaucoup de femmes portaient encore le chaperon; les jeunes filles élégantes l'avaient en drap fin écarlate. En France, la longue queue du chaperon devint une bande large de 30 à 40 centimètres, qui tombait droite jusqu'aux talons. En Flandre, le capuchon n'était pas à queue; du moins il ne s'en trouve aucune trace dans les monuments ou les miniatures. En revanche, on se servait beaucoup de la gorgière. Les bourgeoises flamandes y restèrent longtemps fidèles, quelque incommode que fût ce vêtement (fig. 186).

Les jeunes filles étaient seules restées fidèles à la coiffure en cheveux. Elles portaient tantôt de grosses nattes retombant sur les talons, tantôt des torsades s'enroulant autour d'un béguin de soie ou de drap d'or, tresses et torsades entremêlées de rubans (fig. 189).

Peu de cornes et de bouffants pour orner ces jeunes têtes et cependant combien on abusait de cette excroissance disgracieuse



Fig. 185. — Un panneau du coffret de mariage du XVe siècle appartenant au Musée archéologique de Namur.

qui ôtait toute grâce à la tête. Les femmes du peuple même s'attifaient de toutes sortes de bourriaulx. Les congrégations religieuses de emmes avaient aussi suivi cette mode de plus ou moins loin.

Les chanoinesses de l'illustre chapitre de Sainte-Waudru, à Mons, gardèrent les cornes au moins deux siècles durant. Elles portaient en outre un escoffion de grandeur moyenne et un voile blanc.

Sous l'escoffion, les bourriaulx se montraient avec leur réseau de galons dorés. C'était à coup sûr une coiffure bien élégante,

mais les chanoinesses n'étaient pas considérées comme des religieuses (fig. 191).

Ces nobles dames, que la piété ou des intérêts de famille rassemblaient sous le toit hospitalier d'un chapitre, recevaient une assez large prébende et, sous une règle dont la sévérité se tempérait plus ou moins, selon les chapitres, menaient une vie pieuse à demi monastique. Leur costume tenait donc de cet état mi-séculier, mi-religieux et comme, dans toute institution humaine, quelque parfaite qu'elle paraisse, s'introduisent des abus ou se



Fig. 186. — Bourgeoise, d'après une statue de la cathédrale de Bois-le-Duc.

glissent des faiblesses, il arriva que plusieurs chanoinesses transformèrent peu à peu leurs costumes en le surchargeant de tous les ornements possibles. Celles-là n'avaient évidemment plus de la chanoinesse que le nom. Plusieurs décrets de conciles et de synodes nous montrent que l'autorité ecclésiastique ne perdait pas de vue ces brebis en voie de s'égarer et savaient les rappeler à l'ordre.

Si les religieuses mêmes portaient des cornes ou bourriaulx, les veuves n'avaient garde de s'en abstenir. Malgré la barbette, la guimpe et le voile pesant et incommode qui devait cacher à demi les traits de toute femme en deuil, on trouvait le moyen d'y ajouter des cornes (fig. 192).

Nous avons déjà exposé que le deuil commença à se plier à une certaine étiquette au commencement du XIVe siècle. Les rois le portèrent d'abord en noir, les particuliers le prenaient encore selon leur fantaisie.

Et s'elle veult aller au corps (1)
De Gautier, Herson ou Jehannette
Il li fault robe de brunette
Et mantel pour faire le deuil

dit Eustache Deschamps.

Aliénor de Poitiers, qui écrivait *Les honneurs de la cour* en



Fig. 187. — Femme du peuple, d'après une sculpture du temps.



Fig. 188. — Femme du peuple d'après une sculpture du banc des maîtres des pauvres dans la grande église de Harlem.



Fig. 189. — Jeune fille, d'après une miniature du XVe siècle.

1435, nous donne le premier code de deuil qui ait quelque règle fixe.

D'après lui les rois ont abandonné le noir et portent le deuil en rouge, mais la reine se vêt de noir.

Madame de Charolais, fille du duc de Bourbon, demeura, après la mort de son père, six semaines en sa chambre, couchée sur un lit couvert de draps de toile blancs et appuyée sur des oreillers. « Elle avait mis sa barbette et son manteau de chapperon,

(1) Corps, convoi funèbre.

« lesquels étaient fourrez de menu vair et avait le dit manteau « une longue queue aux bords devant le chapperon, une paulme de « large, le menu vair (c'est à savoir le gris) estait crespé dehors.

« En deuil de marit, poursuit l'auteur, ou de père, on ne « soulait porter verges (1) ny gants es mains. Et il faut savoir « que la robbe est aussi à queue fourrée de vair, et le poil qui



Fig. 190. — Servante, d'après une peinture du XV[e] siècle.

« passe en haut et en bas le gris est osté et ne voit oncques « que le blanc; et durant qu'on porte la barbette ou le mantelet, « il ne fault porter nul ceintures ne ruban de soye ne autre que « ce soit.....

« Les dames ne doibvent point aller au service de leurs marits,

(1) Verge, bague.



Fig. 191. — Chanoinesse de Sainte-Waudru à Mons, d'après une miniature de la *Chronicque du Haynaut*, manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles.

« s'il ne se fait après les six semaines; aussi ne font les princesses,
« mais pour père et mère, ouy.

« Item pour le frère aisné l'on porte tel deuil que pour père
« et mère et tient-on chambre sept semaines, mais l'on ne couche
« point.

« Item pour autres frères et sœurs on ne porte que la barbette



Fig. 192. — Portrait de la femme du seigneur de Moiret, d'après son tombeau en l'église de Ste-Alpine à Châlons.

« et le couvrechef dessus. Générallement pour oncles ou cousins
« germains le mantelet; pour issus de germains le tourel et le
« noir.

« Et est à sçavoir que pour marit on portera demy an le
« manteau et le chapperon, trois mois la barbette et le couvre-
« chef dessus, trois mois le mantelet, trois mois le tourel et trois
« mois le noir, et toujours robes fourrées de menu vair; au tems
« passé on ne les portait qu'un an; mais il me semble que pour

« marit on le doit porter deux si l'on ne se remarie. Item pour « père et mère un an; pour aisné frère l'on dit un an; mais peu « le portent si longuement; pour aultres frères, sœurs et aultres « amys demy an, trois mois, si lorsque le cas le requiert.

« J'ay veu du tems passé, que princes et grands, nobles gens, « quand on faisait le service de leurs parents ils avaient queue « d'une aulne ou de trois quartiers et les cornettes de leurs « chapperons aussy longues, mais maintenant l'on porte toutes « courtes cornettes et aussy bien les princesses que les aultres. »



Fig. 193. — Touret de deuil.



Fig. 194. — Jeune fille noble, d'après une ancienne miniature.

Le touret de deuil était une sorte de calotte noire autour de laquelle se tournait un morceau d'étoffe de 50 à 60 centimètres de long. On ramenait les deux bouts au-dessus du front et on les y fixait avec une épingle (fig. 193).

La barbette et la guimpe étaient obligatoires en deuil. Comme on le voit dans les explications d'Aliénor de Poitiers, il ne faut pas confondre ce touret avec le manteau à capuchon qui est le vêtement du plus grand deuil.

Mais revenons aux grandes coiffures. Outre le hennin, le caprice féminin avait inventé un autre genre de chapel ayant quelque rapport avec le turban,

Sur une riche étoffe de soie, on étendait un réseau de fils d'or entremêlés de perles. On drapait de chaque côté un morceau de linon et on surmontait le tout d'une grosse torsade faite de deux bandes d'étoffé de couleurs différentes (fig. 194).

Tous les genres de couvre-chefs étant admis, on ne peut s'étonner de voir surgir une singulière coiffure à trois pointes, en forme d'étoile, qui se bâtissait avec du velours ou de la soie. Quelques-unes se portèrent garnies de délicates pièces d'orfèvrerie travaillées à jour, ornées de pierreries et surmontées d'une grande draperie de gaze ou de mousseline qui s'étendait d'une pointe à l'autre et retombait par derrière sur le cou (fig. 195).

Un autre genre nouveau d'ornement se faisait en fils d'or et d'argent et s'appliquait sur les coiffures comme sur les autres vêtements; on l'appelait bisette et il ressemblait un peu à une dentelle très grossière. C'est le premier essai de ce tissu artistique, qui devait être plus tard l'une des branches les plus dispendieuses et les plus admirables du travail et de la coquetterie féminine.

Les nombreux manuscrits du XVe siècle ornés de ces précieuses miniatures, source inépuisable des plus intéressants aperçus sur les mœurs de ce siècle, démontrent, mieux que nous ne pourrions le faire, le grand éclectisme qui régnait alors dans la coiffure. Hennins, escoffions, bourriaulx, couvre-chefs de toile, de laine, de soie, tout était porté et tout était de fait à la mode, pourvu que la fantaisie y introduisît quelque chose de nouveau. Témoins ces belles planches représentant tantôt un festin, tantôt une réunion de cour, voire même les occupations habituelles de la noblesse comme de la bourgeoisie. Prenons au hasard; voici une assemblée de piété; un groupe de femmes entend la messe. Il y a là des échantillons de toutes les classes. D'abord trois nobles dames, ayant chacune une coiffure différente. L'une a le hennin sans voile à double bourrelet posé sur les cornes (fig. 196). Par derrière est une cascade de coques de rubans. La seconde a un large couvre-chef de toile empesée dont les plis rappellent la cornette des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Une couronne est posée sur

la calotte. La troisième, au surcot fourré d'hermine, a rassemblé ses cheveux à la chinoise en un seul chignon au sommet de la tête; une énorme coiffe à deux cornes en mousseline transparente



Fig. 195. — Extrait d'une miniature de la bibliothèque nationale de Paris.

est posée par dessus. Cette mousseline était ou brodée très légèrement ou à dessins tissés dans l'étoffe. Les autres femmes ont toutes des capuchons ou coiffes. La plus grande a la mante à capuche, qu'on rencontre encore, presque absolument pareille,

chez les femmes du peuple, en certains villages de la Belgique. Une autre a le capuchon à queue, sans mante au-dessus de la grosse robe de brunette. Une barbette et une guimpe entourent le visage. Des deux femmes qui portent des coiffes de linge, l'une, la plus élégante, appartient à la bourgeoisie. Une guimpe de linon en pointe sur le dos cache l'ouverture décolletée de sa robe. La coiffe tombe par derrière en plis réguliers. L'autre, la



Fig. 196. — Femmes à la messe, d'après un ancien manuscrit.

dernière, au large manteau venant resserrer la cornette au cou, est bien une femme du peuple. Sa singulière coiffure la fait ressembler à un hanneton.

Le hennin n'était pas exclusif. Toute coiffure était admise, pourvu que la tête fût volumineuse, qu'elle le fût en largeur ou en hauteur.

Mais le hennin était surtout la coiffure favorite de la reine Isabeau de Bavière. Sans doute, il convenait à son genre de beauté. On a attribué à cette princesse l'importation du luxe et

des parures luxueuses en France, c'est faire injure aux Françaises. Les femmes, en France, ont toujours eu le sens délicat du beau et du brillant et quand Isabeau arriva au milieu d'elles, son trousseau était si simple que sa tante, la comtesse de Hainaut, dut lui donner un costume digne de sa haute position. Mais dans cette atmosphère d'élégance, la jeune Allemande développa bientôt ses goûts pour la toilette et dépassa de loin ses premières maîtresses. Juvenal des Ursins parle en ces termes des modes sous la jeune reine :

« En quelques guerres qu'il y eust, tempestes et tribulations, « les dames et damoiselles menaient grands et excessifs états et « cornes merveilleuses, hautes et larges, et avaient de chacun « costé au lieu de bourlées deux grandes oreilles si larges que « quand elles voulaient passer à l'huis d'une chambre, il fallait « qu'elles se tournassent de côté et baissassent où elles n'eussent « pu passer. La chose déplaisait fort à gens de bien. »

Un autre contemporain s'est amusé à compter les pierreries qui décoraient une coiffure de la belle reine; il a noté quatre-vingt treize diamants et tout autant de perles, de rubis et de saphirs.

Une locution du temps indique d'une façon originale le peu de femmes raisonnables qui avaient su résister à l'entraînement général. On disait d'une personne de mine modeste et digne :

« Elle est vêtue sans péché ! »

La cour, comme le reste des hautes classes, s'habillait en costume de « folie » et riait elle-même de ce nom dont on baptisait les nouvelles modes. Les femmes aimaient alors à prendre des allures cavalières; elles avaient des bottes, de gros gants d'homme et souvent, dans le jour, s'affublaient de lourds chaperons doublés d'épaisses fourrures, ou de chaperons à cornet comme les hommes seuls en portaient. Dans les fêtes de la cour, pendant la démence du malheureux Charles VI, le fastueux duc de Bourgogne distribuait aux dames des étoffes d'or et d'argent qu'il faisait venir à grands frais de Chypre et de Lombardie et

les joyaux de la couronne de France servaient à embellir les ajustements de la fière duchesse (fig. 197).

Le peuple, témoin et victime de ces débordements, se soulevait de toute part. La jacquerie, les cabochiens, les loups, les écorcheurs, brigands de toute espèce, formaient des bandes redoutables s'alimentant de tous les mécontents que les exactions du fisc et des grands avaient poussés à bout et enflammés de haine. Dans la classe bourgeoise, la jalousie mordait les plus frivoles; on cherchait par tous les moyens à avoir de beaux habits et les mœurs s'en ressentaient, surtout à Paris. La province, plus sage, subissait cependant aussi la mauvaise influence de la capitale; partout, d'ailleurs, les bandes pillardes entretenaient l'agitation et le désordre. A Beauvais, à Noyon, à Laon, les femmes du peuple et de la bourgeoisie se jetaient sur les nobles dames, les battaient, leur arrachaient leurs beaux vêtements, puis allaient piller ou dévaster les hôtels et les châteaux.

Il fallait remédier à cet état de choses autrement que par la force armée; c'est ce qu'entreprirent les prédicateurs.

En ces temps où, malgré la dissolution des mœurs, la foi était encore simple et forte, les orateurs sacrés osaient dire en chaire les vérités les plus dures et les plus sévères. Leurs reproches violents, souvent très personnels, loin d'être mal accueillis, excitaient au contraire de tels enthousiasmes qu'il n'était pas rare de voir accomplir à l'instant les sacrifices demandés par l'orateur sacré.

Un certain père Richard, cordelier bien connu en son temps par son pèlerinage à Jérusalem, plus encore par la véhémence de ses prédications, avait fait un jour à Paris un sermon si chaleureux contre le luxe des cornes et des chaperons que tous les Parisiens qui l'entendirent, hommes et femmes, transportés d'un saint enthousiasme, se dépouillèrent de tous les objets de luxe qu'ils portaient et les jetèrent dans un grand bûcher qu'on alluma au milieu de la rue. L'exemple fut si bien suivi qu'il se fit en peu de jours dans la capitale de la France plus de cent feux expiatoires.

Toutes les dames, dit le chroniqueur, jetèrent les atours de tête, bourriaulx, truffeaux, pièces de cuir ou de baleine qu'elles mettaient en leurs chaperons pour les rendre plus roides. Les demoiselles abandonnèrent leurs cornes, leurs queues et grand foison de leur pompe.....

Un carme appelé Breton prêchait de telle façon que partout



Fig. 197. — Noble dame, d'après un tableau du Musée d'Amsterdam.

où il avait parlé on voyait disparaître l'usage des cornes chez toutes les dames.

Enfin, un autre carme, le père Thomas Conette, occasionnait de véritables révolutions.

Paradin, dans ses annales de Bourgogne, raconte ce qu'était ce religieux, considéré comme un saint, à tel point qu'il ne pouvait entrer dans une ville sans que la multitude ne se pressât autour de lui, allant à sa rencontre dans la campagne, le suivant de ville en ville, ne sachant se décider à le quitter. Les plus grands seigneurs se disputaient l'honneur de le recevoir chez eux

et quand il voulait prêcher, on édifiait pour lui, sur la plus vaste place de l'endroit, une immense estrade recouverte des plus riches tapisseries, parée et tendue de « si belles estoffes que c'était grande merveille de le voir. » Sur cette estrade était dressé un autel orné des plus riches parements que l'on pût trouver. Le père Thomas y disait la messe avant de commencer sa prédication, puis il se mettait à parler pendant des heures entières! Tous les vices, toutes les faiblesses de son temps y passaient. Rien n'échappait à sa rude franchise ou à sa sévérité; les grands comme les petits, les gens d'église, les « presbtres, moines et nonnains, » tous étaient fustigés à leur tour. Mais la plainte aiguë de son éloquence s'attaquait surtout aux coiffures des femmes : « Car, dit Paradin, elles portaient de hauts atours « sur leurs têtes de la longueur d'une aune environ, aigus comme « clochers, desquels dépendaient derrière de longs crêpes à riches « franges comme étendars. Ce prescheur avait cette faschon de « coëffure en tele horreur que la plupart de ces sermons s'adres- « saient à ces atours des dames; avec les plus véhémentes invectives « qu'il pouvait songer, sans épargner toutes espèces d'injures dont « il se pouvait souvenir, dont il usait et déboquait à toute bride « contre les dames usant de tels atours, lesquels il nommait les « hennins.

« Pour les rendre plus odieux au peuple, il attirait tous les « petits enfants des lieux où il prêchait auxquels il donnait « certains petits présents puérils pour crier et faire la huée contre « ces hennins. Et étaient iceux petits enfants tous instruits que « quand ils voyaient venir une dame au prêche du frère Thomas « étant ainsi atournée, fût en pleine assemblée ou non et « criaient : au hennin, au hennin! sans intermission et jusque « icelles dames ou se fussent absentées de la compagnie ou bien « qu'elles eussent ôté tels atours. Et étaient iceux petits enfants « tant animés après ces hennins que quand les grandes dames « se partaient de honte des assemblées, les enfants couraient « après, toujours les poursuivans avec telles huées.

« Voire en vindrent les choses sy avant qu'ils prenaient des « pierres et les jectaient contre iceux hennins; dont il advint « de grands maux pour les injures faites à plusieurs grandes « dames, lesquelles ne se pouvaient sauver à demi dedans les « maisons pour l'importunité que leur faisait cette tourbe de petits « enfants animés par ce prescheur qui leur donnait infinis pardons,



Fig. 198. — Portrait du xve siècle du Musée de Versailles.

« de la puissance qu'il se disait avoir pour faire ces exclamations, « lesquelles furent coutumées si affectueusement que les dames « atournées n'osaient plus sortir en public; et ne venaient point « au sermon de ce frère Thomas que desguisées et avec coiffure « de simple linge comme femme de bas étage (fig. 198).

« De manière que partout où frère Thomas allait, les hennins « ne s'osaient plus trouver pour la haine qu'il leur avait vouée.

« Chose qui proufita quelque temps et jusques à ce prescheur « fut parti des pays susnommés (1).

« Mais après son partement les dames relevèrent leurs cornes « et firent comme les limaçons, lesquels, quand ils entendent « quelque bruit se retirent et resserrent tout bellement leurs « cornes, mais le bruit passé, soudain ils les relèvent plus grands « que devant. Ainsi firent les dames, car les hennins et atours « ne furent jamais plus grands, plus « pompeux et plus superbes qu'après « le partement de frère Thomas. Voilà « ce qu'on gaigne à s'oppiniastrer contre « l'oppiniastrerie d'aucunes cruelles...... « Quoique ce fût, ce bon frère Thomas, « qui était révéré deçà les monts comme « personne divine et céleste et aux ser- « mons duquel se trouvaient souvent en- « viron vingt mille personnes, ne trouva « pas telle faveur en Italie, car environ « cinq ans après qu'il eust presché en « France et qu'il eust tant proufité contre « les atours que les dames même les « lui apportaient publiquement en plein « sermon, et sur son echaffaut les brûlaient publicquement en un « grand feu qu'il allumait auprès de sa chaire, il s'en alla à Rome « séant le pape Eugène quatrième. »



Fig. 199.— Hennin à deux cornes, d'après une ancienne miniature.

Paradin conte ensuite la fin malheureuse du père Thomas, qui, étant tombé dans l'hérésie et la révolte contre le Saint-Siège avec la même fougue qu'il déployait contre les hennins, fut mis en jugement, convaincu d'hérésie opiniâtre et enfin brûlé.

Malgré ces attaques ou peut-être à cause d'elles, les hennins restèrent en grande faveur jusqu'à la fin du siècle et l'on vit Anne de Bretagne en porter encore à sa cour. Des portraits d'Agnès Sorel

(1) Bretagne, Flandre, Artois, Tournésis et pays adjacents, d'où il alla en Bourgogne.

la montrent avec le même hennin que celui de la reine Isabeau. Le voile de brocart retombe par derrière et traîne à terre, recouvrant la longue queue de la belle dame. Digne de succéder à la triste Isabeau, Agnès donna comme elle l'exemple d'un luxe effronté et scandaleux. Georges Chastelain dit d'elle : « En tout « ce qui pouvait conduire en ribaudise et dissolution en fait « d'habillement, elle fut toujours produiseuse et monstrueuse. »



Fig. 200. — Hennin avec grand voile, d'après une miniature du XVe siècle.

En même temps que le hennin à bourriaux ou bourrelets parut le hennin à deux cornes, bonnet élevé, partagé en deux, comme l'autre hennin recouvert de belles et riches soieries, brodé de perles ou enrichi de pierreries (fig. 199), enfin brodé et orné par derrière comme par devant.

A dater de 1440, les hennins s'allongèrent prodigieusement; les cônes tronqués ou ornés de bourriaux disparurent pour faire place au seul hennin pointu. Les dames nobles le portaient beaucoup plus haut que celui des bourgeoises.

Ils furent d'abord recouverts presque entièrement d'un immense

voile rond d'étofte transparente, qui s'attachait sur le front et retombait en plis nombreux autour de la taille (fig. 200).

Il n'était pas permis aux bourgeoises de porter des voiles aussi longs que ceux des dames nobles. Cette interdiction donna lieu à de vifs et curieux débats entre les femmes des deux castes. Les gentilsfemmes, très jalouses du privilège des longs voiles,



Fig. 201. — Hennin à voilette circulaire, d'après une miniature.

faisaient une guerre sans merci aux bourgeoises, lesquelles essayaient sans cesse de leur côté, de tricher en allongeant insensiblement leurs légers floquarts. Il fallut une sévère ordonnance pour mettre fin à la querelle.

Il y eut des hennins bordés d'une espèce de turban assez volumineux, en velours ou en fourrure, mais ils disparurent rapidement devant les hennins bordés d'une voilette transparente qui retombait sur le visage et sur la nuque (fig. 201).

Parfois, la voilette était plus grande derrière que devant et une couronne entourait la base du hennin. Ces voiles, d'étoffes

très fines, étaient d'un grand luxe. Ils devaient être renouvelés souvent pour se garder légers et vaporeux. On en vint à les empeser fortement et à leur faire prendre des formes tout à fait bizarres. Pour les maintenir dans cet état monumental, il fallat

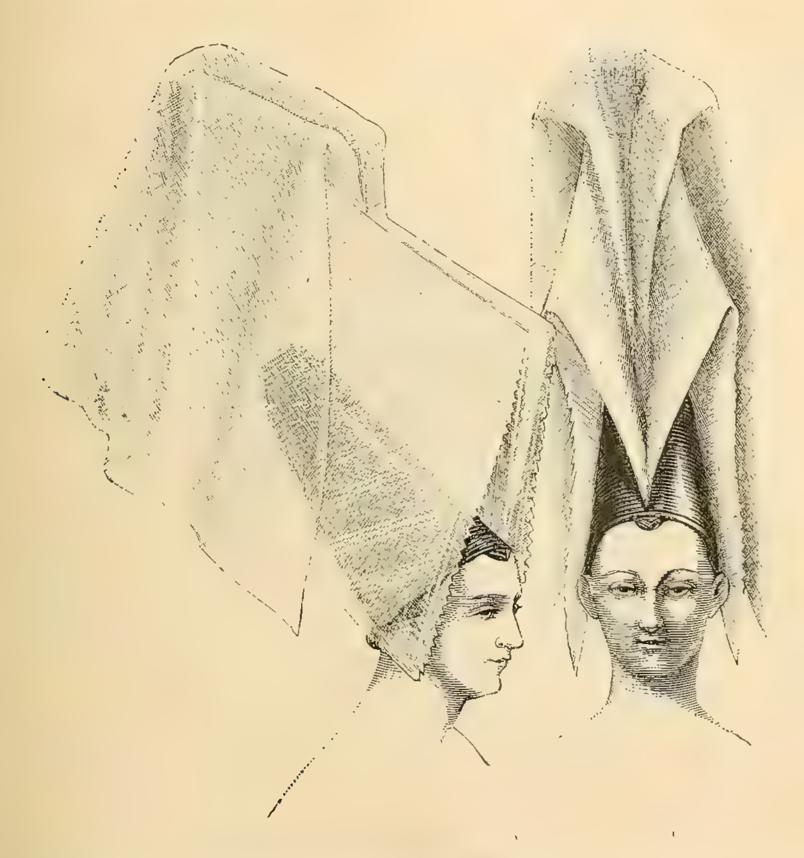


Fig. 202. — Hennins recouverts de voiles empesés, d'après une miniature du XVe siècle.

des montures de fer ou de baleine, s'employant également pour soutenir les voiles empesés ou les coiffes à ailes superposées qui ne manquaient pas d'un certain charme (fig. 202).

Toutes les critiques et les moqueries qui ont assailli le hennin ne peuvent empêcher de reconnaître que cette coiffure pittoresque avait une grande élégance et devait certainement être favorable à la beauté, sans quoi sa vogue n'eût pas duré si longtemps.

On comprend aisément que les coiffures de hauteurs et dimensions fabuleuses ne se portaient pas habituellement. Elles servaient aux grandes fêtes, aux réunions brillantes, aux tournois surtout, si nombreux pendant le XV[e] siècle. Les dames du pays tenaient à honneur d'y paraître. Elles y faisaient assaut de toilettes et de magnifiques atours. C'est là que se montraient, dans toute leur gloire, ces gigantesques hennins, garnis de bandes brodées, tournant en spirale sur le cône de drap d'or, au bout duquel était

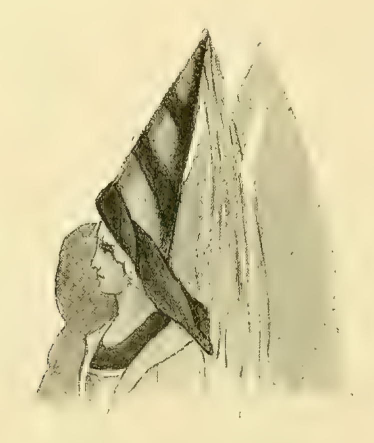


Fig. 203. — Hennin, d'après une miniature d'un manuscrit des tournois du roi Réné.

suspendu le voile. Autour du front, une bande de velours noir se relevait pour retomber de chaque côté. Un petit volant de même mousseline flottait légèrement jusqu'aux yeux.

Les larges revers au bord du hennin ne parurent qu'à la fin du siècle. Ils étaient ordinairement en couleur foncée et laissaient passer un bout de mousseline autour du front. On appelait cela le capuchon du hennin (fig. 203).

On voyait aussi d'autres hennins moins hauts, mais non moins élégants ; toutes les coiffures, nous l'avons dit, pouvaient se porter, pourvu qu'elles fussent somptueuses et quelque peu originales.

Marguerite d'York, deuxième femme de Charles le Téméraire, est représentée, dans un manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles, avec un hennin à capuchon en velours noir uni (fig. 204).

Combien devaient être incommodes à porter, ces hauts édifices qui, avec leurs long voiles, offraient large prise au vent ! La tradition veut que le premier essai de suppression des hennins ait été tenté par une dame de Sens qui, venue à Paris pour un procès, essuya tant de tribulations de sa haute coiffure qu'elle se couvrit la tête d'une pièce plate façonnée en sac pour contenir ses cheveux. Mais ce fait, arrivé en 1450, n'eut guère de suite.



Fig. 204. — Marguerite d'York, deuxième femme de Charles le Téméraire, d'après une miniature du temps.

La plupart des dames restèrent fidèles au hennin, seulement plusieurs d'entre elles se décidèrent, comme Marie d'Anjou, à montrer un peu de cheveux. Lorsqu'on ouvrit le tombeau d'Agnès Sorel, en 1777, on put constater qu'elle était coiffée avec les cheveux en évidence, formant sur le front un haut et large crépé qui sortait de la coiffe. Enfin, une dernière favorite de Charles VII a légué son souvenir à l'histoire sous le nom de « Madame des chaperons » parce qu'elle ne voulait pas se coiffer de hennins, mais avait une bonne grâce toute particulière à s'ajuster des chaperons.

Du reste, même lors de leur plus grande faveur, les hennins n'étaient pas toujours si élevés (fig. 205). Pour la vie ordinaire, en voyage ils s'abaissaient modestement et le voile était supprimé.

Un très curieux manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles, le *Livre du roy Modius*, nous montre une dame à cheval suivant une chasse. Son hennin, plat du haut, est d'étoffe noire, en velours sans doute et bordé d'un orfroi. Un large ruban le maintient sur la tête (fig. 206). Les jours ordinaires, on portait



Fig. 205. — Vignette extraite de la *Grande chronique, ancienne et moderne, de Hollande*, imprimée à Dordrecht en 1601 et dessinée par Christoffel van Sichem.

des hennins plus petits encore. La collection des costumes de Gaignières reproduit un hennin de Marie d'Anjou, qui n'est pas plus haut qu'un bonnet persan; une voilette entoure le visage. Une médaille, frappée pour le mariage de la fille de Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne, avec Maximilien d'Autriche, la représente avec un singulier hennin, plutôt un capuchon pointu dont la pointe se termine en queue. Il semble être moins raide que les autres et les plis indiquent une étoffe épaisse. Une bande richement semée d'orfèvrerie passe sur le front et vient retomber

sur les épaules. Cette médaille porte le millésime de 1479; la princesse était âgée de 20 ans (fig. 207).

Elle n'était pas aussi correctement coiffée, un an auparavant, cette infortunée héritière d'un si beau duché, lorsqu'elle allait se jeter en suppliante aux pieds de ses sujets.



Fig. 206. — Dame en chasse, d'après une miniature du *Livre du roy Modius*, manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles.

Philippe de Commines rapporte ainsi ce moment si douloureux de la vie de la malheureuse princesse :

« Et s'en alla sur le marché où tout le peuple estait assemblé « et énorme; et vit les deux susdits (1) sur l'eschaffaut. Ladite « damoiselle estait en son habit de deuil; et n'avait qu'un couvre- « chief sur la teste qui estait habit humble et simple pour leur « faire pitié par raison et là supplia au peuple les larmes aux

(1) Hugonet et Ymbercourt.

« yeux et touste eschevelée, qu'il leur pleut avoir pitié de ses « deux serviteurs et les luy vouloir rendre. Une grande partie « de ce peuple voulait que son plaisir fust fait et qu'ils ne « mourussent point. Aultres voulaient au contraire; et baissèrent « les piques les uns contre les aultres, comme pour se combattre; « mais ceux qui voulaient la mort se trouvèrent les plus forts et « finalement crièrent à ceux qui estaient sur l'eschaffaut qu'ils « les expédiassent; or par conclusion ils eurent tous deux la teste



Fig. 207. — Marie de Bourgogne, d'après une médaille frappée en 1479.

« coupée et s'en retourna cette povre damoiselle en cest estat en « sa maison, bien dolente et desconfortie, car c'estaient les deux « principaux personages où elle avait mis sa fyance. »

C'est de cette même année que date une autre médaille représentant la jeune héritière de Bourgogne avec une coiffure en cheveux peu usitée dans le pays, mais fort en usage en Italie. Les cheveux sont partagés en une multitude de petites tresses séparées les unes des autres par autant de mèches et se rejoignant par derrière pour former un chignon. Cette coiffure de jeune fille ne manque pas de grâce (fig. 208).

Pour en finir avec les hennins, disons que les femmes âgées le portaient avec une guimpe et une gorgière. Ils diminuèrent de

plus en plus, si bien qu'en 1490 ils n'avaient pas plus de hauteur qu'une calotte un peu élevée. Le musée de Bruxelles contient un beau portrait de Memling, celui de Barbara de Vlandenbergh, épouse de Guillaume Moreel. Son hennin de velours noir est garni d'une bande de soie claire. Un voile de gaze diaphane le recouvre entièrement, formant sur le devant une sorte de coiffe et retombant en larges plis dans le dos. Tels furent les derniers hennins; bientôt après il n'en resta plus que le souvenir (fig. 209).

Nous avons dit que le hennin n'était nullement exclusif comme ornement de tête. A côté de lui, en effet, florissait un nombre très grand de coiffures et de couvre-chefs, aussi variés que possible et dont les monuments de la Belgique nous ont conservé ample moisson d'exemplaires. Peu de pays ont gardé de plus précieux restes du passé. Les sculptures que nous retrouvons dans les églises sont aussi intéressantes au point de vue de l'art qu'instructives sous le rapport des costumes ; les artistes du moyen âge négligeaient complètement de donner à leurs œuvres cet aspect de vérité archéologique qu'on exige d'eux aujourd'hui. Peu leur importait que saint Joseph portât des poulaines et qu'Hérode fût vêtu en prince paladin. Ils habillaient saints, héros et déesses comme les gens qu'ils voyaient autour d'eux avec une sincérité d'exécution qui exclut toute accusation d'invention fantaisiste.



Fig. 208.
Marie de Bourgogne, d'après une médaille frappée en 1478.

Il suffit donc d'étudier les tableaux et les sculptures de ce temps pour faire un excellent cours d'histoire du costume au XVe siècle. L'examen de quelques retables mettra en pleine lumière l'exactitude de cette assertion.

Commençons par le retable de l'église de Gheel, si curieux et si admirablement conservé.

Il contient la merveilleuse histoire de sainte Dympne, racontée dans une série de petits tableaux d'un travail d'exécution exquis, encadrés dans un fouillis d'ornements du plus beau dessin.

Ce retable doit dater du commencement du xve siècle. Les costumes des minuscules personnages mis en scène offrent le plus grand intérêt. L'auteur a varié ses types à l'infini (fig. 210).

Il nous représente d'abord la sainte fuyant ses persécuteurs



Fig. 209. — Barbara de Vlandenbergh, tableau de Memling du Musée de Bruxelles.

dans une barque. Elle est accompagnée de deux femmes et d'un homme, son fidèle serviteur, qui l'aide à passer la mer dans un frêle esquif.

Dympne a, selon la coutume des jeunes filles de son temps, ses cheveux épars et retenus par un frontier en or garni de grosses perles. Ses compagnes, au contraire, ont toutes deux la tête enveloppée. L'une doit être quelque noble dame, à voir son beau voile brodé et les boucles artistiques qui ornent son front; l'autre est une suivante. Une guimpe de toile fait tout l'appareil de sa coiffure.

Dans une autre scène, la sainte a rassemblé tous ses cheveux en une seule mèche qui sort au-dessus de sa haute couronne d'or (fig. 211).

Une autre princesse, sa mère sans doute, a une couronne d'un modèle plus usité, posée sur un voile qui forme guimpe en s'enroulant autour du cou (fig. 212).

A côté de ces coiffures relativement simples, nous trouvons



Fig. 210. — Sainte Dympne et ses compagnes, sculptures de l'église de Gheel.

dans les mêmes sculptures de l'église de Gheel un choix de couvre-chefs aussi variés qu'extraordinaires. Le premier est le turban. Il semble que cette coiffure n'ait cessé d'être en vogue depuis les croisades qui, bien certainement, ont dû l'apporter dans les pays du Nord. La plupart du temps, les turbans consistaient dans une volumineuse écharpe qu'on drapait autour d'une forme faite en baleine ou en osier. Les bouts de cette écharpe retombaient tantôt sur le dos ou sur l'oreille, tantôt repassaient sous le menton en forme de gorgière (fig. 213 et 214).

Il était quelquefois creux au milieu comme une couronne et se mettait par dessus une guimpe, un capuchon ou encore un voile.

On portait aussi de volumineux chapeaux dont l'origine semble être allemande. Ces chapeaux étaient ronds ou s'allongeaient de chaque côté. D'autres se relevaient avec des pointes en forme de cornes. Tous étaient généralement accompagnés d'une guimpe ou d'un voile. Les femmes aimaient également les petits béguins serrant sous les grandes coiffures, parce qu'ils étaient moins chauds que la guimpe. Les sculptures belges nous montrent des hennins courts et larges, des chapeaux se relevant par devant, se retroussant par derrière, tout cela garni de galons d'orfrois, de



Fig. 211.
Sainte Dympne, d'après une sculpture du retable de l'église de Gheel.



Fig. 212.
La mère de Sainte Dympne, d'après une sculpture du retable de l'église de Gheel.

joyaux et de broderies. Quantité de ces coiffures sont munies d'un voile, de moleskine, de mousseline ou de gaze de soie. Les gazes venaient d'Orient, ainsi que beaucoup d'autres étoffes précieuses fort recherchées des grandes dames, car le commerce avec l'Orient n'avait cessé d'être très actif depuis les croisades et alimentait largement les marchés de France et des Pays-Bas et toutes les élégantes s'arrachaient ces jolis chiffons du pays du soleil.

Elles se fust au monter vestir
Des plus riches samicts de Tyr
Que l'on pot trouver pour argent

dit Mérangis de Portlesguez d'une femme à la mode (fig. 215 et 216).

Olivier de la Marche, cet inépuisable conteur, s'occupe aussi de la toilette féminine.

Il entremêle les récits de festins à ceux des exploits guerriers, ou des splendeurs des tournois.

On aime à revivre un moment avec lui dans ce monde brillant de la cour de Bourgogne, au milieu des splendeurs d'une joute ou d'une cérémonie nuptiale. Arrêtons-nous quelques instants au banquet que le duc de Bourgogne offre au duc de Clèves après la joute qu'il avait donnée sous le nom de chevalier du Cygne.



Fig. 213. — Turban, d'après une statuette du retable de l'église de Gheel.



Fig. 214. — Turban de femme du peuple, d'après une miniature de la *Chronique du Hainaut*, manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne.

C'est à ce banquet qu'allait être prononcé le célèbre « vœu du paon ».

Les entremets, ou surprises et spectacles, qui se donnent entre les différents services sont vraiment merveilleux ; les décrire tous serait sortir de notre sujet, voyons seulement ceux où figurent des dames.

On vit arriver deux chevaliers, les sires de Miraumont et de Drueul, couverts de longues robes de velours fourrées de martres, têtes nues et portant chacun d'une main une couronne de fleurs. Ils étaient suivis d'une très belle damoiselle âgée de douze ans,

vêtue d'une robe de soie violette richement brodée et étoffée d'or. Ses manches, très longues et de soie très légère, étaient entièrement recouvertes de lettres « grégeoises. »

Sur ses beaux cheveux blonds brillait une toque couverte d'un voile et enrichie de pierreries. Cette jeune fille était montée sur une haquenée houssée de soie bleue et tenue à la bride par trois hommes qui chantaient une chanson de circonstance.



Fig. 215. — Statuette du retable de l'église de Ste-Dympne à Gheel.



Fig. 216. Statuette du XIe siècle.

Cette compagnie arriva devant la place où le duc de Bourgogne se tenait assis et la jeune fille étant descendue de sa monture, vint s'agenouiller sur la table en face du duc et lui posa une des couronnes de fleurs sur la tête. Le duc, en revanche, embrassa la jolie écuyère, qui retourna sur sa haquenée par où elle était venue et ce fut là l'emprise ou ouverture de la joute.

Au milieu du banquet qui suivit la joute se joua une « surprise » qui était un géant habillé « en guise de Sarrasin de Grenade « tenant en sa main une grosse et grande guisarme (1) et de « l'autre menait un éléphant couvert de soie sur lequel estait un

(1) Guisarme, hache à deux tranchants.



Fig. 226. — Page extraite de l'album d'Antoine de Succa de la bibliothèque royale de Bruxelles

« château où se trouvait une dame, en manière de religieuse
« vestue d'une robe de satin blanc et par dessus avait un manteau
« de drap noir, et la tête recouverte d'un blanc couvrechef, à la



Fig. 217. — Coiffures d'après un retable du château de Ponthoz.

« guise de Bourgogne ou de recluse. » En entrant dans la salle, cette dame dit en jolis vers au géant qu'elle voulait s'arrêter au milieu de cette gracieuse compagnie, pour dire une chose impor-

tante, et le géant, tout en roulant des yeux terribles, vint se poser avec son éléphant devant le duc de Bourgogne.

Alors la dame se mit à chanter une complainte très touchante, racontant qu'elle était notre mère la Sainte Église et mère accablée de maux qu'elle narra longuement; et elle finit en réclamant secours et assistance de tous les chevaliers de la Toison d'Or. Au même instant apparurent dans la salle les officiers d'armes et le roy d'armes, Toison d'Or, portant en ses mains un faisan vivant orné d'un riche collier d'or et de pierreries et suivis de deux jeunes filles nobles, Yolande, fille bâtarde du duc, et Ysabeau, fille du sire de Montaigu. Elles demandèrent aux seigneurs assemblés de faire un vœu sur le noble oiseau et le duc de Bourgogne, se levant, fit vœu de secourir la chrétienté de tout son pouvoir contre les Turcs et les Sarrasins.

Alors, tous les chevaliers voulurent aussi faire leur vœu et le coucher par écrit, ce qui dura si longtemps que le duc fit crier par ses hérauts que tous ceux qui désiraient formuler leur vœu le feraient le lendemain entre les mains de Toison d'Or et l'on se leva de table sur ces mots.

Mais la fête n'était pas finie : pendant que les convives devisaient joyeusement par groupes, on vit entrer une troupe tenant grand foyson de torches suivie de musiciens; et derrière cette avant-garde se trouvait une dame vêtue d'une robe de satin blanc, faite très simplement, « à guise de religieuse. »

Sur ses épaules pendait un long et large manteau de damas blanc, et sa tête était ornée seulement d'un blanc couvrechef « ainsi qu'à une chose sainte et dévote appartenait » et sur son épaule gauche pendait un ruban sur lequel était écrit en lettres d'or : « Grâce de Dieu », pour montrer ce qu'elle représentait. Cette vénérable dame était suivie de douze chevaliers donnant la main à douze dames. Les chevaliers portaient des pourpoints cramoisis et des paletots à manches, mi-gris, mi-noir, le tout brodé de feuillages et chargés d'orfèvrerie. Sur leurs têtes, ils avaient des chapeaux de velours noir garnis d'orfèvrerie, comme le paletot.

Les dames étaient vêtues de cottes simples de satin cramoisi bordées de letices (1) recouvertes d'une sorte de chemise en toile si fine qu'on voyait la robe dessous.

Elles avaient comme coiffure, dit Olivier de la Marche « un « atour tout rond, à la façon de Portugal, dont les bourrelets étaient « à manière de ronces; et passoyent par derrière, ainsi que pattes « de chaperons pour hommes, de déliés volets chargés d'orfèvrerie « d'or branlant, et furent leurs visages cachés du volet » (2).

Pour abréger, les dames conduites par Grâce de Dieu étaient la Foi, la Charité, la Justice, la Raison, la Prudence, l'*Attrempance* (3), la Force, la Vérité, la Largesse, la Diligence, l'Espérance et la Vaillance (fig. 217).

Chacune chanta un couplet à son tour, puis Grâce de Dieu se retira sur un joli madrigal, laissant ses douze compagnes s'amuser avec le reste de la société.

On commença à danser, y compris les douze vertus, qui étaient : Mesdames de Ravestein, d'Arcy, de Commines, de Santers, des Obeaux, du Chasteler, Antoinette Boudant et Mesdemoiselles de Bourbon, d'Etampes, de Bourgogne (Marguerite, fille bâtarde du duc) et Ysabeau Constain. On apporta des épices dans sept drageoirs ornés de pierreries et la fête se termina à trois heures du matin (fig. 218).

Le même chroniqueur décrit ainsi le costume de Marguerite d'York, deuxième femme de Charles le Téméraire, lors de son mariage :

« Elle était vestue d'un drap d'or blanc en habit nuptial « comme il appartient en tel cas, et sur ses cheveux avait une « riche couronne, et au regard du collier et du fermail, elle en « était richement et pompeusement parée. » Le même chroniqueur, parlant du cortège nuptial qui devait être vraiment féerique, parle d'une Pucelle, fille de ce roy que saint George sauva du dragon, qui était vêtue de damas blanc et montée sur un cheval couvert

(1) Fourrures.
(2) Volets, petits voiles ; déliés volets, voiles transparents.
(3) Attrempance, tempérance.

de velours cramoisi. Dans les entremets des repas homériques qui suivirent, il remarque le costume de Mademoiselle de Beaugrant, voisine de Mademoiselle de Bourgogne, vêtue d'une riche



Fig. 218. — XVe siècle. Dame noble, statuette provenant d'un retable du château de Ponthoz.

cotte de drap d'or recouvert d'un petit rochet de voile fin, portant houlette, panetière et chaperon de bergère; ceux d'une demoiselle, habillée « estrangement comme une demoiselle errant, » d'une Dame Blanche vêtue de satin blanc et les cheveux épars;

et enfin de deux amazones à cheval richement armées et coiffées de leurs cheveux blonds couronnés de violettes.

Déjà alors ces paysanneries avaient grand succès. Le bon roy René aimait à jouer au berger sous le beau ciel de sa Provence où l'on pouvait, sans crainte des frimas, s'asseoir sur la mousse et se coiffer de chapeaux de paille ou de nœuds de rubans.

Georges Chastelain, se rappelant ce séjour charmant, dit dans sa chronique :

J'ai un roy de Cecile
Veu devenir berger
Et sa feme gentile
Faire mesme mestier,
Portant la pannetière
Et houlette et chapeau
Logeant soubs la fougère
Auprès de son troupeau.

Aux cérémonies solennelles, les souveraines portaient la couronne sur les cheveux ou sur un petit bonnet brodé. Toutefois, comme il a été dit plus haut, la coutume en vigueur depuis les temps les plus reculés, exigeait que le jour de son mariage, toute reine de France portât les cheveux épars. Cette coutume fut encore suivie par Anne de Bretagne, au grand étonnement de la cour qui connaissait sa répugnance à s'y soumettre. Mais après elle cette coutume tomba dans l'oubli.

Vers le milieu du XVe siècle, beaucoup de grandes dames abandonnèrent complètement le hennin, peut-être pour se distinguer de la masse qui continuait à lui rester fidèle.

Elles le remplacèrent par la couronne, marque certaine d'un haut rang, ou, à défaut de celle-ci, des cercles de différentes formes. Ces derniers variaient selon la coiffure des cheveux. On les faisait ovales, en pointes, recourbés, voire carrés, ce qui n'empêchait pas de continuer à leur donner le nom de cercles.

La statue de Jeanne de Saveuse, à l'abbaye d'Eu, porte un cercle carré. Jeanne, épouse de Charles d'Artois, mourut en 1448. Elle paraît avoir aimé la parure, si l'on en juge par la belle

bande d'orfèvrerie, en orme de couronne, posée sur son étroite calotte de velours, ainsi que par sa coiffure arrangée avec un soin remarquable (fig. 219).

Lorsque les suivantes devaient porter les traînes de leurs maîtresses, elles se coiffaient du hennin, qui ne pouvait, dans ces



Fig. 219. — Jeanne de Saveuse, statue de l'abbaye d'Eu.

occasions, dépasser une certaine hauteur. En dehors de cette circonstance, elles portaient une coiffure qui leur était spéciale, c'est à savoir une calotte assez haute semblable au polos antique faite d'étoffe de velours ou de soie, tendue comme sur un tambour (fig. 220). Ces calottes, dont l'image se retrouve dans les miniatures du xve siècle, étaient souvent embellies d'une petite voilette transparente et d'un bijou attaché par devant (fig. 221).

D'autres suivantes adoptèrent le capuchon soit avec la longue queue derrière, soit simplement rond (fig. 222).

Au moyen âge, les traînes des princesses furent toujours portées par des femmes. L'usage de les faire porter par des pages ne commença qu'à la Renaissance. Il fallait donc que les suivantes fussent vêtues avec élégance, puisqu'elles assistaient à toutes les fêtes où se montraient leurs maîtresses. Elles appartenaient à une classe intermédiaire. Il n'était cependant pas rare de rencontrer parmi elles des jeunes filles nobles et pauvres, qui ne rougissaient nullement de servir la femme d'un prince ou d'un grand seigneur.



Fig. 220. — Suivante.

Olivier de la Marche, fin connaisseur en atours féminins, décrit ici le costume qu'il voudrait voir à la dame de ses pensées :

Elle a de longs bas de drap rouge, attachés avec une jarretière bleue et des chaussures en cuir de Cordoue ; sur une chemise en toile fine, elle revêt une cotte ou habit de dessous en damas blanc. Elle attache à cette cotte une pièce d'étoffe rouge vif appelé pièce de l'estomac. Un lacet serre pièce et cotte. Sous le lacet se trouve une ceinture ornée de plaques d'or, appelée demi-sainct. A la ceinture sont suspendus un espinglier de drap d'or fin brodé de laine pour recevoir les espingles, une bourse brodée d'or et de perles, appelée aumônière et un petit couteau retenu par un ruban. La dame met ensuite une collerette ou gorgière blanche. Sa coiffure est basse ; les cheveux sont cachés et couverts d'un voile de soie et d'or. Un bandeau doré entoure son visage et retombe sur les oreilles ; c'est la templette. Sur le dessus du front est attaché un diamant de dix mille ducats. Enfin, la belle recouvre sa cotte d'un habit de drap d'or de Venise ou de Lucques doublé d'hermine, rattaché à la taille par une ceinture d'or émaillée de blanc, de noir et de rouge. A cette ceinture est pendu un splendide rosaire

ou patrenostre de chalcédoine et un miroir enchâssé dans un cadre d'orfèvrerie. Par dessus voile et templette on lui pose une capuce de velours ou de satin brodé d'étoiles et orné de petites chaînes d'or et ses mains blanches sont gantées de peau d'Espagne parfumée à la violette.

Il est bien entendu que les splendides costumes rêvés par Olivier de la Marche n'étaient pas ceux de la vie ordinaire.



Fig. 221. — Suivante, d'après une miniature du temps (1).

Aussi bien les femmes n'étaient-elles pas toujours en fêtes et en tournois. Les châtelaines s'occupaient dans leurs châteaux des détails de leur ménage et les voyages qu'on entreprenait facilement exigeaient des vêtements simples et commodes.

On trouve dans les monuments du temps de larges chapeaux destinés, sans doute, à garantir contre le soleil, portés par des femmes en voyage. Ils paraissent être faits en étoffe légère

(1) Voyez Gérard de Nevers, bibliothèque nationale à Paris et le *Livre des Marques de Rome*, même bibliothèque.

tendue sur une monture solide, se posaient par dessus le capuchon et se maintenaient au moyen d'une cordelette ou d'un ruban. Les potentats du XVe siècle semblent avoir aimé singulièrement à se déplacer. Marguerite de Bourgogne, dont nous avons raconté l'arrivée à Bruges, passait sa vie à voyager. Elle s'installe pour huit jours à Corbeil, revient à Dijon, part pour la Flandre, descend jusqu'à Lyon, avec la même facilité que nous le ferions à présent, grâce au chemin de fer.

Louis XI lui-même était très voyageur et son œil perçant ne laissait rien échapper des incidents de la route.



Fig. 222. — Suivante, d'après une miniature des tournois du roi Réné.

Passant par Lyon et retournant au Plessis, il aperçoit deux jolies bourgeoises qui le regardaient du pas de leur porte (fig. 223).

L'une s'appelait la Gigonne et l'autre avait pour mari un marchand nommé Passe-Filon; toutes deux étaient très jolies. Passe-Filon surtout, gaie, rieuse, coquette et élégante. Le roi leur fit dire qu'il désirait les emmener à Plessis-les-Tours et Jean de Troyes, de qui nous tenons cette anecdote, dit qu'elles s'empressèrent d'obtempérer à ce désir royal.

La Passe-Filon resta à la cour, peut-être le roi aimait-il à se récréer de la gaîté de cette femme à ses heures sombres. Pour combattre l'ennui, hôte trop fréquent du Plessis, elle inventait des modes nouvelles, entre autres la coiffure à la Passe-Filon, dont la mode se prolongea assez longtemps. Le type en était passablement éventé, si l'on en croit ces vers de Clément Marot dans son dialogue des « deux amoureux » :

Linge blanc, ceinture houppée
Le chaperon faict en poupée
Les cheveux en Passe-filon
Et l'œil gay en Emérillon.

Le dernier hennin, celui de Barbara Vlandenbergh, était très

bas; les dames le portèrent finalement tout à fait rond, comme la calotte en forme de boisseau des suivantes citées plus haut. Ce débris des hennins était brodé ou garni de galons. Posé fort en



Fig. 223. — Bourgeoise flamande du XVe siècle, d'après une statuette.

arrière de la tête, il laissait voir la racine des cheveux. Par dessus on attachait un flocquart ou petit voile à bordure brodée ou festonné, fort empesé, formant deux pointes puis se pliant pour retomber par derrière (fig. 224). Cette coiffure se voit dans plusieurs manuscrits. L'étoffe légère du flocquart était parfois

remplacée par une toile plus épaisse, ce qui permettait de l'arranger de mille manières différentes, car cette toile, fortement empesée, se pliait comme on le voulait et prenait la forme qui semblait convenir le mieux à sa physionomie. Prenons pour exemple deux statues d'un même tombeau, par conséquent ayant dû être faites



Fig. 224. — Petit hennin, d'après un portrait du XVe siècle.

en même temps. La tombe à laquelle elles appartiennent se trouve dans la grande église de Bréda et recouvre les cendres de plusieurs membres de la famille de Nassau, entre autres celle de Jeanne, fille de Philippe, baron de la Leck et de Bréda, femme d'Englebert Ier, comte de Nassau, ainsi que les restes de la fille du comte Jean de Loo et de Heinsberg, femme de Jean, comte de Nassau-Dillenbourg et Vianden, baron de Bréda, mort

en 1475. La plus âgée, Jeanne, porte la guimpe et la gorgière, selon l'usage des femmes âgées. Le morceau d'étoffe qui surmonte sa coiffure est d'abord assujetti autour du front et attaché par derrière au moyen d'épingles; on lui a fait prendre sa forme actuelle, simulant deux petites cornes qui se perdent sous le voile ramené en écharpe par dessus.

Sa belle-fille a sur la tête une calotte en pointe, d'étoffe épaisse,



Fig. 225. — Jeanne, épouse d'Englebert Ier comte de Nassau, fille de Philippe baron de la Leck et de Bréda, d'après son tombeau en la grande église de Bréda.

bordée d'un petit plissé. La coiffe de toile est mise très bas sur le front. Pliée en double, elle s'élève avec la pointe de la calotte de dessous et retombe par derrière (fig. 225).

Un escoffion du même genre que celui de Jeanne de Nassau se voit dans le très curieux album d'Antoine de Succa, conservé à la bibliothèque royale de Bruxelles. Le dit escoffion est porté par Michelle de France, fille du roi Charles VI, première femme du duc de Bourgogne, Philippe le Bon (fig. 226). Plus tard, on inventa des escoffions entièrement recouverts de petits volants de

toile fine, plissée et festonnée comme les bonnets des vieilles femmes de notre temps. La petite bourgeoisie se contentait plus généralement du chaperon de drap d'écarlate de Gand ou de drap d'araigne (fig. 227).

Il se produisit, sous le règne de Louis XI, une certaine réaction contre les excès du luxe en France, mais elle n'eut guère de suite. La cour, il est vrai, donnait l'exemple d'une grande simplicité, mais à côté d'elle, le duc de Bourgogne et beaucoup d'autres grands seigneurs continuaient les traditions de faste de leurs pères.

Mais une caractéristique du temps, et à laquelle certainement Louis XI n'était pas étranger, c'est le mouvement d'orgueilleuse ambition qui envahit la bourgeoisie. En dépit des vieilles ordonnances, elle prétendit se parer, se vêtir, se loger comme la noblesse. Le riche marchand crut s'élever en étalant autant ou sinon plus de joyaux, de vaisselle d'argent et de riches tapisseries que les fils des croisés et la funeste passion de paraître se propagea jusque dans les classes inférieures.

Toutes les femmes se taillaient des surcots dans la soie et le velours.

Dans les idées alors dominantes, un tel état de choses était considéré comme un vrai désordre. Aux yeux de toute personne sensée, sortir de sa classe était le fait d'une ambition blâmable et d'un orgueil inconsidéré; aussi les prédicateurs continuaient leur guerre contre le luxe comme au temps des hennins.

Maillard, prédicateur de Louis XI et, plus tard, confesseur de Charles VIII, ne cessait de s'élever contre les femmes qui s'habillaient avec plus de luxe que ne l'exigeait leur position sociale.

— « Osez-vous vous habiller en princesse, porter de l'or sur « votre tête, à votre ceinture et encore ailleurs? disait-il à la « femme d'un avocat; vous dites que votre état le comporte? A « tous les diables votre état, et vous aussi! »

— « O ville de Tours, s'écriait un autre, Menot, l'argent « prostitue tes filles; la femme d'un cordonnier porte une tunique « comme une duchesse! »

Et dans son style pittoresque il ajoutait :

— « On aurait plus tôt fait de nettoyer une étable de quarante « chevaux qu'une femme de mettre ses épingles et ses atours! »

Ce qui blessait les honnêtes gens, c'est que ce luxe contrastait avec la misère profonde du peuple, ruiné par les désordres du dernier règne et les guerres sans cesse renaissantes.

— « Les pauvres meurent de froid, disait encore un religieux « à l'auditoire élégant qui l'entourait; toi, Madame la Pompeuse, « Madame la Braguarde, tu as sept ou huit robes en ton coffre « que tu ne portes pas trois fois l'an! »

Déjà au temps de Charles VI, Christine de Pisan ayant été voir une accouchée, femme d'un petit marchand, s'étonnait de la trouver habillée d'une cotte de satin cramoisi, appuyée sur des oreillers à gros boutons de perles orientales. Plus tard, dans le *Spécule des pécheurs*, on lit :

« L'accouchée est dans son lit plus parée qu'une espousée, « coiffée à la coquarde, tant que direz que c'est la tête d'une « marotte ou d'une idole.

« Au regard des brasseroles (camisoles à manches courtes), « elles sont de satin cramoisi ou satin de paile, satin blanc, « velours, toile d'or ou d'argent, ou autres sortes qu'elle sait bien « prendre et choisir. Elle a carcans autour du col, bracelets d'or « et est plus parée qu'idole ni royne de cartes. »

Notons que chez la plus petite bourgeoisie, l'accouchée ne restait pas moins de six semaines dans son lit comme une grande dame, recevant ses amies dans un appartement pour lequel on déployait un faste ridicule.

Les coiffes de toile, comme celles que nous voyons aux comtesses de Nassau et autres du même genre s'appelaient aussi « atours. »

On disait « atour de nuit » pour bonnet de nuit.

« Madame se mit en cotte simple et prist son atour de nuit » (*Cent et une nouvelles*). La toile très fine destinée à ces coiffes s'appelait toile d'atour.

Dans l'inventaire du duc de Berry, fait en 1416, on voit

figurer trois pièces de flocquart à atourner dames à la manière d'Allemagne.

Si les modes furent exagérées en France, ce fut bien pis en Angleterre. La Française a un goût plus délicat qui l'empêche,



Fig. 227. — Portrait de Marguerite de Langerack, troisième femme de Guillaume de Roover, dit de Montfoort, seigneur de Warembourg, d'après le livre d'heures du dit Guillaume de Montfoort, manuscrit du commencement du XVe siècle, conservé dans la bibliothèque particulière de l'empereur d'Autriche.
Marguerite de Langerack porte le collier de l'ordre de Saint-Antoine-en-Barbefosse, dans lequel elle fut admise en 1416, en même temps que son mari.

quel que soit l'entraînement de la parure, de dépasser certaines limites. Chez les Anglaises, ce tact n'existe pas; elles préfèrent l'originalité à l'art et de là tombent souvent dans de grandes fautes de goût. Il en fut surtout ainsi au XVe siècle. D'abord elles restèrent dans de certaines limites. Les coiffures en bourrelets,

les cornes étaient les mêmes qu'en France. Il y eut même, au début du siècle, quelques jolies coiffures, entre autres certains bourrelets de soie garnis de galons, souvent de pierreries, de dimensions raisonnables. Ils prenaient la tête et descendaient au-dessus des oreilles. Par derrière, ils se relevaient un peu et laissaient échapper la chevelure, dont les ondes tombaient librement sur le dos (fig. 228). Mais ce ne fut qu'un caprice. Les hennins ayant fait leur apparition en Angleterre à peu près en même temps qu'en France, les escoffions y prirent de suite un développement qui n'a été dépassé nulle part ailleurs. Tous les auteurs du temps s'accordent avec une touchante unanimité à déplorer les excès des coiffures anglaises. Les citations se pressent en foule; prenons au hasard dans le nombre.

En voici un qui s'attaque aux coiffures élevées aussi bien qu'au reste de la toilette de ses contemporaines : « La manière, dit-il, « dont les dames abusent de leurs vêtements et les gâtent quant « à la forme, peut être divisée en quatre points. Le premier « concerne la tête qui, après avoir été cornue, est maintenant « mitrée, et ces mitres ont la forme de cheminées, et les plus « belles et les plus jeunes sont celles qui les portent les plus « hautes. Au-dessus de ces créneaux à défier Dieu au combat, « on voit de beaux ouvrages de soie, de belles figures, de l'or, « de l'argent, des perles, parfois des pierres précieuses et de « riches broderies. Les lances sont de grandes épingles fourchues; « les flèches de petites épingles et le bouclier un large front « dépouillé de cheveux. Le second point, ou, pour mieux dire, le « second mal, est l'énorme étendard qu'elles portent, ce grand « mouchoir qui leur tombe jusqu'au derrière, ce qui est un signe « certain que le diable a gagné la forteresse contre Dieu, car « quant les hommes prennent une place à main armée, ils y « plantent leur bannière. »

Le bonnet pointu avec la couronne s'avançant sur le front fut inventé par la reine Marguerite d'Écosse, femme de Jacques III. Son portrait, qui se trouve à Hampton-Court, la représente



Fig. 228. — Jeune fille anglaise, d'après un portrait du temps.

coiffée d'un bonnet de velours rouge orné de perles (fig. 229). Une couronne très riche le surmonte. On voit un peu de cheveux entre la couronne et la coiffe.

Mais les dimensions exagérées des escoffions des grandes dames anglaises défient toute idée. Si les monuments n'étaient pas là



Fig. 229. — Marguerite d'Ecosse, d'après son portrait à Hampton-Court.

pour prouver l'exactitude de l'historien, on ne croirait pas à ses descriptions.

Dans l'église d'Arundel se trouve le tombeau de la comtesse Béatrice d'Arundel coiffée d'un escoffion (fig. 230) pointu avec un voile ou draperie d'une largeur qui dépasse tout bon sens. Ce même escoffion se trouve gravé sur différents tombeaux ornés de plaques de cuivre, tel que celui de Christine, femme de John Cressy, esquire, en l'église de Dodford et de Philippa Byschoppesdan, en l'église de Broughton, etc.

Les manuscrits anglais contiennent aussi beaucoup de coiffures

extraordinaires, surtout de coiffures en toile empesée affectant une foule de formes bizarres (fig. 231), mais toutes à cornes larges



Fig. 230. — La comtesse d'Arundel.



Fig. 231. — Coiffures du XVe siècle, d'après une miniature anglaise.

ou hautes. Il semble du reste que les Anglaises ajoutaient à leurs faiblesses celles de leurs voisines du continent. Les mêmes moralistes qui leur reprochent les excès fantastiques de leurs

coiffures les accusent de s'épiler le front et les tempes, de se tirer la peau du front au moyen de cordons et de pinces pour effacer leurs rides, enfin de se servir de beaucoup de fards, de parfums et de recettes ridicules pour conserver la jeunesse et la beauté.

Le maquillage était devenu universel. Quand la femme oublie ses devoirs, il semble qu'elle veuille l'écrire en couleur sur ses joues et jamais son rôle ne fut plus fastueux et plus triste qu'à l'époque d'Isabeau de Bavière et d'Agnès Sorel.

« Va chercher toutes leurs aumaires (1), dit l'auteur du *Champion des dames*, en parlant des femmes à la mode,

Et Dieu sait que tu y verras.
Ce semblent estre apothicaires
Tant de boistres en trouveras,
Pas toutes ne les ouvreras
Car il y a pue et sont malsaines,
Trop bien celles discouvreras
Qui sont de pleur de vignes plaines.
Si rien n'y treuves, des escrins
Emble (2) les clés car là sera
La poix dont arrachent leurs crins,
Et d'autres outils y aura
Dent, telle quelle se fera
La fausse femme pour mieux plaire ;
Ne voit-tu pas comme leurs fronts tendus
Visages et poitrines paindent....

Robert de Blois donne aux dames des avis méticuleux sur leur toilette, « leurs ongles mêmes doivent toujours être propres. »

Les cheveux postiches ou teints devenaient nécessairement, dans ces circonstances, d'un emploi indispensable pour les parures du jour. Le volume énorme des coiffures en cheveux, comme celles que nous avons vues plus haut, exigeait une addition considérable de faux cheveux. Geiler de Keiserlsberg, dans son septième sermon contre les abus de la mode, cite l'exemple d'une femme de Paris qui, au milieu d une procession, se vit enlever son voile et sa

(1) Aumaires, armoires.
(2) Emble, ouvre.

perruque par un singe et resta la tête dénudée, exposée à la risée de la foule. Le pauvre père prêchait en vain. Quand on ne portait pas de perruque, on se teignait les cheveux en blond, mode qui dura plusieurs siècles et s'imposa aux hommes comme aux femmes, car la vraie beauté n'existait pas alors sans cheveux « sors ». Cette manie s'étendait jusqu'aux classes inférieures. Les riches avaient des cosmétiques précieux et coûteux pour se blondir la chevelure ; les autres broyaient des pelures d'oignons avec de l'eau et obtenaient, dit-on, le même résultat.

Nous verrons comment, à Venise, la teinture était devenue un art.

Si l'on donnait tant de soins aux cheveux, on ne mettait que plus de luxe à l'attirail des objets de toilette.

Déjà au XIV[e] siècle, les peignes, les gravouères constituaient des objets de valeur en raison du fini des ornements et la richesse de la matière.

La corporation des pigniers s'était acquis naturellement une grande importance ; elle compta parmi ses maîtres plus d'un artiste.

Le peigne s'offrait comme cadeau de prix ; il était souvent en or ou en argent, en cuivre émaillé, mais plus généralement en ivoire et les ornements qui y étaient gravés ou sculptés étaient d'une finesse et d'un travail exquis. On ne s'étonnera pas que pareils objets fussent notés dans les inventaires des bijoux de famille (1).

On mettait le peigne, les épingles, la gravouère et tout l'attirail de la coiffure dans une *pignière*, écrin souvent très beau, sorte de nécessaire, compagnon fidèle de toute femme élégante, à ce point qu'emporter ses peignes et ses miroirs signifiait pour une femme partir, décamper.

Dans les *Cent et une nouvelles*, on dit à un pauvre mari qui revient chez lui et n'y trouve plus sa femme :

« Vous ne fûtes pas parti d'un mois après qu'elle ne troussât « pignes et myroirs et s'en alla bouter en l'ostel d'un marchand. »

(1) « Pour deux platines d'argent mises et assises au pigne d'ivoire de Madame la duchesse d'Orléans, lequel estait rompu. »
Comptes de la maison de Bourgogne.

Si le hennin et les grands escoffions furent honorés d'une vogue déraisonnée en Angleterre et en France, il n'en fut pas de même en Italie. Ses modes n'avaient aucune ressemblance avec



Fig. 232. — Noble Italienne, d'après une peinture de la galerie de Bréra à Milan.

celles des autres pays. L'art et les artistes dominaient en Italie. La Renaissance y avait commencé son travail brillant et démoralisateur dès le XIVe siècle. La patrie de Boccace était une pépinière de peintres, de sculpteurs, de poètes, d'artistes de toute espèce, prônés, fêtés, adulés des grands qui s'honoraient de les

attirer à leurs cours, se paraient de leur gloire et se récréaient de leur art et de leur esprit. Cette grande adulation de tous les talents était encore à son berceau et devait durer jusqu'à la fin du siècle suivant. Les papes se mirent eux-mêmes à la tête du mouvement et les femmes, toujours amies et aimées des artistes, mirent leur influence et leur beauté au service de ce mouvement intellectuel.

Le costume prit donc un tout autre caractère que dans les autres nations. Il y eut beaucoup plus de laisser aller, une



Fig. 233. — Jeune Italienne, d'après un manuscrit du temps.

fantaisie plus gracieuse dans les manières si diverses dont les dames arrangèrent leurs cheveux.

La galerie de Bréra, à Milan, donne une collection très complète des modes italiennes au xve siècle et le luxe n'y est pas moins grand qu'ailleurs. Les tailles courtes et les manches bouffantes étaient déjà portées depuis longtemps en Italie, quand les conquêtes des Français vinrent répandre cette mode en France. Les jupes étaient amples et longues, les coiffures variées, mais jamais exagérées (fig. 232).

Beaucoup plus de coiffures en cheveux qu'en France, mais

aussi beaucoup de diversité dans la manière de les disposer. Tresses, boucles, bandeaux, torsades, tout se portait, même les cheveux dénoués, soit qu'on les maintînt au moyen d'un cercle d'or ou d'un ruban, soit qu'on posât sur le crâne une petite calotte ronde ou descendant un peu sur les oreilles (fig. 233).

On entremêlait beaucoup de bijoux aux cheveux. Tantôt on piquait çà et là des épingles ou des agrafes de pierreries, tantôt on tordait les mèches de la chevelure avec des fils de perles ou des chaînettes d'or. Enfin, l'emploi des écharpes légères en soie brodées était fort en faveur, parce qu'il permettait de varier chaque jour l'ornement de la tête en le drapant d'une façon toujours nouvelle et imprévue.



Fig. 234.
Milanaise, d'après une peinture de Carlo Crivelli de la galerie de Bréra.

L'écharpe italienne, de longueur généralement moyenne, était ordinairement en soie souple et fine, en gaze, en crépelé et même en mousseline. Le bord en était orné de broderies de couleur ou en or et d'une petite frange également en or.

On entremêlait l'écharpe avec les cheveux en la laissant bouffer par petites coques autour du visage. On la roulait aussi avec les mèches en torsades et on la disposait avec art autour de la tête. D'autres fois, on la chiffonnait pour en faire une espèce de calotte ou de coiffe cachant presque toute la chevelure, dont un des bouts, après s'être enroulé autour de la nuque, venait retomber sur l'épaule (fig. 234).

Enfin elle formait aussi voile quand on la jetait négligemment sur la tête. On plaçait par dessus un grand chapeau de feutre ou de paille pour se préserver des atteintes du soleil du Midi.

Ces chapeaux affectaient parfois des formes bizarres (fig. 235).

Si les grandes cornes et les escoffions eurent peu de succès en Italie, ils n'y furent pas complètement négligés, mais ils gardèrent toujours des dimensions raisonnables. On en voit tantôt en toile plissée (fig. 236), tantôt en soie brodée de perles et d'or (fig. 237),

tantôt encore cachant entièrement les cheveux ; d'autres fois laissant voir les ondes dorées de la chevelure, presque toujours ayant cet aspect artistique, ce faire un peu négligé qui démontrent l'influence qu'exerçaient sur leurs contemporaines les grands peintres de l'Italie.

Les costumes sont d'une grande richesse, bien naturelle à la contrée fabriquant les plus somptueuses étoffes de l'Europe.



Fig. 235. — Italienne, d'après une bible du duc d'Urbin de la bibliothèque du Vatican.

Les pailes, les samits, les plus beaux draps d'or, les damas aux plus riches arabesques venaient de Lucques, de Florence, de Venise et de Sicile. Au xve siècle, l'Italie s'était quelque peu pacifiée, les tyrans et les condottieri avaient disparu pour faire place à une infinité de petites cours très brillantes où l'on cherchait surtout à bien vivre, à s'amuser et à fêter les grands artistes.

Les femmes jouèrent un rôle important dans ce mouvement qui poussait tous les esprits vers les jouissances intellectuelles autant que vers les plaisirs de la nature inférieure. Une phalange

de princesses et de grandes dames intelligentes, belles et ambitieuses, surgit alors et activa encore cette effervescence qui agitait toute la génération.

Il suffit de citer Vittoria Colonna, Catherine Sforza, Lucrèce Borgia et tant d'autres grandes dames qui attiraient autour d'elles une foule de savants et d'artistes et se passionnaient pour les



Fig. 236. — Noble Italienne, d'après une miniature de la bible du duc d'Urbin, Bibl. du Vatican.



Fig. 237. — Petit hennin, d'après une peinture italienne.

questions les plus ardues de la science comme pour les plus beaux produits de l'art.

Béatrix d'Este tenait à Ferrare une cour brillante et aimable. Ambitieuse et adroite, c'était elle qui avait poussé son mari à s'emparer de Ferrare par un procédé de trahison absolument digne d'une compatriote de Machiavel.

Elle avait la cour la plus somptueuse de l'Italie (fig. 238). Chez elle, les fêtes succédaient aux fêtes et elle savait retenir les hôtes de choix. Léonard de Vinci, venu à Ferrare pour un concours de poésie, y passa de longues années.

Une autre princesse d'Este, Isabelle, femme de Gonzague,



Fig. 238. — Béatrix d'Este, duchesse de Ferrare, d'après un manuscrit du temps.

marquis de Mantoue, aimait aussi beaucoup les arts et savait les faire valoir autour d'elle. Elle est représentée dans un portrait de Lorenzo Costa, les cheveux pendants, retenus sur le front par une ferronnière. Cesare Vecellio, qui s'occupa beaucoup des modes



Fig. 239. — D'après un tableau de Rez della Francesca, 1470.

de son temps, dit que les jeunes filles de Mantoue portaient un chaperon et leurs cheveux retenus par un filet d'or.

Ange Politien parle ainsi de la coiffure d'une jeune Italienne qu'il admire :

« La chevelure du jeune conquérant de l'Inde, celle de l'amou-

« reux berger d'Amphryse n'égalent point en beauté les cheveux « distribués avec tant d'élégance aux deux côtés de ton front « et relevés artistement avec des tresses d'or » (fig. 239).

A ces coiffures élégantes se joignait le capuchon, également porté par toutes les classes, mais surtout par les femmes âgées et les



Fig. 240. — Catherine Cornaro, reine de Chypre, et ses suivantes, d'après une peinture de Gentile Bellini, conservée à Venise.

bourgeoises. Dans un manuscrit de la bibliothèque de Sienne, une miniature représente des femmes à la messe. Presque toutes sont en capuchon ou ont la tête entortillée d'une écharpe. Quelques portraits de la famille Bentivoglio, à Bologne, représentent des femmes âgées, la tête couverte de voiles et de guimpes; enfin les peintures de Léonard de Vinci offrent une grande variété des plus beaux costumes italiens et des coiffures les plus en vogue de son temps.

Pendant que Ferrare disputait à Florence le prix du faste et que les fêtes se succédaient, laissant loin derrière elles les tournois des princes du Nord, Venise l'emportait sur tous les autres États italiens par sa splendeur et son opulence.

Le xve siècle fut le moment où la puissance de la République des Doges atteignit son apogée; aussi les richesses qui affluaient dans cette ville dépassaient-elles les chiffres les plus fabuleux. Venise était devenue comme la métropole de l'Europe par son commerce hardi et ses négociations habiles.

Ses patriciens étaient autant de grands seigneurs aux fortunes immenses. Chacun d'eux avait son palais, merveille d'architecture extérieure et de luxe grandiose intérieur.

Les arts y étaient appréciés et noblement payés. Tout patricien avait une petite cour à lui, peuplée de peintres, de sculpteurs, de musiciens, de toutes les intelligences qui pouvaient ajouter à l'éclat de la vie et à la renommée du maître.

Quel cadre superbe pour ces belles patriciennes aux vêtements splendides, dignes ornements de leur beauté.

C'est encore dans les tableaux des maîtres de l'école vénitienne que nous puiserons les documents nombreux qui nous feront connaître les ajustements de ces grandes dames, toutes belles, toutes élégantes, si nous en croyons les artistes sur parole.

Mais dans cet Eden, beaucoup de femmes tenaient quelque chose du serpent, car elles en avaient l'astuce et l'adresse. On pourrait croire naïvement que ce beau blond doré de leurs chevelures, ce blond chaud tant aimé du Titien, était une couleur naturelle aux habitantes de Venise? Hélas non, la race du pays avait de naissance la chevelure noire comme l'aile du corbeau, telle qu'elle existe encore maintenant et ce beau blond était dû à une série d'opérations délicates et difficiles qui exigeaient autant de patience que de coquetterie. Des manuscrits récemment découverts ont dévoilé tous les secrets de ces beautés trompeuses; on y trouve les recettes les plus compliquées pour arriver à ce blond envié, à ces *capelli fili d'oro* tant recherchés. On voit aussi

dans d'autres miniatures du temps des patriciennes occupées, sur la terrasse de leurs palais, à faire sécher au soleil leurs cheveux imbibés de teinture. A quoi bon cacher la fraude, puisque tout le monde fraudait ?

La chevelure faisant l'objet de tant de soins, il est tout simple et logique que les Vénitiennes ne voulussent point la voiler sous des capuchons et des guimpes. On se coiffait donc en cheveux avec des nattes, des torsades, des rouleaux arrangés de mille manières différentes, entremêlés de fils, de tresses ou de chaînettes d'or, de perles et de joyaux. Si parfois on mettait un voile, c'était en étoffe transparente et légère, n'empêchant pas la vue des ondes dorées et des bijoux.


Fig. 241. — Servante italienne du XVe siècle.

Les femmes âgées avaient des coiffures plus sérieuses; elles étaient ordinairement voilées et portaient parfois la guimpe et l'écharpe ou le capuchon.

L'usage exigeait aussi qu'on ne se présentât pas en cheveux à l'église; la tête voilée était déjà exigée pour les premières chrétiennes; depuis on considéra comme une inconvenance, pour une femme, de se présenter dans un lieu saint la tête non couverte.

Parmi les tableaux si nombreux qui représentent des Vénitiennes, il en est un de Gentile Bellini, à l'Académie des beaux-arts, à Venise, qui donne une idée exacte de la coiffure des femmes à l'église (fig. 240).

Il représente la reine de Chypre, Catherine Cornaro, et deux nobles Vénitiennes. Ces trois femmes sont agenouillées et, comme on le voit, toutes trois sont voilées. La reine porte la couronne posée sur un bourrelet richement brodé avec des bandes d'orfroi entrecroisées. Un premier voile enserre sa tête, un autre pend derrière elle.

Catherine n'était déjà plus jeune lorsque, veuve de Jacques de Lusignan, elle revint à Venise demander aide et protection pour

recouvrer son royaume. On sait comment, sous prétexte de la protéger, la République, qui voulait obtenir Chypre pour son propre compte, la retint presque prisonnière.

Catherine finit ses jours dans le château d'Asolo, où elle s'occupait d'art et de lettres pour se consoler.



Fig. 242. — Eléonore de Portugal, d'après un tableau de Pinturrichio.

Les deux personnes qui l'accompagnent sont beaucoup plus jeunes et toutes deux élégamment parées; c'étaient sans doute des amies de la reine déchue, peut-être des parentes, car Catherine Cornaro était une fille de Venise et sa famille alliée à toutes celles du patriciat vénitien.



Fig. 243. — Suivante d'Eléonore de Portugal, d'après un tableau de Pinturrichio.

Philippe de Comines raconte dans ses mémoires qu'étant envoyé en ambassade par le roi de France auprès de la République vénitienne, il visita le trésor de l'église de Saint-Marc. Il fut émerveillé de tous les joyaux qu'on lui montra. Il y vit des richesses immenses, entre autres douze couronnes d'or d'un travail merveilleux et enrichies de pierreries. Ces couronnes étaient portées en une certaine fête par douze des plus belles femmes de la ville qu'on appelait alors Reines. Un jour, les brigands de l'Istrie et du Frioul, profitant d'un moment de désordre suscité par eux au milieu de la fête et de l'isolement passager où se trouvaient les reines, les enlevèrent, elles et leurs couronnes. Les maris, promptement remis, les poursuivirent et ils furent assez heureux pour ramener femmes et joyaux. Depuis ce jour, on garda les précieuses couronnes dans la cathédrale de Saint-Marc.

Le peuple italien ne semble pas encore, au XVe siècle, avoir adopté les pittoresques costumes qui ont fait si longtemps le bonheur des touristes. On n'en voit aucune trace dans les nombreuses peintures de l'époque. Les femmes du peuple, dans les tableaux et les manuscrits, ont des capuchons, des petits bonnets genre serre-tête ou des écharpes enroulées autour de la tête (fig. 241). Presque aucune n'est coiffée en cheveux.

Les modes de l'Espagne et du Portugal ne paraissent pas avoir eu un cachet bien particulier au XVe siècle. Tantôt elles se rapprochent de celles de France, tantôt elles ont la grâce des italiennes. L'Espagne, sous le rapport artistique, était en retard sur les autres nations, ce qui s'explique par l'état de guerre perpétuelle où les luttes avec les Maures l'obligeaient à demeurer. Elle faisait venir ses architectes et ses sculpteurs de l'étranger et n'avait pas encore cette belle école de peinture qui devait fleurir au siècle suivant.

Cependant, dès lors, les richesses de l'Espagne étaient considérables et la cour de Ferdinand et d'Isabelle fut la plus brillante qu'on eut encore vue dans la péninsule.

Mais Chimène portait-elle un hennin et la fière épouse de

Narvaez se coiffait-elle d'un escoffion? Les chroniques sont muettes à cet égard et il ne semble pas que l'Espagne ait eu des frères Richard et des pères Thomas pour flageller la hauteur des



Fig. 244. — Noble Allemande, d'après un manuscrit du XVe siècle.

coiffures espagnoles, ce qui donne à penser que les modes n'y furent jamais exagérées ou immodestes.

Le Portugal, dont les mœurs étaient si semblables aux mœurs espagnoles, a dû avoir les mêmes modes que sa voisine. Un tableau de Pinturrichio, représentant le mariage de Frédéric III,

empereur d'Allemagne, avec Éléonore de Portugal, nous montre quelques dames portugaises revêtues de vêtements somptueux, dont les étoffes ne le cèdent en rien aux plus riches tissus italiens.

Éléonore et la principale dame de sa suite sont coiffées de la même façon. Elles portent un filet en or qui retient les cheveux simplement ondulés par devant et serrés sur le front par un ruban d'or (fig. 242).

La suivante (fig. 243) en nous tournant le dos à moitié, nous



Fig. 245. — Noble Allemande, d'après une miniature du XVe siècle.

apprend comment les cheveux étaient arrangés dans ce filet qui pendait jusqu'à terre, retenu de distance en distance par un cordonnet d'or qui le serrait. Ce genre de coiffure est exclusivement portugais, car nous ne l'avons rencontré nulle part ailleurs.

Un manuscrit de la fin du XVe siècle contient des miniatures représentant des femmes de la noblesse espagnole. Quelques-unes portent des capuchons brodés qui rappellent les vêtements mauresques qu'on rencontre encore aujourd'hui au Maroc.

Les hennins et les coiffures très hautes ne furent guère portées

en Allemagne, mais, en revanche, les coiffures larges y eurent un grand succès. Les capuchons de drap déchiqueté qu'on posait, comme celui des hommes, sur le haut de la tête en se servant de la queue comme d'un tour de cou, se rencontrent fréquemment dans les monuments allemands (fig. 245). Ces capuchons étaient en drap noir ou écarlate pour les bourgeois et le peuple, en drap pourpre pour les nobles (1).

Les Allemandes portaient aussi la crépine d'étoffe de soie ou de drap d'or et d'argent, de même que la résille en galons d'orfrois ornés de perles ou de pierreries. Elles en formaient des bourrelets ou cornes aux oreilles comme en France, ou bien la laissaient pendre dans le cou, recouvrant entièrement les cheveux, à l'exception des bandeaux du visage. Sur cette crépine ou réseau elles plaçaient soit le capuchon cité plus haut, soit un bonnet rond rembourré qui ressemblait beaucoup à la birette, soit encore de grands chapeaux de feutre ornés d'une quantité de plumes (fig. 245).



Fig. 246.
Femme allemande du peuple, d'après une ancienne tapisserie.

Enfin, toutes les classes usaient de coiffures en toile empesée comme nous en avons vu en Flandre, de large envergure accompagnées généralement de la guimpe ou de la gorgière.

Le voile semble rarement employé.

Dans le nord de l'Allemagne, beaucoup de coiffures en turbans, en bourrelets, en fourrures pour l'ordinaire et de grands et larges diadèmes d'or ou d'argent, dont l'origine celtique remontait au temps les plus anciens et qu'on voit encore apparaître aux mariages et aux fêtes, dans certaines contrées de la Prusse et du Danemark. Les femmes du peuple portaient aussi des turbans (fig. 246). Ceux des grandes dames étaient agrémentés de beaucoup d'ornements d'or et de pierreries, car la faveur des joyaux fut aussi grande en Allemagne que partout ailleurs (fig. 247).

(1) La teinture pourpre n'était pas toujours rouge ; on donnait ce nom de pourpre à une matière colorante d'un prix élevé qui se combinait en diverses nuances.

La bourgeoisie allemande, dans les villes commerçantes, déployait un luxe princier. Les femmes nobles semblent avoir renoncé de bonne heure aux privilèges de la toilette si chers à l'amour-propre de celles des autres pays (fig. 248).

Il eût été impossible de condamner ces riches bourgeoises à se contenter de vêtements simples et d'humbles maisons, elles dont les maris tenaient dans leurs mains la plus grande partie des richesses de l'Allemagne. Aussi rien n'égale la splendeur de ces palais de l'aristocratie marchande, comme rien n'égalait la beauté des parures de ces fières bourgeoises. Les chroniques du temps contiennent de nombreuses descriptions des repas plantureux, des magnifiques appartements, du train princier de tous ces grands commerçants dont les noms sont restés célèbres en Allemagne à l'égal de ceux des plus illustres chevaliers. L'or a aussi sa noblesse; l'essentiel est de s'en servir noblement.

Là où régnait l'esprit chrétien, malheureusement déjà bien affaibli en Allemagne, on renonçait aussi à toutes les grandeurs devant la mort. Plusieurs tombeaux de l'époque nous montrent des femmes vêtues d'habits austères, de forme monastique, qui témoignent d'une grande préoccupation religieuse et d'un profond sentiment d'humilité et de foi.

Revenons encore une fois en France pour y saluer la grande et noble figure de Jeanne d'Arc, de celle qui releva l'honneur de son sexe, en ces temps lamentables où les femmes semblent avoir perdu tout sentiment de leurs devoirs.

Aucun portrait authentique ne nous est parvenu de la grande héroïne; nous savons seulement qu'elle était très belle et qu'elle, avait une abondante chevelure blonde.

La ville d'Orléans conserva longtemps, avec un soin jaloux et une grande vénération, un chapeau de Jeanne d'Arc que celle-ci avait donné à la fille de Jacques Boucher, bourgeois de la ville chez qui elle avait demeuré pendant son séjour à Orléans.

Ce chapeau resta deux cents ans dans la famille de Jacques Boucher, qui, au bout de ce temps, en confia le dépôt aux pères







Fig. 247. — Coiffure, d'après un buste de l'église de St-Martin d'Oberwesel du xve siècle.

de l'Oratoire, ainsi qu'il est constaté par acte authentique déposé aux archives d'Orléans. Malheureusement, le chapeau disparut à la Révolution lorsque la congrégation fut dissoute. Il fut sans doute emporté par l'un des religieux qui négligea de s'assurer que



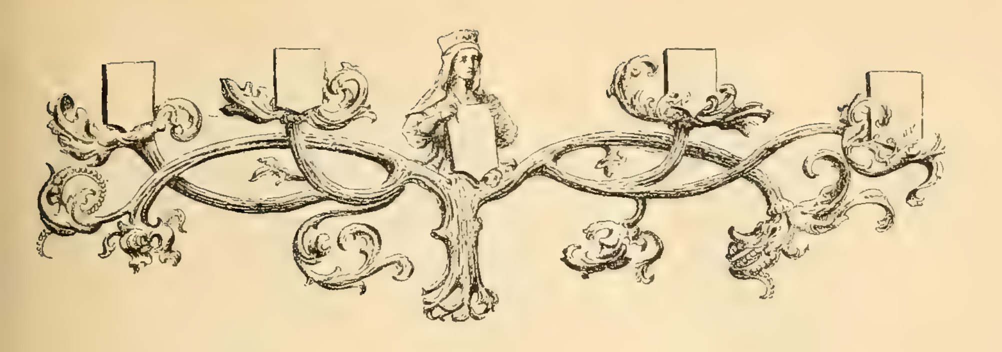
Fig. 248. — Anna de Pallan, femme de Jehan von Elch, d'après son tombeau, 1486.

la dernière relique de l'illustre héroïne serait après lui sauvée de l'oubli.

Le chapeau de Jeanne d'Arc était en velours bleu, relevé des quatre côtés, bordé d'or et renfermé dans une caisse en maroquin rouge ornée de fleurs de lys.

Les ennemis de la sainte fille l'accusèrent injustement de luxe dans ses vêtements. Elle était vêtue avec la recherche qu'exigeait sa haute position dans l'armée. Jeanne sentait que l'autorité devait être rehaussée de quelque prestige extérieur pour en imposer aux peuples comme aux soldats, mais jamais la coquetterie féminine ou la recherche du vêtement ne détourna sa pensée du noble but de sa vie.

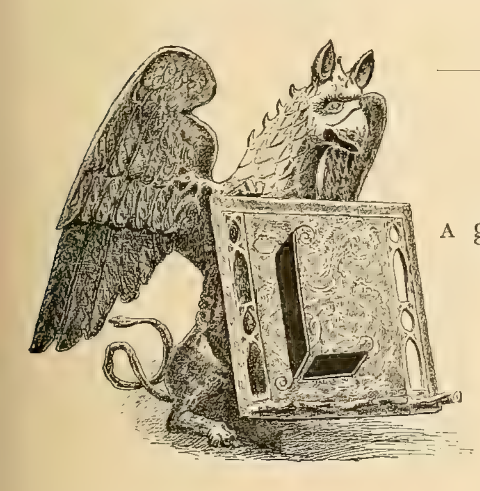




CHAPITRE VII

RENAISSANCE

Abandon de la coiffure haute. — Anne de Bretagne. — Grandes et riches parures. — Influence de l'Italie sur la mode. — Luxe et faiblesses des femmes. — Amoindrissement de leur rôle. — Le capuchon à templette. — La coiffure à l'espagnole. — Marguerite d'Autriche. — La mode sous Henri II. — La vogue de l'orfèvrerie. — Catherine de Médicis dans sa jeunesse. — Un mariage de grands seigneurs. — Diane de Poitiers. — Le veuvage de Catherine. — Le nouvelliste de la cour. — La fraîcheur de Monsieur d'Imbercourt. — Marie Stuart. — Son veuvage et ses toilettes. — Un pamphlet. — La Marguerite des Marguerites et Brantôme. — Coiffures allemandes et hollandaises. — Testaments et contrats. — Marguerite de Parme. — Bonnets plats. — Une héroïne d'Anvers. — Modes espagnoles. — Maria de Padilla. — L'étiquette de la cour d'Espagne. — Mariages royaux. — La reine Elisabeth. — L'impiété de l'Italie. — La comtesse de Cellant. — Blanche de Montferrat. — Les mœurs italiennes. — Ecole allemande. — La république de Venise. — La réception de Henri III à Venise. — Influence de la Réforme sur la mode. — Rigueurs calvinistes. — Gretchen. — L'existence de la femme allemande. — Une reine de Pologne. — Sybille Fugger et Philippine Welser. — Les diadèmes de Dantzig. — Marie Tudor. — Elisabeth. — Le fard.



A grande gloire du hennin est passée. *Sic transit gloria mundi !* Ces coiffures orgueilleuses ont-elles cédé enfin aux objurgations, aux reproches, aux railleries, aux malédictions dont on les a chargées ?

Hélas, il ne le faut pas croire. Il est une puissance à laquelle la femme obéira toujours, quelque chose qui, plus puissant que les raisonnements et les menaces,

obtiendra de notre sexe les plus durs sacrifices. Cette puissance irrésistible, c'est la mode. Ce que n'avaient pu renverser les plus illustres prédicateurs, la mode l'anéantit d'un geste.

C'est elle qui replie les escoffions peu à peu, qui, d'année en année, rogne la hauteur du hennin, abaisse les cornes, les raplatit sur les tempes, puis les enlève tout à fait et finit par déclarer que le petit capuchon à templettes sera désormais la coiffure-type du XVIe siècle, comme le hennin fut celle siècle précédent.



Fig. 249. — Marguerite de Chasse, femme de Jean Carondelet, d'après une médaille frappée en 1488.

Suivons ce decrescendo, comme nous avons suivi le formidable crescendo d'extravagances cent ans plus tôt.

Le hennin abdiquait. Il prit une forme de capuchon à fond très haut ou s'adjoignit la templette, en supprimant la moitié de sa hauteur (fig. 249).

Logique dans son renoncement, il supprima en même temps son voile. Le capuchon haut se simplifie, il fait des économies de joyaux et les emploie à créer une bande qui se relève par devant en forme de revers. Plus tard, il s'aplatit sur la tête. Quelques jeunes femmes seulement le portent assez court, ne dépassant guère la nuque. Les cheveux bouclés s'echappent par derrière et viennent tomber sur le dos. D'autres adoptent une coiffe descendant de chaque côté jusqu'à l'épaule et sur laquelle elles jettent une sorte d'écharpe assez roide, aux bouts très longs qui, remontés au-dessus de la tête et attachés sur la coiffe, forment de grandes ailes rappelant certaines coiffures de la Bretagne actuelle (fig. 250 et 251).

Comme nous l'avons remarqué, la simplicité dont Louis XI donna l'exemple exerça pendant quelque temps une certaine influence sur les hautes classes de la société, mais cela ne dura pas longtemps. Les guerres d'Italie donnèrent une nouvelle impul-

sion aux nouveautés luxueuses et aux fantaisies de la mode. Anne de Bretagne, si économe et si raisonnable qu'elle fût, savait déployer une magnificence royale quand l'occasion l'exigeait. Elle aimait que les vêtements fussent à la hauteur du rang et, la première, elle imagina d'attacher à sa suite cette pléiade de dames et de jeunes filles de haute naissance, que les reines de France regar-



Fig. 250. — D'après des statuettes du commencement du XVIe siècle.

dèrent désormais comme un ornement de leur cour. Il y eut, à cette époque, des coiffures de parade, importées d'Allemagne, très compliquées, très surchargées et d'une lourdeur extrême. On en retrouve beaucoup dans les monuments français (fig. 252).

L'église d'Eu possède un type très exact de ce genre de coiffure. Les cheveux légèrement ondulés vont se perdre sous une coiffe en riche étoffe, à laquelle est adapté une sorte de turban, terminé

lui-même par un sac en forme de boudin, également en damas ou drap d'or. Le tout est garni d'une profusion de perles. De chaque côté deux boucles s'échappent et viennent tomber sur les épaules.

La grande complication de ces coiffures, comme leur poids énorme, devait les rendre très incommodes. Aussi n'eurent-elles qu'un succès passager en France. Elles durèrent beaucoup plus en Bourgogne, en Flandre et dans les pays limitrophes de l'Allemagne. L'escoffion aux larges dimensions et généralement toutes les coiffures lourdes et larges furent aimées des dames allemandes avec une constance digne d'un objet plus favorable à la beauté (fig. 253 et 254). On leur donnait le nom de bourrelets.



Fig. 251. — Capuchon à ailes.

Elles affectaient toutes sortes de formes, cœurs, conques, coussins et se faisaient en étoffes très riches, très surchargées de broderies, d'or, d'argent, de pierreries. Comme elles étaient l'occasion de grosses dépenses pour les femmes, les moralistes en firent l'objet de leurs attaques (fig. 255).

Dames à rebrassez collets (1)
De quelconque condition
Portant atours et bourrelets
Mort saisit sans exception.

dit Villon dans son *Grand Testament*.

Les campagnes d'Italie suscitèrent aux bourrelets la rude concurrence des coiffures à grands développements de cheveux. Elles mirent l'Italie en vogue. Les guerriers qui en revenaient racontaient de ce beau pays des choses merveilleuses et éblouissantes; aussi, toutes les dames voulaient s'habiller à l'italienne et la mode se fut faite italienne du coup, sans la reine Anne de Bretagne, qui

(1) Rebrassez collets, c'est-à-dire collets bordés en fourrures.

résista énergiquement au courant. Elle ne consentit jamais à quitter ses vieilles modes françaises et les dames de la cour, à son exemple, n'osèrent se montrer trop avides de nouveautés. Le chaperon de la reine Anne demeura donc vainqueur dans la lutte et s'établit



Fig. 252. — Coiffure d'après une statue de l'église d'Eu.

si bien dans les habitudes françaises qu'il régna longtemps encore après la princesse bretonne.

Le capuchon de la reine Anne était petit, court, avec un bandeau plat entourant le visage et appelé templette. Les templettes étaient plus ou moins longues et plus ou moins ornées.

Quelquefois, le capuchon couvrait lui-même une première coiffe de toile fine ou de linon, toujours plate et se terminant par un morceau d'étoffe en forme de barbe. Un tableau de Lucas de Leyde représente une de ces coiffures portée par une grande

dame, duchesse ou comtesse. Le capuchon est en velours bordé d'or, la coiffe en linon. Une élégante couronne s'élève sur le front (fig. 256).

Anne s'était mariée les cheveux épars, d'après un ancien usage qui voulait que les reines, à leurs épousailles, eussent les cheveux tombant sur les épaules et seulement ornés d'une couronne.



Fig. 253. — Seigneurs allemands, par Lucas de Leyde.

Cette coiffure, qui semblait normale 150 ans plus tôt, était devenue chose extraordinaire après le long règne des coiffures hautes, surchargées et cachant tout le cuir chevelu; aussi les vieilles chroniques rapportent-elles que l'on s'étonna beaucoup de voir la reine dans cet appareil et qu'on la trouva très bien ainsi.

Mais ce fut un jour d'exception; Anne reprit bien vite son capuchon et ne le quitta plus. Tantôt il était en velours, tantôt

en soie ou en toile; la reine l'accommodait à toutes les circonstances.

Son portrait, d'après une médaille frappée lors de son mariage avec Louis XII, la représente en capuchon de toile fine plissée et posée sur les cheveux relevés à racine droite. Au-dessus est jeté



Fig. 254. — Dame allemande vers 1525, d'après Holbein.

le voile en soie bordé de perles. La couronne surmonte le tout (fig. 257).

En temps ordinaire, la reine portait le chaperon de velours ou de soie, les cheveux relevés à racine droite, mais non tirés et aplatis comme au siècle précédent. Ils formaient un bourrelet léger qui encadrait le visage. Quelques dames y ajoutaient aux tempes des petites boucles très vaporeuses (fig. 258).

Anne de Bretagne est une des grandes figures féminines de l'époque.

Son influence sur les modes, comme sur les mœurs, fut salutaire. Son austérité, que tempérait un juste discernement des obligations



Fig. 255. — Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, d'après un portrait du musée de Versailles.

sociales, arrêta quelque temps le débordement du luxe amené par les guerres d'Italie.

Elle était généralement vénérée et inspirait à son époux, Louis XII, non moins de crainte que de respect. A sa mort, ce prince lui fit des obsèques comme depuis longtemps on n'en avait plus vües

pour une reine de France. Selon l'étiquette, on avait posé sur le cercueil l'effigie en cire de la reine, revêtue d'une cotte de drap d'or, d'un surcot de velours cramoisi de pourpre fourré d'hermine et d'une couronne sur la tête.

Le deuil fut sévère et long. Louis XII ne permit même pas qu'on le quittât pour le mariage du duc d'Angoulême. La cérémonie nuptiale fut faite très simplement dans la chapelle du



Fig. 256. — Duchesse, d'après une peinture de Lucas de Leyde.

château de Saint-Germain; tout le monde était en noir, même les mariés.

Brantôme, qui nous conte ces détails, dans ses Mémoires, ajoute que son père, en revenant d'Italie, fut au désespoir de ne plus retrouver la reine Anne, qui l'avait toujours traité avec bienveillance et était la marraine de sa femme, Anne de Vivonne.

Il nous apprend que le jour de son mariage, la dite Anne de Vivonne fut comblée de cadeaux par sa royale marraine, qui lui donna, entre autres pièces de trousseau, deux robes de drap d'or,



Fig. 257. — Anne de Bretagne, d'après une médaille trappée lors de son mariage.

deux de toile d'argent et deux de damas rayé d'or et d'argent, plus un nombre considérable de broderies et bordures. L'aurore des beaux costumes de la Renaissance se levait radieuse. La sage influence de la reine mitigeait encore la poussée des splendides modes italiennes. Il n'en fut plus de même après elle.

La reine Marie d'Angleterre, qui lui succéda, était belle et coquette. Fleurange, dans ses Mémoires, dit qu'elle émerveilla les Français par sa beauté.

Après avoir rendu compte des fêtes de l'entrée de la jeune princesse à Paris, il arrive au mariage royal.

« Le lendemain, dit-il, furent les espou-
« sailles et ne furent pas faictes à l'église,
« mais en une belle grande salle tendue
« de drap d'or, là où tout le monde les
« pouvoit veoir.

« Et estait le roy et la reyne assis, et
« la reyne toute deschevellée avait un cha-
« peau sur son chef, le plus riche de la
« chrétienté et ne porta point de couronne pour ce que la coutume
« est de n'en point porter si elles ne sont couronnées à St-Denis.

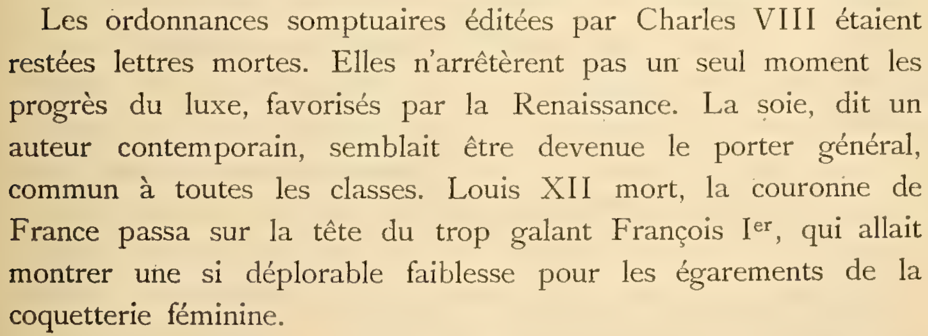


Fig. 258. — Dame noble.

Les ordonnances somptuaires éditées par Charles VIII étaient restées lettres mortes. Elles n'arrêtèrent pas un seul moment les progrès du luxe, favorisés par la Renaissance. La soie, dit un auteur contemporain, semblait être devenue le porter général, commun à toutes les classes. Louis XII mort, la couronne de France passa sur la tête du trop galant François Ier, qui allait montrer une si déplorable faiblesse pour les égarements de la coquetterie féminine.

Le budget de la royauté se greva de sommes énormes consacrées à donner aux dames des joyaux et des étoffes précieuses. Les comptes de François Ier sont quadruples de ceux de Louis XII, en ce qui concerne les dépenses du luxe. Les femmes, il faut le confesser, deviennent le fléau de la cour. Leurs intrigues, leurs

basses cupidités, leurs folles prodigalités constituent de véritables plaies rongeant le trésor de l'État.

Les reines sont impuissantes à arrêter le mal. La douce et modeste Claude comptait pour bien peu dans ce monde corrompu. Femme aimante et fidèle, rudoyée par une belle-mère orgueilleuse, oubliée par son mari, elle ne trouvait de consolation que dans la piété et la patience. Clément Marot l'a dépeinte d'un mot : « Esprit lassé de vivre, en peine et deuil », dit-il.



Fig. 259. — Louise de Savoie en coiffure de veuve.



Fig. 260. — Yolande de Savoie, d'après une médaille frappée en 1470.

Si populaire fut le renom de sa bonté que les bonnes gens de la campagne l'invoquaient comme une sainte et lui attribuaient des miracles.

La mère de François Ier, Louise de Savoie, semble cependant n'avoir pas tenu au luxe pour sa propre parure. Son image, du moins, ne nous est parvenue qu'embéguinée de la coiffe sévère des veuves (fig. 259).

Mais autant elle apparaît simple pour elle, autant elle aimait le faste autour d'elle. Pour rendre la cour de France plus brillante, rien n'était trop beau, aucune libéralité trop grande. Son esprit de domination lui faisait trouver, dans les faiblesses de son

fils, un moyen de garder plus longtemps le pouvoir et sa peu scrupuleuse vertu encourageait au moins tacitement les légèretés de conduite de ce prince. La coiffure de veuve que l'artiste lui a



Fig. 261. — Têtes de femmes nobles provenant d'une tapisserie de la fin du XVe siècle.

donnée se portait beaucoup en Italie et dans les pays voisins. Lorsque Amédée IX, duc de Savoie, mourut, laissant la régence à sa femme Yolande, une médaille fut frappée en l'honneur de la régente (fig. 260). Cette princesse y est représentée coiffée d'un capuchon très orné, garni sur le devant d'une rangée de branlants

avec une broderie légère tout autour. Les cheveux sont en bandeaux ondulés. On appelait branlants ou papillottes de petits motifs en or léger, fixés soit au bout des plumes, soit au bord des voiles, partout enfin où ils pouvaient servir d'embellissement et de garniture. Ils avaient les formes les plus variées, pois, gousses, triangles, croissants, etc.

D'autres capuchons, presque toujours en velours, étaient entièrement semés de branlants, de broderies, de joyaux ou de semis de perles. Quelquefois, ces capuchons étaient arrondis par derrière en forme de bonnet (fig. 261).

Le capuchon à templette constituait la coiffure obligatoire des veuves. Celui de Marguerite, veuve du duc Philibert de Savoie, a un revers qui se relève en forme de diadème; la templette est en soie plus claire que le capuchon et garnie de perles. Cette intéressante figure nous vient d'une médaille frappée en 1504 (fig. 262).

A la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle, la coiffure à capuchon est si générale en France qu'il est très rare d'en rencontrer d'autres.

Le tombeau de Philippe de Comines, détruit à la Révolution avec le beau château de Gaillon, où il se trouvait, portait la statue d'Hélène de Chambes, femme de Philippe, et de leur fille Jeanne, épouse du comte de Penthièvre; les deux femmes ont le capuchon, la mère en drap, la fille en velours et plus court que celui de la mère, avec le devant richement orné d'un revers serti de pierreries.

Il nous est difficile aujourd'hui de bien saisir les différentes nuances déterminées par des noms de coiffures dont la description, souvent trop vague, n'a pu être bien comprise que des contemporains. Rabelais nous parle des modes de sa jeunesse :

« L'accoustrement de la tête était selon le temps. En hiver à « la mode française, au printemps à l'espagnole, en été à la « tusque; excepté les fêtes et les dimanches où les femmes portaient « accoustrement français parce qu'il est plus honorable. »

La coiffure à la française, nous le savons, c'était le capuchon à templettes. Celui-là ne variait guère de longueur. Mais la coiffure à l'italienne, à l'espagnole, à la tusque? Qu'était-ce? On nous dit bien que l'italienne était un bonnet dépourvu de toute



Fig. 262. — **Marguerite,** veuve de Philibert de Savoie, d'après une médaille frappée en 1504.

espèce de garnitures, si ce n'est d'une passe d'orfèvrerie, qui s'assujettissait à la tête; mais quand nous étudions les modes italiennes, nous ne rencontrons que très peu de bonnets. L'espagnole consistait en un toquet posé sur les cheveux; mais la mode du toquet date seulement du milieu du XVIe siècle!

Cependant, nous arrivons à un moment où les documents se



Fig. 263. — 1° Isabelle, femme de Christian II, roi de Danemark, 1515.
2° Isabelle, femme de Charles-Quint, 1526.
3° Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, 1537.
4° Renée, femme d'Antoine de Lorraine, 1522.

font nombreux. C'est la belle époque de l'art numismatique, venu aussi de l'Italie avec la Renaissance.

Tout événement important, public ou de famille, victoire, mariage, naissance, décès, est consacré par une ou plusieurs médailles et la minutieuse exactitude du graveur à rendre les moindres accessoires ne néglige aucun détail, sans que l'art y soit sacrifié.

Nous donnons ici une planche représentant quatre princesses



Fig. 264. — Dame en capuchon à queue.

d'après des médailles frappées à l'occasion de leur mariage (fig. 263). C'est d'abord Isabelle, femme de Christian II, roi de Danemark, mariée en 1515. Elle porte encore la crépine et n'a qu'une mince couronne sur le front. La seconde Isabelle, mariée à Charles-Quint, en 1526, est coiffée à l'espagnole. Les cheveux courts et bouclés sont surmontés de deux rangs de tresses et simplement égayés d'une agrafe en pierreries. La troisième, Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, en 1537, est coiffée avec plus

de recherche. Ses cheveux sont d'abord retroussés entièrement et ramenés en arrière. Ils sont noués sur la nuque et recouverts d'un réseau maintenu par une bande de métal précieux enrichie de pierreries; ensuite, ils sont partagés en deux torsades inégales, mêlées de perles. La plus mince fait le tour du front, la plus grosse contourne le crâne par derrière. La quatrième est Renée de Bourbon, femme d'Antoine, duc de Lorraine et de Bar. La médaille date de 1522. La princesse a les cheveux entièrement cachés par un bandeau de toile. Le capuchon est à double templette. Une queue assez longue tombe par derrière. Cette mode des queues de capuchon, déjà fort ancienne, était encore en faveur. Quelques-unes traînaient jusqu'à terre, ce qui avait ses inconvénients, ainsi que nous le fait voir J. Lemaire des Belges, parlant d'une belle dame décoiffée par l'inadvertance d'un maladroit.

« Marcha, dit-il, l'un de ses pieds sur son atour et fit apparoir « les tresses de ses beaux cheveux dorés » (fig. 264).

Les cheveux étaient soigneusement renfermés dans le couvre-chef et n'apparaissaient que par devant. Généralement, le capuchon des femmes de la noblesse était en velours et celui de la bourgeoisie en drap écarlate. Sous Charles VIII et Louis XII, les dames de haut parage portaient encore souvent la couronne soit sur les cheveux, soit sur un voile, un chaperon ou une coiffe, mais à dater de François I[er], cet usage disparut et la couronne ne fut plus guère mise que par les reines ou dans les cérémonies de grand apparat. Les habillements n'en devinrent pas plus simples pour cela. Le goût des étoffes brochées, mêlées d'or, brodées, parsemées de perles ou de pierreries, dégénéra en véritable fureur. Les étoffes étaient si raides, si surchargées qu'elles nécessitèrent des inventions nouvelles. Il fallut les soutenir par des montures solides. Les basquines et les vertugadins apparurent, donnant au corps une ampleur démesurée qu'augmentaient encore des manches bouffantes de proportions colossales, si bien que la tête, dégagée des coiffures élevées d'antan, paraissait démesurément petite au milieu de ces exagérations du reste du costume.



Fig. 265. — Statuette du musée archiépiscopal d'Utrecht du commencement du XVI[e] siècle, provenant de l'église d'Amersfort.

Jamais peut-être la forme normale humaine ne fut plus défigurée. La Renaissance, qui fut largement païenne et qui prétendit remettre en honneur les beautés romaines et grecques, est l'époque où le vêtement s'éloigna le plus des tuniques souples, des vêtements aux plis gracieux des femmes de l'antiquité (fig. 265)

Le bon goût revint un peu en France avec Henri II. Les édits somptuaires furent si multipliés au commencement de ce règne, qu'ils réussirent à ramener pour un temps la nation dans des idées plus raisonnables. Le chancelier de Henri II, Olivier, partant du principe que « maintenir la décence publique et la distinction hiérarchique du rang était un des devoirs importants du pouvoir » ne se contenta pas de remettre en vigueur les ordonnances anciennes, il les renforça d'une foule d'autres nouvelles touchant aux détails les plus infimes. Couleurs, garnitures, formes, boutons, ferrements, broderies, passementeries, tout fut réglé et classé minutieusement. Chaque couche sociale eut sa couleur déterminée. Aux princes et aux princesses appartenait de s'habiller d'étoffes de couleur rouge cramoisi. Les simples gentilshommes ne pouvaient user de cette couleur que pour une pièce de leur vêtement. Les dames de la cour eurent le privilège exclusif du velours de toute couleur, sauf le cramoisi ; leurs suivantes, la tolérance du velours noir ou tanné.



Fig. 266.
Bourgeoise de Paris vers 1520.

Quant aux bourgeoises, force leur fut de renoncer au velours. A grand'peine obtinrent-elles d'en border leurs cottes ou leurs manches. Mais si précis et si minutieux que fussent les décrets royaux, ils ne purent éviter le péril des interprétations. Il se produisit tant de plaintes, de récriminations, de colères et de

résistances qu'il fallut bien composer. Pour avoir la paix on mitigea la guerre. Les bourgeoises reconquirent la liberté des bandeaux d'orfèvrerie et le droit aux lourdes et massives chaînes d'or dont elles avaient l'habitude d'orner leur poitrine. A leur tour, les femmes du peuple furent autorisées à garnir de soie leurs capuchons, mais ces adoucissements à la loi promulguée furent compensés par un redoublement de rigueur dans l'observation des prohibitions maintenues.

Le velours trop commun en France
Sous toy reprend son vieil honneur,
Tellement que ta remonstrance
Nous a fait voir la différence
Du valet et de son seigneur,
Et du muguet chargé de soye
Qui à des princes s'égalait
Et riche en drap de soye allait
Faisant flamber toute la voie.
Les Tusques ingénieuses
Ja trop de velouter s'usoyent
Pour nos femmes délicieuses
Qui en robes trop précieuses
Du rang des nobles abusoyent ;
Mais or la laine méprisée
Reprend son premier ornement
Tant vaut le grave enseignement
De ta parole auctorisée !

Ainsi applaudissait le bon Ronsard à la loi dont il n'avait que faire. Les femmes ne disaient pas comme lui! (fig. 267).

A la cour on ne se fit pas faute de tourner les ordonnances, voire de les braver. La femme du connétable de Montmorency ne voulut jamais abandonner ses anciennes parures. Elle garda les vastes manches italiennes, les grands chaperons et, toute démodée qu'elle était, elle avait fort grand air et imposait silence aux moqueries que sa mise pouvait inspirer.

Les chaperons continuaient à diminuer en tous sens ; ils finirent par se transformer en véritables bonnets, dans l'acception actuelle de ce mot. On enfermait les cheveux dans une cale ou sac qu'on recouvrait soit d'une toque à l'espagnole, soit du chaperon.

Le mot bonnet alors désignait la toque, importation espagnole qui eut une grande vogue, parce qu'elle a le mérite d'être très coquette et très seyante aux jeunes femmes. La toque ou bonnet, presque toujours en velours, était embellie de plumes et d'un joyau appelé enseigne. Les plus jolies femmes de la cour s'habillaient à l'espagnole. Ce fut le caprice du moment, témoin les récits de Brantôme, soit qu'il nous dépeigne les « accoutrements » des filles de la reine, soit qu'il déplore le malheur de la pauvre Hélène de Grandmont, perdant sa toque ornée d'une riche enseigne



Fig. 267. — Têtes tirées d'une tapisserie de la collection Erlanger, XVIe siècle.

que le vent fit tomber dans les fossés du château de Rambouillet.

La cour de France était alors le rendez-vous des beaux esprits, des artistes, des savants. François Ier, esprit français par excellence, aimait les bons mots, les rires joyeux, les jolis sonnets, tout ce qui amusait avec intelligence. Le sel gaulois était apprécié, mais il avait tort quand il n'était que grossier. Ces bons vivants savaient être poètes.

Au milieu de ce monde aimable, brillant et spirituel, la jeune Catherine de Médicis avait su conquérir une place importante.

Ce n'était pas encore la majestueuse régente dans ses coiffes de veuve, comme nous nous la représentons ordinairement, c'était une



Fig. 268bis. — Reine Marguerite de Navarre.

jeune et vive Italienne, déjà fine et astucieuse, intelligente et adroite, mais ne montrant de ses aptitudes que ce qu'il fallait pour charmer son beau-père et la cour. Montant à cheval comme un centaure, tirant à l'arbalète avec adresse, aimant avec passion les ballets et la toilette, elle était devenue la préférée de François Ier qui ne pouvait se passer d'elle et la voulait dans toutes ses parties de plaisir.

Catherine n'avait d'égale pour le luxe et l'élégance qu'Isabelle, sœur de Henri II, qui l'éclipsait par sa beauté. Toutes les dames de la cour cherchaient à l'envi à suivre les jeunes belles-sœurs, à les imiter autant par l'éclat de leurs toilettes que par la gaîté et l'entrain (fig. 267).

Au milieu d'elles passait, triste et morose, le dauphin François, insensible à tous ces charmes, sinon à ceux de cette douce et aimable l'Estrange, que Clément Marot nous peint en quelques lignes :

A la beauté de l'Estrange
Face d'ange
Je donne longue vigueur
Pourvu que son gentil cœur
Ne se change.

En 1549, deux ans après la mort de François Ier, Paris organisa pour le roi et la jeune reine une entrée triomphale dans ses murs. Tous les grands du royaume firent de magnifiques préparatifs pour y paraître. Les princes du sang y amenèrent chacun une suite nombreuse à leur livrée. En cette occasion, on oublia toutes les lois somptuaires. Le maréchal de Vielleville raconte, dans ses Mémoires, que le prince de la Roche-sur-Yon n'épargna rien pour se monter un cortège digne de son rang et vante les splendides costumes que sa femme et lui s'étaient fait faire pour la circonstance. L'usage voulait que toute reine de France, à la veille de son entrée solennelle et de son couronnement, envoyât une couronne d'or aux princesses du sang. Catherine se conforma à cette tradition. Lorsque la princesse de

la Roche-sur-Yon reçut la couronne que comportait son rang, elle la trouva trop simple et y fit ajouter quantité de joyaux, ce qui fut jugé plus que hardi.

Ce même maréchal de Vielleville avait deux filles, dont l'une avait épousé le comte d'Espinay. La seconde, très jolie et très riche, était un parti enviable et envié. Elle était à la cour comme fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis. Son père projetait de la marier au comte de Saulx, jeune seigneur brillant et aimable, aussi brave qu'entreprenant et hardi.

Toujours le premier, quand il s'agissait de disputer un prix au carrousel, à la bague, à la paume, à la barrière, il faisait les délices des fêtes de la cour par sa bonne grâce et son entrain. Il avait inventé une danse appelée de son nom la *volte de Saulx*, imitée de la volte de Provence, danse très compliquée composée de sauts, de détours, d'enlacements, de voltes, et si jolie, quand elle était bien menée, qu'elle eut une vogue énorme.

Mais le prince de Vaudémont, qui voulait retenir le maréchal en Lorraine, avait aussi un mari pour mademoiselle de Vielleville. C'était le comte de Duilly, de la maison de Châtelet, aussi beau, bien fait et élégant que son rival. Ce jeune seigneur était soutenu dans ses visées conjugales par madame Claude de France, amie de mademoiselle de Vielleville. Dès son arrivée à la cour, il y brilla dans les carrousels, les courses et aux bagues tout autant que le comte de Saulx; bien plus, comme il était très bon danseur, il apprit aux dames de la cour les branles du haut Barrois, danse rapide et animée dans laquelle il excellait. La volte de Saulx subit un échec complet. Toutefois, Saulx n'en fut que plus ardent à la revanche. Bientôt, on ne parla plus à la cour que de mascarades somptueuses, de collations de fruits rares et exquis, gaillardes entreprises, dépenses folles données ou faites à l'envi par les deux servants de mademoiselle de Vielleville pour gagner ses bonnes grâces. Les autres filles de la reine, qui profitaient de toutes ces fêtes, eussent voulu que leur compagne retardât longtemps sa décision. Mais la princesse

Claude trancha la question en faveur du comte de Duilly. Un jour, pendant qu'elle se coiffait, elle fit appeler mademoiselle de Vielleville et lui dit que depuis l'arrangement de son mariage avec le duc de Lorraine, elle avait dû se préoccuper du choix des personnes destinées à l'accompagner dans son nouveau pays, qu'elle avait naturellement pensé de prime abord à son amie et que, depuis huit jours déjà, elle lui avait réservé le poste de première dame d'honneur. La princesse supplia, en retour, mademoiselle de Vielleville, de se prononcer en faveur du comte de Duilly, son protégé et celui du duc de Lorraine (fig. 268).



Fig. 268. — Dame de Lorraine.

La jeune fille fut ravie. Elle avait su, avec une adresse qui prouvait plus pour son ambition que pour son cœur, tenir la balance égale devant toutes les avances de ses deux amoureux et accepta avec joie pour mari l'homme qui lui valait une position prééminente à la cour de Lorraine.

Le maréchal qui avait donné sa parole au comte de Saulx, ne fut pas si facile. Il fallut que le roi s'en mêlât et, après bien des hésitations, il donna enfin le consentement paternel.

Pendant que l'infortuné comte de Saulx regagnait tristement la Provence, on célébrait pompeusement les noces de son heureux rival. Toute la cour y fut et aucun des princes de Lorraine n'y manqua.

« Mais surtout estaient admirables, dit le chroniqueur, les prin-
« cesses et aultres grandes dames, en leurs atours et richesses
« de pierreries de toutes valeurs et aultres parures de vestements
« de toile d'or et d'argent, leurs coiffures magnifiques parsemées
« d'enseignes brillantes; car leurs esclairs, rayons et treluisements
« nous esblouyssaient et lumaient la veue, principalement au bal
« après soupper à la lueur des flambeaux dont la grande sale

« estait garnie. Les déesses et nymphes du temps passé, si « fabuleusement célébrées par les poètes, n'y eussent osé comparoir, « car elles eussent perdu leur lustre, tant pour les beautez que « pour les aultres dyapreures dont les dames, par grand désir « et curiosité de paraistre, se sçavent embellir ».

Peu de temps après, le roi Henry II mourait, laissant à sa femme une situation à laquelle elle ne pouvait s'attendre, mais dont elle sut profiter, tandis que celle qui possédait de fait le pouvoir s'en voyait à jamais dépossédée.

Cette femme, dont le règne fut si étrangement long, Diane de Poitiers, fut, de toutes les favorites célèbres, la moins digne de pitié; avide, cupide, égoïste, cruelle, elle ne laissa que le souvenir d'un faste excessif joint à une avarice implacable, sans qu'aucune œuvre utile ou charitable rachetât ses vices et sa conduite. Elle triompha par sa beauté et par son intelligente habileté. Cette beauté qu'elle garda si longtemps, elle la devait à des soins minutieux de toilette, au fard, au maquillage le plus adroit et aux bains froids, chose extraordinaire en ces temps-là, car les bains, qui avaient eu tant de vogue au moyen âge, étaient tombés en complète désuétude.

Marguerite de Navarre, dans un de ses dialogues, fait dire, à une dame de noble lignage, de la manière la plus naturelle, qu'elle ne s'est pas décrassé les mains depuis huit jours. Pour obvier aux inconvénients de ce manque de propreté, on fit un usage immodéré de parfums (fig. 268[bis]).

Nous savons comment Catherine de Médicis sut tirer parti des difficultés de sa position. Aussitôt qu'elle se vit reine-mère et tutrice de jeunes enfants dont elle dominait complètement l'esprit, elle donna essor à tout son penchant naturel pour les plaisirs et les fêtes, s'entourant de nombreuses et charmantes jeunes filles et s'efforçant, par un luxe à la hauteur des traditions de sa famille, d'augmenter le prestige de la cour de France. Une médaille, frappée en 1559, nous la montre en habit de veuve. La coiffe blanche des reines de France lui enserre la tête. Ses cheveux

sont à demi cachés par les templettes bouffantes. Par derrière, la coiffe forme un bouillonné et retombe en voile. La fraise godronnée à larges plis commence à apparaître, mais elle garde encore des dimensions modestes (fig. 269).

Au milieu de son existence de festivités, Catherine garda toujours sa toilette de veuve. Elle semble n'en avoir aimé que



Fig. 269. — Catherine de Médicis, d'après une médaille frappée en 1559.

davantage de se voir un brillant entourage. Par son ordre, les dames et les filles d'honneur devaient toujours être superbement vêtues. A chacune des joyeuses et solennelles circonstances intéressant la famille royale, la reine donnait à ses dames de splendides toilettes et, dit un auteur du temps, « on voyait tout cela reluire « dans la salle de bal au pallais ou au Louvre comme estoilles « au ciel en temps serein. »

Dans les processions, les dames accompagnaient la reine en toute « braveté », c'est-à-dire dans leurs plus beaux atours.

Si Catherine voyageait, sa litière était entourée d'une brillante cavalcade, garde d'honneur féminine, et Brantôme décrit ainsi ce beau cortège :

« Vous eussiez veu quarante à cinquante dames ou damoiselles
« la suivre (la reine), montées sur de belles haquenées, toutes
« bien harnachées, et elles se tenaient à cheval de si bonne grâce
« que les hommes ne s'y paraissaient pas mieux, tout bien en
« point pour habillements à cheval que rien de plus ; leurs chapeaux
« tous bien garnis de plumes, ce qui enrichissait encore la grâce
« si que ces plumes volletantes en l'air représentaient à demander
« amour et guerre. »

Brantôme, qui fut un maître courtisan, affirme que Catherine de Médicis était très belle. Les portraits qui nous en sont parvenus ne donnent guère l'idée d'une parfaite beauté ; qu'elle fut très élégante, il n'y a pas eu de doute ; ajoutons que son élégance était somptueuse. Un ancien portrait, à Lyon, la représentait vêtue d'une robe de toile d'argent à grandes manches fourrées de loup cervier, coiffée d'un chaperon dit à la française, tout garni de grosses perles.

Mais cette riche toilette datait du temps de son mari ; veuve, elle abandonna le grand luxe pour elle-même ; cependant, dans quelques rares solennités, elle se montra dans une mise vraiment royale. Aux mariages de ses fils, elle s'habilla de velours noir et se para de perles, mais ne quitta pas sa coiffe de fine toile blanche.

Lorsqu'on sortait et qu'on voulait se préserver du froid, on ajoutait à la coiffe une pièce d'étoffe carrée qui couvrait tout le visage en dessous des yeux comme une barbe de masque. Cela s'appelait un « tourez de nez ». Prédécesseur des « loups », il avait l'avantage de rendre presque méconnaissables les personnes qui le portaient et les dames pouvaient sortir impunément sans crainte d'être trahies, ainsi qu'il advint, d'après Brantôme, à la duchesse de Guise.

Il y avait alors à la cour un gentilhomme nommé monsieur

d'Imbercourt, vaillant guerrier, ignorant les recherches d'une vie commode et les adoucissements qu'on peut apporter aux vicissitudes de l'existence; aussi ne tenait-il compte ni du froid, ni de la chaleur, ni de la pluie ou de la grêle, quand il devait se mettre en route. Comme il voyageait souvent en été aux heures les plus chaudes du jour et qu'il se vantait de ne pas s'en apercevoir, on appelait ces heures torrides : la fraîcheur de M. d'Imbercourt.

Un beau matin, la duchesse de Guise partit de Saint-Germain, où se trouvait la cour, pour aller faire, incognito, un tour à Paris. Elle était suivie d'une seule demoiselle et de deux grands laquais.

Afin de n'être pas reconnue, elle avait eu soin de mettre son tourez. Sa visite faite, elle se hâtait de regagner Saint-Germain au pas le plus rapide de sa haquenée, pour être revenue au souper de monsieur son mari, lorsqu'un jeune page, tout frais débarqué du Piémont et au service de son beau-frère, apercevant la petite troupe, et la dame lui paraissant de taille gracieuse, s'en vint l'accoster tout rondement.

— « Il paraît, madame, dit-il, que vous voyagez à la fraîcheur de monsieur d'Imbercourt. »

La duchesse n'était pas maussade, elle fit semblant d'ignorer ce que cela voulait dire.

Le cadet se mit en frais et la conversation fut joyeuse tant que dura la route. Le jeune homme trouvait la dame fort à son goût et les yeux qui le regardaient en riant lui paraissaient promettre un joli visage. Il ne se fit pas faute d'être galant. Mais quand on fut arrivé au pied du château, la dame arrêta son cheval et levant son tourez de nez :

— « Mon gentilhomme, dit-elle, je vous remercie de votre compagnie, je suis toute à votre commandement; à jamais je me souviendrai de la fraîcheur de monsieur d'Imbercourt », et, disant ces mots, elle entra fièrement dans le château.

Qui fut consterné? ce fut le pauvre page en reconnaissant la duchesse de Guise. Il se crut à jamais perdu et n'osa se représenter à la cour jusqu'à ce que la duchesse lui eut fait dire qu'elle

ne lui en voulait pas et lui pardonnait sa hardiesse, l'engageant toutefois à ne pas accoster à la légère les dames cachées par un tourez de nez.

Pour monter à cheval, comme le dit Brantôme, les dames portaient le toquet à l'espagnole soit simple, soit garni de plumes, en velours noir. Le toquet simple avait un fond mou, élevé, ajusté à une visière roide. La couture était cachée sous un cordon de perles. Un voile d'étoffe noire transparente était fixé par derrière (fig. 270).

L'autre genre de toque espagnole était à fond plus plat, également fixé sur une visière circulaire et garnie d'un tour de joaillerie. Une touffe de plumes s'élevait sur le côté.



Fig. 270. — Dame de la cour de Charles IX.

Ainsi nous est représentée Marie Stuart, lorsqu'elle parut à la cour de France dans tout l'éclat de sa juvénile beauté (fig. 271). Sa toque est posée directement sur les cheveux frisés par devant et retenus derrière dans une crépine de soie ou d'or. Quelques coquettes se donnaient un petit air décidé en la penchant légèrement sur le côté. On gardait cette coiffure même le soir.

La cour de Catherine de Médicis ne pouvait être que brillante. Tant de jeunes princesses belles, élégantes, aimables y luttaient de charmes et de bonheur de vivre? Devant cet essaim de jeunes reines futures, il semblait que la beauté eût pris possession pour toujours du trône de France. Les coiffures variaient beaucoup. Elles s'accomodaient plus ou moins au goût, à l'air, à la figure ou à la toilette de chaque personne, mais se rapportant toutes à un type général.

Les cheveux étaient renfermés dans un réseau ou dans une crépine par derrière et frisés par devant ou relevés à racine droite. Sur le tout, on jetait à profusion les ornements d'or et de pierreries. Nous donnons, comme la coiffure qui se rencontre le

plus souvent celle de Marguerite, sœur de Henri II, qui épousa le duc de Savoie en 1559. On remarquera que sur le réseau se posent des tresses retenues par des agrafes de pierreries. Une riche chaîne constellée de pierres précieuses entoure le réseau (fig. 272). Des portraits de Catherine de Médicis, avant son veuvage, et d'Isabelle de France sont coiffés de même. Les bijoux



Fig. 271. — Marie Stuart, d'après un portrait du temps.

et l'orfèvrerie jouent un rôle capital et prépondérant dans les coiffures comme dans le vêtement. Or, perles, diamants, pierreries se sèment partout à foison, on n'en a jamais assez. Ces bijoux, très travaillés et compliqués, enseignes, bordures de tourez » chantepleures, agrafes, sortent des mains des plus habiles artistes. Les comptes royaux sont sur ce point fort intéressants à consulter.

Pierre Mougeat, orfèvre du roy, fait « une brodeure de tourez (ici tourez signifie la coiffure même et non le masque). Ce bijou a la forme d'une cordelière avec des nœuds; il est en or émaillé.

Le même orfèvre en a fait une autre, en or à cannettes, émaillé de rouge avec des F couronnés, garnis de neuf tables de diamants



Fig. 272. — Marguerite de France, femme du duc Emmanuel-Philibert de Savoie.

de plusieurs grandeurs et de huit couples de perles. Entre les plaques se trouvent aussi des perles. »

Marie Stuart affectionnait beaucoup la coiffure avec la pointe au milieu du front. Cale, chaperon, diadème, toutes ses parures

de tête avaient cette forme en double arcade qui est restée, dans notre pensée, inséparable de son souvenir. Cependant lorsque, jeune encore, elle était arrivée à la cour de France, Marie Stuart variait beaucoup ses coiffures. Brantôme dit qu'elle portait tantôt le bonnet à l'italienne, tantôt la coiffure à la française ou à l'espagnole. Quand elle arriva d'Écosse, il parut aux élégants habitués de la cour de France qu'elle était vêtue en vraie sauvage. Cependant ils ne purent s'empêcher de la proclamer, même ainsi, ravissante. Elle le fut tout autant quand elle dut se vêtir des blanches étoffes des veuves royales. On voit combien, en ce temps, la blancheur du teint était appréciée; Marie Stuart avait un teint d'une blancheur éblouissante et son voile neigeux ne lui faisait aucun tort. On fit sur elle, à la cour, cette chanson :

L'on voist sous blanc atour
En grand deuil et tristesse
Se pourmener maint tour
De beauté la déesse
Tenant le trait en main
De son fils inhumain
Et amour son fronteau
Voletter autour d'elle
Desguisant son bandeau
En un funèbre voile
Où sont ces mots escrits
Mourir ou estre pris.

Si elle quitta ce voile de veuve, ce fut pour peu de temps et la vérité, qui maintenant se fait jour à travers le nuage épais de calomnies dont elle a été enveloppée, nous montre en elle une femme persécutée, malheureuse, trop confiante et trop loyale, jetée sans protecteur, sans amis dévoués, au milieu d'une troupe d'ambitieux dénués de vergogne et de cœur, victime de la politique, martyre de sa foi religieuse. Est-il étonnant qu'elle ait commis des fautes dans une situation sous le poids de laquelle eût succombé plus d'un homme de tête et d'expérience? L'histoire nous enseigne que tout fut sujet d'attaques odieuses contre l'infortunée reine, jusqu'à sa toilette. Si elle était parée, on l'accusait

de coquetterie, si elle reprenait des vêtements plus simples, on criait qu'elle méprisait ses sujets (fig. 273).

Buchanan, son principal calomniateur, l'a accusée de s'être montrée à la tête de ses troupes dans une tenue inconvenante avec une jupe courte dépassant à peine les genoux, les cheveux



Fig. 273. — Marie Stuart veuve, d'après une gravure du temps, du cabinet des estampes de Bruxelles.

en désordre, enfin l'air débraillé d'une femme sans scrupules. La lettre d'un jeune officier anglais à Drury détruit cette venimeuse description.

Il a vu la reine pendant cette fameuse bataille d'Edimbourg, lorsque Marie Stuart, abandonnée de Bothwell, dont elle était presque prisonnière, alla se jeter aveuglément à Carberry-hill dans les bras de ses plus cruels ennemis.

Elle portait, ajoute-t-il, une jupe rouge et jaune aux couleurs d'Écosse, un corsage noir avec des manches rattachées par des aiguillettes, un tour de cou ou gorgière, une mentonnière blanche et par dessus une toque ou chapeau de velours noir. On ne peut trouver tenue plus modeste. Un dessin du temps, conservé au *State Paper Office*, la représente dans le même costume avec sa fidèle suivante Marie Seton, laquelle porte le même chapeau de velours avec un voile.

A dater du jour funeste où la liberté lui fut ravie, Marie Stuart ne quitta plus son escoffion de toile recouvert du capuchon noir. C'est ainsi que nous la voyons dans un portrait du temps alors que le malheur a déjà altéré sa beauté souveraine et que l'échafaud se dresse.

Le carcan qu'elle porte, ses coiffes, ce qui lui restait de bijoux, ses lytestes ou rubans pour nouer ses cheveux, tout fut distribué par elle à ses fidèles serviteurs.

Les chroniqueurs racontent que le bourreau, ému, lui donna trois coups de hache avant de frapper juste et que le premier enfonça ses attifets dans sa tête sans qu'elle bougeât, malgré sa vive douleur. Lorsque cette belle tête roula sanglante sur le plancher, le bourreau la ramassa et eut le cruel courage de la décoiffer, afin de montrer aux spectateurs ses cheveux blanchis par les souffrances.

D'autres racontent que la pauvre victime d'Élisabeth portait perruque, car les douleurs de sa longue captivité lui avaient fait perdre tous ses cheveux. Il est douteux qu'on ait procuré à la prisonnière un objet de parure de cette espèce, alors qu'on lui donnait à peine de quoi se vêtir convenablement.....

Toute frivole que fût la cour de France à cette époque, on n'eût pas osé se soustraire à la coiffure de deuil. Pour certaines veuves, il est vrai, il y avait des accommodements, mais la reine Catherine donnant elle-même l'exemple d'une grande sévérité d'ajustements, il était de bon goût de s'y conformer.

Une autre jeune veuve, à peine reine, comme son infortunée

belle-sœur, la vertueuse Elisabeth d'Autriche, accepta son veuvage comme une retraite sacrée dont elle ne voulut plus sortir.

Son portrait la représente dans un costume austère, presque monacal, l'attifet blanc à pointe sur le front, ne montrant qu'un peu de cheveux, le col emprisonné d'une fraise sans dentelle, portant sur sa robe de laine une seule chaîne d'orfèvrerie terminée par une croix. (fig. 274), Sainte âme égarée au milieu de ces femmes légères, à laquelle on ne pouvait s'empêcher de rendre hommage, on respectait sa dévotion modeste et sans affectation, dont on admirait la douce fermeté, lorsqu'elle refusait tous les avantages d'une nouvelle et brillante alliance.

Fulvie de la Mirande, veuve du comte de Randan à l'âge où sa beauté paraissait avec le plus d'éclat, ne veut plus se regarder dans une glace, dédaigne tout ornement, abandonne à jamais les frisures, les cheveux bouffants ou ondulés et, malgré les railleries des courtisans, adopte un genre de costume si sévère que le duc de Guise, son ami et son admirateur, ne l'appelle pas autrement que *le moine*, tant elle est toujours strictement encapuchonnée.

Ainsi, parmi ces femmes trop souvent frivoles, quelques grandes et généreuses figures surgissaient parfois, protestant d'exemple contre les désordres qui les entouraient. Il ne faut pas toujours juger une époque sur un seul point de vue et il importe de rappeler que le mal se raconte plus vite que le bien et que la vertu, par cela même qu'elle est vertu, se cache et se laisse oublier.

Passons maintenant en revue les différents objets d'ajustement de têtes de l'époque de Charles IX; ils nous feront mieux comprendre les descriptions des coiffures que nous avons vues ou que nous rencontrerons dans cette histoire.

Nous laisserons de côté les nombreux bijoux dont on parsemait la tête; ce que nous en avons dit suffit et nous nous occuperons uniquement des couvre-chefs.

Au premier rang se place l'escoffion, bien différent toutefois de celui des siècles précédents. D'après M. Charles Nisard, ce

nom dérive du mot grec : scaphion, genre de coiffure en rond que portaient les courtisanes d'Athènes. On appelait escoffion, au XVIe siècle, le réseau de rubans ou de soie garni de pierreries ou



Fig. 274. — Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, en costume de veuve, d'après un portrait du temps.

le petit bonnet, soit de toile, soit de linon, qu'on mettait sous le chaperon. Celui-ci était le plus généralement en velours noir à fond mou, plus ou moins haut, orné de plumes, d'enseignes de

pierreries, de cordons de soie ou de perles; souvent on y ajoutait un voile par derrière.

On donnait aussi le nom de chaperon à la cale ou coiffe en pointe sur le front, qui ordinairement se mettait au-dessus d'une première coiffe blanche. Ce genre de chaperon avait toujours sa longue queue par derrière (fig. 275).

Le nom d'attifet désignait la coiffe blanche portée par les veuves et par les femmes qui voulaient garder une certaine sévérité dans leur mise. Il consistait en une passe plate s'avançant en pointe sur le front et très échancrée aux tempes. Le portrait que nous avons donné plus haut de Catherine de Médicis porte un attifet.

L'arcelet faisait aussi partie de l'attirail de la coiffure féminine. C'était un double petit cerceau en fer ou en fil d'archal, sur lequel on relevait les cheveux de manière à les disposer en diadème autour du front. Il y avait des arcelets extérieurs qui se mettaient au-dessus des cheveux, en guise de couronnes. Ces derniers étaient toujours de métal précieux.

Pour les veuves, la barbette était de rigueur dans les premiers temps du deuil. L'attifet se portait court par derrière et très long en barbes par devant. Les règles du deuil étaient sévères et l'étiquette du costume très minutieuse. Elles exigeaient des costumes et des coiffures très compliqués, difficiles à arranger et surtout incommodes à porter.

Dans une lettre que la princesse de Condé, Françoise d'Orléans, écrivait à la gouvernante de ses enfants, mademoiselle de Guillerville, on trouve ce passage curieux pour les modes du temps :

« Nous sommes toutes abillées en grans voille noir, à cause de « la mort de la reine de Navarre (Jeanne d'Albret) et mesme « le roy et enfin toute sa court.

« Dites à madame Servantel que j'ay presté à la fame de mon « tailleur ma chérete et que sy ele a afere icy et quelle veille « venir avec ele j'en suis contente.

« Faites mes recommandations à Elene et luy dites que la

« Malete me coife tous les matins mon grand deuil noir à foste « d'ele. »

Au tourez de nez avait succédé le masque, dont l'usage devint journalier. Cependant les femmes nobles prétendirent au droit

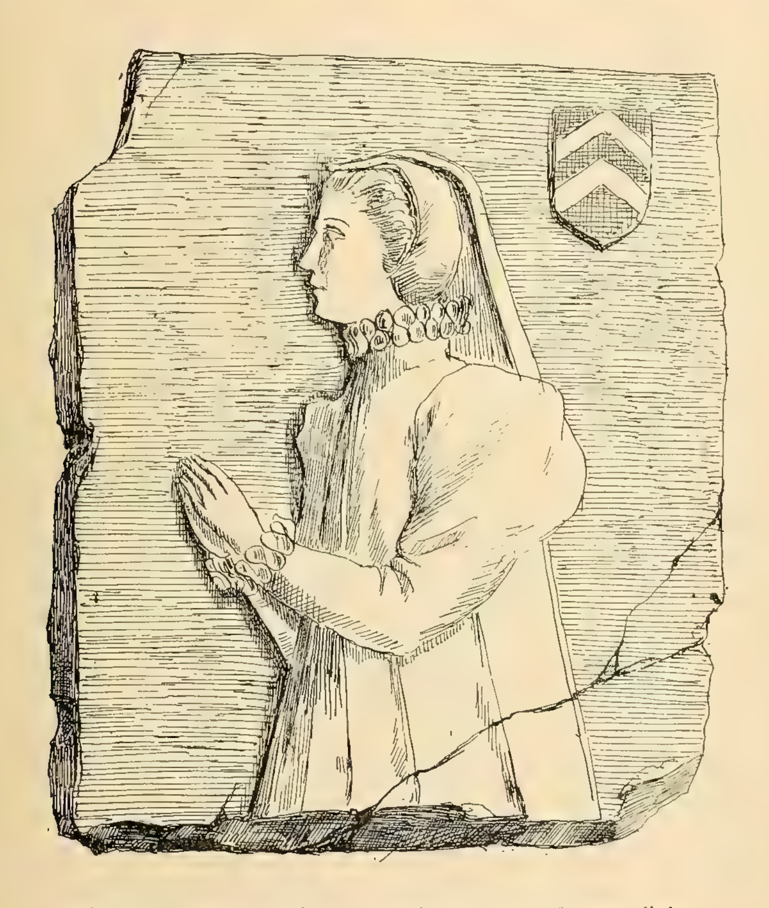


Fig. 275. — Chaperon à cale, d'après une tombe du XVIe siècle.

exclusif de s'en servir et tinrent obstinément à ce privilège. Elles portaient aussi parfois un voile, qui, attaché au-dessus de la coiffe, pendait par terre aussi long que la robe.

Les bourgeoises portaient le chaperon de drap. Celui de soie leur était interdit ; les gens de métier ne pouvaient user de soie sur leurs habits, pas même en garniture.

Les femmes du peuple se coiffaient de petits béguins de toile ou de laine appelés cornettes (fig. 276). Elles arboraient aussi des chapeaux de paille ou de feutre. Ces derniers étaient relevés par derrière et formaient une pointe en avant pour abriter le visage.

Un pamphlet publié au commencement du XVII[e] siècle nous apprend qu'au précédent siècle les femmes de bourgeois avaient de grands chaperons de drap détroussés, c'est à dire avec queue pendante par derrière jusqu'à la ceinture ; que celles des gens de finances portaient des chapeaux de velours très avancés sur le visage et ne laissant pas voir les cheveux ; enfin que les jeunes filles se mariaient habituellement avec les cheveux pendants sur le dos, et que cet usage que nous avons vu pratiquer par les femmes de Louis XII, semblait alors une énormité dont à Paris l'on ne pouvait assez s'étonner.

Sur les cheveux ainsi épars, la mariée portait une couronne ou une ferronnière et les autres femmes de la noce étaient couronnées de fleurs. Cet usage des couronnes d'or était encore si répandu au commencement du XVI[e] siècle qu'il fallait être de la dernière pauvreté pour se marier sans ce bijou. En l'an 1500, le jour de la « Grande aumône » à Mons, un vieillard charitable nommé Jean Sourme fit don aux aumôniers de la ville d'une couronne d'or qu'on prêterait aux jeunes filles pauvres le jour de leur mariage, afin qu'il n'y eût plus d'humiliation pour les pauvres qui se mariaient.

Dès le milieu du XVI[e] siècle les hautes classes avaient abandonné cet usage d'origine si antique et les cheveux épars des épousées devinrent bientôt un souvenir.

Un tournoi grotesque que Catherine de Médicis donna un jour à Amboise en l'honneur de François II et de Marie Stuart, fut l'occasion de beaucoup de mascarades. Le duc de Nemours s'y déguisa en femme de la bourgeoisie : il avait une robe et un chaperon de drap noir et, à sa ceinture, cette fameuse bourse de ménage qui occasionna tant de plaisanteries à cette époque et contenait, disait-on, toutes les provisions de la maison.

Quelques vêtements résistèrent longtemps à toutes les modes

comme vêtements officiels. De ce nombre furent le surcot et le petit voile de soie d'Anne de Bretagne. Sous Henri IV encore, le surcot d'hermine était obligatoire pour les grandes cérémonies tout autant



Fig. 276. — Pauvresse.

que le voile. Ces deux derniers vestiges du moyen âge paraissent avoir été définitivement abandonnés sous Louis XIII.

Le portrait de Louise de Montmorency, dame de Châtillon, femme de Gaspard de Coligny et sœur du grand connétable, d'après un vitrail de l'église de Saint-Martin de Montmorency, datant environ

de 1560, la représente revêtue du surcot d'hermine non ajusté, et sur la cale qui recouvre son crâne est attaché un voile bordé de perles (fig. 277).

Parmi les femmes élégantes de la cour de France se distinguèrent particulièrement les Lorraines. Plusieurs d'entre elles y apportèrent l'éclat d'une beauté vraiment éclatante. A leur tête se place Christine de Danemark, nièce de Charles-Quint et femme du duc de Lorraine. Elle avait un art si remarquable de s'habiller qu'elle fit adopter à la cour la coiffure à la Lorraine, escoffion de modeste dimension, recouvert d'un voile léger. A elle revient aussi l'honneur d'avoir inauguré la mode de monter à cheval avec les arçons et l'étrier, au lieu de la disgracieuse planchette dont on se servait jusque-là. Cette princesse était aussi fière que belle et prétendit être traitée à l'égal d'une reine ; quand elle fut veuve, elle se coiffa de l'escoffion blanc comme les veuves royales. Elle est ainsi coiffée dans son portrait par Holbein, appartenant au duc de Norfolk. Au sacre de Charles IX, elle refusa de paraître à cheval, comme les autres princesses, craignant d'être confondue parmi elles, et elle fit son entrée à Reims dans un carosse couvert de velours noir, traîné par quatre chevaux turcs blancs, attelés de front « en manière de chariot triomphant ». Elle se tenait à la portière, habillée d'une robe de velours noir, coiffée de blanc, et sa beauté de quarante ans parut encore superbe.



Fig. 277. — Louise de Montmorency, femme de Gaspard de Coligny, d'après un vitrail de l'église de Saint-Martin de Montmorency.

Ici notre attention doit se porter sur la principale beauté de cette cour où, selon Brantôme, il n'y avait nulle femme qui fût laide. Celle-ci, au dire de l'enthousiaste chroniqueur, éclipsait toutes les autres et mérite une étude spéciale de notre part à cause de la

grande influence qu'elle exerça sur les modes de son temps, influence qui fut loin d'être heureuse et moralisatrice.

Nous suivrons Brantôme dans ses descriptions, mais défions-nous de cet admirateur, fin politique et habile flatteur, que le mauvais goût du temps avait ébloui.

D'après lui ce serait surtout Marguerite de France qui aurait réglé la mode. Son imagination féconde propagea des idées nouvelles et sa coquetterie sut inventer mille choses de nature à faire mieux ressortir avec avantage ses grâces et ses attraits.

Passant à Cognac, en allant en Navarre, menée par sa mère au roi son mari, elle voulut, à la prière de la reine Catherine, se montrer aux dames de la ville dans ses plus beaux atours. Elle mit une robe de toile d'argent et *coulombin* à la boulonnaise, manches pendantes, et se coiffa très richement d'un voile blanc, ni trop grand ni trop petit. Elle parut si belle à tous qu'on ne pouvait assez l'admirer. La reine-mère elle-même lui en fit compliment. « J'aime user de suite de mes robes, répondit la princesse, car lorsque je rentrerai à la cour, j'y arriverai avec des étoffes et des ciseaux pour m'habiller à la nouvelle mode. »

« Pourquoi dire cela, ma fille, répondit la reine, c'est vous qui inventez et produisez les belles façons de s'habiller et en quelque part que vous allez, la cour les prendra de vous et non vous de la cour. »

Brantôme ajoute qu'elle était toujours si belle qu'on ne pouvait savoir ce qui lui seyait le mieux, soit qu'elle se coiffât à la française avec son chaperon, soit qu'elle n'eût qu'un simple escoffion ou un grand voile ou un bonnet, soit enfin qu'elle eût tortillé et frisé ses cheveux comme ceux de sa sœur Elisabeth, la belle reine d'Espagne.

Elle avait une grande habileté à se coiffer elle-même et à varier à l'infini ses coiffures, et, toute noire qu'elle fût, elle ne laissait pas que d'user de perruques blondes de toute espèce : elle avait toujours à son service des pages blonds, auxquels elle faisait couper les cheveux pour se les approprier en coiffures postiches.

Tantôt elle apparaissait sous une robe de satin blanc, mêlée de beaucoup de clinquant et rehaussée d'un peu d'incarnadin, avec « un voile de crespe tanné jeté négligemment sur sa tête » (fig. 278).

Tantôt pour un grand festin, elle se parait d'une robe de velours incarnadin d'Espagne, fort chargée de clinquant et se coiffait d'un



Fig. 278. — Une coiffure de Marguerite de France.

bonnet de même velours orné de touffes de plumes et de beaucoup de pierreries.

Ailleurs, elle arrive dans une toilette orange et noir, champ noir orné de force clinquant, un grand et beau voile attaché sur sa tête.

Elle assiste à une procession vêtue d'une robe de drap d'or frisé, présent du Sultan à l'ambassadeur de France, la tête couverte de grosses perles et de riches pierreries entremêlées à ses cheveux avec une rangée d'étoiles de diamant, une palme à la



Fig. 279. — Dame en coiffure bouffante, vers 1560

main; elle paraît dans le cortège avec plus d'éclat que tout ce qui en fait partie.

Enfin, nous savons que le jour de son mariage, elle était habillée à la royale, avec la couronne de France sur ses cheveux relevés en racine droite, le couet d'hermine moucheté au devant du corps, le grand manteau bleu de quatre aunes de queue porté par trois princesses, le tout parsemé des joyaux de la Couronne, et qu'elle fut trouvée, par le peuple comme par les courtisans, plus belle que jamais.

Sauf en voyage, Marguerite ne portait presque jamais le masque, chose rare alors, car anciennement les jeunes femmes, ses contemporaines, ne sortaient jamais sans ce morceau d'étoffe qui préservait la peau du hâle ou de la bise. En ces temps-là, il était d'une importance extrême d'avoir une belle peau. La Reine de Navarre croyait pouvoir se passer de ces soins minutieux.

Les cheveux des dames se relevèrent en raquette ou, comme disaient les Gascons, en ratepenade (chauve-souris) parce qu'ils formaient deux grosses touffes de chaque côté comme des oreilles de chauve-souris (fig. 279). On se coiffa beaucoup en cheveux; Marguerite et les jeunes princesses, ses sœurs, aimaient cette parure naturelle et la variaient souvent à l'aide de perruques de toutes nuances. La pointe sur le front resta toujours marquée. On agrémenta beaucoup la coiffure de boucles et de frisures, on en augmenta le volume, et la mode des perruques commença dès lors à prendre une grande extension. On les faisait en toutes sortes de matières, en cheveux, en soie et même en filasse, et le blond continua d'être fort en vogue.

Le perfectionnement de la perruque date en effet, du commencement du XVI[e] siècle ; on les fabriqua, en laçant les cheveux dans une étroite toilée de tisserand, de manière à en faire une sorte de tissu à franges, appelé point de Milan, du nom du pays où il fut inventé. Ces toilées s'attachaient aux calottes ou aux escoffions ; plus tard elles couvrirent toute la tête. On en refrisait les cheveux chaque jour.

Adrien Turnèbe dit que toutes les dames de la cour de France portaient des perruques blondes et qu'il en était de même en Angleterre. Un autre auteur de la même époque (1540) affirme que les Anglaises un peu élégantes portèrent des perruques pendant toute la première moitié du siècle. On appelait déjà ces postiches du nom de perruques.

Leur usage était général et se continua jusqu'à la fin du même siècle, puisqu'un voyageur qui traversa l'Angleterre écrivait vers 1595: « Les jeunes filles vont la tête nue, leurs cheveux sont « agréablement tressés et relevés sur le front. Mais il y en a « beaucoup qui, à cause du froid, comme elles disent, portent « des coiffes faites avec des cheveux étrangers. »

Shakespeare dans *les Deux gentilshommes de Venise*, a écrit ce passage :

« Sylvia contemplant le portrait de sa rivale Julia : — « Ses « cheveux sont bruns, les miens parfaitement blonds ; si c'est là « la cause de son inconstance, je me procurerai une perruque de « cette couleur. »

Et Bassanio dans le *Marchand de Venise ;* — « La beauté se « vend au poids, ces blondes boucles frisées sont une fausse beauté, « elles appartiennent à une autre tête qui repose dans une fosse. »

A ces perruques il faut ajouter une autre innovation due aussi à la coquetterie des femmes de la cour de France : la poudre. On la parfumait à la violette pour les brunes, à l'iris pour les blondes et telle fut sa vogue dès le commencement que toutes les classes l'adoptèrent avec un furieux engouement. Les paysannes mêmes, les femmes du peuple, qui ne pouvaient se donner le luxe de poudres fines, employaient le chêne pourri réduit en poudre impalpable, ce qui leur donnait à toutes une très vilaine couleur rousse.

La mode de se poudrer parut avec les premières coiffures à racine droite. Une grande beauté consistait à avoir les sept pointes des cheveux très régulières autour du front et des tempes. La poudre n'était pas jetée légèrement sur les cheveux comme on le

fit plus tard, elle était collée sur la tête au moyen d'un mucilage qui rendait la chevelure semblable au plumage d'une poule mouillée. De la France l'usage de la poudre se répandit dans toute l'Europe et il commença son long règne avec celui des mouches. Toutes ces inventions venaient de France, et l'on peut dire que ce fut la cour de Catherine de Médicis qui mit Paris à la tête de la mode, privilège que cette ville garda désormais en dépit de tous les efforts tentés pour le lui enlever.

Peut-être nous sommes-nous étendus longuement sur la cour de France et sur les princesses qui l'ornaient au XVIe siècle, mais il est bon d'étudier les femmes d'une époque pour en comprendre les modes. Celles-ci sont presque toujours la conséquence d'une manière de vivre, autrement dit des mœurs. Si les modes du XVIe siècle furent exagérées, si le luxe prit un essor si considérable, les femmes y contribuèrent dans une large mesure.

De même qu'elles avaient entraîné François Ier dans de folles dépenses, de même elle furent les instigatrices de ce déploiement de luxe qui nécessita des ordonnances, des édits, des lois et des règlements somptuaires plus nombreux qu'en aucune autre époque de l'histoire.

De 1543 à la Ligue il y eut huit ordonnances contre le luxe, et l'exécution en fut poursuivie avec une certaine rigueur. L'usage de drap d'or, d'argent et de soie était réservé exclusivement à la famille royale. Les gentilshommes seuls pouvaient porter des ornements d'orfèvrerie, des plaques ou des boutons d'or. Le titre de demoiselle, le costume de dame étaient interdits à toute bourgeoise. Défense aux femmes des gens de justice de porter des robes de velours, de drap, de soie ou de couleur (fig. 280).

Nous venons de dire que les édits s'exécutaient avec rigueur; la donnée n'est pas complète. Hâtons-nous donc d'ajouter que cette rigueur, éminemment intelligente, savait distinguer les bourgeois ou les gens qui n'appartenaient pas à la cour, des personnages qui s'y rattachaient par un lien quelconque. Ces derniers pouvaient porter impunément ce que bon leur semblait.

Par contre ils étaient très rudement flagellés par les moralistes les écrivains et le clergé, qui ne se faisaient pas faute d'user de toute leur verve critique pour tacher d'arrêter les excès funestes qui ruinaient les familles et l'Etat.

En 1551 parut un écrit intitulé *Chrestienne instruction touchant la pompe et les excez des hommes débordez et femmes dissolues en la curiosité de leurs parures et attifements d'habits qu'ils*

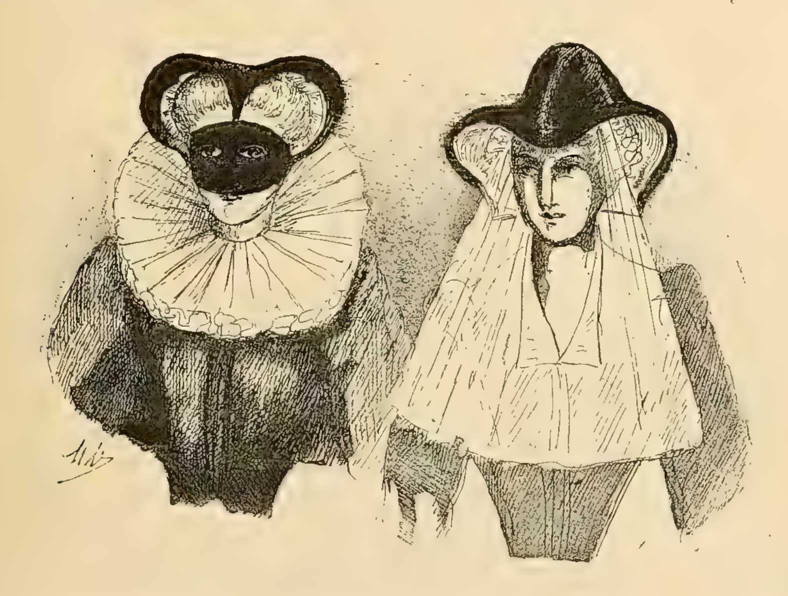


Fig. 280. — Dame en escoffion et masque et dame en chapeau de cheval, fin du XVIe siècle.

portent avec la briève description d'orgueil et de vanité de ce monde.

Six ans après, s'imprime et se publie bruyamment le *Brief discours sur l'immodestie et la superfluité des habits, avec une traduction de deux oraisons prises dans Tite-Live.*

Sur la fin est mise la déclaration du Roy sur la réforme des habits par Hierome de Chastillon.

En 1581, nouvel effort.

Remontrances aux dames et demoiselles de France sur leurs ornements dissolus pour les induire à laisser l'habit du paganisme

et prendre celuy de la femme pudique et chrestienne, avec l'élégie de la France se complaingnant de la dissolution des dites demoiselles.

Deux siècles plus tard un savant moraliste, étudiant la fin du XVIe siècle, disait : « On verrait que la plupart de ce nombre « prodigieux d'ordonnances qu'ils ont publiées contre le luxe, ont « eu principalement pour objet de réprimer celui des femmes, et « que leur vanité et leur émulation ont été la principale cause des « dépenses immenses qui ruinaient également les particuliers et « l'Etat. Ce détail me mènerait trop loin surtout dans un discours « qui n'est que déjà trop long ; je me contenterai de remarquer « que ce défaut n'était point particulier aux femmes de France, « qu'on le trouve également répandu dans tous les temps et dans « toutes les nations, et que ce dérèglement a toujours été un défaut « de ce sexe plein de vanité, qui, pour plaire aux hommes, « cherche dans le secours des ornements étrangers, les grâces que « la nature lui a souvent refusées (1). »

La Belgique est si près de la France que les modes ne peuvent pas différer beaucoup d'un pays à l'autre ; cependant il y a des nuances. Au XVIe siècle, l'influence de l'Allemagne fut prépondérante dans les Pays-Bas. Le vêtement s'en ressentit, il sut tenir un juste milieu entre l'élégance française et la lourdeur allemande.

Au commencement du XVIe siècle les coiffures s'abaissèrent, comme en France, mais elles gardèrent encore une ampleur assez considérable.

Le capuchon affectait les formes les plus variées. On le garnissait avec une grande richesse, de broderies lourdes, d'orfrois épais, voire même de volutes en métal. Le progrès du luxe, toujours rapide, le fit faire en drap d'or, en velours de couleur et en toutes sortes d'étoffes précieuses. En dessous, on portait un petit béguin de toile pourvu d'une passe en linon qui entourait le

(1) *Dissertation de l'établissement des lois somptuaires parmi les Français*, recueil de l'Académie des inscriptions (mai 1760).



Fig. 281. — Damoiselle, d'après une tapisserie du Musée de Cluny, attribuée à Lucas de Leyde.

visage. Une tapisserie du musée de Cluny, de l'école de Lucas de Leyde, représente une noble demoiselle flamande, coiffée d'un petit capuchon très orné avec une passe en linon. Le dit capuchon est retenu sur le haut de la tête par un nœud de rubans (fig. 281).

On vit aussi dans les Pays-Bas, à cette époque, plusieurs coiffures très compliquées, mais qui ne manquaient pas de grâce. Elles se



Fig. 282. — Noble Hollandaise, d'après une peinture de Lucas de Leyde.

distinguaient par l'absence de toute exagération, et par une touche de bon goût qui ne dura pas toujours : tels sont les bonnets de soie fortement bouillonnés, garnis d'une passe ou bande de velours autour desquels on disposait gracieusement en légère torsade un voile, qui se trouvait par derrière sur le bonnet. Ces coiffures étaient enrichies de joyaux ou de broderies de perles et d'or (fig. 282). La grande coiffe de toile se portait également, mais les jeunes femmes ne tardèrent pas à l'abandonner pour les modes plus élégantes et dégageant la tête davantage.

Les coiffures très longues par derrière, donnant à la tête la forme d'un énorme gland de chêne, jouirent aussi d'une grande vogue parmi les femmes du peuple et de la bourgeoisie au commencement du XVIe siècle. Quelques-uns de ces bonnets étaient garnis de gros plissés ou bouillonnés, de torsades, d'ornements assez lourds qui tous se terminaient par une rosace ou un bouffant



Fig. 283. — (XVIe siècle). Statuette du retable de l'église d'Oplinter.

sur l'oreille. Du même temps date l'apparition des premiers bonnets flamands à passe plate, avec fond très bouffant et relevé sur le haut de la tête. Les sculptures qu'on rencontre en si grand nombre dans les églises flamandes nous donnent un choix infini de coiffures de l'époque très intéressantes à étudier (fig. 283).

Les cheveux se montrent; presque toujours une ou deux mèches ou boucles s'échappent par devant (fig. 284).

Les femmes du peuple n'étaient pas toutes vouées à ces volumineux bonnets; elles portaient aussi de petites cornettes de toile

à large passe plate avec un bord légèrement élevé, dont l'usage s'est conservé chez les paysannes de la Campine. Elles avaient aussi un bonnet plat sur lequel était posée une bande d'étoffe, qui s'attachait sur le front et pendait par derrière à la hauteur des épaules (fig. 285.)



Fig. 284. — Têtes de femmes du commencement du XVIe siècle, d'après un retable de l'église de Léau.

Enfin l'usage du chapeau de paille à larges bords était universel pour les campagnards flamands, quand ils travaillaient aux champs. C'étaient de grands paillassons grossièrement tressés, de forme ronde, ainsi que nous les montre une gravure de Jean Stradon, représentant des paysannes occupées à la moisson (fig. 286.)

Le costume de travail, étant nécessairement pratique, a peu

changé de formes. Le chapeau, le tablier, le corsage simple à manches unies, la jupe courte, sont des vêtements aussi anciens que l'importation des étoffes dans nos contrées.

Dans certains villages dominait un genre de coiffure à large nœud ressemblant un peu à la coiffure alsacienne (fig. 287). Dans d'autres, on s'était habitué aux bonnets à gros bouillons surmontés d'une espèce de calotte pointue. Toutes ces coiffures populaires étaient en toile, on y ajoutait le capuchon de drap pour l'hiver.



Fig. 285. — Femme du peuple, d'après une sculpture de l'église Saint-Léonard de Léau.

Lorsqu'on étudie le costume, on est étonné de trouver le peuple si bien vêtu et souvent même avec un vrai luxe. Pas de paysan qui n'eût chez lui quelque habit de fin drap, pas de femme qui ne fût en mesure de se parer le dimanche de chaînes d'or ou d'argent, d'un capuchon à revers de soie ou de velours, d'une cornette de toile artistement brodée. Assurément plus d'un paysan de nos jours pourrait envier les manants d'autrefois. Sans entrer dans des questions sociales qui nous entraîneraient trop loin, constatons, en passant, que dans les classes rurales régnait une stabilité de mœurs qui se reflétait sur la toilette.

Les costumes d'apparat, les habits du dimanche passaient du père au fils, de la mère à la fille : nulle femme n'avait à craindre d'être démodée en portant le vêtement que sa mère ou sa grand mère avait porté. Il en était de même dans la bourgeoisie et aussi dans la petite noblesse. Seuls les grands seigneurs et gens de cour paraissent s'être séparés sur ce point de l'économie générale.

Mais pour le petit gentilhomme, possesseur d'un modeste fief dont il tire, non sans peine, sa subsistance, pour le bourgeois honnête dont les vieilles traditions de famille sont religieusement suivies, pour le paysan qui, depuis des siècles, a cultivé le même champ, habité la même maison, le vêtement est une relique qu'il respecte

comme tout ce qui lui vient de ses aïeux. Tous détailleront dans leurs testaments ces menus objets, ces pièces de leurs costumes avec un soin minutieux qui prouve le prix qui y est attaché. On lègue à ses enfants ce qu'on a reçu de ses parents, et c'est avec



Fig. 286. — Paysannes d'après une gravure de Jean Stradon.

piété qu'à titre de devoir le moribond fait ses ordonnances dernières. C'est pieusement encore qu'on les exécute, car on sait que la tradition dans une famille est une partie de l'héritage paternel et du respect filial.

Aussi les testaments d'alors abondent-ils en détails intéressants,

qui nous font comprendre ce qu'était la famille autrefois et nous renseignent avec détail sur ses costumes.

Ici il n'y a qu'à prendre au hasard ; tous les testaments de l'époque sont conçus dans le même esprit.

Voici un modeste gentilhomme ardennais, le seigneur de Dion-le-Val et de Petigny, en la châtellenie de Couvin. Il s'appelle Jean Gaymand, époux de Marie de Fernaux ou Fenal. Il laisse dans son testament, daté de 1494, « à Hubert, son frère, pour le donner



Fig. 287. — Statuette du retable de l'église d'Oplinter, XVIe siècle.

à qui il sçait, une paire de cottes, un chapeau et un bonnet que sa femme sera chargée de lui remettre. »

Marie de Fernaux, qui teste en 1533, laisse à son fils Lambillon son chapelet de paternostre d'argent et les agnus et pommes, et afiches à ce appartenant, un chapelet de gros corail et toutes ses bagues, c'est-à-dire ses bijoux ; elle y ajoute une pièce de toile pour faire des chemises. A ses trois filles elle laisse une pièce de quairia sans couture. A Jacqueline son aînée, ses heures qui sont à l'abbaye de Fliprez ; à sa petite Isabelle, un chapelet de corail ; à Jeanne, sa petite ceinture rouge tissu serré ; à sa cousine

Gilles, sa faille, sa robe de Rouen, son chaperon d'ostard; à sa fille Jeanne sa robe fourrée de sechon et à sa fille Marie son blanc coterion.

Toute la simplicité d'une honnête famille chrétienne se retrouve dans ces testaments.

D'autres fois, par un contrat de mariage, on voit des parents s'engager « à bien accoustrer leur fille de robes de velours et de « damas comme il convient à gentilfemme. » Ainsi le promettent les parents de Marguerite de Marbais qui va épouser Jean de Néverlée.



Fig 288. — Deux nobles flamandes, d'après une tapisserie de haute-lice de Bruxelles.

Les mariées de la bourgeoisie gardèrent dans cette partie de la Belgique l'antique usage de se marier avec une couronne et les cheveux flottants.

Au commencement du XVIe siècle, on retrouve des contrats de mariage où les parents s'engagent à pourvoir leurs filles d'une couronne à « accoustrer les mariées. »

Le chaperon lui-même conserva sa place marquée dans toute bonne maison bourgeoise, et tout le XVIIe siècle le vit abritant la tête des ménagères ou les enveloppant le dimanche à la grand'-messe; Anne Gilbert, femme de Charles Haverland, bourgeois de Couvin, mentionne tout spécialement un chaperon violet qu'elle laisse à sa fille Marguerite. La noblesse et la riche bourgeoisie des

Pays-Bas se partageaient à peu près également entre les modes françaises et les modes allemandes. Le capuchon de la cour de



Fig. 289. — Noble dame, d'après une statuette du Musée de Namur, provenant de l'église de Namèche.

François Ier, avec ou sans templette, rencontre beaucoup de faveur. Il ne différait pas du capuchon français (fig. 288).

La mode allemande préférait des coiffures plus ajustées. L'escof-

fion modifié fut généralement adopté en Saxe et dans l'Allemagne rhénane. Plus long par derrière que ses congénères français, il s'arrondit sur les oreilles en spirale comme des cornes de bouquetin. Les Pays-Bas avaient alors trop de rapports avec l'Allemagne pour ne pas s'inspirer beaucoup de ses modes. De là la rencontre fréquente de bonnets en spirale dans les peintures et les monu-



Fig. 290. — (XVIe siècle). D'après une statuette de l'église de Deerltyck.

ments de nos contrées. Il est toujours fait en étoffe très riche, brodé ou garni de pierreries, et a parfois une autre corne au-dessus du front (fig. 289).

Parfois aussi il est bordé d'un rang de perles, avec une ouverture ménagée par derrière pour laisser passer les cheveux en torsades. Un bandeau blanc cache à demi les cheveux.

Dans un retable du XVIe siècle de l'église de Deerlyck, on retrouve cette coiffure sans la corne du front. Les oreillères sont beaucoup plus grandes. Un voile est attaché par derrière (fig. 290).

Les femmes âgées portaient comme coiffure habituelle le chaperon à templettes.

Dès 1525, il commença à s'élargir de chaque côté en forme d'arceaux avec une pointe sur le front. Les veuves, en Belgique comme en France, doublaient ce capuchon de l'escoffion de toile, qui formait un bandeau plat sur le front. D'autres remplissaient



Fig. 291. — Portrait de la femme du major de cavalerie van Assenfeld, d'après son tombeau en la grande église de Bréda.

les arcelets de leurs couvre-chefs par des cheveux bouffants ou de petites boucles frisées. Enfin ce capuchon formait le plus souvent une longue queue par derrière (fig. 291).

Arrêtons-nous encore un instant à la coiffure des veuves. Dans aucun siècle elle n'eut une telle importance. Toute veuve qui se respectait devait cacher entièrement ses cheveux et il semble que les femmes se piquassent d'émulation pour s'enlaidir. Leurs coiffures étaient aussi disgracieuses qu'incommodes. Elles variaient de formes suivant les pays. Marie de Hongrie, gouvernante des

Pays-Bas, veuve du roi Louis II de Hongrie et sœur de Charles-Quint, portait habituellement une sorte de vaste cornette retombant sur ses yeux et se terminant de chaque côté par deux longues



Fig. 292. — Marie de Hongrie, d'après un portrait par Pierre de Jode en 1550.

barbes, qui s'enroulaient autour du cou (fig. 292). Ces barbes étaient un des signes caractéristiques du deuil.

Marguerite de Parme, qui succéda à Marie de Hongrie, avait une coiffure non moins déplaisante. Un petit bonnet à fond bouffant garni d'un gros tuyauté entourait le visage engoncé dans une fraise à gros godrons (fig. 293). Pas un ornement, pas un bijou.

Comme sa tante, Marguerite apporta en Belgique l'exemple d'une austère simplicité de parure sur elle-même, sans rien omettre cependant de ce qui pouvait relever autour d'elle la majesté impériale dont elle était la dépositaire.

La mode des bonnets formant voile par derrière fut très répandue. C'était la coiffure ordinaire des dames de la bourgeoisie comme de la noblesse. Les plus jeunes de cette dernière classe



Fig. 293. — Marguerite de Parme, d'après une médaille frappée en 1559.

laissaient disparaître à demi le bord plat de cette coiffure sous une double rangée de petites boucles ou sous les cheveux retroussés et bouffants.

La médaille frappée en 1566, en l'honneur du comte de Hornes et de son épouse Walburge de Nuenaar, représente cette comtesse encore toute jeune, coiffée avec ce bonnet à grand bavolet (fig. 294). Elle était alors mariée depuis peu et ne devait plus l'être longtemps, puisque l'année suivante la tête de son mari tomba sous la hache du bourreau. Si terrible que fut cette mort, Walburge ne tarda pas à s'en consoler, en épousant peu de temps

après son cousin, le comte de Nuenaar et de Moers. Ce second mariage ne fut guère plus heureux que l'autre, car le Comte de Moers, étant allé visiter une cave où il avait fait déposer de la poudre, périt des suites d'une explosion causée par son imprudence.

Veuve de nouveau avec des affaires très embrouillées, la comtesse déploya une grande fermeté de caractère et sut se tirer



Fig. 294. — Walburge de Nuenaar, comtesse de Hornes, femme de Philippe de Montmorency, médaille de 1566.

honorablement d'une position aussi pénible que difficile. On frappa de nouveau des médailles en son honneur. Elle n'y est pas représentée en costume de veuve, mais bien en toilette très parée, une fraise énorme à larges godrons autour du cou, que soutient par derrière une espèce de collet relevé. Les cheveux sont dressés sur des arcelets et trois ou quatre rangs de haute dentelle garnissent l'occiput (fig. 295). Il est très rare de rencontrer une veuve aussi parée dans les monuments du temps.

On porta, à la fin du XVIe siècle, plusieurs sortes de coiffes à la Marie-Stuart ; le fond en était le même et consistait en une espèce de sac, dans lequel on enfermait les cheveux. Les passes différaient ; elles restaient plates et s'allongeaient sur le front où elles s'évasaient en deux lobes très larges. Cette coiffure se faisait généralement en soie ou en velours. Henry Goltzius, dessinateur distingué aux Pays-Bas, qui nous a laissé le portrait de Cornélie



Fig. 295. — Walburge, comtesse de Nuenaar, Moers, etc., médaille de 1589.

Capelle, femme de Noël della Faille, représente cette dame avec son chaperon largement ouvert, venant former pointe en haut de la tête et sous les oreilles (fig. 296). D'autres dames de la même époque sont coiffées du capuchon sans passe, formant la pointe typique du temps avec un voile léger par derrière. Catherine de Damhoudere a un capuchon de ce genre qui mériterait même le nom de cale ou d'escoffion. Les cheveux sont relevés, sa fraise est de bonne grandeur. Catherine de Damhoudere était la femme de Messire Jean de Schietere ; son tombeau se trouve dans la

cathédrale de Saint-Sauveur, à Bruges. Il porte la date de 1583. C'est l'œuvre de Gilles de Witte.

Une médaille frappée en 1562 nous offre la tête de Jeanne de Halewyn, première femme du duc Philippe de Croy, sous un bonnet analogue. Cette coiffure sans prétention chez une personne



Fig. 296. — Cornélie Capelle, femme de Noël della Faille, d'après Goltzius.

de si haut rang montre une fois de plus combien les modes des Pays-Bas étaient simples en comparaison de celles de France.

Jeanne de Croy n'a d'autres bijoux que sa chaîne. Pas une enseigne, pas une agrafe, pas même un ornement de broderie ou de bisette autour de sa coiffe (fig. 297).

Cependant cette extrême simplicité n'était pas toujours imitée.

D'autres médailles de l'époque offrent à nos yeux des coiffures plus élégantes. Tel est le cas de Marguerite Calslagen, l'héroïne gueuse d'Anvers. Fille de Jacques Koppier, seigneur de Calslagen, elle avait épousé en premières noces Jacques Polites, poète assez estimé, et en secondes, Guillaume Martini, greffier de la ville. Ce magistrat avait conspiré avec les amis du prince d'Orange pour lui livrer Anvers, mais Don Luis de Requesens, ayant eu vent



Fig. 297. — Jeanne de Halewyn, première femme de Philippe de Croy, d'après une médaille frappée en 1562.

du complot, entra rapidement dans la ville avec de nombreuses troupes et donna l'ordre d'arrêter immédiatement les principaux conspirateurs. Or, ceux-ci étaient précisément réunis dans le logis de Martini. Le greffier n'eut que le temps de faire prévenir sa femme. Avec un sang-froid et un courage admirables, Marguerite cacha l'un des proscrits dans une cheminée et les autres dans une armoire basse, qui servait de table. Lorsque les gens d'armes de Requesens se présentèrent chez elle, elle s'accouda sur la table avec un air si souriant et si tranquille qu'elle dérouta tous les soupçons. Son mari dénoncé quelques jours après par un des

conjurés put aisément se disculper et dut à sa femme la vie et l'honneur. Une médaille fut alors frappée pour garder à la postérité les traits de cette femme énergique ; nous y trouvons un



Fig. 298. — Marguerite Calslagen, femme de Joachim Polites, médaille frappée en 1574.

genre de bonnet qu'on rencontre rarement, et qui ne manque pas d'une élégance sobre et discrète (fig. 298).

Le goût des bonnets fut très développé chez les Flamandes.

Les coiffures en cheveux y étaient rares. Les femmes qui les adoptaient, au lieu de dresser leurs cheveux en rouleau autour du front, les tiraient avec soin afin de les laisser voir le moins possible. Le chignon se cachait dans une coiffe froncée autour d'une petite passe, comme la coiffe de Christine Muller, femme



Fig. 299. — Christine Muller, femme de Barthélémy Spranger, peintre graveur, d'après une gravure de B. Spranger.

du peintre Barthélémy Spranger, dont nous reproduisons ici la figure, d'après une gravure de 1585. Autour des fronces de sa coiffe, Christine a posé une mince guirlande de fleurs, qu'on peut supposer être un travail d'orfèvrerie. La fraise est large et garnie d'une belle dentelle, tissu qui était alors à son aurore et commençait à être très recherché et très apprécié (fig. 299). D'autres fois les cheveux relevés par devant au moyen d'un crêpé ou d'un morceau de fer étaient tordus en un gros chignon sur le dessus

de la tête ou nattés en petites tresses qu'on disposait de diverses manières sur la nuque. Quand les Gueux inventèrent la besace, certaines femmes se coiffèrent du chapeau à la paysanne, seulement elles lui donnèrent bien vite une allure plus coquette inconnue dans les villages. Le fond s'éleva, les bords furent rac-



Fig. 300. — Dame flamande, d'après Jean Stradon.

courcis et, ainsi transformé, le chapeau à la paysanne se posait légèrement de travers sur les cheveux. Une petite fleur, une plume, une boucle l'ornait sur un des côtés (fig. 300).

Si certaines parties des Pays-Bas subirent l'influence des modes et des mœurs de l'Allemagne, l'ensemble et surtout les provinces méridionales se ressentirent de l'influence espagnole.

La foule se modèle toujours sur les grands. C'est aux princesses

envoyées par l'Espagne comme gouvernantes qu'est dû le cachet austère du vêtement féminin aux Pays-Bas, dans le XVI[e] siècle, uniquement égayé par le toquet espagnol de velours noir, qu'adoptèrent et patronnèrent les jeunes femmes de la cour. La toque fut



Fig. 301. — Anne d'Autriche, 4me femme de Philippe II, d'après une gravure allemande.

d'abord un simple cône avec une passe arrondie formant encadrement aux cheveux et garnie de perles. Anne, fille de Maximilien II et quatrième femme de Philippe II, en porte un dans ce genre sur un portrait du temps, fait avant son mariage. Par devant est une aigrette de plumes formée de petites plumes d'autruche et d'une aile de héron. Un joyau est fixé dans les cheveux (fig. 301).

Une médaille de la même reine Anne, frappée sans doute à l'époque de son mariage, nous la représente les cheveux enveloppés dans une crépine, avec une petite toque de velours noir, cette fois très plate, garnie d'une torsade de deux couleurs et d'une petite plume sur le côté (fig. 302). Peu après, le velours de la toque se dressa verticalement en manière de sac froncé autour d'un tout petit bord. Ce bord était recouvert d'un rang de perles,

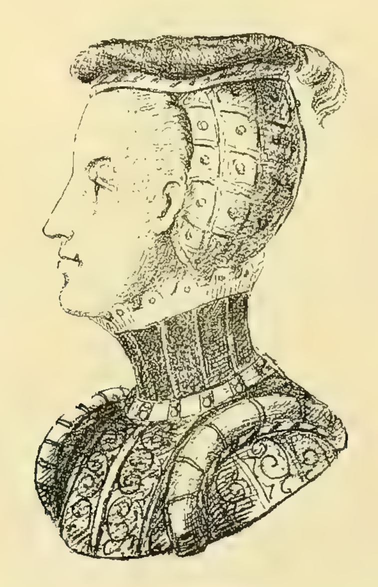


Fig. 302. — Anne, 4me femme de Philippe II, d'après une médaille frappée à l'occasion de son mariage.

de chaînes d'or ou de pierreries ; une touffe de plumes posée sur le côté et surmontée d'une aigrette achevait de la rendre d'une élégance suprême. Selon la fortune ou l'ambition de sa propriétaire, la toque était plus ou moins garnie de perles, d'agrafes, d'enseignes et de bijoux de toutes espèces, ainsi qu'on le voit dans le portrait de l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II, par Coëllo. L'Infante pouvait avoir douze à quinze ans alors. Ses cheveux sont relevés très haut et entremêlés de quantité de perles et de joyaux (fig. 303).

C'est cette même Infante qui, après avoir épousé l'archiduc

Albert d'Autriche, vint gouverner la Belgique pour l'Espagne. Sévère de mœurs, pieuse, très pratiquante, elle abandonna toutes les parures mondaines après la mort de son mari et finit par adopter un costume religieux.

Elle a été portraiturée plusieurs fois sous ces vêtements monastiques austères dans lesquels elle voulut être enterrée.



Fig. 303. — L'Infante Isabelle Claire-Eugénie, d'après le portrait de Coëllo.

En Portugal, dans la première moitié du XVI[e] siècle, on adopta des chapeaux de haute forme et à larges bords, avec fond peu élevé. La reine Catherine, femme du roi Jean III, de Portugal, en porte un semblable sur une médaille frappée lors de son mariage (fig. 304).

Les Espagnoles, dans certaines parties du pays, avaient de singuliers costumes, plus bizarres qu'élégants, se rapprochant des modes italiennes, mais avec moins de goût, si l'on en croit Cesare

Vecellio, l'historiographe des modes de son temps, et les dessins de la collection Gaignières. Le caractère de l'ornementation espagnole, plus lourd et surchargé qu'artistique, se retrouve aussi dans les costumes. Cesare Vecellio a dessiné, entre autres, une femme de Grenade et une Castillane dont les vêtements sont aussi incommodes que disgracieux. En revanche, les coiffures sont simples et indiquent que ces costumes appartiennent à la première moitié du seizième siècle; car la mode des cheveux relevés à racine droite s'étendit en Espagne en même temps qu'en France. Nulle part on ne voit encore apparaître la célèbre mantille et le grand peigne, qui sont devenus le type de la coiffure espagnole. Mais en revanche les voiles, ancêtres de la mantille, étaient d'un usage universel. Aux jours de pénitence, pendant le carême, aux processions, à l'église, les femmes ne se montraient que voilées. C'est ainsi que Brantôme nous peint Maria de Padilla, cette ennemie acharnée de Charles-Quint. Dans son ardeur à se procurer l'argent nécessaire à payer les troupes de rebelles et ne trouvant plus de crédit nulle part, elle s'empara des trésors des églises.



Fig. 304.
Catherine, femme de Jean III, roi de Portugal, d'après une médaille.

Mais, pour accommoder son brigandage aux scrupules d'une conscience plus superstitieuse que timorée, elle se rendait dans les sanctuaires, enveloppée d'un grand voile noir. Là, devant l'autel, entre deux grosses torches allumées, elle se prosternait, les mains jointes, gémissant, se frappant la poitrine, se livrant à toutes les contorsions d'une créature dans le plus profond désespoir, puis se levait, allait elle-même s'emparer de tous les objets précieux de l'église et se retirait bien contente d'avoir ainsi dupé, sinon Dieu, tout au moins le public.

Le luxe, en Espagne, avait crû subitement à dater du règne

glorieux de Ferdinand et d'Isabelle. La découverte du Nouveau-Monde avait fait affluer l'or des Indes dans le pays. L'éblouissement des richesses avait tourné bien des têtes. De tous côtés s'élevaient des palais somptueux, des châteaux splendides. Les



Fig. 305. — Princesse espagnole avec une coiffure en forme de cône d'or.

habits, les harnachements, les robes des femmes, tout prit un air de magnificence; on se couvrit d'or ou de diamants. Le goût n'était pas toujours pur. L'Espagnol se croyait au-dessus de tous ses contemporains, s'il était richement vêtu, si ses palais disparaissaient sous les ornements de leurs façades; mais il n'avait aucune idée des améliorations que peut apporter le confort. A la

cour, cet esprit de routine se traduisait par une étiquette si absolue qu'elle en devenait inhumaine. Les modes lui étaient soumises à ce point, qu'une reine d'Espagne ne pouvait varier ses toilettes, ni en modifier la moindre parcelle. La forme des manches, les mèches de cheveux, tout était prévu, réglé, mesuré, et il y allait de la vie pour quiconque osait y contrevenir. Comme objet exclusivement de mode espagnole, au XVIe siècle, nous devons signaler un ornement de chevelure en forme de cône, fait en or et enrichi de pierreries. Ce bijou était porté par les grandes dames et se posait de façon à ce que le bord fût caché par les cheveux relevés par devant (fig. 305).

En Espagne, plus encore qu'en France, on se surchargeait de bijoux. L'orfèvrerie espagnole de cette époque est massive. Elle manque surtout d'élégance.

Un très curieux portrait de Marguerite d'Autriche nous la représente dans son costume de voyage, au moment d'aller épouser le roi d'Espagne, Philippe III.

La princesse porte un manteau fourré, car la saison était très dure et les chroniqueurs racontent que les chemins étaient couverts de neige, lorsque la jeune fiancée quitta la cour de son père.

Son costume de voyage est simple et peu flatteur. Un singulier diadème en étoffe orne son front. Les cheveux sont relevés par devant et nattés par derrière. Une fraise sans dentelle complète la toilette (fig. 306).

Il est probable qu'elle abandonna ce costume bien vite pour prendre ceux qui lui furent envoyés par son royal fiancé. Les anciennes chroniques disent que la princesse quitta Gratz avec sa mère et une suite nombreuse. A peine sur les frontières de l'Italie, elle vit arriver une députation à la tête de laquelle se trouvait Dona Juana de Velasco, grande-maîtresse de la cour, qui lui présenta de riches vêtements à la mode espagnole, valant plus de deux cent mille ducats. Les pompes de ce cortège et les fêtes partout offertes à la jeune fiancée furent interrompues par la mort de Philippe II; mais bientôt elles reprirent plus magnifiques que

jamais et le mariage se fit l'année suivante avec une splendeur d'autant plus grande qu'une seconde union se célébra en même temps, celle de l'Infante Isabelle avec l'archiduc Albert d'Autriche. Ces noces coûtèrent au delà de trois cent mille écus et durèrent huit jours ; le peuple y eut une large part en spectacles de toute espèce, courses de taureaux, distributions et largesses qui ren-



Fig. 306. — Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III roi d'Espagne, d'après une médaille de 1598.

dirent ce mariage célèbre dans les souvenirs populaires. La médaille frappée en l'honneur de la reine Marguerite à son arrivée en Espagne, la présente à nos regards dans sa grande parure royale. Un large bandeau d'orfèvrerie orne ses cheveux frisés. Sa tête est enfoncée dans la haute fraise espagnole à larges godrons. Le peuple espagnol est toujours resté fidèle à ses vieilles mœurs. Cet esprit de stabilité et de conservation se manifeste dans ses costumes. Cesare Vecellio nous montre une femme de

Burgos, dont les cheveux sont liés en une seule mèche enroulée de rubans, comme les coiffures du commencement du moyen âge (fig. 307 et 308).

Brantôme, à qui nous empruntons beaucoup de détails de



Fig. 307. — Femme de Burgos, d'après Cesare Vecellio.

toilettes, qu'il décrit avec la compétence d'un homme qui s'y entend, fit un séjour assez long à la cour d'Espagne, pendant la vie de la reine Elisabeth. Par lui, nous apprenons que les veuves y portaient un deuil moins sévère qu'en France, sans abandonner pourtant le bonnet blanc, auquel elles donnaient des formes plus ou moins élégantes. Jeanne, veuve de Jean, Infant de Portugal

et mère du roi Sébastien, s'était retirée à la cour de Madrid. Brantôme l'y vit entièrement vêtue de soie, coiffée d'une toque à l'espagnole en crêpe blanc qui lui baissait fort bas en pointe sur le nez. Il est vrai qu'elle n'avait pas renoncé au mariage, car elle avait un moment espéré épouser Henri III.



Fig. 308. — Dame de Grenade et dame de Séville, au XVIe siècle, d'après Cesare Vecellio.

La reine Elisabeth devait regretter parfois la cour de France, si aimable, si gaie, si libre; mais elle gardait ses regrets dans son cœur et n'en laissait rien paraître. Elle paraît s'être consolée de sa brillante prison, en se livrant à la toilette. Jamais, dit notre chroniqueur, elle ne mit ses robes deux fois, et cependant elles étaient toutes superbes. Elle se coiffait très bien à l'espagnole, soit

en boucles, soit avec les cheveux relevés. Elle portait les cheveux noirs, selon leur teinte naturelle, au lieu de les poudrer comme beaucoup de femmes le faisaient en ce temps-là. Elle ne portait pas de perruques, quoi qu'elles fussent en grand usage en Espagne, où l'on raffolait des cheveux blonds et roux.

De l'Espagne passons en Italie. Là, rien d'austère, rien de tyrannique : nous nous trouvons en plein paganisme. Les Italiens semblaient avoir oublié la religion de leurs pères. Impies, quand ils n'étaient pas superstitieux, en tout cas, profondément épicuriens, ils ne voyaient dans la vie qu'une belle fête, de laquelle il fallait éloigner tout ce qui pouvait troubler les plaisirs ou les jouissances. L'Italie s'était grisée de ses propres succès. Tant d'hommes éminents dans toutes les branches des arts et des sciences avaient surgi de son sein, sa renommée, comme foyer de l'intelligence, était devenue si grande, qu'elle ne croyait plus qu'à elle-même et oubliait la patrie céleste.

Mais, sous ces dehors brillants, que de sombres visages ; dans ces beaux palais, que de crimes ; sous ces splendides parures, que de tares et de souillures !

Drames et fêtes se mêlaient sans s'interrompre ; le sang coulait dans les festins sans que le rire cessât, ce mauvais rire de l'orgie, qui n'a plus ni pitié ni pudeur.

De là l'invasion d'une sorte de culte odieux de la mort, la vogue des danses macabres, la manie des tableaux funèbres, goût malsain, qui de l'Italie s'étendit partout au XVIe siècle, principalement en Allemagne, où elle prit un essor effrayant.

Traîner l'image de la mort au milieu des danses et des chants de volupté, c'était violer le mystère de la mort, ce mystère que le chrétien médite et vénère, qui fait trembler l'impie.

L'entreprise aussi criminelle qu'insensée en fut faite.

Laurent de Médicis donna à Florence une fête restée célèbre dans les fastes de l'Italie. C'était le triomphe de la Mort. Rien ne fut plus funèbre et plus magnifique : une danse macabre de vivants digne d'un nouveau Dante.



Fig. 309. — Patricienne de Venise, d'après une peinture du XVIe siècle.

Les femmes furent trop souvent les instigatrices de ces débordements. Leur esprit très cultivé, leur ambition, l'orgueil de leur beauté les poussaient à rivaliser de luxe et de faste. Elles aussi avaient perdu le sentiment religieux. De là force modes hardies, provocantes, des toilettes d'une richesse extravagante, des recherches de coquetterie bien dignes des descendantes de Poppée et de Fausta. Les coiffures sont peu caractéristiques, elles sont de toutes formes, de toutes grandeurs. Tantôt c'est une toque ronde.



Fig. 310. — La comtesse de Cellant.

Fig. 311. — Noble dame de Ravenne.

dans le genre du mortier du XIIe siècle, tantôt une résille qui retient les cheveux, tantôt un voile ou des joyaux (fig. 309).

La célèbre comtesse de Cellant, qui mena une vie si scandaleuse et commit des crimes si énormes que le connétable de Bourbon la fit décapiter, la comtesse de Cellant dont la statue se trouve sur son tombeau, à Milan, porte une toque ronde brodée, posée sur ses cheveux ondulés (fig. 310).

Une autre noble Milanaise, dans un tableau du temps, a les cheveux simplement jetés dans un filet en cordonnet d'or (fig. 311). Quelques femmes portaient les cheveux relevés sur le haut de la

tête en un gros chignon; d'autres, au contraire, laissaient retomber leurs tresses très bas sur la nuque.

Les modes italiennes du commencement du XVI[e] siècle ne sont



Fig. 312. — Barbe, duchesse de Ferrare, 1560.

pas très gracieuses. Les tailles sont courtes, les manches se gonflent d'une façon ridicule, les jupes sont également très volumineuses. Vers le milieu du siècle, un changement heureux s'opéra. Les

manches reprirent de plus justes proportions, mais la coiffure, en revanche, se compliqua. On porta moins de couvre-chefs, mais on s'ingénia à multiplier les frisures, les tresses, les bouffants en les entremêlant de beaucoup de joyaux. Le voile se porta davantage mais on l'arrangea de façon à ce qu'il servît plus à orner qu'à voiler, car on couvrait les cheveux le moins possible.

Comme toujours, quand la foi s'affaiblit, la superstition apparaît; aussi, en Italie, où le peuple est déjà naturellement superstitieux, surgirent mille inventions ridicules, dans lesquelles les cheveux jouèrent un rôle important. Des traités graves sur les songes parurent; ils étaient consultés avec ardeur.

Si une femme voyait en songe ses cheveux coupés, cela signifiait que son mari mourrait ou qu'elle serait obligée de se séparer de lui. Si un homme rêvait qu'il avait les cheveux longs, comme une femme, le livre lui indiquait qu'il serait trompé par une femme.

Une femme vue en songe sans cheveux était présage de pauvreté et de maladie ; au contraire, rêver d'un homme chauve était garantie de fortune et de tous les bonheurs terrestres. Nous n'en finirions pas s'il fallait redire toutes les sottises inventées par l'aberration humaine.

Le capuchon à templette, qui avait pourtant une origine italienne, se rencontre peu en Italie, tel que nous l'avons vu en France, mais on l'avait transformé en une coiffure beaucoup plus seyante.

C'était un diadème très large du milieu, rétréci des côtés et s'avançant en courbe sur les oreilles. Il était fait soit en métal, en or et en argent, soit en drap d'or ou en riche étoffe de soie. Des bijoux, des perles, des broderies l'ornaient plus ou moins. Le capuchon, ou plutôt un voile de soie, s'attachait au diadème et retombait par derrière. Cette coiffure, très majestueuse, se retrouve dans un portrait de la duchesse Barbe de Ferrare, datant de 1560 (fig. 312).

En général, les princesses italiennes avaient un art particulier de rehausser par la magnificence l'éclat de leur rang. Déjà, à la fin du xv[e] siècle, les Français avaient été émerveillés de la

somptuosité déployée par Blanche de Montferrat, duchesse de Savoie, lorsque Charles VIII passa à Turin. Elle alla recevoir le roi en personne, montée sur une haquenée superbe, vêtue d'une robe de drap d'or frisé, bordée de diamants, rubis, saphirs, émeraudes et autres pierreries, la tête cerclée d'un riche diadème, au



Fig. 313. — Isabelle-Claire d'Autriche, veuve du duc Charles III de Mantoue, d'après une gravure du temps.

cou un carcan de perles d'un prix inestimable. Elle était suivie d'une troupe de demoiselles toutes accoutrées le plus luxueusement possible et d'une cour nombreuse et brillante. Cette entrée demeura dans l'imagination des gentilshommes français comme le souvenir d'un spectacle magique.

Brantôme, l'infatigable conteur, ajoute qu'on critiqua cependant la belle veuve d'oublier à ce point son veuvage. De tout temps,

même chez les païens, les veuves étaient obligées à une certaine austérité de mise; cette tradition s'était conservée et accentuée dans la société chrétienne. Une veuve qui abandonnait trop vite son deuil était classée parmi les femmes légères.

Blanche de Montferrat est donc, même aux yeux de l'indulgent Brantôme, coupable de trop de coquetterie. On voit que le discret chroniqueur se ressent de l'exemple de Catherine de Médicis, qui remit en honneur les us sévères du veuvage. Il raconte qu'au temps de François Ier, les veuves dansaient aux bals de la cour, grand scandale qu'on ne voyait plus trente ans plus tard.

Déjà la belle Diane de Poitiers n'avait pas osé se soustraire entièrement à ces lois de deuil et portait uniquement du noir et du blanc. Sous le règne suivant, les veuves abandonnèrent tous les bijoux, ne portant de pierreries qu'au doigt, autour du miroir pendu à la taille, à la ceinture et sur le livre d'heures.

Le diadème que nous avons signalé sur la tête de la princesse de Ferrare se rabaissa très fort dans le commencement de la seconde moitié du XVIe siècle. Il devint une bande plate en métal très ornée de pierreries, qu'on posait sur la tête au milieu du crâne pour séparer les cheveux de devant de ceux de derrière. Les cheveux eux-mêmes prirent une forme plus artistique. On chercha à revenir aux coiffures grecques, mais sans atteindre à la noble simplicité des anciens; l'œil était trop habitué aux surcharges de bijoux, aux complications d'ornements, pour se contenter des chignons tordus des belles déesses d'Athènes. On crut donc revenir à une simplicité suffisante, en partageant les cheveux en nombreuses petites tresses et en les couvrant à demi d'un voile à plis très tourmentés, qu'on arrangeait selon sa fantaisie, soit qu'on entremêlât les tresses dans ses plis, soit qu'on attachât le voile par dessus. Une médaille de l'époque nous montre une coiffure de ce genre portée par la femme de Ferdinand de Gonzague, généralissime des armées de Charles-Quint (fig. 314). Son voile, attaché en arrière, est disposé en plis nombreux. Une bande d'orfèvrerie orne le dessus de la tête. Les cheveux sont presque plats.

Une autre médaille du même temps représente la fille de Ferdinand, la jeune Hippolyte de Gonzague, à l'âge de quinze ans, coiffée avec une multitude de tresses entremêlées de joyaux.

Malgré sa grande jeunesse, qui semble exiger plus de simplicité, elle est couverte de bijoux (fig. 315). Une énorme pièce d'orfèvrerie très lourde, placée à côté de chaque oreille, retient un



Fig. 314. — Isabelle de Capoue, femme de Ferdinand Gonzague, médaille frappée en 1557.

diadème plat et deux tresses de la coiffure. Une autre bande de métal est posée sur le chignon. On rencontre souvent cette coiffure dans les tableaux du temps. Ces petites tresses minces et multipliées sont tout à fait de style italien. Elles ne furent cependant pas généralement adoptées. Les femmes, qui trouvaient ces coiffures en cheveux trop libres pour des yeux habitués aux têtes emmaillottées du moyen âge, se coiffaient à la française. Les guerres d'Italie avaient pu faire apprécier l'élégance des femmes de France dans la patrie de Boccace. Les italiennes

accueillirent donc avec empressement le petit escoffion de soie ou de velours rembourré en haut pour donner à la tête une ligne en pointe vers l'occiput, et l'enririchirent de pierreries. Un portrait de la grande duchesse Jeanne de Toscane la représente avec une coiffure de ce genre (fig. 316), dont l'étoffe forme un léger tuyauté par devant.

Pauvre femme, dont le doux visage n'avait pu effacer aux yeux



Fig. 315. — Hyppolite Gonzague, fille de Ferdinand, à l'âge de 16 ans, d'après une médaille frappée en 1579.

de son époux, François de Médicis, la triomphante beauté de celle qui devait la remplacer, la célèbre Bianca Capello. Comme beaucoup de princesses, en ces temps troublés, sa destinée fut triste, de cette tristesse morne, dure à porter parce qu'elle est sans consolation. Elle n'était pas belle, sans être laide, mais il fallait autre chose que des attraits ordinaires au cruel et voluptueux François de Médicis, ce tyran brutal qui remplit Florence de ses crimes.



Fig. 316. — Grande duchesse Jeanne de Toscane, femme de François de Médicis, d'après une gravure du temps.

Peu lui importait le bonheur d'une femme et surtout d'une femme honnête. Les autres étaient si nombreuses en Italie que le maréchal Strozzi en fit jeter en un jour huit cents à l'eau et cette action, qui trouble grandement nos idées actuelles, fut regardée alors comme un acte de justice énergique.



Fig. 317. — Grande dame de Naples. 318. — Bourgeoise de Rome en 1515.

A Rome et à Naples, les couturières des patriciennes semblent avoir puisé beaucoup de leurs inspirations en Espagne, mais quelques coiffures ont un cachet tout particulier. Les cheveux, relevés à racine droite, formaient un cône d'une hauteur démesurée sur le front. On jetait sur cet édifice un voile léger ou bien on l'ornait d'aigrettes de pierreries ou encore d'une sorte de guirlande

de fleurs montées sur fil de fer, qui se dressait plus haut encore que les cheveux (fig. 317 et 318).

Là aussi, comme dans le reste de l'Italie, régnait la perruque blonde en cheveux ou en filasse poudrée et parfumée.

Peu de costumes populaires se rencontrent dans les tableaux



Fig. 319. — Paysanne du Piémont, d'après Abraham de Bruyn, 1587.

Italiens du temps. Ils devaient cependant tenir déjà quelque chose des costumes si pittoresques, que nous admirons à Naples et en Sicile.

Le célèbre graveur flamand, Abraham de Bruyn, nous fournit quelques croquis de femmes du peuple en Italie. Il y avait fait un séjour assez long et en rapporta beaucoup d'études intéressantes (fig. 319 et 320).

Si l'Italie, assoiffée de jouissances et de luxe, voyait à sa tête

un essaim de beautés frivoles exclusivement occupées de fêtes, de toilettes et de dépenses, Venise au contraire, emprisonnée dans une législation de fer, la renforçait encore davantage quand il s'agissait des femmes. Non seulement cette législation renfermait une véritable arsenal d'édits somptuaires, mais le pouvoir exécutif en assurait la minutieuse observation. Un magistrat spécial, le provéditeur des pompes, était chargé de surveiller la toilette des



Fig. 320. — Paysanne de Piémont, d'après Abraham de Bruyn, 1587.

femmes et de faire une guerre implacable aux étoffes de luxe, aux broderies trop riches, aux colliers trop coûteux. La moindre négligence l'eût exposé aux sévérités de l'autorité supérieure, aux vengeances de l'esprit de soupçonneuse et traditionnelle jalousie des pères et maris vénitiens. La femme mariée sortait rarement et jamais seule. Encore devait-elle se couvrir d'un long voile blanc qui l'enveloppait tout entière.

La mise quotidienne était simple et ne souffrait aucune exception aux prescriptions légales. Les modes espagnoles dominaient dans tout ce vêtement. Corps baleinés n'ayant plus forme humaine, fraises épaisses remplissant l'office de carcans ou bien hauts

collets montés tenant la tête forcément droite, manches larges et encombrantes, tel était, dans ses grands traits, le costume de la patricienne et même de la bourgeoise de Venise.



Fig. 321. — Bourgeoise de Venise, d'après Magimo de Gabrielle.

Les coiffures étaient plus libres, aussi variaient-elles beaucoup entre la mode française et la mode espagnole. Généralement les cheveux étaient relevés en racine droite et presque toujours entremêlés d'un voile (fig. 321). Pour compléter le martyre des infortunées vénitiennes, leurs trop jaloux législateurs les faisaient

chausser de souliers à patins tellement incommodes que la marche devenait impossible.

Un ambassadeur français, frappé de cette gêne de la marche des dames de Venise, s'étant avisé de demander au doge Domenico Contarini pourquoi elles se servaient de pareilles chaussures, ajouta : Les nôtres sont bien plus commodes. — *Troppo comodi*, riposta un patricien présent à l'entretien, *pur troppo* (1).

Défense absolue aux femmes de se décolleter, sauf les jours de fêtes et de grandes toilettes. Ces jours-là en effet, lois, décrets édits somptuaires étaient suspendus. Le provéditeur fermait les yeux et Venise ne semblait plus avoir d'autre pensée que celle de se glorifier de ses beautés féminines et de leurs splendides atours. Patriciennes et bourgeoises tiraient des arcanes les plus secrets de leurs garde-robes la teinture mère de ces chevelures blond doré, aux tons riches et chauds, que nous admirons dans les portraits dus aux magiques pinceaux du Tintoret et de Paul Véronèse; elles revêtaient leurs plus opulents costumes et se paraient avec une profusion royale de diamants, de pierreries et de ces chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, pour lesquels l'art vénitien n'a pas eu d'égal (fig. 322).

Elles se dédommagaient en ces grandes circonstances de leur contrainte habituelle, mais précisément en raison de la rareté de ces occasions exceptionnelles de porter les lourdes et incommodes toilettes de parade de l'époque, elles perdaient leurs grâces natives et le charme de l'aisance. L'observation est facile à vérifier sur les portraits de femmes de Venise du XVI[e] siècle, qui nous présentent, la plupart du temps, tous personnages droits comme des piquets, compassés, immobilisés dans la raideur du corps baleiné, des manches bourrées de crin, des jupes tendues sur des vertugadins, des fraises empesées et de hautes coiffures chargées de bijoux.

Lorsque le roi de France Henri III eut la fantaisie d'aller

(1) Trop commodes, beaucoup trop.

rendre visite à sa noble alliée, la ville des Doges, tout s'ébranla pour faire à ce roi une réception fastueuse, calculée dans le but d'éblouir ce viveur blasé, habitué à tant de magnificences.

Venise réussit pleinement : Henri III fut ému. Qui pouvait ne



Fig. 322. — Patricienne de Venise.

pas l'être devant ce magnifique décor du Grand canal, illuminé du soleil le plus radieux, faisant resplendir les façades de marbre des palais, les oriflammes des gondoles, les robes de velours des sénateurs et les vêtements étincelants de richesses du clergé vénitien, devant cette foule de noires gondoles chargées de patriciennes dans tout l'éclat et la splendeur de leur éblouissante parure, escortant avec la marine de Venise, le majestueux Bucen-

taure amenant, à la rencontre du Roi, le Doge en personne sous un dais d'or et de soie.

Et quand la flotte française entra dans le Grand canal, des vivats enthousiastes s'élancèrent de toutes les bouches, les salves d'artillerie éclatèrent de toutes parts, puis subitement tout se tut et, au milieu d'un profond silence, le clergé et les chœurs entonnè-



Fig. 323. — Jeune Vénitienne, d'après Magimo de Gabrielle.

rent le *Te Deum*, pendant que l'Evêque, du haut d'un trône élevé sur la place, bénissait le roi et son peuple.

Alors, dit le chroniqueur, le Roy sentit une émotion réelle, et la République trouva qu'elle était assez payée de ses dépenses formidables par ce frisson d'un roi.

Ce n'était cependant que le début d'une série de fêtes, de spectacles, de concerts, de festins, qui se succéda sans interruption pendant le séjour du roi.

On lui composa une Cour des femmes les plus belles, les plus

riches et les plus nobles de Venise. Lors d'un repas donné au palais ducal, il y parut trois cents dames, toutes habillées de soie blanche et de drap d'argent. Les perles ruisselaient sur leurs cous et dans leurs cheveux et on dit que le roi, en voyant cette incomparable assemblée, dit tout haut que la Cour de France n'oserait soutenir la comparaison avec la beauté de ces patriciennes (fig. 323).



Fig. 324. — Catherine de Bohra, femme de Luther, d'après une médaille.

Après le festin, Henri III fit distribuer aux dames, comme souvenir, les figures allégoriques en sucre qui avaient servi à décorer la table.

La Réforme n'eût pas été logique avec ses prétentions, si elle n'avait engagé, au début, une lutte bruyante et violente, non pas seulement contre les excès du luxe et de l'ostentation, mais même contre les simples dépenses conformes au rang ou à la position. Ses sectaires affectèrent une austérité apparente, qui se traduisit surtout dans le vêtement, dont la coupe, la couleur, la garniture

prirent un aspect rigide. Pour beaucoup de luthériennes, le costume du peuple suffisait et tout ornement en était exclu.

Une médaille frappée en 1525 en l'honneur de la digne épouse de Luther, Catherine de Bohra, la représente en simple bonnet de toile recouvrant la tête par derrière comme les paysannes de



Fig. 325. — Jeune femme noble de la Suisse.

certaines parties de l'Allemagne, le cou entouré d'une collerette unie, portant le manteau des petites bourgeoises (fig. 324).

Les calvinistes poussèrent encore bien plus loin le fanatisme du rigorisme. Sous la domination absolue de leur chef Calvin, Genève devint une sorte de tombeau.

Le sombre réformateur, armé de lois draconiennes impitoyablement exécutées, proscrivit toute liberté, toute initiative, jusqu'à la

moindre fantaisie. Amendes, prison, supplices, frappèrent les plus légères infractions à ses décrets.

Le fait d'inviter un ami à la taverne, d'aller au spectacle, de danser avec une femme, de s'habiller d'une certaine façon, de jouer au palet, aux quilles ou aux boules sans la présence d'un délégué du despote, de porter un pourpoint découpé, une chaîne d'or ou d'argent, de déjeûner avec trois douzaines de croquants, de ne pas penser comme Calvin, ou d'oser écrire autre chose que ce qu'il pensait, constituaient autant de crimes dignes de mort.

Pour les femmes, la sévérité était plus grande encore. Leurs robes, leurs coiffures étaient minutieusement décrites, et malheur à celles qui contrevenant aux ordonnances, se permettaient des coiffes d'or, des bijoux, des broderies, portaient plus de deux bagues à leurs doigts, ou n'ajustaient pas leurs cheveux de la manière ordonnée !



Fig. 326. — Couturière allemande, d'après Hans Guldelmundt.

Une malheureuse, ayant osé se montrer avec une coiffure prohibée, fut jetée en prison avec celle qui l'avait coiffée.

Et cependant, les Suissesses, comme toutes les autres femmes, aimaient les parures et les jolies choses, elles étaient même renommées pour leur élégance et on dit qu'elles avaient fait beaucoup de progrès en luxe depuis le moyen âge, (fig. 325).

La Suisse non soumise à la tyrannie de Calvin contenait plus d'un beau château, dont les habitantes ne dédaignaient pas les parures mondaines. Elles aimaient les couleurs voyantes, mais leurs coiffures étaient fort simples. Un petit escoffion de toile fine surmonté d'une élégante toque est une manière de se coiffer qu'on rencontre assez souvent dans les monuments du temps.

Hans Guldenmundt, graveur allemand, nous a laissé une estampe représentant une couturière allemande. Les cheveux sont cachés

par un bonnet qui s'avance sur le front et forme guimpe autour du cou. Généralement dans toute l'Allemagne au XVIe siècle, les femmes s'enveloppaient très fort la tête et le cou, surtout dans



Fig. 327. — Servante Allemande.

le peuple et la bourgeoisie (fig. 326). Les jeunes filles au contraire aimaient à laisser leurs cheveux flotter librement. Les « demoiselles » nobles portaient au commencement du même siècle le grand chapeau à bords crénelés, en usage chez les hommes; mais elles l'ornaient d'une profusion de plumes. D'autres se

contentaient de natter leurs blonds cheveux en deux longues tresses, relevées par un petit ruban.

Quand vous verrez chevelure aussi grand
Pendre du chef comme icy le voyez,
C'est pour certain une fille allemand
Vestue ainsy de ce sens soyez.

dit un auteur français dans un recueil publié en 1567 (fig. 327).

Dans la haute bourgeoisie et la noblesse on ne trouve pas de traces de costumes nationaux proprement dits. Les goûts se partageaient entre les modes françaises et espagnoles. Le toquet espagnol fut porté par toutes les femmes de l'aristocratie européenne, à l'exception des protestantes, qui regardaient cette coiffure comme trop coquette. En Allemagne, il était dressé sur une crépine ou résille, mais souvent aussi sur un petit bonnet très richement brodé, orné de médailles ou de plaques d'or et embelli par toutes les fantaisies de l'art de la broderie et de l'orfèvrerie (fig. 328). Les cheveux le dépassaient, sur le front en un rouleau et par derrière avec le chignon.

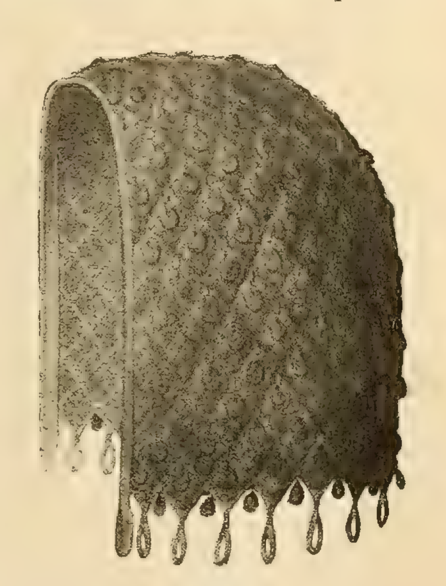


Fig. 328.
Bonnet de femme du XVI[e] siècle.

Dans quelques villes, les cornes du moyen âge se perpétuèrent sous la forme d'un bonnet à passe plate avec deux bouffants en cône sur chaque oreille. A Augsbourg, les femmes du peuple et de la bourgeoisie mettaient aux grands jours un bonnet en forme de haut et large diadème, qui cachait entièrement les cheveux. Il était fait en soie de couleur vive et s'agrémentait de broderies et même d'or. Il se portait avec une petite fraise. La coiffure des jeunes filles, au jour de leur mariage, était également remarquable. Elle



Fig. 329. — Femmes allemandes, d'après Abraham de Bruyn, 1587.

se composait d'un large bandeau de drap d'or orné de très riches broderies, de branlants et autres joyaux. Les matrones sortaient la tête couverte d'une coiffure de toile et d'une mentonnière, qu'elles relevaient même parfois jusqu'aux yeux, à la manière des femmes arabes. Ce couvre-chef, joint au grand manteau à mille petits plis dont elles s'enveloppaient complétement, leur donnait un air des plus disgracieux (fig. 329).

Enfin, certaines Autrichiennes portaient un haut bonnet conique



Fig. 330. — Marie, femme de Louis II de Hongrie, d'après une médaille de 1526.

de drap ou même de fourrures, qu'elles posaient parfois sur un petit voile. Ce bonnet, quand il était en drap, était brodé ou orné de galons. Presque toutes les Allemandes avaient adopté le petit mantelet rond, complément assez masculin de la toque espagnole.

Les costumes nationaux gardèrent beaucoup plus de physionomie typique dans les pays du Nord. En Pologne et en Russie, ils se ressentaient du goût asiatique. Les vêtements étaient chamarrés de broderies, surchargés de bijoux et de pierreries. La Hongrie avait dès lors ces splendides costumes demeurés traditionnels chez



Fig. 331. — Sibylle de Clèves, duchesse de Saxe, 1554.

les Hongrois de toutes les classes. Un portrait de Marie, femme du roi Louis II, de Hongrie, la représente avec une crépine surmontée d'un très petit capuchon à pointes. Le tout est recouvert d'un chapeau plat orné d'une bande d'étoffe pareille au capuchon (fig. 330).

Pendant que les princes, protecteurs de la Réforme, dépensaient



Fig. 332. — Anne, duchesse de Bavière, médaille de 1546.

en plantureuses ripailles l'argent pris aux couvents, leurs femmes, laissant l'austérité du costume aux petites gens, se paraient de profusions de pierreries et d'étoffes précieuses. Le portrait de Sibylle de Clèves, duchesse de Saxe, mère de l'un des plus ardents propagateurs de la Réforme, offre à nos yeux un vaste escoffion de forme lourde et bizarre, surmontant une crépine à bouffants et recouvert d'une infinité de perles et d'une enseigne pendant sur l'un des bouts (fig. 331).

Plus intéressante encore pour l'histoire de la coiffure sont deux

portraits d'Anne d'Autriche, femme du duc Albert de Bavière. Le premier, une médaille frappée à l'époque de son mariage, alors qu'elle était fort jeune, la présente coiffée d'une crépine bouffante, surmontée de la toque. Un plissé de linon très fin entoure son visage (fig. 332). L'autre, aussi une médaille datant de la mort du



Fig. 333. — Anne d'Autriche, femme d'Albert V roi de Bavière, en costume de veuve.

duc Albert, nous montre la coiffure usitée chez les veuves allemandes, consistant dans un mouchoir de toile fine, dont une des pointes descend au milieu du front (fig. 333).

Comme en France, le veuvage d'une souveraine ou d'une princesse du sang comportait la coiffure de toile blanche, à l'encontre des bourgeoises qui ne pouvaient mettre que le capuchon

noir. Mais il tolérait, pour les premières, le bonnet blanc à arcelets à la mode française entouré d'une garniture à gros godrons en linon. L'étiquette leur interdisait les bijoux. Telle est la coiffure avec laquelle est peinte Marie, fille de Charles-Quint, cette femme,



Fig. 334. — Marie, fille de Charles-Quint, femme de Maximilien II.

dont le souvenir demeura en vénération parmi le peuple autrichien, autant que dans la mémoire de ses fils (fig. 334).

Beaucoup de princesses de la maison d'Autriche se révélèrent dignes de leur haute naissance par la noblesse de leur caractère (fig. 335).

Citons d'abord la charmante et aimable Elisabeth d'Autriche, femme du grand-duc de Lithuanie, qui semble n'avoir traversé ce

monde que pour se faire regretter. Elle mourut à 19 ans ; sa sœur, la malheureuse femme de Sigismond-Auguste, après avoir passé quelques tristes années auprès de son mari, fut renvoyée



Fig. 335. — Marie, femme de Charles, archiduc d'Autriche, portrait de 1571.

brutalement en Autriche, parce qu'elle ne lui avait pas donné d'enfants. Sa vie se termina dans la retraite. Il nous est resté d'elle un portrait, où elle est représentée dans le costume de reine de Pologne, les cheveux maintenus dans un riche réseau semé de perles et coiffée de la toque (fig. 336). Peu d'années après, une autre

princesse d'Autriche épousait Sigismond III et mourait dans la fleur de sa jeunesse, foudroyée par la rupture d'un anévrisme. La peste qui ravageait la Pologne empêcha ses obsèques pendant un an.

D'autres portraits de princesses allemandes du temps les font



Fig. 336. — Catherine d'Autriche, reine de Pologne, d'après un portrait de 1553.

voir à leurs descendants, tantôt coiffées et poudrées à la françaies, avec des diadèmes enrichis de pierreries, tantôt portant toute espèce de toques à l'espagnole, à grands et petits bords garnis de galons, de rangs de perles, d'enseignes ou de plumes. Une gracieuse et jeune princesse, Gregoria Maximilienne, fiancée du roi

de Portugal, Philippe III, nous apparaît avec un petit bonnet de velours à pointe sur le front; les cheveux relevés et poudrés sont constellés d'agrafes en pierreries jetées çà et là dans les bandeaux et surmontés d'une aigrette en plume de héron, la plume noble par excellence (fig. 337). La jeune filleule du pape Grégoire XIII mourut au moment où elle se disposait à rejoindre son royal



Fig. 337. — Grégoria-Maximiliana d'Autriche, d'après un portrait du temps.

fiancé. Sa sœur, Constance d'Autriche, n'eut guère meilleur sort. Elle était fiancée, elle aussi, au roi Sigismond III de Pologne. Comme si la fatalité s'attachait à ces unions entre la Pologne et l'Autriche, déjà son cortège nuptial fut troublé par de violentes querelles qui éclatèrent entre le roi et ses magnats. Elle vécut quelques années assez heureuse avec ce prince, qui lui témoignait de la confiance et de l'affection. Mais tout à coup la mort brisa cette union, et la jeune Constance se trouva seule avec ses petits enfants, en face de grands seigneurs hautains et intraitables. Son

chagrin fut si grand que sa santé s'altéra. Un jour qu'elle assistait à la procession du Vendredi-Saint, à Varsovie, elle se plaignit de la grande chaleur et de la fatigue. L'ignorance des médecins ne



Fig. 338. — Constance, archiduchesse d'Autriche, femme de Sigismond III, roi de Pologne, d'après un portrait du temps.

trouva rien de mieux que de lui faire prendre un bain froid. Elle se coucha ensuite, et, quand ses femmes entrèrent dans sa chambre, le lendemain matin, elles la trouvèrent morte (fig. 338).

Quel est le sort si brillant en apparence ici-bas qu'on puisse envier sans péril ? (fig. 339).

Si nous nous sommes attardés un peu à tant de portraits par-



Fig. 339. — Catherine-Renée, archiduchesse d'Autriche, morte à 19 ans, en 1595, d'après une gravure.

ticuliers, c'est parce que, mieux que nulle description, ils peuvent nous donner une juste idée et de la mode, et des femmes qui la créaient. Bien plus, en ces siècles, où la noblesse brillait de tout l'éclat des richesses et de la puissance, c'était dans son sein que naissaient les inventions nouvelles, les modes hardies. La



Fig. 340. — Sibylle Fugger, médaille frappée en 1594.

bourgeoisie n'eût osé innover dans cette ère privilégiée et exclusive, à moins de constituer elle-même une aristocratie de fait, par la grandeur et l'étendue de sa fortune. A celle-là, toutes les audaces étaient permises. Qui n'a ouï parler des Fugger ? On frappait des médailles en l'honneur de leurs femmes comme pour une princesse du sang.

Sybille d'Ebersteen a fait passer ses traits à la postérité par une médaille frappée à Anvers en son honneur. Elle avait épousé Marc Fugger, seigneur de Kirchberg et Weissenhorn, l'un de ces trois frères Fugger, dont les richesses semblèrent si fabuleuses, que le mot « rycke Fokker » est resté dans le vocabulaire populaire flamand, comme le synonyme d'un comble d'opulence.

C'est Marc Fugger qui, avec ses frères, éleva en 1594, à Anvers, un portique splendide allant de l'hôtel de la monnaie à l'abbaye de Saint-Michel, ce qui faisait une longueur de plus de mille pieds.

Cette construction se fit à l'occasion de l'entrée solennelle dans la ville de l'archiduc Ernest, gouverneur des Pays-Bas. Sibylle parut sans doute à cette solennité dans une toilette digne de la renommée de sa maison. La médaille la représente coiffée d'une crépine à bande de linon, surmontée de la toque espagnole avec des perles pour ornement (fig. 340).

N'oublions pas, dans cette galerie historique, le portrait d'une beauté célèbre et cependant peu connue. Nous voulons parler de Philippine Welser, cette femme d'une perfection physique et morale si achevée qu'elle sut conquérir le cœur d'un grand prince et se l'attacher si passionnément que, pour l'épouser, il se soumit aux disgrâces les plus sensibles et sacrifia les brillantes prérogatives de son rang.

La première fois que l'archiduc Ferdinand d'Autriche vit Philippine, ce fut en entrant à Augsbourg où il arrivait pour assister à la diète impériale. Philippine était à la fenêtre de l'hôtel de son père, parée comme une jeune fille noble et riche, dans tout l'éclat de ses jeunes attraits. Le prince fut si frappé de sa beauté qu'il



Fig. 341.

s'enquit immédiatement de son nom et voulut aussitôt faire sa connaissance.

Comme Philippine était sage autant que belle, elle repoussa toutes les avances du jeune Archiduc, jusqu'à ce qu'elle fut assurée de la parfaite loyauté de ses recherches et, après bien des péripéties occasionnées par la difficulté d'une telle alliance, Ferdinand l'épousa secrètement.

L'empereur, indigné de la mésalliance de son fils et de la résistance opposée à ses ordres de père et de souverain, le bannit ainsi que sa femme de la famille impériale. Philippine ne désespéra pas. Elle parvint, à la faveur d'un déguisement, à approcher l'Empereur et à gagner son affection. La réconciliation s'opéra entre le père et le fils, mais avec les idées dominantes de l'époque, l'empereur ne pouvait même penser à donner à sa belle-fille le rang d'archiduchesse.



Fig. 342. — Allemande d'après Albert Dürer.

Il rendit à Ferdinand les honneurs qui lui appartenaient, reconnut le mariage et donna aux enfants qui en étaient issus la propriété du marquisat de Burgau. Philippine fut enlevée vers l'âge de 45 ans à l'affection de son époux. Si Ferdinand se remaria ensuite, il n'en regretta pas moins sincèrement cette femme intelligente et aimable, qui avait embelli sa vie pendant tant d'années.

Le portrait de Philippine Welser est très caractéristique au point de vue de la mode du temps. Il dut être fait après son mariage vers 1550, alors qu'elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Il fallait du reste une beauté triomphante pour résister à la mode d'alors, à cet engoncement ridicule du cou, qui ôtait toute grâce à la tournure et faisait de la femme un véritable magot (fig. 341). Elle porte le toquet à l'espagnole, avec une plume, sur un petit bonnet garni de dentelles, qui couvre ses cheveux par

derrière. La fraise est petite, mais large. La fourrure de la pelisse est soutenue par une sorte de bourrelet qui entoure, le cou comme pour le rembourrer.

Il faut encore le constater, rien, dans les modes de la dernière moitié du XVI[e] siècle, ne dénote la plus petite idée d'un sentiment artistique, et c'est un des plus curieux contrastes de la nature humaine que celui de cette Renaissance, qui, du même élan, donne



Fig. 343. — Silésienne de la bourgeoisie et petite fille noble.

une impulsion si vigoureuse aux arts et entraîne le costume dans une décadence si complète.

Dans le peuple et dans la bourgeoisie en Allemagne, au commencement du siècle, nous rencontrons beaucoup de coiffures comme celles que nous avons étudiées dans les monuments des Pays-Bas et dont le type principal se retrouve souvent dans les figures d'Albert Dürer et des autres artistes allemands de cette époque. C'est un bonnet à fond élevé avec passe très plate et une large oreillère ronde ou en spirale, ou encore un bonnet sans oreillère à fond élevé et arrondi, recouvert d'un voile léger qui retombe sur le visage et est noué par derrière (fig. 342).

Dans l'Allemagne du Nord, aux couvre-chefs en linge, on pré-

férait les bonnets fourrés, les capuchons bien chauds, les coiffures qui entouraient la tête de tous côtés. On avait des bonnets de laine et de velours. En Silésie, ils étaient ornés d'une large fourrure accompagnant la chaude pelisse à grands collets (fig. 343).

Les jeunes filles portaient, les jours de fête, le diadème d'argent, d'or, orné de pierreries ou gravé. Ce genre de diadème, d'une largeur graduée selon le rang ou la richesse, n'appartient pas à la Silésie seule: les femmes du Danemark aimaient à s'en parer; celles de Russie en portent encore de semblables. A Dantzig, c'était la coiffure populaire (fig. 344). Ils procédaient tous originellement du diadème Celte, dont nous avons parlé au commencement de cette histoire.



Fig. 344.
Femme de Dantzig.

Dans ces mêmes pays, les jeunes filles portaient, lors de leurs noces, les cheveux épars et le diadème national. La Réforme supprima beaucoup d'anciens usages; les couronnes des mariées disparurent avec les cérémonies si touchantes du mariage catholique.

Le même phénomène se produisit en Angleterre. Là aussi la Réforme eut une influence marquée sur le costume. Chaque secte affecta de s'habiller d'une certaine façon. Les puritains s'imposèrent une tenue très austère, à l'exemple des calvinistes. Leurs emmes ne pouvaient porter ni bijoux, ni étoffes de grand prix. Les coiffures de toile leur étaient seules permises avec le petit chapeau de feutre, sans autre ornement qu'une cordelière ou un galon étroit. Ce petit chapeau était de la forme que nous appelons maintenant tyrolienne. Mais quelques-uns se faisaient à larges bords et à fond bas.

La cour se préoccupa peu de suivre les exigences de la Réforme; en fait de costumes, elle prit de la nouvelle religion ce qui lui convenait et laissa le reste aux badauds. Les grands seigneurs suivirent cet exemple et le luxe ne se modifia nullement d'après



Fig. 346. — Lady Eliot,
d'après les portraits d'Holbein, appartenant à S. M. la Reine d'Angleterre.



Fig. 345. — Lady Ratclif,
d'après les portraits d'Holbein, appartenant à S. M. la Reine d'Angleterre

les prêches de la nouvelle Église. Holbein nous a laissé une série très intéressante de coiffures du temps (fig. 345 et 346). Nous y voyons que les simples cornettes de toile et de linon étaient la parure usuelle des grandes dames anglaises. Elles ne dédaignaient pas le petit capuchon français toujours richement brodé et orné d'enseignes et de joyaux. C'est avec cette dernière coiffure que le grand peintre allemand peignit l'infortunée Anne de Clèves, femme de Henri VIII (fig. 347).

Les troubles qui agitèrent l'Angleterre, pendant le règne éphémère de son fils Edouard et le règne non moins troublé de Marie Tudor, avaient relégué la mode au second plan. Les tristesses de l'existence de cette reine, son caractère naturellement sombre, sa laideur dont elle avait trop le sentiment, lui ôtaient tout goût pour les recherches de la toilette et la splendeur de sa cour. Elle laissait ces futilités à sa sœur Elisabeth qui, sans être plus jolie, aimait passionnément à plaire et, sous des dehors légers, cachait un précoce esprit d'intrigues et une ambition sans bornes.

Une médaille frappée en l'honneur de Marie Tudor, alors qu'elle était âgée de quarante ans, en 1555, donne une fâcheuse idée du visage de cette reine et de son goût pour la parure.

Un simple chaperon de toile recouvre ses cheveux. Il est orné seulement d'un galon de perles (fig. 348).

Peu après, celle qu'on avait nommé si iniquement Marie la Sanglante, mourait navrée de chagrin, à la perspective de ce que serait le règne de la femme sans pitié et sans vergogne, qui allait lui succéder.

En même temps qu'elle rétablissait la Réforme, Elisabeth mettait sa cour sur un pied de luxe inouï. Les grands du royaume s'empressèrent de l'imiter pour lui plaire et luttèrent à l'envi de folles dépenses, de magnificences de vêtements.

Pour Elisabeth rien n'était trop beau, trop riche, trop jeune. Les toilettes de cette reine, autant que sa coquetterie ridicule, passèrent en proverbe à la postérité. Ses fards, ses perruques, ses recherches pour se conserver jeune, l'eussent rendue la fable du royaume si on avait osé se rire d'elle.



Fig. 347. — Anne de Clèves

Un de ses portraits (fig. 349) la représente dans un âge moyen; ses cheveux sont arrangés à la mode du temps, très relevés sur des crêpés ou des arceaux et richement semés de pierreries; une fraise ornée de dentelles borde l'échancrure de sa robe magnifique. Sa poitrine est couverte de perles. On dit qu'elle portait une per-



Fig. 348. — Marie Tudor, d'après une médaille frappée en 1555.

ruque blonde encore à soixante-cinq ans. Un Allemand qui visita l'Angleterre à cette époque, rapporte ainsi ses impressions :

« La reine, dit-il, était à ce qu'on m'a dit âgée de soixante-cinq « ans. Elle avait le visage long et blanc, mais plein de rides, de « petits yeux noirs et agréables, le nez un peu aquilin, les lèvres fort « noires (ce qui est vraisemblablement occasionné par le grand « usage que les Anglais font du sucre). Elle avait des pendants « d'oreilles, de belles et grandes pierres fines et des cheveux blonds « mais artificiels. Sur sa tête elle portait une petite couronne d'or.

« Sa gorge était nue, ce qui, chez les Anglais est un signe de « virginité, car les femmes mariées se couvrent la poitrine. Son « cou était garni d'une longue chaîne d'or ornée de pierres pré-



Fig. 349. — Elisabeth, reine d'Angleterre, d'après un portrait du temps.

« cieuses. Elle avait les mains maigres, les doigts assez longs, la « taille médiocre, la démarche majestueuse. Sa conversation était « aisée et agréable. Le jour que je la vis, elle était vêtue d'une « robe de soie blanche dont le bord était garni de pierreries de

« la grosseur d'une fève et par dessus un manteau de soie noire
« avec des raies d'argent, dont une marquise portait la queue
« traînante. En marchant dans ce magnifique attirail, elle parlait
« avec bonté, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, surtout aux ministres
« étrangers, soit en anglais, soit en italien ou en français. »

Les femmes de la haute noblesse rivalisaient d'élégance avec la



Fig. 350. — Jeune fille anglaise.

reine, toutes celles du moins qui faisaient partie de la cour, car les autres appartenaient soit à la religion catholique et étaient ruinées, soit à la bourgeoisie, non moins malheureuse par suite des bouleversements des règnes précédents et de l'agitation de celui d'Elisabeth. De là, contraste choquant entre les splendeurs de la cour et la misère du reste de la nation. Les vêtements des Anglaises sont alors très simples, leurs coiffures en toile affectent toutes les formes que nous avons vues en France et en Alle-

magne et le petit chapeau de feutre vient seul donner un peu de grâce aux jeunes femmes qui aiment à ne pas passer inaperçues. On faisait ces chapeaux en toutes couleurs, le rouge vif était porté de préférence par les femmes de la noblesse (fig. 350).

Le chapeau de feutre n'était pas d'un usage exclusivement anglais. En France, on en portait beaucoup dans les classes populaires. En 1583, on vit un pèlerinage de paysans de la Brie, vêtus de toile blanche, avec mantelets également en toile, et coiffés de chapeaux de feutre gris chamarrés de bandes de toile. Les femmes portaient le capuchon de toile. Ce singulier pèlerinage n'était pas une exception. Il se fit beaucoup de démonstrations pieuses dans ce temps et le costume y tint une place importante. Le vêtement uniforme donne un air beaucoup plus imposant aux masses.

Si la reine Elisabeth se servait de tous les moyens possibles et connus de son temps, pour atténuer les ravages des années, elle ne faisait que suivre en cela l'usage général.

Non seulement les femmes se fardaient, mais en France beaucoup d'hommes avaient cette faiblesse. Le fard dont se servait le roi Henri III avec tant de profusion, était d'un usage universel. L'on en abusait au point de se défigurer le visage. Le goût se faussa à tel point qu'on ne se contenta plus de marquer les veines temporales avec un crayon noir ou bleu, mais on les découpait en taffetas noir et on les collait aux tempes sous prétexte de s'embellir. Pour comble de ridicule on s'appliqua des mouches de la grandeur d'un écu.

Le luxe gagna tout ce qui servait à la toilette. Point de miroirs qui ne fussent enrichis de pierreries, pas de menu mobilier de toilette qui ne fût ou ne prétendît être œuvre d'art et n'atteignît une valeur digne d'être comprise dans la nomenclature de la dot. Les bassins d'argent ou de vermeil, les aiguières, les boîtes à poudre, à mouches, tout sortait des mains d'artistes comme Benvenuto Cellini et ses élèves. Enfin on connaissait déjà le nécessaire, cet objet indispensable à toute élégante. Les comptes

royaux font mention d'un « estuy à peignes de bois d'ébène, garny de trois peignes, ung mirouer, une paire de cizeaulx et une brosse à nettoyer lesdits peignes, le tout taillé à la moresque et remply d'or fin, semé de rubis et de turquoises enchassés dans l'or, au-dessus duquel estuy y a une orloge et au couvercle d'icelle un gros saphir. »

On ne peut mettre plus de luxe dans un simple objet de toilette. Que devenaient les lois somptuaires avec de pareils exemples ?





CHAPITRE VIII

L'HISTOIRE DE LA COURONNE DE ROSES

La première femme et la première fleur. — La couronne de roses dans l'antiquité. — Un repas à Rome. — Des roses coûte que coûte. — Opinion de Tertullien. — La couronne de roses en Gaule. — La rose dans les cours d'amour. — Festins plantureux et couronnes parfumées. — Bains. — Un élégant trouvère. — La redevance de roses. — La dot de roses. — Importance de la culture du rosier. — Chapeaux de roses. — Ce que coûtait l'usage de la couronne de roses sous Charles VI. — Le mariage de François de Lamoignon. — Le roman de Mademoiselle de Tournon. — La couronne de roses à l'église. — La baillée des roses. — Derniers beaux jours. — Les rosières.

ARRÊTONS-nous un instant, au milieu de notre marche rapide, pour parler d'une fleur à laquelle tous les temps ont d'un constant accord décerné le titre de Reine des fleurs. Personne n'a, croyons-nous, jamais songé à faire l'histoire de la rose. Où a-t-elle fleuri pour la première fois ? Dans quel sol béni a-t-elle puisé son incomparable parfum et ses couleurs sans pareilles ? Ces questions sont encore du domaine de l'archéologie, elles exigeraient pour les résoudre, des recherches assurément très ardues. Rendraient-elles la rose plus intéressante ? Il y a lieu d'en douter, la rose n'a pas besoin

de science, on la voit, on la sent, on l'admire et c'est assez. La poésie et l'imagination peuvent se donner belle carrière sur son origine, sur la première femme qui la cueillit, qui s'en para, qui eut l'idée de s'en faire une couronne. Cette première femme est loin de nous. Est-ce Eve elle-même ? Est-ce une de ses filles ? Quoi qu'il en soit, la couronne de roses est presque aussi ancienne que le monde et toujours elle s'est unie à des idées de joie et de fête, toujours elle a été la compagne de la jeunesse et de la beauté.

Nous avons vu que les habitants de l'ancienne Grèce se couronnaient de roses aux cérémonies religieuses et dans les festins. Sont-ils les premiers hommes qui aient imaginé cette fraîche et poétique parure ? Elle était bien digne de la patrie de l'art le plus pur et de la haute poésie. Les Grecs devaient apprécier la couronne de roses plus que les plus riches diadèmes. Elle se mariait si harmonieusement à leur beau ciel, aux colonnes de marbre blanc de leurs temples, aux cheveux soyeux des femmes. On ne voit pas que les Asiatiques et les Egyptiens aient adopté cette parure, on la mentionne pour la première fois dans l'histoire à propos de la Grèce. Il est deux raisons qui ont motivé ce long silence.

La première, c'est qu'en Asie et en Egypte les hommes ne portaient pas la couronne de roses ; quant aux femmes, elles comptaient pour si peu de chose qu'on dédaignait de s'occuper de leurs parures. Nous savons combien les documents touchant le costume de la femme sont rares en Chaldée et en Perse. En Egypte, le genre de coiffure était si lourd, si monumental que la couronne de roses s'y serait trouvée déplacée. Cependant, les Egyptiens aimaient trop les fleurs pour dédaigner complètement la rose, et dans certaines fêtes religieuses les jeunes filles attachées aux temples des dieux portaient cette coiffure parfumée sur leurs longs cheveux épars.

L'autre raison qui empêcha la couronne de roses de fleurir dans l'Egypte et l'Asie est l'absence de poésie de leurs populations. Elles avaient le culte des choses grandes, riches, splendides, mais

elles n'avaient rien de cet esprit délicat qui sait aimer la nature et en apprécier la mystérieuse beauté. Cet esprit-là, la Grèce le posséda dès son origine à un haut degré. La poésie fut la première divinité adorée en Grèce. Quoi d'étonnant que les roses y aient triomphé ? Les fleurs se mêlèrent à tout. Elles eurent leurs symbolisme, leurs significations. Si la rose était la reine des fêtes, d'autres fleurs couronnaient les fronts en deuil, car dans les cérémonies funèbres, femmes mariées et jeunes filles paraient leur tête de fleurs de circonstance. Lorsque la rigueur du climat ne leur permettait plus de se couronner de ces frêles ornements, on les remplaçait par leurs similaires en étoffe ou en plumes. Finalement les orfèvres s'en emparèrent et firent des chefs-d'œuvre en imitant les fleurs.

On aime à se représenter ces belles Grecques dans leurs vêtements flottants, couronnées de roses, s'asseyant au bord de la mer bleue, sous les ombrages des chênes verts, pour écouter les chants de quelque rhapsode ou se promenant dans les portiques de marbre, vers le coucher du soleil. Toute la Grèce antique semble couronnée de roses, c'est une note vibrante et suave au milieu de l'harmonie de tons et de couleurs, qui résonne d'un bout à l'autre de ce brillant coin de la terre (fig. 351).

Mais la Grèce ne garda pas longtemps pour elle seule ses grâces et ses charmes. Rome, l'accapareuse, avait bien vite saisi tout le profit qu'elle pouvait en tirer. Elle n'était pas plus poétique que l'Égypte, cette nouvelle Babylone, mais elle savait apprécier la beauté comme un ornement nécessaire à l'embellissement de sa grandeur.

La couronne de roses vint donc à Rome avec la gaîté spirituelle des Grecs, avec leurs artistes, leurs poètes et leurs savants et aussitôt elle prit un aspect plus matériel. Elle fut surtout réservée pour les repas. C'était un luxe nécessaire à ces descendants amollis des Brutus de sentir sur leurs fronts la fraîcheur parfumée des pétales de roses, pendant qu'ils savouraient dans leurs coupes d'or les vins les plus exquis.

Hommes et femmes se sentaient rajeunir lorsqu'ils avaient la fleur de la jeunesse sur leurs cheveux blanchis, et ce devait être un spectacle curieux que celui de ces vieux sénateurs, de ces vénérables matrones couronnés de roses comme les jeunes filles ou les élégants courtisans de César. Mais le climat de Rome était plus rude que celui de la Grèce, les roses passaient avec l'été. N'importe ! il fallait en avoir. L'art vint au secours de la nature défaillante et les rosiers furent cultivés à l'abri du froid. Comment y réussissait-on, puisque la vitre n'était pas connue et qu'il faut aux rosiers non seulement la chaleur, mais encore et surtout la lumière ? Le fait est cependant qu'on parvenait à obtenir des roses d'hiver en cultivant les rosiers d'une certaine façon. Mais comme on ne pouvait s'en procurer ainsi qu'une quantité insuffisante, les pays les plus chauds étaient mis à contribution pour combler le déficit.

Les frais étaient énormes, mais peu importait aux voluptueux patriciens de la ville Reine, pourvu qu'ils ne fussent privés d'aucune jouissance.

Des plafonds des salles de festins descendait sur les convives une pluie de pétales de roses mêlées d'eaux de senteurs, dalles ou parquets en étaient jonchés, de même que les lits destinés aux convives, et l'esclave chargé de ce soin savait qu'il encourait le fouet, si le pli d'une feuille de rose dérangeait l'un de ses maîtres.

Devenait-il impossible de se procurer des roses fraîches pour les couronnes, des esclaves spéciaux les imitaient avec de la soie parfumée ou avec des plumes très fines et donnaient aux couronnes, produit de leur talent, une valeur artistique inestimable. Les sacrifices et les libations aux dieux se faisaient aussi le front couronné. Le stigmate païen qui s'imprima sur cet usage contraignit les premiers chrétiens à l'abandonner. Toutefois la question de savoir si la couronne de fleurs était un signe de paganisme ne fut pas tranchée. La primitive Église se borna à la déconseiller aux chrétiennes. Tous les jours on rencontrait de misérables femmes couronnées de roses. Les filles de l'Église pouvaient-elles risquer de se laisser confondre avec elles ?

Tertullien, toujours fougueux et extrême, alla plus loin que l'Église. Il anathématisa le port de la couronne de roses. Il le traita de monstruosité contre nature et, pour prouver cette assertion, il dit que chaque chose de la création a été faite pour un ou plusieurs



Fig. 351. — La couronne de roses antique.

de nos sens et que nous ne pouvons en jouir autrement. La nourriture est faite pour le goût, le parfum pour l'odorat. La rose est belle et suave, elle a donc été faite pour la vue et l'odorat. Cueillez-la par bouquets, placez-la où vous pouvez la voir et la sentir, ajoute-t-il, mais pourquoi la mettre sur votre tête, là où vous ne pouvez ni l'admirer, ni jouir de son parfum? vous en usez par conséquent

d'une manière autre que Dieu l'a réglé, donc vous faites une chose monstrueuse, car elle est contre nature.

Nous laissons à Tertullien son opinion, qui semble un peu forcée: nous le trouvons beaucoup plus juste lorsqu'il dit qu'une chrétienne ne peut porter un ornement que Vénus, Bacchus, Priape ou Junon ont porté.

« Si la femme ne doit pas avoir la tête nue à cause des anges, encore moins doit-elle l'avoir couronnée de fleurs, car elle paraît ainsi pour être admirée ou aimée, pour faire parler d'elle et causer du scandale, et ces choses ne peuvent convenir à une disciple du Christ. »

Tertullien décidait ainsi qu'aucun chrétien ne pouvait se couronner de fleurs pendant les repas. Cette solution causa une certaine émotion dans la jeune Église. Obliger les fidèles à refuser de se laisser couronner dans les festins, équivalait à les contraindre à l'aveu public de leur foi. Or, beaucoup de chrétiens l'étaient secrètement à cause des persécutions. C'était donc amener fatalement des perturbations violentes dans beaucoup de familles et ouvrir une large porte à l'intervention des bourreaux. Les chefs de l'Église crurent devoir user de prudence et ménager la faiblesse des néophytes en évitant de se prononcer. Ils laissèrent la chose à la conscience de chacun et recommandèrent seulement avec instance aux fidèles de s'abstenir de toute autre manifestation païenne, telle que les libations, les invocations. Ils invitèrent surtout les femmes à ne paraître que le moins possible à ces banquets, où régnait souvent d'ailleurs une licence contraire à la dignité de la femme, et où l'apostasie était toujours à craindre.

Malgré tout, le port de la couronne de roses se continua chez quelques chrétiens, car nous voyons saint Jérôme le blâmer encore comme un insigne païen et une parure trop frivole pour une matrone chrétienne.

Des Romains il passa avec beaucoup d'autres usages aux Gaulois; mais la rigueur du climat rendit la culture de la rose plus difficile. Les invasions des barbares, qui ravagèrent les campagnes après avoir ruiné les villes, achevèrent la déchéance du rosier.

Comment s'occuper de cultiver des fleurs, quand les bras manquaient pour suffire aux plus élémentaires besoins du peuple affamé? Il fallait aller au plus pressé. Le rosier resta confiné dans quelques rares couvents ou à l'ombre de quelques châteaux. Plus que toute autre fleur, la rose ne fleurit que dans la paix et le calme. On n'en parla plus pendant plusieurs siècles, puis un beau jour elle reparut et chacun la fêta à l'envi.

Elle orna d'abord les têtes des jeunes filles; leurs cheveux flottants étaient admirablement couronnés par cette fleur délicate. Elle seyait à ravir, posée sur leurs grosses nattes ou leurs longues mèches enroulées de rubans : les femmes voulurent aussi s'en parer. Puisqu'elle allait si bien aux jeunes filles, pourquoi ne pourrait-elle pas aussi embellir leurs têtes? Cependant l'usage d'une coiffure plus modeste pour les femmes mariées était si général, qu'elles n'osèrent s'en parer tout à fait comme les jeunes filles. Elles placèrent leurs couronnes sur un voile de moleskine. Tertullien était déjà loin, la question du paganisme n'était plus en jeu, seule la coquetterie entrait en lice. Elle gagna son procès sans doute, car nous voyons au XIII[e] siècle l'usage des couronnes de roses plus fortement établi qu'aucune autre mode et d'un usage tout à fait général. Les chansons, les lais, les dits, parlent à l'envi des couronnes de roses. Le moyen âge aima la rose plus que toute autre fleur. Nous l'avons remarqué, la rose est une fleur de poète. Elle fut aimée de la Grèce, parce que la Grèce était essentiellement poétique. Elle fut chérie au moyen âge, parce que nulle époque de la vie humaine ne fut plus empreint de poésie, de mysticisme et de cette imagination gracieuse qui confondait ensemble le culte de la femme et celui des fleurs. Aussi voit-on, dans les cours d'amour, les femmes couronnées de fleurs, les châteaux se tapisser de roses, celles-ci devenir des gages de tendresse, des emblèmes de fidélité, des insignes d'honneur, voire même des drapeaux de guerre, comme en Angleterre, au temps de la célèbre lutte appelée la Guerre des deux Roses.

Mais ce n'était qu'en passant qu'elle devenait sanglante, cette aimable reine des fleurs. Sa place favorite se trouvait au milieu

des joyeuses réunions poétiques, si en vogue aux XII[e] et XIII[e] siècles.

Le *Lai du trot* nous montre une troupe de belles damoiselles merveilleusement bien parées sortant d'un bois :

Ensi san moleskine étaient
Mais capiaus de roses avaient
En lor chiés mis et d'aiglentier
Por le plus doucement flairier ;
Tôtes étaient en bliaus
Senglès por le tans qui ert chaus.

Les jeunes filles et nobles dames étaient très habiles à tresser les couronnes de roses et de fleurs. Ces gracieuses châtelaines qui réunissaient autour d'elles une élite de jolies femmes, de troubadours et d'aimables chevaliers, tenaient leurs réunions plénières sur les belles pelouses qui entouraient le château. C'était l'été, un beau soleil luisait à travers les grands arbres et allongeait leurs ombres sur le groupe brillant vêtu de soie, d'or, de pierreries, de gazes légères ou de brocart épais. Les troubadours et les trouvères faisaient résonner leurs violes ou leurs cithares. On apportait des corbeilles pleines de fleurs ; femmes et jeunes filles s'occupaient à tresser des couronnes, qui allaient tour à tour parer une des têtes présentes, pendant qu'on discutait les questions les plus captieuses sur le loyal amour, ses droits, ses devoirs et que se dressait un code de chevalerie galante, parfois laissé là pour écouter une nouvelle chanson d'un trouvère ou entendre les récits merveilleux d'aventures ou de haut faits guerriers.

On rentrait au château la nuit venue, pour prendre le repas du soir et l'odeur des roses, se mêlant à celle des vins épicés, rendaient les esprits joyeux, disposés à admirer les tours des jongleurs arrivés nouvellement au château ou à répéter en refrain les chants animés des trouvères.

Ainsi s'égayait de temps à autre la vie trop souvent troublée de la Provence, aux beaux jours des cours d'amour, lorsque la trêve de Dieu laissait reposer les épées des chevaliers, heureux de briller aux yeux des dames d'une façon moins sanglante et

d'entremêler les discussions de la gaie science par le récit de leurs prouesses ou l'étalage de quelque butin glorieux, preuve palpable de leur vaillance et de leur hardiesse dans le combat.

Comme Jean de Vitry, ils répétaient aux pieds de leurs fiancées:

Je n'ay cure de nul esmoy
Je veuil cueillir la rose en may
Et porter chapeaux de fleurettes
De fleurs d'amour et violettes.

Ces dîners féodaux aux larges « beuveries » se donnaient une ou deux fois l'an au moins, par tout seigneur, lorsqu'il n'était pas assez riche pour tenir table ouverte et voulait cependant payer sa part dans ces fêtes, que tout chevalier se croyait obligé de donner à ses pareils.

Le luxe de la table n'était pas encore arrivé, au XII[e] siècle, au point de ceux qu'Olivier de la Marche et ses contemporains nous décrivent. Au commencement du moyen âge, les repas étaient surtout plantureux. Il fallait bien manger et bien boire, pour tenir dignement sa place, et les dames ne rougissaient pas de prouver qu'elles avaient un bon estomac. Le code des devoirs de l'hospitalité, en ces temps naïfs, obligeait d'offrir des bains à tous ses hôtes. Le luxe consistait à avoir beaucoup d'étuves et de l'eau parfumée.

Assurément, nos dames du XIX[e] siècle seraient très ennuyées de devoir défaire les mille et une pièces qui composent leur toilette pour se plonger dans l'eau. Et que deviendraient les frisures du front et de la nuque ? Et la poudre de riz ? Et tous les artifices inventés par le désir de paraître ? Nos aïeules n'avaient pas tant de précautions à prendre. Elles retroussaient leurs longues tresses, ôtaient leur bliaut de samit ou leur surcot de damas fourré, où ne pendaient ni dentelles, ni plissés, ni rubans, ni froufrous. Après le bain, elles remettaient en ordre tresses et torsades, et se rendaient sans plus de cérémonie à la salle de réception. Là un héraut leur présentait une couronne de roses à mettre sur leur front.

Cet usage des bains avant le repas, qui paraît si extraordinaire à nos mœurs actuelles, s'explique cependant tout naturellement. Il fallait souvent franchir de longues distances par des routes difficiles pour atteindre le château où se donnait la fête. On y arrivait couvert de poussière et de boue, parfois incommodé par la chaleur et la fatigue.

Rien n'était mieux apprécié alors qu'un bain, véritable bienfait accepté alors avec reconnaissance. Le sang rafraîchi, la fatigue dissipée, dames et chevaliers se retrouvaient dans la salle du festin jonchée de fleurs et d'herbes odoriférantes. Sur la nappe, autour des coupes, partout des roses. Les plus belles tentures, dues ordinairement à l'aiguille habile de la châtelaine, décoraient les murs. Les dressoirs offraient à l'admiration des convives tout ce que le noble amphytrion possédait d'argenterie, de hanaps, cruches et drageoirs, en métal, en verre ou en grès.

Ces raffinements du luxe égalaient bien les nôtres.

Lancelot du Lac, ce vaillant guerrier et aimable poète, n'exigeait-il pas que tous les matins, hiver comme été, son page lui présentât une couronne de roses fraîches ? Il se serait cru le plus malheureux des hommes sans ce couvre-chef parfumé et avait la conviction de faire une rigoureuse pénitence, en s'abstenant de porter la couronne de roses les jours de jeûne et pendant le carême.

Qui se contenterait aujourd'hui, pour fermage, d'une redevance en roses ? Rien n'était cependant plus fréquent au moyen âge. Dans les comptes de Raoul de la Porte, receveur de la seigneurie de Parthenay, en 1525, il est dit que les teneurs de la maison de la Bourvelie doivent un chapeau de boutons de roses à trois rangs, à certain jour de l'année, et nous pourrions multiplier ces exemples.

Que dire de cette coutume, encore observée en 1250, par laquelle le droit de primogéniture ne laissait aux filles qu'une couronne de roses pour dot ? Croyait-on que leur beauté rehaussée de fleurs vermeilles suffisait pour leur faire trouver un mari, en ces temps désintéressés ? (fig. 352).



Fig. 352. — D'après une statuette de 1227.

On ne s'étonnera pas que la culture du rosier devint importante et fit de grands progrès. On consacra des terres entières à cette industrie et l'art de forcer les roses fut poussé très loin dès le XIIe siècle. Il se forma alors une corporation de faiseurs de couronnes, qui fut dotée de statuts et de règlements, comme les autres corps de métier, et devint riche et puissante.

Le repos du dimanche y était sévèrement prescrit et ceux qui, comme Lancelot du Lac, ne pouvaient se passer d'une fraîche couronne, n'avaient qu'à trouver le moyen de conserver celle du samedi pendant quarante-huit heures.

« Nul chapelier de fleurs, est-il dit dans les statuts de la cor-
« poration de l'an 1260, ne doit cueillir ou faire cueillir au jour
« du dimanche en ses courtils, nulles herbes, nulles fleurs à cha-
« peaux faire. »

La corporation possédait donc en propre des terrains spacieux qu'elle faisait cultiver ou cultivait elle-même et qui servaient à fournir les fleurs nécessaires aux fabricants de couronnes ou chapeaux, comme on les appelait alors.

Un voyageur de 1407, Guillebert de Metz, raconte dans ses mémoires qu'autour du Châtelet, à Paris, le commerce était très actif. On y vendait du sel, des fruits, des herbes de toutes espèces, mais surtout on y fabriquait une grande quantité de « chappeaux de diverses fleurs et verdures. »

« Longue et grande chose serait de raconter les biens que on
« y véait, continue notre voyageur, mesmement qu'en si peu de
« chose comme estoit l'imposicion des chappeaux de roses et du
« cresson valait au roy dix mille francs l'an. »

Comme on le voit, ce n'était pas une médiocre industrie que la fabrication de ces couronnes, et il fallait que la consommation en fût énorme. Elle l'était en réalité, car les lois du savoir vivre aristocratique exigeaient que non seulement les convives d'un repas fussent décorés par leur hôte d'une couronne parfumée, mais encore que les principaux serviteurs fussent parés de fleurs pour faire le service du festin. Le connétable de France ne

pouvait servir le roi à table sans avoir sur la tête une couronne de roses.

Jugez par ce mandement royal de 1453 ce que coûtait un tel luxe :

« Vicomte de Rouen, y est-il dit, baillez et délivrez à Guillaume « le Gontier, chapelier, la somme de quatre cents livres dix sols, « pour le nombre et quantité de 60 chappeaux de roses vermeilles « et les trousseaux à moi baillez et livrez durant la saison des « Roys. — Ce 31 juyllet. »

Revenons un instant encore aux comptes de la Maison de Bourgogne, pour nous donner une idée de l'importance qui s'attachait à cet usage gracieux. Nous sommes en 1385. Marguerite de Flandre est à Conflans avec toute sa maison, assez nombreuse alors, puisque les comptes de la cuisine notent deux bœufs entiers pour un jour. Cependant, elle n'a pas d'hôte extraordinaire, mais c'est un jour de fête pour l'Eglise, c'est la Pentecôte. La duchesse et ses dames assistèrent-elles aux offices avec des couronnes de roses, ou bien est-ce seulement au dîner qu'elles s'en parèrent ? Le libellé des comptes autorise la première hypothèse, sans l'imposer.

« Pour 6 chapeaux de roses pour Madame, pièce 5 s., valant « xxx s. » disent les escroes, qui ajoutent immédiatement après :

« Pour oublée pour roses blanches et pour estoupes pour jetter « parmi la chapelle à l'heure de la grand'messe, viij s. »

Nous retrouvons ici l'ancien et naïf usage de la primitive Eglise de jeter du haut des voûtes dans le sanctuaire des étoupes enflammées et des roses, le jour de la Pentecôte.

Le 30 mai, la duchesse est à Corbeil. La Maison de Bourgogne y tient table ouverte, les hôtes s'y pressent nombreux et brillants. Les « escroes » mentionnent vingt grands chapeaux de roses et dix-huit autres plus petits. On logea ce soir-là beaucoup de monde au château, car il fallut prendre trois hommes d'aide pour porter du foin dans les chambres, tapis le plus luxueux que pût alors offrir un prince du sang à ses hôtes.

Le lendemain, chasse au faucon. Les chasseurs étaient nombreux et ils collationnèrent au bois. Sans doute, le repas du soir fut très simple, car Madame la duchesse ne commanda que quatre couronnes de roses.

Mais le 1er juin, de nouveau grande réunion : c'est le roi lui-même qui est venu visiter son oncle.

On tue trois bœufs, on va quérir partout des fraises et des cerises, on allume du feu dans toutes les chambres pour en chasser l'humidité. Il faut monter trente lits. Cependant, les comptes ne mentionnent que seize couronnes. Sans doute les hôtes princiers seuls en sont parés ; mais comme le roi retourne le soir même à Paris, on a soigneusement garni son *batel* de foin frais pour qu'il puisse dormir, si bon lui semble, durant le trajet, et deux grands paniers de roses odorantes ont été déposés de chaque côté de l'esquif.

Le 3 juin, quatre grandes couronnes pour la duchesse.

Le 4, la chaleur augmente sans doute, Marguerite de Flandre se fait installer des bains et commande huit chapeaux de roses.

Ce sont encore huit chapeaux qui sont notés le 6, et ce jour-là, au milieu des nombreux articles de dépense inscrits au registre, nous rencontrons une mention révélatrice de la charité de la pieuse duchesse.

« A une povre damoiselle que Madame a fait donner pour Dieu, 16 sols. »

Le 11 juin, nouvelle visite du roi et de toute sa cour. C'est grande bombance. On tue cinq bœufs, septante-quatre moutons, un porc seulement, dix-huit veaux et cinq cent dix poulailles ; il faut cent douzaines de bons pains de bouche et deux cent soixante communs, vingt-cinq muids de vin de Saint-Pourçain et de Bar-sur-Aube.

Vite des chapeaux de roses pour toute cette noble compagnie ; il en faut huit douzaines.

Ordre d'ôter le foin des salles et de le remplaçer par des jonchées d'herbes odoriférantes et de fleurs de toute espèce. On ne

les ménagera pas. Toutes les chambres à coucher en seront également pourvues. En outre les lits du Roy et de Monseigneur de Valois seront parsemés de roses. On ne craignait pas les asphyxies en ces temps-là !

Ainsi se poursuivent les « escroes » que nous ne pourrions examiner jour par jour sans craindre de fatiguer le lecteur. Ce que nous en citons donnera une idée suffisante de la place importante tenue par les fleurs dans les mœurs du moyen âge et de la faveur dont elles jouissaient.

En septembre, on garnissait encore les chambres de fleurs; mais bientôt après vient le froid qui laisse le foin seul maître du sol. Comme on ne peut se passer de parfums, on supplée à l'odeur fraîche des fleurs par des pastilles ou des bâtons odorants, ou des grains d'encens brûlés dans les salles.

Il ne faut pas croire que la maison de Bourgogne fît autre chose que se conformer à l'usage général et que la France fût la seule contrée où l'on se couronnait de roses; loin de là. En Italie, la couronne de roses était dans le domaine usuel de toutes les têtes.

Elle trouva l'accueil le plus empressé en Allemagne et en Angleterre, partout enfin où le climat permettait la culture des roses. Bref, il n'y a nulle témérité à affirmer que jamais mode ne fut plus universelle, plus durable et plus populaire que celle de la couronne de roses.

Cependant tout le monde ne pouvait se donner le luxe de la couronne fraîche chaque jour de l'année comme notre petit-maître Lancelot.

Si Marguerite de Flandre aimait les couronnes de fleurs, elle savait s'en passer quand la saison les rendait hors de prix. Ses comptes ne font plus mention de couronnes, ni de fleurs, à dater de la fin de septembre jusqu'en mai. Il est probable qu'elle se rangeait encore, sur ce point, à l'usage général. Isabeau de Bavière ne paraît pas avoir goûté grandement cette parure, trop poétique pour sa nature matérielle. Elle préférait aux roses les

hauts hennins et les bourriaux énormes. Ces aimables fleurs avaient cependant joué vis-à-vis d'elle un rôle remarquable de gracieuse bienvenue, lors de son entrée à Paris dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Sur le Pont au Change, un homme habillé en ange descendit sur une corde du haut des Tours de Notre-Dame et vint déposer une couronne de roses sur la tête de la jeune reine au moment où elle passait. Le peuple applaudit bruyamment à cette habile jonglerie, qu'il regarda comme un heureux présage. Le peuple se trompe souvent, hélas !

Dans beaucoup de contrées, la couronne de roses ceignait la tête des mariées. En 1510, la ville de Douzy, en Nivernais, était en fête. Les deux châteaux qui s'élevaient dans la petite ville regorgeaient d'hôtes brillants. Dans l'un, le château seigneurial de Douzy, venait d'arriver avec une suite nombreuse la suzeraine du pays, Françoise d'Albret, comtesse de Nevers et duchesse douairière du Brabant. Elle avait fait un long voyage pour assister aux noces de son contrôleur, François de Lamoignon, avec Marie du Coing, jeune et charmante personne qu'elle avait elle-même richement dotée.

La famille de Lamoignon habitait le second château de Douzy. Elle possédait en fief une partie de la ville et, en outre, elle avait le gouvernement du Douzyon, pour les comtes de Nevers.

Les noces ne pouvaient manquer d'être magnifiques; aussi la chronique, à laquelle nous empruntons ce récit, s'étend-elle avec complaisance sur les splendeurs de la vieille église, tendue de tapisseries précieuses et resplendissante de lumières, sur les festins dignes des noces de Gamache, les bals, les illuminations qui précédèrent ou suivirent la cérémonie nuptiale. Nous n'en prendrons que ce qui a rapport à notre sujet.

La mariée, que conduisait son oncle, Charles de Lamoignon, était vêtue d'une robe de toile d'argent, enrichie de perles et de pierreries, et portait une couronne de roses blanches maintenue dans ses cheveux par des orfrois d'or et des tressoirs.

François de Lamoignon, en pourpoint tailladé de satin blanc et

haut de chausses de velours cramoisi, donna la main à la Duchesse, laquelle portait une robe de velours noir et un voile de veuve. De ce mariage, si pompeusement célébré, descendit le courageux défenseur de Louis XVI. Les liens qui unissaient les Lamoignon à leurs souverains dataient de loin, comme on voit.

La couronne de fleurs faisait partie intégrante de toute fête publique. On aimait à voir des troupes de jeunes filles, la tête fleurie, passer dans les cortèges et les processions. Elles formaient des groupes symboliques et les allégories étaient souvent très heureusement interprétées.

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, devait venir en sa bonne ville de Namur, l'an 1507, après une victoire remportée sur les Français à Saint-Hubert, en Ardennes. Le magistrat et la bourgeoisie résolurent de lui faire une entrée brillante en l'honneur de cette victoire. Un cortège pittoresque s'organisa, dans lequel figurait un essaim de jeunes filles déguisées en bergères et couronnées de fleurs. Elles chantèrent en chœur ces couplets que Jehan Le Maire des Belges avait composés exprès pour la circonstance:

Filles d'honneur, gentilles bergerettes
Si vous avez par souspirs langoureux
Plainct et plouré les fortunes durettes
Dont guerre et mort, contraire aux amourettes,
Ont l'an passé rendu maint malheureux,
Reprenez joye en vos cœurs amoureux
Favorisans à vos loyaux amis
Qui sont en gloire et grant triumphe mis.
Faicte chapeaux, dansez au viroly
Solemnisez ceste feste présente
Soit tout malheur mis en parfaict oubly
Et ce jour soit de liesse ennobly !
Ainsi le veult celle qui nous régente :
C'est la Princesse illustre, chère et gente
La Marguerite, inclite pastourelle,
Assemblez-vous et chantez autour d'elle.

Peu après se passait une autre scène d'un genre bien différent dans cette même ville de Namur. Elle est racontée par Mar-

guerite de Valois dans ses Mémoires et nous la plaçons ici, parce qu'elle montre la couronne de roses sous un jour nouveau : celui de couronne de deuil.

Une dame d'honneur de la reine de Navarre, Madame de Tournon, avait deux filles ; l'aînée mariée à M. de Balançon, l'autre encore libre. Douée d'un cœur très aimant, d'un caractère doux et impressionnable, la jeune Tournon ne tarda pas à se laisser prendre aux discours tendres du marquis Marc de Varambon, jeune frère de M. de Balançon, destiné par sa famille à l'Église, mais qui, ne se sentant aucune vocation pour cet état, eût préféré de beaucoup épouser Mlle de Tournon, dont les charmes l'avaient vivement touché. Madame de Tournon se montra disposée à donner son consentement. Elle adorait sa fille. Malheureusement, elle avait un caractère rude et sévère qui la rendait souvent difficile à vivre. Quand elle apprit que la famille du marquis de Varambon s'opposait à ce que le jeune Marc se mariât, elle entra dans une violente colère et fit retomber toute sa mauvaise humeur sur sa pauvre enfant.

Chaque jour elle lui reprochait sa coquetterie et lui faisait de telles scènes que la jeune fille passait sa vie à pleurer et sur son malheureux amour et sur sa triste existence. Aussi fut-elle bien heureuse quand elle apprit que Marguerite de Valois projetait d'aller prendre les eaux de Spa. C'était d'abord une distraction forcée, qui peut-être lui épargnerait quelques scènes maternelles, mais surtout elle espérait secrètement que le hasard, serviable aux amoureux, lui permettrait de revoir Marc de Varambon qu'elle savait être à l'armée de Flandre, où il avait mieux aimé se rendre que d'entrer dans les ordres.

Elle ne fut pas trompée dans son attente ; le marquis de Varambon se trouvait précisément à Namur avec son troisième frère, beaucoup moins bien que lui au physique, mais tout aussi inflammable.

Hélas ! que s'était-il passé dans le cœur de Marc ? S'était-il rencontré quelque langue venimeuse pour verser dans son esprit des soupçons sur la jeune Tournon ? Avait-il été froissé de ce

qu'elle n'avait rien fait pour tenter de le revoir plus tôt ou pour l'assurer de sa fidélité? On ne sait, mais quand la reine de Navarre et sa suite arrivèrent à Namur, le marquis de Varambon fit semblant de ne pas reconnaître Mademoiselle de Tournon. Son jeune frère, au contraire, ému par la grâce sympathique de cette aimable personne, en devint tout de bon amoureux et ne dissimula pas sa passion. Marc n'en fut que plus froid et plus dédaigneux. Le jour du départ de Marguerite de Valois arrivé, les deux frères vinrent dire adieu à la princesse et aux dames, sur la barque qui devait mener celles-ci à Liége.

Quand mademoiselle de Tournon vit que le marquis était sorti du bateau sans lui dire un mot, sans même lui jeter un regard au moment du départ, elle ne put davantage contenir l'immense douleur, qui lui étreignait le cœur depuis si longtemps et elle tomba en poussant un cri aigu. On la releva, on s'empressa autour d'elle, mais la douleur avait été trop forte pour cette nature délicate, le ressort de la vie était brisé. Dix jours après, elle mourait à Spa dans les bras de sa mère éplorée et de Marguerite de Valois, dont elle avait su gagner toute l'affection.

Cependant le marquis de Varambon regretta sa dureté. Peut-être fut-il éclairé par son frère lui-même sur les sentiments que lui portait Mademoiselle de Tournon; aussitôt le bateau parti, le voilà plein de regrets de n'avoir pas répondu à un amour si tendre et si généreux; mais avec sa fatuité de bel homme, il ne doute pas un seul instant que sa conduite ne lui soit de suite pardonnée. Il veut aller demander Mademoiselle de Tournon à sa mère. Certes, elle sera trop heureuse de le voir à ses pieds contrit et repentant: il la connaît, elle est trop bonne pour lui garder rancune. Il court auprès de Don Juan, gouverneur de Namur, son chef, et obtient facilement une mission pour la reine de Navarre. Bientôt il arrive à Spa. Toute la ville semble en mouvement, il voit la foule converger vers l'église, non point cette foule joyeuse des fêtes, mais une population parlant à mi-voix, des visages voilés de tristesse. Étonné, il suit, puis s'arrête, empêché d'aller plus

loin par un cortège funèbre, qui s'avance lentement accompagné de chants de deuil. Ce doit être quelque mort d'importance, car le cortège est pompeux. Il voit le corps approcher et reconnaît avec stupeur qu'il est porté par des seigneurs de la suite de la reine de Navarre. Du haut de son cheval, il aperçoit un drap blanc couvert de couronnes de roses blanches. Une angoisse horrible l'étreint tout à coup. — « De qui est ce convoi, demande-t-il à une femme qui est près de lui. » — « Eh! répond-elle, vous venez donc de loin que vous ne savez pas que c'est une dame de la reine de Navarre qu'on porte en terre et qui s'appelle Mademoiselle de Tournon. »

A ce nom, le marquis de Varambon chancelle, il s'affaisse sur son cheval et on doit l'emporter dans l'hôtellerie la plus proche. Il y reste longtemps inanimé et ne revient à lui qu'après les soins les plus assidus.

Ainsi finit l'histoire de Marguerite de Valois. Il serait plus romanesque de laisser croire que la douleur du marquis de Varambon fut éternelle. Il n'en est malheureusement rien. Les beaux yeux d'une princesse lui firent oublier la pauvre enfant dont il avait causé la mort. Dorothée de Lorraine, veuve du duc Eric de Brunswick, se laissa prendre par ce mangeur de cœurs et l'épousa, malgré toute la résistance de sa famille.

Les couronnes de roses n'étaient donc pas exclusivement réservées à des usages profanes. Bien plus, elles eurent le suprême honneur de servir à embellir le cortège de la divine Eucharistie. Dans certaines contrées, le pied de l'ostensoir se perdait dans une couronne de roses. Aux processions solennelles, tout le clergé qui entourait le *corpus Domini* était couronné de fleurs. Cet usage a été pratiqué en France depuis le moyen âge et il était encore en vigueur au commencement du XVIIe siècle.

Sous le nom de « baillée de roses » exista longtemps une autre gracieuse coutume qui disparut aussi dans les premières années du XVIIe siècle. Chaque année, au mois de mai, les Pairs de France étaient tenus, à tour de rôle, de faire une distribution de roses

au Parlement de Paris. Cette coutume paraît s'être établie au début du XIII[e] siècle. On en fait remonter l'origine à Blanche de Castille, qui l'aurait, disent quelques chroniqueurs sujets à caution, institué dans un but tout romanesque auquel le comte de Champagne n'était pas étranger. Ce racontar paraît être dénué de toute vraisemblance. Les mœurs du temps seules donnent à la fondation de la reine Blanche un motif très plausible.

Le premier jour du mois de Mai, où s'ouvrait l'audience de la Grand'Chambre, le Pair de France désigné pour la baillée des roses, commençait par faire joncher de roses et d'herbes odoriférantes toutes les salles du Parlement, avant l'entrée de la cour. Aussitôt que tous les membres du Parlement, conseillers, greffiers, voire les huissiers, étaient rassemblés, le Pair de France les conduisait dans une salle où se trouvait servi un splendide déjeuner, après lequel chaque Chambre se rendait dans la salle à elle réservée. Le bailleur de roses entrait alors dans chaque Chambre, précédé de laquais portant dans de grands bassins d'argent des couronnes et des bouquets de roses et d'œillets, dont quelques-uns étaient de soie. Les couronnes étaient rehaussées de ses armoiries. Il offrait à chaque membre de la Cour une couronne et un bouquet, après quoi il était reçu en audience solennelle à la Grand'-Chambre. Ensuite on disait la messe ; les hautbois jouaient jusqu'à l'ouverture de l'audience ordinaire, puis, quand la cour se retirait, ils allaient donner des sérénades aux présidents pendant leur dîner.

Toute personne appartenant au Parlement avait droit à son bouquet et à sa couronne, greffiers, huissiers, jusqu'aux plus petits personnages. Les princes du sang étaient aussi bien tenus à cet hommage que les autres Pairs. Le roi seul en était exempt. On vit des rois de Navarre s'en acquitter comme les fils de France. Le duc d'Alençon, fils de Henri II, fut toujours exact à le rendre. Bien plus, il s'éleva des contestations entre les Pairs les plus qualifiés pour savoir lequel avait le droit de bailler les roses le premier. Le Parlement tranchait la question.

On comprend que cette distribution de fleurs devait être assez importante pour justifier la nomination d'un jardinier attitré *ad hoc* au Parlement, pour la culture des rosiers en nombre suffisant. Il s'appelait le « Rosier de la Cour » et avait le monopole de la vente des roses nécessaires pour le tribut annuel dû au Parlement.

Le Parlement de Paris n'était pas le seul à jouir de cette prérogative ; celui de Toulouse eut aussi sa baillée de roses. La Cour des Comptes d'Orléans en avait aussi une ; mais dans d'autres conditions, car nous voyons, d'après un document de 1398, qu'elle durait plusieurs jours :

« C'est la livrée de chapeaux de roses pour la Chambre des « Comptes, Monseigneur le duc d'Orléan, pour cette présente « année, faicte c'est assavoir par Margot la Beauté. »

« Premièrement à Monsieur le Chancelier, le jour de la Trinité, « trois chapeaux et un bouquet.

« A maistre Hugues de Genugant, trois chapeaux et un « bouquet.

« A Maistre Jehan Munier, un chapel et un bouquet.

« A maistre Loys de Cepoy, deux chapeaux et un bouquet.

« A maistre Guillaume Fisain, deux chapeaux et un bouquet.

« Item, le lendemain à Monsieur le Chancelier, deux chapeaux « et un bouquet » etc.

La liste se continue ainsi, donnant un chapel à l'un et trois à l'autre et finit ainsi :

« Et est assavoir (du) dit jour jusques au XIIJ jour de juillet « en suivant inclus, la dite Margot a toujours continuellement et « semblablement livré chapeaux et bouquets et pour ces XXXVIIJ « jours, à IX s. par jour valent XXJ l. VIJ s. VI d. parisis. »

Une quittance qui suit ce rôle mentionne que le seigneur duc d'Orléans a fait acheter à Jacquette de la Moie, bouquetière, pour la somme de 34 sols tournois, un sac de roses vermeilles.

Le Parlement de Toulouse avait le droit d'exiger une baillée de roses du duc d'Uzès, des comtes de Foix, d'Armagnac, de

Bigorre, de Lauragais, de Rouergue et de tous les autres seigneurs des grandes terres du Languedoc, ainsi que des archevêques d'Auch, de Narbonne et de Toulouse.

La gloire de la couronne de roses ne survécut pas au XVIe siècle. A dater du XVIIe, elle disparaît et s'effondre dans l'oubli.

Les fleurs tombèrent en défaveur avec les guerres de religion et les troubles de la Ligue, auxquels succédèrent des règnes peu faits pour entretenir le culte de la rose. Louis XIV rêva de grandes choses, mais s'il aimait les fleurs, c'était uniquement pour leur assigner un rôle secondaire dans les parcs que Le Nôtre dessinait pour lui, en les utilisant comme de simples pièces de mosaïque dans les parterres. Louis XV et ses contemporains ne comprenaient que la rose peinte sur les trumeaux, ou pomponnée dans les flots des vastes jupes.

Une gracieuse reine, Marie-Antoinette, éprouva la velléité de ressusciter la couronne de roses. A Trianon, elle la plaçait sur ses cheveux poudrés, mais ce n'était chez elle qu'un caprice éphémère. La couronne de roses avait décidément vécu.

Elle a laissé derrière elle un souvenir, coutume antique bien dégénérée, mais encore subsistante malgré les railleries dont notre siècle sceptique ne cesse de l'accabler. Nous voulons parler des Rosières, dont l'institution remonte au grand apôtre des Gaules, saint Médard. Elle s'est perpétuée jusqu'ici dans certaines communes des environs de Paris, où, chaque année, se décerne à la jeune fille la plus vertueuse une couronne de roses, accompagnée d'une petite somme qui lui constitue une dot. Cette cérémonie était très touchante et avait sa raison d'être lorsque l'Église la dirigeait selon l'idée de son premier fondateur. Il semble tout naturel que ce soit la main du pasteur, chargé de veiller au bien moral du troupeau, qui couronne celle de ses ouailles qu'il a le mieux formée à la vertu. La vraie vertu se vit souvent supplantée par une vertu à la Jean-Jacques et le clergé cessa de s'en mêler. Maintenant les rosières sont couronnées par le maire du village, qui ignore la plupart du temps l'origine et le vrai but de cette cérémonie. Par

là elles sont tombées dans le ridicule et servent de mine inépuisable aux lourdes plaisanteries des loustics de cafés.

Envoyons donc un dernier et mélancolique salut à cette couronne parfumée, tant aimée des femmes d'autrefois, et regrettons-la comme on regrette les belles choses perdues ; mais ne désirons plus les voir revivre, notre siècle ne les comprendrait plus. Le gaz les flétrirait dans les théâtres et la morne uniformité de nos rues tirées au cordeau n'est pas digne d'elle. A peine nos jeunes filles oseraient-elles en ceindre leurs fronts, un jour d'été, dans le fond d'un grand parc. Laissons la couronne de roses pour les tombes : c'est là qu'elle trouvera un refuge, et encore qui peut dire qu'il lui sera assuré longtemps ?.....





CHAPITRE IX

ENTRE DEUX RÉGENCES.

La Ligue et le luxe. — Les costumes de la belle Gabrielle. — Fraises et collets. — L'inventaire d'une jolie femme. — Marie de Médicis. — Son sacre. — Extension de la coiffure en cheveux. — Recettes de fards. — Les masques. — Uniformité de la mode dans les hautes classes de tous pays. — Dentelles et coiffes flamandes. — Albert et Isabelle. — Les fêtes aux Pays-Bas. — Les impératrices d'Allemagne. — Modes luthériennes. — Arrivée en France d'Anne d'Autriche. — La duchesse de Montbazon. — Madame de Motteville. — Marie de Nevers. — Premiers coiffeurs. — Champagne et Tallemant des Réaux. — Une cousine de l'abbé Arnaud d'Andilly. — Mercières. — Les chapeaux frondeurs. — La grande Mademoiselle. — Veuves et coiffes. — Modes flamandes. — Les ordonnances du Prince Charles. — Les bonnets de Mademoiselle. — Louis XIV. — Madame de Sévigné. — La coiffure hurluberlu. — La Fontange. — Attendez-moi sous l'orme. — Le luxes et ses détracteurs. — A Bade. — Toujours plus haut. — Les perruques espagnoles. — Picardes et Béarnaises. — Une sultane.

CONVAINCUE de sa mission religieuse et moralisatrice, la Ligue avait mené une campagne formidable contre le luxe. Elle voulait, par ses rigueurs, réagir contre les prodigalités de la cour d'abord, puis contre les excès de recherches où tombaient les derniers Valois. Ne fallait-il pas protester avec énergie contre ce roi efféminé, qui coiffait de ses propres mains la reine, sa femme, et se faisait ensuite coiffer comme elle, qui plissait lui-même ses fraises à larges godrons et ne rougissait pas de se maquiller comme une vieille coquette? Il importait en outre de prouver aux huguenots que les catholiques savaient aussi bien

qu'eux se plier à la simplicité. Mais ces intentions excellentes, mises en pratique avec une sorte de furie, compagne trop fréquente des grandes émotions populaires, revêtirent un caractère de violence passionnée. Il se produisit dans Paris une perturbation générale des esprits, qui atteignit son plus haut degré, lors du second siège de la capitale. La populace, à la fois affamée et surexcitée, se porta aux excès les plus répréhensibles et parfois aussi les plus extravagants. De gré ou de force, les belles ligueuses durent abandonner les toilettes voyantes, les parures à éclat. Une fraise bordée d'une trop haute dentelle, un rabat trop long étaient aussitôt mis en pièces par les femmes du peuple. Les modes rappelant celles de la cour eurent le même sort. Toute femme fardée fut pourchassée de huées. On vit une pauvre femme parcourir les rues en criant qu'elle était envoyée de Dieu pour ordonner à Madame de Montpensier de ne plus se peindre. Toutefois il est à observer que les grandes dames, qui portaient les noms des chefs de la Ligue, eurent le privilège d'échapper à ces manifestations du courroux populaire.

Cette même duchesse de Montpensier, comme Madame de Mayenne et la plupart des autres, ne semble guère avoir cessé de se faire voir dans de magnifiques atours. Madame de Sainte-Beuve, que ses ennemis appelaient par ironie la Sainte Veuve, entra un jour à l'église au bras du chevalier d'Aumale, avec une collerette en point coupé, qui excita l'indignation du prédicateur. Elle ne fit qu'en rire et personne n'osa protester à cause de sa qualité de zélée ligueuse. En dehors de ce groupe restreint, la plupart des femmes de la Ligue, nobles ou bourgeoises, portaient le bonnet à arcelets avec pointe sur le front, en drap ou en velours, et doublé d'une simple petite coiffe de mousseline ou de toile unie, les cheveux sans frisure, relevés à racine droite ou aplatis en bandeaux. C'était le complément du costume de drap noir ou brun de forme droite, sur lequel on osait à peine poser un étroit galon d'or ou d'argent (fig. 353).

Henri IV entra à Paris, vainqueur de ses sujets rebelles, mais

repentants et heureux de voir enfin cesser les maux qui les accablaient. Il y amena avec lui la tranquillité et la paix, mais aussi, hélas! les faiblesses royales; derrière son panache blanc flottait le voile léger de Gabrielle d'Estrées.

Au milieu de l'allégresse générale, ce fut une vraie douleur pour



Fig. 353. — Grandes dames sous la Ligue.

le peuple de voir s'avancer, dans le cortège triomphal, une femme qui n'était pas la reine. Il fallait de l'audace à Gabrielle d'Estrées pour prendre une telle place; cependant personne n'osait dire tout haut sa pensée. On admirait en silence cette beauté altière, si bien rehaussée par une magnifique toilette de satin noir toute

houppée de blanc et dont la tête était chargée de pierreries. Avec elle rentraient dans la capitale de la France le luxe et ses tristes suites. La duchesse de Beaufort aimait la toilette et ses parures sans cesse renouvelées excitaient l'admiration des unes et l'émulation des autres, soit qu'elle courût le cerf en vêtement masculin de velours vert, coiffée d'une toque espagnole de même couleur, soit



Fig. 354. — Jeune femme, d'après un portrait du temps.

qu'elle parût au baptême du fils de Henry II de Montmorency, dans une splendide robe de brocart vert, coiffée de douze épingles de diamants et si bien accoutrée que le roi lui en faisait compliment dans l'église même (fig. 354).

Le bon goût dans l'art de se vêtir ne semblait pas devoir reparaître de sitôt.

Tout était droit, lourd, raide ; on aurait dit en vérité que les

femmes se fussent vouées, par manière de pénitence, aux modes les plus difficiles et les plus désagréables à porter. Le corps passait à l'état de boudin sanglé et sans forme, les jupes d'étoffes épaisses étaient ballonnées par des vertugadins qui haussaient les hanches au-dessus de la taille. Le cou se trouvait emprisonné par des fraises immenses et la tête se bordait de fils de fer pour y maintenir les cheveux relevés, formant d'énormes bouffes au dessus et de chaque côté du visage (fig. 355 et 356). Sur ces bouffes se plaçait, soit la petite toque, dite espagnole réduite à des proportions microscopiques, soit un diadème et des bijoux aussi lourds que larges, soit



Fig. 355. — Coiffure de 1599.



Fig. 356. — Coiffure de 1600.

encore un petit chaperon en pointe sur le front, plus ou moins richement décoré et auquel s'attachait la mante, vêtement ou mieux ornement bizarre, cerclé de fer et formant un arceau de chaque côté du visage, se rattachant vers l'épaule pour refaire un nouvel arc plus grand. Les mouvements devinrent l'objet d'une stratégie savante : s'asseoir, se baisser, se tourner exigeaient des études profondes. Par derrière, il eût été absolument impossible de deviner la tournure de la malheureuse martyre de la mode, dont la taille se serrait au point qu'Ambroise Paré assure avoir vu,

plus d'une fois, mourir par suite de cet excès, des femmes dont les côtes s'étaient soudées ensemble.

En outre, les collets de dentelles, alternant avec les fraises, sans être plus commodes, avaient pris des proportions exagérées telles qu'il fallait les soutenir au moyen de fils de fer. La coiffure était étroite et haute : un cône fait avec les cheveux relevés à racine droite et maintenu dans son élévation par une armature bourrée de crêpés.

Dans les cheveux ainsi retroussés se jetaient à profusion des enseignes, des agrafes et des *ballaux*. On appelait ainsi des balles ou boules, soit d'or, soit d'argent, ornées de pierreries et formant l'extrémité de longues épingles fichées dans la coiffure.

L'inventaire de Gabrielle d'Estrées mentionne neuf ballaux de diamants formés chacun de 24 diamants, garnis de leurs aiguilles et prisés mille escus.

Ce même inventaire signale en outre plusieurs enseignes ; une entr'autres : « grande, faite en plume toute de diamants, où il y « en a un grand à jour au milieu duquel est la peinture du roy, « le reste garny de diamants et il y a un cabochon, un grand « rubiz et un autre en table, prisée 7000 escus. »

« Une autre grande enseigne, où il y a un grand diamant et « plusieurs autres en différentes grandeurs ; au dessus il y a une « paix dans un chariot de triomphe et au bas trois grosses perles « en poires plattes. D'un costé la dite enseigne est tenue d'une « chesne d'or et de diamants et y a un grand diamant en hault « de la chesne et une petite perle en poire, prisée 7000 escus. »

Enfin relatons une autre enseigne toute ronde, « faite en façon « de soleil, à laquelle il y a une grosse pomme de diamant en « tout 58 diamants, prisée et estimée à la somme de 11,000 « escus (fig. 357). »

On ornait aussi la coiffure de cordons, c'est-à-dire de pièces d'orfèvrerie enchaînées l'une à l'autre, posées soit autour de la toque, soit au milieu des cheveux bouffants. C'est encore l'inventaire de Gabrielle d'Estrées qui nous décrira un de ces cordons.

Il est fait « en fasson de triomphe. On y voit représentées plusieurs « figures à personnages et bestiaux. »

Ce même inventaire nous livre les détails les plus minutieux sur la toilette d'une élégante de la fin du XVI[e] siècle, élégante, qui ne suivait pas les modes, mais les imposait. Gabrielle aimait à varier ses coiffures, si l'on en juge par la prodigieuse quantité d'orne-



Fig. 357. — Bijoux de tête vers 1600.

ments de tête différents, inscrits dans le relevé de ses parures. Elle avait une certaine façon de se coiffer parfois avec les cheveux relevés en bouffes par devant et renfermés par derrière dans un petit bonnet, dont la pointe venait se rabattre sur lesdites bouffes. Sa garde-robe offre toute une collection de ces petits bonnets. Cinq, dont deux bordés de jais, sont en satin noir, un sixième est tout en jais, un septième en velours incarnat, le dernier en satin blanc.

Voici la description d'un de ses costumes de cheval :
« Un capot et une devanture pour porter à cheval, de couleur « de zizolin (1), en broderie d'argent uni en bâtons rompus ; « dessus, des passe-poils de satin vert. Le capot doublé de satin « vert gauffré et, dessus le rebras, des boutonnières en broderie « d'argent. Et ladite devanture doublée de taffetas couleur de « zizolin garni d'argent, prisé 200 escus. »

A cette femme aveuglée par la fortune, rien ne semblait trop beau et trop riche : son mobilier, ses châteaux, ses maisons, tout était fastueux et magnifique. Elle avait la passion des bijoux et les répandait sur elle avec une profusion qui s'éloignait souvent du bon goût.

Naturellement ses exemples furent suivis par toute la cour et, après sa mort, Marie de Médicis n'arrêta pas cette impulsion. Cette reine aimait aussi les splendides parures et s'inquiétait peu de la grâce du vêtement pourvu qu'il fût somptueux. Sous son influence, les jupes se firent de plus en plus raides, les manches de plus en plus bouffantes, et, si les collets se rabaissèrent, ils s'étendirent en largeur, sans devenir plus souples. La coiffure resta à peu près la même, toujours développée autour de la tête. On commença à porter de petites aigrettes en plumes d'autruche, entremêlées de bijoux. Quant aux bourgeoises, elles restèrent fidèles aux cornettes de toile, en pointe sur le front et sur les tempes. Quelques-unes y ajoutaient un morceau de toile empesée, qui se dressait par derrière vers le ciel.

Le vieux capuchon de drap garni de velours se faisait de plus en plus rare. La basse bourgeoisie le garda encore quelque temps sans pouvoir en arrêter le déclin. On citait les femmes assez dédaigneuses de la mode ou assez fidèles aux vieilles traditions pour oser garder cet objet suranné (fig. 358).

Pierre de l'Estoile note dans son journal de 1603 : « En ce mois de may mourut, à Amboise, la mère du président Forget,

(1) Le zizolin ou zinzolin était une couleur violet-rougeâtre.



Fig. 358. — Famille bourgeoise d'après Goltzius.

qu'on disait âgée de quatre-vingt-treize ans et qui portait le chaperon de drap. »

Ce n'était plus guère qu'en province qu'on gardait les vieilles mœurs et les antiques vêtements. Dans les capitales il était plus difficile de résister au courant.

L'exemple de la reine, qui ne sortait qu'en cheveux, fit abandonner par les classes élevées les toques à l'espagnole, qui ne se portèrent plus, sinon pour le voyage ou la chasse. Les jolis petits bonnets brodés tant aimés de Gabrielle d'Estrées eurent le même sort.

En revanche, les cheveux s'arrangèrent de manières variées. Marie de Médicis délaissait souvent la coiffure à arcelets pour une autre, qui consistait dans une succession de bourrelets posés les uns sur les autres en diminuant et faits avec les cheveux relevés, tournés eux-mêmes en torsade. Le front et les tempes étaient entourés de petites frisures (fig. 359).

La reine, nous l'avons dit, aimait la magnificence. Son caractère frivole l'entraînait vers le plaisir de la toilette et les petites satisfactions d'amour-propre, plus que vers les occupations graves de la royauté. On remarqua, à son couronnement, l'air de joie qui épanouissait son visage. Le fait d'être l'héroïne de cette imposante cérémonie satisfaisait pleinement sa vanité. Elle était vêtue plus splendidement que jamais, portant le surcot d'hermine, qui, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, était un vêtement officiel et obligatoire que la mode n'avait pu faire changer. Son manteau de velours bleu, semé de fleurs de lys d'or, avait une queue de sept aunes; sur sa tête brillait une parure de pierreries; son surcot et sa robe étaient semés de diamants, de rubis et d'émeraudes d'une valeur inestimable. Madame, sœur du roi, et la reine Marguerite, qui marchaient derrière elle, portaient aussi le manteau bleu à lys d'or; toutes ces princesses, duchesses et comtesses étaient couronnées selon leur rang; les veuves seules avaient gardé leurs cornettes.

Pierre de l'Étoile raconte ainsi le couronnement de la reine:

« Peu de temps après, lesdits cardinaux (de Sourdis, de



Fig. 359. — Marie de Médicis, d'après un portrait gravé par Wiricx, 1601.

« Gondy et de Joyeuse) montèrent sur l'eschaffaut (1) pour « reconduire Sa Majesté à l'autel, laquelle, avec Monseigneur le « Dauphin et les princes, y descendit en même ordre que dessus, « les mêmes princesses portant la queue de son manteau. S'étant « prosternée et ayant fait encore quelques prières, elle fut levée par « Monseigneur le Dauphin et Madame, et, inclinant sa tête, le « cardinal de Joyeuse commença les oraisons requises et prit de « la main de deux évêques l'ampoule et la platine; puis, ayant « versé la sainte onction sur la platine, il en oignit la Reine sur « le chef et après en la poitrine, disant : « Au nom du Père et « du Fils et du Saint-Esprit, cette onction d'huile te profite en « honneur et confirmation éternelle! » Ensuite il prit l'anneau de « la main d'un autre évêque et le mit au doigt de la Reine, disant « l'oraison compétente. Un autre évêque lui ayant présenté le « sceptre et la main de justice, il les mit ès-mains de la Reine en « continuant les oraisons sur ce requises. Puis un autre évêque lui « ayant baillé la grande couronne, il la présenta sur le chef de « la Reine sans l'attacher, mais soutenue par Monseigneur le « Dauphin et Madame.

« L'ayant entièrement levée de dessus son chef, il la mit entre les « mains de M. le prince de Conti; et, au lieu d'icelle, en fût posée « sur sa tête par Monseigneur le Dauphin et Madame une autre « moins pesante et plus petite, mais toute couverte et enrichie « de diamants, de rubis et de perles d'un très grand prix; et en la « mettant sur la tête ledit cardinal lui dit : « Prends la couronne « de gloire, honneur et liesse, afin que tu reluises splendide et « sois couronnée de joie durable! » Et continua ses oraisons.

« Le sacre et le couronnement finis, la Reine se déchargea du « sceptre et de la main de justice entre les mains de deux princes, « puis fut ramenée en son trone au même ordre que dessus pour « y entendre la messe ».

(1) On avait dressé un trône ou échafaud pour la reine avec un haut dais en velours bleu semé de lys d'or. Le fond du dais et l'escalier étaient recouverts de velours cramoisi brodé d'or.



Fig. 360. — Marie de Médicis en cornette de veuve, d'après un portrait du temps.

Le veuvage même ne put faire perdre à Marie de Médicis son amour de la parure; sa cornette disparut sous les perles, ses fraises gardèrent leurs dentelles et elle continua à se couvrir de bijoux, comme une châsse ambulante (fig. 360).

L'austère Sully lui-même ne pouvait se défendre d'un faible pour ces jolies choses brillantes. Ce grand personnage, que la tradition nous peint si austère, avait le culte des bijoux. On le vit, au mariage de son fils avec Mademoiselle de Créqui, plus éblouissant qu'un soleil, portant enseignes, carcans, bracelets et bagues comme un jeune dameret.

Il conduisit dans cet équipage la fiancée, qui, pour paraître dignement à côté d'un si splendide beau-père, avait chargé sa tête de joyaux sous son voile à la romaine et semé non moins richement d'orfèvrerie sa robe de satin blanc.

Ce même Sully cependant renouvela les anciens édits somptuaires avec plus de rigueur que jamais. Pour en assurer plus sûrement l'exécution, il termina un décret, comme suit :

— « Défense de porter ni perles, ni or, ni diamants, excepté « cependant aux filles de joie et aux filous, auxquels nous ne « prenons pas assez intérêt pour leur faire l'honneur de donner « attention à leur conduite. »

Les dames, devant la cruelle alternative où les mettait cette conclusion, se décidèrent à cacher leurs bijoux, mais les rubans n'étant pas défendus, elles se rejetèrent sur cet ornement avec toute la fougue de gens affamés de parure.

Comme on savait le roi moins insensible que son ministre, on ne se fit pas faute d'aller se lamenter près de lui. Au milieu de tant de beaux yeux suppliants, Henri IV se trouvait mal à l'aise et sa mauvaise humeur retomba sur Sully.

« J'aimerais mieux, dit-il à son ministre, combattre le roi « d'Espagne en trois batailles rangées que tous ces gens de « finance et de justice et surtout les femmes et les filles, que « vous me jetez sur les bras par tous vos bizarres règlements ! »

La mordante conclusion de Sully s'oublia bien vite et le luxe

regagna rapidement le terrain perdu. On finit par comprendre l'inutilité de ces mesures plus vexatoires que réellement utiles et, si Louis XIV essaya encore de faire revivre quelques règlements somptuaires, il fut le dernier législateur qui s'occupa de la toilette en France.

Entretemps la mode croissait en largeur et en hauteur. Les fraises permettaient les coiffures larges, les collerettes exigeaient les coiffures hautes : celles-ci devinrent volumineuses. La perruque reprit faveur.

Cette faveur fut grande du premier coup ; les hommes aussi se prirent d'un goût vif pour les têtes à longues chevelures et cette mode se répandit si vite en Europe, que le concile de Faenza, en 1615, interdit l'usage des perruques comme immoral.

Nous verrons tout à l'heure à quel point la guerre aux perruques exita la faconde des savants et l'indignation des prédicateurs et ce qui en résulta. Avant d'aborder ce sujet, nous remarquerons que sous le règne de Marie de Médicis, la perruque, alors portée par les femmes seules, inaugura hardiment son long empire. Beaucoup d'élégantes se contentèrent d'ajouter quelques boucles ou crêpés à leur chevelure naturelle. Elles se poudrèrent fortement d'un poudrage plaqué et consistant, très désagréable à l'œil. Cette dureté du ton de la poudre amena logiquement l'usage du fard destiné à harmoniser le teint. Les mouches suivirent le fard, à titre de complément, et tout l'arsenal de la coquetterie s'installa pour deux siècles sur la table de toilette des femmes.

Chose étrange et singulière, c'est au moment où la frivolité est presque vaincue, en France, par le grand mouvement religieux parti de la Ligue et continué par cette pléiade d'âmes saintes, à la tête desquelles brillent St-Vincent de Paul, Monsieur Olier, Madame Accarie et tant d'autres, c'est en ce moment, disons-nous, que surgissent les plus terribles ennemis de la modestie féminine, la poudre et les mouches, éléments peu dangereux en eux-mêmes, mais qui ne tardèrent pas à jouer un rôle lamentable dans les rangs élevés de la société.

A mesure qu'avance le XVIIe siècle, la perruque s'établit solidement en France. Une satire parue en 1615 « le Discours de la mode » s'exprime ainsi :

Une dame ne peut jamais estre prisée
Si sa perruque n'est mignonement frisée,
Si elle n'a son chef de poudre parfumé
Et un million de nœuds, qui çà et là semé
Par quatre, cinq ou six rangs, ou bien davantage
Comme sa chevelure a plus ou moins d'étage.

Un autre pamphlet, publié en 1622, disait : « Celles qui avaient « visage trop pâle appliquaient le vermillon détrempé sur la ron- « deur des joues ; celles qui avaient le visage trop rouge ou trop « triste, le blanc d'Espagne délayé assez clairement qu'elles appli- « quaient très doucement sur leur visage, sans oublier la petite « mouche noire sur la tempe et la plume orange pastel avec « vert naissant ».

Une recette de fard, parue en 1616, conseille aux dames de faire calciner des coquilles d'œufs, puis de les piler en poudre très fine et de mêler cette poudre avec de l'eau d'ange. On appelait ainsi une eau de senteur, qui avait la réputation d'être supérieure à toutes les autres. Le teint était alors l'objet de graves soucis. Le soigner constituait une occupation importante pour les dames. Outre les fards, il y avait force recettes pour conserver à la peau sa fraîcheur junévile ou la recouvrer si elle était perdue. Certaines femmes se mettaient des couennes de lard sur le visage pour dormir et ce n'était pas encore le plus désagréable des procédés. Les vieux livres de chimie en signalent d'étranges, mais ils ne disent pas jusqu'à quel point ils sont efficaces.

Quant aux mouches, elles étaient devenues coquettes. Ce n'étaient plus les larges placards en faveur chez les derniers Valois, toutefois elles étaient encore assez étendues.

Avant les mouches, le masque, né du désir de se conserver le teint, était entré complètement dans les mœurs. Pendant plus de

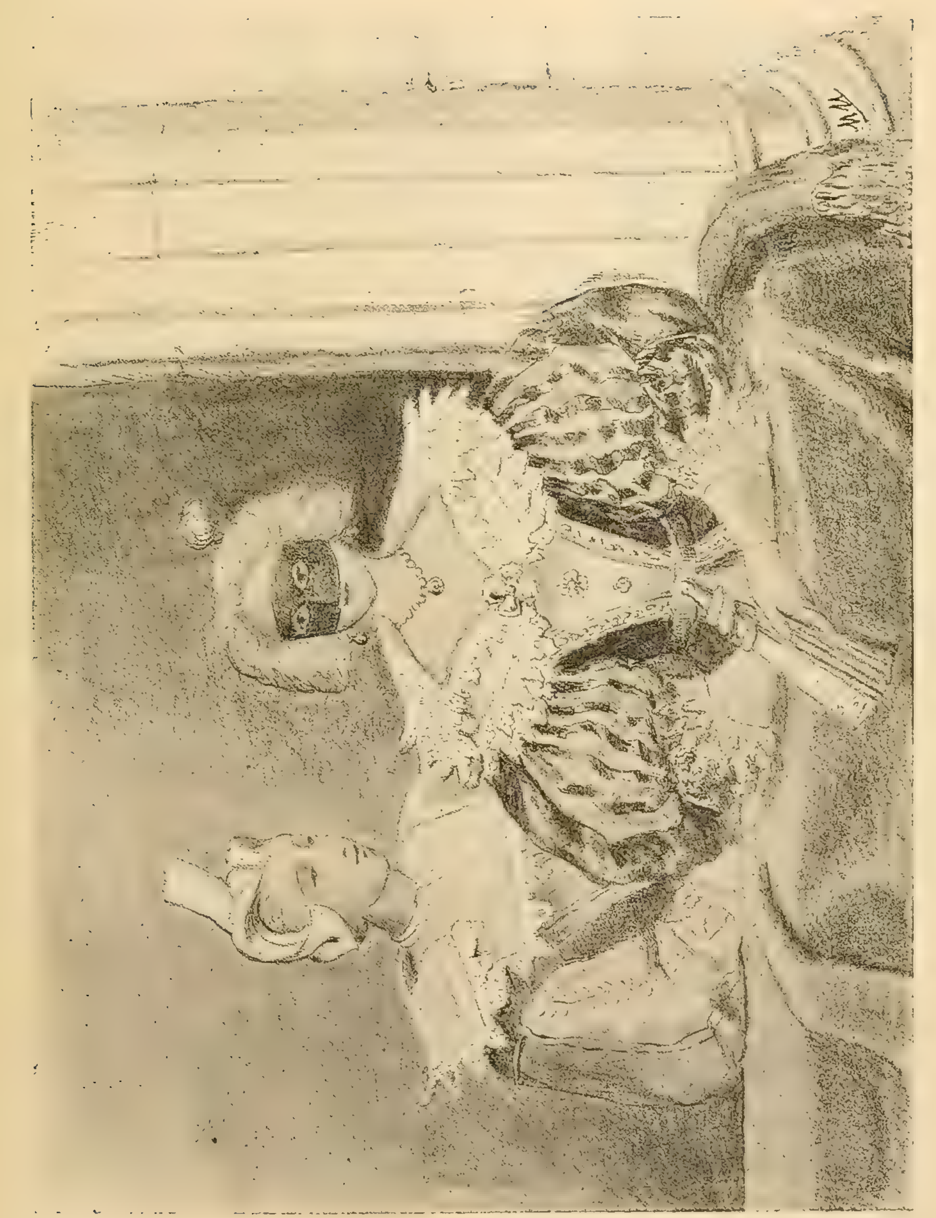


Fig. 361. — Dame de qualité et sa suivante, vers 1620.

cent ans, les femmes de naissance n'eussent osé sortir sans masque. On le prenait pour la promenade et les visites, on le gardait même parfois dans la maison. Aussi la peau de ces nobles dames devenait-elle aussi délicate que blanche et, comme les femmes de qualité de la province ne s'astreignaient pas toujours à ce porter incommode, elles étaient le sujet inépuisable des plaisanteries des premières sur leur teint hâlé et leur peau gonflée à l'air vif des champs. Le masque fut un des rares objets que les bourgeoises n'osèrent s'approprier, du moins d'une manière permanente. Encore ne pouvaient-elles le porter en velours noir. Les satires et pamphlets du temps contre les usages existants malmènent sans pitié les bourgeoises ambitieuses, qui cherchaient à s'emparer du masque par une foule de moyens détournés. On demandait, à celles qui osaient se masquer de velours, depuis combien de générations on se masquait dans leurs familles ? (fig. 361).



Fig. 362. — Diane de France, duchesse d'Angoulème, veuve du duc de Montmorency, morte en 1619.

Le masque était court pour les jolies bouches à lèvres de corail, il s'allongeait d'une mentonnière de satin pour les femmes désireuses de garder l'incognito absolu. Il se retenait au moyen d'oreillettes en cannetille ou avec les dents, à l'aide d'un bouton de verre fixé dans l'étoffe.

La sévérité du deuil allait s'amoindrissant. Plus ne se rencontraient de veuves au deuil éternel comme celui de Catherine de Médicis. La règle demeura toujours la même, mais on s'efforça de la contourner. Au lieu de la coiffe de toile unie, on eut la coiffe de velours ou de soie ; la forme seule ne varia guère, c'était toujours celle du chaperon à trois pointes, que Diane de France portait sur son tombeau, détruit à la Révolution (fig. 362). Ce chaperon était de stricte observance, à ce point que les plus

mondaines n'osaient l'abandonner. La duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, qui la première eut l'audace de s'habiller de couleur, son grand deuil de veuve passé, ne put se dispenser de garder le chaperon. C'était aussi la coiffure des bourgeoises.

> Mais c'est là la façon des dames : le souci
> Des bourgeoises n'est pas de se coiffer ainsi.
> Leur soin est de chercher un velours par figure,
> Ou un velours rasé qui serve de doublure
> Au chaperon de drap que toujours elles ont,
> Et de bien agencer le moule sur le front,
> Luy fasse aux deux côtés, de mesure pareille,
> Lever la chevelure au-dessus de l'oreille.

Mais déjà, en 1630, le chaperon est bien délaissé de la bourgeoisie ; seules, les vieilles dames continuent à le porter en signe de vénération pour les coutumes passées (fig. 363).

Quant aux coiffures, elles sont très variées et portées un peu par tout le monde. Leurs noms sentent déjà la recherche. Citons la coiffure à la nymphe, à la cavalière, la coiffe à la jacobine, à l'espagnole, à la maheustre, etc., qu'il serait difficile de décrire faute de documents certains. La forme générale est la même, la variété se trouve dans les détails. On fait des perruques qui suivent le courant de la vogue ci-dessus; perruques ou chevelures naturelles sont ornées de poinçons de brillants, de bouquets de fleurs ou de plumes, soit juste en haut de la tête, soit un peu sur le côté. On emploie au même usage des chaînes d'or, de cristal, de musq (?), des tresses, cordons, lizets, etc., ainsi que des écharpes de gaze qu'on fait bouffer au milieu des cheveux.

Les femmes dont le front trop proéminent ne supportait pas la coiffure à tige droite, adoptaient la perruque, qu'elles ramenaient plus en avant. Alors comme maintenant, il était avec la mode des accommodements, à l'usage des beautés intelligentes.

Nous l'avons déjà remarqué : à mesure que nous approchons de l'époque actuelle, la mode se généralise. Dans les hautes classes, dès le siècle précédent, elle était, dans les grandes lignes, partout la même. Les modifications que l'esprit particulier de chaque

nation y apporta ne sont pas considérables, mais la France sut conquérir de plus en plus le droit de dicter les lois de la mode à l'Europe. On rendait justice au goût de la Française, toujours plus élégante que partout ailleurs. Nulle femme ne possède mieux qu'elle l'art d'inventer un nouveau porter, de réaliser une fantaisie et de créer une vogue; si elle s'approprie l'invention d'un pays voisin, elle l'accommode avec tant de grâce, le modifie si

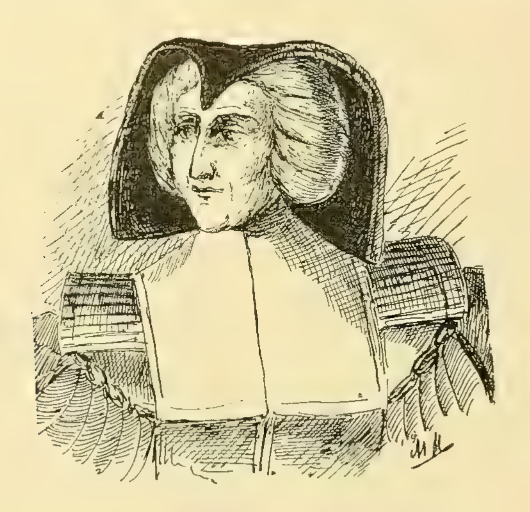


Fig. 363. — Bourgeoise de Paris en chaperon

heureusement, que, d'un objet lourd et disgracieux, elle fait sortir un vêtement coquet que toute l'Europe s'empresse d'adopter.

C'est à cette époque que Paris commence à expédier des dessins représentant les modes françaises, des poupées habillées, et que les grandes couturières de l'Europe se forment à l'habitude de lui demander ses modèles et ses créations élégantes. On ne renouvelle pas encore la mode à chaque saison, comme nous le voyons maintenant. En revanche, le costume populaire s'accentue et se dessine plus nettement. Pendant le moyen âge il avait moins de caractère. Au commencement du XVIIe siècle, il prend presque partout une personnalité plus pittoresque. Il est à croire qu'antérieurement le peuple portait les mêmes vêtements que la petite

bourgeoisie. Quand celle-ci chercha à s'habiller comme les hautes classes, le peuple se sépara d'elle et garda seul les vieilles traditions.

Les Pays-Bas et l'Allemagne conservèrent longtemps le chaperon. Pour le peuple, il était plat et consistait en un petit bonnet de toile, de soie ou de velours. Le fond en était parfois bouffant.

Il se découpait également à trois pointes. Ce dernier genre se retrouve souvent dans les tableaux de Jean Steen et de Van Ostade (fig. 364). Il permettait d'égayer la sécheresse des lignes par quelques boucles frisées. Par contre, à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie sociale, le chaperon s'évase davantage et colle moins à la tête. Plus vaste est l'auréole qu'il forme, plus il est déclaré élégant. Il devait entourer, encadrer les arcelets bouffants de la coiffure. Un portrait de Jacqueline de Bade, gravé vers l'an 1600 par Crispin de Passe, représente cette princesse avec un chaperon très évasé, richement orné de perles fines (fig. 365). Une mante volumineuse, également bordée de perles, l'enveloppe entièrement. La fraise est ornée d'une superbe dentelle, luxe qui commençait à être très apprécié et dont la Belgique avait su de bonne heure s'approprier le monopole. Dès la fin du XVIe siècle, la Flandre le disputait seule à Venise pour ses beaux points coupés et ses points au fuseau ou à l'aiguille.



Fig. 364. — D'après Jean Steen.

On ne se contenta pas de garnir la fraise de dentelle, on comprit bien vite tout le parti que la coiffure pouvait en tirer ; rien ne termine plus agréablement une cornette. La dentelle atténue la raideur de la toile ou le cassant de la soie. On en fabriqua à longues et fines pointes, créées, disait-on, pour donner aux chaperons une fine et transparente auréole. Le burin délicat de Crispin de Passe semble se complaire à tracer ces élégantes astragales encadrant si bien les bandeaux ondulés. Ses portraits sont presque

tous coiffés de couvre-chefs brodés de dentelles; notons parmi les meilleurs celui de la baronne Le Rebours, fait en 1598, une Anversoise mariée à un Français (fig. 366).

La vieille dame en Flandre se gardait de ces coiffures en arceaux,



Fig. 365. — Jacqueline de Bade, d'après une gravure de Crispin de Passe.

jugées peut-être trop coquettes pour l'âge mûr. Presque tous les portraits qui nous restent des matrones des Pays-Bas révèlent une profonde répugnance de ce qui découvre trop le visage. Les bonnets ont de vastes fonds allongés et affectent déjà la forme des serre-têtes de nos vieilles paysannes. Sur le devant on se permet une garniture brodée ou une dentelle, rien de plus.

Ainsi coiffée nous apparaît Catherine Senezin, épouse de Jean

Georges Godelmann, d'après le portrait gravé par Égide Sadeler (fig. 367).

D'autres monuments flamands nous montrent la femme âgée des Pays-Bas avec un bonnet à fond plus plat, échancré fortement sur le front, et, pour que la chevelure ne se voie pas, un petit



Fig. 366. — Marie de Rebours, d'après Crispin de Passe.

bandeau rond brodé ou finement plissé s'avance en cachant le front (fig. 368).

Une grande différence, au point de vue du luxe, se remarque vers cette époque entre les Pays-Bas et leur élégante voisine, la France. L'austérité espagnole, jointe à l'affectation protestante, avait jeté sur toute la nation une teinte sombre. Les couleurs brillantes étaient proscrites, les splendeurs de la cour de Bourgogne depuis

longtemps oubliées. Les fêtes étaient rares, même chez les grands seigneurs. Les Pays-Bas traversaient une crise pénible, la toilette s'en ressentit. La couleur la plus usitée fut le noir, parfois le



Fig. 367. — Catherine Senezin, femme de J. G. Godelmann, d'après la gravure d'Egide Sadeleer.

brun. Les Espagnols avaient un goût prononcé pour le noir et les Flamands suivirent cet exemple. Toutefois les femmes se laissèrent aller à plus de fantaisie. Les tableaux de Rubens fournissent

d'élégants personnages ; mais Rubens avait encore dans l'œil les magnificences de la cour de France. Il peignait l'exception. La règle se lit dans les gravures, sur les tombeaux, sur les monuments, encore si nombreux dans nos villes et nos campagnes.

Le gouvernement des Pays-Bas était alors entre les mains d'une



Fig. 368. — Maria Jacobi Tortelboom et ses filles, d'après un tombeau de l'église Saint-Sauveur, à Bruges.

Infante d'Espagne qui donnait l'exemple du plus complet mépris de la toilette.

Isabelle, à mesure qu'elle avança en âge, se dégoûta de plus en plus de toute mondanité. Pieuse et fervente, elle aimait à se revêtir d'habits religieux, à suivre les offices de l'Église, les processions, les pèlerinages populaires.

Si les portraits de sa jeunesse la reproduisent à nos yeux dans

tout l'éclat de sa brillante parure espagnole, ceux de son âge mûr ne nous présentent plus qu'une austère moniale, amenée par les dures épreuves de la vie à se tourner exclusivement vers Dieu (fig. 369).

Les grandes dames de Flandre n'étaient pas beaucoup plus élégantes que l'infante. Elles portaient la coiffure en cheveux à racines droites comme en France, mais avec moins de goût dans



Fig. 369. — Isabelle Claire Eugenie, gouvernante des Pays-Bas, en costume de veuve, d'après un portrait du temps.

les arrangements. Pour ne pas paraître trop frivoles, en regard d'une cour grave et sévère, elles n'osaient aborder les grands bourrelets. Il en résulta que, au milieu de leurs énormes fraises, elles paraissaient avoir de petites têtes dépouillées.

La coiffure d'Anne de Croy, prise d'après une médaille frappée en 1619, est bien la coiffure ordinaire des dames flamandes de son temps. L'histoire de cette médaille ne manque pas d'intérêt. On sait que les archiducs Albert et Isabelle avaient remis le jeu du tir à l'arbalète en grand honneur. Un jour même Isabelle abattit

l'oiseau. A son exemple, les grandes dames tirèrent à l'arc et souvent avec succès. C'est ainsi que, en 1619, Anne de Croy, veuve de Charles de Ligne, duc d'Arenberg, voulut prendre part au grand tir à l'arc qui se donnait chaque année à Bruxelles.

L'oiseau était fixé en haut d'une perche très élevée. Appelée à tirer la première, la duchesse prend son arc et du coup abat la pièce.



Fig. 370. — Anne de Croy, d'après une médaille de 1619.

Des cris de joie et d'admiration éclatent de toutes parts. Anne de Croy est conduite en triomphe dans la maison de la confrérie, où on lui passe au cou le fameux collier d'argent doré, insigne de sa royauté d'un an. La fête se termina par un régal somptueux, organisé sur l'heure. A son tour, la duchesse se fit un devoir d'offrir à la gilde un souvenir durable de sa royauté éphémère. Elle convia tous les confrères à une fête magnifique, et ceux-ci firent frapper

la médaille que nous reproduisons ici, en souvenir de cet heureux événement (fig. 370).

Si la duchesse d'Arenberg était adroite, elle n'était certes pas coquette. Sa coiffure en fait foi. Celle de la jeune Électrice palatine Élisabeth d'Angleterre, est certainement plus favorable à la beauté. Ses cheveux sont légèrement poudrés et ornés d'un cordon de pierreries autour du bourrelet et d'un très beau joyau sur le front. Au lieu d'une fraise, elle a une large collerette. Elle n'était cependant pas moins habile aux exercices du corps que la duchesse Anne. En 1613, lorsqu'elle arriva en Hollande, peu après son mariage, accompagnée de son époux, on lui donna des fêtes splendides et entre autres de grandes chasses auxquelles elle prit part avec une ardeur extrême. Elle tua même un cerf de sa main, ce qui occasionna de nouveaux divertissements en son honneur. Les États généraux ne se contentèrent pas de prendre à leur charge tous les frais de séjour du jeune couple en Hollande, mais encore ils lui offrirent à son départ de superbes tapisseries, un cabinet, des toiles fines du prix de douze mille livres, un miroir et des draps valant quatre mille livres, deux perles en pendeloques, un poinçon pour les cheveux, de onze mille livres, et d'autres pierreries de la valeur de trente-deux mille livres.

A Harlem, l'Électrice reçut un berceau et des langes valant cinquante mille livres. De son côté, l'opulente Amsterdam, mue par le désir de se montrer non moins généreuse que les autres villes, lui fit présent d'un bassin d'or et de joyaux d'une valeur de cent cinquante mille livres.

Peu d'années après, cette heureuse épousée, veuve du « roi d'hiver », dépouillée de cette brillante couronne de Saint-Etienne, bien d'autrui dont elle put à peine jouir, expulsée de ses propres états héréditaires, rentrait obscurément cacher ses regrets, ses larmes et sa pauvreté dans ce même pays de Hollande si hospitalier pour elle.

La vie humaine a de ces revirements inattendus, de ces écroulements soudains auxquels la foi seule peut donner la force de se résigner sans murmure (fig. 371).

La mode est sans pitié dans ses cruautés. Au XVII[e] siècle, non contente d'imposer aux femmes les vêtements les plus incommodes, elle poussa la barbarie jusqu'à forcer les pauvres innocents enfants à s'en affubler. La compassion nous prend au cœur quand nous



Fig. 371. — Elisabeth d'Angleterre, femme de Frédéric V, électeur palatin, d'après une médaille frappée en 1613.

rencontrons dans quelque musée un portrait de ce temps représentant l'un ou l'autre pauvre petit rejeton de quelque famille royale ou princière, le corps enfermé dans une robe baleinée, empêtré dans une lourde et longue jupe, la tête immobilisée par une fraise ou une large collerette, les cheveux tiraillés, frisés,

crêpés, chargés de plumes et de bijoux. Que devenait dans ces conditions de torture la gaieté de l'enfance, sa turbulence si nécessaire à la santé ? Les lois de l'hygiène et du bon sens étaient également ignorées (fig. 372).

Revenons à la coiffure. On se lassa de cette mode de cheveux



Fig. 372. — Enfants, d'après une gravure de Pauli.

relevés à racine droite, vieille de près de cent ans. C'était trop de vie pour une mode. Marie de Médicis inaugura le port d'une rangée de boucles légères autour du visage. Quelques zélées novatrices augmentèrent le nombre de ces boucles. On découvrit que la tête toute bouclée était une coiffure seyante ; elle fut adoptée par les jeunes élégantes. Les cheveux coupés courts s'amoncelèrent

sur le front et sur les oreilles, par masses de boucles rondes.

Beaucoup de femmes se firent fabriquer des perruques à boucles courtes, mais le chignon resta tordu sur la nuque; les fraises empêchaient tout développement de ce côté-là. Au milieu des boucles on plaçait une touffe de plumes, de fleurs ou de



Fig. 373. — Amélie de Solms, femme de Frédéric Henri de Nassau, médaille frappée en 1625.

rubans, ou une enseigne et aigrette en pierreries. Sur une très belle médaille, frappée en 1625, à l'occasion du mariage de la princesse Amélie de Solms avec le prince Frédéric-Henri, frère de Guillaume de Nassau, on voit la princesse coiffée à petites boucles avec un gros paquet de plumes de côté, du milieu duquel sort une branche de clochettes d'or, dont les fleurs sont de grosses poires de perles (fig. 373).

Sans avoir une telle profusion de boucles, quelques élégantes gardant une plus juste mesure, entremêlaient aux flots soyeux de leurs cheveux un petit pouf de gaze et quelques bijoux. Les écharpes de gaze se drapaient aussi autour de la tête et



Fig. 374. — L'impératrice Anne sur son lit de mort, d'après une ancienne gravure.

retombaient par derrière en guise de voile, mais cette dernière manière se voit plus rarement.

En Allemagne apparurent des coiffes rondes en gaze, formant une ou deux bouffes, posées sur le dessus de la tête (fig. 374).

Les boucles s'abaissèrent toujours davantage sur la tête, en

s'épaississant aux oreilles. La mode des panaches de plumes et des aigrettes se généralisa. Toutes les coiffures furent ornées de nœuds, de plumes ou de bijoux. On commença même, vers 1630, à porter les longues boucles à tire-bouchons (fig. 375).



Fig. 375. — Marie Anne, duchesse de Bavière, première femme de Ferdinand II, d'après un portrait vers 1636.

La crépine vécut encore quelque temps dans la bourgeoisie allemande; les femmes de cette classe, comme aux Pays-Bas, aimaient à se couvrir la tête. Il se fit divers genres de petits bonnets à fonds plats ou bouffants qui laissaient voir les cheveux par devant.

Les guerres qui désolèrent l'Allemagne, pendant la longue période de Trente ans, n'étaient pas faites pour favoriser l'élégance; aussi les modes allemandes, à cette époque, sont-elles généralement simples. La bourgeoisie et la petite noblesse avaient beaucoup souffert, les campagnes étaient désolées; seuls, quelques grands seigneurs, enrichis des dépouilles des couvents, menaient grand train et joyeuse vie.

A la situation précaire des fortunes de la classe moyenne s'ajoutait l'esprit sombre de la Réforme. L'exagération des vertugadins français fut honnie de tous les pays luthériens; les manches à rebras bouffants, les doubles et triples jupes retroussées restèrent l'apanage des femmes de la cour. Du reste, les prédicateurs de la Réforme ouvraient un œil vigilant sur toute tentative de rébellion de la coquetterie féminine, et, d'autre part, l'affectation d'une sévérité extérieure entrait dans le plan de la nouvelle religion. On sait quelle était, sur ce point, l'intolérance de Calvin. Lorsque parurent aux Pays-Bas les premières frisures et les coiffures françaises, une clameur d'indignation s'éleva dans le camp des Huguenots.



Fig. 376. — Louise, Margravine de Brandebourg, née Princesse d'Orange d'après une médaille du temps.

Les théologiens discutèrent gravement la question de savoir si ce n'était pas un péché mortel de porter des cheveux longs et frisés. De là, des sermons fulminants, des adjurations, des menaces qui jetèrent un trouble profond dans les esprits. Les jeunes femmes qui aimaient la toilette, peu soucieuses de laisser couper leurs beaux cheveux ou de les cacher dans de vilaines coiffes, désertèrent les prêches pour éviter des apostrophes humiliantes. Un docteur luthérien en prit prétexte pour se plaindre de ce que les élégantes préféraient s'abstenir de sermons, plutôt que de sacrifier

leurs coiffures coquettes et bravaient ainsi la damnation éternelle.

Les prédicants savaient cependant distinguer et laissaient certaines de leurs ouailles s'affubler à leur fantaisie. Louise-Henriette, princesse d'Orange et Margravine de Brandebourg, affectionnait les cheveux postiches. Elle en poussa la manie jusqu'à faire porter perruque à son mari (fig. 376). L'innovation eut des imitateurs et raviva les scrupules. Le clergé catholique lui-même intervint et examina la question. Un professeur en théologie, nommé Werner, déclara que l'usage de la perruque constituait un véritable péché. Un autre, Jean-Baptiste Thiers, publia un opuscule pour anathématiser la perruque et en assimila le port, chez les gens de l'Église, à un sacrilège. Heureusement tous les théologiens n'étaient pas aussi intolérants : le docteur Parruchelli nia qu'il y eût péché mortel à porter perruque, parce qu'elle était nécessaire à quelques personnes et que l'habitude l'a rendue indispensable aux gens nobles et riches. Il alla plus loin. Il prétendit qu'un créancier ne pouvait enlever à son débiteur sa perruque, si celui-ci n'en a qu'une seule, de même qu'il ne pourrait lui enlever son unique chapeau.

Rongo, recteur du Collège des Franciscains à Berlin, en 1663, écrivit l'histoire de la perruque, sans se prononcer toutefois sur le point de conscience, et s'efforça de prouver qu'Aristote s'était comme lui préoccupé de ce fallacieux ornement de la tête, en indiquant à ses concitoyens le moyen d'éviter certains désagréments qu'engendre une perruque mal soignée.

La question de savoir si le port de la perruque est ou n'est pas un péché, ne fut pas tranchée; les savants en furent pour leurs frais, mais dans certaines parties de l'Allemagne la perruque en pâtit, car elle fut presque abandonnée.

En Bohême et dans les pays voisins on se contenta du petit bonnet plat. Les femmes « de la Religion », pour nous servir du terme de l'époque, adoptèrent un singulier bonnet pointu, en forme de cône, qui cachait entièrement les cheveux, des fraises sans dentelles, de larges cols plats en toile blanche très évasés par devant et remontant par derrière, la robe sombre à peine égayée



Fig. 377. — Femmes de la religion, venant implorer la grâce de leurs époux, d'après une vieille gravure.

de quelques petits galons, et le collet ou mantelet que les plus hardies doublaient de soie claire (fig. 377). A ce costume se reconnaissait la fervente luthérienne. D'autre part, le chapeau de feutre devint pour les Huguenots une sorte de signe de ralliement. Tantôt il avait la forme du chapeau dit Tyrolien, tantôt il était bombé légèrement; d'autrefois il avait de larges bords et une tête carrée. Généralement les femmes posaient ces chapeaux sur



Fig. 378. — Femme de Prague en 1636, d'après Hollars.

leurs bonnets, seule différence qu'il y eût entre leur coiffure et celle des hommes (fig. 378).

Cependant quelquefois la cornette française se rencontrait en Allemagne, mais toujours dépouillée d'ornements, de dentelles ou de nœuds (fig. 379).

Rendons cette justice aux Allemandes, qu'elles furent toujours moins frivoles que les Françaises, sous le rapport de la toilette. Les soins du ménage eurent chez elles une importance extrême.

Les bourgeoises aussi bien que les femmes de la petite noblesse avaient toutes leur *Kochbuch* (1). Elles tenaient à honneur de savoir préparer ces pâtisseries délicates, qui ont fait de tout temps la gloire des Allemandes et les délices des Allemands.



Fig. 379. — Un coin de marché au XVIe siècle, d'après une gravure du temps.

La plupart faisaient elles-mêmes leurs robes, le linge de la maison et filaient soit le chanvre, soit le lin destiné au ménage.

Gustave Freitag attribue aux guerres avec la France l'introduction des modes françaises en Allemagne. Il dit que c'est à dater de 1626 qu'on vit le luxe se répandre dans les classes bourgeoises et il affirme qu'avec les vieilles modes disparurent la simplicité et l'honnêteté teutoniques. Les femmes commencèrent à

(1) Livre de cuisine.

se couvrir le visage du masque français, à porter des éventails, des robes de damas et des dentelles d'argent. Elles voulurent naturellement faire montre de toutes ces parures, et les bons vieux usages, qui retenaient les filles chez elles, sous la bien-



Fig. 380. — Bourgeoises de Bohême, au commencement du XVIIe siècle.

faisante influence de la mère, s'envolèrent avec les anciennes coiffes et les robes de drap. Il serait difficile de suivre le savant historien dans ses raisonnements. Les modes ne font pas les peuples, mais dans un certain sens les peuples font les modes. Elles surgissent tout à coup, subites et imprévues en apparence; on s'étonne de voir telles formes de vêtements, tels usages

adoptés en peu d'années par toutes les nations ; le philosophe qui se donnerait la peine de pénétrer le fond des causes, ne tarderait pas à constater que les modes sont si intimement liées avec l'esprit humain qu'elles en sont comme le reflet. L'histoire que nous poursuivons ici le prouve suffisamment. Comment expliquer les relations de la fraise et de la Réforme ? Elle apparut cependant avec les premiers troubles religieux et disparut quand le calme fut rétabli (fig. 380).

Nous avons vu le hennin grandir avec la dissolution du XVe siècle, nous verrons encore dans la suite plus d'une mode être l'expression du trouble des esprits ou du désordre des mœurs.

Revenons à la France, cette grande élégante. Une révolution toute pacifique venait de s'y opérer. Une jeune reine y était arrivée, pleine de charme, sinon douée d'une vraie beauté. Avec elle, les modes avaient pris une autre direction. Ce n'est pas qu'Anne d'Autriche fût une femme coquette, aimant la toilette et s'en préoccupant beaucoup, mais elle avait cette distinction royale qui impose, et une manière d'être personnelle qui n'était ni frivolité, ni négligence et savait rester dans une simplicité de bon aloi. Elle n'avait que quatorze ans quand elle parut à la cour de France, et bientôt elle y acquit la place qu'elle voulait. Au bout de peu d'années, elle osa avoir son opinion sur les modes, et cette opinion fut simplifiante. Etait-ce le souvenir des tortures de la toilette à la cour d'Espagne et de la gêne des vêtements tant aimés de Marie de Médicis ? On ne sait, mais la jeune Anne fut la première à rejeter les vertugadins, les jupes engoncées et surtout ces corps baleinés, qui emprisonnaient la taille au détriment de la santé. La coiffure changea aussi totalement. La marquise de Mouchy raconte que la première fois qu'elle vit en Espagne la future reine de France, celle-ci était assise sur des carreaux, par terre, à la mode du pays. Elle était habillée de satin vert en broderie d'or et d'argent, les manches pendantes et renouées sur les bras avec de gros diamants qui lui servaient de boutons. Elle avait une fraise fermée et sur la tête

un petit bonnet, de même étoffe que sa robe, orné d'une plume de héron qui faisait ressortir par sa noirceur la beauté de ses cheveux fort blonds et frisés à grosses boucles. Cinq ou six ans plus tard, tout cet appareil avait disparu. La jeune reine avait diminué l'ampleur de ses jupes, qui tombaient maintenant en nobles plis, la taille un peu courte n'était plus comprimée, la



Fig. 381. — Dame de qualité, d'après le Blond.

fraise avait fait place à l'élégante collerette garnie de dentelles, si seyante et si gracieuse lorsqu'elle dégage le cou.

En 1625, la coiffure consistait encore en boucles rondes, petites, poudrées à grosse poudre collante. Anne d'Autriche créa la coiffure caractéristique de son époque, c'est-à-dire les boucles en touffes de côté, les cheveux plats sur le dessus de la tête et le chignon rond par derrière. Cette touffe de boucles variait suivant le caprice ou l'âge. Quelques femmes la portaient courte et très

épaisse ; d'autres se contentèrent de laisser pendre quelques mèches légèrement frisées ; ainsi se coiffait la célèbre duchesse de Montbazon, qui, fière de sa beauté et de la pureté des lignes de son visage, n'entendait pas en cacher l'ovale charmant par une trop grande profusion de cheveux, et se bornait à porter un petit nombre de boucles légères sur les tempes (fig. 381).

La cour de France possédait alors un grand nombre de jolies femmes, ce qui ne laissait pas de causer quelques rivalités. Les soins de la peau acquirent une extrême importance. L'usage du masque permettait de conserver le teint très blanc. Etre hâlée, rouge, avoir le teint brouillé étaient des causes de profond chagrin.

La duchesse de Chevreuse, une des beautés les plus fêtées de ce cercle brillant, était très jalouse de sa bru, la princesse de Guéménée, dont l'éclat juvénile semblait lui porter ombrage.

Quand elle la voyait arriver toute fraîche et charmante, elle ne pouvait se défendre d'un mouvement de dépit et lui disait d'un air de commisération : « Ah ! ma belle, que vous avez mauvais teint aujourd'hui ! » A ces paroles, Madame de Guéménée, consternée, se sauvait navrée dans ses appartements et il n'y avait plus moyen de l'en faire sortir.

Être défrisée était un autre sujet de tourments et, cependant, avec le genre de coiffure à la mode, ce malheur arrivait souvent, car toutes les têtes étaient bouclées. Survint la coiffure à la garcette, consistant en bouffants, c'est-à-dire en touffes de boucles sur les oreilles avec les cheveux relevés et tirés à plat sur le front, spécialement caractérisée par une frange légère de cheveux courts ménagés autour du visage, parfois frisés, parfois simplement peignés.

C'est cette frange qui reçut le nom de garcette, d'un mot espagnol qui signifie petite aigrette. La perruque fut tuée pour un temps par la garcette, qui rendait trop visible la naissance des cheveux. Mais le diable n'y perdit rien, car au lieu de perruques on mit en œuvre les fausses boucles et les fausses nattes. Bientôt les bouffants se transformèrent en longues boucles, nos *anglaises* modernes, que l'on cessa de friser pour les laisser pendre par

mèches, dites *moustaches* et ornées de nœuds et de rubans (fig. 382).

Le chignon s'appela *culbute*. On donnait le même nom au nœud de ruban qui décorait le chignon. En grande toilette, le nœud était remplacé par une aigrette de plumes et de pierreries qui devait s'élever assez haut pour dépasser la tête.

La garcette frisée à petites boucles raides fut en grande faveur aux Pays-Bas et en Allemagne, mais en France on la préférait ondulée légèrement. Le front restait très découvert.



Fig. 382.
Jeune femme, coiffée à la garcette.

Cette coiffure fit tomber momentanément la poudre.

Madame de Motteville rapporte dans ses Mémoires qu'à l'époque où elle fut bannie de la cour par Richelieu, c'est-à-dire vers 1620, la reine portait une coiffure ronde, frisée clair avec beaucoup de poudre, mais que, quelques années après, elle renonça à la poudre et laissa voir ses beaux cheveux avec leur teinte naturelle. Ils pendaient en boucles longues de chaque côté de son visage, retenues à la tempe par un nœud de petits rubans étroits. Cette mode nouvelle fut trouvée ravissante. Elle eut un tel succès, que les mercières firent fortune, grâce aux nouveautés en rubans créées par les fabricants de soieries, en mêlant savamment l'or et l'argent à la soie.

Cette fidèle Madame de Motteville, si dévouée à Anne d'Autriche, nous parle longuement de sa reine vénérée. Elle raconte comment ses dames prenaient plaisir à assister à sa toilette, qu'elle faisait ordinairement après avoir été à la messe et pris un premier déjeuner. Anne d'Autriche était très adroite et s'arrangeait elle-même la tête. Elle avait de beaux cheveux épais et longs et les conserva longtemps sans grisonner.

« Elle s'habillait avec le soin et la curiosité permises aux « personnes qui veulent être bien sans luxe, sans or ni argent, « sans fard et sans façon extraordinaire. Il était néanmoins aisé « de voir, à travers la modestie de ses habits, qu'elle pouvait être



Fig. 383. — Anne d'Autriche d'après une gravure de l'époque.

« sensible à un peu d'amour-propre. Après la mort du feu roy, « elle cessa de mettre du rouge, ce qui augmenta la blancheur « et la netteté de son teint. Elle obligea ainsi les dames à suivre « son exemple. »

A dater de son veuvage, elle ne quitta plus le voile ou la coiffe de veuve. Sa grande parure consistait alors en une robe de velours

noir, un large col rabattu orné de dentelles et son grand voile noir de veuve. Elle se permettait pour tout bijou de beaux pendants d'oreilles et une croix ou une enseigne sur la poitrine (fig. 383).

Anne d'Autriche, si dignement simple sur elle, n'était pas ennemie de la magnificence à sa cour. Elle aimait à voir ses dames richement parées, elle s'occupait avec plaisir des parures des princesses de sa famille. Mademoiselle de Montpensier, la grande Mademoiselle, fut plus d'une fois l'objet de ses soins. Madame de Motteville nous décrit le costume qu'elle portait dans une grande soirée à l'Italienne donnée par le cardinal Mazarin à la reine et à toute la cour.

« Elle était parée par les mains de la reine des pierreries de la « couronne, perles et diamants renoués avec de petits rubans « incarnat, noir et blanc. Cette parure était belle et agréable, « particulièrement le bouquet qu'elle avait sur la tête. Il semblait « que ces gros diamants et les grosses perles étaient semées dans « des fleurs et que toutes les beautés et les richesses de la nature « se fussent rassemblées exprès pour son ornement. De ce bou- « quet sortaient trois plumes, des trois couleurs des rubans qui lui « pendaient sur la gorge, et dans ce jour elle fit voir qu'une belle « personne devient encore plus belle quand elle est parée. »

Dans cette même soirée, la duchesse de Montbazon portait une plume incarnate sur la tête, une parure de perles autour du cou et aux oreilles et, quoiqu'elle eût alors plus de quarante ans, elle parut une des plus belles femmes de la cour.

Nous avons vu la reine s'amuser à orner sa nièce elle-même; au mariage de la princesse Marie de Nevers, c'est encore elle qui veut présider à la toilette de la fiancée. On sait que cette princesse, de la maison de Gonzague, épousa en 1645 le roi Wladislas de Pologne, et qu'elle ne rencontra pas dans ce pays tout le bonheur qu'elle avait rêvé comme reine. Mais en ce jour de son mariage, elle était toute à la joie de se voir traitée en souveraine, elle qui, jusqu'alors, n'avait eu qu'un rang secondaire à la cour. Elle avait vingt-neuf ans; son visage était beau, sa taille n'avait

pas encore pris l'embonpoint exagéré qu'elle acquit plus tard. Elle n'en avait que ce qu'il fallait pour donner à sa tournure une certaine majesté. De beaux yeux noirs illuminaient son teint mat. Ses cheveux noirs n'étaient pas poudrés.

On dit qu'elle n'avait pas craint, pour cette occasion, d'augmenter artistement la blancheur naturelle de son teint. Anne d'Autriche avait elle-même entremêlé dans ses cheveux les joyaux de la couronne de France et surmonté ce bel édifice d'une couronne fermée, faite de gros diamants et de grosses perles. Mais elle n'avait pas voulu que la fiancée se parât du manteau royal polonais, blanc semé de grandes flammes d'or. La cérémonie du mariage n'étant pas publique, la reine avait jugé cette parure trop solennelle ; la princesse Marie resta donc avec sa robe de toile d'argent brodée d'argent, qui, étant faite pour le manteau royal, parut trop courte en cette circonstance. Les Polonais présents à la cérémonie n'en furent pas moins charmés de leur nouvelle reine et elle quitta la France sous l'heureuse impression d'une ambition satisfaite, sans se douter que, arrivée en Pologne, son mari ne la regarderait même pas, et qu'il faudrait de longues négociations diplomatiques pour l'obliger de permettre à la reine de lui baiser la main (fig. 384).

La mode des boucles dura longtemps et fut universelle. Les cheveux n'étaient pas toujours frisés en tire-bouchons, on se contentait d'avoir les touffes de côté faites de mèches légèrement ondulées et ornées de joyaux, attachés en dessous des cheveux au moyen d'un petit ruban ou d'une chaînette très mince. Sur le devant on portait la garcette ou frange de cheveux, soit plate, soit formée en boucles très légères, soit enfin faite de mèches en accroche-cœur qu'on faisait coller sur le front à l'aide d'un cosmétique. Les dames allemandes y joignirent un petit bonnet de velours galonné ou brodé, couvrant le haut du crâne, tel que nous le représente le portrait de Marie-Léopoldine, seconde femme de l'empereur Ferdinand III, portrait fait à l'époque de son mariage, c'est-à-dire vers 1648 (fig. 385).

Marie-Léopoldine a décoré son bonnet d'une aigrette en bijoux avec de grosses perles en poires; dans les cheveux sont fichées des appliques pareilles à l'enseigne de l'aigrette.

En Danemark, ce genre de bonnet était exclusivement réservé



Fig. 384. — Marie de Nevers, femme du roi Vladislas de Pologne, d'après une gravure du temps.

aux princesses de sang royal. La femme d'un ambassadeur danois s'étant présenté à la cour de France avec cette coiffure, y fit grande sensation. On trouva le bonnet original. Il fallut qu'elle expliquât l'usage de son pays et elle prouva qu'elle avait

droit à ce bonnet comme fille d'un prince danois, marié à une dame noble. Elle avait du reste un choix varié de petites calottes pour toutes les occasions, et quelques-unes étaient très riches et ornées de pierreries pour les grandes fêtes de la cour.

C'est aux environs de l'année 1635 que l'art de la coiffure s'affirma publiquement, en plein soleil de la civilisation moderne, par l'apparition des premiers coiffeurs. Peu de révolutions ont été plus profondes, avec moins de bruit, si ce n'est peut-être dans les ménages. Jusque-là, les femmes se faisaient coiffer par leurs chambrières. Personne n'eût osé penser que d'autres mains que des mains féminines, pussent toucher aux beaux cheveux des dames. Les barbiers barbants, les barbiers chirurgiens ne s'occupaient que des hommes et semblaient avoir suffisamment affaire avec le sexe fort qui, lui aussi, s'ajustait avec beaucoup de coquetterie. Il arriva qu'un homme de génie en son genre inventa la spécialité des coiffures de dames et du coup devint célèbre. Il s'appelait Champagne.

Il suffira, pour le peindre, de citer ce passage de Tallemant des Réaux :

« Ce faquin, dit notre conteur, par son adresse à coëffer et à « se faire valoir, se faisait rechercher et caresser de toutes les « femmes. Leur faiblesse le rendit si insupportable, qu'il leur « disait tous les jours cent insolences. Il en a laissé telles à demi- « coiffées; à d'autres, après avoir fait un costé, il disait qu'il « n'achèverait pas si elles ne le baisaient.

« Quelquefois il s'en allait et disait qu'il ne reviendrait pas si « on ne faisait retirer un tel qui lui déplaisait, et qu'il ne pouvait « rien faire devant ce visage-là. J'ay ouï dire qu'il dit à une « femme qui avait un gros nez : « Vois-tu, de quelle façon je te « coëffe, tu ne seras jamais bien tant que tu auras ce nez-là ! » « Avec tout cela, elles le couraient et il a gagné du bien passa- « blement, car, comme il n'est pas sot, il n'a pas voulu prendre « d'argent, de sorte que les présents qu'on lui faisait valaient « beaucoup. Lorsqu'il coëffait une dame, il disait ce que telle et

« telle lui avait donné, et quand il n'était pas satisfait, il ajoutait : « — Elle a beau m'envoyer quérir, elle ne m'y tient plus. » « L'idiote, qui entendait cela, tremblait de frayeur qu'il ne lui en « fît autant, et donnait deux fois plus qu'elle n'eût fait. »



Fig. 385. — Marie-Léopoldine, 2e femme de l'empereur Ferdinand III, d'après une gravure de 1648.

La princesse Marie de Nevers, la future reine de Pologne, fut l'une des femmes sur laquelle il exerça le plus d'empire. Elle ne pouvait se croire bien coiffée par d'autres que par Champagne. La famille de Nevers voyait avec dépit ce rustre en telle familiarité avec une princesse de Gonzague, mais rien n'y faisait;

Marie de Nevers craignait trop de paraître à son désavantage, elle aimait passionnément la parure et avait le culte de sa beauté.

On fit des vers sur cet affolement pour un coiffeur. Adam Billaut osa lui dire :

La beauté qui vous accompagne
Estant digne de tous les vœux,
J'enrage quand je vois Champagne
Porter la main à vos cheveux.
Vous ternissez votre louange,
Souffrant que cet homme de fange
Maistrise les liens qui font tant soupirer,
Et vous faictes un sacrilège
De lui donner le privilège
De profaner ce qu'on doit adorer.

Champagne suivit la reine Marie en Pologne. Un beau jour, dégoûté des princesses palatines et des dames polonaises, qui ne l'apprécièrent peut-être pas autant que les parisiennes, il courut tous les pays du Nord, jusqu'à ce qu'enfin, pris de la nostalgie de Paris, il rentra à la suite de la reine Christine dans son royaume à lui, où son retour fit événement (fig. 386).

Vers 1640, le chignon remonta légèrement. La tête avait alors un peu l'aspect d'un cône tronqué. La torsade qui s'enroulait au sommet s'appelait un rond; les boucles pendant de chaque côté se nommaient moustaches; à l'état de simples mèches, cadenettes; si elles étaient nouées avec des rubans, et roulées en longs anneaux, comme nos boucles à l'anglaise, serpenteaux; enfin bouffons, quand elles formaient sur les oreilles des paquets volumineux. Nous les appelons à la Sévigné, parce que le portrait de la célèbre marquise est demeuré pour nous le type de la coiffure du temps. Cette expression est impropre, la véritable coiffure à la Sévigné date de 1650 à 1660 (fig. 387).

Les chaperons des bourgeoises avaient disparu définitivement. On essaya bien de les faire revivre, mais cette tentative échoua. Les femmes qui ne voulaient pas se montrer la tête absolument nue, posaient sur le chignon de petits bonnets de fantaisie, les uns sans passe avec deux longues pattes voltigeant par derrière,

les autres consistant en mouchoirs de fine toile empesée bordés de dentelle. De ces derniers sortaient les cheveux frisés en longues boucles. Il se porta concurremment des coiffes, dites chaperons à jour, et d'autres, entièrement fermées, servant de bonnets. Les coiffes se composaient simplement de grands mouchoirs de soie qui se nouaient sous le menton et préservaient la tête du froid. Arnauld d'Andilly, qui avait été assez galant officier, avant



Fig. 386. — Jeune française vers 1635.

de devenir l'austère janséniste qu'on connaît, raconte dans ses mémoires, qu'arrivé à Metz pour son service, et s'étant rendu dans une église, il avait aperçu deux jeunes filles qu'il n'avait pas reconnues, cachées qu'elles étaient sous leurs coiffes à demi-baissées. C'étaient deux cousines très gentilles qui habitaient chez Madame de Feuquières, dont le mari occupait alors à Metz la place de lieutenant de roi. L'aînée de ces jeunes filles ne tarda pas à faire une vive impression sur le brillant officier. Elle avait, selon la mode du temps, institué un ordre de chevalerie, dans

lequel on ne pouvait entrer qu'on n'eût fait quelque larcin galant. Elle s'en était faite la reine sous le nom d'Epicharis. Tous ses chevaliers portaient, avec un ruban gris de lin et vert, une griffe d'or avec ces mots : Rien ne m'échappe.



Fig. 387. — Type de toilette de 1645.

Naturellement, le jeune d'Andilly voulut entrer dans l'ordre de son aimable cousine. Il ne resta pas longtemps chevalier fidèle, car peu de temps après, se trouvant à Chaumont, il se laissa affilier dans un autre ordre, celui des allumettes, créé par une charmante nièce du marquis d'Eseau, mi-mondaine, mi-religieuse,

en somme un peu éventée. Malheureusement le récit de l'aventure, si piquant qu'il soit, nous entraînerait trop loin et nous retournons en hâte à la coiffure.

On sait comment les mercières étaient arrivées à être de



Fig. 388. — Marchande et servante d'après Abraham Bosse.

véritables marchandes de modes, en possession incontestée du privilège de faire adopter toutes les nouveautés à leurs élégantes clientes.

— « Les mercières de Paris, dit Fitelieu, galantisent de ce « costé pour en faire naître l'envie à celles qui les visitent pour

« s'informer des nouveautés; il n'y a rien de si ajusté qu'elles, « ni de si joli que leurs testes. » Comme on le voit, les modistes d'alors ressemblaient beaucoup à celles de ce temps-ci. Elles aimaient à inaugurer leurs propres inventions; elles portaient la tête frisée, le corsage échancré, les flots de rubans, bref toutes les jolies choses qui pouvaient tenter l'œil de leurs clientes.

Les chambrières et les servantes paraissent avoir eu, en ce temps, un goût prononcé pour la toilette, si l'on en croit les gravures de l'époque, qui les représentent avec des cornettes à longues barbes, des robes échancrées, des cols élégants, et tout l'arsenal de très fringantes personnes (fig. 388).

Sous le règne de Louis XIII, grand amateur de chasse, les dames reprirent, pour monter à cheval, le grand chapeau de feutre garni de longues plumes, avec l'amazone de couleur, galonnée d'or ou d'argent. Ce chapeau, posé légèrement de côté sur les cheveux frisés, parut une coiffure fort « galante, » selon l'expression d'alors. Elle accompagnait très heureusement la robe de cheval en velours vert ou la grande hongreline à galons d'or ou d'argent, ornée d'un nœud à plusieurs coques sur l'épaule et égayée par une large cravate de mousseline et de dentelle.

Ainsi s'attifaient Mademoiselle de Montpensier et toutes les jolies femmes du temps. La beauté de la première lui attirait beaucoup de partis, tout autant que sa réputation d'être la plus riche héritière de l'Europe. Certaines mères de prétendants aimaient à faire valoir ses grâces altières. Dans ses mémoires, elle raconte comment le prince de Galles, cherchant à lui faire sa cour, tenait le flambeau, pendant que la reine d'Angleterre, sa mère, la coiffait de ses mains et la parait de ses propres joyaux, « et j'eus ce jour-là, dit-elle, une petite oie (1) incar- « nate, blanche et noire, à cause que la parure de pierreries « que j'avais était attachée avec des rubans de cette couleur-là;

(1) On appelait petite oie la garniture de rubans faisant partie du costume et composée de nœuds attachés aux manches, aux épaules, au cou, autour de la taille, bref partout où l'on pouvait en mettre.

« j'avais aussi une plume de même, et le tout était comme la « reine d'Angleterre l'avait ordonné. »

En une autre occasion, les deux reines de France et d'Angleterre s'étaient réunies pour faire paraître la princesse plus belle. On fut trois jours à accomoder sa parure; sa robe était entièrement chamarrée de diamants avec des houppes incarnat, blanc et noir, qui semblent avoir été ses couleurs favorites. Les diamants de la couronne et ceux de la reine d'Angleterre, amassés sur sa tête et sur sa robe, l'illuminaient de toutes parts, et comme le soleil elle éblouissait tous les yeux.

Frisures et boucles absorbant beaucoup de temps, on ne se mettait pas en frais tous les jours. Nous en trouvons plusieurs fois la preuve dans les mémoires de Mademoiselle de Montpensier. Elle y raconte en effet qu'elle n'avait pas l'habitude de se friser quotidiennement, et que, en 1649, s'étant fait coiffer, parce qu'elle avait appris que son royal prétendant d'Angleterre était attendu à la cour, la reine Anne dit en riant: « On voit bien les gens qui attendent leurs galants, comme elle est ajustée ! » Ce qui la mortifia grandement.

Un autre fois, elle accourt chez la reine d'Angleterre sans être coiffée. Plus tard, elle rapporte comment, au mariage du jeune roi Louis XIV, voulant voir l'Infante incognito, elle s'habille de drap noir et cache ses cheveux défrisés sous un mouchoir uni et une coiffe claire.

Observons que la coiffe n'était pas d'un porter extraordinaire à la cour. Mademoiselle de Saujon, dans un moment d'exaltation religieuse, s'était enfermée aux Carmélites. La famille royale l'obligea d'en sortir, mais comme elle avait coupé ses cheveux, elle portait une coiffe et un collet de linge uni. Elle garda quelque temps cet aspect monastique, puis ses cheveux ayant repoussé, elle recommença à les friser, abandonna la serge pour reprendre la soie et la dentelle, et bientôt il ne parut plus rien de sa prétendue vocation.

Toute veuve portait la coiffe noire, sauf les reines et les

princesses de sang royal, qui la portaient blanche. Anne d'Autriche dérogea la première à cet usage et garda jusqu'à sa mort le petit chaperon en pointe avec lequel elle est représentée dans ses portraits. On a pu remarquer que cette coiffe



Fig. 389. — Eléonore, veuve de l'empereur Ferdinand III, d'après un portrait du temps.

laisse voir les cheveux agréablement frisés et encadrant le visage, seconde exception à la règle ordinaire. D'autres veuves de haut rang, plus sévères, adoptèrent une sorte d'habit religieux. L'impératrice Eléonore, veuve de Ferdinand III, porta le deuil avec une grande cornette blanche, qui lui cachait le front et ne laissait



Fig. 390. — Claude de Médicis, veuve du Prince d'Urbin, en 1623, dans son costume de veuve. Elle se remaria en 1628 avec l'Archiduc Charles d'Autriche, frère de l'Empereur Ferdinand III.

passer qu'un peu de cheveux. Une guimpe de linon uni et une sorte de gilet de même étoffe recouvraient sa gorge et sa taille. Ce costume austère était usité beaucoup en Allemagne et en Italie (fig. 389). Si l'on ne cachait plus les cheveux comme au moyen-âge, on abandonnait généralement les frisures ou du moins la tête entièrement frisée. La pensée chrétienne, qu'une veuve doit renoncer aux frivolités mondaines, dominait encore les esprits, au commencement du XVII[e] siècle. Les mœurs relâchées du siècle suivant amoindrirent ce sentiment, et depuis lors l'esprit révolutionnaire en a fait bon marché. Un autre deuil princier consistait dans le costume entièrement noir, sauf une collerette de gaze blanche très empesée, le corsage très montant, les manches longues garnies également d'un poignet blanc; le petit bonnet noir, parfois orné d'une bizette noire, s'avançait en pointe sur le front. Le tout était recouvert d'une grande mante de crêpe ou gaze de laine noire étendue sur un cerceau et dont l'envergure se mesurait sur le rang de la personne qui le portait. La mante de deuil demeura en usage jusqu'à la fin du siècle avec de faibles modifications, puis se fondit dans le manteau à queue du grand deuil (fig. 390).

Tous les deuils ne se manifestaient pas de même. Il est bon d'écouter Mademoiselle de Montpensier nous décrire celui de la duchesse de Nemours, lorsqu'elle alla la voir après la mort du duc, tué en duel par le duc de Beaufort.

« Sa veuve s'était retirée aux filles de Sainte Marie, où je l'allai « voir. Elle avait un habit tout uni et une grande coiffe comme « un voile qui la cachait toute. Je m'en allai au devant d'elle et « lui fis un compliment sur la perte qu'elle avait faite. Nous nous « allâmes asseoir dans un coin, où elle nous fit de grandes lamen- « tations; comme nous étions sur le mépris du monde, Son Altesse « Royale et M. le Prince entrèrent et s'approchèrent de nous.

« Elle leva son voile et se mit à faire une mine douce et « riante; je crus voir une autre personne sous cette coiffe; elle « était poudrée et avait des pendants d'oreilles, rien n'était plus

« ajusté. Dès que M. le Prince allait d'un autre côté, elle rabais-
« sait sa coiffe et faisait mille soupirs. Cette farce dura une heure
« et réjouit bien les spectateurs. »

Souvent, en Italie, les veuves adoptaient un costume presque monastique. Un voile de laine épais sur les cheveux, une robe noire, un col de toile, formaient toute leur parure.

En Espagne, le deuil était encore beaucoup plus sévère. Dans



Fig. 391. — Marie-Anne d'Autriche, régente d'Espagne, d'après une médaille frappée en 1665.

ce pays, où l'étiquette régissait tout, le deuil était réglé dans ses plus minutieux détails. Une veuve devait adopter le costume consacré par un long usage, et, comme en France, le blanc y dominait. Un costume de veuve très authentique est celui de la mère du jeune Charles II, d'après une médaille frappée en 1665. Marie Anne d'Autriche est coiffée d'un petit bonnet, terminé, autour du visage par une tresse de crêpe ou de linon blanc (fig. 391). Sur ce premier couvre-chef est jeté un très long voile qui devait

retomber jusqu'aux pieds et l'envelopper presque toute entière, c'est-à-dire faire l'office de la mante.

Une guimpe entoure son cou. Il est difficile de décider d'après le dessin si la guimpe faisait une même chose avec la coiffe de dessous, comme celles du moyen âge, ou si elle n'était qu'une simple gorgière. La taille est également recouverte d'étoffe blanche, plissée à larges plis.

La difficulté de bien saisir la valeur et la portée des noms donnés,



Fig. 392. — Marie d'Angleterre, veuve du Prince d'Orange.

en certains pays, aux anciens vêtements se représente à propos des veuves hollandaises. Qu'entendait-on par la *pommette* ? Était-ce la coiffe en pointe toute plate qui, enveloppant le dessus de la tête, lui donnait l'aspect d'une pomme ? Était-ce au contraire une pièce d'étoffe qui s'avançait sur la joue ? Mademoiselle de Montpensier à qui nous devons, comme on le verra, cet embarras, ne donne aucune explication à ce sujet.

Parlant de la princesse royale d'Angleterre, veuve du prince d'Orange, qui était venue rejoindre sa mère à Paris où elle

espérait, disait-on, se faire épouser par le roi, elle raconte l'arrivée de cette princesse en France, avec un équipage splendide et force pierreries dont elle savait habilement se parer.

Elle ajoute que le jour où cette veuve vint à Chailly pour lui rendre visite, elle avait pris le costume d'étiquette.



Fig. 393. — Amélie de Solms, veuve du Prince Frédéric-Henri de Nassau.

— « Remarquez, dit la reine à Mademoiselle, que ma fille est « habillée de noir et porte une pommette, parce qu'elle est veuve « et ne vous a jamais vue; j'ai voulu que sa première visite fut « fort régulière. »

Cette pommette n'avait cependant pas empêché la princesse de

mettre des pendants d'oreilles magnifiques, des fermoirs, des bracelets, de gros diamants et des bagues, sur quoi la pauvre reine dépossédée disait en soupirant : « Ma fille n'est pas comme moi, « elle est magnifique, elle a des pierreries et de l'argent, elle aime « la dépense. Je lui dis tous les jours qu'il faut être ménagère, que « j'ai été comme elle et encore mieux; qu'elle voie l'état où je « suis ! » (fig. 392).

L'obligatoire de la pommette ne devait pas être bien rigoureux dans les Pays-Bas, si l'on en juge par les portraits de veuves que cette époque nous a laissés. Ils ont presque tous un costume différent, la mante ou le voile seuls sont toujours portés, mais la forme varie. Voici une mante jetée sur la tête et formant calotte avec une petite pointe par devant pour retomber en plis amples autour du corps (fig. 393).

Une autre mante, dans un autre portrait, est au contraire très courte et ne dépasse pas la taille. Elle sert de complément à une coiffe posée elle-même sur un bandeau orné d'une pointe. Cette pointe était devenue le signe distinctif du veuvage. La mante courte de ce portrait est en toile, ainsi que le bonnet et le grand col (fig. 394).

Tous les portraits du temps qui reproduisent des bonnets de toile avec voile, ne représentent pas nécessairement des veuves. L'usage de porter des serre-têtes, et des bonnets était presque général dans Pays-Bas; il ne fallait pas être en deuil pour s'embéguiner. Nous le répétons, on aimait les modes simples en Flandre à cette époque ; il fallait aller à Anvers, la riche cité commerçante, pour rencontrer les vêtements somptueux, les plumes et les dentelles.

C'était alors le moment où Rubens y brillait de tout son éclat.

Il aimait à voir des femmes passer auprès de lui dans des chatoiements de soie et de velours. Lui-même s'habillait comme le plus magnifique grand seigneur. Sa maison était ouverte, tant à ses amis qu'à la foule de ses admirateurs et de ses disciples.

Il y donnait des fêtes splendides et les deux femmes qu'il épousa

successivement, toutes deux belles et aimables, faisaient avec grâce les honneurs de sa maison.

Nous avons les portraits de ces heureuses créatures à qui



Fig. 394. — Albertine-Agnès de Nassau, veuve de son cousin le Prince de Nassau.

la gloire et les honneurs ne cessèrent de sourire. Celui d'Isabelle Brandt, la première femme du grand peintre, datant de 1600 environ, est particulièrement intéressant parce qu'il nous

rappelle une mode très flamande qui ne manque pas de cachet. C'est le chapeau de feutre, relevé de côté, posé légèrement sur la tête et orné soit d'une touffe de plumes, soit d'une longue plume,



Fig. 395. — Isabelle Brandt, femme de Rubens.

soit enfin d'une simple cordelière de soie ou d'or. Seulement, l'usage général était moins gracieux, parce que le chapeau se mettait ordinairement sur le bonnet de toile ou de dentelle, si populaire chez les flamandes (fig. 395). Plus populaire encore, dans la stricte acception du mot, était l'étrange espèce de couvercle

pointu que les femmes des classes inférieures mettaient d'habitude par dessus la mante. Comme la mante couvrait la tête et dissimulait entièrement la femme qui la portait, l'adjonction du couvercle lui donnait de loin une vague ressemblance avec une ruche d'abeilles ambulante. Ce costume était usité en Hollande et même en Allemagne (fig. 396).



Fig. 396. — Dames flamandes, d'après une ancienne gravure.

La faille conservait aussi et devait encore conserver longtemps sa vogue. On en fait remonter l'origine aux Ménapiens ; il est certain qu'elle est très ancienne, et sa faveur fut plus grande que jamais au XVIIe siècle.

Les dames de la noblesse portaient aussi la faille dont elles savaient s'envelopper fort gracieusement ; quelques-unes chiffonnaient par dessus *la culbute* une écharpe de gaze, qui retombait en voile par derrière.

Il y avait alors en Belgique une noblesse brillante; outre la baronne de Rebours, dont nous avons donné le portrait plus haut, Bruxelles renfermait dans ses murs une foule de jeunes et charmantes femmes. Les plus en vue étaient Mademoiselle de Grimberghe, exilée de France à cause de son mari, le duc de Guise, accusé de conspiration contre Anne d'Autriche; sa mère, la princesse de Grimberghe, dont Marigny dit que les yeux étaient encore capables de blesser les cœurs; la marquise de Leede, Anne-Marie de Hornes, un des plus beaux ornements de la cour de l'infante.

Elle a dedans les yeux une douceur modeste
Elle a l'air gracieux
Un aymable entretien, la taille et tout le reste
Qui peust rendre l'amour partout victorieux.

La comtesse de Bucquoy tenait maison ouverte et on se réunissait chez elle pour jouer à la Prime ou au Hoc, jeu qui passionnait Mademoiselle d'Hénin et Madame de Warfusée. Isabelle d'Aremberg, duchesse de Wurtemberg, était aussi une des beautés les plus fêtées. Il n'y avait guère que Mademoiselle de Chimay qui pût lui disputer le prix; mais cette charmante et spirituelle fille de la maison de Ligne, devenue tout à fait sérieuse depuis son mariage avec Louis de Gonzague, se gardait de semblable rivalité. On l'accusait de tenir toujours ses coiffes baissées et de priver ainsi ses amis du plaisir de contempler ses traits enchanteurs.

Et je ne sçais pourquoy la fortune inhumaine
Me veut ainsy cacher cet objet glorieux
Si c'est pour espargner à mon cœur quelque peine
Ou pour ne point donner de plaisir à mes yeux.

Anne-Alexandrine de Croy, femme de don Antonio de la Cueva, qu'elle avait fait languir dix ans, avant de lui accorder sa main, avait aussi une maison, où la haute société aimait à se retrouver. Deux princesses de la maison de Nassau, Madame de Ligne et Madame de Lorraine, étaient à la tête de ces cercles charmants,

où l'esprit français brillait autant qu'à Paris. On ne donnait pas beaucoup de grandes fêtes, mais on se réunissait souvent, on dansait, on jouait, on causait. Il y avait là un essaim de jeunes et jolies filles portant les plus beaux noms.

A leur tête se remarquaient les quatre filles de la baronne de



Fig. 397. — Bourgeoise flamande du milieu du XVIIe siècle.

Ville, toutes les quatre également belles; Mademoiselle d'Aerschot, aux yeux vifs et malins; Mademoiselle d'Oxode, une riche et belle héritière; Mademoiselle d'Havré, qui toute jeune avait inspiré une vive passion au prince de Lorraine; Mesdemoiselles de Wurtemberg, de Salazar et de Verceil, complétaient cette gracieuse couronne, qui faisait de Bruxelles un séjour attrayant, où plus d'un exilé de France trouva à se consoler des rigueurs de la politique. Cette ville était en effet le refuge de tous les nobles exilés de

France depuis le jour où le jeune prince de Condé vint y cacher sa trop jolie femme. Les alliances de plus en plus fréquentes entre la noblesse française et celle des Pays-Bas, concoururent puissamment à faire de Bruxelles le centre très couru et apprécié d'une société choisie.

Naturellement ce monde aimable suivit les modes françaises; les boucles, les culbutes, les garcettes et les moustaches s'y naturalisèrent. Les coiffes trop longues furent laissées aux bourgeoises et aux vieilles femmes. Quant au peuple, il portait de grands bonnets dans le genre de ceux qu'on rencontre aujourd'hui à Anvers et dans les pays avoisinants.

Un certain genre de religieuses particulier à la Belgique se désignait sous le nom de Béguines. Leur règle était peu sévère; elles sortaient pour aller elles-mêmes acheter les provisions du ménage et revêtaient alors la grande mante dont nous avons déjà parlé.

Regnard, l'auteur de tant de comédies très admirées en son temps et qui fit un voyage en Belgique en 1681, décrit ainsi les béguines :

— « Elles sont vêtues de blanc dans l'église et vont par les « rues avec un long manteau noir qui leur descend du sommet « de la tête et leur tombe sur les talons. Elles portent aussi sur « le front une petite hupe qui forme un habillement assez galant « et on trouve des filles sous cet habit discret que j'aimerais « mieux que beaucoup d'autres avec l'or et l'argent qui les entou- « rent. » — Les femmes de la petite bourgeoisie aimaient beaucoup ces mantes, qui leur permettaient de cacher leurs paquets en revenant du marché; mais afin d'éviter le poids incommode des plis de l'étoffe sur la tête, elles inventèrent une sorte de diadème de velours orné de galons, qui s'élevait en deux pointes comme des cornes. La mante y était attachée et cet arrangement donnait aux femmes un singulier air de chauve-souris (fig. 397).

Les femmes de la noblesse, voire celles du peuple, pratiquaient au plus haut degré cet esprit de famille, ce respect des parents,

ce culte des aïeux, vertus fondamentales devenues si rares de nos jours. De là, la conservation scrupuleuse des traditions du foyer, qui se révélait jusque dans les plus petits détails de la vie. Les testaments constituaient de vraies lois religieusement respectées des enfants et la toilette d'une mère était portée par ses filles avec une pieuse vénération et une touchante tendresse.



Fig. 398. — Hollandaise, d'après Hollar, 1648.

Jeanne Jacquemin, femme de Michel Bouvier, bourgeois de Couvin, dans son testament daté de 1638, ordonne à ses filles de porter tous ses accoutrements, savoir : ses chaînes d'argent, ses bagues d'or, chaînettes et pendants, ses jupons, ses chaperons et tout ce qu'elle possède en vêtements. Les archives des bourgs et des villages des Pays-Bas sont pleines de documents du même genre. La mode ne changeait guère alors dans ces humbles com-

munes, vivant de leurs propres ressources dans le calme de l'ordre, trop souvent interrompu par l'irruption des armées amies et ennemies, qui les mettaient également à rançon (fig. 398).

Les princes gouverneurs des Pays-Bas surveillaient du reste soigneusement les tentatives d'abus du luxe. Les habitants de Namur avaient probablement voulu prendre trop de liberté sous ce rapport à la fin du XVIIIe siècle. Un édit du prince Charles de Lorraine les ramène dans une voie plus modeste. On y voit entre autres l'ordonnance suivante concernant le deuil :

— « Premièrement, au regard des deuils qui se portent pour les « personnes royales, chacun pourra porter le grand deuil qui est « le manteau en drap long jusqu'aux pieds et les crêpes sur le « chapeau, et les femmes, des robes de drap avec voiles de « crêpe sur la teste comme on est accoutumé de faire pour les « père, mère, femme ou mari, lequel deuil durera jusqu'au jour « des funérailles achevées et se pourrait ensuite diminuer selon « la saison et convenance ; et au regard des domestiques, aucun « d'eux ne pourra être vêtu de deuil, voulant bien que la « démonstration qui se fait pour les maîtres soit tenue pour « suffisante. Quant aux deuils qui se portent pour nos sujets, « l'on n'en pourra porter pour autres parentages ou personnes, « que pour père, mère, frère, sœur, aïeul ou aïeule, mari, femme, « beau-père, belle-mère, le permettant à l'héritier, encore qu'il ne « toucherait le sang au défunt, lesquels deuils ne pourront être « que le manteau de drap long pour les ascendants et les man- « teaux raccourcis ou petit deuil pour les collatéraux. » Après plusieurs autres détails, l'édit se termine comme suit :

— « Personne, quoique de première noblesse ou qualité ne « pourra se servir ou faire faire des carosses garnis de deuil, ni « dedans, ni dehors, ni couverts, ni chaperons de deuil pour les « chevaux, sous peine de confiscation et cent florins d'amende. »

Pour les femmes, le deuil ordinaire consistait dans la robe noire, le grand col uni et la petite calotte ou chaperon de drap ou de velours noir. Nanteuil a gravé un très beau portrait d'une veuve

belge. Cette gravure date de 1656 et représente la femme d'un membre de la famille Locquet, peut-être la femme de celui qui fût chancelier de Brabant et premier Vicomte d'Hombeke. Elle porte le deuil tel que nous venons de le décrire (fig. 399).



Fig. 399. — Dame brabançonne, d'après une gravure de Nanteuil.

Les chapeaux, dont celui d'Isabelle Brandt est le type général, furent très portés pendant le XVIIe siècle. La grande Mademoiselle, la duchesse de Longueville et toutes les grandes dames qui se mirent à la tête de la Fronde avaient adopté ce chapeau, dont l'air crâne et cavalier convenait à ces belles guerrières. On le garnissait de cordons et de tresses. Celui des frondeuses fut entouré d'une corde, comme celle d'une fronde, à laquelle on adjoignit

un bouquet de paille comme signe de ralliement, ce qui n'empêchait pas les grands panaches, si bien faits pour voler au vent dans les galops de chasses et de marches militaires.

Ces chapeaux étaient de castor noir ou gris, d'un prix très élevé; il fallut même faire un édit pour défendre de les payer plus de 50 livres.

« Madame de Bethune, dit Mademoiselle, est à Fontenelle avec « son mari; ils se promènent à cheval tous les jours, avec des « capelines de plumes. »

Plus loin nous voyons la princesse revenir de Lyon à la suite du roi, qui fait presque toute la route, avec les dames, à cheval. La rigueur de la saison leur fait trouver le voyage pénible et le froid bien vif, malgré leurs justaucorps fourrés et leurs bonnets de velours noir ornés de plumes.

Ces bonnets étaient des espèces de toques très empanachées. Mademoiselle les avait inaugurés à St-Fargeau, en 1653, pendant un hiver qu'elle y passa, étant brouillée avec la cour et son père. Elle employa son temps à embellir cette demeure, fit construire un théâtre et y donna des représentations. Un jour, Madame de Sully parut à la chasse avec un bonnet de velours noir fourré et garni de plumes. Mademoiselle trouva cette nouveauté si fort à son goût qu'elle en commanda aussitôt pour elle et pour ses autres dames. Les unes préféraient les plus hauts, d'autres de plus petits. On s'amusa pendant quelques jours à essayer les différentes modifications, qui pourraient donner le plus d'élégance ou de grâces à la nouvelle coiffure. Toutes les distractions étaient également bien accueillies dans la solitude de St-Fargeau.

La célèbre Christine, reine de Suède, aimait beaucoup les chapeaux à plumes, comme elle affectionnait tous les vêtements masculins. Elle fit courir tout Paris. Sa manière d'être, ses gestes, son costume, tout éveillait la curiosité. Mademoiselle alla lui rendre visite. Elle la trouva vêtue d'une jupe grise bordée de dentelle, d'or et d'argent, avec un justaucorps de camelot couleur de feu bordé de la même dentelle que la jupe ; au cou un mouchoir

de point de Gênes noué avec un ruban couleur de feu; une perruque blonde, et à la main un chapeau garni de plumes noires. Elle parut à Mademoiselle un joli petit garçon (fig. 400).

C'est dans ce costume que Christine fit son entrée à Paris.



Fig. 400. — Christine, reine de Suède, vers l'âge de 15 ans, d'après un ancien portrait.

Peu de temps après, elle ne parut plus aussi agréable à Mademoiselle, qui l'alla voir à Montargis, où elle passait. La reine était couchée. Elle avait fait raser ses cheveux et s'était enveloppé la tête d'une serviette en guise de bonnet. Son départ pour Rome avec une suite uniquement composée d'hommes scandalisa fort tout le monde. Quand elle revint en France, ses vêtements n'étaient

pas plus soignés. Sur une jupe jaune, elle portait un justaucorps pelé et sa tête était couverte d'une coiffe. Rien d'élégant ni de féminin dans cette princesse aux allures viriles et dégingandées. Quand Mademoiselle la vit pour la dernière fois, à Fontainebleau, après le meurtre de Monaldeschi, c'était encore un bonnet de velours noir à plumes qui couvrait sa tête; le bonnet était égayé de beaucoup de rubans feu, pareils à la couleur de sa jupe. La princesse la trouva mieux que les autres fois, quant au physique, mais la mort de son écuyer, ordonnée tout près d'elle dans la galerie même du palais, fut considérée en France comme une barbarie indigne d'une reine chrétienne. Dès ce jour, on ne songea plus qu'à se débarrasser de cette femme extravagante.

Cependant Louis XIV atteignait sa majorité et commençait ce grand règne de gloire auquel aucun autre ne peut être comparé. Avec lui la cour reprenait un air de jeunesse et de fête que la régence si troublée de sa mère avait fait disparaître. Les belles toilettes reparurent; on vit Madame de Châtillon en habit de taffetas aurore brodé d'argent, Mademoiselle en toile d'or et d'argent, d'autres en robes brodées délicatement ou couvertes de point de Gênes et de Venise. Une mascarade qu'on fit à la cour, en 1659, eut la prétention de représenter une scène champêtre.

« Nous fîmes une mascarade la plus jolie du monde, dit encore « Mademoiselle, à qui nous empruntons tous ces détails, Monsieur, « Mademoiselle de Villeroy, Mademoiselle de Gourdon et moi, « nous étions habillés de toiles d'argent blanches, fort chamarrées « de dentelles d'argent avec des passepoils couleur de rose, des « tabliers et des pièces de velours noir avec de la dentelle or « et argent. Nos habits étaient échancrés à la Bressane, avec « des manchettes et des collerettes de passement de Venise. Nous « avions aussi des chapeaux de velours noir, tout couverts de « plumes couleur de feu, rose et blanc.

« Mon corps était lacé de perles, et attaché avec des diamants; « il y en avait partout. Monsieur et Mademoiselle de Villeroy « étaient parés de diamants, Mademoiselle de Gourdon d'émeraudes.

« Nous étions coiffées en paysannes de Bresse, avec des cheveux « noirs, des houlettes de vernis couleur de feu, garnies d'argent. « Les bergers étaient le duc de Roquelaure, le comte de Guiche, « Peguilhem et le marquis de Villeroy (fig. 401). »

Ces mascarades étaient très à la mode, le Roi s'y plaisait



Fig. 401. — Anne-Marie Martinozzi, princesse de Conty, nièce de Mazarin.

beaucoup, son frère bien davantage encore; rien ne causait tant de joie à ce dernier que de pouvoir s'habiller en femme. On n'avait pas combattu cette faiblesse dans son enfance, on dit même qu'on l'y avait encouragé, afin de le rendre incapable de causer des embarras au Roi, par son ambition ou son intelligence. Il s'amusait à parer lui-même les dames de la cour. Il les coiffait, ajustait leurs rubans et, chaque fois qu'il en avait l'occasion, prenait le costume féminin. Il n'était pas le seul en France. L'abbé de

Choisy, fils d'une dame d'honneur de Madame, avait reçu à peu près la même éducation. Sa mère, n'ayant pas de fille, se complaisait à le parer de vêtements de femme et l'intimité qu'il avait avec Monsieur acheva de lui donner des goûts aussi étranges que ridicules. Ses mémoires indiquent l'aberration de son esprit. Il se réjouit de trouver dans l'inventaire de la succession maternelle une paire de pendants d'oreilles, valant dix mille francs, une croix de cinq mille et toutes espèces de bagues et de joyaux « pour se faire belle ».

Au début, il n'osa donner pleine carrière à sa malheureuse manie. Il attendait le soir pour se travestir. Il se parait alors de ses bijoux, arrangeait ses cheveux, se mettait des cornettes garnies de dentelle et se contemplait avec joie dans tous les miroirs. Comme on ne prenait pas cette sottise trop au sérieux, il devint plus audacieux ; il acheta une maison dans le faubourg Saint-Marceau et, sous le nom de Madame de Sancy, il s'y établit tout comme une dame. Il ne quitta plus son déguisement, fit des visites, alla à l'église, se promena partout, minaudant, poudré, se complaisant dans son rôle. A la paroisse, les marguilliers lui envoyèrent un cierge pour la procession et il y parut, soutenu par Monsieur de la Neuville, qui lui servait d'écuyer, la queue de sa robe portée par un laquais, comme toutes les grandes dames.

Un jour qu'il rendit le pain bénit, il voulut accomplir cette cérémonie avec toute la magnificence qu'on aurait pu exiger d'une très noble dame. Il s'était fait faire pour la circonstance une splendide robe de damas de Chine blanc, doublée de taffetas noir avec une échelle de rubans noirs. Aux manches et à la taille, grosses touffes de rubans. Cette robe s'ouvrait sur une jupe de velours noir et sa coiffure était un chef-d'œuvre de bon goût et d'élégance.

Un petit bonnet de taffetas noir était attaché sur sa perruque poudrée. Il était orné de cinq à six poinçons de diamants et de beaucoup de rubans. La marquise de Noailles lui avait prêté ses

pendants d'oreilles en brillants; enfin il était superbe et, pour embellir encore sa beauté, il s'était fourré trois à quatre grandes mouches et une douzaine de petites sur le visage.

A la quête, son écuyer le suivait avec une femme de chambre et trois laquais.

Une autre fois, il vient à l'Opéra dans une robe blanche à fleurs d'or, dont les parements étaient de satin noir, avec des rubans couleur de rose, des diamants et des mouches; il y obtient un vrai succès.

En Berri, il ne craint pas de jouer la comédie en femme, et rien ne lui semble préférable au bonheur de s'entendre dire: Comme elle est jolie!

On ne tarda pas à faire courir sur lui les chansons et les quolibets :

Sancy au faubourg Saint-Marceau
Est habillé comme une fille,
Il ne paraîtrait pas si beau
S'il était encor dans la ville.
. . . .
. . . .
Tout le peuple de Saint-Médard
Admire comme une merveille
Ses robes d'or et de brocart,
Ses mouches, ses pendants d'oreilles.....

Cette époque fut celle de la grande vogue du masque. Il accompagna la poudre et les mouches. On allait masqué aux fêtes, aux dîners, aux soupers, aux promenades. La noblesse avait tenu longtemps le masque, comme lui étant exclusivement réservé; mais vers le milieu du XVII[e] siècle elle fut tout à fait débordée par la bourgeoisie.

Scarron, dans le *Roman comique*, dit que les bourgeoises de toutes conditions portent le masque jusque dans les églises, de même qu'elles ornent leurs vêtements de quantités de dentelles et de rubans. Il ajoute que leur savoir vivre est tel, qu'elles peuvent se mêler aux cercles des femmes de la noblesse, sans crainte d'être découvertes.

Un très curieux pamphlet contre les modes, qui parut vers 1630, peint avec des couleurs très justes l'état de la société et du luxe à cette époque. L'auteur fait comparaître autour d'une jeune mère une société composée de femmes de tous les états. On déblatère un peu sur le prochain, on se plaint, on se moque. Voici Madame Claremonde qui s'est faite demoiselle aux dépens de son mari. Depuis qu'elle a commencé à porter le masque, elle en est si orgueilleuse, que, même à l'église, elle ne le déferait pas pour tout l'or du Perou! (fig. 402).

Il était inconvenant de porter le masque à l'église; de même que pour saluer quelqu'un, on devait l'ôter sous peine de manquer à la politesse.

On parle de la fille de Madame Ledoux qui était, il y a deux jours, femme de chambre au logis de Madame de Chevreuse et maintenant porte autant d'atours que la plus grande dame de la cour. Elle a beau se parer, dit une bonne langue, ni son masque, ni ses perles ne lui blanchiront le teint.

Les bourgeois de bonne et ancienne famille laissaient souvent entrer leurs filles dans de grandes maisons en qualité de femmes de chambre. Comme elles étaient bien élevées et instruites, elles devenaient pour leurs maîtresses des confidentes et presque des amies. C'est ce qui explique l'intimité qu'on voit régner dans les comédies du temps entre la maîtresse et sa servante, intimité qui nous choque parfois.

— « Mon père, dit une jeune femme de chambre présente « dans la société de l'accouchée, mon père que vous savez être « procureur et qui a des moyens assez honnêtement, a marié au « commencement ses deux filles à deux mille écus et a trouvé « d'honnêtes gens. A présent, quand il aurait deux mille livres « comptant, il ne pourrait trouver un parti pour moi : occasion « qui a tenu ma mère de me donner la coiffe et le masque pour « servir de servante et avoir la superintendance sur le pot et « sur la vaisselle d'argent. »

La bourgeoise de robe est très haute envers les fruitières, les

meunières et autre racaille de basse classe, qu'elle déclare bien effrontées de lui faire visite.

La femme d'un médecin trouve étrange que des chirurgiens



Fig. 403. — Gabrielle-Louise de St-Simon, duchesse de Brissac.

osent donner à leurs fils des offices de contrôleurs de 15 à 16,000 livres; enfin, il se fait une violente poussée de bas en haut dans tout ce monde, poussée que favorisent les mariages entre la bourgeoisie riche et la noblesse qui a besoin de se redorer. Il y a

bien d'honorables exceptions, de bonnes bourgeoises à capuchon, qui protestent tristement contre ces ambitions déplacées, mais ces exceptions sont rares.

Écoutez ce que dit le *Roman bourgeois*, décrivant la place Maubert, où la petite bourgeoisie tenait ses assises :

— « C'est le centre de toute la galanterie bourgeoise du quartier, « et elle est assez fréquentée à cause que la licence de causer y « est assez grande. C'est là que sur le midy arrive une caravane « de demoiselles à fleur de corde, dont les mères, il y a dix « ans, portaient le chaperon, vraie marque et caractère de la « bourgeoisie, mais qu'elles ont tellement rogné petit à petit qu'il « s'est évanoui tout à fait. Il n'est pas besoin de dire qu'il y « venait aussi des muguets et des galants, car la conséquence en « est assez naturelle. Chacune avait sa suite plus ou moins « nombreuse, selon que sa beauté ou son bonheur les y attirait. »

La haute bourgeoisie se réunissait aux Tuileries.

— « On voit là, étalé dans les habits, tout ce que le luxe peut « inventer de plus tendre et de plus touchant. Les dames avec « des modes toujours nouvelles, avec leurs ajustements, leurs « rubans, leurs pierreries et les agréables manières de s'habiller « étalent, dans les étoffes d'or et d'argent, les applications de leur « magnificence....... »

Aux masques il faut ajouter les mouches. Ce fut vers 1640 que leur vogue arriva à son apogée. Les poser, les ajuster selon la beauté ou l'air du visage, selon l'état de son esprit, selon le caprice du moment, était affaire capitale. Une femme mettait plus d'une heure à poser ses mouches. Quoiqu'elles fussent sans exception en taffetas noir, on distinguait de suite celles qui venaient de la bonne faiseuse. Les rondes s'appelaient assassines, et toutes avaient un nom particulier, d'après la place qu'elles occupaient sur le visage. Près de l'œil, c'était la passionnée ; au coin de la bouche, la baiseuse ; sur les lèvres, la coquette ; sur le nez, l'effrontée ; sur le front, la majestueuse ; au milieu de la joue, la galante. Les hommes avaient la faiblesse de mettre aussi

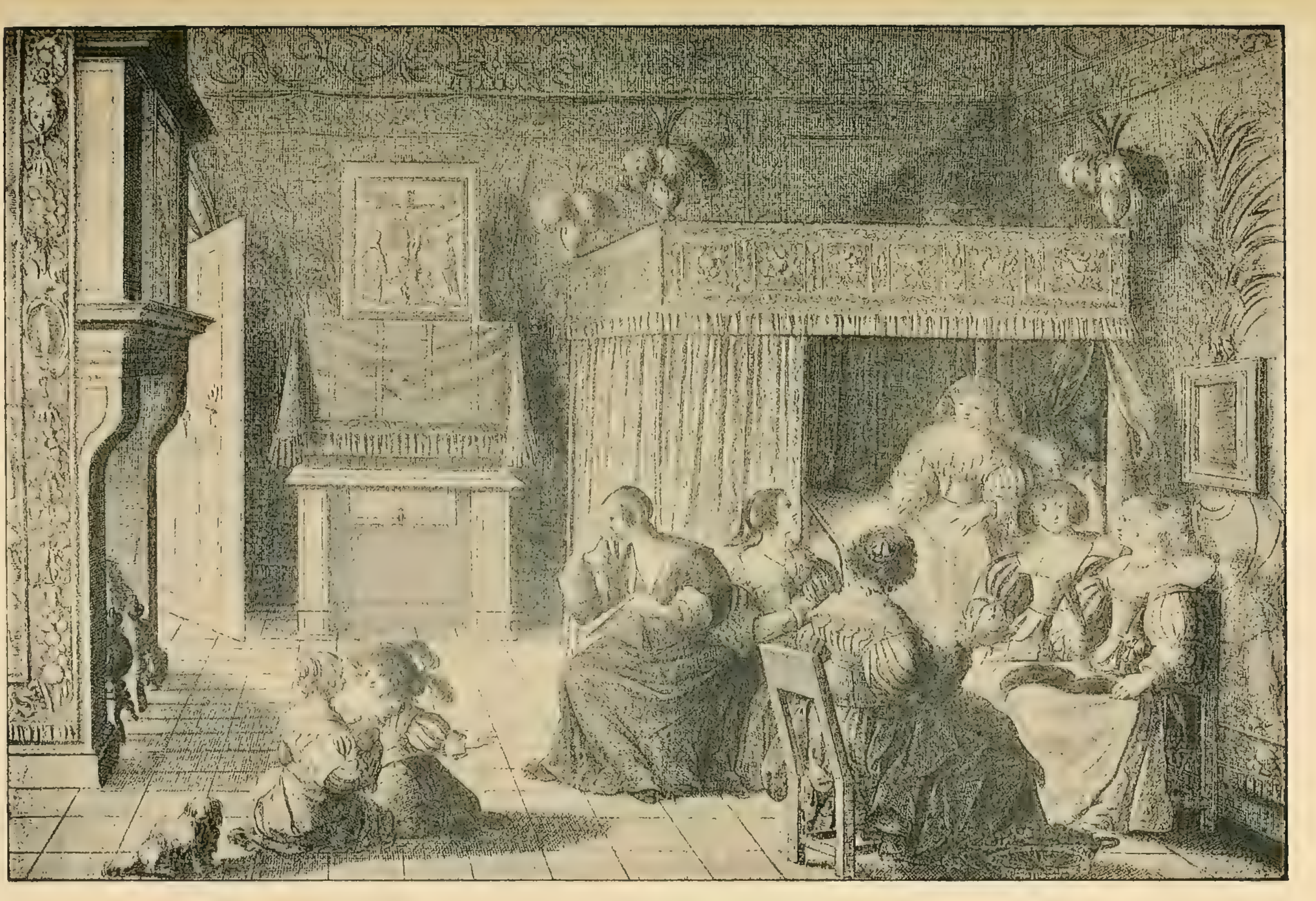


Fig. 402. — Les caquets de l'accouchée. Gravure d'Abraham Bosse pour un pamphlet paru en 1630.

des mouches; un recueil de « maximes morales et chrestiennes pour le repos des consciences » reproche à certains abbés frisés et poudrés de se couvrir le visage de mouches et de se montrer tous les jours, en habit libertin, parmi les cajoleries des concerts et des Tuileries.

Heureusement, le sexe fort comprit vite que cet usage était aussi ridicule que malséant et le laissa aux dames (fig. 403).

Reprenons l'histoire de la coiffure en cheveux.

Nous avons vu Anne d'Autriche lui donner une forme qui fut le type de son époque; quelques modifications imaginées pour les jeunes femmes la rendirent un moment aussi seyante que gracieuse.

Au lieu de la simple garcette, on laissa paraître sur le front une rangée de boucles légères, parfois même deux. Les cheveux ne furent plus tirés si plats sur le haut, on les fit légèrement bouffer ou onduler, on revit aussi la poudre, mais cependant encore à l'état d'exception. Un livre curieux, publié en 1621 en l'honneur de la calvitie, donne de précieux renseignements sur les coiffures du temps.

— « Mais j'ay beau haranguer, dit l'auteur, je voy bien que « je ne doy attendre des femmes ny grâce, ny faveur, ny me « promettre qu'avec moy elles se portent au mespris des cheveux, « La peine qu'elles prennent à bien tenir les leurs, à les poudrer, « parfumer, friser, à les crespillonner, tordre, tresser et anneler, « et bref à se gesner par trop d'amour qu'elles leur portent, et à « les contraindre en mille façons, tout cela montre assez combien « elles aiment les chevelus.

« Elles ont si peu de finesse qu'elles croyent à tout ce que « leur babillent leurs charlatans amoureux, qui leur chantent que « leurs blondes tresses sont les prisons et les fers des cœurs les « plus rebelles; que leurs crespés déliés sont les retz où s'attrape « la liberté des âmes les plus fines; que ce n'est que pour leurs « cordons retors que les zéphyrs soupirent et que c'est dedans « ces subtits nœuds de soie qu'Amour se trouve pris lui-même. « Elles avalent plus doux que miel, de leurs oreilles charmées, le

« breuvage empoisonné de ces cajolleries et s'enyvrent si bien de « la bonne opinion d'elles-mêmes, qu'elles commanderoyent leur « vanité d'aller attacher leurs beaux cheveux après ceux de « Bérénice, si la même vanité ne leur avait déjà fait croire que « c'est bien plus de gloire à leurs cheveux de loger sur leurs « testes que dans le ciel. » (1).

Sur le point de se marier avec l'Infante Marie-Thérèse, le roi, accompagné d'une cour brillante, alla chercher sa jeune femme sur la frontière de son royaume. La première entrevue dut lui faire une impression pénible, car l'étiquette et les modes espagnoles avaient fait un vrai magot de la pauvre future reine. Au lieu de laisser resplendir ses beaux cheveux, sa camerera major l'avait surchargée d'une lourde perruque, à boucles nouées de petits rubans. Ses vertugadins, ses « guards infants » étaient d'une ampleur si ridicule, qu'elle ne pouvait qu'avec peine se tenir sur la même estrade que la reine d'Espagne. Madame de Motteville, qui assista à ce mariage, ne peut assez déplorer le mauvais goût des dames espagnoles et surtout cette perruque horrible dont elles avaient attifé la royale fiancée. « Celle-ci, dit-elle, fut « encore rendue plus laide, le jour du mariage, par une manière « de bonnet blanc, plus propre à la défigurer qu'à lui donner de « l'ornement. » Elle ajoute plus loin : « Sa coiffure avait une « largeur colossale. L'infante Reine portait un habit blanc d'une « assez laide étoffe en broderie de talc, car la broderie d'argent « était interdite en Espagne. Elle avait des pierreries enchâssées « dans beaucoup d'or. »

C'est qu'une reine d'Espagne était un objet inerte, sans initiative, ne pouvant avoir aucun goût particulier, encore moins de liberté, toujours courbée sous le joug d'une étiquette implacable, qui faisait de sa vie une vie morne et inintelligente. Ses toilettes étaient désignées d'avance dans tous leurs détails, elle n'avait pas même le plaisir de les choisir (fig. 404).

(1) *Le chauve ou mespris des cheveux*, par Jean Daut.

C'était une femme de parade, une statue plutôt qu'un être animé. Telles ont dû être les princesses que leur mauvaise étoile a amenées sur le trône d'Espagne, car Élisabeth de France, qui excita la compassion de Brantôme, eut des héritières.



Fig. 404. — Marie, Infante d'Espagne, fille de Philippe III, fémme de l'Empereur Ferdinand III, d'après un portrait fait à l'époque de son mariage.

Madame de Motteville se sent horrifiée par les « guards-infants », qui lui font l'effet d'une machine monstrueuse. Elle n'est pas la seule Française revenant d'Espagne avec une triste impression sur les femmes de ce pays. Une autre voyageuse revient sur ces jupes dans lesquelles on a cousu plusieurs cercles de tonneau, qui, au lieu

d'être ronds, sont aplatis devant et derrière et s'élargissent démesurément de chaque côté, de façon qu'une grande dame qui marche offre le plus singulier spectacle pour les yeux peu habitués à cette mode disgracieuse.

Madame d'Aulnoy visita l'Espagne vers la même époque. Elle s'étend aussi sur la tyrannie de l'étiquette, qui lui paraît, dans ce pays, une chose insupportable. Elle dit que les femmes sont généralement petites, qu'elles portent des manchons de la longueur obligatoire d'une demi-aune, d'ailleurs de la plus belle martre zibeline, et valant jusque quatre et cinq cents écus. Ces pauvres créatures devaient étendre démesurément les bras pour pouvoir mettre seulement le bout de leurs doigts dans ces manchons. Avec cela, un vêtement très serrant des épaules, gênant les mouvements des bras et permettant à peine d'entrer dans leurs manches. Ajoutez les guards-infants et les chapins, sorte de soulier qui les empêchait de marcher, et vous aurez une idée du supplice imposé par l'étiquette à toute grande dame espagnole.

Madame d'Aulnoy ne pardonne pas aux nobles épouses des hidalgos le peu de confort de leurs habitations et même de leurs mœurs. L'usage de manger par terre lui semble, à juste titre, plus digne d'une nation barbare que d'un peuple civilisé. Cet usage était imposé par les terribles guards-infants, qui ne permettaient pas de s'asseoir sur une chaise et encore moins dans un fauteuil. On avait un carreau par terre sur lequel on s'affaissait au milieu de sa robe en ballon. Madame d'Aulnoy emprisonnée, selon la mode française, dans un corps baleiné, trouvait cette position à la Turque vraiment intolérable.

Voici comment elle dépeint la toilette d'une grande d'Espagne: — « Dès le matin dit-elle, une grande dame n'a rien de plus pressé que de prendre une tasse pleine de rouge et avec un gros pinceau de s'en mettre non seulement aux joues, mais au menton, sur le nez, au-dessus des sourcils et au bout des oreilles. De la beauté, elle ne s'inquiète guère, ce qu'elle veut avant tout c'est être très rouge. En outre elle se frotte du rouge au dedans

des mains, aux doigts et sur les épaules et cette peinture se fait deux fois par jour, au lever et au coucher. »

« Quand elle est habillée, la grande dame se fait parfumer. Une suivante commence par l'entourer de fumée de pastilles qu'elle



Fig. 405. — Marie, Infante d'Espagne, femme de l'Empereur Ferdinand III, gravure de 1646.

fait brûler, pendant qu'une autre chambrière prend de l'eau de fleur d'oranger, s'en emplit la bouche et en serrant les dents la rejette comme une pluie sur sa maîtresse. » En tout se révélait, pour la voyageuse, un mélange de luxe et de misère très frappant. Les dames ne voulaient porter que du beau linge, mais ce beau

linge se réduisait à une chemise. Elles aimaient les surcharges de bijoux, mais ces bijoux étaient mélangés d'autant de pierres fausses que de vraies. Sur leurs têtes elles cherchaient à mettre le plus d'ornements possible, surtout beaucoup d'épingles représentant des mouches ou des papillons de diamants et de pierres de couleur. Enfin le bon goût leur manquait complètement (fig. 405).

Pour en revenir à la reine dont le sort préoccupait tant les visiteuses étrangères, décrivons un de ses costumes, pour donner une idée de la mode espagnole.

Elle devait porter une espèce de corset de satin brodé découpé sur du brocart d'or, boutonné par de gros rubis d'une valeur considérable, ajusté et serré au col comme un pourpoint. Les manches étaient étroites, avec de grands ailerons autour des épaules, pendaient aussi longues que la jupe et s'attachaient au côté avec des roses de diamants. Son vaste vertugadin l'empêchait de s'asseoir autrement que par terre. Autour du cou une grosse fraise lui engonçait la tête et enfin un poids considérable de chaînes d'or et d'enseignes achevait son martyre. Sa coiffure était large avec abus de faux cheveux. Le front, trop découvert et sans frisure, n'avait point d'agrément. Généralement les dames espagnoles tressaient leurs cheveux par derrière et les rattachaient à la tête, par-ci par-là, avec des rubans.

La reine d'Espagne dînait seule, les Infantes dînaient seules aussi. Au mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse, les dames françaises couraient d'un appartement à l'autre, pour voir ces princesses assises par terre, mangeant en silence au milieu d'un cercle de courtisans respectueux, et servies à genoux par des menins.

Les faux cheveux étaient une des nombreuses obligations de l'étiquette. Comment douter qu'aussitôt arrivée en France, la jeune Marie-Thérèse ne s'empressât de rejeter tout cet appareil incommode pour adopter le costume français, que l'étiquette laissait libre de toute entrave. Et cependant, ces mêmes entraves, l'appât d'une couronne les faisait oublier aux princesses françaises. Peu

d'années après. Charles II, fils de Philippe IV, épousait en 1680 Marie-Louise d'Orléans, nièce du roi de France et les fêtes de ce mariage furent dignes des deux maisons royales, qui s'unissaient de nouveau. La princesse arrivait avec les modes françaises, sa tête n'était pas surchargée de perruques ni d'ornements incommodes.



Fig. 406. — Marie-Louise d'Orléans, femme de Charles II, roi d'Espagne, d'après une médaille frappée lors de son mariage.

Ses beaux cheveux tombaient sur ses épaules en quelques mèches bouclées retenues aux tempes par un joyau, coiffure que quelques jeunes filles portaient à cette époque. Sa robe était si couverte de broderies qu'on n'en voyait pas l'étoffe. Quand elle monta à cheval suivie de ses filles d'honneur, elle mit un chapeau garni de quelques plumes, au milieu desquelles brillait la perle

appelée Pérégrin, aussi grosse qu'une petite poire et d'une valeur inestimable (fig. 406).

Les corbeilles de noce destinées à contenir les nombreux objets offerts à la nouvelle reine étaient au nombre de huit et si lourdes que quatre femmes ne pouvaient en soulever une. Elles étaient pleines de bijoux, d'objets précieux, de brocart d'or, enfin de tout ce que le luxe espagnol pouvait présenter à une jeune souveraine.



Fig. 407. — Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, d'après une médaille.

Quand l'Infante Marie-Thérèse arriva à la cour de France, elle y trouva un genre de coiffure très gracieux et mis à la mode par les belles nièces du cardinal Mazarin. La dite coiffure consistait dans la suppression des deux touffes bouffantes des côtés, pour laisser les cheveux frisés en petites boucles tout autour du visage et tombant en mèches ondulées sur les épaules. Un rond orné de perles et de ruban s'attachait à la nuque (fig. 407).

Le règne de cette nouveauté dura cinq à six ans, après lesquels les bouffons de chaque côté regagnèrent insensiblement leur ancienne

faveur. En 1670, ils étaient en pleine vogue. On les exagéra jusqu'à l'absurde. Tantôt ils devenaient énormes et se terminaient en boucles longues, tantôt ils étaient composés d'une quantité excessive de



Fig. 408. — Eléonore-Marie d'Autriche, femme de Michel, roi de Pologne, gravure de 1670.

petites boucles, formant un amas léger de chaque côté de la tête et se terminant par une ou deux longues mèches ondulées ou roulées. Dans cet ébouriffement on plaçait force petits nœuds de rubans, force bijoux, fils de perles, poinçons ou autres affiquets ;

plus une femme en avait, plus elle se croyait belle (fig. 408). Quelques élégantes couronnaient cet édifice capillaire d'une petite calotte à pointe par devant en soie écrue ou en réseau. Survinrent les cornettes. La première ne fut d'abord qu'une passe légèrement bouillonnée garnie de dentelles avec de larges bouts qui pendaient par derrière. La coiffe ou grand mouchoir de soie noué sous le menton était devenue d'un usage habituel.

Le plus joli modèle de coiffure, vers 1670, est celui de Madame



Fig. 409. — Madame de Sévigné, d'après un portrait de Mignard.

de Grignan, que Montgobert, sa fidèle et adroite chambrière, savait si bien exécuter. Le type général d'alors était une tête large et plate. Mais la largeur était moindre déjà que celle que nous voyons à Madame de Sévigné, qui continua de porter dans son âge mûr la mode de sa jeunesse (fig. 409). Sa fille, au contraire, se conformait aux dernières modes. Ses cheveux étaient très fournis au bas du visage, qu'encadraient des boucles de toutes grandeurs. On se faisait alors coiffer par des femmes. Il ne semble pas que Champagne ait eu des imitateurs immédiats. Son talent et sa

vogue furent recueillis par la Martin, coiffeuse demeurée célèbre dans les fastes de la coiffure, par la révolution qu'elle opéra vers la fin du siècle autour des têtes féminines, poussant en hauteur toute la largeur passée. Cela ne se fit pas tout d'un coup; les premières qui osèrent dégager les joues furent l'objet d'une critique acerbe (fig. 410).

— « J'allai l'autre jour chez la duchesse de Ventadour, écrit « Madame de Sévigné à sa fille, en 1671, elle était belle comme « un ange. Madame la duchesse de Nevers y vint coiffée à faire



Fig. 410. — Madame de Grignon, d'après un portrait.

« rire; il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode. « La Martin l'avait *bretaudée* par plaisir comme un patron de « mode excessive; elle avait donc tous les cheveux coupés sur la « tête et frisés naturellement par cent papillottes, qui la font « souffrir toute la nuit; cela fait une petite tête de chou ronde, « sans que rien accompagne des côtés. Elle n'avait point de « coiffe, mais encore passe, elle est jeune et jolie; mais que toutes « ces femmes de Saint-Germain se fassent *têtonner* par la « Martin, cela est au point que le Roi et toutes les dames en « pâment de rire; elles en sont encore à cette jolie coiffure que

« Montgobert fait si bien, je veux dire ces boucles renversées.
« Voilà tout, elles se divertissent à voir outrer cette nouvelle
« mode jusqu'à la folie » (fig. 411).



Fig. 411. — Louise de la Baume-le-Blanc, duchesse de La Vallière, d'après son portrait de la Galerie du Palais-Royal.

On appelait cela des coiffures hurluberlu. La marquise a de la peine à s'y habituer.

— « Les coiffures hurluberlu m'ont fort divertie, écrit-elle quel-

« ques jours après, il y en a qu'on voudrait souffleter. La Choiseul « ressemblait, comme dit Ninon, à un printemps d'hôtellerie comme « deux gouttes d'eau. »

Elle s'y fait cependant. Quatre jours après, elle revient sur son premier jugement.

« Je vous mandai l'autre jour la coiffure de Madame de Nevers, « et dans quel excès la Martin a poussé cette mode; mais il y a « une certaine médiocrité qui m'a charmée et qu'il faut vous



Fig. 412. — Marie, duchesse de Simmeren, d'après une médaille frappée en 1688.

« apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent « petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, « qui siéent mal et qui ne sont non plus à la mode présente- « ment que la coiffure de la reine Marie de Médicis. Je vis hier « la duchesse de Sully et la comtesse de Guiche, leurs têtes sont « charmantes; je suis rendue, cette coiffure est faite justement « pour votre visage; vous serez comme un ange, et cela est fait « en un moment. Voici ce que Trochanire (Mme de la Troche), « qui vient de Saint-Germain, et moi, allons vous faire entendre, « si nous pouvons :

« Imaginez-vous une tête partagée à la paysanne jusqu'à deux « doigts du bourrelet; on coupe les cheveux de chaque côté, « d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et « négligées, qui ne viennent pas plus bas qu'un doigt au-dessous « de l'oreille; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, « et comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne « faut pas couper les cheveux trop courts, car comme il faut les « friser naturellement, les boucles, qui en emportent beaucoup, ont « attrapé plusieurs dames, dont l'exemple doit faire trembler les « autres. On met les rubans comme à l'ordinaire et une grosse « boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure; quelquefois on « la laisse traîner jusque sur la gorge..... » (fig. 412). Et Madame de la Troche prend la plume pour ajouter à cette description :

— « Madame, vous serez ravissante, tout ce que je crains, « c'est que vous n'ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, « je vous apprends que la Reine et tout ce qu'il y a de femmes « et de filles qui se coiffent à Saint-Germain, achevèrent hier de « les faire couper par la Vienne, car c'est elle et Mademoiselle de « la Borde qui ont fait toutes les exécutions. Madame de Crussol « vint lundi à Saint-Germain, coiffée à la mode; elle alla au « coucher de la Reine, et lui dit :

« Ah! Madame, Votre Majesté a donc pris notre coiffure? « Votre coiffure, lui répondit la Reine, je vous assure que je n'ai « point voulu prendre votre coiffure; je me suis fait couper les « cheveux, parce que le Roi les trouve mieux ainsi; mais ce n'est « point pour prendre votre coiffure! »

« On fut surpris du ton avec lequel la Reine lui parla, mais « voyez un peu où Madame de Crussol allait prendre que c'était « sa coiffure, parce que c'est celle de Madame de Montespan, de « Madame de Nevers et de la petite de Thianges...... »

Madame de Grignan, avec l'instinct d'une jolie femme, avait compris la coiffure.

« Je suis bien aise que vous l'ayez comprise, lui répond sa « mère, c'est justement ce que vous aviez envie de faire; ce

« taponage vous est naturel; vous avez cent fois pensé l'inventer, « mais vous avez bien fait de ne pas prendre cette mode à la « rigueur. Le bel air est de se peigner pour contrefaire la tête « naissante. Cela est fait en un moment. Nos dames sont bien loin « de là avec leurs coiffures glissantes de pommades et leur che- « veux de deux paroisses, cela est bien vieux! » (fig 413).

Les coiffures à boucles avaient l'avantage de s'accommoder à l'air du visage. On pouvait, selon sa fantaisie, les multiplier, les épaissir ou les diminuer. Cette facilité de varier du jour au lendemain, avait, par contre, l'inconvénient de compliquer le travail d'esprit des élégantes et le travail manuel des chambrières. La Vienne, émule de la Martin, et les autres artistes capillaires féminins avaient fort à faire pour suffire à la besogne, et les exilées en province se désespéraient de n'avoir plus leur habile concours.

« Toujours à sa toilette, dit Madame Grognon, dans *le Distrait*

. . . . et devant son miroir,
Voilà tout son emploi du matin jusqu'au soir!

A quoi Lisette, la camériste, répond :

Vous parlez bien à l'aise avec votre censure
Il m'a fallu trois fois réformer sa coiffure,
Nous avons toutes deux enragé tout ce jour
Contre un maudit crochet qui prenait mal son tour.

La grande faveur de Madame de Montespan développa beaucoup la coquetterie. Elle effaçait si complètement la Reine, qu'on finit par ne plus voir que la favorite et prendre d'elle le ton de la mode. Les boucles lui allaient bien, elle les multiplia. Madame de Sévigné la vit à Versailles un jour de grande cérémonie.

« Elle était habillée de point de France, coiffée de mille boucles; « les deux des tempes lui tombent fort bas sur les joues; des « rubans noirs à sa tête, des perles de la Maréchale de l'Hôpital « embellies de boucles et de pendeloques de diamans de la der- « nière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffe; en un

« mot une triomphante beauté à faire admirer à tous les ambas-
« sadeurs...... (fig. 414). »

Dans le négligé, on portait des coiffes ajustées de dentelles. Madame de Sévigné nous parle d'une certaine Madame La Baroire, qui se coiffait à la jeune avec des bonnets à doubles carillons. A Vichy, la présence de deux sémillants gentilhommes de la cour, Messieurs de Termes et de Flamarens, excite la coquetterie des dames. Dès le matin, on les voit en coiffure hurlupées, poudrées, frisées, avec des bonnets à la bascule, du rouge,



Fig. 413. — Mademoiselle de la Vallière.

des mouches, et de petites coiffes qui pendent, enfin en grand attirail de guerre, dont se moque l'aimable marquise.

Madame de Sévigné aime les cornettes, elles lui épargnent l'ennui de faire les coiffures compliquées qu'elle commence à trouver un peu jeunes pour elle. Aux Rochers, son château de Bretagne, elle va dîner chez sa voisine, Madame de Marbeuf, avec une robe de chambre bien chaude, une jupe violette or et argent et une belle « coiffure de toutes cornettes de chambre négligées ». C'était au début de la vogue des Fontanges. On connait l'origine de cette mode. La jeune duchesse de Fontanges, dans tout l'éclat de sa beauté et de sa faveur, suivait un jour le roi à la chasse



Fig. 415. — Anne-Marie Hennequin, femme de Henry Gouffier, duc de Roannez, et sa fille, la duchesse de la Feuillade, d'après un portrait du temps.

Sa coiffure bouclée se trouva dérangée par le vent. Elle prit un ruban et noua ses boucles ensemble sur le front. Le roi fut charmé de cette invention et engagea la duchesse à la continuer. Aussitôt toutes les dames eurent des coiffures à la fontange. On ne se contenta pas d'une touffe de boucles, on les augmenta



Fig. 414. — Françoise-Adelaïde de Rochechouart, marquise de Montespan.

peu à peu jusqu'à ce qu'elles fissent sur le haut de la tête, un véritable monument. Il fallut soutenir cet édifice avec des fils de fer. La cornette s'accrut en même temps. Elle fut d'abord composée d'un fond bouillonné avec une ou deux dentelles plissées en rayons s'élevant au-dessus des boucles. Ces rayons grandirent avec l'échafaudage de devant. On porta deux, trois rangs de dentelles superposées ; il fallut toute une palissade de fils d'archal

pour soutenir ces tuyaux. La mode, encore cette fois, donna libre cours aux variantes les plus fantastiques. Les cornettes, bonnets ou coiffures prirent mille noms expressifs. Regnard, dans l'une de ses meilleures comédies : « Attendez-moi sous l'orme, » donne les détails les plus amusants sur les folies de la mode de son temps. La pièce fut représentée en 1694, et déjà alors Louis XIV se fatiguait des exagérations des coiffures à la Fontange. Depuis longtemps il ne trouvait plus de charme à ce souvenir d'un temps qu'il voulait oublier.

Regnard entre donc dans ses vues, en se moquant avec esprit des folies de la coquetterie féminine.

C'est Pasquin, le valet audacieux et adroit, qui parle à la naïve Agathe.

« PASQUIN. — Parlons des beaux habits que mon maître vous a fait venir.

AGATHE. — Ah ! Pasquin, j'en suis charmée.

PASQUIN. — A propos, mon maître voulait vous voir aujourd'hui parée.

AGATHE. — Je voudrais bien l'être aussi, mais je ne sais lequel je dois mettre de ces deux habits. Dis-moi, Pasquin, lequel me siéra-t-il mieux de l'innocente ou de la gourgandine (1) ?

PASQUIN. — La gourgandine a toujours été le gout de mon maître.

AGATHE. — Il faut que les femmes de Paris aient bien de l'esprit pour inventer de si jolis noms.

PASQUIN. — Malpeste ! leur imagination travaille beaucoup. Elles n'inventent point de modes qui ne servent à cacher quelque défaut. Falbala par haut pour celles qui n'ont point de hanches ; celles qui en ont trop le portent plus bas. Le col long et les gorges creuses ont donné lieu à la Steinkerke, et ainsi du reste.

AGATHE. — Ce qui m'embarrasse le plus, c'est la coëffure. Je ne pourrai jamais venir à bout d'arranger tant de machines sur ma tête, il n'y a pas de place pour en mettre seulement la moitié.

PASQUIN. — Oh ! quand il s'agit de placer des fadaises, la tête d'une femme a plus d'étendue qu'on ne pense. Mais vous me faites souvenir que j'ai ici le livre instructif que la coëffeuse a envoyé de Paris. Il s'intitule : Les éléments de la toilette ou le système harmonique de la coëffure d'une femme.

AGATHE. — Oh ! que ce livre doit être joli !

PASQUIN. — (Tirant un livre de sa poche).

Voici le second tome. Pour le premier, il ne contient qu'une table alphabétique des

(1) Nom donné à une certaine forme de robe.

principales pièces qui entrent dans la composition d'une commode comme : La duchesse, la fontange, le tête-à-tête, le mousquetaire, le solitaire, le chou, la culbute, le croissant le firmament, le dixième ciel, la palissade, la souris.

AGATHE. — Ah ! Pasquin, cherche-moi l'endroit où le livre dit que se met la souris. J'ai un nœud de ruban qui s'appelle comme cela.

PASQUIN. — C'est ici quelque part ; attendez : Coëffure pour raccourcir le visage. Ce n'est pas cela. Petits tours blonds à boucles fringantes pour les fronts étroits et les nez longs. Je n'y suis pas. Supplément ingénieux qui donne le relief aux joues plates. Quoi ! Cornettes fuyantes pour faire sortir les yeux en avant. Ha ! voici ce que vous me demandez. La souris est un petit nœud de nonpareille qui se place dans le bois. Nota, qu'on appelle petit bois un paquet de cheveux hérissés, qui garnissent le pied de la futaie bouclée. Mais vous lirez cela à loisir. Allez vite arranger votre toilette. Je vous enverrai mon maître sitôt qu'il aura fini une petite affaire. »

Est-il étonnant qu'au milieu du luxe de la cour de Louis XIV la coquetterie féminine ait atteint son apogée ? Pour un regard du roi, une femme consentait à se mettre à la torture des journées entières. La magnificence déployée par Louis XIV dans les années brillantes de son règne dépasse toute imagination ; en outre, ses largesses envers les grands seigneurs, en excitant leur cupidité, leur faisait faire des dépenses folles, convaincus qu'ils étaient qu'elles seraient payées par le roi.

Une dame réconciliée avec la marquise de Montespan reçoit à cette occasion 400 louis d'or pour sa toilette.

« La plus incroyable chose du monde, dit St-Simon, c'est la « dépense que font ces dames sans avoir le premier sou, hormis « celles à qui le roi donne. »

Louis XIV avait une cassette mystérieuse que l'intendant de ses finances ne devait jamais laisser vide. Elle était pleine de colliers, de pendants d'oreilles, de poinçons, de bagues de grande valeur. C'est là que le roi puisait, quand il jugeait à propos de gratifier quelque dame d'un bijou.

Nous prenons au hasard parmi vingt autres, un ordre du roi. Il est conçu comme suit :

« Il faudra y mettre un collier de perles, que je veux qui « soit beau, deux paires de pendans d'oreilles, l'une en diamans, « que je veux qui soit beau, et une de toutes pierres. Une boîte

« et des attaches de diamans, une boîte et des attaches de « toutes pierres..... Il faut avoir des pierres de toutes couleurs « pour pouvoir en changer. Il faut aussi une paire de pendans « d'oreilles de perles. Il faut encore quatre douzaines de boutons « dont on changera les pierres du milieu, etc., etc.

L'or est partout, sur les vêtements, sur les têtes, sur les meubles, sur les murs, il semble qu'on ne sache qu'en faire. Madame de Montespan a une robe de drap d'or, brodée en or frisé et rebrodée d'un autre or merveilleux, la Dauphine a de la toile d'or, brodée d'argent, et de la toile d'argent brodée d'or, d'autres parsèment les diamants sur le velours et la soie, d'autres encore portent des habits brodés de perles et de pierres précieuses, c'est une folie de luxe qui passe toute imagination. Et ce monde frivole, galant, aimable, dépensier, mêle aux plaisirs sans cesse renouvelés les discussions les plus ardues sur Descartes, sur le jansénisme, sur la question de la grâce, le molinisme et les jésuites. Madame de Sévigné entremêle la description d'une toilette de dissertations philosophiques, devant lesquelles reculerait plus d'un homme d'État de nos jours. On va en foule écouter Bossuet, Bourdaloue, le Père de la Rue, on les entend reprocher avec force à cette société déjà gâtée, sous ses brillantes apparences, son luxe, ses bijoux, ses prodigalités, son faste, ses prétentions, ses rivalités d'ambition et de cupidité.

« Pourquoi tant de folles dépenses, dit Bossuet. Que sert ce « luxe énorme dans vos maisons, tant d'or et tant d'argent dans « vos meubles. Jeu cruel et sanglant où l'on consume des trésors « immenses, où l'on engloutit les maisons et les héritages, où « les pères et les mères se privent de la vue de leurs enfants « et dont on ne peut soutenir les profusions que par des rapines « véritables. »

Fénelon, malgré sa douceur, est plein de sévérité pour le luxe des femmes. Il écrit son austère éducation des filles et se croît trop indulgent. Pascal cherche à effrayer les consciences tranquilles au milieu d'une splendeur trop mondaine. Il retire du

monde le jeune duc de Roannez et l'eût laissé mourir sous les austérités jansénistes, comme il eût entraîné la sœur de ce seigneur à se cloîtrer dans Port-Royal, si leur mère, la sage Anne-Marie Hennequin ne fût intervenue et n'eût opposé son influence à celle de ce redoutable penseur (fig. 415).

Le Père le Moine conseille aux vieilles femmes de ne plus aller dans le monde par la raison un peu superficielle qu'on ne doit pas chercher de roses sous la neige et que ce n'est qu'aux étoiles qu'il appartient de briller au bal. On écoutait, on discutait, on prenait de bonnes résolutions trop tôt oubliées et on remettait au lendemain de se corriger ; s'il en restait quelque chose, c'était bien peu, mais encore ce peu subsistait. Le travail desséchant du jansénisme n'avait pas encore étendu ses ravages dans les masses et le roi, malgré ses faiblesses, restait croyant et religieux. Il ne craignait pas de s'écrier après une victoire : « Remercions Dieu mes enfants ! » et il s'agenouillait humblement au pied de l'autel, convaincu que tous ses sujets s'agenouilleraient derrière lui.

Les femmes surtout avaient conservé un fond de religion qui résistait aux éblouissements du monde. Madame de Longueville finit ses jours dans l'humilité. La pénitence de Madame de la Vallière fut sincère et si celle de Madame de Montespan arriva bien tard, elle n'en fut que plus rigoureuse. Ces exemples illustres ont été suivis de beaucoup d'autres moins connus de la foule.

On veut mourir chrétiennement.

Madame de Sévigné s'indigne que les dames de Provence se fassent enterrer avec une fontange. « Quelle profanation s'écrie-« t-elle, cela sent le paganisme. Ho ! que cela me dégoûterait « bien de mourir en Provence, il faudrait du moins que je fusse « assurée qu'on n'irait point chercher une coiffeuse en même « temps qu'un plombier ! »

Ironie cruelle du sort ; la pauvre femme mourait peu d'années après dans cette Provence qu'elle craignait tant et on l'ensevelissait dans ces atours, dont elle avait manifesté tant d'horreur.

On n'avait pas l'idée bien nette de certaines convenances, de celle, par exemple, de se vêtir décemment pour entrer dans une église. Les dames de la Cour y suivaient le roi dans leurs grands habits souvent très décolletés. Le pape Innocent IX dut fulminer des peines sévères contre les dames trop peu vêtues. Le lieutenant criminel La Reynie obtint un édit qui condamnait à l'amende les femmes qui venaient aux offices en masque. Il y avait, nous l'avons déjà remarqué, tout un code de civilité pour le masque. « A l'égard des dames, dit « un auteur du temps, il est bon de savoir « qu'outre la révérence qu'elles font pour « saluer, il y a les masques, les coiffes et « la robe avec quoi elles peuvent témoigner « le respect ; car c'est une incivilité aux « dames d'entrer dans la chambre d'une per- « sonne à qui elles doivent le respect, la « robe troussée, le masque au visage et « les coiffes sur la tête, si ce n'est une « coiffure claire.



Fig. 416. — Mademoiselle de Montpensier, dite La Grande Mademoiselle, d'après un médaillon.

« C'est une incivilité aussi d'avoir un mas- « que sur le visage en un endroit où se trouve « une personne d'éminente qualité et où on « peut en estre aperçue, si ce n'est qu'on fust en carrosse avec « elle. C'en est encore une autre d'avoir le masque au visage « en saluant quelqu'un, si ce n'estait de loin, encore l'ôte-t-on « pour les personnes royales. »

La propreté du corps n'était pas en honneur à cette époque. Les bains du moyen-âge étaient bien oubliés, excepté à titre de médication, car les villes d'eaux furent très courues au XVII[e] siècle Un auteur du temps met au nombre des lois de la galanterie française l'obligation de se laver les mains tous les jours avec le pain d'amande et « le visage presqu'aussi souvent ». Par contre beaucoup de parfums. Chaque femme avait son odeur favorite, qui révélait sa présence avant qu'on la vît. Les masques, si bien

inventés pour garder l'incognito ne servaient de rien contre les parfums. Madame de la Fayette assure que le comte de Guiche reconnaissait Madame Henriette, sœur de Monsieur, au parfum dont elle odorait ses coiffes. Le blanc et le rouge conservaient leur empire. « Si les femmes, soupirait La Bruyère, si les « femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux et « se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute, dans la « manière de s'embellir, dans le choix des ajustements et dans la « parure, suivre leur goût et leur caprice ; mais si c'est aux « hommes qu'elles désirent plaire, si c'est pour eux qu'elles se « fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix et je « prononce de la part de tous les hommes ou de la plus grande « partie que le blanc et le rouge les rendent affreuses et dégoû- « tantes ; que le rouge seul les vieillit et les déguise ; qu'ils « haïssent autant de les voir avec de la céruse sur le visage « qu'avec des fausses dents dans la bouche et des boules de cire « dans les machoires, qu'ils protestent sérieusement contre tout « l'artifice dont elles usent pour se rendre laides. »

Les eaux étaient très à la mode. Il était de bon ton d'aller à Vichy, à Bourbonne, à Forges; Mademoiselle de Montpensier fut une visiteuse assidue de cette dernière ville. Comme maintenant, on s'amusait à changer souvent de toilettes. « Les habits « du matin et ceux de l'après-midi sont fort différents. Le matin « on a de la ratine et de la fourrure et l'après-dînée du taffetas » (fig. 416).

Madame de Sévigné nous a conté tout le beau monde qu'elle rencontrait à Vichy et à Bourbonne. A Spa, le Prince Évêque de Liége se plaisait à donner des collations aux dames qui accouraient de tous côtés vers ces fameuses fontaines, pour y chercher la santé ou le plaisir.

A Bade, où se tenait la diète de Suisse, les ambassadeurs faisaient assaut de luxe et donnaient des fêtes à tous les baigneurs. Un allemand, qui décrit la vie de cette ville pendant la saison, raconte qu'il assista à un bal, donné par un membre du corps

diplomatique aux dames de distinction, qui s'y trouvaient. L'une d'elles, une charmante jeune fille, emporta tous les succès. On fut un peu désenchanté quand, la chaleur ayant augmenté dans la salle, on vit courir dans les boucles de la beauté fêtée, certains microbes qui ne se voient guère dans un monde soigneux. Cela n'étonna pas les gens du pays; on assura que les allemandes ne



Fig. 417. — Marie, reine d'Angleterre, femme de Guillaume III, médaille frappée en 1689.

se peignaient jamais à fond et qu'elles mettaient poudre sur poudre sans s'inquiéter de ce qui pourrait en résulter.

Les modes anglaises suivirent à peu près l'impulsion française (fig. 417). Dans la première partie du XVIIe siècle, elles gardèrent le style imprimé par Elisabeth. Les sectes continuèrent de s'habiller avec la simplicité la plus affectée, afin de contraster davantage avec la cour des Stuarts, toujours suspecte de « papisme » Les puritains élargirent encore leurs chapeaux et portèrent les

cheveux courts, pour protester contre les perruques. Leurs femmes adoptèrent de petites coiffes de toile unie et de grands cols pareils. Les troubles, les guerres, les meurtres politiques et religieux se succédèrent sans interruption. La faiblesse des derniers Stuarts prépara la chute irrémédiable de leur trône. Charles II, se moquant de tout, sceptique et libertin, ne voulut pas voir qu'il fallait user de grande prudence envers une nation aussi patriotique que la nation anglaise. Il introduisit à sa cour les



Fig. 418. — Marie, reine d'Angleterre, d'après une médaille.

modes françaises, les habits français, l'habitude de ne parler que le français, de ne lire que des auteurs français; son frère Jacques, tout aussi malheureux et faible, fut bientôt réduit à se sauver en France. La fille de Jacques, Marie, la nouvelle Tullie, comme l'appelle Madame de Sévigné, monta avec un scandaleux empressement sur ce trône, dont on venait de chasser son père (fig. 418). Son patriotisme revêche n'alla cependant pas jusqu'à résister aux attraits des modes françaises. Une médaille, frappée à son avènement, la représente coiffée en boucles, selon la mode du temps,



Fig. 419. — Anne, reine d'Angleterre, d'après une gravure de 1704.

mais avec une légère différence de la coiffure hurluberlu. Des perles ornent ses cheveux, qui sont arrangés avec beaucoup d'art.

Beaucoup de grandes dames anglaises, à l'exemple des françaises, mêlaient aussi des diadèmes et des rubans aux boucles de leur coiffure.

Le règne des deux sœurs, Marie et Anne, fut une triste époque pour l'Angleterre. Le désordre était affreux dans Londres ; on osait à peine s'y promener. L'auteur d'*Un tour à travers Londres*



Fig. 420. — Femme du peuple en Angleterre vers 1680.

raconte qu'il vit un carosse ouvert, plein de dames de qualité, ayant leurs masques et leurs coiffes, outrageusement apostrophé par la populace et qu'un homme lança sur les dames un crapaud, en les assimilant à ce batracien, aux applaudissements de la foule. Sous le règne d'Anne, les choses n'allèrent guère mieux. La reine, paresseuse d'esprit et de corps, se laissait dominer par ses favorites. Sarah Churchill, la duchesse de Malborough, s'occupait de sa garde-robe, au point de ne pas lui laisser choisir la moindre coiffe elle-même (fig. 419).

Quand le Prince Eugène fut envoyé à Londres par l'Empereur, pour certaines négociations diplomatiques, on lui offrit une grande fête à l'occasion de l'anniversaire de la Reine. Les dames du

parti whig avaient si peu souci de plaire à leur souveraine, qu'elles refusèrent de paraître à cette fête et se donnèrent le plaisir de témoigner leur mépris à la Cour, en affectant de se montrer aux fenêtres des maisons, devant lesquelles passait le cortège royal, vêtues de peignoirs et coiffées en négligé (fig. 420).



Fig. 421. — Femme du peuple de Paris, d'après une ancienne gravure.

Les costumes populaires s'accentuent partout. Les paysans de France, au XVIIe siècle, sont généralement bien vêtus.

Dans certaines provinces, comme la Bretagne, la Normandie, la Bresse, le costume des femmes, le dimanche, est aussi luxueux que pittoresque. L'habillement des villageoises du Comtat est fait d'étoffe légère rayée fond blanc à lignes bleues ou rouges. La jupe attachée au corps leur serre gracieusement la taille. Un

fichu, froncé devant, découvre largement la nuque par derrière; des sabots garnis de fourrure d'agneau les chaussent; les coquettes y mettent une rosette de rubans.

La cornette qu'elles ont sur la tête est bordée d'une jolie dentelle au bas des joues.

En Auvergne, les femmes se coiffaient d'une gracieuse petite cape de velours, passementée d'argent, sur laquelle elles posaient un léger chapeau de feutre.

A Paris, la jupe était courte dans le peuple. La taille, décol-



Fig. 422. — Femme de Bayonne, d'après une estampe.

letée sur le devant, était garnie d'un fichu sur les épaules. Une petite cornette de toile, ornée quelquefois de dentelles, couvrait la tête, et quand il fallait affronter le soleil, était remplacée par de grands chapeaux de paille (fig. 421).

Les Picardes portaient la calipette, sorte de béguin en étoffe piquée.

La coiffure des Bayonnaises était tout à fait étrange. Elle se composait d'un morceau d'étoffe roulée en turban autour d'une corne, qui se dressait sur le front, sortant d'un morceau d'étoffe servant de fichu et de voile à la fois (fig. 422). Ce dernier vêtement à double effet, souvent très long, enveloppait toute la taille. Quand

il faisait froid, il servait de manteau et les femmes n'entraient pas à l'église, sans en être couvertes. Ce voile des femmes de Bayonne, fut, le croirait-on? le complice de plus d'un sacrilège. Les juifs, chassés d'Espagne, s'étaient réfugiés en grand nombre dans le pays. Ils avaient fait semblant d'adopter le catholicisme pour être laissés tranquilles, mais chez eux, ils reprenaient leurs pratiques judaïques. Ce qu'ils voulaient surtout, c'était des hosties consacrées. Pour s'en procurer, leurs femmes s'approchaient de la sainte table comme les chrétiennes et cachaient la sainte hostie dans le voile enroulé autour de leur cou. On s'aperçut de cette manœuvre et on établit une surveillance active sur les juives soi-disant chrétiennes. Un jour l'une d'elles, nommée Catharina Fernandez, étant allée à la communion, on remarqua qu'elle retournait rapidement à sa place, sans avoir avalé la sainte hostie. Aussitôt on lui arracha son voile et on trouva dans ses plis le pain sacré. On la mène devant les prêtres de l'église, qui l'interrogent. Elle veut s'excuser en disant qu'elle a été prise d'un accès de toux, qui l'a forcée d'ôter l'hostie de sa bouche. On s'assure de sa personne et on l'enferme dans la sacristie, pendant qu'on va prévenir la justice séculière. Mais déjà le peuple, averti de l'incident, s'est assemblé tumultueusement. L'idée du sacrilège commis exalte la foule. En voyant qu'on laissait la coupable dans la sacristie, elle s'imagine que les prêtres vont la délivrer, et, sa fureur ne connaissant plus de bornes, elle se précipite dans l'église, enfonce la porte de la sacristie, saisit la misérable juive et la jette dans un tonneau, pendant qu'une autre bande de populace prépare un énorme bûcher sur lequel est hissé le tonneau. Les flammes avaient déjà accompli leur œuvre de destruction, avant que les magistrats eussent pu arrêter cette multitude exaspérée.

En Russie, les femmes se coiffaient du *Kakochnick*, sorte de demi-lune avec les bouts relevés en haut, ornée de perles et même de pierres précieuses, d'une origine tartare. Un voyageur ancien, Cornélius Le Brun, dit que les femmes tartares avaient une coiffure pointue, ressemblant à une mitre, dont les extrémités

ornées de perles retombaient en tresses. Cette mitre était couverte, ainsi que le visage, d'un voile fin et blanc, que les Russes appelaient *fata*. La coiffure nationale russe est encore dans le même



Fig. 423. — Marie Basili, d'après une estampe de 1650.

genre. Une princesse moldave, Marie Basili, fille du prince de Moldavie, Basilius, qui épousa Christophe Radzivill, en 1650, porte sur son portrait le costume national. Ses cheveux relevés sont

ornés d'une riche couronne, d'où s'élève une grande aigrette. Un voile léger couvre à demi ses cheveux, et tout son costume est empreint d'un luxe oriental grec (fig. 423).

Quant à la Turquie et à tout l'Empire ottoman, il serait difficile d'en décrire les costumes féminins. De tous temps, les femmes



Fig. 424.

turques ont été enfermées avec un soin jaloux et ne sortaient qu'enveloppées de quantités de voiles. Il fallait un événement extraordinaire pour donner aux chrétiens l'occasion d'apercevoir une femme turque. Un jour, pourtant, la sultane favorite d'Ibrahim, la belle Zaffira, fut prise par les chevaliers de Malte. Le sultan Ibrahim avait commis une grave imprudence en amenant une

femme à la guerre. Mais il aimait tant la belle sultane, qu'il avait jugé la séparation trop longue; d'ailleurs les ulémas lui avaient affirmé que cette guerre ne serait qu'un triomphe pour lui et que Zaffira était en parfaite sûreté dans le beau vaisseau, qui lui avait été réservé et qu'on plaçait toujours au centre de la flotte. Ibrahim, prince vaniteux et fastueux, qui parsemait sa barbe de pierreries et ne mangeait que dans l'or pur, n'était guère capable de remporter des victoires (fig. 424).

Au lieu des succès espérés, il recueillit la honte d'une défaite et eut la douleur de voir Zaffira tomber, avec son fils Osman, au pouvoir des vainqueurs.

La sultane fut conduite à Malte comme un otage précieux. Son portrait est parvenu jusqu'à nous, mais l'histoire reste muette sur son sort. Sa grandeur éphémère n'eut pas même la durée de la rose. Ibrahim mourut peu de temps après, victime de la vengeance d'un mufti.





CHAPITRE X

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Une lettre de marquise. — Madame de Maintenon, Saint-Simon et les Fontanges. — Les dernières veuves. — Le deuil à Berlin. — Ordres religieux. — Chanoinesses. — Andennes — Gresset. — La chute des Fontanges. — La duchesse d'Armagnac. — Princesses de France. — La Poudre. — La mode en Allemagne. — Un bourgmestre vigilant. — Les reines d'Espagne. — Les modes sous la Régence. — Watteau et Lancret. — Marie Leczinska. — A Venise. — Chasses royales. — Madame de Pompadour. — La toilette d'une femme élégante. — Madame de Genlis. — Les mémoires de Madame d'Oberkirch. — La folie de la coiffure. — Le prix d'un chapeau. — Marie-Antoinette et son influence sur les modes. — Madame Campan. — Mademoiselle Bertin. — Les coiffeurs Le Gras, Léonard, etc. — Sacerdoce de la coiffure. — Vie d'une femme du XVIIIe siècle. — Inconséquence de la reine. — Fin du règne des hautes classes. — Le triomphe de la bourgeoise. — La mode en Allemagne. — Les terreurs des Suisses. — En Amérique. — Le chapeau en Angleterre.

PARLONS de votre Madame de Montbrun, « écrit Madame de Sévigné à sa fille. « Mon Dieu ! avec quelle rapidité « vous nous dépeignez cette femme ! « Le plaisant caractère, toute pleine « de sa bonne maison qu'elle prend « depuis le déluge et dont on voit « qu'elle est uniquement occupée ; « tous ses parents, Guelfes et Gibe- « lins, amis et ennemis, dont vous faites la page la plus folle « et la plus plaisante du monde ; ses rêveries d'appeler le marquis « d'Huxelles les ennemis ; elle croit parler des Allemands ; et

« toutes ces couronnes dont elle s'entoure et s'enveloppe, son « étonnement à la vue de votre teint naturel, elle vous trouve « bien négligée de laisser voir la couleur des petites veines et « de la chair ; elle trouve bien plus honnête d'habiller son visage ; « et parce que vous montrez celui que Dieu vous a donné, vous « lui paraissez toute négligée et toute déshabillée. »

Madame de Montbrun n'était pas si extraordinaire que le pensait Madame de Sévigné. Elle personnifiait les idées de son siècle. Elle était un peu en avance sur celui-ci, voilà tout.

Ce XVIII[e] siècle n'est-il pas vraiment le siècle du fard ? La vérité et le naturel sont chassés de partout. Les mœurs, le langage, les arts en sont tout aussi éloignés que les coiffures et les vêtements. Les sentiments y sonnent aussi faux que la philosophie. Le bel esprit français de l'Hôtel de Rambouillet va disparaître avec Louis XIV et les Françaises, qui, depuis un siècle, portaient si haut le renom de leur sexe, seront les premières à oublier les anciennes traditions. Si le règne du grand roi a eu de grandes faiblesses, il a vu aussi de nobles expiations. Le sens droit et le sain esprit de Sainte Chantal et de Madame Acarie dominaient encore dans le monde de la cour comme dans les familles plus humbles, mais ce reste de royauté allait disparaître. La régence, Louis XV et les philosophes achèveront de faire oublier aux femmes leurs devoirs et leurs destinées.

La fin de Louis XIV a l'éclat mélancolique de la fin d'un beau jour. Tout y est grand encore, mais on sent que cette grandeur est à son déclin et les ombres menaçantes s'épaississent autour d'elle. La cour devient sévère, la femme qui possède la toute-puissance est le type du formalisme et de la gravité.

Elle écarte les parures gaies, les vêtements brodés d'or, les bijoux flamboyants. Sa toilette est simple comme sa vie.

Le roi lui-même qui jadis aimait tant à voir autour de lui des femmes splendidement vêtues, laisse Madame de Maintenon paraître à la cour, toujours habillée de couleurs sombres et surtout de ce damas feuille morte qu'elle affectionne tout particu-

lièrement (fig. 425). Sa coiffure elle-même évite les exagérations en hauteur universellement adoptées. Nous gardons le souvenir de la célèbre marquise avec le haut bonnet à la fontange aux dimensions menaçantes ; c'est une erreur. Madame de Maintenon ne porta jamais des coiffures exagérées. Elle se montrait rarement en grande parure. Sa coiffure ordinaire consistait dans une cornette en « battant l'œil », c'est-à-dire, entourée de dentelles



Fig. 425. — La marquise de Maintenon.

retombant sur les joues, sans boucles, ni crêpés, ni poudre. Sur cette coiffe elle portait ordinairement une écharpe ou un fichu. Quand elle devait absolument se parer, sa fontange était ornée d'un simple ruban et attachée sous le menton.

L'intelligente et sage épouse du vieux roi jugeait qu'elle devait la première mettre en pratique la simplicité qu'elle prêchait avec une infatigable persévérance. Car elle avait non seulement à cœur de former à la vertu ses jeunes élèves de Saint-Cyr, elle



Fig. 426. — Elisabeth Girard du Tillet, femme de Pierre Hennequin, marquis de Fresnes, d'après une gravure du temps.

voulait encore que la cour fût un modèle de correction et de sagesse. Elle eut fort à faire pour atteindre ce but. Le peu de succès de ses efforts ne la décourage pas. Comme elle est persuadée que la femme se révèle par son extérieur, elle ne cesse de rappeler à la simplicité les jeunes princesses et les dames de la cour. Elle a en horreur ces vêtements flottants qu'a inaugurés Madame de Montespan et qui font fureur dans le monde des jeunes élégantes. Elle gourmande, elle gronde, elle déplore, elle gémit. Une femme qui ose sortir de sa chambre, sans son corps baleiné, lui semble aussi indécente qu'une princesse qui aurait trop bu. L'étiquette et la distinction sont à ses yeux des choses dont une femme honnête et bien née ne doit jamais se relâcher, et la pauvre marquise prévoit que, bien peu de temps après elle, on oubliera ce devoir avec autant de désinvolture que si elle ne l'avait jamais prêché. Elle est soutenue dans sa lutte contre les nouvelles modes par le roi, qui, lui aussi, est revenu aux idées raisonnables sur les vêtements féminins, mais Louis XIV n'a plus le même empire sur ce joli monde ; c'est en vain qu'il déplore la hauteur des coiffures, il ne les fait pas diminuer.



Fig. 427.
Dame en Fontange vers 1705.

Le bonnet à plumes, tant aimé de Mademoiselle de Montpensier, remplaçait encore parfois la coiffe à la fontange, mais il était agrémenté d'une touffe en panache, qui le haussait tout autant que les autres cornettes (fig. 426).

La coiffure alla toujours en s'élevant. Vers 1705, elle avait atteint son apogée. Rien n'égalait cet amas de cheveux et de dentelles dont tous les moralistes s'occupèrent comme d'un mal à réformer (fig. 427).

« De nos jours, disait l'un, les femmes ont trouvé le secret « d'employer dans un seul habillement plus d'étoffe qu'il n'en « fallait autrefois pour plusieurs... Elles se haussent la tête pour « en faire un monument. »

— « Les hennins, dit Vertot, ont reparu en France, de nos « jours, sous le nom de fontanges. C'était une espèce d'édifice à « plusieurs étages, faits de fils de fer, sur lequel on plaçait « différents morceaux de toile, séparés par des rubans, ornés de « boucles et de cheveux, et tout cela distingué par des noms si « bizarres et si ridicules que nos neveux et la postérité auront « besoin d'un glossaire pour expliquer les usages de ces diffé- « rentes pièces et l'endroit où on les plaçait. Sans ce secours « qui pourra savoir un jour ce que c'était que la duchesse, la « solitaire, le ciel ou la souris ? Et pourra-t-on croire qu'il fallait « pour coiffer les dames de ce temps, pour ainsi dire, un ser- « rurier et pour dresser la base de ce ridicule édifice et cette « palissade de fer, sur laquelle s'attachaient tant de pièces diffé- « rentes ? L'abus en fut poussé si loin en France qu'on aurait « grand besoin d'un autre frère Thomas, si nous n'avions trouvé, « dans l'inconstance de nos modes, l'extinction de celle-ci et le « remède à tant de dérèglements. »

Les traités contre le luxe ne manquent pas plus à cette époque qu'aux précédentes. En 1694, un pieux auteur se croit obligé de publier une brochure à l'adresse des dames qu'il espère convertir. Il le fait dans le style précieux et quintessencié de l'époque :

— « Aussi forte qu'Atlas, dit-il, cette femme porte le ciel sur « sa tête. L'on y voit un firmament et des étoiles et sa tête en « est le premier mobile..... Les philosophes n'avaient pas encore « fait la découverte de tous ces cieux ; c'est que les dames « n'avaient pas encore travaillé à leur astrologie. Bientôt elles « créeront de nouveaux mondes, pour leur servir d'ornements, par « un pouvoir qu'on ne leur soupçonnait pas..... Dieu s'est fait un « habit de lumière, il a étendu les cieux comme un vêtement ; « les dames ont fait quelque chose de plus surprenant, le ciel

« entier est dans leur coiffure. Un faux pas peut détacher le « *firmament* et il n'y a point d'astre, qui ne soit exposé au « danger, ou de tomber, ou d'être pris, quel déplorable sort ! »

Ajoutons à cela les railleries mordantes de La Fontaine, les satires de Boileau et enfin les écrits de toute espèce qui, sans



Fig. 428. — Dame de qualité, d'après une gravure du temps.

nom d'auteur, apparaissaient en foule pour critiquer les femmes et leurs exagérations.

Les noms bizarres dont on décorait les différentes pièces de la coiffure doivent, comme dit Vertot, être expliqués avec un glossaire, car ils n'indiquaient nullement le genre ou l'espèce du substantif dont ils usurpaient la désignation. Ces noms étaient nés

au hasard, d'un caprice de grande dame, d'une fantaisie de coiffeur, à propos d'un événement ridicule, triste, heureux ou joyeux, connu du public. Essayons quelques descriptions.

Commençons par les cheveux : Un chou, désignait les cheveux noués en paquets; les tignons, des torsades affectant diverses formes; la passagère, une touffe bouclée près des tempes; la favorite, des touffes pendant sur la joue; les cruches, de petites boucles sur le front; les confidentes, d'autres petites boucles près des oreilles; les crève-cœurs, les mêmes plaquées sur la nuque; les bergers, des boucles tournées en haut avec une houppe.



Fig. 429. — Bonnet à la Fontange.

Non moins étranges étaient les mille noms donnés aux ornements de la chevelure ; il n'est pas possible de les énumérer, encore moins de les décrire. Les meurtriers, la duchesse, la solitaire, etc., étaient sans doute des morceaux de rubans. La souris consistait en une petite houppe grise, ressemblant quelque peu à ce rongeur, fichée au milieu des boucles. La chouette était un petit oiseau de nuit dont on décorait la fontange. Madame de Grignan ne pouvait admettre qu'on mît une chouette sur sa tête. Les firmaments, les guêpes, les papillons, désignaient une série d'épingles en diamants qu'on piquait un peu partout (fig. 428).

Tout cela s'ajustait sur la commode, carcasse en fil de fer entourée de gaze qui soutenait l'édifice. A la commode se joignait l'appui, également en métal, ainsi que la palissade et le monte-là-haut, qui servaient à maintenir la raideur des plis de la cornette. Le fond du bonnet s'appelait culbute. Il était orné de la bourgogne, de la jardinière, des cornettes, des chicorées, mots s'appliquant

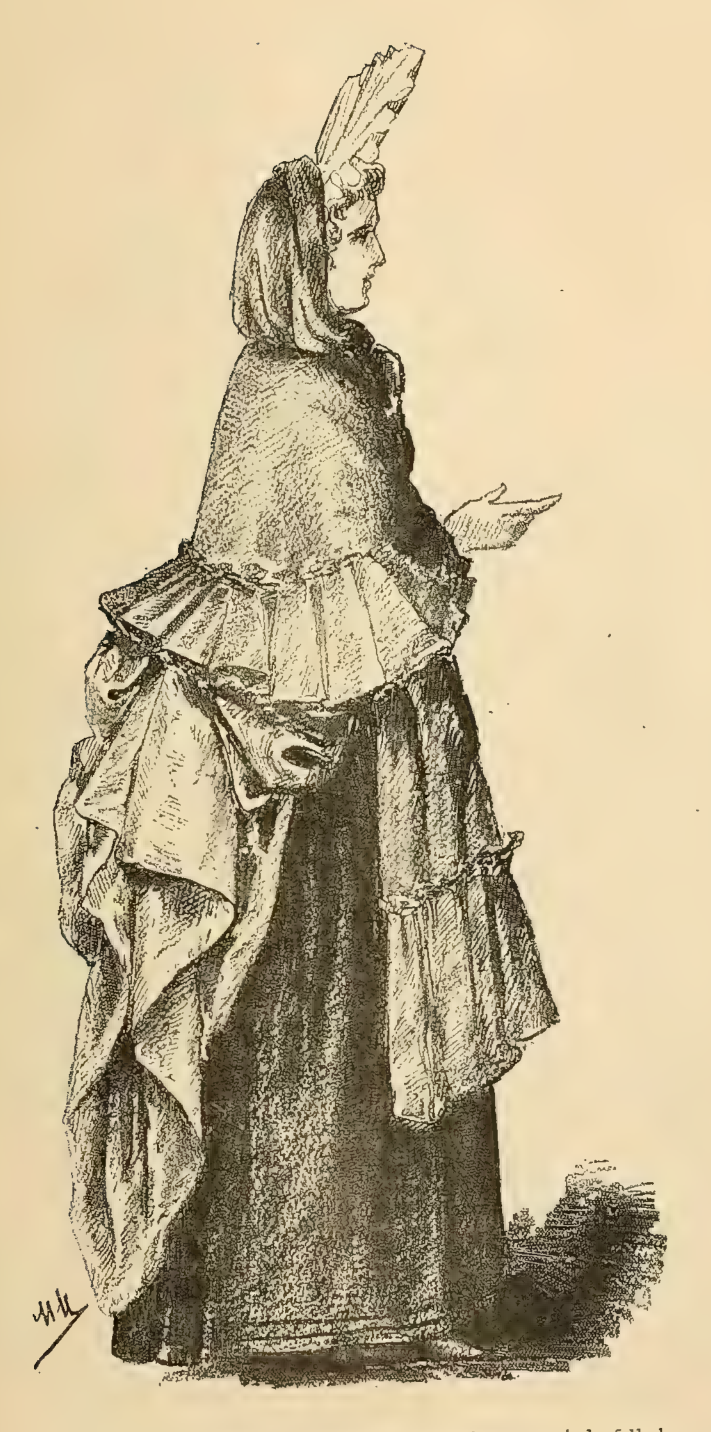


Fig. 430. — Dame avec un mantelet à capuchon, garni de falbalas.

à diverses variétés de nœuds flottants, de barbes, de brides ou autres rubans voltigeant au bas de la coiffe (fig. 429).

Boursault, dans sa comédie des *Mots à la mode*, définit quelques-uns de ces rubans ou brides :

Une longue cornette, ainsi qu'on nous en voit
D'une dentelle fine et d'environ un doigt,
Est une *jardinière*.....

Et plus loin :

Ce qu'on nomme aujourd'hui *guêpes* et *papillons*,
Ce sont les diamants du bout de nos poinçons
Qui, remuant toujours, jettant mille flammes,
Paraissent voltiger dans les cheveux des dames.

Une *effrontée* est ainsi expliquée :

La coiffure en arrière, et que l'on fait exprès
Pour laisser de l'oreille entrevoir les attraits
Surtout la jeune fille et la tête éventée
Est, ce que, par le monde, on appelle *effrontée*.

Sur la cornette on posait l'écharpe, quand on voulait se préserver du froid ou de l'air. Cette écharpe n'était d'abord qu'un morceau d'étoffe plus long que large qu'on arrangeait selon son caprice autour de la tête et du cou. Quand la mode des hautes coiffures atteignit des altitudes inaccessibles, l'écharpe se transforma sans perdre son nom. Elle devint une sorte de petit mantelet avec capuchon, dont les bouts se nouaient par devant et tombaient jusqu'aux genoux. On la borda d'un volant à plis appelé falbala (fig. 430).

Cet ensemble de cornettes, bonnets et écharpes, prenait le nom de coiffes. Il était d'usage, chez les dames de la cour, d'avoir toujours quelque écharpe ou voile sous la main pour s'en envelopper rapidement, quand un caprice royal obligeait les courtisans à une promenade ou à une sortie quelconque par le froid et la pluie, car Louis XIV n'admettait pas qu'une femme s'excusât, sous un



Fig. 431. — Dames de la cour assistant à une cérémonie, d'après une gravure du temps.

prétexte de santé, de faire partie d'une promenade à cheval ou en voiture, quand l'envie lui prenait d'en ordonner une. Madame de Mailly, nièce de Madame de Maintenon, obtint une place dans le carrosse de la Duchesse de Bourgogne, parce que sa charge de dame d'atours de cette princesse l'obligeait d'être à sa portée, munie de coiffes et autres hardes légères à mettre par dessus tout, à cause des fluxions auxquelles la Duchesse était sujette. La pauvre Madame de Maintenon eut plus d'une fois à souffrir de l'indifférence de son royal époux pour les courants d'air; elle n'avait d'autre ressource que de se couvrir d'une quantité de coiffes mises les unes sur les autres.

Elle avait une vieille chambrière à laquelle elle tenait beaucoup. Aussi cette femme avait-elle pris une autorité singulière à la cour. Tout le monde cherchait à gagner ses bonnes grâces. Les filles du Roi, les ministres, les duchesses tenaient à être dans les meilleurs termes avec Nanon. Ce succès enfla un peu l'esprit de la bonne vieille, qui se crut un grand personnage et ne manquait pas de s'habiller comme sa maîtresse. La coiffure à la fontange était, sur sa tête, d'un ridicule, qui faisait le bonheur de la cour, mais dont on avait soin de ne rire que tout bas.

Les coiffes de Madame de Maintenon ont été légendaires. Elles servaient à la marquise de moyen précieux d'échapper à l'investigation des courtisans, qui étaient toujours à l'affût de ce qu'on pouvait lire sur sa physionomie, quand elle allait chez le Roi, ou lorsqu'elle en sortait. Elle baissait alors ses coiffes, et les curieux en étaient pour leurs frais.

Bien que détrônée par la mantille à capuchon, l'écharpe de gaze ou de soie légère conserva une certaine clientèle. Elle s'attachait vers le haut de la coiffure, et se drapait sur les épaules ou autour du cou (fig. 431).

De même, certaines mantilles consistaient en un morceau d'étoffe plus long que large froncé au milieu de sa longueur, sur un bord, de l'espace de 20 à 30 centimètres. On posait le bord froncé sur le cou et on attachait l'autre bord sur le haut de la tête, en

dessous de la fontange. On obtenait ainsi un vaste capuchon. Les deux bouts de l'écharpe, ramenés par devant, se nouaient sur la poitrine ou se rejetaient sur l'épaule.

Ce vêtement était le seul que les dames de la cour pussent porter aux cérémonies officielles sans contrevenir aux lois de l'étiquette. Quelle que fût la saison, ces victimes du formalisme



Fig. 432. — Princesse Ernest de Brunswick, d'après une médaille frappée en 1701.

devaient paraître la taille découverte, malgré le froid de l'église ou les courants d'air du palais. Le mantelet que nous venons de décrire, eut les honneurs de l'exception et n'en fut que plus apprécié des frileuses (fig. 432).

On portait aussi des coiffes de batiste ou de toile fine, garnies de dentelles et froncées à la nuque, en formant sur le haut du chignon un pli en éventail. Objet fort disgracieux, en usage même

le soir avec une grande toilette et la robe décolletée. Il est vrai qu'alors une robe ouverte ne constituait pas une inconvenance dans la rue. En Angleterre, les dames de haut parage se promenaient décolletées pendant le jour. Celles-là n'appartenaient pas à la secte des puritains, ni à celle des quakers, que cette mode faisait rugir d'indignation (fig. 433).

Les coiffes eurent donc une certaine importance à cette époque,



Fig. 433. — Capuchon, d'après une ancienne gravure.

où le parapluie et le parasol ne jouaient pas encore, dans la vie humaine, le rôle prépondérant, que lui ont donné nos mœurs modernes.

A la vérité, le parasol n'était pas tout à fait inconnu, mais il se présentait sous la forme d'une lourde et incommode machine, impossible à manier par une femme, mais qu'un page, marchant derrière, portait ouvert au-dessus de la tête des grandes dames, dans leurs promenades pédestres.

Enfin, dans quelques contrées, au lieu de prendre le haut bonnet comme le cadre d'une coiffure en cheveux, on cacha entièrement ceux-ci sous une espèce de sac d'une hauteur démesurée, tout garni



Fig. 434. — Dame Hollandaise vers 1700.

de dentelles. En Hollande, cette coiffure eut grand succès (fig. 434).

Les actrices de tous pays exagérèrent encore la hauteur des coiffures. Selon les habitudes du temps, elles se préoccupaient peu de la couleur locale dans leurs attifements, et les quelques por-

traits qui nous sont parvenus des plus célèbres d'entre elles, sont curieux à étudier sous ce rapport (fig. 435).

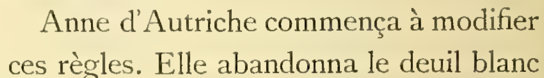
Une question qui préoccupa alors vivement la haute société, comme toutes les questions d'étiquette, fut celle des deuils.

On peut juger, par ce qu'en dit Saint-Simon, de l'importance qu'y attachait cette partie aristocratique de la nation française, pour laquelle toute affaire d'amour-propre, de privilège, de préséance primait les événements les plus graves.



Fig. 435. — Mademoiselle Jouret dans le rôle de Mélisse.

Le deuil des veuves fut l'objet de vives discussions. Nous avons constaté avec quelle austérité le deuil était porté dans les siècles précédents. La veuve devait, pour ainsi dire, se résigner, pour le reste de sa vie, à une existence quasi claustrale. Tout au moins devait-elle renoncer aux divertissements bruyants, aux danses, aux plaisirs trop frivoles, et surtout aux coiffures en cheveux. Les esprits les plus légers blâmaient eux-mêmes la veuve qui oubliait ce code rigide.



Anne d'Autriche commença à modifier ces règles. Elle abandonna le deuil blanc des reines de France, d'une antique origine, mais elle garda toute sa vie les couleurs sombres, ainsi que le bonnet des veuves, et sa toilette fut, depuis son veuvage, celle d'une femme ayant renoncé à plaire.

Toutes les veuves de son temps l'imitèrent, et le petit chaperon à pointe sur le front devint la coiffure d'étiquette.

Tant que durèrent les coiffures plates sur le front et bouffantes de côté, ce genre d'ornement ne parut pas trop ridicule, mais la mode ayant élevé les cheveux en pyramides énormes, les choses changèrent de face. Au milieu de ces *monte-au-ciel*, de pro-

portions excentriques, la pauvre veuve, avec sa calotte plate, paraît une vraie caricature. Passe encore pour les vieilles, mais les jeunes? On essaya timidement de hausser la calotte, de la changer en une coiffe blanche, mise avec un bandeau sur le front, comme celui des religieuses. Cette innovation était encore trop peu flatteuse pour durer dans un siècle, où jamais la coquetterie féminine ne fut plus développée. Le bandeau plat fut définitivement condamné par les jeunes veuves. Elles se contentèrent de porter le deuil en blanc, pour le distinguer des autres deuils.

Madame la duchesse de Navailles demeura la dernière des fidèles clientes du bandeau plat.

La cour de Louis XIV donna le premier exemple de raccourcir la durée des deuils. Madame, veuve de Monsieur, frère du Roi, ne garda le bandeau que quelques jours à peine. Elle n'aimait pas son mari et ne voulut pas avoir l'air d'une hypocrite. Après 40 jours de retraite, elle retourna chez le Roi, reparut dans les appartements de la duchesse de Bourgogne, et bientôt abandonna mante, voile et bandeau, sous le prétexte que ces objets lui faisaient mal à la tête. La cour, malgré sa frivolité, en fut scandalisée.

Cependant, la coiffe et le couvre-chef des veuves restèrent encore de rigueur à la cour, tant qu'on gardait le lit. Toutes les princesses recevaient sur leur lit, durant un nombre déterminé de jours, selon leur rang, au commencement de leur deuil.

Pendant ce temps-là, elles devaient porter le couvre-chef de toile de Hollande, en pointe, avec ample voile derrière. Le voile pendait presque aussi bas que le manteau de velours, doublé d'hermine, que la veuve devait aussi porter sur son lit. Couvre-chef et manteau, au temps de Saint-Simon, étaient un privilège des princesses du sang et des duchesses; aucune autre femme ne pouvait les porter. Dans les cours étrangères, le deuil suivait à peu près les mêmes règles.

A Berlin, les reines et princesses du sang ne gardaient pas le lit; elles assistaient aux cérémonies religieuses des obsèques dans un singulier costume tout blanc, analogue à celui de certaines

religieuses. Un voile épais couvrait le visage, retenu sur le front par un bandeau. La haute coiffure était aussi enveloppée de toile blanche. Autour du cou, une écharpe blanche ou une petite guimpe. L'étiquette voulait que les mains se dissimulassent sous le voile, et interdisait de laisser voir le moindre petit bout de



Fig. 436. — Princesse prussienne en deuil de cour, d'après une gravure du commencement du XVIIIe siècle.

peau. L'usage de se couvrir la tête de longs voiles est encore pratiqué de nos jours en Prusse. Mais le blanc a cédé la place au noir (fig. 436).

Il nous semble inutile de nous étendre longuement sur les coiffures religieuses. Leur histoire se confond avec celle des costumes de leur temps, car ainsi que nous l'avons fait remarquer, l'époque de la fondation d'une congrégation religieuse quelconque peut se reconnaître au costume qui lui est imposé. La tradition constante

de l'Eglise a été de faire adopter aux nombreuses congrégations sorties de son sein le costume de la classe moyenne inférieure du temps de leur naissance, dans sa plus grande simplicité et en excluant toute couleur vive. Ce principe est encore suivi de nos jours. Les fils du Bienheureux de la Salle portent le tricorne du XVII[e] siècle. Les frères Maristes se coiffent du chapeau à haute forme. Si toutes les congrégations de femmes des XIII[e] et XIV[e] siècle, comme les sœurs de Saint-Augustin de Troyes, les sœurs de l'Hôtel-Dieu, dont le règlement date de 1263, portent encore le chaperon noir de laine ou de toile, les Adoratrices du Saint-Sacrement, les Auxiliatrices du Purgatoire, les dames Apostolines se coiffent du bonnet ou du chapeau moderne.

Les carmelites ont la guimpe fermée des bourgeoises du XV[e] siècle et les appellent *toques.* Elles ont conservé la forme même que sainte Thérèse leur avait donnée, forme révélée à leur sainte fondatrice.

Ouvrons les constitutions du monastère de Notre-Dame de Sion, de l'ordre des religieuses régulières de Saint-Augustin, à Tournay, nous y verrons la description détaillée d'un costume de religieuse rajeuni au goût du XVIII[e] siècle.

Chapitre XVIII.

« 3 Au-dessous du col elles auront un linge blanc, que l'on dit
« barbette, couvrant le col et la poitrine, qui sera long de six
« quartiers et la profondeur d'une toile d'environ six quartiers de
« large couppée en deux.

« 4 Sy auront les bendons de toille de trois tailles de largeur,
« tout faicts.

« 5 Les couvre-chef de toille blanche et les voiles noirs d'estamine
« de sayette, qui se mettent par dessus, seront longs d'environ
« six quartiers une taille tout faicts.

« Et le 8 de may 1689, monseigneur Gilbert (1) a consenty
« de mettre deux voilles noirs.

(1) Gilbert de Choiseul du Plessis-Praslin, évêque de Tournay.

« 6 La coiffure de nuict sera un couvre-chef ou petit voile blanc « froncé et un voile noir de mesme, sans lesquels nulle ne pré- « sumera coucher........

« 7 Les habits des novices ne seront différents des autres, « exceptez les saros, qui seront sans manche et leurs couvre-chefs « qui seront blanc. »

En 1642 Mademoiselle de La Fère instituait l'ordre des sœurs de Saint-Joseph et lui donnait le costume d'une bourgeoise aisée



Fig. 437. — Sœur de St-Joseph, lors de l'institution de l'ordre.

du temps. La tête était enveloppée d'une ample coiffe ou mouchoir de soie, qui se nouait sous le menton, mais pour donner un peu plus d'austérité à la coiffure, le front était couvert d'un bandeau (fig. 437).

Enfin le costume des Filles de la Charité, plus connues sous le nom de sœurs de Saint-Vincent de Paul est bien celui d'une petite bourgeoise du XVIIe siècle. La coiffure primitive fut d'abord la cornette blanche des femmes du peuple, mais on la modifia, quand la congrégation eut sa règle adoptée. Et depuis lors il ne s'y est fait aucun changement. Elle se compose de quatre pièces: le toquois, la coiffe, le bonnet et la cornette (fig. 438).

Le toquois est un morceau de toile carrée d'environ 50 centimètres de côté, ayant sur le devant une trentaine de fronces qui se posent sur le front. A chaque angle du toquois il y a un lacet pour le nouer sur le sommet de la tête et en entourer la coiffe.

La coiffe est un disque de bois léger entouré de flanelle et destiné à soutenir l'immense cornette. Elle est évidée sur l'une de ses faces, afin de pouvoir s'adapter facilement sur la partie postérieure de la tête et elle est maintenue par une espèce de



Fig. 438. — Sœur de St-Vincent de Paul, lors de l'institution de l'ordre.

serre-tête que les Filles de la Charité appellent bonnet. La cornette, à ailes couronne le tout.

En dehors des associations religieuses fondées dans un but exclusif de pénitence, de charité ou de prière, s'élevaient en France, en Allemagne et aux Pays-Bas les chapitres nobles.

« Maisons d'éducation et de retraite pour les personnes de « qualité, dit le savant historien du chapitre d'Andenne, les cha- « pitres servaient de sauvegarde à une époque où des guerres « continuelles troublaient la paix des familles ; ils procuraient aussi « une existence honorable aux femmes auxquelles les lois du

« temps n'assuraient qu'un patrimoine fort restreint et que leur « vocation n'appelaient pas à la vie monastique. Ils furent enfin « des pépinières où les gentilshommes venaient chercher des « épouses capables de perpétuer dans leurs foyers les traditions « de foi et d'honneur.

« Les règles sévères imposées à toutes époques pour l'admission « en chapitre agirent très efficacement sur les mœurs. Afin de « conserver l'avantage de faire recevoir leurs filles dans les collèges « nobles, les familles de haut rang devaient veiller en effet, avec « un soin jaloux, à n'être ni amoindries par la mésalliance, ni « souillées par la bâtardise (1). »

La nomination aux prébendes appartenait au souverain, qui ne la pouvait donner qu'à des jeunes filles de noblesse ancienne. Il n'existait pas de conditions d'âge. Au chapitre incombait la vérification des preuves de noblesse et des conditions imposées par la règle. Bien que la résidence ne fut pas obligatoire, beaucoup de chanoinesses habitaient le monastère, assistaient aux offices prescrits et se consacraient à l'enseignement donné dans les écoles gratuites du couvent ou à l'éducation des jeunes filles admises dans les classes payantes, sur la demande de leurs parents.

Le costume des chanoinesses était très varié. Chaque chapitre avait le sien. Il tenait un certain milieu entre la sévérité claustrale et l'élégance mondaine. Mais généralement les costumes de cérémonie avaient une richesse noble et majestueuse.

En Allemagne, la coiffure adoptée dans beaucoup de chapitres consistait en une singulière petite toque de laine ou de soie plissée à plis réguliers, comme la toque d'un avocat. C'était le mortier du moyen âge. On le posait sur le sommet de la tête par dessus la guimpe, le voile ou tout autre couvre-chef religieux (fig. 439). Au chœur, dans les jours de solennités, les chanoinesses avaient, pour la plupart, de longs manteaux de soie ou de velours doublés ou bordés d'hermine ou de fourrure.

(1) *Le chapitre noble de Sainte-Begge à Andenne*, par le Baron Misson. Avant-propos, p. II.

Un des chapitres les plus célèbres des Pays-Bas est certainement celui d'Andenne, petite ville située sur les bords de la Meuse, qui dut son existence à la fondation de sainte Begge.

Rien de plus imposant que la réception d'une chanoinesse au



Fig. 439. — Princesse d'Autriche en costume de chanoinesse, d'après une ancienne estampe.

chapitre. Tout ce qui pouvait relever l'éclat et la beauté de la cérémonie était observé avec soin. La jeune aspirante devait arriver avec un brillant et nombreux cortège de parents et d'amis.

Ceux-ci étaient rangés d'un côté de l'église. La postulante arrivait dans la plus riche toilette qu'elle put avoir. Une couronne

ou un diadème de pierreries devait briller sur sa tête. La traîne immense de son manteau était portée par un laquais. Après quelques cérémonies solennelles, rehaussées par la musique des violons, la plus proche parente de la récipiendaire la revêtait de son costume de chœur, qui consistait en une robe noire recouverte d'un surplis blanc à longues manches pendantes.

Ce surplis était ajusté à la taille. Une barbette de mousseline empesée recouvrait la gorge, un col ou guimpe toujours blanc entourait le cou, enfin la tête était coiffée du couvre-chef de toile blanche qui rappelle l'ancien capuchon du moyen âge. Ce costume se terminait par un long manteau noir bordé d'hermine. Les cheveux pouvaient se voir sous les évasements de la coiffe, mais il était interdit aux chanoinesses de les friser, de même qu'elles ne pouvaient porter ni boucles d'oreilles, ni pierreries quelconques. Avant d'être reçue, la jeune aspirante portait, à l'église, une coiffe blanche liée avec un ruban jaune, ainsi que le couvre-chef et la barbette d'écolière. Pour être mise en année, c'est-à-dire pour remplir pendant un an les obligations de son noviciat de chanoinesse, la jeune fille paraissait à l'église avec la coiffe et le ruban jaune, mais au lieu du couvre-chef ou capuchon de toile, un simple voile de crêpe cachait sa tête. Ce voile de crêpe devenait obligatoire pour s'approcher de la Sainte-Table à Pâques (fig. 440).

En deuil, la coiffure consistait en une cornette de batiste avec un large ourlet; on supprimait aussi la dentelle du couvre-chef, car la coquetterie s'était glissée à Andenne et on avait peu à peu introduit l'usage de garnir les coiffes de dentelles.

Tels étaient les ornements de tête des nobles filles de Sainte-Begge et elles ne pensaient pas à y changer quelque chose, non plus qu'à modifier tout autre point de leurs règles qu'elles suivaient fidèlement, lorsque Joseph II commença l'exécution de la prétendue réforme religieuse rêvée par son zèle philosophique.

L'empereur n'admettait pas que chacun pût être heureux à sa manière et se croyait obligé d'imposer à ses sujets les conditions



Fig. 440. — Chanoinesse d'Andenne, d'après un tableau du XVIIe siècle, appartenant au musée de Namur.

du bonheur tel qu'il l'entendait. Il bouleversa les chapitres nobles des Pays-Bas, refit leurs règlements, intervint jusque dans leurs exercices de piété et leurs costumes. Tous ces vêtements, dont la forme s'était transmise avec respect de siècle en siècle, furent supprimées.

Plus de manteaux fourrés, de surplis ecclésiastiques, plus d'antiques barbettes, de coiffes, de couvre-chefs, tels que Sainte-Begge, Sainte-Waudru, Sainte-Wivine les avaient portés, plus de naïves couronnes de fleurs ou de voiles vaporeux comme l'encens du sanctuaire.

— « Les chanoinesses, dit l'article V de l'ordonnance de 1786, « ne porteront soit chez elles, soit à l'église ou dans la ville « que des robes noires de taffetas en été et de gros de Tours « en hyver, sans manteau ni voile à l'église. Elles pourront « cependant se mettre chez elles en négligé de couleurs et « s'habiller de couleurs hors la ville et à la campagne. »

Un an auparavant, sous prétexte de réforme économique, Joseph II avait invité les chapitres d'Andenne et de Moustiers-sur-Sambre à préparer un projet de statuts.

— « Ces statuts, disait-il, devront être simples et dégagés de « toute superfluité et de tout ce qui ne s'accorde plus avec les « usages du temps présent, vous prévenant, du reste, que, quant « à l'habillement de chœur, il ne devra consister qu'en un manteau de couleur brune déterminée, bordé de peau blanche, « qu'on mettra sur les vêtements ordinaires du siècle qui seront « unis, conformément de la même couleur que le manteau, et « une coiffe de gaze sur la tête. »

Les plus innocents et gracieux usages de la liturgie des chapitres ne trouvaient pas grâce devant ce fanatique réformateur. C'est ainsi que le jour de la Pentecôte, au chapitre d'Andenne, lorsque la chanoinesse remplissant l'office de chantre, entonnait à la messe le *Veni Creator*, la coutume voulait qu'une couronne de fleurs descendît sur sa tête.

De même à la Fête-Dieu, et le jour de Sainte-Begge, la tradition

exigeait que les jeunes chanoinesses, non encore en âge d'être acceptées, et les écolières se parassent de couronnes de fleurs pendant la messe et à la procession. Ces « abus d'un autre âge » furent impitoyablement abolis, comme contraires à l'austérité monastique.

Les congrégations religieuses de femmes n'eurent pas meilleur



Fig. 441. — Dame anglaise, d'après une gravure du temps.

sort que les chapitres nobles séculiers. Pour ne citer qu'un trait, qui rentre dans le sujet de ce livre, rappelons que Joseph II, prétendit contraindre les carmélites à changer leur costume contre un déshabillé noir et une cornette de paysanne.

Il nous faut revenir des laïcisations malheureuses de Joseph II aux dernières années du règne de Louis XIV. Le vieux roi avait cessé de régner sur la mode. Quelque déplaisir que lui

causât la ridicule vogue des monstrueuses coiffures, il n'avait pu trouver d'autre moyen de s'y opposer que celui d'exprimer hautement l'aversion qu'elle lui inspirait, mais ce moyen n'avait plus la même force qu'au temps de sa jeunesse. Les rigueurs de certains membres du clergé, poussées jusqu'à refuser l'absolution aux jeunes filles, qui se laissaient entraîner dans le courant général, ne furent pas plus efficaces que celles du souverain. Si, pendant quelques jours, sur un ordre du roi surexcité, *commodes et palissades* disparurent ou plutôt consentirent à se baisser, elles se montrèrent bientôt de nouveau, sous l'égide des princesses du sang royal, avec une véritable frénésie.

Laissons St-Simon nous dire, dans son style incomparable, comment tout à coup et en un clin d'œil s'écroulèrent ces immenses édifices, dont les plus élégantes et les plus spirituelles beautés de la cour du grand roi chargeaient leurs pauvres têtes, pliant sous le fardeau.

« La duchesse de Shrewsbury, dit-il, dans ses Mémoires, arriva « à Paris en 1713, elle avait été très belle et prétendait l'être « encore. Elle se coiffait derrière l'oreille, pleine de rouge et de « mouches. Elle donnait beaucoup de fêtes et recevait avec « magnificence. Elle trouva bientôt les coiffures des femmes « ridicules et elles l'étaient en effet (fig. 441).

« C'était un bâtiment de fil d'archal, de rubans, de cheveux « et de toutes sortes d'affiquets de plus de deux pieds de haut « qui mettait le visage des femmes presque au milieu du corps; « pour peu qu'elles remuassent, le bâtiment tremblait et menaçait « ruine.

« Le roi, si maître jusque-là des plus petites choses, ne le « pouvait souffrir. Elles duraient déjà depuis dix ans sans qu'il « eût pu les changer, quoiqu'il eût dit et fait pour en venir à « bout.

« Ce que le monarque n'avait pu, le goût et l'exemple d'une « vieille folle étrangère l'exécuta avec la rapidité la plus surpre- « nante. De l'extrémité du haut les dames tombèrent dans

« l'extrémité du plat et ces coiffures plus simples, plus commodes « et qui siéent bien mieux durent encore aujourd'hui. Les gens « raisonnables attendent avec impatience quelque autre folle étran-

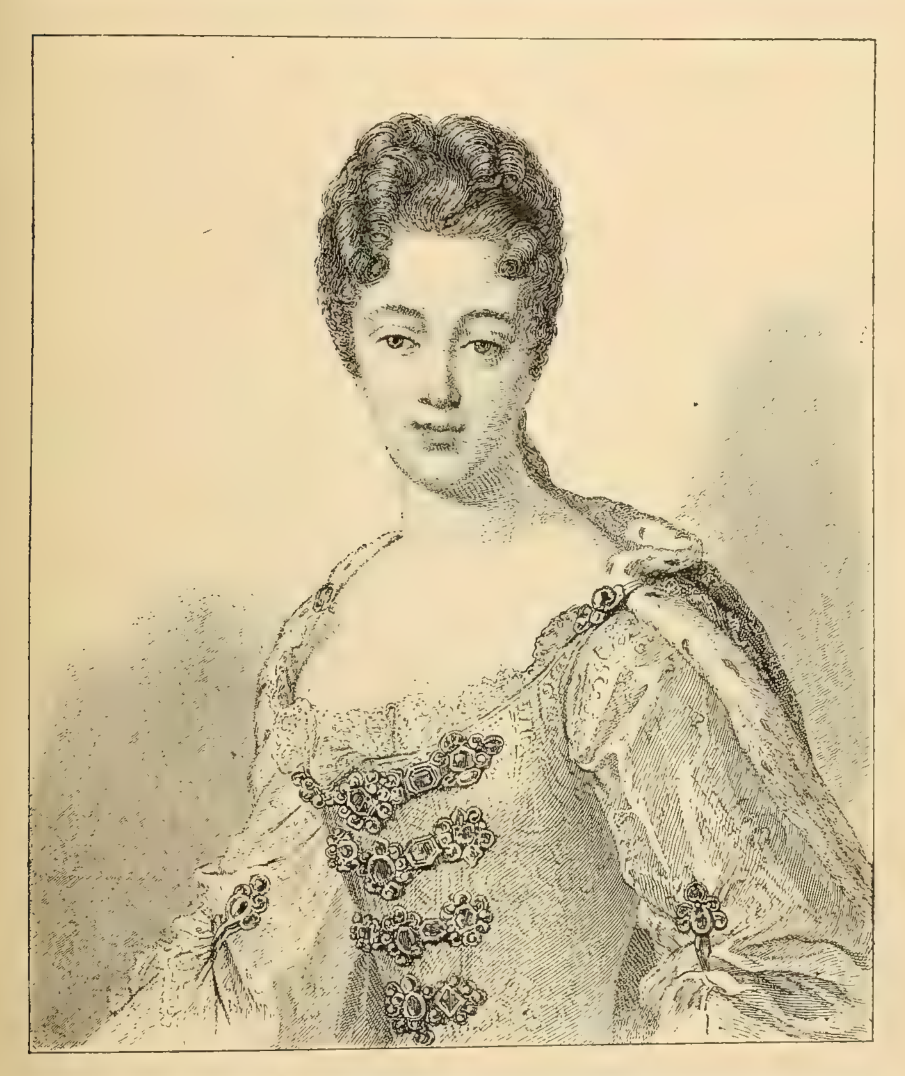


Fig. 442. — Marie-Adelaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, d'après le portrait de Santerre (1712).

« gère, qui défasse nos dames de ces immenses rondaches de « paniers insupportables en tout à elles-mêmes et aux autres. »

Louis XIV se sentit humilié de voir qu'une « guenippe » d'Anglaise avait été plus puissante que lui.

Son dépit n'était que trop motivé, car l'évolution s'accomplit en quelques heures. Du jour au lendemain les cathédrales capillaires s'effondrèrent. Nombre de dames passèrent la nuit à cette démolition.

Toutes cependant n'avaient pas versé dans l'étrange travers de la mode et s'étaient montrées aussi raisonnables qu'avisées. De ce nombre était la jeune et charmante duchesse de Bourgogne dont la gaîté et l'amabilité firent reluire d'un nouvel éclat la cour de France assombrie.

On possède plusieurs portraits de cette princesse ; ni les uns, ni les autres ne montrent les lourdes agglomérations de cheveux et de rubans de ce temps (fig. 442). L'un d'eux, gravé d'après le portrait de Santerre, la représente dans tout le charme de sa jeunesse, coiffée simplement en cheveux sans poudre, disposés en boucles très heureusement groupées, dont deux reviennent sur les tempes.

Le second est plus apprêté. La princesse a un diadème et des perles sur la tête, mais la disposition des cheveux est à peu près la même. Le voile qui retombe à demi sur l'un des côtés paraît plutôt un accessoire arrangé par le peintre, pour le besoin de l'effet, qu'un vêtement d'usage (fig. 443).

La galerie du château d'Eu contient un autre portrait également éloigné des exagérations de la mode ; c'est celui d'une jeune princesse de Bourbon, Mlle d'Enghien qui épousa en 1710, le duc de Vendôme et mourut huit ans après. Ce portrait a dû être fait à l'époque de son mariage. Sa coiffure rappelle celle de la duchesse de Bourgogne, mais un peu plus volumineuse; deux longues boucles tombent sur les épaules (fig. 444).

Aucune étiquette ne venait contrarier les princesses du sang quant au choix de leurs toilettes. En général la femme française jouissait d'une complète liberté dans sa parure. Pourvu qu'elle tachât d'être belle, cela suffisait. Un seul vêtement était de rigueur pour les cérémonies officielles : la mante.

Nous avons vu comment, cinquante ans plus tôt, la mode

avait transformé la mante en mantille. Sous Louis XIV et Louis XV, elle fut réduite aux simples proportions d'une pièce de gaze de soie, ou de réseau d'or ou d'argent attachée à la tête par derrière, retenue aux épaules, puis tombant sur le manteau de cour qu'elle devait légèrement dépasser en longueur.

St-Simon cite dans ses Mémoires une femme qui méprisa toujours les exigences de la mode. Cette vaillante personne était



Fig. 443. — La duchesse de Bourgogne, d'après un portrait du temps.

la duchesse d'Armagnac, la plus belle femme de France, dit le duc, malgré sa vilaine taille, courte et grosse.

« Sans rouge, sans rubans, sans dentelles, sans or ni argent, « ni aucune sorte d'ajustement. Vêtue de noir ou de gris en tout « temps, en habit troussé, comme une espèce de sage-femme, « une cornette ronde, ses cheveux couchés sans poudre, ni fri- « sures, un collet de taffetas noir, une coiffe courte et plate chez « elle comme chez le roy », telle était la mise de cette femme

aussi simple dans ses mœurs que dans sa toilette, parfaitement belle cependant, au dire du peu aimable narrateur, si rarement indulgent pour ses pareils. Elle était du petit nombre des femmes qui osaient paraître à la cour sans grandes toilettes et n'en étaient pas moins respectées. Le roi était devenu singulièrement tolérant sous ce rapport. Il est vrai qu'il savait à l'occasion redevenir le prince magnifique de sa jeunesse.

Lors du mariage du duc de Bourgogne, on revit, par son ordre, les beaux jours du grand règne, mais ce ne fut qu'un éclair. Les fêtes passées, Versailles redevint aussi morne qu'auparavant.

« Je ne vois pas pourquoi il faut aux gens tant de costumes « divers, écrivait la duchesse d'Orléans, vers cette époque, mes « seuls vêtements à moi sont le grand habit et un costume de « chasse quand je monte à cheval, je n'en ai point d'autres. Je « n'ai de ma vie porté ni une robe de chambre, ni manteau, je « n'ai dans ma garde-robe qu'une seule robe de nuit pour me « lever et me mettre au lit. »

Et elle écrit encore, peu de temps après, à propos de ces coiffures ridiculement élevées : « Les cornettes sont choses que « je ne puis pas souffrir. »

Plus tard elle revient encore sur ce sujet.

« Je ne suis les modes que de loin, il en est que je mets « tout à fait de côté, comme les paniers que je ne porte pas « et les robes ballantes que je ne puis souffrir et que je « n'admets pas en ma présence, il me semble que c'est une « indécence et on a l'air de sortir du lit.

« Il n'y a ici aucune règle pour les modes. Les tailleurs, les « faiseuses de robes et les coiffeurs inventent à leur gré. Je n'ai « jamais suivi à l'excès la mode des hautes coiffures. »

Il est vrai que ces robes flottantes, ces déshabillés, ainsi qu'on les appelait, justifiaient leur nom et commençaient à se généraliser. La Régence leur fût favorable. Elles avaient un air de laisser-aller coquet, qui charmait les jeunes femmes légères de cette époque (fig. 445). Elles se souciaient peu de ce qu'en

pensaient Madame de Maintenon et cette duchesse d'Orléans, grincheuse et laide.

Et cependant, par une bizarre inconséquence, toute grincheuse



Fig. 444. — Mademoiselle d'Enghien, duchesse de Vendôme.

qu'elle fût, la duchesse d'Orléans sacrifiait à la déesse de la mode. Paris étant l'oracle de l'élégance de tous les pays du monde, on venait y chercher ses nouveautés et ses inspirations. Or, la

duchesse se donne la peine de tenir sa famille allemande au courant des modes nouvelles. Elle décrit minutieusement les coiffures et les robes, elle oublie ses griefs pour se complaire aux jolis habits bouffants, aux déshabillés gracieux, dont Watteau est le metteur en vogue. Son style clair et incisif n'a rien de teuton, elle comprend toutes les finesses de la langue française. Sa rudesse est toujours grande dame, elle n'oublie pas qui elle est, même dans certaines verdeurs de style qui, parfois, dépassent la vieille gauloiserie.

Elle apprécie d'un mot une personne ou une situation.

— « Madame de Fiennes, écrit-elle, avait l'habitude de dire « que, dans la maison royale d'Angleterre, on tenait si bien aux « coutumes que la Reine était morte avec un toquet sur la tête. « C'est le bonnet que prennent les enfants quand on les met au lit. »

Elle décrit Madame de Gordon, grande tante de lord Stanley :

— « Madame de Gordon a été longtemps ma dame d'atours. « C'était une personne fort étrange, elle rêvait toujours. Un jour, « étant dans son lit et voulant cacheter une lettre, elle s'appliqua « la cire toute bouillante sur la jambe et se brûla cruellement. « Le soir, quand elle me donnait une coiffe pour aller à la « cour, elle tirait ses gants, me les jetait à la figure et mettait « ma coiffe sur sa tête. »

La duchesse détestait franchement sa bru, dont les idées étroites et mesquines, la vanité ridicule heurtaient son caractère droit et son intelligence vive. Elle voyait avec peine que son fils se fût abaissé jusqu'à épouser une fille de Madame de Montespan, alors que cette fille n'avait aucune qualité qui pût effacer son origine. Sa correspondance abonde en mots brefs, pleins de justesse, mais mordants et cruels à l'égard de l'indolente princesse qu'elle ne peut se consoler d'avoir pour belle-fille.

La femme du Régent n'exerça aucune influence sur les modes; d'autres princesses de la maison de France eurent plus de goût et de charmes. Nous avons cité la charmante duchesse de Bourgogne, dont la mort si brusque plongea la France entière dans le

deuil. Nous ne pouvons oublier la duchesse du Maine, remuante, ambitieuse, amie du faste et de l'élégance, dont la femme de chambre, Madame de Staal, nous a si bien décrit le caractère vif et bon,



Fig. 445. — Hélène Lambert, gravure de Drevet, 1700.

l'intelligence hardie et l'égoïsme naïf de la grande dame, indulgente envers ses inférieurs, impérieuse et fière envers ses égaux. Après s'être jetée étourdiment dans une conspiration avec l'Espagne, elle abandonne sa femme de chambre, sans songer qu'elle a brisé l'avenir

de cette infortunée (fig. 446). Madame de Staal est en prison. Elle a été arrêtée si subitement, au sortir de son lit, par les sbires du Régent, qu'elle n'a pas eu le temps de prendre aucun vêtement de rechange. Par contre, elle a pu glisser dans sa poche sa boîte de rouge et c'est à elle qu'elle a recours pour cacher sa pâleur quand on vient la chercher pour la mener à ces interrogatoires effrayants, dont la torture est souvent le dernier mot. Ce qui ajoute au désarroi de la pauvre femme, c'est qu'elle n'a sur la tête que sa cornette de nuit, qu'elle arrange tant bien que mal dans la prison, ne voulant pas se montrer nue-tête devant ses juges, ce qui était regardé alors, pour une femme de classe moyenne, comme une chose inconvenante.

En même temps que la robe flottante étendait son empire jusqu'à être tolérée à la cour pendant la minorité de Louis XV, la coiffure devenait tout à fait jolie. Également éloignée des ridicules échafaudages de l'époque précédente et d'une simplicité trop peu seyante, elle avait ramené la beauté des arrangements raisonnables et nulle époque de l'histoire de la coiffure n'est plus intéressante à étudier, parce que jamais la femme ne sut si bien se coiffer. Les artistes furent certainement pour quelque chose dans ce mouvement de la mode. Watteau ne dédaignait pas de dessiner des toilettes à l'usage des couturières; Lebrun, Mignard, Drevet, Nanteuil et une foule d'autres peintres ou graveurs illustres s'efforçaient de donner à la parure une grâce, sinon naturelle, du moins frappée d'un cachet aimable et plaisant à l'œil.

C'est alors que la France fut vraiment la souveraine incontestée de la mode. L'Angleterre, si fière de tout ce qu'elle faisait, abdiquait son chauvinisme devant cette puissance nouvelle. Les reines qui passèrent sur le trône s'habillaient à la française. La reine Anne, qui était passionnée pour la toilette, est représentée dans ses portraits avec une coiffure gracieuse, mêlée de boucles, de plumes ou de bijoux dont l'inspiration est toute française. Les Anglaises n'avaient jamais porté beaucoup de fontanges; elles préféraient les chaperons, les béguins à plumes ou, si elles

aimaient à avoir la tête couverte, les mantes et les grandes coiffes. On avait vu, sous les derniers Stuart, les femmes arborer d'immenses perruques et surtout une certaine coiffure dite à la *Taure* dont le succès fut sans précédent. On les abandonna peu à peu, ne gardant de cette masse de cheveux d'emprunt que les *crève-cœurs*, boucles plus ou moins volumineuses, attachées au bout d'un petit crochet de fer, qui se plantait çà et là dans



Fig. 446. — La duchesse du Maine.

la coiffure, pour en augmenter le volume. C'est alors qu'apparut la poudre. On la répandait légèrement sur les boucles massées à profusion sur le front et relevées en un seul groupe par devant. On laissait pour le chignon et les côtés quelques boucles d'inégales grandeurs, dont plusieurs venaient flotter sur l'épaule (fig. 447).

Lorsque, sous la Régence, Dubois fut envoyé en ambassade en Angleterre, il voulut y naturaliser l'élégance française et se donna beaucoup de peine pour atteindre ce but. Tantôt il écrivait

à Law de lui envoyer des manteaux fort amples, des queues très larges et mille autres colifichets; tantôt il priait Mademoiselle Fillion, la modiste en renom, de lui habiller de grandes poupées à la dernière mode, afin de montrer aux dames anglaises de quelle manière celles de France étaient coiffées et habillées. Ce singulier diplomate contribua ainsi à communiquer à la puritaine Angleterre la frivolité des mœurs françaises.

En Allemagne, le règne des perruques, des fontanges et de tous les excès de coiffures fut universel, à la fin du XVII[e] siècle. Les boucles en masses énormes gagnèrent surtout la vogue. Aucune tête humaine n'étant en mesure de se coiffer à la mode avec ses seuls cheveux, force fut de recourir aux perruques ou aux mèches additionnelles. Les perruques faites en Allemagne ne paraissant pas assez bien tournées, on en faisait venir à grand frais de Paris. Cette ville devint un centre actif de fabrication de perruques et on put prouver à Colbert, inquiet des sommes énormes que le commerce des cheveux faisait sortir de France, que cet argent y rentrait multiplié au centuple par l'immense exportation des perruques, que Paris expédiait dans tous les pays, et surtout en Allemagne.

Les pasteurs protestants crurent voir dans cet abus de faux cheveux, un véritable danger pour leurs ouailles. Partout, ils fulminèrent dans leurs sermons contre une mode qu'ils regardaient comme criminelle. L'un d'eux, même, composa un livre uniquement destiné à prouver que les fontanges et les perruques étaient l'ouvrage du démon. Les cours allemandes ne tinrent guère compte de ces colères de moralistes. Les reines et les princesses adoptèrent les modes françaises avec ardeur. Les poupées habillées et coiffées, s'expédiaient aussi bien à Berlin qu'à Vienne. Les femmes eussent rougi de ne pas s'habiller à la dernière mode de Paris, et celles qui étaient assez riches pour se permettre de faire revenir directement de France toutes les pièces de leurs costumes, rivalisaient d'élégance avec les femmes ou les filles des souverains (fig. 448).



Fig. 448. — Sophie-Caroline, reine de Prusse, d'après un portrait de 1701.

La bonhomie tranquille du bourgeois allemand s'émut de cet esprit de coquetterie, qui gagnait toutes les classes. Dans plus d'une ville, l'administration s'assembla pour décréter des règlements somptuaires. On regrettait, surtout parmi les gens sages et les vieillards, le mépris où tombaient les beaux costumes nationaux, si variés, si pittoresques, si caractéristiques. Aussi s'efforçait-on de combattre le courant nouveau.

— « Nous exigeons, disait un bourgmestre, au nom du collège « communal, nous exigeons que les femmes dont la vanité a grandi « d'une façon désespérée, s'habillent suivant la mode de notre pays, « et qu'elles ne portent pas de bijoux d'or. Permis à elles d'avoir « des fichus de soie, pourvu que la dépense ne soit pas exagérée. « Nous défendons l'usage des crêpes de soie, des robes de cou- « leurs voyantes, corsets de damas, velours de soie, ainsi que des « plumes et des fleurs au chapeau, des corsets à la française, qui « se lacent par derrière, des plis aux manches, des talons de « souliers recouverts de satin, de la mousseline rayée, etc., etc. »

Il ne paraît pas que ces défenses multiples aient beaucoup effrayé les jeunes Gretchen. On les voit peu après adopter avec enthousiasme la coiffure *merleton* (probablement mirliton). Cette coiffure consistait en boucles courtes tout autour de la tête. Pour l'exécuter, il fallait couper les cheveux presque courts. On n'hésita pas à accomplir ce sacrifice. Les vraies coquettes, celles qui prévoyaient que cette mode ne serait pas éternelle, se procurèrent des perruques bouclées, au lieu de couper leurs cheveux, et de fait, le *merleton* ne dura guère dans le monde élégant. Il ne comportait pas la poudre et fut évincé presque partout par les coiffures à poudre.

Toutefois, il sut conserver une clientèle plus persévérante dans les contrées du Nord. En 1760 et plus tard encore, on voyait à Dantzig quelques vieilles matrones de la moyenne bourgeoisie, portant gravement des perruques brunes bouclées, chargées de touffes de rubans de plusieurs couleurs, de clinquant, de plumes ou de fleurs. Cette mode, ridicule chez les vieilles figures, était,

au contraire, un charme pour la jeunesse. Les jeunes filles en cheveux courts bouclés, paraissaient en effet tout à fait gracieuses, pendant la semaine, et fort défigurées le dimanche, lorsqu'elles croyaient devoir s'affubler, pour aller à l'église, de lourdes perruques blondes ou blanches, à la mode de Paris.

En Espagne et en Portugal, l'immuabilité de l'étiquette préservait davantage ces pays de l'invasion de mœurs et de modes étrangères.

Nous avons déjà constaté ce trait marquant du caractère espagnol. Nous le rencontrerons encore. Ainsi en 1689, alors que partout les coiffures féminines s'élèvent en boucles, frisures et torsades, et que le chapeau est depuis longtemps oublié, la princesse Louise d'Orléans, fiancée de Charles II, doit coiffer l'antique toque espagnole pour faire son entrée à Madrid. Il faut ajouter que cette toque est chargée de plumes et ornée de la fameuse perle « Pérégrin ». Cependant l'influence de la jeune reine sur son faible époux, l'affection que celui-ci portait à la France, mitigèrent beaucoup l'esprit trop absolu de l'étiquette espagnole. Louise d'Orléans s'habillait à la française ; Anne de Neubourg, qui lui succéda, n'adopta pas davantage les modes du pays. Le portrait de cette reine, que possède la galerie de Versailles, nous la montre dans un costume à la dernière mode d'alors et avec une coiffure toute française.

On ne parle plus de toques, dans les lettres écrites par Pontchartrain, à propos de l'arrivée en Espagne de la jeune Elisabeth Farnèse, seconde femme de Philippe V.

Anne de Neubourg, la reine douairière, sa tante, qui depuis de longues années vit à Bayonne, lui donne entre autres cadeaux de noces une splendide parure de diamants avec des boucles d'oreilles assorties et un *devant de corps* pareil, au milieu duquel brillent deux perles d'une beauté remarquable, des colliers, des bracelets ; sa générosité fait l'admiration de la cour.

Elle veut accompagner sa nièce jusqu'à Pampelune et, un peu avant l'heure du départ, elle fait prendre le chapeau de celle-ci

et le lui renvoie orné d'une belle attache de diamants et d'émeraudes. Tante et nièce vêtues d'un costume de chasse tout pareil, voyagent dans le même carrosse. Mais à St-Jean, les Espagnols prétendent renvoyer la suite italienne d'Élisabeth. Celle-ci déclare nettement qu'il n'en sera pas ainsi, parce qu'elle le veut et qu'elle n'a d'ordre à recevoir de personne..... que du roi, ajoute-t-elle après une longue pause. Elle décide toutefois que sa tante ne la suivra pas sur le territoire espagnol, sans la permission expresse du souverain, et comme cette permission ne vient pas, Anne de Neubourg retourne désolée à Bayonne.

A Pampelune, Élisabeth donne une nouvelle preuve de son caractère impérieux. Elle se choque de voir sa table trop parcimonieusement servie et ordonne que les services soient augmentés, car, dit-elle, si la feue reine se contentait de cette frugalité, c'est que, étant Piémontaise, elle mangeait peu, mais que pour elle qui était Lombarde, elle priait que l'on se souvînt que les gens de son pays mangeaient pour le moins le double des Piémontais.

Elle est attendue à Jadraque par la Camerera Major, la princesse des Ursins, qui a été l'instrument décisif de son élévation au trône d'Espagne. Elle lui fait le plus cordial accueil et la fait entrer immédiatement dans sa chambre où elles restent seules toutes les deux. On entend bientôt du dehors des éclats de voix. La reine appelle très haut son secrétaire qui se trouvait dans le corridor près de la porte, et lui dit d'introduire Amezaga, lieutenant des gardes du corps, commandant l'escorte. Amezaga trouve sa royale maîtresse courroucée, hors d'elle-même : « arrêtez cette folle inso-
« lente, lui crie-t-elle, je vous l'ordonne. Faites atteler un carrosse,
« conduisez-la jusqu'aux frontières avec cinquante hommes de
« garde. Laissez-lui seulement une femme de chambre et un laquais.
« Mettez aux arrêts ses autres domestiques. Partez vite. Qu'elle
« n'écrive, qu'elle ne parle à personne ! »

La princesse feint de ne pas comprendre. Elle baise la main de la reine et se retire. L'ordre verbal d'Élisabeth est confirmé aussitôt par des instructions écrites qu'elle griffonne, sur ses genoux,

d'une main fiévreuse, que la colère fait trembler. On ne laisse qu'une heure à Madame des Ursins pour ses préparatifs, le temps de faire atteler une voiture et d'organiser le départ. Cette illustre femme qui, depuis tant d'années gouvernait l'Espagne, quitte Jadraque, le soir du 23 décembre, entre dix et onze heures en compagnie d'une servante et de deux officiers des gardes. Elle voyage sans relâche, par une nuit obscure et glaciale jusqu'au



Fig. 449. — Elisabeth-Christine, reine d'Espagne, médaille de 1707.

faubourg d'Atienja où elle fait son entrée le lendemain au petit jour, indignée, transie et succombant à la fatigue. Elle avait 72 ans !

Élisabeth Farnèse n'était pas née en vain dans la patrie de Machiavel. Son coup d'essai d'ingratitude et d'autorité passa, aux yeux de ses compatriotes, pour un coup de maître (fig. 449).

Avec Louis XIV disparurent beaucoup de traditions anciennes et d'exigences d'étiquette. La longue minorité du jeune Roi, le laisser-aller du Régent, le relâchement des mœurs, firent dégénérer peu à peu la liberté, longtemps contenue, en allures de licence.

La femme, à cette époque, donne une triste idée de la Française. Heureusement que celles qui sont en vue, et dont on parle, ne sont pas la nation. C'est le dessus du panier, lamentable étalage, qui pourra donner bien mauvaise opinion de ce qui est au-dessous.

Les couches supérieures, déjà gangrenées, répandaient la contagion autour d'elles et le mauvais exemple exerçait une influence d'autant plus funeste qu'il venait de plus haut. On vit, scandale inouï jusqu'alors, des princesses du sang ramenées ivres dans leurs appartements. Quand le trop fameux Law mit en pratique le système qui porte son nom, les mains qui se tendirent vers lui avec le plus d'âpre ardeur, furent des mains féminines, et l'on vit surgir la femme agioteur, type jusqu'alors inconnu. Les petits soupers de la Régence firent fureur chez une foule de femmes, insouciantes de leur honneur. Le scepticisme naquit avec la dissolution. Déjà commençait à dominer l'esprit frondeur et irréligieux qui prépara le grand cataclisme de la fin du siècle. On se moquait de tout : des femmes se rencontrèrent assez vides de cervelle pour mettre en vogue la manie impie de garder auprès d'elles des têtes de mort, auxquelles elles s'amusaient à mettre des rubans et des cornettes.

La mode, fidèle miroir de l'esprit de son temps, prit, elle aussi, un caractère relâché, quelque chose de déshabillé, qui donnait à toutes les femmes l'air de sortir de leurs lits.

Plus de corps baleinés, de tailles serrées, d'étoffes de brocart raides et empesées. A peine se résignaient-elles à reprendre cette mise gênante pour les cérémonies officielles. Leurs préférences se portaient, au contraire, sur les robes flottantes, s'ouvrant sur des dessous de dentelles ou de toile finement brodée. Le linge lui-même devint un objet de grand luxe. Les draps de lits, les rideaux, les couvertures, sont ornés des plus beaux points de Gênes, de Venise ou de Bruxelles. Le satin et le velours couvrent les murs comme ils habillent les gens. Le goût pur qui, sous Louis XIV, avait inspiré les artistes d'un certain souffle de grandeur, s'abaisse et se dégrade au service des passions vulgaires. L'amour est

partout, il revêt toutes les formes, il entre dans tous les ornements, même sur les robes, qu'on s'étudie à rehausser par les objets les plus incroyables, voire même des papillons en porcelaine de Saxe.

Les broderies se surchargent jusqu'à l'excès. Le genre rocaille arrive et tombe bientôt dans la mièvrerie. Cependant il serait injuste de condamner absolument ce style qui peint si bien son époque. L'art vrai peut y trouver à redire, mais les amours



Fig. 450. — **Bonnet de dame âgée, d'après une ancienne gravure.**

de Boucher, les bergeries de Fragonard, les broderies, les soieries, les meubles ont une élégance aimable, un aspect de grâce légère d'un charme particulier. Avec le couronnement de Louis XV reparurent certaines vieilles habitudes. Le grand habit de cour, celui qu'on appelait l'habit de cour de Marly, fut porté jusque vers le milieu du règne. Madame de Pompadour le détrôna définitivement par la robe à gros plis dans le dos et à grands paniers circulaires, robe qui garda son nom, et conserva son privilège officiel jusqu'à la Révolution. Marie-Antoinette, malgré son désir d'innover, n'osa pas l'abandonner. La robe Pompadour

semble avoir fait partie intégrante de l'éclat du trône. Il fallait au peuple la contemplation de princesses enveloppées d'étoffes aussi larges que hautes, brillantes d'or, de soie, de pailletage, de fleurs satinées ou de dentelles splendides. Hors de ces ornements encombrants, la reine ne lui semblait plus qu'une femme comme toutes les autres et on sait combien l'infortunée Marie-Antoinette paya cher l'oubli de ce préjugé populaire.

Les coiffures restèrent plates sans beaucoup de fluctuations.

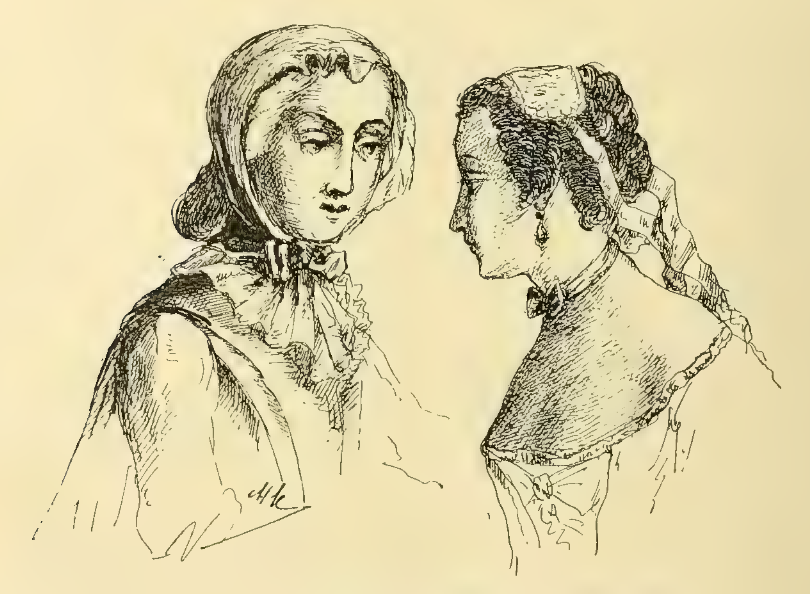


Fig. 451. — Petit bonnet plat et fichu en battant l'œil.

Pendant les dernières années de Louis XIV et une partie de la Régence, les femmes portèrent encore quelques bouffes, quelques boucles ou autres mèches de cheveux échafaudées sur la tête. Peu à peu elles en vinrent à laisser le haut du crâne absolument découvert. On coupait les cheveux à trois doigts de la tête et on en formait de grosses boucles qui encadraient le visage. La cornette ou le petit bonnet devint indispensable. Avec la coiffure à boucles courtes, on la posait un peu en arrière, et cet ensemble s'appelait coiffure à la culbute. Souvent la cornette consistait



Fig. 447. — Grande dame anglaise, d'après une ancienne médaille.

simplement en un nœud, un petit carré de linon ou de dentelle, un chiffonnage d'étoffe légère, bref un rien qu'il nous est difficile de distinguer, au milieu des noms variés et bizarres dont on avait l'habitude de décorer chaque objet de toilette (fig. 450).

Sous ces petits bonnets, les cheveux s'échappaient en boucles légères (fig. 451), soit tout à fait poudrées, soit simplement couvertes d'un œil de poudre. On imagina aussi de porter les cheveux relevés en racine droite tout autour du front. Par derrière ils



Fig. 452. — Dame en cornette, d'après un portrait.

étaient noués avec un ruban en une touffe de boucles, formant une masse unie tombant dans le cou et relevée au-dessus de la nuque, au moyen d'un ruban. Tel fut le premier *catogan* dont la durée résista même à la Révolution. La coiffure en *battant-l'œil* eut aussi un succès universel. Jeunes et vieilles s'en attifèrent, quelque peu élégante qu'elle fut. Elle se composait d'un fichu de soie ou de dentelles qu'on nouait sous le menton, après avoir retenu quelques plis de l'étoffe sur le front, au moyen d'épingles ou de nœuds. Ce fichu formait pointe au-dessus et

descendait aux tempes, en une sorte de petit volant qui s'agitait avec la tête, d'où le nom de *battant-l'œil.*

La cornette à la jardinière, à la colinette, était un fond de linon posé assez en arrière de la tête et garni de dentelles. On rabattait cette dentelle sur le front au moyen d'un petit nœud (fig. 452). C'est à cette époque que commença la grande vogue des mouches, remise en honneur par la duchesse du Maine. On en usa avec une exagération telle, qu'un critique prétendit que le visage des femmes ressemblait aux figures du zodiaque. Il y avait des mouches en rond, en carré, en losange, en croissant, en étoile. Elles portaient un nom différent d'après la place où on les mettait. La passionnée était au coin de l'œil, la galante, au milieu de la joue, l'effrontée sur le nez, la coquette près des lèvres, et il fallait un art tout particulier pour les bien poser. Pas une femme ne sortait de chez elle sans ses boîtes à mouches, à rouge et à poudre et ne se fût pardonné de manquer d'un de ces accessoires.

Le goût du jour exigeait qu'un certain air de négligence régnât dans tout le costume. La coiffure comptait pour peu ; la tête était petite, légèrement poudrée et frisée, simplement couverte d'un battant-l'œil orné d'un *désespoir*, ruban assorti à la toilette, entourant la tête et se nouant sous le menton.

Le manteau de lit se portait même dans la journée. Hâtons-nous d'ajouter qu'il était ordinairement fait d'une étoffe de soie chatoyante ou de mousseline d'une finesse merveilleuse, tout enrubanné et garni de falbalas. Il s'ouvrait sur un corset de satin pomponné de dentelles froncées, frisées, godronnées, entremêlées de nœuds de rubans assortis au manteau, sur une jupe pareille au corset et ornée de falbalas et de prétentailles. Sur la tête un petit bonnet rond de point de Gênes ou de Venise. Ainsi vêtue, la grande dame était en mesure de faire les honneurs de son salon, lorsque les exigences d'une réception officielle ne l'obligeaient pas à endosser le grand habit et à se coiffer en *physionomie élevée.*

La *physionomie élevée*, c'était la coiffure plus apprêtée, sans cornette, bonnet ou fichu. Quelques boucles se massaient çà et là. L'une, le *confident* s'abattait devant l'oreille à gauche, d'autres pendaient sur le cou. Mais à cette coiffure exceptionnelle, on préférait de beaucoup les petits chiffonnages de points de Gênes



Fig. 453. — Dame en bagnolette.

ou de Venise posés sur les cheveux poudrés, remplacés dans les classes bourgeoises par la batiste, le linon, le réseau, ou une forte gaze appelée *marli*.

La coiffure des mauvais temps s'appelait *bagnolette*, l'ancienne coiffe de Madame de Maintenon débarrassée de son bavolet (fig. 453). C'était une sorte de capeline, froncée par derrière, en soie de couleur ordinairement foncée. Elle se portait sur la cornette ou sur la coiffure en cheveux. Quand le beau temps revenait, les femmes sortaient coiffées comme dans leurs appartements, le chapeau, jusqu'à la fin du règne de Louis XVI,

n'étant admis que pour monter à cheval. Les grandes dames seules se faisaient suivre d'un petit nègre ou d'un laquais portant un grand parasol, ouvert pour les préserver du soleil.

Capuchons largement froncés, mantilles, frileuses à falbalas, écharpes de mousseline, coiffes de soie, bonnets de dentelles, têtes poudrées, toutes ces variétés de parures féminines se croisaient dans les promenades publiques, à Versailles, à Marly, dans les



Fig. 454. — Dame en mantille.

parcs tracés par le Notre, comme dans les rues tortueuses du vieux Paris (fig. 454).

L'arrivée d'une reine en France ne rendit pas plus de solennité à la toilette. Il est vrai que celle qui venait s'unir au jeune Louis XV était une simple et douce Allemande du nord, habituée aux privations, menant petite vie, et tout à coup tirée d'une cour obscure, pour s'asseoir sur le trône le plus brillant du monde.

Elle n'était pas à la hauteur de sa position. Elle n'avait que des vertus modestes, comme ses aspirations. Tous les portraits que nous avons d'elle la représentent, se vieillissant à plaisir sous

des coiffes, des fichus, des capuchons volumineux, mis un peu au hasard et mieux faits pour une matrone âgée et frileuse que pour une jeune reine.



Fig. 455. — Marie Leczinska, lors de son mariage, d'après un portrait des Galeries de Versailles.

Celui de ses portraits qui fut exécuté à son arrivée en France dans tout l'éclat de sa fraîcheur de blonde (fig. 455), nous montre une tête aux cheveux poudrés, simplement disposés en bandeaux

et cachés sous le battant-l'œil de dentelle noire, qui est sa coiffure caractéristique.

Elle a le grand habit tout chargé de falbalas, et semble avoir oublié de terminer sa toilette par une coiffure assortie.

Un autre portrait d'elle, fait par Nattier, quelques années après, prouve que la coquetterie française n'avait guère influé sur elle. Sa cornette de dentelles recouvre les mêmes bandeaux sans



Fig. 456. — Marie Leczinska, d'après un portrait de Nattier.

apprêts; le fichu entoure soigneusement la tête, elle porte la polonaise, vêtement qu'elle affectionnait en souvenir de sa patrie et le seul objet de toilette qu'elle apporta en France comme une mode nouvelle (fig. 456).

La première partie du règne de Louis XV donna aux habitudes une impulsion un peu masculine. Le roi aimait la chasse avec passion. Dès son enfance, il chassait avec sa petite cour. Sa fiancée même, à peine âgée de six ans, le suivait avec sa

gouvernante, dans une petite voiture en forme de chaise. Les jeunes princesses du sang, montées sur des chevaux appropriés à leur taille, couraient le cerf avec le roi. Elles eurent d'abord



Fig. 457. — Costume de chasse sous Louis XV.

un costume olympien fort incommode, mais peu à peu elles l'abandonnèrent pour une mise plus pratique. Sur une longue jupe de soie, elles revêtirent un justaucorps comme celui des hommes, très galonné d'or et d'argent, avec de beaux boutons d'or ou de

pierreries, et sur la petite perruque à catogan avec nœud, comme celle des cavaliers, elles posèrent un élégant tricorne galonné et orné de plumes. Ce costume, un peu viril, était si coquet qu'il devint, pendant tout le siècle, le costume de chasse obligé (fig. 457).

Il se propagea non seulement en France, mais dans toute l'Europe. En Allemagne où le goût de la chasse était très répandu, les dames s'empressèrent de l'adopter ; mais elles le surchargèrent de broderies et de galons, surtout en Autriche, où beaucoup de femmes portaient déjà le dolman hongrois, avec le petit bonnet de velours ou d'astrakan à aigrette des Magyars.

En Italie même, le tricorne eut sa vogue, surtout à Venise, où les femmes se l'approprièrent, comme coiffure du soir ou de promenade, mais elles n'y ajoutèrent ni la jolie perruque à marteaux ni le catogan, et le tricorne ainsi isolé perdit sa coquette élégance. C'est que la sévérité si jalouse des Vénitiens à l'égard de leurs femmes n'eût jamais toléré qu'une coiffure trop voyante attirât sur elles les regards. Au XVIII[e] siècle encore, les Vénitiennes ne jouissaient pas plus qu'au XVI[e] siècle, de la liberté des autres femmes de l'Europe (fig. 458).

Marie Leczinska aimait beaucoup les courses en traîneau. Aussitôt toute la cour s'adonna au même exercice. La reine, pour ces parties, avait adopté les modes de son pays: la polonaise garnie de fourrures, la petite toque de fourrure aussi. La polonaise prit place, dès lors, parmi les modes françaises et on porta des coiffures garnies de fourrures, mais cependant en petit nombre. La mode garda cet aspect négligé, ces draperies flottantes, ces coiffures de matin, à petits bonnets de dentelle. Jeunes et vieilles se couvrirent la tête d'un redoublement de fichus et de bagnolettes. La Cour donnait l'exemple de la simplicité, mais ce fut un moment bien rapide. Louis XV, en abandonnant la voie droite où il avait marché jusque-là, ouvrit la porte à toutes les ambitions féminines. Les dépenses folles, les assauts de toilettes, tout l'arsenal de la coquetterie eurent désormais libre carrière.

Deux femmes de la Maison de Nesles eurent le triste honneur d'arracher Louis XV à ses devoirs. La première, Madame de Mailly, aussi belle qu'élégante, préférait les toilettes somptueuses



Fig. 458. — Femme de Venise en toilette de rue, vers 1750.

aux déshabillés coquets à la mode. Le duc de Luynes raconte qu'elle dormait toujours coiffée et la tête pleine de diamants. Elle aimait les parures extraordinaires et on la voyait arriver au

sermon, portant une robe jaune chamarrée de martre zibeline, le chaperon de fleurs jaunes, avec une aigrette, posé sur ses cheveux poudrés, costume qui fit dire au roi : — « Je crois que « la Czarine doit être mise actuellement comme cela ! »

La duchesse de Chateauroux, fière et impérieuse, n'était guère moins somptueuse dans ses atours, mais bientôt survint une femme qui devait être la personnification d'une époque et donner son nom à la mode qu'elle allait gouverner comme le royaume dont la faiblesse royale lui abandonnait la direction.

Dans les chasses de la forêt de Sénart, Louis XV avait aperçu quelquefois une ravissante déesse, vêtue de cette façon mythologique, si aimée des peintres du temps, tantôt habillée de rose et conduisant un phaéton bleu d'azur, tantôt en bleu dans un phaéton rose. Les cheveux bouclés voltigeant au souffle du vent, elle passait rapide et légère, sans paraître s'apercevoir qu'on l'admirait. Le roi charmé s'arrêtait et s'informait de ce que pouvait être cette gracieuse apparition.

Ainsi se révèle Madame de Pompadour dans l'histoire et aussitôt le costume de Diane est délaissé pour le grand habit de cour, car la coquette et rusée bourgeoise s'est transformée en grande dame et a saisi, du premier pas, le sceptre de la mode. On copie ses robes, on se coiffe comme elle, on ne craint pas de l'imiter aveuglément, parce que son tact de jolie femme sait inventer sans cesse et toujours inventer joli. C'est maintenant que le chroniqueur voit s'accumuler les documents. Mémoires, lettres, comptes, tout vient nous décrire les moindres toilettes de l'élégante marquise, comme les honteuses servilités de son temps. Autour de la favorite s'élève un nuage d'adulations et de basses flatteries, au milieu desquelles elle semble jouer le rôle d'une fée des contes d'enfants, toujours vêtue de soie et d'or, d'étoffes merveilleusement brodées, de taffetas des Indes, de gazes lamées d'argent, tissées à fleurs de Perse, couvertes de guirlandes, de sabots de dentelles, de falbalas, de rubans, des points les plus rares, à demi enveloppée de ces mantes en réseau d'or et

d'argent qu'elle « créa » à la grande admiration de la cour.

Que lui importe l'argent ! Elle ne le compte pas. Tantôt sa polonaise est garnie de fourrures, cadeau impérial de la Czarine, tantôt



Fig. 459. — La marquise de Pompadour, d'après le portrait de Vanloo, connue sous le nom de belle jardinière.

elle est drapée à l'antique des plus belles soies d'Orient. En grand habit ou en déshabillé, elle est toujours la plus belle, elle est artiste dans l'âme et sait s'habiller mieux qu'aucune femme de Paris.

Sa coiffure est toujours réussie, qu'elle soit poudrée de blanc ou de blond, ou bien encore laissée à sa teinte naturelle (fig. 459). Un jour elle relie ses cheveux en bandeaux onduleux et en forme un petit chignon, à la mode antique, attaché sur le derrière de la tête avec des perles ou des diamants. Une autre fois son visage est tout entouré de boucles légères. Enfin la coiffure relevée, poudrée à frimas, avec de longues boucles par derrière et sur les côtés, rehaussait sa beauté dans les grandes fêtes de la cour. Il paraît qu'en effet sa beauté avait besoin d'artifices.

La contenance éventée
Et chaque dent tachetée
La peau jaune et truitée
Les yeux froids et le cou long.

Tel est le portrait, que fait d'elle un de ses ennemis. S'il est exact, on comprend que cette peau « truitée » ait été bien aise de pouvoir se cacher sous la poudre, le fard et le rouge dont la marquise faisait un abus incroyable. A son exemple, toutes les femmes mettaient du rouge, celles mêmes qui trouvaient cet usage ridicule, n'osaient s'y soustraire, sous peine d'avoir l'air de mortes ambulantes au milieu d'une foule de visages enluminés. Ce rouge sur le blanc, ces mouches parsemant la face, le noir destiné à faire ressortir les sourcils et les yeux, rendaient les femmes presque méconnaissables (fig. 460).

On s'en moquait, mais en vain.

Par les soins que Lise prend
Et du plâtre et des pommades,
Les visites qu'elle rend
Sont autant de mascarades.
Pour elle, soit bien, soit mal
Il est toujours carnaval ;
Au logis et dans la rue
Nous la voyons tous les jours
Et jamais ne l'avons vue.

Lorsque la jeune infante d'Espagne vint épouser le Dauphin, fils de Louis XV, en 1745, on voulut la persuader de mettre

du rouge; mais comme elle n'en avait jamais mis, elle répondit qu'elle ne le ferait qu'autant que le Roi l'ordonnerait. Ce fut une grosse affaire. On délibéra longuement et finalement on décida que le Dauphin la trouverait trop pâle sans rouge. Le duc de Richelieu, premier gentilhomme de la Chambre, lui porta, de la part de Leurs Majestés, « la permission de mettre du rouge ». La jeune princesse se soumit. Cette habitude du rouge était



Fig. 460. — Bonnet à la Suzanne, d'après un croquis de Watteau.

poussée à un tel point que l'avocat Barbier affirma avoir vu Madame Henriette, fille de Louis XV, couchée sur son lit de mort, en manteau de lit, coiffée en négligé et du rouge sur le visage.

Les femmes ne se faisaient aucun scrupule de livrer au public le secret de leur beauté. La mode des levers était dans son plein. Depuis la favorite jusqu'à la bourgeoise, toute jolie femme avait son lever. Généralement les hommes seuls y étaient admis. Ils assistaient à la pose des perruques, à l'adjonction des mèches et

des boucles fausses; ils donnaient des conseils sur la manière de mettre le rouge et de poser les mouches, et personne n'eût pensé à se scandaliser d'une chose, qui avait pris rang parmi les usages reçus.

C'est tout en contemplant le travail affairé des coiffeurs et des chambrières que se débitaient les nouvelles du jour, que se discutaient les livres en faveur, que se récitaient les vers frais éclos, les petits compliments galants, les histoires et les gais propos destinés à faire sourire la maîtresse de céans.

Madame de Pompadour avait un lever aussi nombreux que celui d'une reine, peut-être plus, hélas ! car la vertu était un décor oublié et démodé dont on ne s'inquiétait guère.

La duchesse de Grammont est assiégée dès le matin par les plus grands seigneurs et, chose plus remarquable, par les plus grandes dames. La femme d'un simple associé des fermes, Madame d'Épinay, toute raisonnable qu'elle soit, ne parvient pas à être habillée avant une heure, tant sa chambre est encombrée d'amis, de solliciteurs, de marchands de toutes sortes, qui sont là dès son réveil pour lui faire leur cour.

Aussi, comme tout est harmonieux autour de l'élégante en vogue, qu'un nuage de poudre parfumée enveloppe. Son peignoir de dentelles, sa jupe de soie, ses mules de satin, tout est frais et ravissant. Ses chambrières elles-mêmes sont en robes ornées de falbalas, poudrées, coiffées avec des boucles, des nœuds, de gracieux bonnets de dentelle. Sa table de toilette est couverte de boîtes à fard et à mouches, en vermeil, en argent, en or artistement ciselé. Tout ce qui l'entoure respire le luxe le plus délicat.

Quant au mari, aux enfants, aux devoirs sérieux de la vie, la Française du XVIIIe siècle n'y pense guère et eût ouvert de grands yeux, si on lui eût fait remarquer qu'elle avait peut-être autre chose à faire, sur cette terre, que de s'habiller et de voir du monde.

Aucune d'entre ces femmes aimables n'avait l'idée de faire un compte ou de surveiller son ménage. Les enfants étaient mis au



Fig. 461. — Elisabeth de Gouy, d'après une gravure de la bibliothèque royale de Bruxelles.

couvent ou abandonnés à des précepteurs dès l'âge le plus tendre. Une mère ne se souvenait de sa fille que pour la marier bien vite à la sortie du couvent. L'idée chrétienne s'était affaiblie partout et avec elle la notion du devoir.

En revanche, la science de la toilette prend de jour en jour plus d'importance (fig. 461).

Pour la femme qui ne voit d'autre but à sa vie que celui de plaire, l'art de paraître domine tout. Aussi, que de soins, de tracas, que de préoccupations, de combinaisons chez toutes ces beautés qui cherchent leur gloire dans les succès de la vanité.

La reine de la mode, la si enviée marquise de Pompadour sait, mieux que tout autre, ce qu'a d'épines sa couronne. Ce n'est pas tout de parvenir, il faut se maintenir au faîte. En France on ne pardonne pas l'insuccès. Voilà pourquoi Madame de Pompadour invente sans cesse.

Ses inventions sont gracieuses, un peu mièvres, mais elles sont toujours accueillies avec transport.

Elle crée une nouvelle rose qu'on baptise du nom de Pompon. Aussitôt toutes les robes se garnissent de guirlandes de roses pompons; toutes les têtes s'en couronnent, tous les corsages en sont ornés. Roses partout, sur les vêtements, dans les tentures, autour des trumeaux, des glaces, au milieu des panneaux, dans les meubles, sur les moindres objets.

Watteau avait mis à la mode le genre champêtre, genre faux, n'ayant de champêtre que le nom; Lancret, Boucher, Fragonard, Nattier et tous les peintres de l'époque suivirent l'impulsion donnée.

Aussitôt les femmes de rêver bergères en satin et souliers roses et de s'habiller en campagnardes, comme on n'en avait jamais vues aux champs.

On inventa les chapeaux de bergères, coquets objets de paille, ornés de rubans et de fleurs, qui se posaient de travers sur l'oreille, ou bien en avant sur le nez. Pas de coiffures plus gracieuses pour les jeunes femmes.

A dater de ce moment, le monde doré s'éprend de la nature, de la nature artificielle et de convention, bien entendu, telle que la représentent les *Pastorales* de Lancret.

La mode exige impérieusement le séjour à la campagne pendant quelques mois; mais comme elle ne permet pas, d'autre part, que ses adeptes aillent s'enterrer dans la province, loin de la cour,



Fig. 462. — La comtesse du Barry, à 24 ans.

les environs de Paris se peuplent de magnifiques châteaux, de ravissantes villas, bâtis à grands frais par la noblesse et la finance. On va aux champs, non pour s'y reposer, respirer un air plus pur, s'occuper de ses intérêts et de ceux de ses vassaux, des métayers, de l'honnête population des villages, mais pour y continuer les dépenses d'argent, de forces et de vitalité qui ruinent la santé et les familles. On ne part qu'en nombreuse compagnie d'amis, d'hôtes, de parasites pour continuer dans les châteaux l'énervante existence des hôtels de Paris et de Versailles. Partout

on joue la comédie; c'est une passion, une fureur. Si l'on sort, c'est pour se livrer à des parties de plaisirs organisées de manière à être elles-mêmes des espèces de comédies en plein air. On joue, on cause, on intrigue, on médit, on marivaude, on lutte d'esprit, de gaîté, de toilettes, avec un entrain que notre siècle souverainement ennuyeux et ennuyé de politique, ne connaît plus.

Les Mémoires du temps sont pleins de descriptions de cette vie prétenduement champêtre, où l'esprit français se mouvait avec une aisance si aimable et si attrayante.

Ils nous peignent les jeunes femmes en robes de soieries légères, rayées de blanc, de bleu, de rose, gracieusement retroussées sur le jupon court garni de dentelle, la houlette à la main, le chapeau de rigueur sur la tête, jouant gaîment leur rôle de bergères grandes dames avec la spirituelle étourderie qui caractérise leur époque.

Cependant les chapeaux étaient regardés comme une coiffure trop hardie pour les jeunes filles, aussi l'une des premières acquisitions qu'elles faisaient après leur mariage, c'était un de ces jolis chapeaux avec lequel, toutes palpitantes d'orgueil et de plaisir, elles paraissaient au théâtre, heureuses de s'essayer dans leur nouveau rôle de femme coquette.

Ce ne fut que sous le règne de Marie-Antoinette que s'effaça cette distinction de coiffure.

La manie de donner des noms aux coiffures, manie qui avait commencé déjà avant Louis XIV, reprit avec force vers le milieu du règne de Louis XV. L'imagination des coiffeurs et des modistes confond notre prosaïsme moderne.

Il y eut les coiffures à la Grecque, surchargées de plumes, n'offrant pas la plus vague ressemblance avec celle d'Aspasie ou de Laïs. Vient ensuite le bonnet *à la débâcle*, puis, en 1768, *à la crue de la Seine*, puis encore le bonnet *à la révolte*, le bonnet *à la caisse d'escompte*, le bonnet *sans fond*, *à la Creveld*, *à la Lawfeldt*, *à la Montgolfier*. Tout était prétexte à noms ronflants.

Tant que dura le règne de Madame de Pompadour, la coiffure ne prit pas de grands développements. Elle garda une certaine ligne harmonieuse, très coquettement brisée par des boucles mises de différentes façons; les grandes dames conservèrent quelques années encore ce genre de coiffure. Quand Madame du Barry fut présentée à la cour, en 1768, à l'âge de vingt-quatre ans, sa coiffure n'avait rien d'exagéré (fig. 462).

Chose singulière, ce ne fut pas de la cour que partit la mode des hautes coiffures. Elle vint de la bourgeoisie parisienne et commença vers 1750. On retroussait les cheveux sur un crêpé pour former une masse en diadème autour du front et des tempes. Cela s'appelait le *tapé*; nous en reparlerons plus tard. Cette fantaisie fut d'abord souverainement dédaignée par les grandes dames qui la trouvèrent ridicule et de mauvais ton. Les actrices s'en étant emparées, ce fut une raison de plus pour que les femmes de bel air ne voulussent pas les imiter.



Fig. 463. — Coiffures hautes d'après le courrier de la mode de 1768.

Madame d'Oberkirch, présentée à la cour de Montbéliard, n'avait dans ses cheveux poudrés qu'une rose, avec une petite aigrette de perles. Il est vrai qu'elle était bien jeune et que les parures plus lourdes étaient réservées aux femmes mariées.

Mais, avec l'arrivée en France de Marie-Antoinette, la mode des hautes coiffures prévalut brusquement. Elle monta du coup dans des proportions extrêmes. En 1772, la coiffure *loge d'opéra* donnait à la tête d'une femme soixante-douze pouces de hauteur. Le chemin avait été rapide.

Le fond de toute coiffure était le *tapé* avec des boucles disposées de mille manières. Les principales de ces boucles

avaient un nom : les *dragonnes* tombaient en tire-bouchons sur les épaules, les *favoris*, se dessinaient en croissant sur le front, les *marrons*, les *brisures*, les *béquilles* étaient autant de boucles diversement posées. Sur ce thême on broda des variations sans nombre dont nous allons essayer de donner quelque idée (fig. 463).

Décrivons d'abord une des premières coiffures hautes, d'après le *Mercure* du mois de janvier 1763, c'est, bien entendu, celle d'une bourgeoise.

— « Imagine-toi deux grands ailerons de chaque côté du visage, « qui excèdent de sept à huit pouces la physionomie et de deux « ou trois les plus grands nez de France. Ces ailerons ne « paraissent rien par le haut, car il faut que la huppe ait sa « saillie franche; mais ils sont attachés par derrière à une ample « bourse de linge, qui enveloppe le volumineux amas de cheveux « dont les Françaises font à présent leur plus chère parure. On « met par là-dessus une espèce de carcasse en rubans bouillonnés, « qui paraît nouée avec une rosette des mêmes rubans, vers « l'extrémité postérieure du crâne. Je suis bien trompé si cela « n'est pas appelé ingénieusement un cabriolet. Je n'ose cependant « t'en assurer, car leurs ouvrières et leurs marchandes de brillants « chiffons, la plupart du temps sans goût et sans raisonnement, « ont la suprême législation sur cette partie, et chaque semaine « changent les noms de ces bagatelles. »

Pour abriter ces gigantesques échafaudages il fallait d'énormes bonnets, car les bourgeoises n'avaient pas l'habitude de sortir en cheveux. De là les bonnets à la *Bastienne*, à la *Suzanne*, à la *Gertrude*, à la *clochette*, à la *moissonneuse*. Bientôt les dames de toutes classes les adoptèrent à l'envi. C'est alors que paraît le premier journal de mode. Il s'appelait le *Courrier de la mode* et naquit en 1768. Quatre ans plus tard, un ami des hautes coiffures, le chevalier de St-Michel, affirme, qu'en feuilletant seulement le trente-neuvième cahier des coiffures à la mode, il y a trouvé six estampes de seize figures chaque, ce qui fait quatre-vingt-seize

manières de se coiffer, d'où il calcule pour les trente-neuf cahiers, trois mille sept cent quarante-quatre modes différentes.

C'est assez dire que nous entrons dans le règne des plus folles exagérations. Les femmes françaises sont prises de vertige, la toilette, la parure, la nouveauté semblent le disputer d'extravagance. Dans cet espace de vingt ans on voit les inventions les



Fig. 464. — Bonnet à la polonaise.

plus incroyables se succéder, acceptées par les têtes les plus sages, et non seulement la France ne formera plus qu'un immense carnaval, mais toutes les nations du monde s'inspireront de ses modes et les suivront avec un servilisme, qui ne connaît pas de limites.

Le *Quesaco* fut l'une des premières grandes coiffures. Elle consistait dans trois plumes qui surmontaient le *tapé*. Ces trois

plumes furent longtemps obligatoires, comme parure officielle, mais on les portait aussi en toutes occasions soit avec un bonnet, soit avec un petit chapeau à la polonaise, soit enfin de toute autre façon (fig. 464).

« Imaginez, dit un des auteurs qui ont le plus approfondi « l'étude du XVIIIe siècle (1), imaginez cette mode ! Le prodigieux « pot-pourri de toutes les modes du XVIIIe siècle travaillées, renou- « velées sans cesse, raffinées, perfectionnées, maniées, remaniées tous « les mois, toutes les semaines, tous les jours, presque à chaque « heure par l'imagination de six cents coiffeurs de femmes, « par l'imagination de la boutique des « traits galants, » par « l'imagination de toutes ces marchandes de modes, qui doivent « donner le nouveau, sous peine de fermer boutique. Ce qui vole « dans l'air, ce qui passe, l'événement, le grand homme de l'instant, « le ridicule courant, le succès d'un animal, d'une pièce ou d'une « chanson, la guerre dont on parle, la curiosité à laquelle on va, « l'éclair ou le rien qui occupe une société comme un enfant, « tout crée ou baptise une coiffure (fig. 465.) »

On en vient à se figurer que ces hautes coiffures sont indispensables à la beauté, à prétendre qu'elles atténuent les défectuosités de la physionomie, qu'elles arrondissent les visages carrés, qu'elles allongent l'ovale et voilent l'irrégularité de certains traits du visage.

« L'Allégorie règne dans la coiffure qui devient un poème « rustique, un décor d'opéra, une vue d'optique, un panorama. » La mort de Louis XV fait disparaître un instant le *pouf au sentiment* et le *Quesaco*. Pendant le deuil royal, ce ne sont que coiffures *à la circonstance*, qui pleurent le roi, au moyen d'un cyprès et d'une corne d'abondance posée sur une gerbe de blé.

Marie-Antoinette et sa famille se font vacciner, aussitôt voilà des coiffures à l'*inoculation*, où le triomphe du vaccin est figuré par un serpent, une massue, un soleil levant et l'olivier couvert

(1) E. de Goncourt.

de fruits. Le *pouf au sentiment* reparait, il n'est plus seulement une légère parure, c'est tout un monde, c'est un tableau, un drame, une comédie. La duchesse de Chartres porte sur le sien



Fig. 465. — 1. Petite palissade. — 2. Bonnet à l'Argus. — 3. Coiffure à la zéphyr. — 4. Coiffure au cerf-volant. — 5. A la Montgolfière. — 6. Baigneuse.

la nourrice de son fils, le duc de Valois, son nourrisson sur les genoux. A droite, on voit un perroquet becquetant une cerise, à gauche un petit nègre, les deux bêtes d'affection de la duchesse.

La princesse Dorothée de Montbéliart paraît un jour portant

sur sa tête un pouff, dans lequel figure une image de femme avec un trousseau de clefs. Elle dit que c'est le portrait de Madame Hendel, la vieille femme de confiance du château, qui l'a élevée et qui maintenant a la garde de diverses provisions. La bonne femme en étouffe presque de joie et d'orgueil.



Fig. 466. — Bonnet à la harpie.

La mode devient chose si importante que les pensionnaires, les chanoinesses, les dames retirées du monde s'en préoccupent comme les autres. Madame d'Oberkirch, dans les Mémoires fidèles qui peignent si bien son temps, nous décrit sa visite au couvent d'Altkirch où elle est assaillie de questions sur les modes nouvelles et doit décrire aux recluses étonnées ces coiffures monumentales, qui mettaient le menton d'une femme à moitié chemin de ses pieds (fig. 466).

Dans les premières années du règne de Louis XVI les imaginations se ravivent encore, si c'est possible. Il faut montrer sa joie et ses espérances, symboliser l'abondance que le nouveau règne va amener en France, le bonheur et la paix dont on jouira. Aussitôt les cheveux se couvrent de bottes de paille, de cornes d'abondance, de fruits de toutes espèces, de branches entières, de pommiers ou de cerisiers, de véritables boutiques de maraîchers. On voit des paysages complets où paissent des moutons, avec des bosquets, des ruisseaux, des bergers et des bergères. Puis surgissent coup sur coup le bonnet à la *candeur*, le chapeau *tigré*, la coiffure des *migraines*, le *Colysée*, le bonnet à la *Gabrielle de Vergy*, au *mystère*, au *Becquot*, à la *dormeuse*, à la *crète de coq*, à la *chien couchant*, à l'*argus*, le *bandeau d'amour*, le *pouf à la puce*, à l'*Asiatique*, la coiffure *aux insurgents*, qu'on dut interdire à cause d'un certain serpent si bien imité que plusieurs femmes en eurent des attaques de nerfs. Comment arriver seulement à la fin de cette nomenclature ? Le marquis de Valfons compte deux cents noms de bonnets différents. Il faut y ajouter les coiffures, les chapeaux, les poufs et les innombrables genres mixtes, qui tenaient tant soit peu de toutes les catégories (fig. 467).



Fig. 467.
Coiffure en chien couchant.

Voici le casque anglais orné de perles, la *mappemonde* qui, sur un immense tapé, dessine exactement toutes les parties du monde, le *zodiaque* qui porte sur un taffetas bleu céleste, la lune et les étoiles, la *Syracusaine*, la *Calypso*, la *Dorlotte*, la *toque chevelue*, le *hérisson*, la coiffure à la *Flore*, à la *Minerve*, à toutes les déesses de l'antiquité, la *Granville*, la *Théophile*, la *Chinoise*, la *Parnassienne*, la *baigneuse*, la coiffure en *cerf-volant*, à la *zéphyr*, à la *recherche*, la *petite palissade*, la *grande palissade*, la *toque Alexandre*, le *pouf à la Saporité*. On perd l'haleine

à ce dénombrement, il faut y renoncer et bien se persuader que, par le courant d'insanités, qui régnait alors, il n'est pas d'invention si folle et si extravagante ou saugrenue, qui n'ait pu être prônée et admirée. Rien ne pouvait arrêter l'imagination en délire des femmes du monde et surtout de leurs coiffeurs. Ne vit-on pas



Fig. 468. — 1. Coiffure à la belle poule. — 2. Coiffure à la Cérès. — 3. Dormeuse.

l'un de ces bourreaux coiffer sa victime d'une frégate entière avec ses mâts, ses voiles, ses agrès et le monde élégant se pâmer d'admiration devant cette monstruosité et porter aux nues le génie de l'inventeur ? (fig. 468).

Jamais Paris n'exerça un empire plus absolu. Il dictait ses lois au monde entier ; les plus grandes princesses tremblaient de venir y affronter les regards de ses élégantes, qui variaient leurs atours presque chaque matin (fig. 469.)

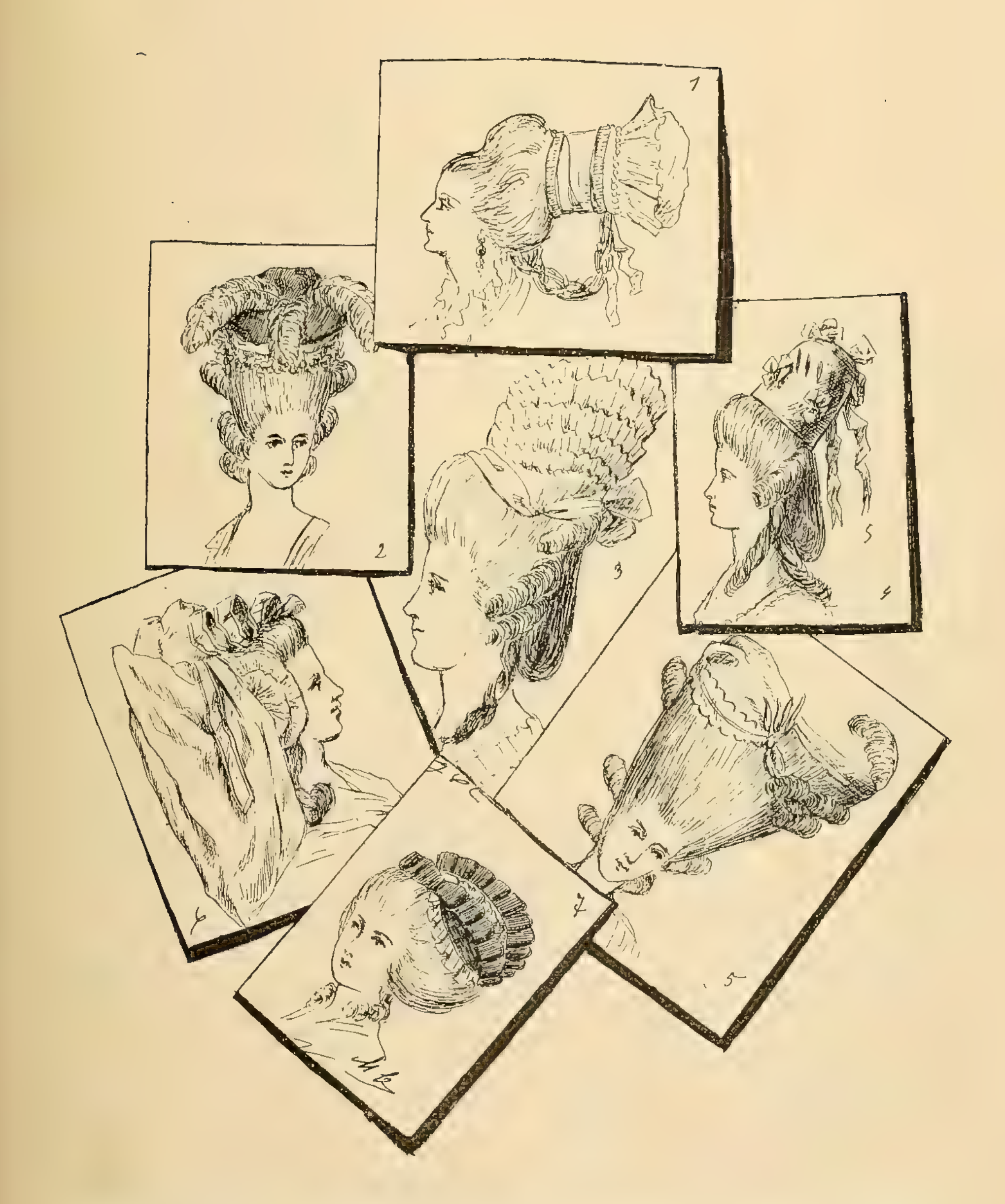


Fig. 469. — 1. Coiffure à la saporité. — 2. Bonnet à la candeur. — 3. Bonnet à la hérisson. — 4. A la Persane. — 5. Le bandeau d'amour. — 6. Baigneuse. — 7. Coiffure à la recherche.

La comtesse du Nord, la belle et gracieuse Dorothée de Montbéliard, l'épouse du Czarewitch, se prépare à venir à Paris avec plus de soin qu'elle n'en mettrait à étudier son rôle d'impératrice. Elle ne veut pas qu'on la croie une sauvage, parce qu'elle vient de si loin. Dès longtemps avant son arrivée, la célèbre Mademoiselle Bertin travaille avec un redoublement d'inspiration pour la jeune princesse et, quand celle-ci paraît à la cour de France, si difficile pour les étrangers, elle emporte l'admiration générale. La reine elle-même est jalouse de sa coiffure. Elle commande pour le lendemain même un oiseau de pierreries comme celui de la comtesse du Nord, un oiseau qui se balance, en battant des ailes et becquetant les roses jetées parmi les boucles poudrées de la coiffure.

L'amie de la comtesse du Nord, Madame d'Oberkirch, assiste à ce triomphe de sa future souveraine, tout en gémissant dans son cœur du supplice qu'elle-même endure depuis le matin. Elle a dû se lever à 6 heures, pour livrer sa tête au coiffeur, un maître ès-arts capillaires, lequel a dissimulé habilement entre ses cheveux quantité de petites bouteilles plates, remplies d'eau, où il a introduit les tiges des fleurs naturelles qui ornent sa coiffure, afin de les conserver fraîches le plus longtemps possible. La pauvre baronne a dû faire à genoux, dans sa voiture, le trajet de Paris à Versailles et la nouveauté de l'invention ne lui donne pas assez de plaisir, pour en alléger la torture. Car si la tête est écrasée par le poids d'un monument énorme, le reste de la toilette complète le supplice.

Les négligés, les déshabillés, les toilettes flottantes ont disparu pour faire place aux corps baleinés, véritable armature, qui oblige les femmes à se tenir toujours droites, aux paniers immenses, qui empêchent de se reposer commodément, aux talons hauts, qui fatiguent le pied et rendent la marche douloureuse (fig. 470).

C'est à la campagne que s'apprécie surtout ce reflux violent de la mode.

Madame de Genlis va voir Voltaire à Ferney. Pour paraître dignement devant la grimaçante idole du jour, elle a fait sa plus

belle toilette. Elle a une robe à falbalas et à paniers, sa tête est empanachée de plumes. En arrivant, elle apprend que le maître du logis n'est pas levé. Pour passer le temps, la nièce de Voltaire offre une promenade.

Il fait si beau, une rosée matinale rafraîchit l'air, jamais la nature n'a été si belle! Il y a surtout un berceau avec des ouvertures sur le lac, qui est idéal. Madame de Genlis n'ose pas refuser. Mais le berceau est plus vieux que la mode des *monte-au-ciel*. Les plumes de la coiffure s'accrochent sans cesse aux branches qui s'entrelacent. Il faut que la pauvre femme se promène courbée en deux, vraie torture, avec son corps baleiné. Ses falbalas et ses paniers ramassent la rosée de l'herbe et des parois du berceau, ses talons minces s'enfoncent dans le sol humide. Elle se trousse, elle se baisse, elle tâche de mener de front une conversation aimable et une torture prolongée et, quand après une bonne heure de ce supplice elle rentre au salon, elle est horrifiée devant son image, vue dans une glace, qui lui représente la personne la plus échevélée, la plus défrisée, la plus lamentable, qui se soit jamais montrée aux yeux impitoyables du vieux satyre.



Fig. 470.
Coiffures du journal de la mode, 1770.

Elle n'avait pas de chance dans ses visites, la pauvre comtesse. Elle va un autre jour au Fretoy, chez la comtesse d'Estourmel. Cette fois, sa tête est enjolivée d'un chapeau de paille, création toute nouvelle, couvert de roses et de rubans, nouveauté absolument remarquable, car elle n'échappe pas aux yeux du jeune d'Estourmel, enfant unique de la châtelaine, gamin aussi hardi que gâté par ses faibles parents.

De l'admiration, l'enfant passe bien vite au désir de la possession et exprime son désir dans les termes plus pressants. Madame d'Estourmel, loin de blâmer son fils, se tourne aussitôt vers la trop élégante visiteuse, et la prie de détacher son chapeau pour le remettre un instant entre les mains de l'enfant gâté. On était alors trop bien élevé pour hésiter à se rendre aux vœux de son hôtesse, et bientôt le jeune d'Estourmel put contempler de près ce



Fig. 471. — La comtesse de Genlis, vers l'époque de son mariage.

beau chapeau. Il le contempla si bien que, lorsque sonna l'heure du départ, il ne restait plus du joli chapeau qu'un informe paillasson.

Madame de Genlis revint sans chapeau chez elle, mais elle ne dit pas si elle retourna jamais au Frétoy (fig. 471).

La coiffure en hérisson arrête un moment le flot montant des extravagances. Elle consistait en un simple tapé, avec le bout des cheveux frisé, quelquefois un bonnet à plusieurs crêtes superposées sur le tout.

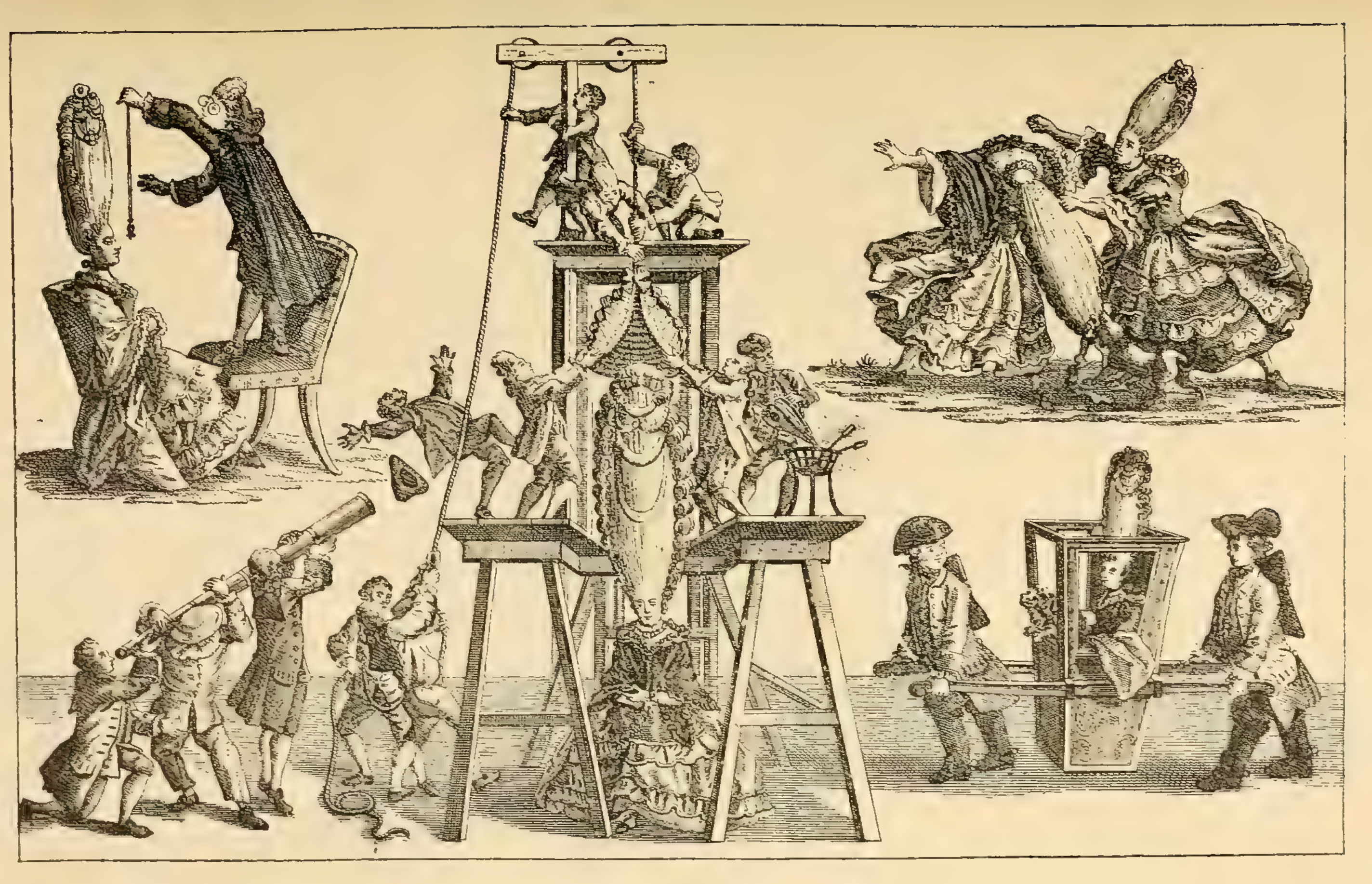


Fig. 472. — Caricature sur la mode d'après une estampe de la bibliothèque royale de Bruxelles.

En un clin d'œil on ne vit plus que des hérissons. Cette mode nouvelle étant relativement simple, l'activité de l'industrie des coiffeurs et des modistes se trouva ralentie. Les deux corporations s'unirent, pour combattre les hérissons, et les expédièrent sans trop de peine. Les folies recommencèrent de plus belle et les plumes revinrent en faveur. On en mit sur les têtes tant que celles-ci purent en porter. Le prix en était alors fort élevé. La duchesse de Chartres, se trouvant à Gênes, émerveilla les dames italiennes par l'exhibition de panaches, qui lui coûtaient plus de 50,000 livres.

Le simple pouf d'une élégante « en plumes blanches, avec de « la blonde et un panache de trois plumes violettes, avec un fichu « de gaze derrière » coûtait cent quarante-quatre livres.

— « Un bouquet de belles plumes fines et blanches et une « follette puce », cent et huit livres.

On eût beau redoubler les caricatures, montrer tout le ridicule de ces monuments capillaires, rien n'y fit. Et cependant on ne les épargnait pas, ces caricatures. Elles affluaient partout, en Angleterre, en Allemagne comme en France. Partout, le bon sens s'unissait à la raillerie pour tâcher d'enrayer les progrès du mal. On représentait les coiffeurs, obligés de monter sur une échelle, pour arriver en haut de l'édifice qu'ils échafaudaient, les dames faisant ôter le dessus de leurs voitures pour pouvoir s'y tenir assises, d'autres suivies d'un laquais soutenant leur coiffure avec une fourche, ou profitant de l'ampleur des bonnets pour les remplir de fraudes. Bref on s'efforça de toutes façons de démontrer aux femmes leur ridicule, mais cette fois, comme jadis, rien n'y fit (fig. 472 et 473).

L'unique résultat de ces efforts fut l'invention des ressorts qui abaissaient et relevaient les coiffures à volonté pour permettre aux femmes de passer aux portes, sans trop se baisser, ou de n'être pas courbées en deux dans une voiture. Et les couleurs? Quelle vogue subite les faisait tour à tour adopter et rejeter! Après la boue de Paris, voici la m.... d'oie, puis c'est la couleur

puce, qui fait oublier toutes les autres. On en attribua la première idée à Louis XVI, d'autres lui donnent comme origine la réflexion d'une grande dame qui, considérant une de ces bestioles écrasée, sur son ongle rose, s'écria que c'était une couleur merveilleuse ni noire ni brune, noire sans être trop noire, brune sans être trop brune, mais vraiment délicieuse. Là-dessus la couleur puce fait le tour du monde, à titre de *ventre de puce*

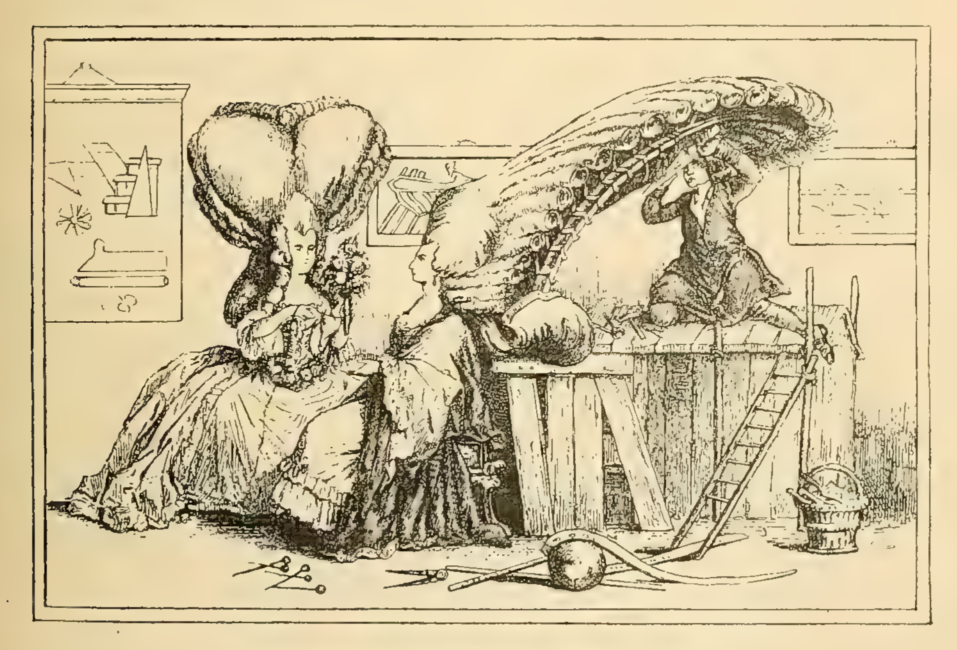


Fig. 473. — Caricature sur la mode en 1775.

en fièvre de lait, de *jeune*, de *vieille puce*, de *cuisse de puce;* tout est à la puce, jusqu'à ce que tout soit aux cheveux de la reine. C'est à Monsieur que revient l'honneur de cette importante découverte. Examinant un satin nouveau qu'on présentait à Marie-Antoinette, il soutint qu'aucun satin ne valait l'étoffe, qui pourrait ressembler aux cheveux de sa royale belle-sœur. Immédiatement une mèche d'échantillon est envoyée aux gobelins, à Lyon, dans les plus grandes manufactures et bientôt toutes les femmes sont habillées de satin or pâle, d'une nuance délicate, c'est-à-dire

« cheveux de la reine ! » Sur ce thème uniforme s'entremêlent les rubans aux *soupirs de Venise*, les garnitures *à la composition honnête*, aux *désirs marqués*, à la *préférence*, l'étoffe aux *soupirs étouffés*, garnis en *regrets inutiles*, les diadèmes *arc-en-ciel*, le *désespoir d'opale*, la couleur *vive bergère*, *cuisse de nymphe émue*, etc. (fig. 474).

Qui donnait donc à la mode cette impulsion vertigineuse, cette recrudescence de folie ? Hélas ! c'était une reine, une jeune et charmante reine, douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, intelligente, charitable, bonne et foncièrement honnête, aimant son mari, ses enfants, son pays d'adoption, mais trop jeune et trop étourdie pour comprendre la gravité des devoirs de la royauté et pour savoir les remplir sans faiblesse ou défaillance, n'ayant enfin dans son entourage ni un guide éclairé, ni une amie capable d'exercer sur elle une salutaire influence (fig. 475).



Fig. 474. — Coiffures d'après le journal de la mode de 1762.

Elevée par une mère, comme Marie-Thérèse, dans la simplicité relative de la cour autrichienne, elle arrivait en France toute pleine de bonne volonté, mais cette bonne volonté ne tint pas contre les tentations, qui assaillirent une jeune et jolie princesse, tentations de luxe, de dépenses, de toilettes, d'abandon et d'oubli, bien dangereuses pour la Reine d'un royaume comme le beau pays de France. Et puis on l'aimait tant, on l'avait si bien reçue ! Grands et petits se fussent, semblait-il, jetés au feu pour elle. Elle vivait dans une atmosphère d'affection, de dévouement et de respect. Elle ne respirait que cet air perfide et séduisant de la flatterie la plus délicate. Sa famille elle-même formait autour d'elle un cortège brillant, uniquement préoccupé



Fig. 475. — Marie-Antoinette, d'après un dessin appartenant à la bibliothèque royale de Bruxelles.

de lui plaire et de l'amuser. N'est-elle pas excusable, la pauvre femme, si, placée tout à coup sur un sommet vertigineux, elle se laissa éblouir et si elle oublia parfois qu'elle était reine pour ne se croire qu'une jolie femme.

Il était loin le jour où elle répondait à la maréchale de Mouchy, qui la fatiguait de ses pédantes leçons sur les manteaux de cour et les barbes de la coiffure :



Fig. 476. — Coiffure à la reine.

— « Arrangez tout cela comme vous le voulez, Madame, mais ne croyez pas qu'une reine de France, archiduchesse d'Autriche y apporte l'intérêt et l'attention d'une princesse polonaise devenue reine de France. »

Marie-Antoinette avait l'âme fière et bien placée, mais elle eut le tort de croire que sa dignité ne souffrirait pas de s'effacer devant les pures et tendres affections de son cœur, et l'amitié qu'elle témoigna à ses favorites lui fut aussi funeste que son engouement pour la grande modiste de son temps.

Mademoiselle Bertin a été une des célébrités de cette dramatique fin de siècle, où il fit d'abord si doux de vivre, si l'on en croît les contemporaines, et qui brusquement s'abîma dans la boue et le sang. On ne peut bien connaître l'histoire des mœurs et des modes du XVIIIe siècle, si l'on ne tient compte de la personnalité de cette modiste, car elle exerça la plus désastreuse influence sur les jeunes femmes de son temps, sur la reine en particulier et sut les pousser à un incroyable affolement de prodigalités et de toilettes.

Très intelligente, très habile, très fine, Mademoiselle Bertin était douée d'un goût sûr et remarquable, qui jamais n'hésitait. Elle fit bientôt loi dans sa noble clientèle.

Sans être précisément elle-même une élégante, elle avait le secret des mises heureuses et du rien qui rehausse, fait valoir et complète un autre rien. Son imagination, féconde et inépuisable, était sans cesse à l'œuvre et savait à point nommé réveiller, surexciter ou flatter la coquetterie féminine (fig. 476).

Aussi son succès fut-il rapide et immense. Dans leur enthousiasme, les jeunes femmes de la cour la poussèrent jusque dans l'intimité de la reine. L'innovation fit scandale dans les cercles de l'aristocratie. Elle suscita en même temps une foule de jalousies contre l'heureuse modiste et de mécontentements contre la reine. Cette trouée dans les règles de l'étiquette fut de tous points malheureuse, car, s'il faut en croire Madame Campan, Marie-Antoinette avait été jusque-là très simple dans sa toilette et son goût pour la parure ne se développa que lorsque Mademoiselle Bertin fut admise journellement près d'elle. La modiste, à son tour, éblouie de la haute fortune dont elle jouissait, se gonfla d'orgueil.

— « Je vais travailler avec la reine, disait-elle, quand elle partait pour Versailles. »

Au retour, elle n'avait rien de plus pressé que de montrer à sa clientèle intime le résultat de son travail avec Sa Majesté, sous forme de bonnets ou de colifichets. Les privilégiées étaient peu nombreuses et tout le monde n'était pas admis à l'honneur de ces communications personnelles.

Madame d'Oberkirch nous raconte que, s'étant présentée chez Mademoiselle Bertin, elle fut reçue d'abord avec beaucoup de hauteur, mais bientôt la célèbre modiste s'humanisa au point de lui montrer un délicieux chapeau troussé à la Bohémienne, récemment rapporté de Bohême par une jeune femme. Madame d'Oberkirch ajoute que ce chapeau fit fureur, mais que, au grand désespoir de Mademoiselle Bertin, la reine trouvant ce chapeau trop jeune pour elle, refusa obstinément de s'en coiffer.

Tout Paris s'arrachait les modèles nouveaux de Mademoiselle Bertin. C'est elle qui créa ce fameux costume de Suzanne, inauguré par Mademoiselle Comtat, à la première représentation

du *Mariage de Figaro* et complété par un délicieux bonnet, tout entouré de roses et orné de plumes blanches. C'est elle encore qui imagina la lévite de la comtesse d'Almaviva, que toutes les jeunes femmes voulurent avoir le lendemain (fig. 477). Elle encore qui fournit à Madame du Barry, toujours élégante, malgré l'obscurité où elle était reléguée, un certain « chapeau Jockey « en paille jaune bordé de blanc, avec un large ruban rayé brun



Fig. 477. — Déshabillé à la Suzanne.

« et blanc autour de la forme, un nœud de côté et derrière du « même ruban, le tout surmonté d'un panache de cinq plumes « blanches et d'un héron » ou encore ce chapeau « de qua- « keresse en taffetas florence gros bleu anglais garni d'un large « ruban rose et blanc rayé et satiné. » Le carton contenant ce chef-d'œuvre coûtait trois livres à lui seul.

On appelait Mademoiselle Bertin, le ministre de la mode.

Couchée sur un canapé, elle recevait, sans se lever, les dames du plus haut rang, lesquelles s'estimaient encore très heureuses, quand elle voulait bien leur indiquer quelques nouveautés. L'or-

gueilleuse modiste n'y était pas toujours disposée, témoin cette réponse typique qu'elle fit à une dame, qui, après avoir examiné des bonnets, vieux d'un mois, en réclamait de plus nouveaux.

— « Cela n'est pas possible, Madame, dans mon dernier travail avec Sa Majesté, nous avons arrêté que les plus modernes ne paraîtraient que dans huit jours ! »

Ces saillies d'une vanité ultragonflée scandalisaient d'autant plus que le laisser aller irréfléchi de la reine semblait les autoriser.

C'est ainsi qu'un jour de fête, le couple royal passant en grand cortège dans la rue habitée par Mademoiselle Bertin, celle-ci vint se placer au balcon avec ses ouvrières. La reine, qui l'aperçut, la salua de la main, sur quoi Louis XVI, frappé du geste qu'il croyait adressé à quelque très grande dame, se leva debout dans sa voiture et s'inclina. L'incident fut fort exploité par les ennemis de la reine.



Fig. 478.
Coiffures du journal des modes de 1779.

La haute autorité de Mademoiselle Bertin n'était pas seulement admise et reconnue par les Françaises, l'Europe entière s'inclinait avec respect devant elle et implorait ses lumières. Tous les mois, le ministre de la mode envoyait dans chacune des cours de l'Europe des poupées habillées selon les dernières données de son imagination créatrice. La reine de Naples avait chargé Léonard, le célèbre coiffeur, de coiffer les poupées qui lui étaient destinées et, de crainte que cela ne suffît pas à initier les artistes capillaires italiens à toutes les finesses du goût français, Marie-Antoinette envoyait chaque année Léonard lui-même à sa sœur de Naples (fig. 478).

Qui croirait que, en dépit de tant de succès, de clientèles prin-

cières et royales, de vogue et de talent, Mademoiselle Bertin ne réussit pas à s'enrichir et fit quatre fois banqueroute? Ces accidents supposent chez l'illustre modiste un désordre d'une étendue aussi grande que son imagination.

En tous cas, ils produisirent une vive sensation, parmi ses nombreuses et élégantes pratiques, et soulevèrent de véritables angoisses. Qui donc pourrait la remplacer pour chiffonner un toquet ou trousser galamment un panier, inventer chaque jour un affiquet nouveau, faire éclore une séduisante création?

La reine vint à son aide et elle se releva de chaque chute plus puissante et plus influente que jamais, dans le royaume de la mode.

Quand la Révolution éclata, Mademoiselle Bertin ne se trouva pas cependant plus riche qu'au commencement de son long règne. Disons à sa louange qu'elle ne fut pas ingrate. Elle s'employa de tout son pouvoir à soulager la reine prisonnière et à favoriser son évasion.

Elle consacra à ce noble but tout ce qui lui restait de fortune et mourut de chagrin à la suite de la mort tragique de sa royale bienfaitrice.

Après Mademoiselle Bertin, les personnages les plus importants du monde élégant furent les coiffeurs. Leur influence était déjà ancienne. Sous Louis XV ils formaient une corporation nombreuse. Leur querelle avec les perruquiers resta mémorable dans l'histoire de la coiffure.

Le premier coiffeur en renom du XVIIIe siècle est Frison; mais de son temps on ne faisait encore que des coiffures plates, cachées sous de petits bonnets. Il fallait une fête officielle à la cour pour qu'on se donnât la peine de se faire coiffer. On n'en mettait pas moins beaucoup d'importance à avoir une tête gracieusement ornée.

On chansonna la femme du financier Dodun, qui, très fière de son marquisat tout frais émoulu, se donnait beaucoup de peine pour faire bel effet à la cour :

La Dodun dit à Frison
Coiffez-moi avec adresse,
Je prétends avec raison
Inspirer de la tendresse.
Tignonnez, tignonnez, bichonnez-moi,
Je vaux bien une duchesse.
Tignonnez, tignonnez, bichonnez-moi,
Je vaïs dîner chez le roi.

Après Frison s'ouvre la série des grands coiffeurs, des artistes qui connaissent leur valeur et savent en tirer parti. C'est une curieuse race que celle des coiffeurs, au XVIII[e] siècle, son histoire ne manque pas d'intérêt.

Commençons par Dagé. Ce prétentieux personnage refusait de coiffer Madame de Pompadour, parce qu'il ne la trouvait pas assez noble. Il allait coiffer ses pratiques dans un équipage à lui, du dernier genre, et se vantait de crever ses chevaux, pour suffire à toutes les demandes de coiffures dont on l'accablait. Cependant on n'exigeait pas encore des œuvres d'art du coiffeur, on se bornait à lui demander de poudrer la chevelure, d'y placer heureusement quelques boucles frisées, de jeter là-dessus un bouquet de roses, quelques diamants, un morceau de gaze ou de dentelle au plus.

Le Gros remplaça Dagé dans la faveur féminine et, avec lui, la coiffure visa à prendre place parmi les arts. Du moins l'entendait-il ainsi dans son livre intitulé : *L'art de la coiffure des dames françaises*, livre qui eut tant de succès qu'on en fit quatre éditions, en quatre ans, et que pas une femme élégante n'eût osé ne pas l'avoir sur sa toilette. Le Gros pratiquait son art avec une rare conviction. De notre temps il l'eût appelé sacerdoce. Il fonda une académie de coiffure, où valets et femmes de chambre venaient apprendre à « coeffer à fond » et se faisaient la main sur la chevelure de jeunes filles du peuple, qu'on nommait « prêteuses de têtes » et auxquelles Le Gros donnait 20 sols, par jour, pour se laisser coiffer toute la journée. Les jours où le beau monde se pressait sur les promenades publiques, il y envoyait les prê-

teuses de têtes, afin de faire apprécier les nouvelles créations du maître et l'adresse de ses disciples. Quand ces jeunes filles avaient montré pendant quatre ans une parfaite docilité, une patience exemplaire et des mœurs irréprochables, il leur faisait apprendre un métier à ses frais.

Le Gros fréquentait assidûment la célèbre foire de Saint-Ovide, le rendez-vous annuel des marchands les plus en renom de Paris et de la province. Il y produisit d'abord une trentaine de poupées, d'après ses inventions les plus récentes. Puis, d'année en année, il en augmenta le nombre, si bien que, en 1785, il en exhiba plus de cent. Il s'attachait avec un soin extrême à faire ressortir ce que sa profession demandait d'habileté et de coup d'œil, d'études et de talent, pour harmoniser les proportions de la tête avec l'air du visage, les justes dimensions d'un *tapé* avec les boucles légères. Dans son enseignement il distingue les boucles biaisées des boucles en marron ou en béquilles, ainsi que des boucles en rosettes ou en colimaçon. Il démontre comme quoi certaines personnes ont intérêt à adopter une coiffure maigre, avec des boucles en dragonne; comment à d'autres convient la coiffure ronde, à petites frisures, des impératrices romaines. Son premier livre lui paraissant incomplet, il publia l'*Encyclopédie carcassière ou tableau des coiffures de modes gravées sur les dessins des petites maîtresses de Paris* (fig. 479).

Malheureusement, si Le Gros était un génie en fait de coiffures, il avait un défaut grave, qui lui fit un tort considérable, celui d'avoir la langue trop longue. Indigné et blessé, dans sa dignité d'artiste, de l'étrange négligence de certaines de ses nobles clientes, qui ne se peignaient le chignon que tous les quinze jours, il se laissa aller jusqu'à les nommer. Cette indiscrétion le perdit et la vogue passa à son rival Frédéric. La mort lui épargna la douleur d'assister au triomphe complet de ce dernier. Il périt lors de l'accident survenu aux fêtes du mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette.

Ce fut vers cette époque qu'éclata la grande dispute entre les

coiffeurs et les perruquiers. Les coiffures augmentant de volume, les coiffeurs furent amenés à fournir eux-mêmes les accessoires de toilettes, nattes, boucles, chignons, etc. Les perruquiers, qui jusque-là avaient regardé d'un œil indifférent la vogue naissante des coiffeurs, s'émurent et jetèrent des cris de paon. Ils avaient des privilèges bien établis. La justice, saisie de leurs plaintes,



Fig. 479. — Chapeau à la paysanne.

condamna plusieurs coiffeurs à la prison et à l'amende. La querelle n'en devint que plus vive et plus bruyante. Enfin, une ordonnance de Louis XVI y mit un terme, en créant la corporation des coiffeurs et en lui donnant tous les droits d'un corps de métier, entre autres celui de fournir les accessoires nécessaires à la coiffure.

Les dames avaient pris une part active au différend. Elles étaient trop intéressées dans la question pour ne pas employer

tout leur zèle à la faire terminer en faveur des coiffeurs. On publia des poèmes, où les perruquiers furent traités de simples manœuvres, bons à croupir dans la crotte. A dire vrai, les pauvres perruquiers étaient peu faits pour se hisser à la hauteur des élégants personnages, qui couraient Paris d'hôtels en hôtels, habillés de vestes rouges, de culottes noires, de bas de soie gris, et se donnaient fièrement le titre de premiers officiers de la toilette féminine. Les coiffeuses, à leur tour, s'insurgèrent. Depuis longtemps, elles se laissaient aller à une sourde irritation devant le succès croissant des jolis coiffeurs. Lorsqu'elles se virent exclues des demeures élégantes et mises à l'index des boudoirs de l'aristocratie, elles publièrent des protestations et tirèrent de la poussière un vieil édit en leur faveur, datant de 1478. Mais elles eurent beau menacer les coiffeurs de poursuites et crier à la profanation des têtes féminines par des mains viriles, leurs clameurs ne rencontrèrent pas d'écho et elles en furent pour leurs frais d'indignation.

Les coiffeurs Lagarde et Tissot furent aussi célèbres en leur temps. Le dernier mérite surtout une mention particulière. Il écrivit un traité *de la Nature des cheveux et de l'art de se coiffer* dédié au beau sexe. Il se pose en économiste et prétend démontrer que l'art de coiffer est non seulement utile, mais encore indispensable à l'État, au point de vue de l'accroissement de la population. Convenons que cette thèse est absolument tirée aux cheveux.

Mais il n'en resta pas là. A l'entendre, c'est à l'art du coiffeur que la cour doit son principal ornement, grâce aux têtes bien coiffées, et le lustre ainsi que la gaité d'une brillante société en sont grandement augmentés.

Écoutez-le poursuivre l'éloge emphatique de son importante profession.

« Enfin, dit-il, cet art empêche l'inconstance et ses funestes suites, « en variant les coiffures qui, donnant divers aspects à la même « physionomie, retiennent les cœurs volages sous une même « chaîne. »

En vérité on n'est pas plus spécieux et plus concluant, mais, voici plus fort :

« Tout le monde ne doit pas avoir l'honneur d'être coiffeur.
« Les disgrâciés de la nature ne peuvent pas adopter cette carrière
« sans courir le risque d'être cause de malheurs affreux. Ils sont
« trop souvent en présence de charmantes jeunes femmes et ne
« doivent offrir à leurs yeux que l'image agréable d'un beau cava-
« lier. » Ici Tissot se livre à une longue discussion sur la nature des cheveux, la manière de les arranger ; puis il indique des remèdes et des recettes aussi variés qu'étranges. La femme douée d'une nature de cheveux raides, hérissée et sujette à de certains mouvements nerveux doit, d'après Tissot, se faire saigner sous la langue, au front et au col. On ne peut pas couper les cheveux sous le signe du mouton, mais cette opération fait grand bien sous celui de l'Écrevisse, de la Vierge et du Scorpion. Tissot termine par une prudente recommandation : « Le coiffeur, dit-il,
« doit être discret, complaisant et sage, joindre la vivacité à la
« douceur, éviter la familiarité avec les domestiques et surtout ne
« jamais rapporter dans un cabinet de toilette ce qu'il a vu et
« entendu dans un autre. » Une troisième célébrité, Lefèvre, auteur d'un *Traité des principes et de l'art de la coiffure*, est plus solennel encore :

« J'ose dire, écrit-il dans sa préface, que l'art de la coiffure
« opère cette merveille de faire admirer une beauté médiocre ;
« on m'objectera peut-être : mais l'art de la coiffure n'est donc
« pas toujours l'ornement de la beauté, puisqu'il fait préférer la
« médiocre à la très régulière ? Je répondrai qu'il n'en ferait pas
« moins l'ornement si elle employait les recherches et si elle y
« joignait l'engouement et la vivacité qu'ont ordinairement les
« beautés médiocres, dans le désir qu'elles ont de plaire, ce que
« la beauté régulière néglige fort souvent.

« Voilà donc la nécessité de recourir à l'art de la coiffure qui,
« j'ose le dire, embellit, rajeunit, donne très souvent la gaîté et
« ne contribue pas peu à une parfaite santé....

« De tous les arts, celui de la coiffure devrait être le plus « estimé ; ceux de la peinture et de la sculpture, ces arts qui « font vivre les hommes après leur mort, ne peuvent lui disputer « le titre de confrère.

« Quelle différence entre les artistes et le coiffeur ! C'est la « beauté vivante que celui-ci embellit, c'est un sexe à qui tout « cède qui implore ses secours; le pinceau ne se promène que « sur la toile, le ciseau du sculpteur s'use sur le marbre même « qu'il dompte.

« Le coiffeur doit, à l'aspect d'une physionomie, deviner tout « à coup le genre d'accessoire qui lui conviendra. Il faut qu'en « se soumettant à la mode générale, il la maîtrise par des modi- « fications particulières, il faut qu'une femme en paraissant coiffée « comme toutes les autres le soit cependant encore plus à l'air « de son visage, et par conséquent il n'y a pas de toilette où « l'artiste, qui opère dans ce temple flatteur, ne renouvelle à « chaque instant du jour le plus difficile des prodiges de la nature, « celui d'être toujours uniforme et cependant toujours varié dans « ses productions.

« L'art de la coiffure est sans contredit le plus brillant de tous « puisqu'il met tous les jours l'artiste à portée d'approcher de « tout ce qu'il y a de plus grand, de plus beau et de plus précieux « au monde, qui est le beau sexe. Celui qui se destine dans « cette classe doit donc travailler à se rendre digne de jouir d'un « si bel art et faire en sorte de se mettre au nombre de ces « hommes illustres qui ont excellé dans leur art au suprême degré. »

Après la lecture de ces extraits d'une introduction pédante et diffuse, on ne s'étonnera plus que les coiffeurs se soient pris pour des personnages, aussi importants que les plus grands hommes, et que leurs prétentions se soient élevées à un rare degré de ridicule et d'extravagance.

Pénétrons un instant, avec notre coiffeur lettré, dans ces mystères de la grande coiffure. Il est bon de se faire une idée du supplice que les femmes s'infligeaient pour suivre la mode (fig. 480.)

La « patiente » s'est assise devant son miroir, enveloppée de son peignoir. Le grand homme commence par lui demêler les cheveux. Ce n'est pas chose facile, car le tapé, qui dure depuis trois jours, est composé de cheveux crêpés. La poudre et les objets compliqués, dont la tête a été parsemée, ont achevé de faire



Fig. 480. — Madame Zolongari.

de la chevelure un vrai nid de moineaux. Il faut remettre cela en ordre. On y travaille longtemps, non sans tirer parfois les cheveux, quelle que soit l'adresse de l'artiste. Les cheveux bien démêlés, on met en papillotte ce qui doit devenir des boucles. On chauffe le fer à friser, on presse, on represse, puis l'artiste retrousse ses manchettes et, après avoir enduit fortement de

pommade toutes les mèches, il saisit d'une main une grosse poignée de poudre, pose l'autre sur le front de sa cliente en guise d'auvent et il étend la poudre sur la tête, frottant de la paume, poussant des doigts, enfin cherchant à obtenir une masse compacte et uniforme bien enduite de tous côtés.

Alors commence la confection du tapé. Pour arriver à obtenir ce haut diadème bien raide et bien solide, tout en lui donnant un aspect léger, il faut prendre successivement chaque petite mèche, la crêper, la tapoter jusqu'à ce qu'elle tienne bien droite. Ce travail est naturellement très long. Quand on est parvenu à entourer le visage de l'auréole crêpelée, on pose par derrière, pour la soutenir, un énorme coussin appelé toque. Ce coussin est en crin et il donne une grande chaleur au crâne. Aidé des épingles, du poids des ornements, de la pommade et de la poudre, il occasionne de cruelles démangeaisons à la victime de la mode, qui ne peut se soulager qu'en passant délicatement entre ses cheveux un grattoir, tige d'ivoire, d'argent ou d'or, terminée par un petit crochet. Mais ce n'est pas tout. Le tapé bien posé sur son coussin, le devoir de l'homme de l'art est d'examiner avec la plus grande attention, si les cheveux ne sont pas clair-semés d'un côté ou d'un autre, car l'effet serait désastreux. Si les tempes sont dégarnies, il place adroitement des petites mèches partout où il aperçoit des vides (fig. 481).

Il jette alors sur le tapé des poudres diversement colorées pour avoir un peu d'ombre et de lumière. Le chignon a été préalablement préparé. Son rôle est de fournir une espèce de longue coque, qui doit tomber assez bas dans la nuque. Enfin arrive le moment pour le coiffeur de déployer toutes les ressources de son génie fantaisiste.

Il place des boucles çà et là, selon la physionomie qu'il veut donner à son chef-d'œuvre et nous avons vu que toutes ces boucles ont un nom. Enfin il pose les plumes, les fleurs, les diamants, les poufs, les bouillonnés de gaze ou de soie, les bonnets ou les chapeaux selon que sa patiente doit se rendre à



Fig. 481. — Marie-Christine d'Autriche, d'après une médaille appartenant à l'auteur.

la cour, sortir en voiture, ou rester chez elle. Certaines coiffures à panaches s'élevaient si haut qu'il fallut inventer un petit système mécanique, pour ôter les panaches facilement, en entrant en voiture, et les remettre en arrivant à destination. On conçoit que de pareilles coiffures ne se recommençaient pas tous les jours. Lefèvre assure qu'un tapé bien fait pouvait durer huit jours. Mais, que de précautions pour l'envelopper convenablement la nuit dans un grand bonnet et pour ne pas l'abîmer dans le sommeil ! A quel supplice une femme ne devait-elle pas se soumettre alors ! (fig. 482).

Les noms bizarres dont on affublait les coiffures et leurs diverses parties donnaient parfois lieu à des quiproquos amusants. Ainsi, la partie la plus élevée du tapé, se désignait sous le nom de *physionomie*, les boucles sur le cou sous celui de *sentiments*, etc.

Une jeune mariée de province qui n'était pas au courant de toutes ces dénominations, étant allée un jour en visite chez une femme à la mode, celle-ci, après l'avoir examinée un instant, s'écria : « Ah ! Madame que vous avez la physionomie haute et les sentiments bas ! »

La pauvre jeune femme à cette exclamation, pâlit, rougit, puis dans un désarroi complet fond en larmes.

La maîtresse de maison stupéfaite, ne sait comment la consoler.

— « Enfin, Madame, expliquez-moi en quoi j'ai pu vous faire « de la peine, demande-t-elle.

— « M'accuser de sentiments bas ! s'écrie la jeune femme au « milieu de ses larmes.

— « Moi, vous accuser, répond l'élégante, qui comprend tout « à coup et se met à rire, chère Madame, calmez-vous, je n'ai « jamais songé à vous accuser de quoi que ce soit, je n'ai parlé « que de votre coiffure ! »

Mais revenons aux grands coiffeurs du XVIIIe siècle. Le dernier de cette race illustre et, sans conteste, le plus célèbre, est Léonard; Marie-Antoinette avait pleine confiance en lui et le comblait de faveurs.

Nul ne posséda mieux que lui l'art de chiffonner un pouf. Il savait y faire entrer jusqu'à quatorze aunes d'étoffe.

Marie-Antoinette avait un coiffeur en titre qui s'appelait Larseneur. Cet homme coiffait fort mal, mais la reine était trop bonne pour lui ôter une place qui le faisait vivre. Elle se con-



Fig. 482. — Chapeau à la Tarare.

damnait donc à se faire coiffer d'abord par Larseneur, mais aussitôt celui-ci parti, elle défaisait elle-même tout l'échafaudage péniblement élevé et livrait sa tête aux mains habiles de Léonard, qui procédait à une nouvelle opération. La cour s'émerveillait de l'art du coiffeur en titre et Larseneur lui-même se complaisait dans une gloire où il n'était pour rien. La retraite du bonhomme fournit enfin à Marie-Antoinette l'occasion d'installer à sa place

Léonard et celui-ci obtint de sa souveraine l'insigne faveur de pouvoir coiffer d'autres femmes, licence qui ne s'était jamais accordée jusque-là.

Mais il avait eu l'art de faire croire à la reine que sa main se gâterait et perdrait sa souplesse s'il ne coiffait qu'une seule personne.

Léonard fut l'un des confidents de la fuite de Varennes. Il avait été chargé de préparer les relais et de faire parvenir à Bruxelles une boîte remplie de pierreries.

La boîte parvint à son adresse, mais on sait que les relais ne se trouvèrent pas prêts et que le retard fit manquer l'évasion de la famille royale. Léonard échappa au sort qui menaçait tout serviteur dévoué de la reine. Il gagna la Russie, et eut la chance d'y avoir autant de succès qu'à Paris.

L'excès d'importance attaché à la coiffure est un des signes les plus curieux du temps (fig. 483).

Il fallait à ces charmantes « fin de siècle » une enseigne de leur frivolité, et quelle enseigne plus parlante que ces empanachements, ces métrages énormes d'étoffes chiffonnées, ces fleurs, ces fruits, ces animaux qui font de la tête d'une femme une *olla-podrida* complète ? Quelle coiffure convenait mieux que ces coiffures de foire à ces aimables personnes, toujours en quête de plaisirs, toujours à l'affût des nouveautés, s'intéressant avec la même légèreté d'esprit aux affaires politiques, aux découvertes de la science, aux petits scandales du jour ou aux toilettes fraîchement écloses dans le cerveau de Mademoiselle Bertin (fig. 484).

Un jour, grande joie dans ce monde en l'air. Une dame apparaît, les cheveux flottants. « C'est la coiffure à la conseillère, répond-t-elle aux interrogations, ne voyez-vous pas que je suis attifée comme ces messieurs du Parlement ! »

Le lendemain toutes les femmes sont à la conseillère.

Madame de Laval dit un jour à Léonard qu'elle veut sur sa tête une chose qui n'ait pas encore été vue. Le coiffeur regarde autour de lui, pensif. Il aperçoit une serviette damassée. Vite



Fig 483. — Dame à la mode de 1775.

des ciseaux. La serviette est coupée par bandes, mise en pouf et le succès de la jolie vicomtesse est complet. C'est la même qui s'avisa de dépouiller de leurs belles queues tous les perroquets de ses amies, pour se faire un ajustement, qui fit merveille.

Ces caprices heureux d'imagination empêchent les autres de



Fig. 484. — Chapeau à l'Espagnole.

dormir. On s'épuise à chercher du nouveau. La duchesse de Luynes apparaît, un jour de deuil de cour, coiffée d'une chemise de batiste dont les manchettes tombent coquettement de chaque côté du tapé.

Enfin les carricatures, qui signalent les coiffures comme de bonnes cachettes à fraudes, n'ont pas toujours tort. Bien des billets compromettants ont été à l'abri sous la poudre d'iris. L'infortunée

princesse de Lamballe avait dans ses cheveux trois lettres de Marie-Antoinette, quand elle fut si cruellement assassinée (fig. 485).

L'ardeur qu'on mettait à inventer des coiffures est bien en



Fig. 485. — La princesse de Lamballe.

rapport avec l'esprit féminin du XVIIIe siècle. Rien de plus actif que ces petites maîtresses, rien de plus rempli que leur vie inutile, rien de plus nul que leur existence. Tenir table ouverte, avoir un salon bien garni d'hôtes brillants et aimables, inventer

chaque jour de nouveaux plaisirs, plaire en fuyant la passion, être aimables sans aimer, moqueuses sans méchanceté, touchant à tout, jugeant tout sans rien connaître ou approfondir, telle est, semble-t-il du moins à la surface, la femme qui allait avoir à traverser les épreuves de la Révolution.

Quelle vie plus dépourvue de tout but élevé que la science? Le grand souffle de charité et de piété, que St-Vincent de Paul et tant d'autres saints personnages avaient fait passer sur la France, s'était éteint dans la volupté.

Si Rousseau éveille par ses romans une certaine philanthropie, c'est une sensiblerie affectée, un engouement passager pour la misère qu'on rencontre, sensation superficielle qui disparaît dès que cette misère n'est plus sous les yeux.

En réalité les cœurs sont trop desséchés par l'égoïsme et la vanité pour se préoccuper sérieusement du pauvre et de l'orphelin. Les belles dames, qui jouent à la bergère, n'ont aucune idée de la dure et pénible existence de la vraie bergère. Parmi celles dont le sensibilisme semble compâtir un instant au malheur réel, bien peu savent efficacement le secourir, parce que presque toutes manquent de ce qui fait la force et la grandeur de la femme, l'esprit chrétien.

Voyez cette petite Madame de Lauzun, si douce, si timide, si aimable, accablée de souffrances intimes, qu'elle porte avec une résignation vaillante, digne d'une martyre chrétienne, la pauvrette est un esprit fort et on recule en entendant les blasphèmes de Voltaire sortir de ses lèvres fines. Madame de Choiseul en est au même point. Que dire de Madame du Deffant, de la marquise du Chatelet, de toutes ces disciples du sensible et vertueux Rousseau, de ces innombrables émules d'Emilie et d'Héloïse, dont les mœurs suivaient de bien près la morale pratique de leur maître.

Tout achevait de se corrompre, tout s'apprêtait pour la Révolution, et cependant celui qui, en 1780, eût traversé la France, se fût cru dans une fête perpétuelle. Ce ne sont que comédies,



Fig. 486. — Jeune femme, d'après un tableau de Coclers.

fêtes champêtres, surprises charmantes, réceptions fastueuses, dépenses folles partout. Madame de Genlis, jeune fillette, jouait la comédie chez ses parents, habillée en amour. On la trouve si jolie, ainsi travestie, qu'on lui fait porter ce costume presque toute une année. Aussi devient-elle actrice consommée. Elle joue la comédie partout et toujours. Chez la marquise de Puisieux, elle apprend en secret, en quinze jours, à jouer du tympanon, puis, déguisée en Alsacienne, vêtue d'un habit écarlate, juste à la taille, cheveux tressés sans poudre, elle entre tout à coup un soir dans le salon, amuse et enchante toute la société.

On parfile, on cause entre les réceptions de Chantilly, les parties de Trianon, les surprises que ménagent les gros financiers aux grandes dames, qui veulent bien paraître à leurs fêtes. On joue surtout la comédie, on la joue à la cour, on la joue dans tous les pays, dans toutes les classes, partout où il y a moyen de placer des tréteaux. On la joue même dans les couvents. A l'abbaye d'Origny, où Madame de Genlis se retire, pendant une absence de son mari, on organise des comédies où l'on enrôle même des femmes de chambre (fig. 486).

Entretemps, on s'échappe à faire de petites parties, à la faveur des déguisements, on trouve cela très drôle. On se travestit en paysanne; plus de tapé, plus de poudre, des cheveux naturels sous un bonnet rond, une jupe rouge, un fichu sur le corsage; ainsi troussée, on s'en va au bras d'un ami souper au Ramponneau, avec des pigeons à la crapaudine, une omelette et une salade. On danse ensuite avec les laquais et les artisans, qui se murmurent à l'oreille les noms de ces nobles intrus et l'on retourne chez soi ravi de l'aventure.

Ce n'est pas une tête éventée qui ose avouer ces folies, c'est une gouvernante de princes, c'est la philosophe Madame de Genlis, l'amie de Rousseau et l'admiratrice de Voltaire. Ce savant bas bleu sémillant est bien le type de la femme du XVIIIe siècle, un peu forcé peut-être, voire fort prétentieux, mais elles ont toutes cette teinte précieuse, cette nuance difficile à



Fig. 487. — La duchesse d'Orléans d'après une gouache du temps.

rendre qui fait de l'esprit féminin un singulier mélange de frivolité, d'érudition, d'amour du plaisir, de passion superficielle de l'étude, un papillotage de toutes espèces de choses bigarrées. Madame de Genlis a cet esprit papillottant au suprême degré. Elle s'occupe d'une foule de sciences et n'oublie aucun plaisir. Sa chambre est encombrée de cailloux, de plantes séchées, de gros livres savants, de chevalets, de clavecins, de broderies. C'est la femme universelle. Par dessus tout plane le sentimentalisme. On en met partout; on en assaisonne tous les actes de la vie, mais d'une façon théâtrale et conventionnelle. On travestit sous cette défroque les sentiments les plus vrais.

La duchesse d'Orléans va à Spa avec ses enfants et leur gouvernante. Il faut inventer quelque chose pour le jour anniversaire de la naissance de la duchesse ; Madame de Genlis ne manque jamais d'idées. Elle se transforme en architecte, fait construire un monument symbolique par les mains mêmes de ses élèves. Dès cinq heures du matin, elle les mène à la Sauvenière travailler à faire des chemins.

Sans doute, beaucoup d'ouvriers les aident, mais les enfants y mettent toute leur ardeur, depuis que leur pédagogue leur a dépeint la joie, qui toucherait le cœur sensible de leur mère, en apprenant que leurs mains lui ont préparé cette surprise.

Sur un tertre de gazon s'élève un autel de marbre. Le jour de la fête arrive. Autour du monument sont rangées les plus jolies jeunes filles de Spa, vêtues de blanc avec des écharpes, des bouquets de bruyères et des rubans violets. Sur la tête l'inévitable panache de plumes. Une musique au goût du jour se fait entendre dans les bois. La duchesse s'avance dans ces allées fraîchement taillées et ornées de guirlandes de bruyères; elle s'approche de l'autel, ses enfants s'y tiennent debout sur les degrés, portant des guirlandes de fleurs. Un seul est agenouillé, un stylet à la main, il achève de graver sur le marbre le mot : reconnaissance. N'est-ce pas tout à fait typique ? (fig. 487).

Telle est la fête champêtre rêvée de tout ce qui possède un

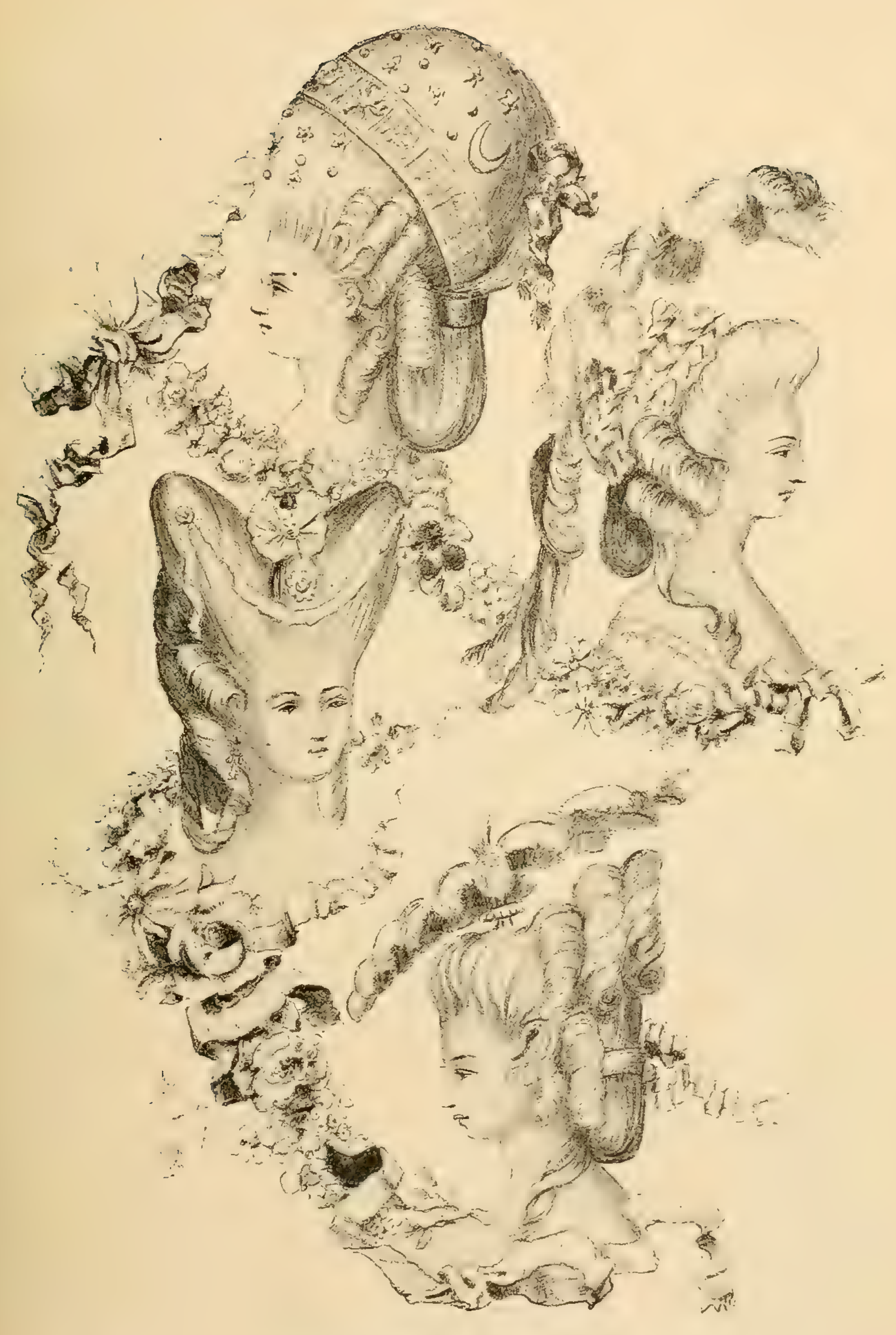


Fig. 488. — 1. Coiffure à la zodiaque. — 2. Coiffure casque à la clorinde. — 3. Coiffure en soleil levant. — 4. Coiffure à la persane.

bout de prairie avec un saule pleureur. La reine Marie-Antoinette se laisse entraîner à favoriser cette folie. On ne rêve plus que bergers, moutons enrubannés, vie à la campagne, simplicité, amitié pure, frugalité, nature. Cette nature-là est purement pastiche et coûte cher à ceux qui s'en donnent le luxe. Néanmoins, de bonne foi, chacun d'eux croit pratiquer la simplicité pastorale la plus complète.

La reine passe sans cesse à travers les mailles de l'étiquette et personne, malheureusement, n'ose lui montrer qu'elle se fourvoie. On ne peut lui faire ce reproche si juste, sans la plaindre. Son erreur est celle d'un cœur aimant, qui ne voit, dans son rôle de reine, que la prérogative de faire des heureux autour d'elle et de se créer des amis. Les gens sérieux s'attristent de cet oubli des convenances royales. Ils se rappellent le jour où, à la Muette, lors des révérences de deuil pour la mort de Louis XV, la jeune reine s'est permis de sourire, quand les vénérables douairières, coiffées de petits bonnets noirs à grands papillons vinrent se présenter devant elle. La reine, cependant, n'avait souri qu'à un enfantillage d'une de ses dames d'honneur; mais on ne lui en avait pas moins fait un crime, dont le bruit s'était répandu partout. On savait qu'elle supportait difficilement les grandes représentations et tout ce qu'avait de pénible l'étiquette de la cour de France, et on le lui reprocha comme une légèreté grandement coupable.

A son lever, à son coucher, la reine n'avait pas une minute de repos ou de liberté. Toujours en vue, toujours entourée, elle appartenait aux autres et non plus à elle-même. Elle abolit plusieurs de ces sujétions. Le grand lever lui était surtout odieux. L'obligation de procéder à sa toilette devant tout le monde lui était un supplice. Dames d'atours et dames d'honneur, princesses du sang, duchesses à tabouret encombraient sa chambre, où ses femmes, en grand habit, et en paniers avaient toutes les peines du monde de se mouvoir, pour accomplir leur service.

Marie-Antoinette supprima tout ce cérémonial, et, sa coiffure

terminée, elle saluait tout le monde et entrait dans un cabinet où l'attendait Mademoiselle Bertin.

— « C'est dans ce cabinet particulier, dit Madame Campan, « que Mademoiselle Bertin présentait ses nouvelles et nombreuses « parures. La reine voulut aussi se servir du coiffeur qui, dans « ce moment-là, avait à Paris le plus de vogue.

« L'usage qui interdisait à tout subalterne pourvu d'une charge



Fig. 489. — Coiffures vers 1785.

« d'exercer son talent pour le public, avait sans doute pour but « de couper toute communication entre l'intérieur des princes et « la société toujours curieuse des moindres détails de leur vie « privée. La reine, craignant que le goût du coiffeur ne se perdît « en cessant de pratiquer son état, voulut qu'il continuât à servir « plusieurs femmes de la cour et de Paris, ce qui multiplia les « occasions de connaître les détails de l'intérieur et surtout de « les dénaturer » (fig. 488).

Combien sont justes ces réflexions d'une femme de bon sens! Que n'a-t-on pas dénaturé dans les moindres actions de la pauvre reine, jusqu'à ces promenades innocentes qu'elle faisait avec ses belles-sœurs, sur les terrasses de Versailles, après les brûlantes journées d'été, alors que se tenant par le bras, elles écoutaient les morceaux de musique joués devant le château. Le costume si simple qu'elles avaient adopté fut l'objet de critiques venimeuses. On trouva inconvenant qu'elles eussent des robes de percale blanche, des chapeaux de paille et des voiles de mousseline (fig. 489).

Sans se douter des charbons ardents qu'elle amassait sur sa tête, Marie-Antoinette s'échappait à Trianon, chaque fois qu'elle le pouvait et là abandonnait avec joie paniers, toupets et panaches.

Elle avait une prédilection marquée pour les chapeaux de paille et les robes de percale ou de taffetas de Florence, ce qui lui fut imputé à crime, comme indigne de la dignité royale. Depuis l'affaire du collier, elle ne porta plus de diamants sinon dans les cérémonies officielles.

Madame Campan, à qui nous empruntons tous ces détails, assure que la reine était loin de mériter les reproches de coquetterie que lui faisaient ses ennemis. Elle avait à peine vingt-cinq ans qu'elle n'osait plus porter de fleurs ni de parures trop jeunes. Mademoiselle Bertin lui ayant apporté un jour une guirlande et un collier de roses, la Reine refusa de le mettre, se croyant trop vieille pour s'entourer de ces fleurs.

Cependant, ajoute Madame Campan, elle était trop sévère pour elle-même, sa beauté était toujours dans son plein.

Pauvre reine, encore quatre ans, et elle montrera à sa fidèle servante ses cheveux blanchis en une seule nuit, la nuit de Varennes.

A l'exemple de la souveraine, toutes les femmes se coiffèrent de chapeaux de paille à la laitière, à la bergère, à la jardinière, chapeaux à la Lubin, à la vache, à la paysanne. Les hautes coiffures tombèrent complètement, mais elles avaient regagné en

largeur ce qu'elles perdaient en élévation Le tapé fut délaissé, tout en demeurant la coiffure officielle. Toutefois, les cheveux continuèrent d'être relevés en masses plus mouvantes ou de former d'immenses amoncellements de boucles. Quelques élégantes avancées imaginèrent de porter des perruques d'hommes. Le catogan à nœud devint la mode adoptée.

La duchesse de Bourbon arrive à Montbéliard avec un catogan



Fig. 490. — Marie-Antoinette.

et des cadenettes, comme un jeune gandin ; cela cause un grand émoi dans toute la partie féminine de la société. Marie-Antoinette succomba un instant à la tentation d'adopter cette mode masculine. Dès le lendemain, Louis XVI entra chez elle avec un chignon de femme. La reine se mit à rire, mais le roi lui dit gravement :

— « Vous devriez trouver cela tout simple, Madame, ne faut-il « pas nous distinguer des femmes, qui ont pris nos modes ? » (fig. 490).

La leçon servit. Les coiffures masculines disparurent de la cour.

Cette jeune duchesse de Bourbon, si malheureuse et si aimable, se consolait des tristesses de la vie, en inventant des modes. Elle avait créé entre autres un certain chapeau rond en paille, doublé de taffetas rose, avec une guirlande de roses autour. Un grand nœud tombait par derrière sur les épaules, et les brides flottaient sur la poitrine, retenues par un *parfait contentement*, assujetti lui-même par une épingle en pierreries. La duchesse avait pris cette idée en lisant une bergerie de Monsieur de Florian. Malheureusement, elle avait lu sa bergerie en hiver, et, toute enflammée d'inspiration, elle oublia la saison. Elle courut chez son amie, la baronne d'Oberkirch, pour lui offrir sa nouvelle création. La baronne remercia, mais fit observer qu'il faudrait attendre le Longchamps, pour inaugurer une coiffure aussi printanière. Ce fut une grosse déception, mais quand vint le Longchamps, le chapeau était oublié et le caprice passé.

Le rétablissement des relations amicales avec l'Angleterre amena la vogue des modes anglaises en France. Étoffes, meubles, chevaux et mœurs, tout devint anglais. Les femmes d'Angleterre aimaient les modes masculines, aussitôt les Françaises de donner à leurs vêtements l'aspect le plus viril possible. Louis XVI avait pu arrêter la reine dans ses innovations de coiffures en cadenettes, il ne put empêcher l'invasion des gilets à vastes revers, des redingotes, des cravates et des cols d'hommes, comme aussi des breloques, des cannes et de tout ce qui donnait aux femmes un aspect cavalier. Nous voyons dans les comptes de Madame du Barry, vers 1780, qu'elle s'achète un castor superfin peluché, de trente livres, chez Chardon, marchand-chapelier, « aux « Armes de France, le seul dans Paris qui tient les vrays castors « anglais pour les dames portant leurs plumets naturels, pluchés « ou non pluchés, chapeaux d'amazones, de bal, de cheval et « pour la chasse. »

Les chapeaux ordinaires atteignirent des dimensions exagérées. Posés toujours assez haut sur le sommet de la tête, ils étaient

garnis de pompons, de rubans, de grands panaches de plumes, ou encore de guirlandes de fleurs s'enroulant sur la passe, de larges rubans, d'écharpes de toute espèce. Souvent ils laissaient échapper par derrière un flot de mousseline ou de gaze, formant voile et retombant jusqu'à la taille (fig. 491).

Après les chapeaux champêtres, vinrent les chapeaux à la Beaumarchais, les chapeaux à la Comtesse, à la Figaro, à l'Almaviva, grands chapeaux très empanachés, en satin aux couleurs



Fig. 491. — Grand chapeau à l'anglaise.

claires, les bonnets à la Suzanne, les coiffures à la chérubin. Les *bonnettes* parurent ensuite, et enfin les bonnets dont le succès éclipsa celui des chapeaux. Ces bonnets de luxe se faisaient en gaze de soie, en satin, même en velours et se garnissaient de plumes, de fleurs, de diamants. On les admettait alors comme parures du soir et de fêtes. Les bonnets plus ordinaires se chiffonnaient en linon, en batiste, en dentelles. Baulard et Mademoiselle Bertin rivalisaient de fécondité d'imagination en fait de variétés de bonnets. Entre-temps apparaissait quelque nouveau couvre-chef pour varier. C'est ainsi que la calèche fut accueillie, dès sa création, avec une faveur marquée. C'était un grand sac

de soie, monté sur des cerceaux et froncé à chaque cercle. Les jeunes filles de la fin du XVIIIe siècle aimaient beaucoup la calèche. La fille de Diderot répondait à son père, qui s'étonnait de lui voir un si singulier chapeau : « Je le porte parce qu'il ne me



Fig. 492. — Dame coiffée d'une calèche.

« déplaît pas d'être regardée. L'un vous dit : elle n'est pas mal, « l'autre, elle est jolie. On revient avec toutes ces petites dou- « ceurs-là, et cela fait plaisir. » (fig. 492).

Les cheveux n'étaient pas traités plus raisonnablement que les chapeaux ou les bonnets.

A Trianon, Marie-Antoinette mit à la mode la coiffure à

l'enfant, qui se propagea rapidement, parce qu'elle était relativement simple et à la portée de toutes les têtes, sans le secours du coiffeur. Elle consistait en boucles courtes qui couvraient toute la tête. Assez légères sur le front, elles devenaient volumineuses de chaque côté et se maintenaient par un ruban autour du crâne. De longues boucles en tire-bouchons tombaient sur les épaules ou dans le dos.

On portait aussi les cheveux en large tapé, c'est-à-dire dressés



Fig. 493. — Louise-Madeleine de Barentin-Montchal, marquise de Brettes.

sur un crêpé long, qui entourait le visage. On tâchait surtout de donner à cette coiffure un certain air négligé exempt de toute raideur. Il fallait que les cheveux formassent un cadre vaporeux autour du front. Un ruban les retenait. Par derrière on avait un long catogan, tombant parfois jusqu'à la ceinture et accompagné de longues boucles (fig. 493).

Vint le moment où le courant des modes prit une autre direction. Peu de temps avant la Révolution, la cour perdit insensiblement le sceptre de la mode nouvelle. Les classes moyennes commencèrent à dicter les innovations.

Les soucis avaient remplacé le plaisir et la gaîté autour du trône. La reine ne prenait plus le même goût à être la plus belle, il suffit d'étudier les allures de la mode, à dater de 1785, pour être persuadé que Marie-Antoinette n'en est pas l'inspiratrice.

Même lorsqu'elle se laissait aller aux plus grandes extravagances, la souveraine ne perdit jamais ce bon ton, qui est l'essence de la grande dame. Maintenant, au contraire, les modes prirent un cachet tapageur et de mauvais aloi.

Les cheveux s'embroussaillaient, tombant en désordre sur les yeux et les joues, les chapeaux avaient des airs crânes et provocateurs. Les fichus de linon donnaient aux femmes des poitrines monstrueuses, la mode tombait dans la mascarade et dans les exagérations habituelles des femmes, qui veulent se faire remarquer.

La coiffure à l'enfant se gonfla outre mesure. En 1789 et 1790, les femmes avaient des têtes ébouriffées à plaisir, rien ne semblait trop volumineux. Au milieu de ces têtes échevelées, parurent quelques coiffures hautes. La prise de la Bastille donna le signal d'une série de nouveaux bonnets et de grotesques échafaudages. Le bonnet à la Bastille se composait d'un fond de linon de dimensions respectables, garni de plissés de dentelles ou de même étoffe. Une grande cocarde tricolore y était piquée de côté. Inutile de dire que ce bonnet ne fut jamais porté par les grandes dames. L'horizon devenait sombre comme un ciel précurseur d'orage. Les charmantes personnes qui, naguère encore, parcouraient Paris dans leurs somptueux équipages, tête poudrée, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, se cachaient effrayées, ou s'enfuyaient loin de la patrie, craignant le sort cruel qui menaçait tout ce qu'elles avaient de cher au monde.

On vit paraître la coiffure aux *charmes de la liberté*, la coiffure à *la nation*, qui, pour être le symbole d'un parti, s'attribuant la mission de détruire les abus, n'en étaient pas moins aussi extravagantes que celles des plus grandes dames de la cour de Louis XVI (fig. 494 et 495).

Mais arrêtons-nous un instant avant de parcourir cette triste et sanglante époque, avant de dire un dernier adieu à cette sympathique souveraine qui a été comme le soleil radieux du règne du roi martyr. Voyons-la ramenée à Paris par la foule menaçante, dans la terrible journée du 6 octobre, escortée de bandes nom-



Fig. 494. — Coiffure aux charmes de la liberté.

breuses de femmes affolées, qui passent de l'extrémité de la fureur aux effusions les plus extravagantes. Marie-Antoinette apparaît au balcon. Elle retrouve un instant ce peuple, qui l'acclamait aux beaux jours de son existence de reine, alors que la calomnie ne l'avait pas noircie dans le cœur de ses sujets. Les yeux gonflés de larmes, elle doit sourire à cette multitude dont elle est la prisonnière, avant d'en être la victime. Il faut qu'elle lui donne un souvenir.

Elle détache son chapeau, en défait les rubans et les fleurs, et les jette à cette foule qui retentit de cris d'amour et de dévouement. Ce sera son dernier triomphe; désormais un seul cri la poursuivra: celui qui demandera sa mort.

La noblesse s'était suicidée, ses débris étaient à la veille de la dispersion, la bourgeoisie ambitieuse applaudissait à sa ruine. Que d'envies cachées aspiraient à se venger d'une longue obscurité! La classe bourgeoise se réjouissait de voir enfin arriver son règne. Il existait alors en France tout un monde de déclassés ou d'incompris, qui se préparaient à prendre possession de la scène occupée jusqu'alors par des noms illustres. Les femmes, dans ce milieu-là, étaient encore plus acharnées à la destruction de l'ordre établi. Elles rêvaient aussi le luxe et la gloire d'être admirées, de tenir en main les rênes du pouvoir.

Déjà depuis longtemps elles cherchaient à copier de loin la vie des grandes dames. Elles avaient les mêmes tailleuses, les mêmes coiffeurs, changeaient trois fois de toilette par jour, avaient un nombreux personnel de domestiques, donnaient des dîners et des fêtes, tenaient salon, discutaient sciences et littérature, et se rongeaient du dépit de ce que leur beauté, leur intelligence, le luxe de leur maison ne pouvaient parvenir à briser la barrière, qui les séparait du moindre salon aristocratique.

Si les hommes titrés arrivaient par hasard à franchir le seuil de leurs demeures, ils avaient toujours l'air de leur faire une faveur, et jamais n'y amenaient leurs femmes. N'était-ce pas les traiter en filles d'Opéra? Elles ne se le disaient que trop, et les baisers qu'un marquis galant déposait sur leur blanche main les brûlaient comme un fer rouge. On comprendra bien cet esprit aigri de la bourgeoisie du temps, en lisant les mémoires de Madame Roland. Rien n'est plus navrant à parcourir que ces pages, dans lesquelles la jeune roturière confesse la haineuse envie avec laquelle elle presse de ses vœux la Révolution destinée à écraser cette classe, dont elle est si violemment offusquée.

Elle a pourtant tout ce qu'elle désire. Ces fraîches toilettes de

taffetas rayé, ces déshabillés élégants, ces corps de robes qui se portent à la cour, avec la traîne majestueuse, ces jolis chapeaux de paille ou ces bonnets coquets, ces boucles, ces frisures, cette poudre, tout ce dont se parent les jeunes filles nobles elle le possède. Qui pourrait deviner l'amertume qui gonfle ce jeune cœur, quand la jolie Philipon passe le dimanche, avec ses parents, pour



Fig. 495. — Coiffure à la nation, 1790.

aller à la campagne, dans son frais déshabillé rayé de rose ou de bleu, avec un coquet fichu de mousseline, son chapeau de paille orné de roses, son voile de gaze volant au vent et cachant à demi son joli visage de déesse de la jeunesse, brillante de fraîcheur et de santé? Qui devinerait sous cette surface charmante une âme déjà contaminée d'envie et d'implacable égoïsme?

Les filles du peuple à Paris n'étaient pas moins coquettes. Comme aux approches de toutes les grandes crises sociales, un souffle de

vertige agitait toutes les classes. Le peuple se partageait en deux parts bien distinctes : l'une, la meilleure, celle des campagnes, et cependant accablée d'impôts, de corvées, souffrant seule de l'état critique de l'agriculture, oubliée, délaissée par un trop grand nombre de ses protecteurs naturels, les seigneurs terriens, lesquels ne venaient guère sur leur domaine que pour y vivre à part ou ramasser l'argent de leurs tenanciers; l'autre, celle des villes, jouissant de l'aisance qu'y amenait le commerce, mais corrompue, impie et avide. C'est de cette dernière que devaient sortir les tricoteuses de Robespierre. Pour le moment on ne voyait dans cette foule que de gaies et jolies filles, allant se promener le dimanche avec leurs familles jusqu'aux guinguettes des faubourgs ou à la fête des Porcherons.

Avec le bonnet à picot
Monté tout frais en misticot
La coiffe faisant le licou
Par derrière avec un chou.

Ajoutez à cette coiffure la jupe rouge, courte, à large bande de velours noir, le tablier de mousseline à bavette, le gros bouquet ornant le corsage, le petit crucifix d'or à coulant au cou et les souliers à boucles de Dombasle et vous aurez l'image d'une fille du peuple de Paris, légère et étourdie, prompte à l'enthousiasme mais plus prompte encore aux emportements d'une colère aveugle, sous l'influence des mensonges et des billevesées dont les meneurs auront brouillé son faible cerveau.

La France du XVIII[e] siècle exerçait une influence trop prépondérante en Europe pour que ses modes comme sa littérature et ses mœurs n'y fussent pas adoptées presque servilement, comme les ordres et les exemples d'une reine. La simple description suivante d'une toilette allemande, description prise dans les mémoires du temps, justifiera cette assertion. Elle prouvera que, en dépit des traditions patriotiques et familiales mieux conservées, les femmes allemandes se ressentaient de la coquetterie des Parisiennes. Il s'agit d'une jeune fille en costume de

bal. Sa tête poudrée supporte une coiffure à plusieurs étages de boucles. Le quesaco à trois plumes, la petite couronne de roses, le pouf de rubans, rien n'y manque. Sa jupe de soie, à petits plis, est recouverte de paniers de vastes dimensions, formant une longue traîne par derrière, en soie pareille à celle de la jupe. Sa taille de guêpe se cambre dans son corps de baleine, tout couvert de plissés de blonde, ses bras se voilent à demi sous les engageantes de dentelles et ses mains sont gantées jusqu'au coude de peau parfumée. Son petit pied est enfermé dans un soulier de satin à haut talon. Point de fard, les jeunes filles n'en mettent pas en Allemagne, mais çà et là, au coin des yeux, de la bouche ou du menton, une mouche coquette qui avive le jeu de la physionomie. Ainsi se présente à nous une jeune compatriote de Goethe, et l'on voit qu'elle ne le cède en rien à une pratique de Mademoiselle Bertin.

Les Suisses s'effrayèrent du luxe grandissant des toilettes des femmes. Ils constituèrent un tribunal qui, sous le nom respectable de « Réformation », eut mission spéciale de surveiller les atours féminins. A Zurich, il était interdit aux femmes de porter aucune espèce de blondes, franges, dentelles, garnitures de fil ou de soie, sauf aux bonnets. Défense de porter aucune broderie à jours, aucune robe de crêpe ou de gaze, aucune garniture, excepté celles qui seraient de même étoffe que la robe.

On permet aux femmes, continue le même règlement, de se friser les cheveux, mais la frisure ne peut être ornée d'autre chose que d'un simple ruban de soie. Il est formellement défendu de porter aucun toquet, ni garniture de plumes, ni aucune autre parure de tête; enfin, on ne peut pas davantage porter sur soi des bijoux en miniature, portraits ou autres représentations en peinture.

Ces rigueurs firent beaucoup de mécontents parmi les amateurs d'élégance. Quelques-uns d'entre eux se résolurent de faire une protestation muette. Conjurés et conjurées s'entendirent pour se rendre ensemble dans une ville d'eaux. Ils tirèrent de leurs

armoires les robes, les habits, les plumes, les galons brodés qui y dormaient depuis des années. Les bijoux furent frottés, nettoyés; enfin, le jour du départ, tous, chacun et chacune dans sa plus belle toilette, arrivèrent au lieu du rendez-vous. Les conspirateurs traversèrent lentement Zurich, devant le peuple accouru pour



Fig. 496. — Caricature anglaise de la fin du XVIIIe siècle.

admirer cette procession d'un nouveau genre. Ils eurent bien soin de passer sous les fenêtres des réformateurs, puis montèrent dans les voitures qui attendaient tout attelées, et s'éloignèrent. Force fut, cette fois, de laisser les manifestants tranquilles. L'histoire ne dit pas si le tribunal de réformation continua longtemps à siéger.

En Angleterre, les modes, nous l'avons vu, avaient généralement un cachet plus masculin qu'en France. Cependant, à la cour et parmi la haute fashion, il y eut autant d'exagération que dans les coiffures françaises (fig. 496).

Les femmes affectionnaient particulièrement les chapeaux. Elles ne pouvaient, du reste, sortir sans chapeau dans les rues. Contrairement à l'usage français, qui donnait la plus grande liberté aux bonnets et aux coiffures en cheveux, il était tout à fait incorrect, dans les Iles Britanniques, de se promener tête nue ; témoin l'aventure arrivée à cette étrangère qui, ignorant l'habitude adoptée, et s'étant un jour avisée de traverser les rues de Londres en cheveux, fut poursuivie par les huées de la populace et dut s'enfuir au plus vite, pour échapper aux pierres et aux horions de la foule.

Le tricorne se portait à la chasse, le chapeau de feutre de laine, aux couleurs variées et éclatantes, en toute occasion.

On vit des élégantes coiffées, les unes d'un chapeau jaune serin avec des plumes blanches et vertes, les autres d'un chapeau rouge et de plumes bleues et jaunes. Une toilette d'amazone est ainsi décrite dans certains mémoires : Veste de pékin puce à trois collets, garnie sur le devant et aux ouvertures des poches de petits boutons d'ivoire. Jupe de soie puce bordée d'un ruban vert, souliers de peau rose à talons rouges. Petit gilet de pékin vert se croisant sous une large cravate de mousseline, chapeau de feutre, coiffant une tête dont les cheveux sont serrés en un long catogan, à large nœud appelé *flambeau d'amour*.

La mode française étendit son empire jusque sur l'Amérique. Le sage Franklin contribua sans s'en douter à la populariser dans son pays natal.

Un jour, voulant remercier le patron d'une barque qui l'avait conduit de Philadelphie au cap Moy, il écrivit à sa mère de lui envoyer un objet qu'il pût offrir en cadeau au marin. Madame Franklin ne crut pouvoir mieux faire que d'expédier à son fils un bonnet de femme à la dernière mode.

Grande fut la joie de la fille du vieux loup de mer. Elle vint se pavaner devant ses amies émerveillées; ce fut une révolution dans le monde féminin du pays. On fit venir de Philadelphie pour plus de cent livres sterling de bonnets. L'économe Franklin, pour réparer sa faute involontaire, conseilla à ces petites coquettes de tâcher de gagner elles-mêmes le prix de leur coiffure. Il leur indiqua le tricot comme un objet d'échange facile. Bientôt toutes les jeunes filles du cap Moy fabriquèrent par centaines bas et écharpes et reçurent en échange les dernières nouveautés parisiennes.





CHAPITRE XI

DU DIRECTOIRE A LA RESTAURATION

La Révolution dans les modes. — L'influence de la France en Europe. — Les malheurs d'une reine. — Ce qu'était la société élégante en 1795. — Les femmes de la Révolution. — Modes masculines. — Le culte de la République. — Les casques. — Mémoires d'une grande dame de l'Empire. — Le Consulat. — Joséphine. — La princesse Borghèse. — La coiffure à la Titus. — Une femme à la mode. — L'Anti-Titus. — Une mariée sous l'Empire. — Le Portugal et ses modes. — Marie-Louise. — La Restauration. — Panaches. — Turbans. — La duchesse d'Angoulème. — Le romantisme. — Les jolies femmes en 1825. — Fin.

Le dix-huitième siècle fut, en France, pour les femmes, une époque de lamentables et coupables faiblesses, il est juste d'ajouter que, aux jours sanglants de la Révolution, elles se relevèrent avec une vaillante et victorieuse énergie. Insuffisamment élevées pour résister aux poids des richesses, aux suggestions de l'orgueil, aux mollesses de la vie, elles se retrempèrent dans les eaux salutaires des épreuves, de la persécution et de la nécessité du pain quotidien. Celles qui eussent cru servile d'ouvrir une porte

elles-mêmes, et dégénérer, en mettant un pied dans la rue, montèrent à l'échafaud avec la bravoure du courage tranquille, ou se résignèrent sans hésiter aux plus dures extrémités comme si elles comprenaient combien les cruelles expiations que la Providence leur imposait devaient racheter les fautes et le scandale du mauvais exemple, aux yeux de la postérité. Celles qui échappaient à la mort ne montraient pas moins de force morale et d'abnégation. Leurs mérites éclatèrent surtout dans les labeurs, les humiliations et les jeûnes de l'exil. Plus d'une grande dame, sachant à peine naguère où se trouvaient les cuisines de son hôtel, fit elle-même le pot au feu destiné à nourrir sa famille. Heureuses celles qu'un talent quelconque mettait à même de donner des leçons ou dont les doigts habiles savaient broder et coudre suffisamment pour gagner l'aliment de la journée. Madame de Tessé se fait fermière et fabrique du fromage avec succès. La comtesse de Montchal et sa petite-fille raccommodent le linge des gardes à Mittau, vendent les mitaines et les écharpes qu'elles tricotent. Le marquis de Montaigu et sa femme montent un commerce à Bruxelles, chacun tâche de se tirer d'affaire de son mieux et les femmes supportent courageusement les abaissements et les douleurs de cette vie d'exil et de pauvreté. Elles redeviennent chrétiennes dans l'adversité et ne conservent de la grandeur passée que la distinction native, qui les fera toujours reconnaître même sous la robe de bure et le petit bonnet uni de la femme du peuple.

L'art de la coiffure subit aussi sa révolution par le fait même. L'émigration répandit partout une recrudescence de modes françaises, car la noblesse n'avait pas seule quitté la France, beaucoup de ses fournisseurs les plus renommés, trop compromis pour rester à Paris, s'étaient hâtés de porter ailleurs leur talent et leur réputation. Ils allèrent partout où ils crurent pouvoir rencontrer des protections sérieuses. Nous avons vu que Léonard s'était réfugié en Russie. Il y retrouva, Czarine, cette comtesse du Nord qu'il avait coiffée tant de fois à Paris. D'autres partirent



Fig. 497. — Coiffures de la fin du XVIIIe siècle (1793 à 1798). — 1. Bonnet turban. — 2. Chapeau à la Nature. — 3. Bonnet à la houzarde. — 4. Chapeau à l'esclave. — 5. Chapeau conique avec écharpe. — 6. Chapeau sens devant derrière. — 7. Chapeau patriote.

pour Londres. L'Allemagne et l'Italie eurent aussi leur grande part de cette catégorie d'émigrés. Ils créèrent des journaux de modes, dont l'un se publia en Hollande et l'autre à Gœttingue. Leur succès immédiat encouragea les émigrés de la noblesse. Quelques femmes essayèrent de tailler des robes et furent bientôt entourées d'une nombreuse clientèle. D'autres chiffonnèrent des fichus et des bonnets. On vit s'établir de singulières boutiques, où patrons et patronnes avaient une distinction, qui pouvait parfois intimider le client. Le comte de Villermont et le baron de Watronville, après la dispersion de l'armée des Princes, montent à Saint-Pétersbourg une fabrique de chapeaux de paille, dont la vogue fut instantanée. Ils la quittèrent bientôt, le premier pour guerroyer contre les Persans en qualité de capitaine-lieutenant de la flotte russe, le second pour combattre les Turcs à la tête d'un régiment de hussards; mais leurs successeurs, plus pacifiques, y firent fortune et peut-être existe-t-elle encore (fig. 497).

Madame de Crussol avait une inspiration analogue en Angleterre. Elle s'établit modiste à Londres et réussit assez bien. Nous ne parlerons pas des innombrables professeurs blasonnés et titrés, qui enseignaient tout ce qu'ils pouvaient tirer de leur propre science ou des talents d'amateurs, que le caprice leur avait fait cultiver aux temps meilleurs.

La France perdit pendant un certain temps le sceptre de la mode. Tandis qu'elle inventait pour elle les ignominies de la Terreur et les indécences du Directoire, l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre s'en tenaient au genre le plus gracieux des dernières années du XVIIIe siècle. Les têtes bouclées, poudrées, les grands bonnets, les fichus bouffants étaient encore de mode à Gœttingue et à Londres, alors que se célébraient à Paris les fêtes de la déesse Raison, en costume grec.

Dans l'effroyable cataclysme politique et social, logique dénouement d'un siècle de désordre moral et intellectuel, qui s'appelle la Révolution et dont certains rhéteurs au cœur de pierre prétendent nous imposer l'admiration en bloc, afin de mieux voiler l'horreur

des détails, les extravagances de la coiffure et de la mode égalent celles des législateurs à coups de hache de l'époque. A côté des Girondins et des Jacobins, deux tribus de la même race de sauvages démolisseurs, s'entretuant à l'envi, se montrent leurs dignes compagnes, les tricoteuses. Elles constituent l'aristocratie féminine de leur temps, car si elles ne créent pas elles-mêmes les modes, elles les inspirent, et c'est à leur plaire que s'attache



Fig. 498. — Mademoiselle de Sombreuil, d'après un portrait du temps.

la pusillanimité des femmes plus ou moins en vue du moment.

Pour retrouver les notabilités féminines de la noblesse, de la finance ou de la bourgeoisie qui, naguère encore, créaient les nouveautés de l'élégance ou du caprice, donnaient l'élan et la vogue et attiraient les regards, c'est dans les prisons, à l'étranger ou dans les plus secrets recoins des villes, qu'il faut chercher à moins de les rencontrer sur les sinistres charrettes pourvoyeuses de la guillotine (fig. 498).

La plus illustre, la plus adulée, la plus noble, la plus innocente et cependant la plus calomniée d'entre elles, Marie-Antoinette, cette femme si douce et si gracieuse, pour laquelle les recherches de la toilette et les délicatesses de l'existence sont devenues une seconde nature, n'a pour toute garde-robe qu'une mauvaise robe, un bonnet et trois chemises. Il faut qu'elle se couche pour que Madame Elisabeth puisse raccommoder ce vêtement, et lorsque Louis XVI, ému de voir les mains de sa sœur repriser la vieille étoffe, laisse échapper un soupir, celle-ci lève les yeux et lui dit avec un sourire d'ange : « Ah ! mon frère, puis-je avoir du « regret quand je partage vos douleurs ! »

Quelle lugubre éloquence dans ce bref libellé du registre des écrous du Temple, le 22 janvier 1793 : « Marie-Antoinette demande un complet habillement de deuil pour elle et sa famille ; le plus simple. » Et les mots suivants sont ajoutés le lendemain : « La demande est accordée. »

La reine de France est donc habillée par la République et son costume de veuve est celui d'une femme du peuple. Elle a sur la tête un bonnet de gaze unie dont les tuyaux lui retombent sur les épaules. Un voile noir descend entre les tuyaux et la coiffe, sa poitrine est couverte d'un petit châle noir liseré de blanc, sa robe de laine noire est sans le moindre ornement.

Telle est maintenant la femme dont la beauté éblouissante faisait dire à Madame Lebrun : — « C'est une déesse au milieu des nymphes ! » et qu'Horace Walpole avouait être si émouvante, « qu'il ne pouvait détacher ses yeux de sa personne quand « il avait le bonheur de la voir. »

— « Les Grâces, Flore ou Hélène ne sont que des coureuses « de rues comparées à elle, » disait-il dans son enthousiasme.

Lorsqu'elle fut transférée à la Conciergerie, elle portait encore cette pauvre toilette de veuve. Il fallut réclamer longtemps un peu de linge de rechange pour qu'on se décidât à le lui accorder.

Elle devint industrieuse comme une femme du peuple. La République l'avait autorisée, dans sa clémence, à faire faire deux

bonnets négligés avec sa coiffe (fig. 499). Quand on les lui rapporta, elle remarqua qu'il restait encore quelques morceaux d'étoffe. Elle les donna à Rosalie Lamarlière, jeune fille qu'on lui avait laissée pour la servir, grâce au concierge Richard.

— « Rosalie, lui dit-elle, je ne puis plus disposer de rien,



Fig. 499. — Bonnet à la citoyenne.

« mais mon enfant, je vous donne avec plaisir cette monture « de laiton et ce linon batiste que la couturière a rapportés. »

Le concierge Richard, soupçonné d'avoir trop d'égards pour elle, fut jeté dans un cachot, car nul ne pouvait sans crime avoir la moindre attention pour la pauvre reine.

Un homme nommé Bault remplaça Richard. La femme de

Bault écrivit le récit des derniers jours de Marie-Antoinette et ce récit est plein de détails touchants.

La première fois que Bault prit son service, entrant le matin pour porter le déjeuner de la reine, il la trouva ôtant son bonnet de nuit.

Elle s'assit et dit à la servante, de sa voix aimable :

— « Rosalie, vous allez faire aujourd'hui mon chignon. »

En entendant ces paroles, le concierge accourut, se saisit du démêloir et dit tout haut en repoussant la servante :

— « Laissez, laissez, c'est à moi à le faire. »

— « Je vous remercie, reprit la reine », et se levant, elle ploya elle-même ses cheveux et posa son bonnet. Sa coiffure, depuis son entrée à la Conciergerie, était des plus simples. Elle partageait ses cheveux sur le front, après y avoir mis un peu de poudre embaumée.

Lorsque le concierge fut sorti, il dit à Rosalie Lamarlière :

— « Je suis bien fâché d'avoir contrarié cette femme, mais ma « position est si difficile qu'un rien me fait trembler. Je ne dois « pas oublier que Richard, mon camarade, est, ainsi que sa « femme, au fond d'un cachot. Au nom du ciel, Rosalie, ne « commettez aucune imprudence, je serais un homme perdu ! »

C'est que Bault était dévoué à la reine et les deux gendarmes qui veillaient sans cesse dans la chambre de la prisonnière étaient de redoutables espions.

Marie-Antoinette finit cependant par confier à Bault le soin de sa chevelure. Il s'efforçait de s'acquitter de cette tâche le moins mal possible, et elle choisissait ce moment pour lui adresser quelques-uns de ces mots obligeants auxquels personne ne savait donner plus de grâce qu'elle. Un jour elle lui dit, en faisant allusion à son nom : « Je veux vous appeler bon, parce que vous l'êtes, et « que cela vaut mieux encore que d'être beau. » (1)

(1) Nous avons emprunté ces détails à l'ouvrage de M. Imbert de Saint-Amand, intitulé : La dernière année de Marie-Antoinette.

La charmante reine qui avait le courage jadis, pour être plus belle, de se faire coiffer deux fois de suite, maintenant n'avait plus que le désir de garder dans sa toilette l'aspect digne et austère d'une veuve. Cependant, pour paraître au tribunal, elle met plus de soin à sa coiffure, elle-même arrange ses cheveux. A son bonnet de linon, bordé d'une garniture plissée, elle ajoute deux barbes volantes et sous ces barbes elle a noué un crêpe noir.

Enfin, le 16 octobre était arrivé. « La reine, dit un témoin « oculaire, le porte-clefs Larivière, la reine était à genoux quand « j'entrai avec les juges et le greffier, elle se leva pour entendre « sa sentence que le greffier se mit à lire. Comme il finissait, « je vis entrer Henri Samson, l'exécuteur en chef. Ce jeune « homme, d'une immense taille, s'approcha de la reine et lui dit : « Présentez vos mains. Sa Majesté recula de deux pas et, toute « troublée, lui répondit : « Est-ce qu'on va me lier les mains, on « ne les a point liées à Louis XVI ? » Les juges dirent à « Samson : Fais ton devoir. A ces paroles, il saisit brutalement « les pauvres mains de la reine et les lui lia trop fort derrière « le dos. Je vis que la princesse soupirait, en levant les yeux au « ciel ; mais elle retenait ses larmes prêtes à couler. Quand ses « mains furent liées, Samson lui enleva sa coiffe et lui coupa « les cheveux. Sa Majesté, croyant peut-être qu'on allait la tuer « dans le cachot, se retourna avec beaucoup d'émotion et elle « put voir que l'exécuteur s'emparait de sa chevelure et la « mettait dans sa poche pour l'emporter. Voilà ce que j'ai vu, « voilà ce que je voudrais n'avoir jamais vu, voilà ce que je « n'oublierai de ma vie. »

Et pendant que ce lugubre drame se déroulait, de la Conciergerie, à la place de la Révolution, imprimant au front de la France un stigmate que tous ses malheurs ne parviendront pas à effacer, les fenêtres, les rues, les places étaient remplies d'une foule pressée d'autres femmes, avides de jouir des émotions de l'infâme spectacle offert à leur curiosité. Cette même foule ne

se dispersait que pour se retrouver à l'un des nombreux bals prétendument champêtres, organisés alors dans tous les quartiers de Paris, car, dit un auteur contemporain :

— « On aimait et on jouissait de mille manières, à la table, « au jeu, au bal, aux spectacles, tandis que chaque jour le sang « ruisselait dans les rues de Paris. On trouvait dans les salons « un peu à la mode deux listes du jour en permanence ; celle des « suppliciés de la veille, et celle des pièces que le théâtre « représenterait ce même soir. On passait de l'une à l'autre « avec la même indifférence, disputant « sur la personne d'un condamné avec « autant de chaleur que sur le nom d'une « actrice. On avait toujours connu quel- « qu'un des premiers, et on s'en consolait « en soupant avec quelqu'une de celles-ci.



Fig. 500. — Coiffure de 1794.

« Jamais, tant que je conserverai la « mémoire, je ne perdrai le souvenir de « ces jours d'horreur et de tranquillité, « de ce mélange de scènes sanglantes et « de fêtes en plein air : on égorgeait « chaque soir sur la place de la Révo- « lution au bruit des instruments de danse. « Dans les Champs-Élysées, on voyait « filer à côté l'une de l'autre la charrette chargée de victimes « et la voiture, devenue fiacre, qui conduisait à la Courtille, la « jolie divorcée, remariée du matin ; et le peuple, avec un égal « empressement, portait ses regards ici et là. Le lendemain « recommençait le même spectacle et nul ne s'en formalisait. « Ainsi nous étions toujours vis-à-vis d'une tête de mort et d'une « guirlande de roses » (fig. 500).

On avait transformé en lieu de danse l'ancien cimetière de Saint-Sulpice, dont les pierres tumulaires n'avaient pas encore été enlevées, ainsi que le jardin des Carmes, naguère inondé du sang de tant de martyrs. Le premier de ces deux établissements était

appelé « bal de Zéphyr », le second « bal champêtre des Tilleuls. » Après Thermidor, Madame Tallien inventa le bal des victimes.

Pour y être admis, deux conditions étaient exigées : avoir perdu un de ses proches parents sur l'échafaud révolutionnaire et être vêtu de noir. De plus, il fallait en entrant dans la salle de fête se composer un air morne et sombre et danser en silence. Au début, hommes et femmes se contenaient, mais à mesure que l'heure avançait et que le bal s'animait, la contrainte disparaissait et la gaîté chassait tous les nuages. L'aberration était digne de ces temps bouleversés, d'où le plus simple bon sens semble avoir émigré avec toute morale.

La perruque fit tout à coup fureur. On expliqua cette nouvelle folie, en disant que les femmes sensibles avaient trouvé ainsi le moyen de porter sur elle, les cheveux des amis, dont la tête avait roulé sous le fer de la guillotine (fig. 501).

Elles étaient au moins singulières, les élégantes qui tenaient alors le haut du pavé républicain.



Fig. 501. — Coiffure de 1794.

C'est la Maillart, la déesse de la Raison, qui paraît soi-disant revêtue d'une tunique blanche, coiffée d'un bonnet rouge, une chevelure énorme éparse sur ses épaules, une guirlande de chêne autour du bonnet. C'est la Mimaro, autre déesse qu'entourent des jeunes filles à demi-nues, couronnées de pampres ou de chêne, malheureuses enfants prises dans les rangs les plus abjects de la population. C'est encore la belle La Bouchardie, l'amie de Marie-Joseph Chénier, bien reconnaissable à sa grosse perruque blonde et à son chignon démesuré. Arrêtée par le commissaire de police dans un tripot, elle s'écrie fièrement : « Comment ? on ose arrêter la « femme du président des Cinq-Cents ! Holà ! Saint Jean, allez « chercher le représentant Chénier. »

Et le commissaire se retire confus en faisant force saluts (fig. 502).

C'est Lange, Théroigne de Méricourt, la fille Dupleix et cent autres étoiles, nées de l'agitation des ruisseaux bourbeux de Paris, affolées d'orgueil et ne sachant user du pouvoir tombé entre leurs mains, sinon pour le jeter à tous les vents du caprice et de l'extravagance.

Aux réceptions de Talma brille, à côté de sa femme, modèle de grâce, la citoyenne Candeille, la diva du jour, l'artiste charmante que tout Paris court applaudir, car les théâtres ne se ferment pas plus que les salles de bal; on veut se hâter de jouir de tous les plaisirs, de crainte de ne pouvoir plus compter sur ceux du lendemain.



Fig. 502. — Bonnet à la République.

Les actrices règnent partout, car elles sont les grandes dames du régime nouveau. Elles en usent et abusent pour se prodiguer au public et étaler, en toute occasion, leurs vertus civiques.

Hier, elles ont bruyamment déposé leurs bijoux sur l'autel de la patrie en danger. Aujourd'hui, elles ne portent plus que des pierres de la Bastille montées en broche ou des petites guillotines en boucles d'oreilles. Aussitôt la foule d'applaudir, les âmes sensibles de verser des larmes d'attendrissement et le *Cabinet des modes* de s'écrier avec ivresse : « Nos mœurs commencent à s'épurer, le luxe tombe ! »

Demain, elles descendront dans la rue s'asseoir à côté de leurs domestiques et partager avec le peuple le frugal repas spartiate, sauf à se dédommager, le soir, au Raincy, à la Muette, à Clichy, dans toutes ces ravissantes campagnes semées par une aristocratie financière fastueuse dans les environs de Paris et maintenant devenues les repaires où les puissants du jour, fermiers

généraux de la guillotine ou de la déportation, se livrent aux orgies de débauches pour se reposer des orgies de sang.

Elles ont leur prudence et leur discrétion, ces femmes, et rien de ce qui se passe entre les nouveaux souverains de la France ne sera connu du public. Leur pouvoir, elles le savent, tient à un fil. Elles préfèrent s'occuper uniquement de toilettes et de plaisir, c'est moins dangereux. Sur ce chapitre elles ne craignent pas d'innover et de commander. La poudre, trop entachée d'aristocratisme, est condamnée, mais les coiffures volumineuses sont toujours en grande vogue.



Fig. 503.—Les sœurs de Fernig, d'après une gravure appartenant à la bibliothèque royale de Bruxelles.

On avait vu les bonnets aux trois Ordres réunis, à la Bastille, à la Citoyenne, ils sont remplacés par les toilettes à la Constitutionnelle, les négligés à la Patriote. La parade des pierres de la Bastille et des bijoux de fer n'a guère duré plus que l'espace d'un matin. On revient d'autant plus vite aux diamants qu'on peut les acquérir à vil prix chez les revendeurs et les pillards d'hôtels ou de biens nationaux. On voit des femmes de la Halle couvertes de bijoux et de dentelles que n'oseraient plus porter leurs propriétaires légitimes.

Le costume s'accentue de politique. Il joue à la manifestation. Les trois couleurs nationales paraîtront partout. Toute femme, qui ne veut pas être suspecte, doit attacher à son bonnet la cocarde tricolore. Pour les zélées, celle-ci consiste dans un nœud énorme placé devant ou derrière la tête; pour les autres, dans un petit pompon caché sous les plis de la

gaze. Quand les Français entrèrent en Belgique, en 1794, ils exigèrent le port de la cocarde; les jeunes femmes Belges obtinrent qu'ils se contenteraient d'un ruban tricolore passé dans les cheveux (fig. 503).

Voici en quoi consistait le costume d'une élégante patriote à cette époque : bonnet demi-casque de gaze noire, fichu en chemise de linon allant se perdre dans une ceinture nacarat, dont les franges sont aux couleurs de la nation et robe d'indienne très fine semée de petits bouquets blancs, bleus et rouges (fig. 504).

Les bonnets varièrent à l'infini comme auparavant. Il y en eut de toute espèce : à la citoyenne en gaze blanche, avec rosettes, barbes et papillons bordés de violet, le tout accompagnant le déshabillé à la démocrate, qui comporte un pierrot de petit satin feuille morte: bonnets turbans, avec ou sans ailes de zéphir, formés d'un mouchoir de linon, surmonté d'une aigrette de plumes; un ruban sombre enlace le bas du bonnet et y produit de gros plis ronds, un nœud de ruban clair est placé par derrière. Bonnets de fantaisie en gaze de toutes couleurs, garnis de fleurs et de rubans. Bonnets à la houzarde, disgracieux fond en satin noir léger, ornements et glands jaunes, sur le devant nœud de ruban violet avec aigrette de plumes jaunes et un papillon de gaze blanche. Bonnets lever de Junon, de forme très exiguë, en satin blanc, ornés de rubans queue de serin et de trois rangs de perles blanches. Ces bonnets se portaient avec la perruque blonde tant à la mode. Les élégantes républicaines, en abandonnant l'aristocratique poudre, s'étaient engouées de la perruque blonde. Toutes les nuances possibles ou impossibles étaient admises, depuis le blond filasse, le blond enfantin, jusqu'au blond rouge, au blond noisette, au blond doré.

La grande distinction consistait à changer souvent la nuance de sa perruque. Madame Tallien fit faire trente perruques de différents blonds, au prix de dix louis chacune. Mademoiselle Lange en avait tout autant. Un moment, la perruque blonde fut mise en suspicion, comme anti-républicaine, parce que les muscadins

essayèrent d'en faire une manière de protestation. On connaît la guerre, à coups de canne, que se firent un certain temps les jacobins et les muscadins ; ces derniers finirent par abandonner la fameuse perruque ; mais, soit esprit de contradiction, soit fermeté de caractère, les femmes résistèrent vaillamment à l'orage. Elles



Fig. 504. — Bonnet demi-casque.

aimaient à la folie ces amas de cheveux, qui leur donnaient des têtes trois fois aussi grosses que nature.

Cette passion mal placée leur eût probablement coûté très cher si les puissantes du jour n'eussent partagé leurs erreurs. Comme ces dernières donnaient le ton à la mode, elles purent se permettre même de braver les moralistes de la Convention, dont l'austérité flétrissait la perruque blonde, comme un signe d'abominable corruption.

— « Les Scévola, les Brutus, les Scipion, les Caton portaient-ils

des perruques, s'écriait le citoyen Salles ? Non! ils n'en portaient point! »

« L'invention de la perruque étant par elle-même très aristo-
« cratique et tendant à détruire tout principe d'égalité dans un
« pays libre, je demande qu'elle soit supprimée. »

Ce morceau d'antique éloquence suscita cependant un bel élan de jacobinisme. Nombre de femmes se firent couper les cheveux et le bonnet rouge devint la coiffure obligatoire et civique. Le modeste bonnet féminin allait tomber dans l'opprobre universel, sans les dames de la Halle, qui prirent les armes pour soutenir leur coiffure et ne les déposèrent qu'après avoir fait décréter, qu'il était permis à toute femme et fille française de porter bonnets à sa fantaisie, à la seule condition d'y joindre la cocarde tricolore. Quant à celles qui, par patriotisme, avaient sacrifié leurs cheveux sur l'autel de la patrie, elles reprirent de plus belle la perruque.

La mode des tailles serrées, des fichus volumineux, des coiffures énormes avait quelque chose de hardi et de commun qui convenait à ces femmes de 93.

J'ai vu Chloris, j'ai vu la belle Hélène,

dit un auteur du temps.

De rubans de Beaulard leurs fronts étoient ornés.
Le moule étroit de la Baleine
Faisait gémir leurs corps emprisonnés.
Leurs cheveux hérissés fuyaient loin de leurs têtes,
Un panache orgueilleux en surmontoit le faîte.
Près de là j'aperçus la Vénus Médicis,
Sa taille libre et naturelle,
Tout en elle étoit simple et tout charmoit en elle.
J'admirois tant de grâces et je me dis tout bas :
L'art enseigne à Chloris à devenir moins belle.

La plume et le panache étaient trop dans le goût et les mœurs de ce monde, aimant à paraître et à poser, pour rester dans l'oubli. On en mit donc partout, sur les bonnets, les chapeaux,

dans les cheveux, de toutes façons. Ils constituaient l'accompagnement obligé des turbans, coiffure nouvelle, alors seulement à sa première et timide apparition et empruntée aux dames anglaises, qui, elles aussi, avaient abandonné la poudre. Aux plumes d'autruche on joignait les aigrettes en plumes de héron, de coq ou d'autres oiseaux de beau plumage. Les plumes étaient de deux ou trois couleurs, car la mode, surtout à Londres, était d'avoir plusieurs couleurs différentes au couvre-chef. Disons, en passant, qu'en Angleterre florissait aussi, en concurrence avec le turban, une certaine coiffure en croissant, sorte de bonnet ou de chapeau surmonté de grandes plumes d'autruche courbées qui se balançaient en avant du visage. De plus, les élégantes ladys, qui conduisaient elles-mêmes leurs phaëtons, portaient des chapeaux, ou bien en papier bleu avec deux plumes, l'une jaune et l'autre verte, ou bien en papier jaune avec les plumes rouge et bleu; on variait les effets de couleurs.


Fig. 505. — Coiffure de 1797.

En France, le turban n'eut sa véritable vogue que sous l'empire, jusque-là les françaises se contentèrent, soit des mille et un bonnets de formes différentes, qui s'étalaient dans les boutiques de modes, soit des chapeaux qui commençaient à prendre une place considérable dans la coiffure.

Mais à Paris, c'est seulement à la fin du Directoire que le turban commença à s'acclimater. Encore n'était-il guère qu'un chiffonnage de gaze ou de soie, orné de perles, d'aigrettes et surtout de l'inévitable panache.

Enfin surgit un beau jour le chapeau à bride, qui fut d'abord une espèce de paillasson aplati sur les côtés, avec les brides nouées sous le menton (fig. 505). Puis il devint légion : Cha-

peaux champêtres, garnis de fleurs et de linon ; chapeaux à larges bords, avec un fond haut et pointu; chapeaux à énorme visière par devant, le tout classé dans le genre chapeaux de bergères, quoique bien loin de la simplicité d'un chapeau de campagne; enfin, les vastes chapeaux de joncs ou de paille, très ornés de rubans et de fleurs à l'intérieur, remplis par un énorme plissé de gaze qui accompagnait la figure comme un bonnet.

La coiffure à boucles marronnées, soit égales, soit plus longues devant ou derrière, était la plus généralement portée. Dans les cheveux on mettait encore beaucoup de poufs, toujours ornés de plumes, de guirlandes de fleurs ou de perles. Quelques-uns de ces poufs prenaient la forme d'un mortier, comme celui des anciens présidents au Parlement.

Les femmes à la mode de la Révolution, avides de se mettre constamment en vue et de prendre leur part des honneurs que les nouveaux maîtres de la France, en vrais démocrates, se faisaient rendre dans les provinces, avaient soin d'accompagner partout les représentants du peuple en mission. Elles inaugurèrent pour ces voyages un costume d'allures masculines, imitant absolument les longues redingotes à larges revers et à grands boutons, les gilets aux couleurs éclatantes et aux immenses revers, les volumineuses cravates de mousseline et les chapeaux de feutres à grands panaches de ces missionnaires de la guillotine. La vue de ces costumes étranges ajoutait à l'effarement des populations. Madame Tallien parut à Bordeaux avec un manteau à triple collet et un chapeau à haute forme. On sait le succès qu'elle y eut.

D'autres femmes préféraient le chapeau conique, très haut, uni ou à côte de melon, ou le chapeau conventionnel, c'est-à-dire orné d'une large cocarde tricolore par devant, ou enfin le chapeau tyrolien plus ou moins travesti (fig. 506).

D'autres encore adoptèrent le costume militaire, tel qu'il avait été décrété par la Convention. Il ne leur déplaisait pas d'ajouter à leurs charmes un petit air matamore.

Un changement radical se produisit dans la mode. Il dut sa

puissance à la Convention. Ces législateurs-là se croyaient obligés de toucher à tout, même aux modes. Leur absolutisme omnipotent rêvait de faire disparaître tout ce qui portait encore la moindre trace de l'ancien régime. Ils avaient déjà proscrit la perruque et décrété le bonnet rouge ; mais ces deux règlements ne rencontrèrent



Fig. 506. — Turbans, bonnets, chapeaux de 1796 à 1798.

d'obéissance, nous l'avons vu, que chez les hommes. Les femmes s'insurgèrent contre ce qui touchait à leur beauté, car le bonnet rouge était vraiment hideux à porter. Le décret du 16 brumaire an II ne s'appliqua donc qu'aux hommes seuls. Un sentiment plus délicat ainsi qu'une simple coquetterie, guidait les femmes dans leur résistance au bonnet rouge. Elles étaient loin de pactiser

avec les Jacobins. A part quelques viragos, les tricoteuses et leur digne séquelle des tribunes et de la rue, la grande majorité de la population féminine, même parmi les révolutionnaires, déplorait les excès sanguinaires des terroristes et, si elles n'osaient pas le dire tout haut, elles n'en avaient pas moins une horreur profonde de ce bonnet couleur de sang, emblème trop éloquent de haine et de meurtre. Elles résistèrent passivement et remportèrent la victoire.

Elles furent moins récalcitrantes quand le gouvernement s'occupa de leurs costumes.



Fig. 507. — Coiffure de 1797.

Comme le goût du moment était essentiellement païen, romain ou grec, comme les noms, les objets, les mœurs se copiaient servilement sur ceux d'Athènes et de Rome, Robespierre et ses amis crurent nécessaire de mettre le costume en harmonie avec le reste. La Convention s'occupa donc de rechercher ce qui pouvait le mieux rappeler les modes d'Aspasie ou le péplum de Cornélie. Elle ne trouva aucune résistance quand elle proposa la tunique grecque aux déesses de la Raison. Les femmes qui alors donnaient le ton à la mode, les belles amies des Conventionnels, n'avaient qu'une idée très vague des lois de la pudeur. Elles adoptèrent avec enthousiasme un costume qui faisait valoir leur beauté plastique ; et le peuple de Paris, tout bouleversé qu'il fût par les troubles qui se succédaient depuis quelques années, ne put s'empêcher de s'arrêter avec stupeur devant les premières femmes qui osèrent sortir dans les rues avec la tunique pure et simple, sans chemise ni jupon, laissant entrevoir les anneaux d'or qui enserraient leurs chevilles et les diamants qui ornaient leurs doigts ; mais le premier moment de surprise passa vite. On s'habitua à voir circuler ces femmes demi-nues, mais on se garda bien de les imiter (fig. 507).

Les Conventionnels prétendirent forcer la main à la nation. Le peintre David fut chargé, avec quelques artistes de son école, de rechercher des modes grecques et romaines et d'en faire des dessins destinés à les populariser. David émit le vœu que tous les citoyens, hommes et femmes, adoptassent le costume antique. Cette idée eut un grand succès. Un orateur vint à la barre de la Convention expliquer les projets de ses collègues.

— « Feuilletons Homère, il nous apprendra quel était le costume



Fig. 508. — Coiffure de 1797.

« des Grecs des temps héroïques ! s'écrie ce fervent républicain. « Les Athéniens ne portaient aucun vêtement qui ressemblât à « nos culottes. L'habillement des femmes était admirable pour « l'élégance et le goût. Leur tunique descendait jusqu'aux talons; « elle s'attachait avec un bouton sur l'épaule; elle n'avait point « de manches et tout le bras était à découvert. »

L'orateur oubliait complètement que le climat de l'Attique offrait quelque différence avec celui de nos contrées; mais un bon républicain ne regarde pas à ces détails, qui sentent la corruption monarchique.

Après avoir décrit le costume qu'il propose de faire adopter aux hommes, il s'occupe de celui des femmes.

— « Vous aurez aussi votre tunique, dit-il aux citoyennes, « mais elle sera plus longue que celle des citoyens. Je souhaiterais « que vous puissiez la relever plus ou moins, suivant votre goût. « Si la nature vous a donné une jambe fine, bien faite, pourquoi « la cacheriez-vous ?

« Abandonnez pour jamais les bas. Liez avec des rubans une « semelle sous vos pieds nus ; et lorsque vous sortirez, prenez « des sandales plus légères que celles des hommes, serrées sur « votre pied avec plus de soin et de goût. Vous serrerez par « une ceinture votre tunique à longs plis. Soutenez, si vous « voulez, votre ceinture par des rubans attachés sur les épaules.

« Qu'un simple nœud contienne derrière votre tête vos cheveux « toujours lavés, quelquefois légèrement parfumés. Que de ce « nœud s'échappent plusieurs boucles qui viennent jouer sur votre « cou, sur votre dos, sur vos épaules ; ou bien encore un simple « ruban relevant les cheveux par derrière et venant sur l'un des « côtés de la tête se nouer en formant une rosette. Cette coiffure « pittoresque, simple, se retrouve sur plusieurs tableaux et statues « antiques et mérite d'être naturalisée parmi nous.

« Je me trompe fort ou c'est à peu près ainsi que doivent « être vêtus les républicains. »

Quelque ridicule que nous paraisse aujourd'hui la motion du citoyen David, elle n'en eut pas moins beaucoup d'adhérents, surtout parmi les femmes (fig. 508).

On vit surgir, en conséquence, de tous côtés, les costumes à robes fendues sur le côté, les tuniques collantes aux tailles presque invisibles. Pour draper un peu le corps et se garantir tant bien que mal du froid, on couvrit la tunique de châles rouges ou de larges écharpes. Beaucoup de femmes se coupèrent les cheveux et mirent en vogue la coiffure à la Titus. Ce fut le beau temps des merveilleuses et des incroyables. Ces dernières se créèrent un costume bizarre, mélange incohérent des modes romaines et

du costume moderne. La robe, en forme de tunique, à taille courte marquée seulement par la ceinture, se relevant sur le bras de façon à montrer la jambe souvent ornée de bracelets. Le châle était remplacé par une veste masculine à larges revers, puis sur la tête se dressaient fièrement d'horribles chapeaux à larges visières, rappelant vaguement les casquettes de jockey, ou



Fig. 509. — Les incroyables, par Carle Vernet.

une sorte de casque plus affreux encore, d'où s'échappaient des mèches de cheveux emmêlés, retombant en désordre sur le cou et sur le visage (fig. 509).

Les merveilleuses furent moins ridicules. En vue de porter avec élégance le costume grec ou romain, elles l'étudiaient sur les monuments anciens et consultaient les artistes peintres ou sculpteurs. Comme leurs couturières s'inspirèrent aux mêmes sources, le résultat de cet ensemble de recherches se traduisit par une

simplicité de costume plus artistique que modeste, qui attira plus d'une fois aux citoyennes grecques modernes des manifestations désagréables de la part du peuple indigné.

Sous l'influence de la manie grèco-romaine, la coiffure avait repris une certaine simplicité. Le soir, au bal ou dans les soirées, l'œil ne rencontrait guère que cheveux courts frisés à la Titus ou mèches en désordre des incroyables. Les jolies républicaines se donnaient le plaisir d'afficher leurs sentiments égalitaires, au moyen d'un petit bonnet rouge planté sur le côté de la tête, lorsqu'elles allaient au théâtre ou à quelque fête officielle. Cela ne les empêchait pas de porter perruque, car il fallait une vraie toison pour remplir les chapeaux à longs corridors qu'elles affectionnaient.



Fig. 510. — Casque à la Minerve.

La coiffure plus fournie que la Titus s'appelait à la Caracalla, celle en mèches désordonnées à la Sauvage. Les fidèles clientes du bonnet avaient à choisir entre les bonnets à la Justice, à la Folle, à la Citoyenne, à la Patriote, etc.

Le comble du ridicule, parmi tant d'inventions plus ou moins burlesques de l'antiquomanie, fut incontestablement atteint par le casque (fig. 510).

Le casque, ou plutôt le pseudo-casque, n'avait rien de guerrier et se faisait en velours, en soie, en feutre, en toute espèce de matière, sauf celle des casques. Il était affublé de plumes ou d'autres ornements et singeait piteusement le casque antique. Jamais imagination de modiste en délire ne créa plus laid, plus monstrueux couvre-chef, et plus platement bête. Il eut néanmoins sa vogue en ce temps de cervelles détraquées. Les journaux de modes du temps se pâmèrent devant ce prodige de mauvais goût. L'un d'eux affirma qu'il seyait à la beauté conquérante.

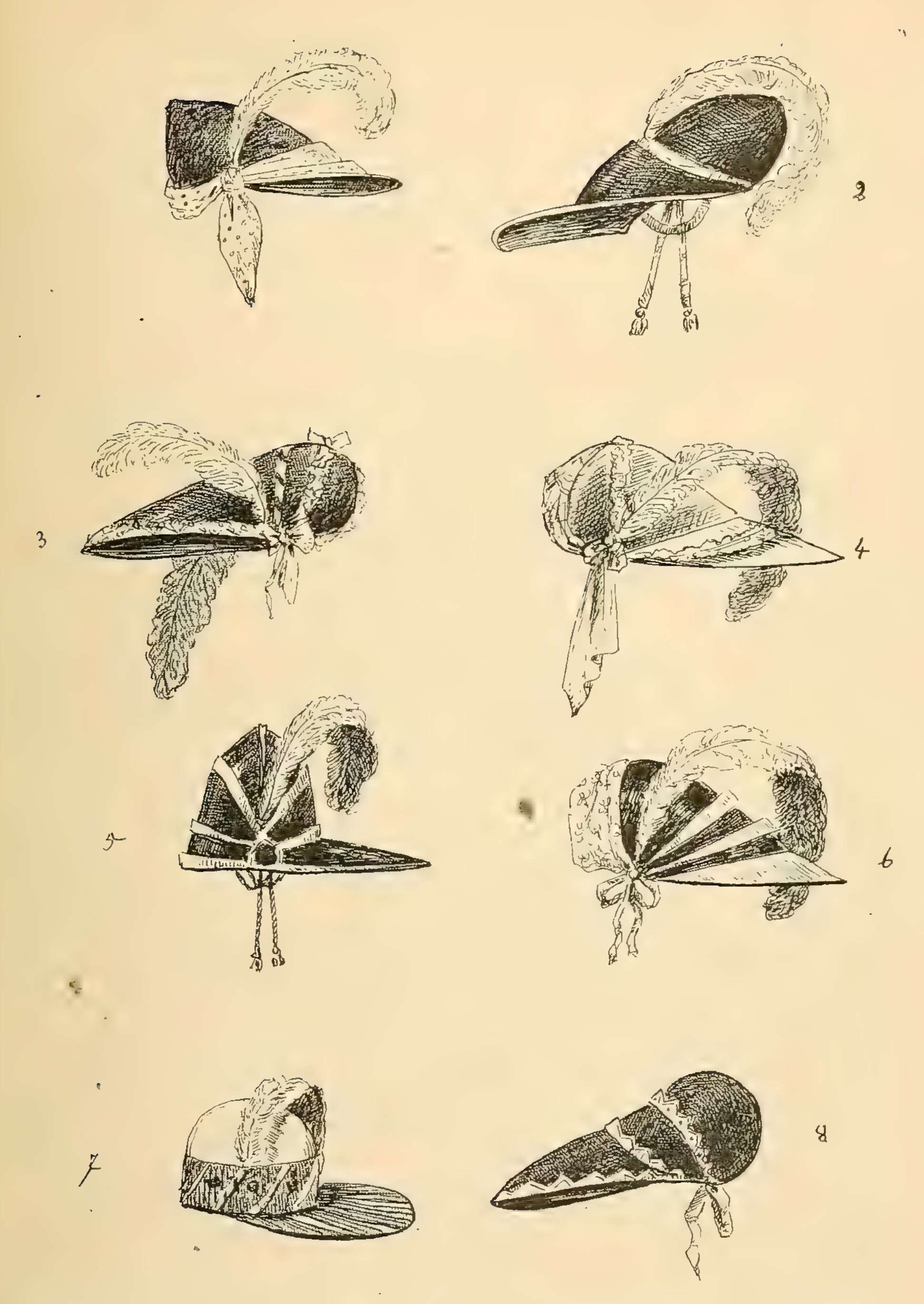


Fig. 511. — 1. Chapeau à la créole, velours noir avec écharpe de gaze. — 2. Chapeau à l'ingénue, velours vert avec agrément d'or. — 3. Chapeau au zéphyr, velours noir avec plumes blanches et noires. — 4. Chapeau à l'esclavage, casque de velours rose à visière de satin blanc. — 5. Chapeau à la courrière. — 6. Chapeau à la Gauloise, à cause de sa prétendue ressemblance avec un casque gaulois. — 7. Chapeau à la Vénus, velours rose entouré de satin à paillettes. — 8. Chapeau à l'espiègle, velours noir et ornement coquelicot.

Le casque à la Minerve, le plus haut de tous, prit le pas. Vint ensuite le casque à la Zéphyre, à la Créole, à l'Ingénue, etc. Tous plus disgracieux les uns que les autres et désastreux pour la beauté (fig. 511).

Les femmes de goût s'affranchirent du casque et adoptèrent de préférence de mignones capotes, s'attachant sous le menton avec une bride et sans autre ornement qu'une grappe de fleurs tombant par devant ou un chou de rubans. Quelquefois elles y ajoutaient un long voile (fig. 512).



Fig. 512. — La marquise de Trinqualier.

Les chapeaux de paille eurent leur tour de vogue, puis vinrent les chapeaux à la Glaneuse, ainsi nommés parce qu'ils étaient garnis de tresses, galons, bouquets, ornements, glands ou bourdaloues de paille. Il s'en fit de toutes espèces, mais c'était plus singulier que gracieux. Le chapeau à la Liberté, qui leur fit concurrence, se plaçait de côté pour laisser voir une demi-toque en satin qui tenait à la forme. Il était couvert de fleurs.

Quelques femmes se drapaient d'une écharpe posée sur les cheveux. Comme nous l'avons dit, ce fut le premier turban. Bien qu'il n'eût aucune ressemblance avec la coiffure du Grand Turc, il n'en fit pas moins naître le goût des coiffures orientales.

Il y en eut à l'Indienne, à la Persane, à la Georgienne. La persane se composait d'un tissu rayé qui entourait la tête et dont les pointes retombaient sur le côté, le tout surmonté d'une plume blanche et d'une aigrette qui reçut le nom d'esprit. Bien poser



Fig. 513. — Coiffure en turban avec esprit.

son esprit était une affaire importante; les habiles prétendaient deviner le caractère d'une femme, selon la manière dont elle posait son esprit (fig. 513).

Cette amusette de salons eut un grand succès.

Avec la coiffure ornée d'un esprit, turban, bonnet ou chapeau,

on portait beaucoup de voiles de dentelles noires ou blanches, assez longs et fort incommodes.

Les coiffures à la Grecque étaient nombreuses et aussi peu grecques que possible.

Celle qui avait le plus de prétentions à être tout à fait exacte consistait en boucles, renfermées dans un réseau de laine ou de chenille rouge. D'autres se composaient simplement de quatre ou



Fig. 514. — Coiffure de 1800.

cinq bandelettes maintenant les cheveux (fig. 514). La plupart étaient semées d'une profusion de camées imitant l'antique avec plus ou moins de bonheur, ou bien de paillettes, de chaînettes, enfin beaucoup étaient surmontées de couronnes de fleurs. L'ensemble de ces pastiches présentait un mélange disparate de formes extraordinaires et d'imitations aussi mal comprises que mal rendues. Ici c'est un fond de toquet enjolivé de deux papillons, là un turban orné de sortes de longues cornes, ailleurs un chapeau

enseveli sous des flots insensés de gaze et de soie. Tout cela sentait la maladresse de l'ouvrière, la passion de paraître et de se faire remarquer (fig. 515).

Si l'histoire de la coiffure féminine n'est, comme nous le croyons, que celle des mœurs des classes dirigeantes, racontées par leurs rapports sociaux, leur manière de se vêtir et de se coiffer, on comprend que la tâche devienne aussi pénible que difficile à l'époque où nous sommes arrivés. Lorsque souffle le vent de tempête, l'eau la plus cristalline en apparence se trouble et se souille. Que



Fig. 515. — Quatre coiffures sous le Directoire.

sera-ce si la tempête monte jusqu'au cataclysme ? Les classes ont disparu, il n'y a plus qu'une agrégation d'individus hostiles les uns aux autres, prêts à se hacher et à s'entr'égorger. Le mensonge est en permanence; sur les murs se lisent : liberté, égalité, fraternité, et dans les faits se révèlent : oppression, haine et absolutisme de la guillotine. C'est sur les types des tricoteuses et des déesses de la Raison qu'il faut chercher les reines de la mode et des convenances sociales. La tâche devient vraiment cruelle et il est permis de se reposer un peu, au moment d'accalmie amené par la chute de Robespierre, en jetant un coup d'œil sur cette partie de la population féminine qui, heureuse de pouvoir respirer

avec quelque liberté, sortit des retraites où elle se tenait cachée, sans oser toutefois se mettre en vue. Elle sut se créer un costume qui, sans choquer trop les déplorables habitudes prises, avait encore une certaine élégance. C'est à elle qu'est due l'invention du fourreau, vêtement collant, il est vrai, mais permettant de se draper dans une mesure convenable. Mademoiselle de Permon qui épousa plus tard le duc d'Abrantès, menée par sa mère à un dîner intime, s'y rend avec un fourreau de crêpe rose, garni de blonde blanche et d'un fichu de gaze rose. Ses cheveux bouclés sont ornés d'un simple ruban rose. Les femmes de son rang, revenues de l'étranger, repoussent les casques à la Clorinde ou à la Grecque pour s'en tenir aux anciens chapeaux.

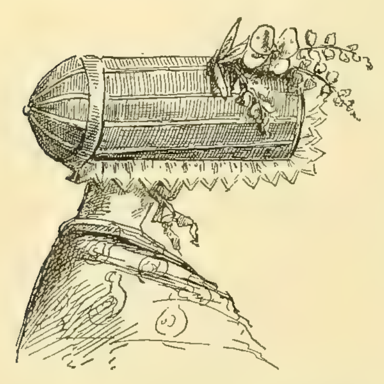


Fig. 516. — Chapeau en corridor.

Dans ses Mémoires, Madame de Genlis raconte comment un grand chapeau sauva deux fois de la mort son élève, Mademoiselle d'Orléans. La première fois ce fut à Tournai, lorsqu'elles partaient en émigration. Grâce à la dentelle assez grande qui entourait son vaste chapeau, elle ne fut pas reconnue et put s'échapper. La seconde fois ce fut à Zug, où les enfants du duc d'Orléans s'étaient réfugiés, lorsque leur père eut payé de sa vie sa criminelle lâcheté. Les princes menaient dans la petite ville suisse une vie modeste proportionnée à leurs minces ressources. Mademoiselle d'Orléans tomba malade d'une forte rougeole à la suite de laquelle elle eut de violents maux d'yeux. Pour empêcher la lumière de lui faire mal, elle portait le soir un grand chapeau et se mettait dans l'embrasure d'une fenêtre sans volet (fig. 516).

Un soir ayant quelque chose à dire à Madame de Genlis, qui était dans sa chambre, elle met son chapeau sur une des pommettes du dossier de la chaise et monte à l'étage. A peine en haut, elle entend les vitres du salon se briser avec fracas. Le

duc de Chartres qui était couché se lève et appelle, tout le monde accourt et le duc constate que des malfaiteurs inconnus ont visé du dehors le chapeau avec de grosses pierres, croyant atteindre Mademoiselle d'Orléans. Très effrayée et en même temps très heureuse, Madame de Genlis, qui ne manquait jamais de gâter



Fig. 517. — Coiffure en turban.

les choses par un sentimentalisme prétentieux, fit graver sur l'une de ces pierres : Innocence, Providence, et la plaça sous un globe dans le salon.

Cette pauvre Madame de Genlis qui, par parenthèse, a dû être personne très ennuyeuse, trouva la société bien changée quand elle rentra en France quelques années après.

— « Je vis, dit-elle, les dames les plus qualifiées et les plus à « la mode de cette époque, recevoir, parées et couchées sur un

« canapé sans couvre-pieds ! » Que de comparaisons attristées ne fit-elle pas avec les temps passés, où régnait cette politesse exquise, qui faisait l'admiration de toute l'Europe. La duchesse d'Abrantès tient le même langage. A l'entendre, la société qui forma le grand monde sous le Directoire jusqu'au commencement de l'Empire, n'était qu'une réunion de grossiers parvenus, enrichis par les fournitures à l'armée ou par l'agiotage au perron.

Aussi le contraste était très singulier entre la grâce avec laquelle ces femmes portaient les plus riches toilettes, la beauté qui les rendait tout à fait séduisantes et les manières communes, le langage vulgaire qu'on rencontrait chez elles. Rien de plus étrange que ce mélange du monde du Directoire, monde de parvenus, d'actrices, de femmes équivoques, avec les grandes dames de l'ancienne noblesse pressées de rentrer dans la cohue mondaine et les honnêtes bourgeoises de Paris (fig. 517).



Fig. 518. — Chapeau à voilette, 1800.

La richesse, que les merveilleuses aimaient à étaler dans leurs costumes, donnait l'élan à toutes les convoitises de la coquetterie féminine. Uniquement éprises de l'amour du plaisir, elles accumulaient fêtes sur fêtes. Le tout Paris du temps y accourait, comme pour chercher l'oubli des terreurs de la veille et des angoisses du présent.

Le bal Thélusson, bal public, qui avait remplacé le bal des Victimes, était toujours rempli d'une foule bigarrée, où les plus ou moins grandes dames, qui s'y risquaient, coudoyaient les faciles beautés du jour. La passion de s'amuser fait passer par dessus tout. Elle a ses martyrs dont, avec grande raison, elle ne se soucie guère (fig. 518).

Dans ce bal Thélusson, trônaient Madame Tallien, Madame Récamier, Madame Bonaparte, alors tout nouvellement mariée.

C'est là qu'elles exécutèrent à trois la célèbre danse du châle qui émerveillait l'assemblée ; c'est là qu'elles parurent en robes transparentes de mousseline de l'Inde, drapées à l'antique, ornées de



Fig. 519. — Modes de l'an II.

pierreries ; c'est là enfin qu'elles imposèrent définitivement à la mode la coiffure à la Titus, qui devint rapidement une coiffure universelle.

Cependant le Consulat avait succédé au Directoire; Bonaparte s'y fit rapidement la place d'un souverain. Sa famille, composée

de jolies femmes, lui formait une gracieuse auréole; toutes aimaient la toilette et savaient s'habiller (fig. 519).

Un soir, c'est la jolie Mme Leclerc, plus tard princesse Borghèse, qui apparaît en robe de mousseline brodée d'or, entièrement garnie des plus beaux camées. Elle porte une coiffure copiée sur celle d'une bacchante antique et a placé dans ses boucles trois bandelettes d'une fourrure tigrée à poil ras, très précieuse, surmontée de grappes de raisins en or. Une autre fois, Madame Bacciochi se coiffe d'un voile de mousseline, brodé en soie de toutes couleurs et broché d'or, qu'elle tortille autour de sa tête, en juchant par dessus une couronne de laurier. Plus tard, la femme du premier consul se montre couronnée de coquelicots et d'épis d'or, qui font resplendir sa beauté.

Jusqu'à ce moment les vrais turbans ne s'étaient portés qu'à l'état d'exception, mais à dater de 1800, ils devinrent légion; jamais on ne vit une telle vogue. Il y eut des turbans de toute espèce, en mousseline blanche, cachant presque tous les cheveux, dont quelques boucles seules paraissaient sur le front, retenues par un cercle d'or; en crêpe à gros bouillons qu'on relevait par des fleurs; en gaze, en satin. On en fit même avec des châles cachemires tout entiers, et ces grosses têtes sur des corps serrés dans des robes minces et collantes n'étaient pas d'un effet flatteur. Cependant le succès du turban ne s'arrêta pas aux premières années de l'Empire, il se prolongera encore longtemps après. Madame de Staël avait une passion pour le turban, elle en porta toute sa vie.

Pénétrons dans cette cour naissante de Napoléon I[er]. Elle offrait le même spectacle, avec des tons plus adoucis, que celui que nous avons vu dans la société du Directoire. Quelques vraies grandes dames, ralliées à l'Empire par l'ambition ou la force des circonstances, se mêlaient aux bourgeoises de toutes classes, femmes ou filles de généraux, soldats de fortune, à qui la gloire avait souri, et, parmi tout ce monde chamarré, se glissaient quelques femmes équivoques, héroïnes du Directoire, appuyées

trop fortement par certaines hautes influences pour qu'on osât ne pas leur faire bonne mine. En ce temps-là on n'était pas sévère; le bouleversement des choses et le désarroi des esprits avaient été tels, qu'on acceptait des situations et des personnes qui nous sembleraient aujourd'hui uniquement dignes d'être mises à la porte de toute maison honnête par le dernier des valets.

Les modes très légères étaient en rapport avec des mœurs plus légères encore. Les femmes les plus honnêtes ne croyaient pas se rendre coupables, en portant des toilettes qui, dans leur



Fig. 520. — Coiffures de 1802.

ensemble ne pèsent pas une livre. D'où vient cette inconscience? Il ne s'agit plus ici de femmes issues des bas-fonds sociaux et poussées à la surface par les vents d'orage. Celles dont il est question sortent de haut et de loin. Cependant leur niveau moral et religieux était précisément identique à celui des premières. Elles ne différaient les unes des autres que par des formes superficielles, au fond elles se valaient et, dès lors, pouvaient se donner la main.

Inutile de philosopher davantage, ce petit trait de la toilette d'une livre en dit suffisamment aux trop rares privilégiés du ciel qui se donnent le temps de réfléchir. Pour notre part, nous y voyons l'explication naturelle de cette furie de distractions, d'amusements, de trémoussements violents et de plaisirs qui, du lendemain

de Thermidor aux premières années de l'Empire, tourmenta la tourbe étrange, que, par euphémisme, l'on appelait la société.

Tout ce monde, en attendant le moment favorable de l'inévitable réorganisation, fixait ses yeux éblouis sur l'astre naissant et déjà glorieux de Napoléon et subissait l'influence de l'aimable Joséphine. Aussi bonne que belle, Joséphine possédait toutes les qualités nécessaires pour régner, voire gouverner le plus instable des royaumes, celui de la mode. Elle possédait surtout à un haut degré l'art de s'habiller, aussi exerça-t-elle une influence heureuse sur les costumes et les coiffures de son temps.

Elle débuta par abandonner les volumineuses perruques pour adopter la mode des cheveux à la Titus, laquelle convenait très bien à son genre de beauté. Sur ce fond de boucles elle varia les coiffures à l'infini : turbans, toquets, chapeaux, poufs, plumes, diadèmes, tout un monde de couvre-chefs. A son exemple, les femmes se coiffèrent avec un étrange abus de fantaisie, imitant à la fois les Grecs anciens, les Romains, les Turcs, les Indiens, mêlant tous les temps et toutes les nationalités, avec une telle liberté d'interprétation, qu'il est impossible aujourd'hui de s'y reconnaître (fig. 520).

Kotzebue, qui écrivit en 1804 son livre des *Souvenirs de Paris*, dit d'une Parisienne élégante : « Il lui faut trois cent soixante-« cinq coiffures, autant de paires de souliers, six cents robes et « douze chemises. » Ces costumes coûtaient très cher. Une robe de percale des Indes brodée valait cinq à six mille francs et même plus. La mousseline des Indes la plus fine, la percale, le linon, le crêpe, telles étaient les étoffes dont s'habillaient les femmes en toute saison. Lors de la proclamation du concordat, au *Te Deum* chanté à Notre-Dame, Madame Murat, sœur de Bonaparte, revêtit une robe de mousseline des Indes, doublée de satin rose accompagné d'un chapeau, aussi en satin rose, surmonté d'une touffe de plumes de même couleur.

C'est surtout la mousseline de l'Inde qui l'emporte sur toutes les autres étoffes; les remontrances des médecins et les objurgations

des personnes raisonnables sont complètement inutiles (fig. 522).

Kotzebue dit encore à propos des femmes: « J'ai vu le beau « sexe lutter avec un courage qui tient du prodige contre l'in- « tempérie des saisons. La santé est à la mode maintenant. Les « femmes ne se plaignent plus du vent, on n'entend plus parler « de vapeurs, les belles se portent le mieux du monde ; elles « boivent et mangent avec beaucoup d'appétit, la migraine ne « dérange plus aucune partie. On ne met plus de rouge, la pâleur



Fig. 521. — Jeune femme de 1803.

« est plus intéressante. On appelle cela une figure à la Psyché, « d'après le tableau de Gérard. Les femmes ne se servent « plus que de blanc et laissent le rouge aux hommes » (fig. 522).

Kotzebue ne voyait que l'apparence, il contemplait le spectacle animé des promenades publiques pleines de femmes vêtues de légers costumes, il n'apercevait pas la foule de victimes que la mode entraînait tous les ans dans la tombe. Un médecin du temps, le docteur Desessarts, dit qu'il a vu mourir, depuis ces modes transparentes, plus de jeunes filles en une année que dans les quarante années précédentes. Le bon ton était donc de paraître avoir une santé de fer, à l'épreuve des saisons inclémentes. On y

ajoutait un petit air cavalier, une certaine liberté d'allures, qui contrastait singulièrement avec le bon ton d'autrefois, offusquant grandement les revenants de l'émigration encore imbus des vieilles traditions du passé (fig. 524).

Ces allures fringantes donnaient aux femmes un aspect peu fait pour leur attirer le respect.

Un auteur du temps fait en ces termes le portrait d'une élégante :

— « Point de schall, point d'éventail, point de ridicule, point



Fig. 522. — Toilette de 1803.

« de mari qui lui donne le bras, point de valet qui la suive ou
« de femme de chambre qui l'accompagne; débarrassée de tous
« ces accessoires fâcheux, une jeune femme du meilleur monde va
« le matin se promener sur le boulevard, courir pour se distraire
« ou faire des emplettes. Avec son petit chapeau de feutre ou de
« paille noire qui couvre sa masculine Titus, sa redingote ou son
« amazone de drap, la taille pressée par une ceinture à laquelle
« est suspendue une bourse, elle marche les pieds en dehors, la

« tête droite et d'un air délibéré comme un jeune homme qui « quitte le lycée. La pudeur, l'embarras ou la timidité ont bien « leurs avantages, mais peuvent quelquefois inspirer de l'audace « aux galants; tandis que la femme la plus jolie qui marche si « cavalièrement, dont le regard est aussi ferme, le pas aussi « assuré, n'a rien à craindre des passants, le plus hardi craindrait « à la plus légère insulte d'être appelé en champ clos par la



Fig. 523. — Chapeau de 1804.

« moderne amazone. Qu'on dise après cela que nos dames ne « savent pas se faire respecter! »

Et plus loin, le même auteur ajoute :

« Voici ce que j'ai vu plus d'une fois : Une femme entre chez « un restaurateur, elle porte une redingote de drap comme un « homme, un chapeau couvre ses cheveux coupés. Elle ôte leste- « ment ce chapeau qu'elle accroche parmi les nôtres et fait

« gracieusement la toilette de sa Titus en passant les cinq doigts « dans ses cheveux et en se frottant bien la tête. D'après cela, je « pense qu'en recevant les ordres d'une telle dame, le garçon doit « redoubler d'attention pour ne pas lui répondre : oui Monsieur. » (fig. 523).

Comme on le voit, la mode devenait masculine; la femme, pendant les âges précédents, avait eu si peu de liberté, qu'elle en profitait largement. La coiffure à la Titus donnait un air très viril. Beaucoup de jeunes femmes négligeaient même de se friser. Des mèches emmêlées tombant au hasard étaient pour plusieurs le comble du genre. Il se fit une vraie campagne contre cette habitude de porter les cheveux courts. Non seulement les femmes imbues des anciens principes lui faisaient une guerre acharnée, mais les hommes avaient contre elle une véritable aversion.

Deux écrits furent publiés contre la coiffure à la Titus. L'un intitulé : *La Comiphonie ou les Femmes dans le délire*, contient une longue plainte des dieux amis de la beauté, sur les erreurs de goût des femmes, qui portaient les cheveux courts comme les hommes. L'autre, sous le nom de l'*Anti-Titus*, est une violente diatribe contre la mode du jour. L'auteur va chercher tous les exemples de l'antiquité pour prouver que la chevelure féminine, formant une des plus grandes beautés de la femme, s'en priver était un acte de folie. Il déplore les coiffures à la Titus, bouclées en petites et grosses boucles, mais ce qui lui paraît un comble d'horreur, ce sont les cheveux courts, plats, hérissés ou ébouriffés sans ordre (fig. 524). Il les taxe de « négligé dégoûtant » et affirme que jamais femme grecque ou romaine n'eût été assez folle pour s'enlaidir au point de se coiffer ainsi. Non seulement il va chercher ses appuis chez les anciens, mais il cite les modernes, il appelle à son aide le docteur Akerlio, non moins ennemi des cheveux courts. « Où vole ce rapide « Boguey », dit Akerlio. « Dénués de tout luxe étranger, les cheveux de sa jeune conduc- « trice semblent menacer le ciel. Et cependant de leur racine à « leur cime, ces nains insurgés ne comptent qu'un pouce de

« hauteur. Une tête ainsi coiffée est l'image d'un « porc-épic. »

L'auteur de l'*Anti-Titus* prouve que les femmes se condamnent elles-mêmes, en appelant cache-folie le faux chignon qu'elles sont obligées de mettre, quand elles veulent changer de coiffure. Il peint le piteux état de celles qui, surprises par la pluie ou l'humidité



Fig. 524. — Coiffures et chapeaux de 1805.

du soir, offrent l'aspect lamentable d'une tête défrisée et plaint les coiffeurs ou les marchandes de modes obligés de se casser la tête pour trouver le moyen de faire tenir, sur ces crânes dépouillés, les fleurs et les autres ornements des femmes.

Les détracteurs de la coiffure à la Titus allaient trop loin. Cette manière de se coiffer est très seyante à certaines femmes, aux

jeunes en général et surtout aux visages au galbe pur. Mais pour les têtes aux traits fanés, c'est tout bonnement affreux.

Madame Tallien était charmante en Titus. L'impératrice Joséphine aussi. Il n'en était pas de même pour la princesse Pauline, parce que la Titus laisse les oreilles trop à découvert et que le côté défectueux de sa grande beauté était précisément la forme disgracieuse de cet appendice naturel ; mais les diadèmes en pierreries, qui s'entremêlaient aux boucles légères surmontant un joli visage, constituaient certes une coiffure artistique digne des beaux temps de l'art grec (fig. 526).



Fig. 525. — Chapeau de 1805.

Madame d'Abrantès nous décrit, dans ses Mémoires, la toilette d'une élégante du premier Empire. C'est d'abord la corbeille de noces, qui alors justifiait pleinement son nom, car le fiancé envoyait ses présents à sa fiancée dans une énorme corbeille du plus grand luxe, en satin brodé, garnie de flots de dentelles ou de rubans. Celle de la future duchesse était en velours blanc et vert richement brodée d'or, toute parfumée de peau d'Espagne. Madame de Permon, mère de la jeune fille, avait aussi fait renfermer son trousseau dans une corbeille en gros de Naples rose brodé de chenille. Arrêtons-nous un instant à la description de tous ces apprêts d'une noce brillante. Nous y voyons des chemises à manches gaufrées, brodées, et brodées comme brodait Mademoiselle l'Olive, des mouchoirs, des jupons, des canezous du matin, des peignoirs de mousseline de l'Inde, des camisoles de nuit, des bonnets du matin de toutes les couleurs, de toutes les formes, et tout cela brodé, garni de valenciennes ou de malines ou de point d'Angleterre, puis encore des châles de cachemire, des voiles de point d'Angleterre, des garnitures de robe en point à l'aiguille et



Fig. 526. — La princesse Pauline Borghèse.

en point de Bruxelles, ainsi qu'en blonde pour l'été. Suivent des robes de blonde blanche et de dentelle noire, des pièces de mousseline de l'Inde, des pièces de velours, des étoffes turques, des robes brodées en lames d'argent, des fleurs de chez Madame Roux, des rubans de toutes couleurs, etc., etc.; enfin, une quantité de bijoux splendides, parmi lesquels se trouve un peigne magnifique, garni de perles et de diamants. La mode des grands peignes était alors à son aurore et passait pour très élégante nouveauté.

Mademoiselle de Permon, avait une belle chevelure et naturellement n'avait pas voulu la sacrifier à la mode de la Titus. Elle portait des chignons relevés à la grecque.

Après la corbeille, jetons un regard sur la toilette de la mariée. Sa robe est en mousseline de l'Inde, admirablement brodée, à longue queue. La fraise volumineuse, qui entoure son cou, selon les exigences de l'époque, est en point de Bruxelles. Sa coiffure consiste en un bonnet en point de Bruxelles sorti des mains de Mademoiselle Despaux, la grande modiste du temps. Au sommet du bonnet est fixée une petite couronne de fleurs d'orangers d'où part un long voile en point d'Angleterre ombrageant toute la toilette de ses plis vaporeux.

Les petits bonnets étaient alors en grande faveur et se portaient matin et soir (fig. 527). Le matin on avait d'élégants déshabillés en mousseline de l'Inde, entièrement garnis de dentelles et de flots de rubans, avec le petit bonnet aussi en dentelle ou des madras chiffonnés autour de la tête. Ces madras eurent alors un grand succès et tout l'art consistait à les nouer avec grâce.

Les madras de l'Inde brodés, les carrés de fin cachemire ou les foulards de Chine étaient les étoffes employées le plus souvent pour cette singulière coiffure. Ces madras coûtaient quelquefois jusque cent et trois cents francs. On appelait cela, coiffure à la créole (fig. 528). Vers ce temps-là, les jeunes femmes se souvenant sans doute des petits levers de l'ancien régime, mirent à la mode les réceptions du matin. Le bon ton exigeait que, dans ces circonstances, la maîtresse du logis, émergeant d'un merveilleux fouillis

de mousseline vaporeuse, de dentelles, de rubans frais, fût coiffée d'un petit bonnet ou d'un madras.

L'un des astres du jour, la princesse Pauline Bonaparte, inventa, pour ces réunions, une espèce de lit entièrement enveloppé de tulle, sur un dessous de satin pareil aux rubans de son peignoir; sa ravissante beauté devenait idéale dans ce nuage parfumé.

Quand vint l'Empire, on abandonna les vêtements trop légers



Fig. 527. — Bonnet du matin.

pour la rue. On se remit au régime des robes de soie, de velours, de laine, des fourrures, des manteaux épais. On redevint raisonnable. Pour l'hiver et les voyages, les dames portaient de grandes polonaises ou des redingotes de coupe masculine et des toques bordées de fourrures (fig. 529). Les chapeaux prirent quantité de formes diverses. Les uns, immenses, rappelaient la calèche. C'étaient des capotes plissées en soie ou en velours s'avançant en manière d'auvent et cachant presque le visage.

Les autres, au contraire, étaient très plats, très mignons. En même temps, la coiffure plus compliquée rentrait en honneur. Aussi bien se lassait-on de la Titus. Les chignons reparurent hardiment et avec eux les perruques. Celles-ci étaient indispensables, momentanément au moins, pour les femmes, qui avaient sacrifié leur chevelure à la mode des cheveux courts (fig. 530).

Napoléon avait richement doté ses généraux et ses ministres et il entendait qu'ils se fissent honneur de leurs fortunes. Les



Fig. 528. — Coiffure en madras.

femmes de la noblesse impériale savaient qu'elles entraient dans ses goûts en se parant magnifiquement aux fêtes de la Cour, aussi ne paraissaient-elles devant lui que couvertes de diamants, de pierres précieuses garnissant soit les grands peignes de l'époque, soit des diadèmes éblouissants qui se portaient très avant sur le front.

La duchesse d'Abrantès raconte qu'elle possédait une rose de diamants jaunes d'une grosseur remarquable achetée par son mari en Portugal, qu'elle fit arranger sur un peigne, pour mettre au chignon.

Une de ses amies avait un diadème formant une guirlande de fleurs en diamants, dont le milieu figurait une grosse rose faite de diamants jaunes. Cette même dame portait un peigne en



Fig. 529. — Redingote.

forme de corbeille, montée en saphirs de la plus belle eau, entourés de diamants.

— « Joséphine, ajoute la duchesse, avait aussi les plus belles

« pierreries du monde et savait les faire valoir par sa toilette (fig. 532).

— « A une fête des Tuileries en 1809, elle avait une jupe et un « manteau en tulle brodé à lames d'or avec une délicatesse infinie. « C'était un carreau pris dans un autre et pris par ses quatre côtés, « ce qui formait non pas un tissu d'or, mais un réseau admira- « blement fait. Une petite frange bordait le manteau et la robe. « Puis le tour du corsage, les manches, la ceinture, tout était

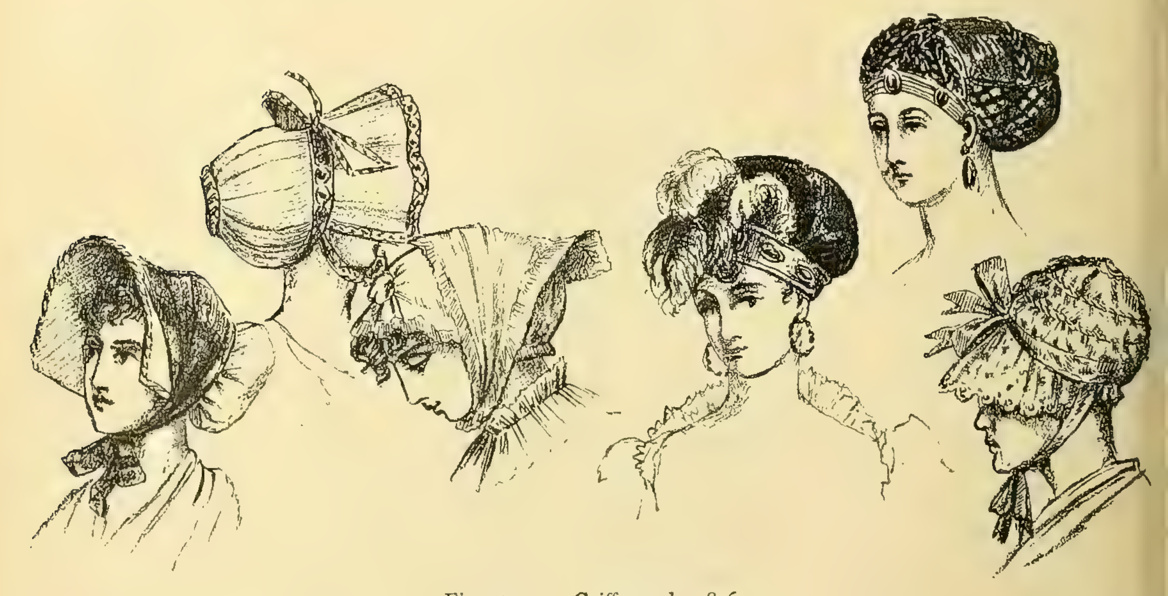


Fig. 530. — Coiffures de 1806.

« brodé en émeraudes, entourées de diamants. Le diadème, le « peigne, les boucles d'oreilles, tout était en émeraudes. »

Le couronnement de l'impératrice Joséphine fut comme le couronnement de la gloire de Napoléon. Ne devait-il pas se croire le jouet d'un songe, alors que, personnifiant la France maîtresse de l'Europe, entouré d'une cour splendide, de ces généraux dont chaque nom rappelait une victoire, d'une brillante pléiade de femmes ruisselantes de pierreries, d'un peuple entier, l'acclamant avec délire, il se rappelait son entrée à Paris, pauvre cadet,

sans autre appui que sa force de volonté, passant inconnu et solitaire, fuyant ses camarades dont il n'osait partager les plaisirs, faute d'un peu d'argent.

Quel homme fit jamais un plus beau rêve et eut un réveil plus douloureux !

On remarqua la coquetterie avec laquelle il couronna l'impératrice, posant le lourd joyau à plusieurs reprises pour trouver le meilleur effet, se complaisant à proclamer aux yeux de la foule l'affectueux sentiment qu'il portait à celle qui avait été la compagne fidèle de ses premiers succès et l'aimable fée de sa jeune cour. Joséphine, heureuse, souriait et tâchait d'oublier que déjà cette couronne était menacée et que le mot de divorce se murmurait tout bas.



Fig. 531. — Jeunes femmes de 1806.

Les débuts de la nouvelle cour ne furent pas sans nuages. Nul n'est parfait. Le grand homme avait ses petits côtés.

Les toilettes des jolies femmes de la cour n'échappaient pas plus à son attention que les moindres détails de leur parure ou de leurs manières, et ses observations étaient généralement acerbes.

La duchesse d'Abrantès reçut une dure semonce pour avoir paru au Sacre en robe de velours noir, ce que l'Empereur avait pris pour une protestation muette.

Les princesses impériales elles-mêmes n'échappaient pas à de sèches observations, quand leurs toilettes n'étaient pas en harmonie avec la fête ou la cérémonie à laquelle elles devaient paraître, et avaient choqué les yeux de Napoléon.

La parure de cour était très somptueuse et comprenait nécessairement le manteau de cour, longue traîne qui s'attachait au corsage (fig. 533).

Les coiffures s'harmonisaient avec les splendeurs de la robe, les panaches reparurent avec entrain.

La femme d'un général de l'Empire avait pour la réception du jour de l'an, une couronne de plumes marabouts formant autour de la tête une couronne mexicaine et surmontant une guirlande d'épis de diamants qui soutenaient les plumes.

Les sœurs de l'Empereur aimaient les bals costumés. Elles inventèrent des quadrilles brillants. Le premier de ces quadrilles, inauguré par la princesse Caroline Murat, se composait des plus jolies femmes de la cour. Elles avaient toutes le même costume qui consistait en une robe de crêpe blanc avec des crevés de satin verts, rouges, blancs ou bleus, selon chacun des groupes du carré. Les crevés étaient entourés d'une broderie en lames d'argent. Sur la tête, les mêmes dames portaient une toque de velours noir avec deux plumes blanches.

Une autre fois le quadrille figura un jeu d'échecs et se dansa sur une toile à carreaux. Les pions étaient habillés en maures, costume peu gracieux pour les danseuses.



Fig. 532. — Joséphine Tascher de la Pagerie, impératrice des Français, d'après le portrait de Lethière.

Jérôme Bonaparte, étant devenu veuf de Caroline Paterson, Napoléon le remaria avec une jeune princesse de Wurtemberg, femme d'un noble caractère, que sa famille sacrifia impitoyablement aux nécessités de la politique et qui, plus tard, se refusa à quitter son mari, malgré les instances et les menaces de cette même famille.

Quand elle vint en France pour les épousailles, Napoléon envoya au devant elle, au Raincy, une mission de chambellans et de grandes dames de sa cour. Il paraît que l'ambassade fut consternée de voir arriver la jeune princesse, en toilette de moire blanche de coupe archaïque et ornée d'une broderie d'argent tout à fait misérable. Elle revint à Paris pleine d'angoisse sur l'impression que ferait la future reine de Westphalie, mais l'air de Paris eut bientôt métamorphosé la chrysalide allemande en une charmante femme qui pouvait lutter de grâce et de goût avec les autres princesses impériales.

Jamais peut-être la toilette n'eut une plus grande importance en France, même au temps de Marie-Antoinette, parce qu'elle était devenue une préoccupation politique (fig. 534).

L'empereur voyait dans une couleur, dans une garniture, des sous-entendus de protestation ou d'opposition qui n'existaient que dans son imagination.

Cette importance donnée aux détails mesquins de la coiffure ou de la toilette avait encore une autre cause. C'est que ni l'impératrice, ni la plupart des princesses impériales et des dames de la cour n'avaient été préparées par leurs habitudes et leur éducation au rôle important que les bouleversements de la société les amenait à jouer.

De là, dans la conversation, un ton qui frisait souvent le commérage, une frivolité d'occupations qui donnait à la manière de se vêtir une place prédominante dans la vie. De là encore des rivalités mesquines, même basses, encouragées par l'empereur, qui préférait voir les femmes de sa cour s'occuper de vétilles que de politique.

Le grand homme tenait du reste les femmes en piètre estime



Fig. 534. — Modes de 1806.

et détestait toutes celles qui montraient un caractère ou une intelligence au-dessus du niveau moyen. Il en résulta que le ton de la cour resta forcément dans les bornes d'une vulgaire banalité. L'empereur eut aussi le tort de stimuler la rivalité de parure qui existait entre l'impératrice et la princesse Borghèse. D'autres fois il se fit juge entre les femmes de sa cour et n'épargnait pas les mots acerbes, frisant même la brutalité, ce qui faisait dire à Talleyrand :

— « Quel dommage qu'un si grand homme soit si mal élevé ! »

A chaque cérémonie officielle, c'est en tremblant que les duchesses et les maréchales passent sous ses yeux. Un jour il apostrophe devant tout le monde la comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angély, parce qu'il la trouve trop belle et qu'elle éclipse, à son avis, une autre dame dont il s'occupait en ce moment.

Il se mèle de créer des atours féminins. Il règle lui-même minutieusement la forme et la couleur des costumes, que doivent porter les dames faisant partie des chasses impériales, et personne n'ose avouer qu'ils sont incommodes au possible pour monter à cheval.

Mais ce ne sont là que des petits points noirs au milieu du rayonnement de l'astre de Napoléon.

Les femmes supportent gaiement les petites épines qu'il jette parfois sur leur chemin. Elles subissent l'éblouissement de la gloire sans pareille dont les reflets s'étendent largement sur elles, en leur donnant toutes les satisfactions de la fortune et de l'amour-propre.

Les nations européennes marchaient plus que jamais dans l'orbite de la France. Les modes cette fois étaient françaises partout. Il n'existait de différence que dans la manière de les porter. L'Espagne même avait oublié sa fierté pour suivre docilement les modèles qu'on lui envoyait de Paris. Les princesses royales, la reine surtout, aimaient la toilette, sans la porter avec goût. Le Portugal seul avait gardé intact le cérémonial de la cour. Aucune femme ne pouvait être présentée qu'en paniers, au grand désespoir

des jeunes ambassadrices françaises, toutes imprégnées encore du style grec et romain. L'une d'elles dont nous suivons fidèlement les mémoires, comme une peinture exacte du temps, raconte toutes les démarches qu'elle fit pour obtenir la permission de se présenter sans paniers.

Mais il fallut se soumettre.

— « Comme je devais être présentée au printemps, dit-elle, je



Fig. 535. — Marie-Louise d'Autriche, impératrice des Français.

« fis faire deux habits qui pouvaient aller dans les trois saisons « qui suivent l'hiver: l'un en crêpe blanc doublé, brodé en lames « d'or, avec la toque à plumes blanches, également brodée en or, « et l'autre en moire rose, brodé en lames d'argent, avec une « guirlande en feuilles d'argent mat, mais non brodée, seulement « appliquée sur la robe et marquant le contour de ces horribles « paniers. La toque était semblable à la robe. Mesdemoiselles « Lolive et de Beuvry m'avaient fait plusieurs robes d'un goût

« parfait, qui contrastaient d'une manière choquante pour les paniers « avec cette dernière preuve de la barbarie du goût du moyen « âge. » La duchesse d'Abrantès allait bien loin, en attribuant au moyen âge barbare les paniers du XVIIIe siècle, mais que ne pardonne-t-on pas au désespoir d'une jolie femme ?

Aussi voit-elle d'un œil impitoyable les princesses royales de cette cour démodée. La princesse du Brésil lui semble un épouvantail de la nature, même quand elle n'a plus de paniers. Elle lui trouve des cheveux sales, elle les voit tressés avec de splendides perles et des diamants, sans être plus indulgente, mais surtout elle ne lui pardonne pas son costume de chasse, fait comme une veste d'homme en drap vert bordé de galons d'or, avec une jupe également en drap vert fendue devant et derrière, car elle monte à cheval à califourchon.

— « Et ces beaux cheveux, ajoute la duchesse, ces beaux « cheveux dont j'ai parlé tout à l'heure, noués en catogan et « surmontés d'un chapeau d'homme, mis le plus souvent à la « crâne. »

Les dames de la cour n'échappent pas à son ironie.

— « La Camarera Mayor était une petite femme maigre et noir « comme beaucoup de femmes âgées en Portugal, et son costume « était, comme celui de toutes les dames du palais de la cour « de Lisbonne, la plus étrange mascarade qu'on put imaginer de « faire revêtir à des femmes chrétiennes. C'était une jupe de « taffetas bien fort, bien épais, d'une couleur bleu foncé, avec « une large broderie en or au bas, et puis ensuite une queue, « une robe, je ne sais quel morceau d'étoffe d'un rouge éclatant « qui lui pendait en manière de traîne derrière elle. Les plus « âgées, comme la Camarera Mayor, portaient un petit toquet, « une façon de bonnet assez serré à la tête (c'étaient, je crois, « les veuves), et sur ce bonnet était une fleur gros bleu comme « la jupe. Lorsque j'entrai pour la première fois dans le salon « de la princesse de Brésil, toutes les *damas de honor* étaient « assises devinez où ?... Par terre. — Comment par terre ? — Oui,



Fig. 536. — Mode de 1815.

« par terre, les jambes croisées sous elles, comme nos tailleurs,
« ou plutôt comme les Arabes, dont au reste il est demeuré tant
« de costumes et tant d'usages dans toute la Péninsule. Aussitôt
« que j'entrai elles se levèrent toutes, et je crus voir s'envoler
« une troupe d'oiseaux du Brésil, de ces cacatois rouges et bleus
« aux vives couleurs. »

« La comtesse d'Obidas, une grande dame de la cour, avait
« ses cheveux blancs relevés sur la tête avec un ruban. C'était
« du reste, la coiffure d'intérieur de toutes les Portugaises. »

Napoléon, pliant sous le poids de sa propre grandeur, avait commis la grande faute de sa vie, en se séparant de Joséphine, par le divorce. Telle était la crainte qu'il inspirait que bien peu de voix s'élevèrent pour le détourner de cette grave iniquité.

Il se trouva des fonctionnaires assez faibles et assez peu soucieux de leur dignité pour l'aider à la consommer. Le Pape seul osa résister, et cette résistance lui coûta cher.

Joséphine, reléguée à la Malmaison, y dévorait ses larmes. Elle n'était plus rien pour l'homme auquel elle avait consacré sa vie. Une fille des Césars la remplaçait sur le trône de France. Apathique et fière tout à la fois, l'archiduchesse Marie-Louise était, moins encore que Joséphine, à la hauteur de la position qu'elle occupait. Si celle-ci manquait du degré d'intelligence qu'eût exigé son rôle d'impératrice, elle possédait les rares et touchantes qualités du cœur le plus délicat, et jamais femme ne saisit mieux qu'elle ce tact exquis de la bonté qui en double le charme et la saveur (fig. 535).

A la cour, elle fut bientôt oubliée, et sa disparition fut un soulagement pour ses belles-sœurs. Désormais la princesse Borghèse n'eut plus à craindre de rivale. Elle put paraître dans les quadrilles, coiffée d'un casque d'or orné de plumes blanches, le corps enserré dans une cuirasse à écailles d'or, sur une tunique de mousseline, ou recevoir le matin sa petite cour en peignoir de dentelles, sans avoir à redouter de comparaison.

De son côté, la reine de Naples put faire tendre sa chambre

de satin rose et la garnir des dentelles les plus précieuses, sans craindre que Marie-Louise pensât jamais à créer un décor plus luxueux encore pour sa fraîche et indolente personne. La nouvelle impératrice n'a ni désirs ni coquetterie.

Peignes à la girafe, grands chapeaux, frisures, tresses ou boucles, tout lui est indifférent, et tandis qu'autour d'elle on se passionne pour une toque ou qu'on se dispute sur un chiffon, elle



Fig. 537. — Modes de 1816.

ne demande qu'à garder sa somnolence muette et à jouir sans fatigue physique ou intellectuelle des honneurs de souveraine.

L'année 1811 vit les dernières Titus. Cette coiffure, en vieillissant, avait pris divers aspects, comme la coiffure en *coup de vent*, conçue pour donner l'impression d'un coup de vent, qui serait venu relever par derrière tous les cheveux de bas en haut, et la coiffure en dryade et hamadryade, renouvelée des Grecs.

La chute totale et définitive des Titus et de leurs succédanées ouvrit l'ère de la vogue des chapeaux. Jusque-là, les chapeaux ne jouissaient pas auprès du public féminin d'un crédit plus grand

que le bonnet ou le voile. Il était un objet de caprice, rien de plus. On se promenait dans la rue nu-tête ou en bonnet et on allait au bal en chapeau (fig. 536).

A dater du Consulat, le chapeau commença à prendre une prépondérance marquée sur ses rivaux et revêtit le rôle bien défini que nous lui connaissons. Il constitue la coiffure indispensable de toute femme qui sort de chez elle, il est le complément de toute toilette de rue. Une femme, qui n'est pas du peuple, n'oserait s'aventurer au dehors sans chapeau ; et encore que de femmes du peuple, dans les villes surtout, feraient de même ! (fig. 537).

Cependant, lors de la grande vogue des Titus, beaucoup de femmes portèrent à la main ou au bras leur chapeau, noué par les brides ; cela donnait l'air sentimental, paraît-il.

Les chapeaux, du reste, ont été longtemps fort disgracieux. Après les casques vinrent les chapeaux en corridors, les calèches, au fond desquels le visage était enfoui. Observons ici que ces énormités se portaient le jour et qu'il existait des chapeaux plus petits pour le soir. La calèche et ses modifications l'emportèrent finalement, et vers 1815 commença à sévir une lamentable série d'affreux chapeaux aux dimensions colossales.

Une calèche de 1812 est ainsi décrite dans un journal de mode :

« Calèche en taffetas ou tulle bleu de ciel, blanc, rose ou gros vert. Le pourtour doit affecter toutes espèces de formes, comme si le pauvre chapeau eût été l'objet de coups de poings furieux. Par devant, l'arc est imparfait ; en dessous, la calèche paraît affaissée ; derrière, elle est irrégulièrement recoquillée. On y pose au hasard quelques fleurs par dessus et on la borde de blonde. La capote, au contraire, dessine un arc parfait et le fond se forme de plis réguliers, mais les proportions sont les mêmes » (fig. 538).

Une sorte d'accalmie se produisit dans le luxe. De tous côtés se dressaient de sombres nuages pour les fidèles serviteurs de l'Empire. Les craintes des uns, le mécontentement des autres, les tiraillements intimes dans la famille impériale, tout contribuait à assombrir cette cour naguère encore si brillante.



Fig. 538. — Chapeau calèche.

Survinrent la catastrophe de Waterloo, les péripéties des Cent jours et tout le trouble qu'elles occasionnèrent dans la France encore mal remise des bouleversements de la Révolution.

La société qui rentrait triomphante rapportait assurément de glorieuses traditions, de grands souvenirs, des caractères trempés dans l'épreuve et le malheur, mais bien peu de ses membres retrouvèrent les biens qu'ils avaient abandonnés. Les confiscations, les persécutions, les guerres intestines, les infidélités les avaient



Fig. 539. — Mode de 1816.

ruinés. Le pays, épuisé d'hommes et d'argent, écrasé par deux invasions successives et par une longue série de guerres, sentait la nécessité de l'ordre et de l'économie. Aussi, la Restauration justifia-t-elle admirablement son vocable. Loin de relever les splendides traditions de Versailles ou d'essayer de lutter avec celles plus fastueuses encore de la cour impériale, elle ramena dans les habitudes sociales l'ordre, la simplicité et l'économie, non par des ordonnances ou des lois somptuaires, mais par la vaillante force de l'exemple.

Les dures leçons de l'exil n'avaient pas été perdues pour la plupart des femmes. L'illustration de leur nom, l'influence légitime

de leurs familles, leur mérite et leur éducation les replaçaient très naturellement aux premiers rangs de la société. Elles avaient désappris les exigences du luxe et ignoraient celles du confort. Nos grand'mères nous ont conté à quelle simplicité était revenue la vie sociale. Dîners, soirées, réceptions, visites, tout se passait sans faste et sans apprêts coûteux (fig. 539).

Les premiers temps du retour furent pénibles pour plus d'un émigré. Plus d'une des personnes de distinction qui se pressaient le soir dans les salons des Tuileries, avait cousu elle-même la modeste robe de mérinos qui la couvrait et dont elle avait acheté l'étoffe au prix de son travail. Témoin cette jeune fille, portant un nom célèbre, qui, pour payer la robe de laine rose qu'elle devait mettre au premier dîner des Tuileries, faisait dans les journées des cocardes royalistes qu'on vendait sur les boulevards. (fig. 540).



Fig. 540. — Mode de 1818.

D'ailleurs, l'unique jeune femme que ramenait la famille royale n'était guère portée à la frivolité. Trop de souvenirs déchirants assombrissaient pour elle le retour dans la patrie et son entrée triomphante à Paris ne pouvait lui faire oublier le sang paternel qui teignait la place actuelle du Carrousel. La vie avait été chez elle brisée dans sa fleur. Absolument dévouée à ses oncles, elle ne se sentait cependant pas capable de remplir avec l'entrain nécessaire ce rôle de dauphine, qu'elle eût préféré mille fois échanger contre quelque retraite tranquille où elle eût pu vivre en paix avec Dieu et avec ses souvenirs (fig. 541).

Il ne fallait donc attendre de Madame la duchesse d'Angoulême autre chose qu'un rôle passif dans le royaume de la mode. Les modistes en conclurent qu'à elles seules incombait désormais

le devoir de garder à la France sa vieille réputation de haute élégance. D'ailleurs, si beaucoup de dames de haut rang avaient perdu leurs diamants et leurs richesses, quelques-unes, plus heureuses, avaient pu conserver les uns et récupérer les autres; en outre, les familles de l'Empire avaient gardé leur fortune, les banquiers commençaient la leur et tout ce qui paraissait aux



Fig. 541. — S. A. R. Madame la duchesse d'Angoulême.

Tuileries n'en était pas réduit à la robe de mérinos (fig. 542).

La mode continua donc à se frayer un chemin sûr parmi les coquettes, mais à défaut des anciennes folies de luxe, il se produisit des folies de laideur. Jamais la femme ne fut plus mal mise que dans l'espace qui s'écoula entre la Restauration et la fin du règne de Louis-Philippe. La coiffure surtout pourrait être notée comme le triomphe du mauvais goût (fig. 543).

On peut affirmer hardiment que depuis le commencement du

siècle jusqu'aux premiers temps du second Empire, les chapeaux n'ont cessé d'être des monuments de laideur.

Les coiffures du premier Empire et celles des premières années de la Restauration, quand elles n'étaient pas couvertes d'un chapeau ou d'un turban, ne manquaient pas d'un certain charme. De 1810 à 1818 environ, les femmes se bornèrent à friser leurs cheveux de chaque côté des tempes en boucles plus ou moins volumi-



Fig. 542. — Costume et manteau de cour, 1817.

neuses. Un chignon, toujours placé très haut sur le crâne, complétait l'édifice. Des couronnes ou des bouquets de fleurs ornaient les cheveux. Ces coiffures, portées par des jeunes filles et des jeunes femmes, n'étaient pas trop disgracieuses. Malheureusement peu de femmes se résignaient à cette simplicité. On s'affubla de bonnets monstrueux, de chapeaux ridicules sous lesquels toute beauté disparaissait pour faire place à un informe magot (fig. 544).

Cependant jamais le sentimentalisme romanesque, les soupirs

élégiaques vers l'idéal, les réminiscences du culte chevaleresque de la femme du moyen âge ne se firent jour avec plus d'affectation. Seulement ce ramage sonnait aussi faux que la sensiblerie musquée du XVIIIe siècle.

Un souffle romantique s'élevait de toutes parts, chassant devant



Fig. 543. — Madame Campan, d'après une gravure de Belliard.

lui Grecs et Romains. Les Romains sombrèrent tout à fait, les Grecs disputèrent encore quelque temps le terrain aux pages et aux châtelaines, parce que la grâce et la beauté grecques conservaient leur prestige aux yeux d'un bon nombre de poètes, qui eussent été fort embarrassés de ne plus avoir à comparer les



Fig. 533. — La baronne Goubau, d'apres un portrait de Quinson.

idoles de leurs vers avec les muses, Vénus, Terpsichore, Hébé, Atalante ou Thalie.

Ne fuyez plus les jeux qu'embellit Terpsichore,
Venez y briller près de nous.
Couronnez votre front de guirlandes de Flore,
Zéphyr les fit naître pour vous.



Fig. 544. — Modes de 1820.

Qu'aurait fait l'auteur de ces stances à la Mélancolie s'il eût dû fermer l'Olympe à clef ? (fig. 545).

Flore surtout est restée à la mode. Dans tous les parcs bien

tenus il faut un bosquet de Flore, un temple à quelque gracieuse divinité ou une grotte dédiée à une naïade. Dans les arbres se placent des harpes éoliennes, qui frappent l'air de sons mélanco-



Fig. 545. — Mode de 1819.

liques et font pleurer les Sapho sur le retour, lectrices passionnées de Byron et des poèmes d'Ossian (fig. 546).

Plus loin, au détour d'un sentier mystérieux, ou sur le bord d'une eau dormante qu'ombragent des saules pleureurs, des philosophes à la Jean-Jacques, personnages au cœur sensible et vertueux,

se font construire un tombeau, où pourra venir chaque soir gémir l'Egline ou l'Isaure de leurs rêves (fig. 547).

Quand surpris par la mort il me faudra partir,
Quand de vos rangs si chers il me faudra sortir,
Ne couvrez point ma cendre ou de bronze ou de marbre
Et ne la mouillez pas de vos fidèles pleurs ;
Mais placez ma dépouille auprès de ce bel arbre
Et venez tous les jours y jeter quelques fleurs.

D'ailleurs rien n'était plus à la mode que les vers. On en faisait à tout propos et parfois même hors de propos. Le style élégiaque



Fig. 546. — Turban et cheveux bouclés.

sait se plier à toutes les nécessités, même celles de célébrer les chapeaux, les coiffures, voire « l'un de ces voiles de gaze terminés par des olives servant à draper les chapeaux à la mode » :

Voile charmant dont le double feston
D'Elise a pu d'abord caresser le menton.

Ou bien encore, l'élégance des pas des jolies danseuses du Ranelagh :

> C'est à ton sexe, ô Terpsichore
> A te célébrer dignement.



Fig. 547. — Costume de campagne.

Il est vrai que la danse était encore un art qu'on cultivait avec soin (fig. 548).

Nos grand'mères se fussent scandalisées des danses brutales de nos jours, où toute la science d'une danseuse consiste à savoir tourner longtemps sans avoir d'étourdissement.

La *valse* était alors une rare nouveauté, importée récemment



Fig. 548. — Toilette de bal, coiffure haute.

d'Allemagne et que le premier venu ne pouvait se permettre. Ce n'était pourtant alors que la valse en trois temps, infiniment plus gracieuse que l'autre.

Les contredanses formaient la majeure partie du menu d'un bal. On y joignait l'anglaise et la grande ronde finale.

Les danseuses avaient donc mille occasions de manifester leurs



Fig. 549. — Toque.

grâces. Les jupes courtes, étroites ne dissimulaient pas le mouvement des jambes ni la pose des pieds. Pour *traverser* et *chasser* avec distinction il fallait écarter les coudes du corps, serrer contre la jambe le bas de la jupe en la retroussant un peu, puis, inclinant gracieusement la tête, *voir courir ses pas*. On appelait aussi ce mouvement « se regarder passer », et toute la gloire d'une danseuse consistait dans la belle exécution de ce *solo de danse*.



Fig. 550. — Toilettes de 1822.

La coiffure de bal était excessivement variée (fig. 548). Généralement les jeunes filles se contentaient de la coiffure en cheveux qui, d'abord assez jolie, augmenta de volume à dater de 1818, pour devenir très ridicule vers 1825. Les touffes de boucles de chaque côté prirent un développement considérable. C'était une vraie toison appliquée sur chaque tempe. Cette surcharge était accompagnée de coques de cheveux démesurées menaçant le ciel. Le tout s'entremêlait de fleurs ou de rubans piqués un peu à l'aventure, très



Fig. 551. — Chapeaux de 1821.

écartés de la tête, avec des « hérissements », qui ajoutaient à l'air baroque de la physionomie générale.

A cet échafaudage jugé trop simple, la plupart des femmes préférèrent le chiffon. On appelait chiffon un morceau d'étoffe, rubans, soie, velours, laine ou mousseline arrangé au milieu des cheveux, selon l'inspiration de l'artiste capillaire qui vous coiffait (fig. 550 et 551).

M. Hippolite fut le premier coiffeur de l'Europe, pour la pose du chiffon. Aussi les jours de bal quelle besogne ? Dès huit heures

du matin, on le voyait entrer chez ses clientes; ces vaillantes se condamnaient à une longue journée d'immobilité, afin de paraître le soir couronnées par ses mains habiles.

Un autre de ses collaborateurs avait le pompon pour les coiffures à la Diane. Cet habile homme s'appelait M. Narcisse. Un troi-

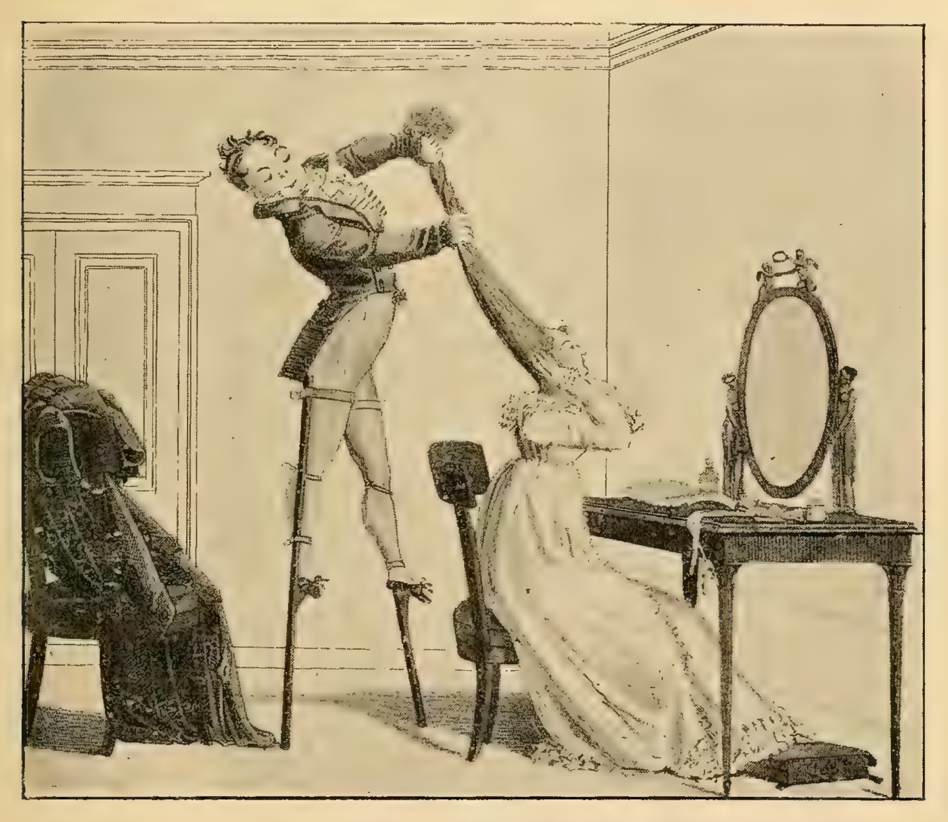


Fig. 552. — Coiffure d'une élégante.

sième coiffeur, M. Gallet, créa une coiffure qui eut un succès énorme à la fin du deuil porté pour Louis XVIII. Elle consistait en un chiffon de gaze gris de lin, entremêlé de camées en fer de Berlin et de fleurs noires. On lui trouva un certain air mélancolique, qui seyait bien à la situation, et la jeune femme, qui l'inaugura à une soirée du ministre des finances, faillit mourir de joie de son triomphe.

Enfin, ce qui prouve que nos grand'mères, pas plus que nous, n'étaient à l'abri de la calvitie, un coiffeur du boulevard des Italiens dut sa fortune à la spécialité qu'il s'était créée de faire des tours en faux cheveux, ne se défrisant jamais, et aussi doux au visage que de vrais cheveux. Cet heureux inventeur s'appelait M. Nardin.

La coiffure de bal avait alors beaucoup plus d'importance qu'aujourd'hui. Il suffit de consulter les anciennes gravures de modes pour comprendre ce qu'il fallait d'adresse pour bien étager ces multitudes de grosses boucles et surtout pour bien tourner ces coques de cheveux dressées en guise de chignons, au-dessus du crâne. Il était nécessaire, en effet, que ces cheveux fussent aussi brillants que du métal poli et que le retroussé en fût parfaitement exécuté. Une caricature du temps montre un infortuné coiffeur obligé de monter sur des échasses pour tourner le chignon de sa cliente à la dernière mode de 1825 (fig. 552).

Il y eut aussi une mode de coiffure en cheveux, dont la perfection consistait en un triangle plat, formé au haut du front entre les deux touffes de boucles. Quand l'édifice était agrémenté de rubans, il prenait le nom de coiffure à l'Espagnole.

Une autre coiffure dont la vogue se maintint durant plusieurs années, fut celle dite à la Terpsichore. Elle se composait d'une guirlande de fleurs posée assez bas sur le front :

A ces pas légers et brillants,
A ces mouvements pleins de grâce
Qui font, Eglé, que sur vos traces
Volent vos danseurs sémillants,
Je devine le nom du bandeau qui décore
Un front où règne la candeur,
Un front qui s'embellit encore
De tout l'éclat de cette fleur
Qu'on pourrait croire votre sœur.
Trève de compliments, Monsieur le connaisseur
Le nom de ma guirlande est « A la Terpsichore ! »

Les peignes gardèrent longtemps leur faveur. Ils demeurèrent très grands et s'augmentèrent même encore par la suite. Ils



Fig. 553. — Coiffures de 1823.

étaient ordinairement en écaille, mais pour le soir, on les faisait de métal précieux, on les ornait de camées, de médaillons, surtout de perles en corail, ou de morceaux de corail sculpté et il n'était pas rare d'y voir briller des diamants, des rubis ou des saphirs. On piquait alors çà et là dans les cheveux, pour accompagner le peigne, des épingles en pierreries assorties (fig. 553).

Lorsque le calme fut rétabli en France, la danse reprit. La nation française, depuis la Révolution, semblait piquée de la tarentule, mais, il faut le dire, les bals étaient bien moins luxueux qu'aujourd'hui ; les cotillons ruineux et les soupers somptueux étaient encore inconnus. Un buffet très simple offrait aux danseurs altérés quelques verres de sirop, d'orgeat, de limonade et de punch. Le souper proprement dit était passé sur des plateaux par des laquais, qui parcouraient la salle. Le comble du grand genre était de les faire précéder d'un chasseur. On voyait rangées sur ces plateaux les merveilles gastronomiques du temps, les pyramides de Félix, les méringues de Thomas, le punch de Tortoni, les fromages glacés du café Foy, ou encore les gelées au marasquin du successeur de Beauvilliers.

L'éclairage des plus belles salles de bal consistait en lyres de bronze doré, placées devant des glaces. Au bout de chaque corde s'élevait un porte-bijoux ; du reste, on plaçait des lyres partout. Cet instrument gracieux partagea avec le cygne l'honneur de fournir d'innombrables motifs de décoration (fig. 565).

Il se donna de très beaux bals, et comme ils étaient rares, ils furent fort appréciés. La renommée a conservé le souvenir du bal que M. Rothschild donna pendant l'hiver de 1821. Le banquier, encore peu connu, voulait débuter par un coup d'éclat. Il fit construire dans la cour de son hôtel, une salle de bal magnifiquement ornée. M. Berthoud, l'architecte à la mode du moment, dirigea la décoration. Il y eut grand émoi dans la noblesse pour savoir si l'on consentirait à déroger au point de fouler les tapis de ce nouveau venu ; puis, la curiosité, certaines

influences, l'éternel attrait de l'or firent taire les scrupules et, parmi les quinze cents équipages, qui s'arrêtèrent ce soir-là à la porte du futur Baron, la plus grande partie portaient d'illustres armoiries et des manteaux de pair.

Un autre bal fameux fut celui du 2 mai 1821, offert par la ville de Paris à la famille royale. La salle de danse avait été ornée de grandes glaces, posées de distance en distance, reliées



Fig. 554. — Coiffures de bal.

par des draperies de gaze d'or. Chaque glace était entourée de guirlandes de lys et de roses. La voûte était également garnie de lys et de roses.

Il y eut, chose inouïe, un souper assis et les convives trouvèrent, sous leurs serviettes, une boîte de dragées recouverte de taffetas blanc moiré, avec un H majuscule brodé de soie, souvenir délicat de l'enfant royal dont on fêtait tardivement la naissance.

Leurs Altesses Royales, Madame la duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berry portaient toutes deux des robes blanches lamées d'argent et des diadèmes de jasmins et de marguerites



Fig. 555. — Coiffures de théâtre.

rehaussés de brillants. Les dames chargées d'accompagner les princesses se distinguaient par une écharpe blanche brodée de paillettes. En 1824, un bal donné à Rome par le prince Demidoff, pour lequel il avait fait disposer douze salles, obtint aussi les honneurs d'une célébrité européenne (fig. 555).



Fig. 556. — Toilette de campagne.

Tous ces bals occupaient les danseuses pendant les mois d'hiver, mais l'été n'arrêtait pas leurs ébats. Aux fêtes du grand monde succédaient les bals du Ranelagh, du jardin Marbeuf, de Tivoli, les bals champêtres des environs de Paris et tous étaient fréquentés par le meilleur monde. Les bals du Ranelagh surtout, avaient une vogue spéciale, et passaient pour les plus distingués.



Fig. 557. — Toque moyen âge.

Les trois salles où se donnaient les fêtes étaient désignées sous les noms poétiques du Parnasse, du Pinde et de l'Hélicon. On dansait jusqu'à minuit, puis une table, couverte de pâtisseries et de glaces, apparaissait portée par des laquais et, après avoir pris quelques rafraîchissements, on se séparait satisfait, en se disant au revoir.

Venaient ensuite les bals champêtres pour lesquels les élégantes

quittaient leurs souliers de drap d'or et d'argent pour chausser le soulier de batiste, revêtir la blouse d'organdi et se coiffer d'un chapeau de paille orné simplement de rubans et de fleurs, ou d'un voile léger, qui voltigeait agréablement autour du visage pendant la danse (fig. 556).

D'élégants cavaliers arrivaient de Paris dans leur *guigue* ou



Fig. 558. — Chapeau à la Solitaire.

leur *boghuey*. On faisait danser les châtelaines du voisinage et même les plus jolies villageoises. C'était le temps où le romantisme remettait en vogue les vieux châteaux aux sombres mystères. Le gothique du jour, un faux gothique de pacotille, s'il en fut, disputait la vogue à la Grèce et à l'Italie, si goûtées des admiratrices de Chateaubriand et de Lord Byron. Ce gothique de rencontre avait été mis à la mode par *le Solitaire*, roman

du vicomte d'Arlincourt, qui eut alors un succès que peu de romans ont égalé depuis, et qui nous semble aujourd'hui difficile à comprendre (fig. 557 et 558).

En six semaines, *le Solitaire* eut trois éditions, et fournit le sujet de sept pièces de théâtre.

En un clin d'œil, tout fut à la Solitaire : cantates, tableaux, modes, meubles, on en mit partout. Il y eut des devants de cheminées à la Solitaire, des paysages au Mont-Sauvage, et surtout des chapeaux à l'Élodie, des robes à l'Élodie, du bleu à l'Élodie. L'héroïne du vicomte d'Arlincourt fut célébrée de toutes façons.

Le bleu Élodie dura de longues années. Une femme à la mode en 1821 n'eût osé se montrer au Longchamps sans un chapeau et une ceinture à l'Élodie.

En 1824, *le Solitaire* continuait à jouir de la même faveur, les éditions s'en succédaient sans relâche. Au Longchamps de cette année, le bleu Élodie régnait encore sur les têtes féminines. Les élégantes s'entouraient de voiles et d'écharpes couleur de celle que *le Solitaire* avait prise et rendue à l'intéressante Elodie, d'une façon aussi sentimentale que mystérieuse.

Le Renégat du même écrivain eut moins de succès, sans doute, mais le vicomte d'Arlincourt était trop à la mode pour que toutes ses œuvres ne fussent pas également goûtées du public. L'on vit des turbans à la Renégat. Le chapeau à l'Ipsiboë fut une véritable découverte (fig. 559). On fit un opéra de ce roman, il y eut des mousselines à l'Ipsiboë, du gros de Naples à l'Ourika. Les femmes de bon ton se passionnèrent pour les tendres héroïnes du pathétique vicomte, comme elles pleurèrent sur le sort de Michel et Christine, des romans de Delphine Gay.

Isaure, le Berger délaissé, le Troubadour mystérieux, les *Souvenirs d'un Barde*, l'*Almanach des dames*, leur formaient une bibliothèque aussi variée qu'émouvante, dans laquelle les modistes allaient chercher leurs plus géniales inspirations.

On en arriva à acheter ses pâtisseries au Fidèle Berger, rue des Lombards; ses robes nouvelles, aux Magasins de la Bergère



Fig. 559. — Chapeau à l'Ipsiboë.

châtelaine ou du Page inconstant, et si Madame Mure, la célèbre modiste, avait négligé de se choisir une enseigne quelconque, c'est qu'elle savait si bien baptiser ses chapeaux qu'elle n'avait pas besoin de donner un nom à sa maison.

Ce fut elle qui créa les chapeaux à l'Inca, décorés d'une rangée de petites plumes blanches dressées, figurant de plus ou moins loin une couronne de sauvage, les chapeaux à la Béarnais, garnis naturellement d'un panache blanc et d'une aigrette, les chapeaux polonais, avec une immense tête carrée. Les petits bonnets du soir à la Marie Stuart, appelés petits, sans doute par ironie, n'étaient autre chose qu'un vaste étalage de dentelles et de fleurs (fig. 560).

Madame Mure le disputait pour les chapeaux de paille d'Italie à M. Amable Nicolle, dont le magasin de la rue Neuve-Saint-Augustin possédait les plus fines pailles d'Italie. Ces chapeaux de paille eurent une vogue soutenue malgré leur prix exorbitant. Quelques-uns furent payés jusque deux mille francs (fig. 561).

Ces sortes de chapeaux se garnissaient de rubans et de fleurs, ou bien de grands voiles et d'écharpes; écharpes Bayadères, écharpes à la Turque, écharpes à la Léonide, à l'Ariane; il y en avait pour tous les goûts.

En même temps parurent les chapeaux en paille de riz, en tissu de coton, en sparterie, qui variaient avec les chapeaux de crêpe, de barège ou de gaze.

Un chapeau de tissu de coton se garnissait de roses trémières ou de grosses pivoines.

Le chapeau dit négligé à la Léonide, était en satin blanc doublé de rose avec une guirlande de roses et des marabouts par dessus. Les fleurs en baleine, en cristal, en plumes, furent aussi très recherchées.

Tous ces chapeaux d'été s'inauguraient à Longchamps, réunions de printemps qui attiraient tout Paris, les uns pour voir, les autres pour être vus, véritable concours de modes masculines et féminines, pour lequel chacun s'apprêtait longtemps à l'avance (fig. 562).



Fig. 560. — Bonnet à la Marie Stuart.



Fig. 561. — Caroline de Brunswick, lithographie appartenant à la bibliothèque royale de Bruxelles.



Fig. 562. — Toilette d'été.

On citait des maisons qui, en une nuit, la veille du premier Longchamps, fabriquaient quatre-vingts chapeaux. Les chaises rangées sur le passage des équipages se louaient jusque 25 sols. C'est de là qu'on regardait commodément défiler tout ce que Paris possédait de plus beaux chevaux, de plus belles voitures, de plus



Fig. 563. — Toitette de soir et de visite.

élégants sportsmen et de plus jolies femmes. Landaus à la caisse bleu lapis, aux panneaux à chiffres d'argent, doublés de cachemire blanc à palmes multicolores, boghueys brun clair, calèches-gondoles vertes aux housses à floches d'or, vis-à-vis jaunes serin, phaétons rouges, tout cela se succédait, se pressait dans le plus heureux désordre, offrant aux curieux le spectacle le plus animé. C'est à Longchamps qu'on inaugura le chapeau à l'Ipsiboë, la couleur



Fig. 564. — Turban à la Péruvienne.

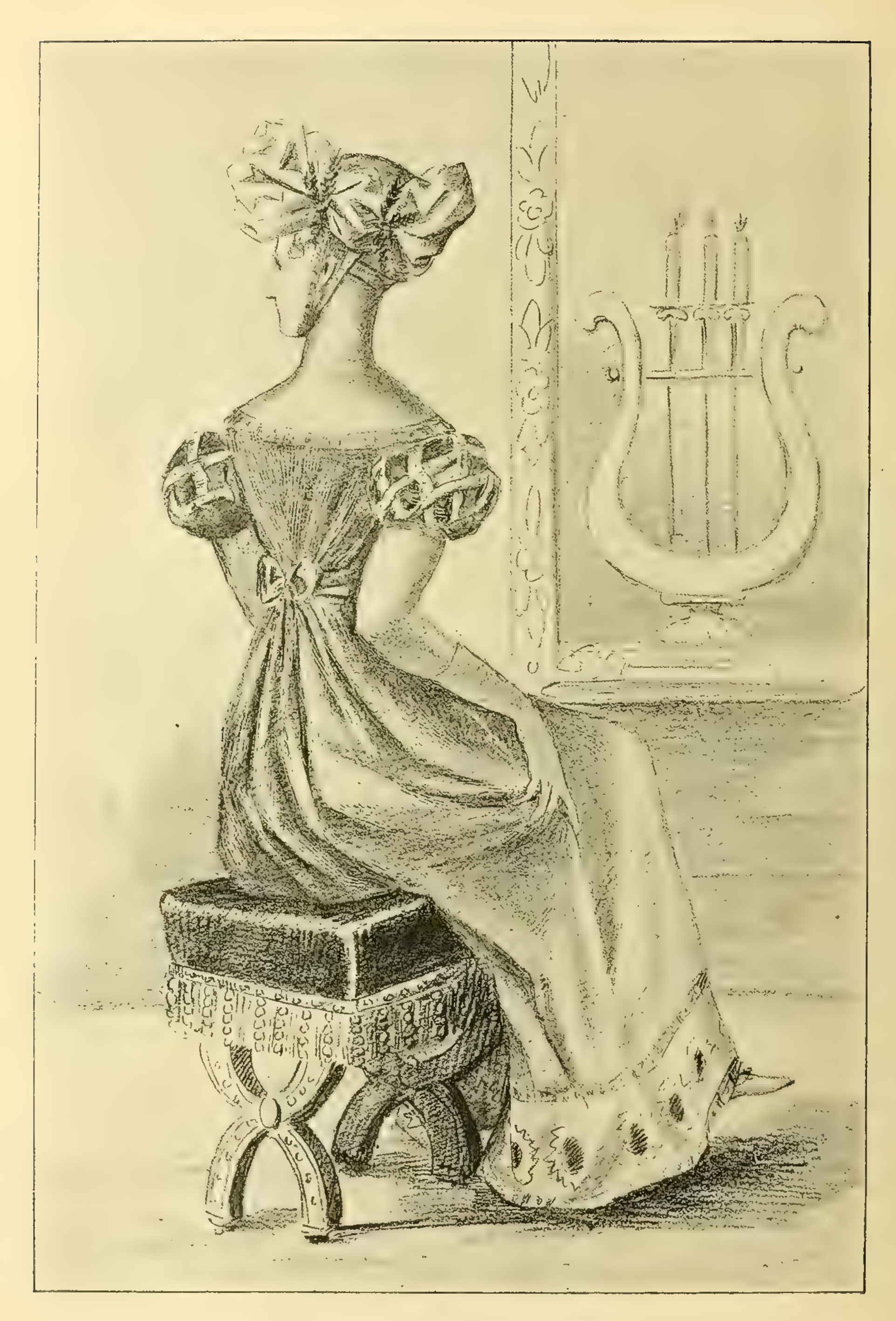


Fig. 565. — Turban à la Moabite.



Fig. 566. — Bert, d'après un portrait de Deveria.

Solitaire en gaîté, le plumet de cacatois jaune citron, le chapeau à la Jeanne d'Albret, le turban à l'Inca avec voile, les étoffes Ourika, la robe Componium, les manches à gigot, la coiffure à la Jocko et toutes nouvelles créations des modistes, des couturières et des tailleurs (fig. 563).

La mode, fait exceptionnel et prodigieux, resta fidèle au turban,



Fig. 567. — La duchesse de Berry, d'après une gravure de Belliard.

C'est en vain que les révolutions succédèrent aux révolutions, que la République, l'Empire, la Monarchie bouleversèrent les nations, le turban se fit à tout et à toutes. Les duchesses du faubourg Saint-Germain, les filles des montagnards, ou les femmes des grenadiers de l'Empire le portèrent également. Jeunes et vieilles, belles ou laides, le turban les coiffa toutes. On vit de bonnes bourgeoises faire leur ménage matinal, coiffées du turban (fig. 564).



Fig. 568. — Toilette de cour pour le deuil de Louis XVIII.

En 1820, les journaux de modes constatent que les turbans sont plus en vogue que jamais. En 1825, c'est encore la même chose. A une brillante représentation au bénéfice de Michot, un chroniqueur constate qu'une infinité de turbans s'étalent dans les loges de tous les étages. En 1820 et 1821, ils se font surtout en mousseline ou en gaze blanche avec des chefs ou têtes de pièces d'étoffe en or, comme garniture. En 1824, on les fabrique en velours, en gros de Naples, en satin. Le velours ponceau fut alors « très voulu » pour les turbans Trocadéro, avec oiseau de paradis, dont quelques-uns coûtaient même 500 francs.

Vinrent, à leur tour, les turbans à la Marie Stuart, qui se posaient sur un bandeau de jais en pointe, les turbans à la Péruvienne, les turbans-couronnes à la Pharamond, lourdes coiffures en velours ornées de groseilles d'or, enfin toute une série de turbans de dimensions énormes, qui ne le cédaient qu'aux toques pour le succès comme coiffures de soir (fig. 565).

Les toques consistaient en une calotte bouffante dont les combinaisons se variaient à l'infini. Généralement la toque se garnissait de plumes et de marabouts. C'était une coiffure très habillée. Lors de la grande revue du Champ de Mars, qui eut lieu le 30 avril 1821, Madame la duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berry portaient toutes deux des toques à la Fernand-Cortez, en soie blanche avec des marabouts. C'est ainsi qu'elles passèrent au milieu des troupes, assises dans des calèches dorées en forme de gondoles, attelées avec des harnais de maroquin rouge (fig. 566).

Le lendemain, au *Te Deum* de Notre-Dame, les toques furent remplacées par des turbans. La toque avait un air moyen âge qui ravissait les sentimentales amies du gothique. On avait la toque à la Jeanne d'Arc, avec un bord échancré sept fois et une plume à chaque échancrure, des toques troubadour, en velours noir, ornées de marabouts disposés en bouquet, des toques de toutes espèces, ayant la vaine prétention de rappeler celles des pages du temps jadis. Les bérets, variété de la toque, eurent aussi leur moment de faveur. Le béret à l'Ipsilanti, se composait



Fig. 569. — Toilettes de 1825.

d'un grand bouffant de soie orné d'un immense nœud sur le côté. Une petite écharpe le bordait sur le front. Le béret basque, béarnais, espagnol, le béret paré offraient un choix varié de coiffures également en honneur (fig. 567).

La mort de Louis XVIII vint plonger la France dans un deuil universel, du moins quant à l'apparence, car la nation toute entière se vêtit de noir et garda fidèlement les sept mois de deuil d'étiquette.

L'ordonnance du deuil de cour obligeait à une toilette de laine noire pour le premier mois avec coiffe et fichu de crêpe.

Pour les révérences à la cour, les dames devaient avoir la mante et le long voile ; ces mantes étaient longues de 3, 5 ou 7 aunes, selon le rang (fig. 568).

La coiffure des dames, dit la *Chronique Mondaine*, lors de la première visite de cérémonie à la cour, consistait en une barrette de crêpe noir laissant voir de chaque côté les touffes de boucles, sur laquelle était attaché le long voile de crêpe. La même chronique ajoute cette remarque : « Dans tous les endroits publics, spectacles, promenades, etc., les deux tiers des personnes sont en deuil. On regarderait comme une inconvenance de ne point adopter une couleur qui est en harmonie avec la tristesse générale et les dames, à qui leur position de fortune ne permet pas sans doute la dépense d'un costume entier, adoptent des accessoires de deuil à leur toilette, tels que châles, ceintures, chapeaux, bas et gants noirs, voulant prouver ainsi qu'elles partagent d'intention la douleur publique. »

Alphonse Giroux se mit à vendre des bijoux en fer de Berlin, les dames changèrent leurs ridicules pour des sacs de deuil au Phénix ou à la Melpomène ; les perles en pâte du sérail formèrent des colliers noirs parfumés et des bracelets pour les poignets des belles désolées, puis le sacre de Charles X vint reléguer tout le deuil dans les cartons et au plus profond des armoires.

Avec Louis-Philippe la mode fait une nouvelle évolution, tout est bouffant et bouffi, manches à gigot, robes ballonnées, coiffures immenses, rien de joli, de gracieux ou de seyant dans l'arsenal des modes féminines (fig. 569).



Fig. 570. — Marie-Anne-Caroline grande-duchesse de Toscane, d'après une gravure de la bibliothèque royale de Bruxelles.

Arrêtons-nous donc à cette époque de 1830, encore trop près de nous pour nous permettre de la juger avec impartialité. Aussi bien ces modes sont encore presque à notre portée. Les journaux des dames, *Petit Courrier de la mode*, et autres publications, organes des couturières et des coiffeurs de 1830, sont encore dans nos bibliothèques, les portraits de nos grand'mères et de leurs amies s'étalent sous nos yeux, dans nos albums, partout. Peut-être même quelques-unes d'entre nous gardent comme autant de reliques précieuses la robe de noce à la taille fine, aux manches bouffantes de celle qui fut son aïeule ou le beau peigne d'or orné de perles, dont elle parait son haut chignon, lorsqu'elle allait au bal. Plus heureuses sont celles qui peuvent apprendre de leurs bouches ce que furent ces modes et ce qu'était cette époque déjà si loin de nous.

Un jour aussi nous raconterons nos modes et nos mœurs à nos petits-neveux. Plaise au ciel que nous puissions, plus heureuses que nos grand'mères, les raconter le sourire aux lèvres et la paix dans le cœur.





TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

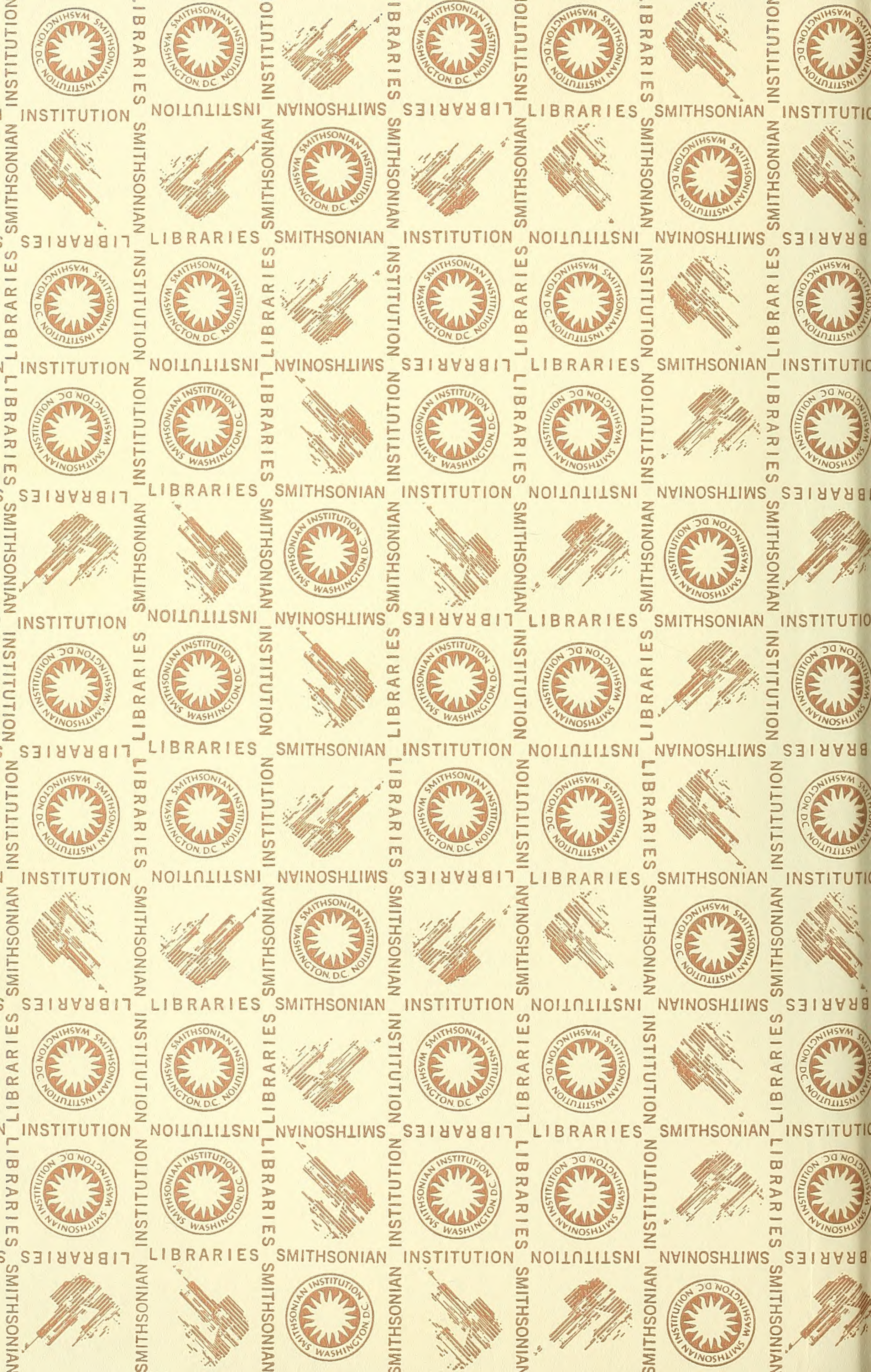
CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


SMITHSONIAN
INSTITUTION
LIBRARIES


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON D.C.